



**HAL**  
open science

**Expulsions des Allemands des Sudètes : expressions  
d'une identité atrophiée dans la littérature : "L'Heure  
étoilée du meurtrier" de Pavel Kohout, "Les Inachevés"  
de Reinhard Jirgl**

Jessica Moreno-Bachler

► **To cite this version:**

Jessica Moreno-Bachler. Expulsions des Allemands des Sudètes : expressions d'une identité atrophiée dans la littérature : "L'Heure étoilée du meurtrier" de Pavel Kohout, "Les Inachevés" de Reinhard Jirgl. Littératures. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2015. Français. NNT : 2015BOR30018 . tel-01233779

**HAL Id: tel-01233779**

**<https://theses.hal.science/tel-01233779v1>**

Submitted on 25 Nov 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne  
École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)  
THÈSE DE DOCTORAT EN ÉTUDES GERMANIQUES

**Expulsions des Allemands des  
Sudètes : expressions d'une identité  
atrophiée dans la littérature.  
*L'Heure étoilée du meurtrier de Pavel  
Kohout, Les Inachevés de Reinhard  
Jirgl.***

Présentée et soutenue publiquement

Le 8 juin 2015

par

**Jessica MORENO-BACHLER**

Sous la direction de Stephan Martens

Membres du jury

Madame Nicole Pelletier, Professeur de littérature allemande à l'Université Bordeaux Montaigne.

Madame Hélène Camarade, Professeur de civilisation à l'Université Bordeaux Montaigne.

Madame Herta-Luise Ott, Professeur de littérature allemande à l'Université de Picardie.

Monsieur Bernard Banoun, Professeur de littérature allemande à l'Université Sorbonne Paris IV.

Monsieur Reiner Marcowitz, Professeur de civilisation allemande à l'Université de Lorraine.

Monsieur Stephan Martens, Professeur de civilisation allemande à l'Université Bordeaux Montaigne.



# Table des matières

|   |     |
|---|-----|
| <i>Table des matières</i> .....   | 1   |
| <i>Introduction</i> .....   | 3   |
| <i>Chapitre introductif : aperçu historique</i> .....   | 11  |
| <b>I.1. Installation au pouvoir et politique expansionniste</b> .....   | 11  |
| <b>I.2. Les accords de Munich : démembrement légal de la Tchécoslovaquie</b> .....                            | 13  |
| <b>I.3. Le 15 mars 1939 : un deuxième Munich</b> .....  | 26  |
| <b>I.4. « Flucht und Vertreibung »</b> .....  | 33  |
| <b>I.5. Une difficile reconstruction</b> .....  | 49  |
| <b>I. Chapitre I : Pavel Kohout, L'Heure étoilée du meurtrier. Aux origines de la perte identitaire</b> ..... | 63  |
| <b>I.1. Un point sur le paratexte</b> .....   | 63  |
| <b>I.2. Analyse de l'incipit</b> .....  | 65  |
| <b>I.3. Buback et Morava : trajectoires opposées</b> .....  | 67  |
| <b>I.4. La rencontre</b> .....  | 69  |
| <b>I.5. Jan Morava, un roman de formation ?</b> .....   | 74  |
| I.5.1. Février, une naissance timide .....  | 74  |
| I.5.2. Mars, l'affirmation du soi .....   | 78  |
| I.5.3. Avril, cataclysme avant catharsis .....  | 89  |
| I.5.4. Mai, la bataille de Prague, la naissance de Morava.....  | 106 |
| I.5.5. Plus tard, ouverture sur le communisme .....   | 140 |
| <b>I.6. Buback, une quête de rédemption</b> .....   | 144 |
| I.6.1. Février, la mue .....  | 144 |
| I.6.2. Mars, épiphanie ? .....  | 153 |
| I.6.3. Avril, doutes et affirmations .....  | 169 |
| I.6.4. Mai, rédemption .....  | 176 |
| <b>I.7. L'assassin ou la question du genre littéraire</b> .....   | 192 |
| <b>II. Chapitre II : Reinhard Jirgl, Les Inachevés ou l'exil en héritage</b> .....                            | 202 |
| <b>II.1. Propos liminaires</b> .....  | 203 |

|        |   |     |
|--------|---|-----|
| II.2.  | Analyse de l'incipit .....  | 204 |
| II.3.  | Face aux hommes & aux chiens : une nouvelle Trinité.....                | 207 |
| II.4.  | Anna et Erich, deux histoires allemandes .....                          | 263 |
| II.5.  | Reiner, transmission et polyphonie.....                                 | 296 |
| II.6.  | Disparitions à la chaîne.....   | 326 |
| III.   | <i>Chapitre III : Paradigmes</i> .....                                  | 335 |
| III.1. | Une communication détournée .....                                       | 335 |
| III.2. | Prisonnier mutique et excavation .....                                  | 351 |
| III.3. | Identité atrophiée .....  | 364 |
| IV.    | <i>Conclusion</i> .....   | 378 |
| V.     | <i>Bibliographie</i> .....  | 384 |
| VI.    | <i>Annexes</i> .....  | 391 |
|        | Annexe 1 : Entretien avec Pavel Kohout .....                            | 391 |
|        | Annexe 2 : Entretien avec Reinhard Jirgl .....                          | 393 |
|        | Annexe 3 : Témoignage d'Helmut Mürling, né en 1937 à Komotau.....       | 396 |
|        | Annexe 4 : Témoignage d'Alice Hlaváčková, née en 1978 à Komotau. ....   | 398 |
|        | Annexe 5 : Témoignage de Walter Piverka, né en 1931 à Komotau .....     | 399 |
|        | Annexe 6 : Témoignage de Reinhard Schuster, né en 1952 en Bavière ..... | 402 |

# Introduction

« Lorsque des années-auparavant les occupants allemands arrivèrent dans les Sudètes, ILS voulurent exproprier la famille à cause du mari d'Hanna qui était tchèque. Les titres de propriété prouvaient cependant que la maison appartenait à Hanna é Hanna était allemande. La famille conserva la maison. Maintenant les-Tchèques étaient revenus é ils virent d'après les titres que la maison était un bien allemand. Les Nouvelles Autorités confisquèrent la maison. »<sup>1</sup>

« Quelques minutes plus tard, la ville se trouvait à ses pieds, une ville assombrie par le couvre-feu, hostile et inconnue, bien qu'elle fût la seconde cité du pays où il était né. Mais à quel pays appartenait un Allemand originaire de l'inexistante Tchécoslovaquie ? Surtout lorsqu'il était de Prague ? Surtout lorsque le tchèque était sa langue maternelle ? »<sup>2</sup>

Reinhard Jirgl, romancier berlinois, et Pavel Kohout, romancier et auteur de théâtre tchèque, mettent en mots les brouillards qui règnent sur la République tchèque et sur l'Allemagne au sortir de la Seconde Guerre mondiale dans deux romans, différents par bien des aspects, mais complémentaires dans leur analyse d'une cohabitation en échec et d'une reconstruction fragile après les expulsions des Allemands vivant encore sur le territoire tchèque à partir de 1945. *L'Heure étoilée du meurtrier* met tout d'abord en scène la traque de Jan Morava, inspecteur tchèque et d'Erwin Buback, agent de la Gestapo. Tous deux ont pour mission de retrouver un tueur en série, le second ayant en plus ordre d'infiltrer la police criminelle tchèque de Prague. Nous sommes en 1945, le récit débute en février. Au fil des mois s'amorce la libération de Prague. C'est dans ce contexte que naît l'amitié improbable entre ces deux hommes. Quelle image de l'autre vont-ils alors se transmettre ? Peu à peu, l'enquête policière laisse la place aux premières scènes de vengeance et d'expulsion : les Allemands sont rassemblés, humiliés, tués. Point alors une réflexion sur leur sort : doivent-ils être expulsés ? Une cohabitation est-elle encore possible après six années d'occupation et de violence ?

Dans un ouvrage publié par l'Institut Bohemicum en 1989, les historiens s'interrogent aussi bien sur les suites des accords de Munich signés en 1938 que sur les conséquences des accords de Potsdam, signés en 1945 et régulant l'expulsion des Allemands dits de l'Est vers l'Ouest. Hanus Hajek revient sur cette césure et tente d'expliquer l'explosion de violence

---

<sup>1</sup> Jirgl, Reinhard, *Les Inachevés*, Meudon, Quidam Éditeur, 2007, pp. 24-25. Nous respectons la police de l'auteur.

<sup>2</sup> Kohout, Pavel, *L'Heure étoilée du meurtrier*, Paris, Éditions de Fallois, 2000, p. 106.

tchèque à l'encontre des civils allemands : « Ce n'est pas très étonnant qu'à la fin du Protectorat, les Tchèques aient été si en colère qu'ils se soient vengés, dans les premiers mois après le 9 mai 1945, sur les Allemands restés sur place – certes, de façon injuste et brutale. Je dirais que les Tchèques se sont laissés infecter par la brutalité et le manque de scrupules des nazis pendant l'occupation et ont perpétué la terreur sous une autre couleur politique. »<sup>3</sup> L'historien voit alors la vengeance comme une réaction explicable, et non excusable, aux conditions de vie des six années précédant la libération de la Tchécoslovaquie. Selon lui, seuls les accords de Potsdam permirent de mettre fin à une situation inhumaine. Or, en déplaçant douze millions de personnes, ces accords ont aussi provoqué, ou poursuivi, l'une des plus grandes catastrophes humanitaires de l'histoire. D'après les derniers chiffres, pas moins de deux millions de victimes sont à dénombrer. En même temps que ces évacuations est apparue une première difficulté : comment se reconstruire matériellement dans un pays détruit ? Quel accueil fut réservé à ces Allemands ? Vint ensuite une difficulté d'un autre genre, psychique et morale: la reconstruction d'une identité dans ce qui devait devenir une nouvelle patrie. À l'image d'Erwin Buback, à la fois tchèque et allemand, les expulsés étaient en droit de se demander : à quel pays appartenons-nous, nous qui n'avons plus de territoire ? Le territoire représente la terre de leurs ancêtres pour certains, la terre sur laquelle ils ont vécu quelques années seulement pour d'autres. Il porte dans tous les cas avec lui un sentiment d'appartenance, il s'agit d'un lieu où l'on se sent bien, un lieu vers lequel retournent nos pensées lorsque nous en sommes séparés.

C'est à cet instant que débute le roman de Reinhard Jirgl : la famille Rosenbach vient d'être expulsée du territoire des Sudètes et entame une longue marche vers une reconstruction tout d'abord matérielle – trouver un logement et un travail –, puis familiale – rassembler une famille éclatée – et enfin psychique – accepter l'impossibilité d'un retour et transmettre une histoire aux générations suivantes. Si les conséquences de la fuite ont été l'objet de nombreuses recherches et ce dès les années 1950, la transmission de cette histoire et la (re)construction identitaire qui l'accompagne restent pour le moins à l'écart. Ces dernières années, de nombreux ouvrages ont vu le jour, qui reviennent sur la vie en République Tchèque avant 1938, puis sur le quotidien sous le Protectorat et enfin sur les expulsions en elles-mêmes. La reconstruction en Allemagne, de l'Ouest ou de l'Est, est également le sujet

---

<sup>3</sup> Hajek, Hanus, « Die Tschechen unter deutschem Protektorat und im Krieg. », in: *Deutsch-tschechische Geschichte von "München" bis "Postdam". Eine folgenschwere Zäsur, sechs zeitgeschichtliche Berichte*, Munich, Institutum Bohemicum, Ackermann-Gemeinde, 1989, pp. 66-78: Hajek poursuit son raisonnement et raconte: « Fin août 1945, je traversai la frontière tchèque. Tout de suite après, je vis quelques hommes avec des brassards. Étonné, je demandai : " Qu'est-ce que c'est que cela, ce n'est tout de même pas possible qu'il y ait toujours des Juifs qui se promènent avec des brassards ? " On me répondit alors : " Non, non, ce sont des Allemands ", alors je me dis " Et bien, ça recommence, seulement les victimes sont maintenant des autres. Mais le système reste en réalité le même, seule la couleur politique change... » Traduction faite par nos soins.

de nombreux travaux scientifiques, mais qu'en est-il de l'après ? Qu'en est-il des enfants et des petits-enfants d'expulsés qui vivent avec des souvenirs troubles et le silence en guise de transmission ? La littérature nous offre alors une porte d'entrée dans la psyché de ceux qui ont reçu l'exil en héritage. Les romans dont il sera question dans le présent travail sont l'œuvre d'acteurs de l'histoire – Pavel Kohout a activement vécu la révolte de Prague en mai 1945 – mais surtout de descendants. Reinhard Jirgl puise dans les souvenirs et les archives de sa propre famille originaire de Komotau, Petra Reski<sup>4</sup> se laisse raconter la patrie perdue par des Allemandes vivant toujours dans le village de sa grand-mère, Günter Grass<sup>5</sup> laisse parler un fils, né sur le navire torpillé Gustloff lors de la fuite de sa mère de Prusse orientale. Tous ces romans posent la question de l'héritage, aussi bien du point de vue des dépositaires que de celui des héritiers. Que sont-ils prêts à donner ? Que sont-ils prêts à recevoir ? La parole et l'écoute ne se font pas de façon simultanée et il arrive que le récit de l'un enferme la vision de l'autre dans un fantasme de patrie, de vie passée dont il peine à sortir pour vivre son présent. De plus, les témoignages transmis le sont par le prisme du souvenir, du vécu subjectif, et s'ils peuvent être exploités pour connaître le passé, ils n'en représentent qu'une fraction, qui reste à compléter par un travail d'historien et de chercheur.

Nombre d'associations se sont formées des deux côtés de la frontière germano-tchèque pour participer à un travail d'explication du passé commun – « Aufklärung » en allemand. Citons par exemple le travail de l'Ackermann-Gemeinde, qui publie des recueils de colloques ayant pour thème central le passé germano-tchèque et le travail de résilience à faire pour envisager un futur commun ; l'association Anti-komplex<sup>6</sup>, sise à Prague, qui publie entre autres des ouvrages bilingues en tchèque et en allemand rassemblant des témoignages et des études sur les Allemands dits des Sudètes qui sont partis puis revenus ; le Deutsch-tschechischer Zukunftsfond, qui organise des rencontres ayant pour objectif de faire se rencontrer les jeunes des deux pays ou encore l'association des Allemands vivant en République tchèque. S'ajoutent à cela les nombreuses associations locales, comme celle de Komotau, dont les membres nous ont accueillis en novembre 2014 et qui œuvrent non seulement à la transmission de la culture allemande en République Tchèque mais aussi pour un échange interculturel.

---

<sup>4</sup> Reski, Petra, *Ein Land so weit*, Munich, List, 2000 puis *Meine Mutter und ich*, Munich, List, 2004. Il n'existe pas encore, à notre connaissance, de traduction de ces deux romans. Les passages utilisés dans le chapitre III seront traduits en français par nos soins.

<sup>5</sup> Grass, Günter, *En Crabe*, Paris, Seuil, 2002. Ce roman est paru sous le titre *Im Krebsgang* en 2002, Göttingen, Steidl.

<sup>6</sup> Shromáždění Němců, *Zůstali tu s námi – Bei uns Verblieben*, Prague, Antikomplex, 2013.

## *État de la recherche et sources*

La recherche s'est penchée de façon prolifique sur le sujet des expulsions avec des ouvrages traitant des suites psychologiques entraînées par ce déracinement sur l'individu et sur la cellule familiale<sup>7</sup>. Des recueils ont été publiés afin de mettre en lumière le destin de ces Allemands soudainement apatrides<sup>8</sup>. Des commissions d'historiens ont été créées afin d'écrire ensemble l'histoire commune et au fil des ans, de nombreux ouvrages consacrés aux expulsions dites sauvages et organisées ont vu le jour. Nous pourrions même dire que le sujet a connu un certain succès populaire grâce à des ouvrages de vulgarisation dont la qualité scientifique reste à débattre, ou des téléfilms en deux parties diffusés sur les chaînes allemandes. En ce qui concerne la recherche universitaire, citons les thèses de Ségolène Plyer<sup>9</sup>, Lionel Picard<sup>10</sup>, Christian Jacques<sup>11</sup>, Darco Macner<sup>12</sup>, Alice Volkwein<sup>13</sup> ou Claire Trojan<sup>14</sup>. Tous reviennent sur la fuite et la reconstruction. La littérature, même si elle est mentionnée dans ces travaux, n'en est toutefois pas l'objet premier. L'œuvre de Reinhard Jirgl, forte d'un prix Georg-Büchner en 2010, connaît en Allemagne un succès toutefois limité à un public aguerri. Son écriture fragmentée, son style mêlant récit/essai/collage fait naître chez les chercheurs un intérêt grandissant, même si aucun travail de thèse ne lui a été dédié jusqu'à aujourd'hui en France. Pavel Kohout avoue lui-même que son roman *L'Heure étoilée du meurtrier* est un ouvrage politique, dont la réception a été biaisée puisqu'il est à tort présenté comme un roman policier. Ses romans et pièces de théâtre connaissent toutefois un grand succès en Europe de l'Est et en Autriche, pays d'adoption pour cet homme qui s'est vu privé de sa nationalité tchèque en 1948. À la première lecture, ces deux romans ne pourraient être plus différents. L'un est l'œuvre d'un auteur tchèque, se jouant dans les ruelles de Prague

---

<sup>7</sup> Nous pensons ici aux travaux de la sociologue allemande Elisabeth Pfeil: *Der Flüchtling, Gestalt einer Zeitenwende* (1948), *Flüchtlingskinder in neuer Heimat* (1951).

<sup>8</sup> *Dokumente der Vertreibung, Die Vertreibung der deutschen Bevölkerung aus der Tschechoslowakei*, Band II, Ministère fédéral en charge des Expulsés et des Réfugiés, Munich, dtv, 2004: des témoignages d'Allemands expulsés ont été recueillis dès 1954 et retravaillés par des historiens (Adolf Distelkamp, Rudolf Laun, Peter Rassow, Hans Rothfels et Theodor Schieder) puis publiés en 1961 par le ministère fédéral en charge des Expulsés et des Réfugiés (Bundesministerium für Vertriebene) sous plusieurs volumes, classés par pays expulseur. *Dokumente der Menschlichkeit*, publiés en 1953 par le Cercle d'Études de Göttingen: ce recueil rassemble des témoignages d'entraide.

<sup>9</sup> Plyer Ségolène, *Les Allemands des Sudètes et l'Allemagne : mutations de l'identité de groupe : l'exemple de Braunau en Bohême*, sous la direction de Robert Frank, Paris 1, 2007.

<sup>10</sup> Picard, Lionel, *Les engagements politiques de la presse des expulsés de Silésie : l'exemple du Grafschafter Bote*, sous la direction de Jean-Luc Gerrer, 2012.

<sup>11</sup> Jacques, Christian, *De l'invention de la "germanité sudète" : la revue Witiko (1928-1931)*, sous la direction de Geneviève Humbert, Strasbourg 2, 2004.

<sup>12</sup> Macner, Darco, *Le problème des Allemands des Sudètes vu du côté tchèque et du côté allemand : étude comparative*, sous la direction de Pierre Béhar, Paris 8, 2007.

<sup>13</sup> Volkwein, Alice, *(Dis)cours mémoriel de la fuite et expulsion dans l'Allemagne unifiée (1989-2005). Complexe mémoriel et identitaire dans les sphères privée et publique*, sous la direction d'Anne Saint-Sauveur - Henn et Horst Möller, Paris 3, 2012.

<sup>14</sup> Trojan, Claire, *L'identité interdite. Les expulsés allemands en RDA 1945-1953*, Rennes, Presses universitaires, 2014.

et mettant en scène une enquête policière. L'autre est écrit dans les années 2000 par un auteur berlinois qui brise l'écriture, la torture pourrait-on même dire, afin de raconter l'impact des expulsions sur le dernier-né d'une famille d'expulsés. Toutefois, ils sont complémentaires par bien des aspects et si nous les avons choisis, c'est tout d'abord afin de représenter la littérature des deux côtés de la frontière, mais aussi parce que les récits qui nous sont offerts nous permettent de suivre un cheminement précis : celui qui nous mène d'un embryon de réflexion sur les expulsions, aux expulsions en elles-mêmes puis au présent et aux répercussions psychiques que ces événements passés continuent à avoir sur les Allemands de notre génération. Ces deux ouvrages ne racontent pas seulement l'histoire mais mettent également à l'épreuve la transmission d'un passé toujours conflictuel au présent.

Car le sujet reste sensible. De nombreuses étapes ont été franchies, qui permettent de tendre vers une réconciliation entre les deux nations, telle que la signature d'un traité de réconciliation en 1997, ou encore la mise en place d'échanges entre les jeunes des deux pays. De même, de nombreux faux-pas ont été commis, comme la déclaration en 2002 de l'ancien premier ministre tchèque Milos Zeman, pour qui les expulsions n'ont été qu'une punition « trop indulgente » pour des Allemands ayant selon lui favorisé l'installation au pouvoir d'Hitler et *de facto* l'occupation de la jeune Tchécoslovaquie. Lors d'un voyage à Prague, nous avons pu remarquer que le malaise était encore présent. Une visite au musée municipal de Komotau suffit à convaincre le visiteur : l'histoire des expulsions est cachée dans des cartons, elle est parfois l'objet d'expositions temporaires, mais n'est en aucun cas intégrée à l'histoire de la ville. Or, de nombreux témoignages, rassemblés dans *Dokumente der Vertreibung*, dans les publications des Allemands de Komotau, ou par nos soins, tendent à prouver que la petite ville de Komotau fut l'un des lieux où la vengeance fut la plus violente à l'égard des Allemands. Le commentaire plutôt sec de notre guide (« Nous n'aimons pas en parler ») mettra fin à nos questions. Ces questions, nous les avons posées à d'autres – Tchèques, Allemands ou bien les deux –, qui n'ont pas hésité à nous répondre, à prendre le temps de raconter et dont les témoignages seront repris dans ce travail.

Quel étrange tabou alors que celui dont on parle sans cesse. La littérature, en mettant un voile artistique sur les souffrances vécues, peut-elle alors nous aider à surmonter le non-dit ? Quelle place les fantômes des expulsions trouvent-ils dans la littérature ? Les œuvres de Pavel Kohout et Reinhard Jirgl sont alors nos portes d'entrée principales. Nous avons choisi de nous pencher sur l'étude des personnages de chacun des deux romans : comment leur identité se construit-elle dans un contexte non seulement de violence inhérente à la guerre mais aussi d'affirmation forcée ? Car il fallait être soit tchèque soit allemand. Il s'agit alors pour Erwin Buback d'abandonner volontairement une partie de soi. De même, Hanna Rosenbach devra,

après maintes déconvenues, laisser Komotau derrière elle. Vient ensuite la génération des enfants et des petits-enfants : quelle(s) histoire(s) leur ont été transmise(s) ? Comment vont-ils se construire avec un passé omniprésent qui pourtant ne leur appartient pas ? La crise identitaire de Reiner Rosenbach est-elle représentative d'un malaise hérité d'une transmission ratée ? Nous reconstituerons le cadre historique venant entourer notre analyse littéraire grâce aux ouvrages de références tels que les études de Wolfgang Benz, d'Albrecht Lehmann, d'Heike von Hoorn, d'Alfred de Zayas ou de Micha Brumlik. Puis, nous intégrons à notre recherche les ouvrages les plus récents se penchant sur la thématique des expulsions. Ainsi, l'étude d'Andreas Kossert<sup>15</sup>, qui a connu un succès important en Allemagne, sera souvent citée. En effet, l'historien propose une étude complète sur les expulsions et vient remettre en cause les affirmations politiques selon lesquelles l'intégration est pleinement réussie. D'autre part, Andreas Kossert se penche également sur la littérature autour des expulsions et de la transmission, rejoignant par là-même notre objet d'étude. Enfin, nous exploiterons au mieux les témoignages reçus par ces Allemands vivant encore à Komotau : Walter Piverka, Alica Hlaváčková, Ema Laumbrova, Karin Stefanova. Helmut Mürling, absent lors de notre visite à Komotau, nous livrera son témoignage par voie électronique. Reinhard Schuster, qui vit aujourd'hui en France, ne nous livre qu'un témoignage inachevé. La douleur de l'expulsion que vécurent ses parents résonne encore tant en lui qu'il ne peut venir à bout de cet héritage. Nous le remercions pour les efforts que lui a coûtés son témoignage, même partiel. La recherche en psychologie accompagnera grandement notre cheminement au travers des traumas des personnages afin de saisir l'importance des non-dits ou des discours subjectifs sur le sujet. Puisque les descendants des expulsés ne sont pas à part entière l'objet d'études, il nous a paru intéressant de nous pencher sur la transmission d'un autre trauma du XX<sup>e</sup> siècle, la Shoah. Comment les enfants et petits-enfants de survivants vivent-ils avec l'histoire familiale ? Les blessures des héritiers des expulsés ne sont-elles par comparables à celle des descendants des survivants, puisqu'elles semblent se nourrir du même silence ? Il ne s'agit pas bien entendu de comparer des souffrances, nous ne nous plaçons pas dans une logique de concurrence victimaire et évacuons par là-même la polémique de notre travail. Il ne s'agit pas d'une étude politique ou revendicatrice en faveur d'un groupe de victimes, mais d'une étude de l'expression d'une souffrance qui existe bel et bien dans la littérature contemporaine. Nous avons contacté Rachel Drezdner, doctorante, dont le travail de recherche consiste à rassembler des entrevues avec des descendants de survivants afin de comprendre les mécanismes de la transmission des expériences vécues et des fantômes qui les accompagnent. Le travail de

---

<sup>15</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat. Die Geschichte der deutschen Vertriebenen nach 1945*, Munich, Siedler, 2008.

Boris Cyrulnik, qui encadre ses recherches, nous a permis de comprendre comment un sujet pouvait surmonter un trauma – faire résilience – tout en le transmettant de façon positive aux générations suivantes.

### *Méthodologie*

Nous reviendrons tout d’abord sur l’histoire des relations germano-tchèques depuis l’accession au pouvoir d’Adolf Hitler en 1933 jusqu’aux initiatives qui permettent aujourd’hui d’envisager un nouvel avenir commun. *L’Heure étoilée du meurtrier* de Pavel Kohout sera l’objet de notre première analyse : comment deux personnages que tout oppose entremêlent-ils leur identité au point de vivre la guerre côte à côte ? *Les Inachevés* de Reinhard Jirgl viendra poursuivre la réflexion entamée dans le roman de Pavel Kohout sur les expulsions des Allemands et la crise identitaire longtemps ignorée qui en découle. Comment une famille entière trouvera-t-elle refuge dans une Allemagne exsangue et quel rôle la transmission jouera-t-elle dans la construction identitaire de l’héritier du silence ? Fort de l’analyse de ces personnages, nous nous interrogerons : quelles sont les expressions paradigmatiques de la recherche identitaire dans la littérature des expulsions ? Peut-on par ailleurs parler d’une littérature des expulsions ? Les expulsions en elles-mêmes ne sont que très peu racontées au profit de la transmission : Buback transmet sa culpabilité à Morava, Hanna ses récits à Reiner, Anna son silence à son fils. Existe-t-il alors une littérature de la transmission ?

### *Remerciements*

Cette recherche n’aurait jamais vu le jour sans l’impulsion de Stephan Martens, qui a su me guider et m’orienter tout en m’offrant une large autonomie. Mes remerciements vont également à Christine Mondon, professeur de littérature à l’Université Bordeaux Montaigne, pour ses nombreuses relectures et ses conseils avisés. Nicolas Patin, maître de conférences à l’Université Bordeaux Montaigne, a apporté son regard d’historien au chapitre introductif, qu’il en soit remercié. Je remercie chaleureusement les membres de l’association des Allemands des Sudètes de Komotau, avec qui j’ai longuement échangé avant que nous puissions nous rencontrer enfin. Merci à Reinhard Schuster pour avoir eu le courage de témoigner. Les archives de Terezin ont bien voulu nous ouvrir leurs portes afin que nous puissions nous rendre compte de l’organisation concrète des expulsions. Les cartes, papiers et formulaires remplis par les Allemands expulsés ne seront pas exploités dans le présent travail mais cette visite nous a permis de voir l’ampleur de l’entreprise que furent ces mesures d’expulsion. Un grand merci aux auteurs, Pavel Kohout et Reinhard Jirgl, qui ont pris le

temps de répondre à mes questions malgré de nouvelles œuvres en cours d'écriture. Je remercie tout particulièrement Sandra Gaborit pour sa relecture rigoureuse et ses conseils pertinents. Enfin, des remerciements chaleureux à ma famille, qui m'a soutenue au fil des années, avec patience et bienveillance.

# Chapitre introductif : aperçu historique

## I.1. Installation au pouvoir et politique expansionniste

Dès son arrivée au pouvoir en 1933, Adolf Hitler s'efforce de concentrer entre ses mains les pleins pouvoirs tout en gardant toutefois l'apparence de la légalité. Ce processus de prise de pouvoir absolue est particulièrement bien décrit dans l'ouvrage de Joachim Fest, *Hitler, Le Führer*<sup>16</sup>. L'historien nous décrit la journée du 21 mars 1933, rebaptisée par Joseph Goebbels « journée du soulèvement national »<sup>17</sup> et au cours de laquelle devait se tenir la toute première séance du Reichstag sous le Troisième Reich. Une journée parfaitement mise en scène par le ministre de la propagande et qui voit Hitler triompher. Pour obtenir les pleins pouvoirs, Hitler et son parti devaient obtenir la majorité des deux tiers du parlement et convaincre les députés communistes, sociaux-démocrates ainsi que le centre du bien-fondé de leur action. Si les sociaux-démocrates maintinrent leur refus, le parti du centre se laissa convaincre contre la promesse d'Hitler d'abroger certains articles du décret de l'incendie de Reichstag, abrogation qui n'eut jamais lieu. 441<sup>18</sup> voix se prononcèrent en faveur des pleins pouvoirs<sup>19</sup> qui donnaient alors au gouvernement une liberté illimitée, sans n'avoir plus à passer par le vote parlementaire. L'Allemagne devint un état totalitaire, avec cette nuance qu'Hitler, par ce vote au parlement, parvint à garder les apparences de la légalité, aussi bien

---

<sup>16</sup> Fest, Joachim, *Hitler, Le Führer*, Paris, Gallimard, 1973.

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 28 : Joachim Fest cite Goebbels : « Dans des grandes fêtes de ce genre, fit remarquer Goebbels après un examen préliminaire sur place, ce sont les plus petits détails qui comptent. » et décrit « des colonnes en marche, [un] enfant en chemin avec le bouquet de fleurs, les coups de mortier, les vétérans à barbe blanche des guerres de 1864, 1866, 1871, la marche des présentations et le son de l'orgue. »

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 35 : « Le vote rapporta 441 voix sur 94 ; seuls les sociaux-démocrates avaient maintenu leur non. C'était beaucoup plus que la majorité des deux tiers requise en ce cas, et cela aurait encore suffi si les 81 députés communistes et les vingt-six députés sociaux-démocrates, que la détention, la fuite ou la maladie retenaient au loin, avaient également voté non. » Le texte en français mentionne 441 voix sur 94, il s'agit de 441 voix contre 94.

<sup>19</sup> *Ibid.* pp 31-38 : Joachim Fest détaille les propositions des nationaux-socialistes ainsi : « D'après l'article 1, le législatif passait du Reichstag au gouvernement ; l'article 2 étendait les pleins pouvoirs aux modifications de la constitution ; l'article 3 retirait au président du Reich le droit de promulgation des lois, pour les transmettre au chancelier du Reich ; l'article 4 étendait l'autorité des lois de certains traités avec des États étrangers, tandis que l'article final limitait à quatre ans la validité de la loi et l'associait à l'existence du gouvernement actuel. » L'historien précise plus loin que ce texte fut prolongé pour quatre ans en 1937, 1941 et 1943.

pour sa politique intérieure que pour sa politique extérieure. Les mois suivants virent la disparition progressive des autres partis jusqu'à ce que le parti national-socialiste ne devienne le seul légal<sup>20</sup>.

Une fois ce pouvoir installé de l'intérieur, Hitler débuta sa politique d'annexion et de conquête de l'« espace vital »<sup>21</sup>. Dans la deuxième partie de l'ouvrage de Joachim Fest – Les années de préparation, le chapitre III est consacré à la politique d'annexion du Reich et revient notamment sur l'annexion de l'Autriche puis sur celle de la Tchécoslovaquie, au fil du sous-chapitre La fin de la Tchécoslovaquie<sup>22</sup>. Le 12 février 1938, le chancelier autrichien Kurt von Schuschnigg fait face aux revendications d'Hitler, qui exige de lui « liberté de manœuvre pour les nationaux-socialistes, nomination de [...] Seyss-Inquart au poste de ministre de l'Intérieur, amnistie générale pour les nazis autrichiens emprisonnés et alignement de la politique étrangère et de la politique économique autrichiennes sur celles du Reich. »<sup>23</sup>, en échange de quoi, Hitler promet de reconnaître l'intégrité territoriale de l'Autriche. Autrement dit, il s'agit ici d'une réelle ingérence dans la politique autrichienne, dissimulée sous le terme d'« alignement », qui mènera peu de temps après à l'Anschluss, à savoir à l'annexion de l'Autriche dans le but de rassembler tous les germanophones et de créer une Union Grande Allemande. Le 10 mars parut la première consigne de l'« Opération Otto » visant à absorber l'Autriche au sein du Reich<sup>24</sup>. Le 12 mars, Hitler entra dans Linz, qu'il quittera 24 heures plus tard pour se consacrer désormais aux territoires des Sudètes, frontaliers entre le Reich et la Tchécoslovaquie, et par extension, à l'invasion de la Tchécoslovaquie dans son ensemble.

---

<sup>20</sup> *Ibid.* p 41 : Joachim Fest parle d'une « neutralisation sans résistance » et d'« approbation résignée » de la part des autres partis.

<sup>21</sup> *Ibid.* p. 199 : « Préservation, maintien et multiplication de la masse populaire ».

<sup>22</sup> *Ibid.* pp. 198-239.

<sup>23</sup> *Ibid.* pp. 205-206.

<sup>24</sup> *Ibid.* p. 207 : « Je me propose, si d'autres moyens n'atteignent pas le but, de pénétrer en Autriche avec la force armée afin d'y rétablir des conditions d'existence conformes à la Constitution et d'empêcher de nouveaux actes de violence contre la population allemande ». Dans le but de « délivrer » les Allemands victimes de persécutions de la part des Autrichiens selon lui, Hitler envahit l'Autriche.

## **I.2. Les accords de Munich : démembrement légal de la Tchécoslovaquie**

À la fin du conflit mondial, plus de 300 tonnes de documents d'archives furent retrouvées par des troupes américaines alors qu'elles étaient cachées en différents lieux de la région du Harz<sup>25</sup>. Ces archives, regroupées en plusieurs volumes nous offrent un aperçu unique de la mise en place du « Plan vert » destiné à englober la Tchécoslovaquie mais aussi de l'effervescence mondiale autour de la politique extérieure pratiquée par Hitler. Le gouvernement du Reich met tout d'abord en place une entreprise de déstabilisation de la politique intérieure tchécoslovaque pour mieux l'éliminer. Fort du succès du parti des Allemands des Sudètes – en 1935, le Sudetendeutsche Partei (SdP) est le premier parti en Tchécoslovaquie<sup>26</sup> – Konrad Henlein, son dirigeant, entame en octobre 1937 des négociations avec Milan Hodža, ministre-président tchèque, et réclame des élections municipales. Hodža reste prudent et propose d'organiser tout d'abord ces élections uniquement dans quelques villes afin de laisser au SdP une chance de prouver qu'ils ne sont pas simplement des agitateurs : « Voyez-vous, si je puis dire aux Tchèques : « Prenez les hommes de Henlein, et voyez comme ils travaillent bien, comme ils administrent correctement la commune, sans faire la moindre agitation contre les Tchèques ni manifester contre l'État. » Et bien ! L'État n'ira pas non plus à sa ruine parce qu'un Jean tchèque deviendra un Jean allemand (wenn aus einem Postwenzel ein Posthansel wird) et si je fais entrer des fonctionnaires de Henlein au service de l'État.»<sup>27</sup> Cette position prudente, qui ne satisfait pas les ambitions de Henlein, montre à quel point la politique allemande provoquait et gênait le gouvernement tchèque à force de revendiquer l'autonomie des Sudètes. Ces revendications offrent à Beneš l'opportunité de tester le soutien que lui apporterait la France en cas d'attaque allemande, un

---

<sup>25</sup> Ces documents sont regroupés en quatre volumes, nous nous appuyons ici sur les deux volumes suivants : *Akten zur deutschen auswärtigen Politik, 1918-1945. Serie D, Band II, Deutschland und die Tschechoslowakei, 1937-1938*, Baden-Baden, Imprimerie nationale, , 1950 et *Akten zur deutschen auswärtigen Politik, 1918-1945. Die Nachwirkungen von München, Oktober 1938-März 1939*, Serie D, Band IV, 1937-1941, Baden-Baden, Imprimerie Nationale, 1951.

<sup>26</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Pays tchèques et Slovaques*, Nations d'Europe, Paris, Hatier, 1995, p. 295.

<sup>27</sup> *Archiv aus dem Auswärtigen Amt, Deutschland und die Tschechoslowakei*, op. cit. p. 8. Pour la traduction des archives, nous nous appuyons sur le travail de Michel Tournier, *Les archives secrètes de la Wilhelmstrasse, II, L'Allemagne et la Tchécoslovaquie (1937-1938)*, Paris, Plon, 1951, ici, p. 9.

soutien qui lui semble pour le moment acquis<sup>28</sup>. Le président tchécoslovaque semble même croire en la possibilité d'un modus vivendi entre son pays et l'Allemagne, expression qu'il réutilise à plusieurs reprises lors d'un entretien avec Eisenlohr, représentant du ministère des affaires étrangères du Reich à Prague<sup>29</sup>. Il ressort du compte-rendu de cet entretien que Beneš est prêt à faire un pas vers les Allemands en acceptant certaines de leurs revendications mais il ne souhaite toutefois pas donner l'impression de céder devant le Reich<sup>30</sup>. Le 10 novembre 1937, il s'engage donc à limiter la presse socialiste au sein de la Tchécoslovaquie, à limiter le nombre de cas de déplacement des Allemands – Reichdeutsche – dans le cadre de la loi de protection de l'État, à réfléchir à une forme de compromis quant aux activités du parti nazi au sein de la République et enfin à libérer la presse du parti de la censure dans la mesure où celle-ci s'engagerait à ne pas soulever les questions d'irréductibilité et de révision des frontières<sup>31</sup>. Des concessions importantes puisque l'appareil nazi aura dès lors la possibilité de pénétrer dans l'État tchécoslovaque pour mieux le dévorer de l'intérieur. Pour Beneš, toutes ces concessions représentaient autant de tentatives d'éviter un conflit armé, germano-tchèque au départ, puis européen et enfin mondial. Dans un ouvrage intitulé *Munich*<sup>32</sup>, l'ancien président tchécoslovaque revient sur son engagement et sur les difficiles négociations avec l'Allemagne, mais aussi avec la France et le Royaume-Uni. Il rappelle que le 18 février 1937, il s'était déjà rapproché des activistes allemands afin de faire face à leurs revendications et d'apaiser le conflit entre les deux nationalités. La délégation allemande demanda la garantie de l'emploi pour toutes les couches de la population et dans le service public. L'enseignement et l'assistance sociale à la jeunesse devaient être assurés dans la langue des enfants concernés, l'usage de la langue adapté à la population, Tchèques comme Allemands devaient pouvoir assurer des fonctions au parlement et une commission devait être mise en place au cas où ces principes ne seraient pas respectés<sup>33</sup>. Des revendications qui ne laissent percevoir aucune politique nationale-socialiste et qui vont dans le sens d'une égalité entre les deux peuples. Le gouvernement tchécoslovaque signe cet accord et publie le 20 février une déclaration gouvernementale reprenant les points revendiqués par les représentants des Allemands des Sudètes. Le point 4 précise : « Le fait que la notion d'État se manifeste maintenant en Tchécoslovaquie de plus en plus par une coopération créatrice entre les différentes

---

<sup>28</sup> *Ibid.* p. 21 : Eisenlohr, avant de rendre compte de son entretien avec le Président Beneš, précise que ce dernier compte sur le soutien de la Russie comme de la France, les considérant comme une « assurance » à l'intégrité de son pays.

<sup>29</sup> *Ibid.* pp 20-29 : nous retrouvons cette expression dans le document 8, un compte-rendu politique de cette rencontre, à trois reprises, Eisenlohr se gardant bien d'en demander une définition exacte.

<sup>30</sup> *Ibid.* p. 27: «Il ne fallait pas non plus qu'il eût l'air d'intervenir à l'instigation de l'Allemagne.»

<sup>31</sup> *Ibid.* pp. 32-36.

<sup>32</sup> Beneš, Edouard, *Munich*, Paris, Éditions du Stock, 1969.

<sup>33</sup> *Ibid.* p.14 puis 247-248, document 1.

nationalités du pays, et que la connaissance de la langue officielle continue à s'étendre, permet au gouvernement de tenir compte des intérêts légitimes de ses minorités, et de respecter plus que jamais la règle des proportionnalités lors du recrutement des travailleurs des services publics. »<sup>34</sup> Le ton entier de cette déclaration est empreint de compréhension envers les revendications allemandes, jugées « légitimes » et aucune opposition n'est à noter entre les deux parties. Le gouvernement tchèque insiste sur le fait que les deux nationalités partagent le même État depuis 1919, c'est-à-dire que la même entité politique les gouverne et que Tchèques comme Allemands sont soumis aux mêmes lois. Pourtant, en tant que minorité, les Allemands des Sudètes affirment qu'ils ne bénéficient pas des mêmes droits, notamment en ce qui concerne l'usage de la langue et les écoles pour leurs enfants. Micha Brumlik, historien allemand, souligne que les Allemands des Sudètes ne se sont jamais sentis à égalité avec les Tchèques. Selon lui, la politique tchèque aurait toujours visé une suprématie slave, dès les accords de Saint-Germain-en-Laye en 1919 et *de facto* la création de la première République tchèque: « La propagande massive du nationalisme tchèque selon laquelle cet État était celui des Tchèques n'intégrait pas vraiment les Allemands, et n'opérait pas non plus dans le sens d'un apaisement du conflit. »<sup>35</sup> Il rappelle également que cet État nouvellement créé était composé à 49% de minorités, dont 3.5 millions d'Allemands. Selon ses déclarations, Beneš aurait été prêt à signer cet accord, à s'engager pour une intégration à égalité des Allemands.

Toutefois, signer un accord entre les Allemands des Sudètes et la Tchécoslovaquie, voire entre le Reich et la Tchécoslovaquie, ne correspond pas aux ambitions d'Hitler qui ne souhaite pas seulement réintégrer les provinces germanophones au Reich, mais bel et bien envahir la Tchécoslovaquie dans son intégralité. Et alors que Beneš voit dans cet accord du 18 février « un premier pas sincère des deux parties vers une coopération fructueuse des différentes nationalités au sein de l'État »<sup>36</sup>, Hitler souhaitait dès 1936 engloutir la République tchécoslovaque et incitait Henlein à poser des conditions « extravagantes » et « inacceptables » à Beneš ainsi qu'à multiplier les provocations envers les Tchèques afin d'épuiser leur résistance<sup>37</sup>. Le parti de Henlein continue alors à jouer un double-jeu avec le gouvernement tchécoslovaque en promettant sans cesse des possibilités d'accords qui mettraient fin au conflit des nationalités, mais en les refusant toujours. Ce jeu dont Berlin fixe les règles épuise Beneš, qui n'a de cesse d'accepter les nouvelles revendications, tout d'abord

---

<sup>34</sup> *Ibid.* p. 15.

<sup>35</sup> Brumlik, Micha, *Wer Sturm sät. Die Vertreibung der Deutschen*, Berlin, Aufbau, 2005, pp. 45-46.

<sup>36</sup> Beneš, Edouard, *Munich*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>37</sup> Fest, Joachim, *Le Führer*, *op. cit.*, p. 213: «Au cours d'un entretien avec Henlein, Hitler lui donna le conseil de poser de temps à autre à Prague des exigences si extravagantes qu'elles « fussent inacceptables pour le gouvernement tchèque » et l'encourageait à adopter une attitude provocante.»

dans la ligne de la politique d'apaisement menée par la France et la Grande-Bretagne puis sous la pression de ces derniers qui ne veulent pas s'engager dans un conflit armé. Conformément aux instructions du Führer, Henlein poursuit sa politique de provocation, qui atteint son paroxysme le 24 avril 1938, lors du congrès du parti des Allemands des Sudètes de Karlsbad. Ce congrès marqua la fin des revendications modérées comme celles du mois de février 1937 et le leader du parti sudètes exposa un programme en huit points :

- égalité absolue entre Allemands et Tchèques ;
- octroi, à la minorité allemande, du statut de personnalité morale ;
- délimitation et reconnaissance de jure du territoire national allemand ;
- autogestion allemande et défense de ses intérêts ;
- protection légale en vue des ressortissants allemands ne vivant pas dans les territoires autogérés ;
- réparation des torts causés depuis 1918 au « Deutschtum » ;
- les territoires allemands doivent être administrés uniquement par des Allemands ;
- liberté absolue d'opter pour la nationalité allemande et pour la doctrine politique, allemande, à savoir, le national-socialisme<sup>38</sup>.

Pour Benès, ce discours marque un tournant dans les relations germano-tchèques, puisque le SdP s'affiche pour la première fois ouvertement comme un parti national-socialiste, ce qu'il ne faisait pas avant. Il prônait en effet une politique de reconnaissance de la minorité sudètes, sans être ouvertement affilié au NSDAP. L'homme politique souligne que ces huit points ne constituaient qu'un programme « minimum ». Le gouvernement tchèque refusa alors de négocier sur ces points-là mais sur la base du « Statut des nationalités »<sup>39</sup>, un texte en cours de rédaction, devant servir de fondement aux négociations entre le gouvernement tchèque et les minorités allemandes mais aussi polonaises et hongroises. Henlein refusa catégoriquement et ignora cette nouvelle proposition tchécoslovaque, arguant que le gouvernement se bornait à refuser toute négociation avec les Allemands des Sudètes.

La situation s'aggrava de nouveau le 21 mai, lorsqu'eurent lieu les élections municipales demandées par Henlein. Renseigné par les services secrets tchèques mais aussi français et anglais, le gouvernement tchécoslovaque fut informé que des mouvements militaires avaient lieu à la frontière. Celui-ci déclara alors la mobilisation partielle de son

---

<sup>38</sup> Beneš, Edouard, *Munich, op. cit.*, p. 389-389.

<sup>39</sup> *Ibid.* p. 30 : ce texte devait régler les droits et devoirs des minorités à l'intérieur de l'État tchécoslovaque mais ne fut jamais mis en pratique.

armée<sup>40</sup>. L'Allemagne assura à la France et à la Grande-Bretagne que ces mouvements n'étaient en réalité que des mouvements militaires sans rapports aucun avec la situation politique germano-tchèque et que le gouvernement tchèque provoquait ainsi l'Allemagne et menaçait la paix en Europe. Si le reste de l'Europe n'est pas dupe en cet instant, la Tchécoslovaquie ne va pourtant pas tarder à se retrouver isolée. En effet, la Grande-Bretagne tout comme la France vont rapidement craindre d'être entraînés dans un conflit armé à cause de la Tchécoslovaquie et nuanceront leurs engagements envers la République de Beneš<sup>41</sup>. Sur le plan diplomatique, la situation devint difficilement tenable pour la Tchécoslovaquie : il lui fallait négocier avec l'Allemagne hitlérienne pour défendre ses intérêts et son intégrité territoriale, mais il lui fallait également garder le soutien de la France et le Royaume-Uni en cas de conflit, un soutien qui s'avérera fragile. Du point de vue intérieur, il fallait également contenir les débordements du SdP et garder son sang-froid face à ses provocations. Pour apaiser la crise, Paris et Londres demandèrent à Beneš de céder à toutes les revendications sudètes qu'ils jugeaient « convenables »<sup>42</sup>. Suite à cette crise diplomatique sans précédent, Beneš poursuivit ses efforts de négociations. Et alors que Britanniques et Français parlent de « concessions », lui emploie le mot « sacrifice »<sup>43</sup>.

Le 19 novembre 1938, Henlein envoie un rapport détaillé au Führer dans lequel il est question de la liquidation militaire de la Tchécoslovaquie. En effet, selon lui, la population tchèque nourrit des sentiments anti-allemands et une entente entre les deux pays serait désormais « impossible »<sup>44</sup>. Henlein revient sur la proposition de loi déposée par le SdP au parlement tchécoslovaque le 27 avril 1937 dans laquelle il plaidait en faveur de

---

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 64: le 20 mai 1938, les partis du gouvernement arrivent à un compromis concernant la mobilisation : « [...] nous ne décrétâmes pas la mobilisation générale, mais environ 170 000 soldats et officiers furent appelés d'urgence sous les drapeaux, et envoyés immédiatement aux endroits les plus critiques de la frontière. Le samedi 21 mai fut le jour critique. La mobilisation de nos forces armées se déroula vite et sans difficultés, on peut même dire brillamment. »

<sup>41</sup> *Ibid.* p. 68 : Le 16 octobre 1925, la France et la Tchécoslovaquie avaient signé un traité d'alliance stipulant « qu'au cas où l'une des hautes parties contractantes serait attaquée par l'Allemagne, l'autre partie lui viendrait immédiatement en aide. Le traité ne prévoyait aucune limitation. ». Or, la Tchécoslovaquie va être accusée d'avoir mobilisé sans consulter ses principaux alliés, qui craindront un enchaînement des événements menant à un conflit dans lequel ils n'ont pas envie de s'engager.

<sup>42</sup> *Ibid.* p. 72.

<sup>43</sup> *Ibid.* p. 88-90: Beneš conclut le télégramme qu'il envoie à la fois à Paris, Londres, Moscou et Washington concernant les négociations de la manière suivante: «Au moment où l'affaire sera portée à la connaissance du public, il faudra que tous les efforts soient faits pour que les gouvernements et le public des différents pays se rendent compte de l'importance extrême de nos concessions, ainsi que des grands sacrifices consentis par la République Tchécoslovaque en vue de la sauvegarde de la paix mondiale et de la coopération pacifique avec ses voisins. »

<sup>44</sup> *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse, op. cit.* p. 33. Henlein mentionne l'essence anti-allemande des Tchèques et l'impossibilité d'une vie commune entre les deux pays : « La conception antiallemande, en principe comme en fait, de la Tchécoslovaquie, et une mentalité foncièrement antiallemande du peuple tchèque », [...] La Tchécoslovaquie [est] par définition et par vocation antiallemande.»

l' « autonomie » du peuple allemand dans les Sudètes<sup>45</sup>, qui, en tant que minorité, devait être soumis au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Au vue de l'évolution des événements – et des incidents tels que celui de Teplitz- Schönau<sup>46</sup> – il serait inutile de penser à une autonomie de la région des Sudètes mais il fallait bel et bien envisager un rattachement au Reich car la « situation psychologique » des Allemands des Sudètes serait devenue intolérable<sup>47</sup>. Le dirigeant du SdP appelle Hitler à faire de la question des Sudètes une question allemande. Il en va selon lui de l' « existence » de l'Allemagne et de l' « essence » allemande<sup>48</sup>. L'homme politique conclut son compte-rendu par une synthèse en trois points : la question des Sudètes est plus que jamais d'actualité, la politique du SdP et celle du Reich doivent unir leurs forces et enfin, la nécessité de trouver une solution au problème des minorités des Sudètes et par extension, au problème des minorités allemandes présentes en Europe est brûlante. Henlein parle de « Notwendigkeit der Herauslösung »<sup>49</sup>. Il est nécessaire selon lui de détacher le problème des Allemands des Sudètes de toute revendication raciale nazie afin de ne pas alerter les pays alliés de la République tchèque. Toutefois, une phrase du rapport laisse poindre les intentions de la politique d'Hitler, à savoir, une invasion totale de la Tchécoslovaquie, lorsque Henlein écrit : « En outre, c'est une certitude pour tous, et dont on ne fait pas mystère, que la liquidation de la Tchécoslovaquie n'est qu'une question de mois »<sup>50</sup>. Le 23 août 1938, il propose un nouveau plan à Lord Runciman, au sujet duquel Beneš est prêt à discuter. Il s'agissait des points suivants :

- la mise en place de trois régions autonomes allemandes (Böhmenwaldgau, Sudetenland et Böhmen-Mähren) ;
- l'échange de fonctionnaires tchèques contre des fonctionnaires allemands ;
- l'établissement d'un budget indépendant pour ces trois régions ;
- un prêt spécial leur sera accordé par le gouvernement tchécoslovaque ;
- une commission décidera d'éventuels changements constitutionnels ;
- une « trêve » sera conclue dans la presse et la propagande ;

---

<sup>45</sup> *Ibid.* Document 1 p. 7 note 1 Henlein utilise l'adjectif « völkisch » qui est parfois traduit par « national ». Cette traduction reste toutefois faible par rapport au concept allemand qui signifie « les racines communes d'un même peuple » dans un sens racial comme l'entendait le Troisième Reich.

<sup>46</sup> *Ibid.* p. 13 : le 17 octobre 1937, lors d'une assemblée du SdP à Teplitz-Schönau, des heurts violents éclatèrent entre membres du parti et police locale. Karl-Hermann Frank aurait été frappé par des policiers tchèques. Le SdP profita de cet incident pour mettre en avant les mauvais traitements et la violence gratuite subis par les Allemands des Sudètes sur le territoire tchèque. Un autre document mentionne toutefois que Frank aurait lui aussi molesté des policiers.

<sup>47</sup> *Ibid.* p. 37: «Ce système de tyrannie est générateur chez les Allemands des Sudètes d'une mentalité qui implique de graves dangers.»

<sup>48</sup> *Ibid.* p. 48 Henlein parle de « Daseinskampf » et de « Gesamtdeutschtum ».

<sup>49</sup> *Ibid.* p. 46 : « La nécessité de dissocier la question des Allemands des Sudètes comme question politique d'actualité du problème général racial allemand et de l'ensemble des question relative aux groupes de race allemande en Europe.»

<sup>50</sup> *Ibid.* p. 49.

- la police de l'État sera progressivement retirée de ces régions lors de négociations ultérieures<sup>51</sup>.

Ce troisième plan fut refusé car, selon le SdP, il ne correspondait pas suffisamment au programme en huit points de Karlsbad alors qu'il s'en tenait quasiment aux mêmes points. Ce refus n'était autre qu'une nouvelle mesure de déstabilisation envers le gouvernement tchécoslovaque. S'ensuit la rédaction d'un quatrième plan, véritable « contre-plan »<sup>52</sup> du précédent. Il reprenait les points de Karlsbad, en ajoutant la création de nouvelles régions afin d'élargir l'auto-détermination des minorités, des lois spéciales devaient s'appliquer aux ressortissants de diverses nationalités pour les préserver de la dénationalisation, l'autogestion devait être assurée par l'État et par la région en question, des départements spéciaux devaient être en charge des affaires de chaque nationalité. Un amendement prévoyait une amnistie pour les fonctionnaires allemands poursuivis pour leurs activités politiques en lien avec le national-socialisme et des élections devaient avoir lieu dans les caisses d'assurances sociales, d'assurance-accident et d'assurance-retraite. De plus, adhérer au parti ne devait plus porter préjudice à personne<sup>53</sup>. Ces mesures complexes auraient signifié la fin de l'État tchécoslovaque et l'entrée définitive de la politique nazie en son sein. Beneš cède pourtant en précisant : « J'ai dû céder, dans cette lutte contre le totalitarisme nazi et pour la sauvegarde de la démocratie tchécoslovaque, à la pression croissante et injuste des gouvernements français et britanniques, qui nous forçaient à faire des concessions au nom de la prétendue justice due à nos minorités, mais dont le sens profond était de détruire notre unité nationale, en la livrant à la merci du totalitarisme nazi. »<sup>54</sup>. Le plan fut approuvé par les partis du gouvernement le 5 septembre et remis à la SdP qui le refusa à nouveau. En refusant un plan qu'elle a elle-même élaboré, la SdP dévoile ses cartes, rompt les négociations et affirme sa volonté d'entrer en guerre contre la Tchécoslovaquie.

La France et le Royaume-Uni font une dernière tentative de négociation ou plus précisément, soumettent un dernier ultimatum à la Tchécoslovaquie, il s'agit du « Plan anglo-français de solution du différend tchéco-allemand »<sup>55</sup>. Non seulement il est question de « différend » alors que l'Europe est face à une véritable crise, mais en plus il s'agit d'une proposition de deux pays étrangers à ceux pris dans ce « différend ». Car si Lord Runciman, Chamberlain et Hitler se sont encore entretenus le 15 septembre 1938, la Tchécoslovaquie a

---

<sup>51</sup> *Ibid.* p. 124.

<sup>52</sup> *Ibid.* p. 140.

<sup>53</sup> *Ibid.* pp. 139-151.

<sup>54</sup> Beneš, Edouard, *Munic, op.cit.*, p. 147.

<sup>55</sup> *Ibid.* p.168.

été écartée des négociations. Ce plan propose une cession immédiate du territoire tchèque abritant plus de 50 % d'Allemands, sans que la Tchécoslovaquie ne puisse poser aucune condition à ce transfert. En échange de quoi la France et le Royaume-Uni se porteraient garants de l'intégrité territoriale de la République tchécoslovaque. Dans son ouvrage retraçant les journées de Munich, Beneš écrit : « J'étais [...] persuadé que la France – qui était notre alliée – et la Grande-Bretagne – qui avait endossé tant de responsabilités, par le fait même de nous avoir imposé la mission de Runciman – ne régleraient pas notre sort entre elles – et à plus forte raison avec l'Allemagne -, sans demander au préalable notre avis. »<sup>56</sup>. Le 20 septembre, après une nuit de consultation avec son gouvernement, il rejette cette proposition car elle a non seulement été négociée sans le principal intéressé mais en plus, elle livrerait la Tchécoslovaquie aux mains de l'Allemagne sans autre forme de procès<sup>57</sup>. Le 21 septembre, au château de Hradčín, les ministres britanniques et français mettent Beneš en garde et lui demandent de retirer sa réponse négative sans quoi, ils ne soutiendraient plus la Tchécoslovaquie<sup>58</sup>. La France de son côté lance à peu près le même message à l'attention de la jeune République : « Si le gouvernement tchécoslovaque n'accepte pas immédiatement les propositions franco-britanniques et qu'une guerre en résulte, la responsabilité en incombera à la Tchécoslovaquie, et la France ne pourra lui venir en aide. »<sup>59</sup>. Beneš décide alors de donner une réponse conditionnelle, c'est-à-dire qu'il est prêt à accepter certaines revendications à la condition sine qua none que la France et le Royaume-Uni tiennent leurs engagements avec fermeté. Le texte que rédige Beneš leur donne à comprendre qu'il est contraint de prendre cette décision et qu'elle n'est en aucun cas le fruit de sa propre réflexion sur le conflit germano-tchèque latent : « Forcé par les circonstances, cédant aux instances et tirant les conclusions de la communication des gouvernements français et britanniques du 21 septembre 1938, [...] le gouvernement tchécoslovaque se voit obligé d'accepter les propositions françaises et anglaises, en supposant que les deux gouvernements mentionnés feront tout pour respecter, lors de l'application de ces projets les intérêts vitaux de la Tchécoslovaquie. »<sup>60</sup>

Dans une lettre du 23 septembre, après un nouvel entretien avec Hitler, le premier ministre anglais insiste sur la nécessité de procéder à un rattachement des provinces des Sudètes qu'il juge de toute façon inévitable, dans le « calme et l'ordre », et s'engage à transmettre au gouvernement tchécoslovaque les revendications d'Hitler. Chamberlain insiste

---

<sup>56</sup> *Ibid.* p. 172.

<sup>57</sup> *Ibid.* pp. 174-176.

<sup>58</sup> *Ibid.* p. 178 : « Le gouvernement anglais décline toute responsabilité des futurs événements, au cas où le gouvernement tchécoslovaque refuserait de suivre les recommandations et les conseils britanniques. Dans ce cas, la Grande-Bretagne se désintéressera complètement du sort de la Tchécoslovaquie. »

<sup>59</sup> *Ibid.* p. 178.

<sup>60</sup> *Ibid.* p. 188. Mis en italique par nos soins.

sur l'usage de la violence, qui serait perçu à l'extérieur comme une « démonstration de force inutile. »<sup>61</sup>. Non seulement Chamberlain accorde son soutien à Hitler sur la question des Sudètes mais ce n'est, selon lui, qu'une question de temps comme en témoigne une autre lettre datée du 28 septembre et publiée dans un recueil d'archives compilées par les historiens tchèques, Jiří Doležal et Jan Křendán. Dans cette lettre, Chamberlain se propose une nouvelle fois de jouer les intermédiaires et semble minimiser les revendications du Führer : « Après la lecture de votre lettre je suis convaincu que vous pouvez obtenir l'essentiel sans délais et sans guerre. [...] Je ne puis croire que vous preniez sur vous, à cause de l'ajournement de quelques jours à la solution de ce problème de longue durée, la responsabilité du déclenchement d'une guerre mondiale qui pourrait mettre fin à la civilisation. »<sup>62</sup>. Cette lettre nous révèle deux choses importantes : d'une part, Neville Chamberlain est conscient du danger qui menace l'Europe puisqu'il parle d'une « guerre mondiale » mais aussi d'un danger pour la « civilisation » : Hitler menacerait donc l'Europe puis le monde et enfin la civilisation dans son ensemble, à laquelle s'oppose alors la barbarie nazie. Malgré cette prise de conscience, Chamberlain minimise d'autre part les enjeux et s'adresse à son interlocuteur sans jamais mentionner concrètement les revendications de l'Allemagne hitlérienne : il parle d'un « problème », d'un « accord » ou encore de l'« essentiel ». Ce qui n'est pas écrit dans cette lettre, c'est que l'« essentiel » pour Hitler constitue en fait la Tchécoslovaquie dans son ensemble, puis la Pologne, puis la France, la Hollande et ainsi de suite. La lettre dont parle Chamberlain est sans doute celle du 23 septembre 1938, dans laquelle Hitler développe un argumentaire implacable afin de mettre en avant le sort des Allemands des Sudètes « maltraités de la façon la plus indigne, tourmentés, économiquement ruinés et surtout empêchés de réaliser pour eux le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » en tant que minorité. Il parle d'une « volonté de destruction » de la part des Tchèques, « sans scrupules » et « barbares » et d'une situation qui deviendrait de plus en plus invivable, et ce « de jour en jour, d'heure en heure ». Il accuse l'État tchécoslovaque de laisser traîner en longueur les négociations en vue d'un rattachement des Sudètes au Reich afin de gagner du temps et trouver une solution que lui serait plus favorable. Après cet exposé, Hitler conclut en menaçant de laisser entrer ses troupes en Tchécoslovaquie si les négociations ne menaient à rien, « comme cela semble être le cas maintenant »<sup>63</sup>. À partir de cette lettre et du 26

---

<sup>61</sup> *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse, op. cit.* p p. 531: «Je suis convaincu qu'une tentative d'occuper militairement et sans délai des territoires destinés en principe à faire partie du Reich, et tout de suite après une délimitation formelle des frontières, serait condamné comme une démonstration de force inutile.»

<sup>62</sup> Doležal, Jiří, Křen, Jan (éds), *La Tchécoslovaquie en lutte. Documents sur la résistance du peuple tchécoslovaque de 1938 à 1945*, Prague, Académie tchécoslovaque des sciences, 1961, pp. 19-20.

<sup>63</sup> *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse, op.cit.*, p. 533: «Voici maintenant près de vingt ans qu'en Tchécoslovaquie, à côté d'autres nationalités diverses, des Allemands sont maltraités de la façon la plus indigne, qu'ils sont tourmentés, économiquement ruinés, et que surtout ils sont empêchés de réaliser pour eux le droit des

septembre, les lettres et télégrammes s'enchaînent entre Londres, Berlin, Paris et Prague. Le 26 septembre, pas moins de 28 communications sont échangées. Le 24 du même mois, le chargé d'affaires allemand à Prague relate que Beneš serait prêt à accepter n'importe quoi si le Führer laissait la Tchécoslovaquie vivre de façon autonome au sein du Reich, alors que ce dernier était prêt à céder à pratiquement toutes leurs revendications bien avant cette date. Les troupes sont mobilisées des deux côtés de la frontière, l'Allemagne pour entrer en Tchécoslovaquie, la Tchécoslovaquie pour se défendre<sup>64</sup>. En tant qu'intermédiaire, Chamberlain tente jusqu'au bout de faire renoncer Hitler à l'envoi de troupes sur le territoire tchécoslovaque. Le 26 septembre 1938, soit trois jours avant la signature des accords de Munich, le Premier ministre britannique lui annonce que si la Tchécoslovaquie est d'accord pour céder – « transférer » dans le texte – le territoire des Sudètes au Reich, elle refuse toutefois en bloc l'évacuation de cette région pour y envoyer des troupes allemandes<sup>65</sup>. Une partie du mémorandum d'Hitler serait alors acceptée, l'autre rejetée. Quelles sont exactement ces revendications rédigées le 23 septembre à Godesberg ?

- Hitler commence par délimiter le territoire que la Tchécoslovaquie devra céder au Reich<sup>66</sup> en invoquant la situation « insupportable » des Allemands des Sudètes<sup>67</sup> ;
- les territoires ainsi cédés seront occupés par des troupes allemandes, même si la majorité de la population habitant ces territoires est tchèque<sup>68</sup> ;
- l'armée, la police, la gendarmerie, la douane ainsi que les gardes-frontières doivent quitter le territoire ;
- le territoire est à céder en l'état ;

---

peuples à disposer d'eux-mêmes. Toutes les tentatives qu'ont faites ces opprimés pour changer leur sort ont échoué devant la brutale volonté de destruction des Tchèques. Ces derniers avaient en leur possession les pouvoirs de l'État, et n'ont pas hésité à en user impitoyablement et de façon barbare. [...] Je ne saurais céder d'ailleurs à Votre Excellence que je soupçonne fort le gouvernement tchèque de n'avoir accepté le principe de l'appartenance de l'Allemagne des Sudètes au Reich que dans l'espoir de gagner ainsi du temps et d'arriver d'une façon quelconque à faire de nouveau entorse à ce principe. [...] En tout cas, si l'Allemagne – comme il le paraît maintenant – ne réussit pas à faire triompher le bon droit en faveur de ses frères opprimés en Tchécoslovaquie par voie de négociation, elle est décidée à épuiser les seules chances qui restent.»

<sup>64</sup> *Ibid.* p. 558 : « Trente minutes avant l'ordre de mobilisation générale, le conseiller ministériel Cermak, directeur du département d'Europe au ministère des Affaires étrangères, et qui, souffrant, gardait la chambre, m'a convié à un entretien privé pour me communiquer à titre personnel ce qui suit : Beneš et le gouvernement Sivory étaient prêts à accepter n'importe quel Diktat, si les Allemands laissaient vivre les Tchèques comme État indépendant dans le territoire propre occupé par eux. »

<sup>65</sup> *Ibid.* p. 577 : « Le gouvernement tchécoslovaque vient de me faire connaître que, s'il accepte les propositions de transfert du territoire sudète sur les bases qu'ont discutés les gouvernements anglais et français et que je vous ai exposés jeudi dernier, il trouve absolument inacceptable la proposition contenue dans votre note, d'une évacuation immédiate dudit territoire par les troupes allemandes, ces opérations devant avoir lieu avant qu'aient été négociés et même mis en discussion les termes du transfert. »

<sup>67</sup> *Ibid.* p. 553 : « Les nouvelles, grossissant d'heure en heure, d'incidents qui se produisent en territoire sudètes, prouvent que la situation est devenue pour les Allemands des Sudètes parfaitement insupportable et en conséquence un danger pour la paix européenne. »

<sup>68</sup> *Ibid.* p. 553 : « Le territoire désigné comme allemand sur la carte sera occupé par des troupes allemandes, sans qu'il soit tenu compte du fait que le plébiscite pourra révéler une majorité tchèque dans telle ou telle partie de ce territoire. »

- la République tchécoslovaque libère immédiatement tous les fonctionnaires de police ou de l'armée originaires des Sudètes de leurs fonctions afin qu'ils travaillent dorénavant pour le Reich ;
- les prisonniers politiques allemands doivent être libérés ;
- un referendum sous observation internationale aura lieu avant le 25 novembre afin d'apporter d'éventuelles corrections aux nouvelles frontières ;
- une commission germano-tchèque pourra être mise en place si d'éventuels problèmes subsistent.

Il est précisé en annexe que le territoire doit être cédé tel quel, avec le matériel ferroviaire et que le transfert de nourriture, de biens, de matière-première et de bétail est formellement interdit<sup>69</sup>. En d'autres termes, la population tchèque tout comme les autorités se doivent de quitter le territoire et de laisser derrière eux leur maison, leurs biens et leur gagne-pain, tels que leur entreprise ou leur ferme. Une dépossession dans les règles qu'Hitler nie toutefois dans sa réponse à Chamberlain le 27 septembre. Éloquent, le Führer utilise toute sa force de persuasion pour une fois de plus retourner la situation à son avantage et poser l'Allemagne en garant des droits de la Tchécoslovaquie d'après Munich. Il écrit : « Je vous renvoie seulement à mon discours d'hier, dans lequel j'explique avec la plus grande clarté, que je refuse toute attaque sur le sol tchécoslovaque, et que je suis même prêt, sous les conditions que j'ai évoquées, à garantir l'intégrité du reste de la Tchécoslovaquie. Il ne peut donc en aucun cas être question d'une menace de l'indépendance de la Tchécoslovaquie. »<sup>70</sup> En une lettre, Hitler balaye les inquiétudes fondées de la Tchécoslovaquie de la main et insiste sur son droit, sur le droit du Reich et des Allemands des Sudètes à être rattachés à leur patrie tout en conservant leur territoire

Le sort de la République tchécoslovaque est scellé le 29 septembre, lorsque Chamberlain, Daladier, Mussolini et Hitler signent les accords de Munich. Ces accords régissent le transfert de territoire et de population vers le Reich et fixent les règles suivantes :

- l'évacuation débutera le 1<sup>er</sup> octobre, soit deux jours après la signature des accords et devra être terminée le 10 du même mois, sans aucun dégât, auquel cas, la Tchécoslovaquie serait tenue responsable ;

---

<sup>69</sup> *Akten zur deutschen auswärtigen Politik, Deutschland und die Tschechoslowakei, op. cit.* Le texte est à lire dans son intégralité pp. 724-726. Traduction p. 533.

<sup>70</sup> *Ibid.* p. 598: « Je puis du reste me borner à rappeler mon discours d'hier, dans lequel j'ai nettement déclaré que je repousse toute idée de porter atteinte au territoire tchèque et que je suis même prêt, aux conditions que j'ai indiquées, à garantir formellement l'intégrité de la Tchécoslovaquie restante. Il ne peut donc pas être question le moins du monde d'une menace de l'indépendance de la Tchécoslovaquie. »

- les modalités de l'évacuation seront à mettre en place par une commission composée d'un représentant de l'Allemagne, de l'Italie, du Royaume-Uni, de la France et de la Tchécoslovaquie ;
- l'occupation du territoire par les troupes allemandes se fera par étapes pour prendre fin le 10 octobre ;
- certains territoires seront soumis à des référendums ;
- les frontières seront ensuite définies par des représentants de l'Allemagne, de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne ;
- un droit d'option sera mis en place pour l'entrée ou la sortie du territoire des populations et sera valable six mois après l'entrée en vigueur des accords, soit jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1939 ;
- Les fonctionnaires de police et de l'armée devront être libérés de leurs fonctions au sein de l'État tchécoslovaque pour entrer au service du Reich et les prisonniers politiques libérés<sup>71</sup>.

En annexe, les quatre puissances s'engagent à respecter l'intégrité des nouvelles frontières. L'Allemagne et l'Italie se détachent pourtant de la France et du Royaume-Uni, précisant que les nouvelles frontières ne seront respectées que lorsque la Tchécoslovaquie aura trouvé une solution au problème des minorités polonaises et hongroises sur leur territoire. Une façon de ne pas relâcher la pression sur la République tchécoslovaque et de lui faire comprendre qu'elle ne s'appartient plus : elle est entre les mains des puissances nazie et fasciste. Notons qu'il n'y a aucune différence entre le texte proposé par Hitler à Chamberlain le 23 septembre et les accords de Munich signés le 29 du même mois : la Tchécoslovaquie est démembrée. Plus que cela, elle est aussi trahie par des pays « amis » : la Grande-Bretagne et la France. Le Royaume-Uni va même plus loin, puisque le 30 septembre, il signe avec l'Allemagne un accord de non-agression<sup>72</sup>.

Lors de la signature de ces accords, la délégation tchèque était bien présente à Munich, mais elle ne sera convoquée que pour l'annonce du verdict final. Beneš relate que la délégation tchécoslovaque est arrivée à Munich à 16 heures 20, eut un bref entretien avec un représentant britannique à 19 heures, puis le délégué Mastny fut invité dans la chambre du représentant britannique Sir Horace Wilson qui lui remit une carte indiquant les territoires à

---

<sup>71</sup> *Akten zur deutschen auswärtigen Politik, Deutschland und die Tschechoslowakei, op. cit.* Le texte est à lire en intégralité pp. 812-814, p. 629 dans la traduction de Michel Tournier.

<sup>72</sup> *Ibid.* p. 632 : « Nous, Führer et chancelier allemand et Premier Ministre britannique, avons eu ce matin un nouvel entretien, et avons convenu de reconnaître que la question des relations anglo-allemandes est de première importance pour les deux pays et pour l'Europe. Nous considérons que l'accord signé la nuit dernière et le pacte naval anglo-allemand symbolisent le désir de nos peuples de ne jamais se faire la guerre. »

céder puis lui fit part des conclusions de la conférence, dont les accords avaient déjà été signés, sans toutefois être capable de répondre aux questions de Mastny. Enfin, vers une heure et demie du matin, la délégation tchécoslovaque fut convoquée dans la salle de conférence, dans laquelle Chamberlain leur lut l'accord, précisant qu'il s'agissait du plan « anglo-français » dont ils avaient déjà connaissance et qui avait été accepté par leur gouvernement, alors qu'il s'agissait en réalité des points de Godesberg, rejetés par la Tchécoslovaquie. Pour les gouvernements en présence, l'affaire était close. Alors que les ministres plénipotentiaires de France et de Grande-Bretagne se présentent chez Kamil Krofta, ministre tchèque des affaires étrangères, le lendemain, ce dernier leur déclare : « Sans vouloir critiquer personne, je tiens à souligner que cette décision est pour nous une catastrophe que nous n'avons pas méritée. Nous nous y soumettrons, et tâcherons d'assurer à notre peuple une existence pacifique. J'ignore si la décision prise à Munich profitera à vos pays mais je suis sûr que nous ne sommes pas les derniers à être frappés : d'autres nous suivront bientôt. »<sup>73</sup>

Le 10 octobre, la Tchécoslovaquie perd donc 38 % de sa superficie territoriale et 34 % de sa population au profit du Reich<sup>74</sup>. La République tchécoslovaque étant en expansion économique, Hitler ne dévoile pas ses plans d'annexion totale immédiatement mais entreprend de « germaniser » le territoire. Pour la population ne reste que la fuite dans l'espoir d'un retour. Tous les efforts de négociations de Beneš auront échoué : aussi bien la mise en place d'un « Statut des nationalités » que les troisième et quatrième plans, tout comme sa dernière tentative, les 21 et 22 septembre 1938, d'établir un nouveau plan qui servirait de fondement à de nouvelles négociations. Si Hitler a souvent accusé la République Tchèque de pratiquer une politique « dilatoire » afin de gagner du temps en vue d'obtenir le soutien des grandes puissances, c'est bel et bien l'Allemagne, qui, en refusant systématiquement les solutions proposées par la Tchécoslovaquie, a tenté de gagner du temps jusqu'à pouvoir justifier sa soif d'annexion par le rattachement nécessaire des Allemands des Sudètes au Reich qui vivaient dans un pays leur refusant liberté, autonomie et droits. Par d'habiles manœuvres, Hitler et son gouvernement ont su convaincre la France et l'Angleterre que la politique tchécoslovaque était dangereuse et qu'il était nécessaire de céder à leur pression afin d'éviter un conflit mondial. Ce faisant, Beneš pensait sauver l'Europe de la guerre et garantir l'intégrité territoriale de la Tchécoslovaquie. Toutes ces concessions auront ouvert la voie à Hitler et à sa politique d'expansion. Beneš le reconnaît lorsqu'il écrit : « Les nombreuses

---

<sup>73</sup> Beneš, Edouard, *Munich, op.cit.*, pp. 239-244.

<sup>74</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Pays tchèques et Slovaques, op.cit.*, p. 295.

concessions de toutes sortes, faites par notre droite dès 1934 à ses [celles d'Henlein] conceptions criminelles, étaient donc de graves sinon de fatales erreurs. »<sup>75</sup>

## **I.3. Le 15 mars 1939 : un deuxième Munich**

Dans sa biographie de référence sur le Führer, Joachim Fest souligne que la facilité avec laquelle l'Autriche a été annexée et rattachée au Reich permet à Hitler d'envisager sereinement la poursuite de sa politique d'expansion<sup>76</sup>. De fait, le rattachement au Reich des provinces des Sudètes, même s'il n'a pas eu lieu aussi rapidement qu'Hitler le souhaitait, s'est fait sans difficulté particulière et sans usage de force militaire. Or, ce n'est que le début du « plan vert » mis en place par le Troisième Reich pour englober l'État tchécoslovaque. Dans un document secret daté du 20 mai 1938, Zeitler, lieutenant-colonel de l'état-major, propose à Hitler une ébauche du « plan vert » dans laquelle il est déjà question d'une action militaire à la frontière germano-tchèque alors que dans les échanges épistolaires entre Chamberlain et le Führer, ce dernier prétend envisager cette action comme un dernier recours si les négociations venaient à échouer. L'intervention militaire semble parfaitement préparée, tout comme le prétexte à cette intervention (« une attaque brusquée sans excuse extérieure » qui laisserait croire que l'Allemagne a été agressée, les événements de Teplitz-Schönau par exemple) et le but de cette politique, à savoir l'« effondrement de la Tchécoslovaquie »<sup>77</sup>. Hitler signe le document définitif le 30 mai 1938, soit six mois avant les accords de Munich, qui débute par l'affirmation de la volonté d'« écraser », de « mettre en pièces » la Tchécoslovaquie : « J'ai pris la décision irrévocable d'écraser la Tchécoslovaquie par une action militaire dans un proche avenir. ». Si son intention est on ne peut plus claire, Hitler a su manœuvrer habilement pour la cacher le plus longtemps possible aux forces alliées, sachant qu'il était sur le point de déclencher un conflit sinon mondial, au moins européen dans un premier temps. Dans le document du 20 mai, ébauche de celui qui a été signé le 30, il est encore écrit : « Je n'ai pas l'intention d'écraser la Tchécoslovaquie par une action militaire. »

---

<sup>75</sup> Beneš, Edouard, *Munich*, *op. cit.* p. 23.

<sup>76</sup> Fest, Joachim, *Le Führer*, *op. cit.* p. 212: « En tout cas, la facilité avec laquelle il avait parcouru la première étape importante de sa politique étrangère l'encouragea à se tourner immédiatement vers son prochain objectif. A peine quinze jours après l'Anschluss, il reçut le Führer des Sudètes allemands, Konrad Henlein, et lui annonça qu'il se préparait à résoudre incessamment le problème tchécoslovaque. »

<sup>77</sup> *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse*, *op. cit.*, p. 175: « L'économie de guerre aura la tâche de mobiliser toutes les ressources économiques disponibles afin de hâter l'effondrement final des Tchèques. »

Après la signature des accords de Munich, Hitler prolonge donc sa politique d'expansion à l'encontre de la Tchécoslovaquie. De plus, le succès de sa politique extérieure incite d'autres pays à demander le rattachement de provinces frontalières. Ainsi la Pologne demande-t-elle les régions de Teschen et de Freistadt, des mines de charbons proches de la frontière<sup>78</sup>. Cette demande se fonde sur les annexes des accords de Munich, stipulant que tout autre litige concernant des territoires frontaliers à la Tchécoslovaquie sera à régler par l'État tchécoslovaque lui-même<sup>79</sup>. Le 6 octobre 1938, la Slovaquie devient autonome<sup>80</sup>. Toutes ces manœuvres ont bien pour but d'affaiblir au maximum la République tchèque afin de l'engloutir entièrement. Le 21 octobre, Hitler signe un document portant pour titre « Elimination du reste de la Tchéquie »<sup>81</sup>. Après avoir affaibli ce qui est devenu la République tchéco-slovaque de l'extérieur<sup>82</sup>, il s'agit de l'affaiblir de l'intérieur, et ce, en choisissant pour la République un nouveau président. Le 30 novembre 1938, Emil Hacha, juge de profession, est élu Président. Dans un rapport du 2 décembre, Hacha est décrit comme un homme intègre mais sans aucune expérience politique : « Il ne s'est jamais intéressé à la politique et n'y connaît pas grand-chose, de son propre aveu. (...) Il reste à savoir si le président sera en mesure d'être le maître des destinées de son pays. Les qualités de caractère ne lui manquent pas à cet égard. Par contre, il est certainement dépourvu d'expérience politique. »<sup>83</sup>. À la suite d'une rencontre avec Hitler, Hacha va véritablement « remettre le sort du peuple tchèque entre les mains du Reich » comme il est écrit dans une déclaration commune entre l'Allemagne et la Tchéco-slovaquie datée du 15 mars 1938, qui stipule les mesures suivantes<sup>84</sup> :

- aucune résistance face aux troupes allemandes. Les armes doivent être déposées et les troupes confinées dans leurs casernes ;
- tous les avions doivent rester à terre ;
- tous doivent continuer à vaquer à leurs occupations comme si de rien n'était, en particulier les services postaux et ferroviaires ;
- la vie économique doit également suivre son cours, en particulier les banques, les industries et le commerce ;

---

<sup>78</sup> *Akten zur deutschen auswärtigen Politik, Die Nachwirkungen von München*, op. cit. p. 7. Traduction p. 4.

<sup>79</sup> Voir p. 11 du présent travail.

<sup>80</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Pays tchèques et Slovaques*, op. cit., p. 298.

<sup>81</sup> *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse*, op. cit., p. 89: « Liquidation de la Tchéquie restante ».

<sup>82</sup> *Ibid.* p. 72 : Un télégramme non daté et non signé relate de façon lapidaire un entretien entre Mastny, ministre tchèque et Göring. On peut y lire que la Tchéco-slovaquie est particulièrement déçue par la France, l'Angleterre et la Russie et qu'elle est si seule que le Führer peut « tout lui demander » : « Le Führer peut tout demander à la Tchécoslovaquie [...] Profonde désillusion à l'égard de la France, de l'Angleterre et surtout de la Russie. »

<sup>83</sup> *Ibid.* pp. 155-159.

<sup>84</sup> *Ibid.* p. 251 : « Le président de la République tchécoslovaque a déclaré que pour atteindre ce but [la paix dans cette région d'Europe centrale] et pour parvenir à un apaisement total, il remet en toute confiance le sort du peuple tchèque et du pays entre les mains du Führer du Reich allemand. »

- la presse, la radio tout comme les œuvres artistiques doivent s'abstenir d'exprimer un avis sur les événements<sup>85</sup>.

Il est toutefois hasardeux de parler ici d'un « accord » entre l'Allemagne hitlérienne et le nouveau président de la Tchéco-slovaquie, au vu des conditions dans lesquelles ont été signés ces documents qui rayent pour un temps la République tchéco-slovaque de la carte du monde. Nous l'avons dit, Emil Hacha n'était pas un homme politique. C'était un homme consciencieux dans son travail de juge mais un mauvais choix pour défendre son pays en temps de crise.

La Tchéco-slovaquie n'existe plus, elle devient le Protectorat de Bohême-Moravie. À sa tête furent placés Konrad Henlein, Karl Hermann Frank, Reinhard Heydrich et Konstantin Freiherr von Neurath. Trois phases ont alors eu lieu afin de germaniser la Tchécoslovaquie: la conquête du territoire, le transfert d'une partie de la population et enfin la mise en place de Gaue allemands – régions administratives - dans le territoire tchèque. Au sein du Protectorat, la population tchèque est contrainte de fuir vers l'intérieur pour laisser la place aux Allemands et à leur « espace vital » ou se voit prise dans une politique de « germanisation » que Wolfgang Benz, historien allemand spécialiste de la question des expulsions, définit de la façon suivante : « La germanisation du territoire pourra être considérée comme achevée d'une part, une fois que le sol sera entre des mains allemandes et d'autre part, lorsque les travailleurs indépendants, les fonctionnaires, les employés et la main d'œuvre de qualité sera allemande. »<sup>86</sup>. Pour ce faire, les nazis prévoyaient de faire venir d'Allemagne 1, 8 million d'Allemands pour peupler le milieu rural et 2, 2 millions d'Allemands pour germaniser les villes. L'autre partie du plan prévoyait de liquider la population tchèque comme le proposa Wetzel, juriste et représentant du ministère du Reich en 1942: « Ne pourrions-nous pas considérer que la partie de la population dont la race n'est pas souhaitable pourrait-être éliminée au cours de l'industrialisation des territoires de la Baltique ? »<sup>87</sup> Les Tchèques qui auront réussi à fuir devront se reconstruire à l'intérieur du pays ou à l'étranger. Jahn Gebhart, historien allemand, estime, dans un article consacré à la migration de la population tchèque au cours des années 1938 et 1939, qu'au 25 décembre 1938, 150.882 civils auraient fui le territoire frontalier au Reich et qu'au 1<sup>er</sup> juillet 1939, 20 500 familles sur 139 034 nouveaux départs auraient fui en laissant leurs biens derrière eux, sans avoir été jamais dédommagés<sup>88</sup>.

---

<sup>85</sup> *Ibid.* p 252.

<sup>86</sup> Benz, Wolfgang , (Éd), *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten Ursachen, Ereignisse, Folgen*, Berlin, Fischer, 1985, nouvelle édition, 1995, p. 50.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>88</sup> Gebhard, Jahn, « Migrationsbewegung der tschechischen Bevölkerung in den Jahren 1938-1939. Forschungsstand und offene Fragen. », in : Brandes, Detlef (éd), *Erzwungene Trennung Vertreibungen und*

Comment s'organisait alors la vie sous le Protectorat ? Nous savons que la Tchécoslovaquie a payé un lourd tribut à la Seconde Guerre mondiale. Dans l'ouvrage collectif *Als die Deutschen weg waren*<sup>89</sup> qui accompagne la série documentaire du même nom proposée en 2007 par la chaîne allemande WDR (Westdeutscher Rundfunk), les auteurs, Adrian von Arburg historien allemand, Włodzimierz Borodziej, historien polonais, et Jurij Kostjaschow, historien tchèque, rappellent les 800 000 victimes juives, le génocides perpétré sur environ 17 000 Roms et les 500 000 Tchèques recrutés depuis 1939 pour le « Totaleinsatz », la guerre totale. Qu'en est-il du quotidien sous le Protectorat ?

Le 5 décembre 1938, le deuxième président de la République tchécoslovaque, Edouard Beneš, est contraint de démissionner. Il trouve refuge à Londres, d'où il forme un conseil provisoire qui sera officiellement reconnu comme gouvernement provisoire par les puissances alliées à partir du moment où l'Allemagne hitlérienne attaquera la Russie, soit le 21 juin 1941. Dans un ouvrage écrit en exil et inédit en français jusqu'en 2008 intitulé *La Tchécoslovaquie 1938-1941. Chute et Rétablissement d'une nation*<sup>90</sup>, il revient sur le sort réservé à son pays et sur l'évolution du conflit européen puis mondial. Après avoir été abandonné par les puissances telles que la France ou l'Angleterre, l'homme politique pressent que le conflit à venir sera des plus cruels et s'efforce de faire reconnaître le conseil tchécoslovaque formé à Londres comme le gouvernement officiel de la République tchèque. L'Angleterre le reconnaîtra le 21 juillet 1940, les États-Unis feront de même le 31 juillet 1941. Le 16 juillet 1941, Beneš signe un accord avec la Russie, dans lequel les deux pays s'engagent à se soutenir mutuellement dans la guerre contre la barbarie nazie<sup>91</sup>. Faisant référence au système antisémite mis en place en Allemagne puis dans les territoires occupés, Beneš reprend une allocution du 20 mai 1940 prononcée devant le London Press Club et au cours de laquelle il lui tient particulièrement à cœur de faire comprendre à ses interlocuteurs quelle est la réalité du quotidien sous la domination nazie. Dans ce chapitre, il détaille les persécutions et humiliations quotidiennes après que le régime nazi eut germanisé le territoire. Ce chapitre est particulièrement pertinent lorsque l'on souhaite comprendre les sentiments du peuple tchèque face à l'envahisseur. Géographiquement, la Tchécoslovaquie n'existe plus et Munich a été une trahison sans pareil envers un peuple livré à lui-même. Le champ lexical utilisé par Beneš

---

*Aussiedlungen in und aus der Tschechoslowakei, 1938-1947 : im Vergleich mit Polen, Ungarn und Jugoslawie*, Essen, Klartext, 1999, pp. 19-20. L'historien rappelle que ces chiffres ne tiennent pas compte du nombre de fonctionnaires déplacés pour être remplacés par les Allemands, chiffre qu'il estime à 50 000.

<sup>89</sup> Von Arburg, Adrian; Borodziej, Włodzimierz; Kostjaschow Jurij, *Als die Deutschen weg waren. Was nach der Vertreibung geschah: Ostpreußen, Schlesien, Sudetenland*, Rohwolht, Berlin 2005, deuxième édition, 2006, p.191.

<sup>90</sup> Beneš, Edouard, *La Tchécoslovaquie, 1938-1941. Chute et rétablissement d'une nation*, Paris, Institut d'études slaves, 2008.

<sup>91</sup> *Ibid.* pp 117-138. Tous les efforts du conseil tchécoslovaque puis la reconnaissance progressive de ce conseil comme gouvernement tchécoslovaque sont décrit par Beneš dans le chapitre intitulé *La fin de Munich*.

relève de la souffrance, aussi bien morale que physique : il parle de « désintégration spirituelle et morale », d'un pays « annihilé », d'un « traumatisme moral », d'une « infection de l'âme tchèque par le poison nazi », d'une « extermination spirituelle et physique », d'un « viol », d'une « dislocation », et enfin de « derniers lambeaux de droit ». La Tchécoslovaquie a subi le même sort qu'un prisonnier en camp de concentration (elle a été dépossédée, affamée, humiliée), et sans le soutien des puissances européennes, elle mourra dans l'indifférence. Se fondant alors sur le principe de la continuité légale de l'État, Beneš et les membres du conseil ne reconnaissent pas le gouvernement d'Emil Hacha, imposé par les nationaux-socialistes. D'autre part, étant donné que Beneš a été contraint par le régime nazi de donner sa démission et qu'il n'a donc pas quitté la tête de la République de son plein gré, il se considère encore comme celui qui a été élu pour gouverner la Tchécoslovaquie. Ne se sentant pas tenu par les accords de Munich qu'il rejette, il déclare, lors de la première réunion du Conseil d'État le 11 décembre 1940: « Ce que l'on appelle la deuxième République tchécoslovaque, que les autorités internationales tinrent pour être la continuation directe et *de facto* de la Première République, fut liquidée par la force, le 15 mars 1939, du fait de l'invasion criminelle et arbitraire de l'armée allemande. En droit international, ce crime n'a jamais été reconnu par aucun État civilisé digne de ce nom. Donc, pour nous, la première République continue simplement d'exister légalement. Tout ce que nous faisons en ce moment est fondé sur ce principe, sur ce fait et découle d'eux. »<sup>92</sup> De l'extérieur, la République Tchécoslovaque continue à exister à Londres.

Dans de nombreux ouvrages scientifiques, il est toutefois question de la passivité des Tchèques quant à l'occupation allemande. Pavel Kohout lui-même, auteur tchèque du premier roman dont il sera question dans cette étude, *L'Heure étoilée du meurtrier*, parle de « capitulation de Munich »<sup>93</sup>, à savoir d'un abandon total des revendications et des droits tchécoslovaques. En plus d'avoir été abandonnée par les Alliés, la Tchécoslovaquie se serait-elle également abandonnée elle-même ? Cette passivité, cette attente que mentionnent plusieurs historiens tels que Bernard Michel, professeur d'histoire de l'Europe centrale contemporaine à l'université Paris I<sup>94</sup> ou encore Antoine Marès, historien spécialiste des pays Tchèques et Slovaques, qui parle d'un « réveil » tardif ayant eu lieu en 1945<sup>95</sup>, trouve son expression dans l'attitude du jeune héros du roman, Jan Morava, qui n'est pas engagé dans la résistance tchèque même s'il honnit l'occupation nazie et ne se remet pas de la trahison de Munich. Ces accusations sont toutefois réfutées par le point d'orgue du roman, la description

---

<sup>92</sup> *Ibid.* pp. 105-106.

<sup>93</sup> *HM., op.cit.*, p. 18.

<sup>94</sup> Michel, Bernard, *Histoire de Prague*, Paris, Fayard, 1998.

<sup>95</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Tchèques et des Slovaques, op. cit.*, p. 298.

de la révolte de Prague avant l'arrivée des forces armées soviétiques. Ainsi ce roman met-il non seulement en lumière un épisode peu traité et encore mal connu de la libération de la Tchécoslovaquie mais aussi les forces intérieures d'une résistance secrète. De fait, depuis son exil londonien, Beneš entreprend de montrer au monde que la Tchécoslovaquie ne se soumet pas. En 1942, il sera à l'origine de l'attentat contre le Protecteur du Reich Heydrich, attentat qui coûtera la vie à de nombreux tchèques en guise de représailles<sup>96</sup>. La répression violente empêche alors toute résistance de s'exprimer, mais cela ne signifie pas que cette résistance n'existe pas. Detlef Brandes, historien allemand, mentionne lui aussi cette apparente indifférence du peuple tchèque, qui serait en réalité une résistance passive, prête à attendre le bon moment pour agir<sup>97</sup>. Edouard Beneš, quant à lui, enjoint régulièrement son peuple à la patience. Dans un manifeste du 19 juin 1941, il s'adresse à la nation tchécoslovaque en ces mots : « Attendez avec calme et confiance. Demeurez fidèles à nos idéaux moraux, politiques et sociaux. »<sup>98</sup> Le Président tchécoslovaque insiste également sur le repli nécessaire dans la niche que constitue la culture afin de résister et de survivre à l'occupation : « Pendant les siècles durant lesquels la nation tchèque luttait pour son existence, le peuple avait coutume, quand les temps étaient durs, de se tourner vers la musique, la littérature, le théâtre et sa propre histoire. Il y trouvait soutien et encouragement dans son combat comme nation. Les nazis devinèrent avec justesse que les Tchèques allaient de nouveau dresser face à l'ennemi le camp de leur culture. »<sup>99</sup>. Il n'est donc pas erroné de dire que les Tchèques attendaient patiemment le bon moment pour agir mais il ne s'agit là que d'une demi-vérité, car c'est occulter la résistance mise en place depuis Londres mais aussi sur le territoire tchèque, comme nous le rappelle Detlef Brandes, qui recense les nombreux groupes de résistants actifs au sein du Protectorat, se posant même la question : « Quel groupe de résistants prendra la main lors de la révolte de Prague ? »<sup>100</sup>. Concrètement, avant la révolte de Prague, il s'agissait pour les résistants de saborder au maximum le travail des nazis par des actions qui peuvent paraître minimes mais pour lesquelles les résistants risquaient tout de même la prison, voire la mort, à coup sûr la torture. Ces mouvements de résistants, en contact permanent avec

---

<sup>96</sup> Beneš, Edouard, *La Tchécoslovaquie 1938-1941*, op. cit., p. 16 note 20 : dans l'introduction à cet ouvrage, Milan Hauner, historien tchèque, rappelle que Beneš a toujours nié une quelconque implication dans l'attentat qui a coûté la vie au Protecteur du Reich Reinhard Heydrich et provoqué la mort de milliers de Tchèques en représailles.

<sup>97</sup> Brandes, Detlef, *Die Tschechen unter deutschem Protektorat Teil 2, Besatzungspolitik, Kollaboration und Widerstand im Protektorat Böhmen und Mähren bis Heydrichs Tod bis zum Prager Aufstand : 1942-1945*, Munich, Vienne, Oldenbourg, 1975.

<sup>98</sup> Beneš, Edouard, *La Tchécoslovaquie 1938-1941*, op. cit., p. 97.

<sup>99</sup> *Ibid.* p 75, plus loin, p. 77 : « En ces temps de sombre oppression, notre nation enchaînée cherchait du réconfort dans les livres, plus spécialement dans les œuvres des auteurs des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui avaient pour thème la renaissance et la lutte nationale. Mais les nazis eurent tôt fait de priver le peuple tchèque même de cette consolation spirituelle et patriotique. »

<sup>100</sup> Brandes, Detlef, *Die Tschechen unter deutschem Protektorat, Teil 2*, op. cit., p. 113.

Londres, se plaignaient d'un manque d'armes et de soutien de la part du gouvernement en exil<sup>101</sup>. Malgré le peu de moyens dont ils disposaient, ils n'hésitaient pas à effectuer des actes de sabotages dans les industries, en travaillant particulièrement lentement par exemple, de façon à ne pas enrichir le Reich, en faisant sauter ou brûler des lignes de chemin de fer ou en menant une véritable lutte armée qui connût son point d'orgue lors de la révolte slovaque, lancée le 29 août 1944 et soutenue par les forces de la résistance tchèque. Dans un élan de panique face aux événements, Karl Herman Frank avait fait fermer les frontières entre le Protectorat et la Slovaquie et demanda expressément l'envoi de troupes dans le Protectorat, ce qui lui fut refusé<sup>102</sup>. Suite à ce refus, la surveillance des frontières du Protectorat fut à nouveau renforcée et trois mesures furent prises afin de protéger les Allemands vivant sur le territoire, mais surtout la domination germanique qui était en passe de s'écrouler :

- la création d'une « communauté allemande » (« Deutsche Gemeinschaft ») qui rassemblerait tous les Allemands du Protectorat sans exception. De cette façon, tous les Allemands seraient regroupés à l'intérieur d'une même organisation, ce qui, vu de l'extérieur, empêchait tout distinguo entre membres du parti et allemands non engagés politiquement ;
- le 10 octobre 1944 furent créés des « groupes d'alarmes » (« Alarmverbände ») : tous les hommes allemands devaient participer à la surveillance de leur quartier, impliquant *de facto* tous les Allemands dans la politique nazie ;
- enfin, le « service de protection » (« Schutzdienst ») existant en Moravie orientale fut remplacé par le service de « protection patriotique de Moravie » (« Mährischer Heimatschutz »). Des patrouilles étaient constituées afin de repérer des activités de résistance. À cet effet, les membres de ces patrouilles reçurent des armes<sup>103</sup>.

Ces mesures eurent pour effet d'impliquer tous les civils allemands dans le système politique nazi sans que ceux-ci ne puissent s'en distancier. Ces organisations avaient également pour but de maintenir la mainmise de la propagande sur la population, une propagande insistant sur la possibilité d'une victoire finale. Elles révèlent également en creux la panique qui semble s'emparer de Frank à ce moment-là. En plus de tout cela, les

---

<sup>101</sup> *Ibid.* p. 114: «Il semblerait qu'à Londres on pense encore pouvoir prendre son temps.»

<sup>102</sup> *Ibid.* p.96 : Karl Herman Frank et Konrad Henlein demandèrent à Berlin l'envoi de troupes supplémentaires, craignant que le mouvement de révolte ne gagne les « 300 000 travailleurs étrangers [à savoir tchèques] » et ne vienne « menacer la domination allemande dans les Sudètes ». Himmler répondit que les troupes sur places suffiraient, étant donné que la situation évoluait « au profit de l'Allemagne. »

<sup>103</sup> *Ibid.* pp. 97-98.

représailles violentes des nazis à l'encontre des partisans et autres civils exacerbèrent la haine des Tchèques contre l'envahisseur. Jonak, haut fonctionnaire du parti à la tête de la région Mährisch-Ostrau, fit remarquer à Frank que ces mesures « renforceraient l'esprit de solidarité tchèque », et seraient donc « à éviter.»<sup>104</sup>.

Malgré toutes ces mesures, le 29 septembre 1944, 130 à 140 hommes de la brigade armée tchèque Jan Žižka réussirent à passer la frontière entre la Slovaquie et le Protectorat et furent rejoints par des groupes locaux. Profitant des faiblesses du système allemand<sup>105</sup>, ils réussirent à attaquer une caserne de gendarmerie. La brigade fut démantelée et Frank prit des mesures particulièrement violentes à l'encontre des partisans ou des civils les ayant aidés d'une façon ou d'une autre : ils devaient être pendus et laissés à la vue de la population pendant 48 heures. Cela n'empêcha pas la résistance de poursuivre ses efforts, elle fut même confortée dans son action par l'approche du front dès 1945. Detlef Brandes estime à 30 le nombre de groupes de partisans sur le territoire du Protectorat au printemps 1945, alors qu'éclate la révolte de Prague, sur laquelle nous reviendrons de manière plus détaillée.

La révolte slovaque, tout comme la révolte de Prague, témoignent d'une activité de résistance intense sur le sol du Protectorat, soutenue par la Russie ou le gouvernement de Londres. Elle montre également la détermination des Tchèques à libérer leur pays et à retrouver leur dignité après Munich, qui laissa des traces durables dans leur psyché et nourrit des envies de vengeance envers les Allemands.

## **I.4. « Flucht und Vertreibung »**

La violence de l'époque de transition entre l'effondrement du Troisième Reich et la mise en place de la nouvelle République tchèque est remarquablement bien montrée dans un documentaire réalisé en 2010 par les journalistes tchèques David Vondracek et Pavel Polak intitulé « Töten auf Tschechisch » (« Tuer à la manière tchèque ») puis, dans un second documentaire réalisé uniquement par David Vondracek, dans lequel il revient sur les meurtres de masses et les charniers recouvrant les corps des Allemands victimes de cette vengeance. Dans un article du journal allemand en ligne Zeit.de, on peut lire que grâce à ce film, David

---

<sup>104</sup> *Ibid.* p. 100.

<sup>105</sup> *Ibid.* p 99: Detlef Brandes souligne que jusqu'en mars 1944, les autorités allemandes n'avaient pas mis en place de groupes chargés uniquement de l'arrestation de partisans.

Vondracek a « brisé un mur de silence »<sup>106</sup>. Alors que nombres d'ouvrages, scientifiques ou destinés au grand public, de documentaires, de téléfilms et de romans ont été publiés sur le sujet, en tchèque comme en allemand, pourquoi, en 2010, David Vondracek brise-t-il encore un tabou ? Dès les années 1950, de nombreux historiens se sont penchés sur la question des expulsions des Allemands des Sudètes au sortir de la guerre et les ouvrages sur la question sont pléthore. Il reste toutefois difficile de soulever la question des souffrances des Allemands. En effet, nous l'avons vu, les souffrances du peuple tchèque – comme celles du peuple polonais et des populations de tous les territoires occupés – ont été inouïes sous l'occupation allemande, et même si certains civils allemands, femmes et enfants, familles installées sur le territoire depuis l'Empire d'Autriche-Hongrie, n'ont jamais participé activement à politique nazie, il n'en reste pas moins qu'aux yeux des Tchèques, ces souffrances méritaient vengeance. Edouard Beneš lui-même se penche sur la question de la culpabilité allemande dès 1941 et écrit : « Dire qu'ils [les Allemands] ne sont pas responsables de cette attitude est un non-sens. Par conséquent, l'argument selon lequel nous combattons aujourd'hui seulement l'hitlérisme et le fascisme n'a aucune validité politique ou morale. Les nazis ne sont pas seuls responsables de cette guerre et de la façon inhumaine dont elle est menée. L'Allemagne en tant qu'État est aussi responsable. [...] La souffrance est la seule école assurant l'éducation sociale et politique d'une communauté et il n'y en aura jamais d'autre. »<sup>107</sup> En plaidant pour une culpabilité collective, Beneš semble justifier la violence des expulsions, qui serait alors une punition pour l'Allemagne nazie. De fait, de nombreux témoignages font état de violences débridées à l'encontre des civils allemands et des ouvrages récents, consacrés à l'expulsion des Allemands des Sudètes mettent l'accent sur ces actes. Si Detlef Brandes, par exemple, met aussi en exergue les souffrances des Tchèques sous l'occupation pour en venir ensuite sur les expulsions sauvages, c'est-à-dire les expulsions d'Allemands ayant eu lieu avant les accords de Potsdam régulant la question des civils allemands le 26 juillet au 2 août 1945<sup>108</sup>, d'autres auteurs commencent leur récit en 1945, occultant l'occupation du Troisième Reich et le régime répressif mis en place sur les territoires occupés. C'est le cas de R.M Douglas, professeur à l'Université de Colgate dans

---

<sup>106</sup> « En mai 2010, grâce au documentaire d'une heure "Tuer à la manière tchèque", Vondracek a brisé un mur de silence. » *Zeit.de*, article du 8 mars 2011, consulté le 16 juillet 2014, traduction faite par nos soins.

<sup>107</sup> Beneš, Edouard, *La Tchécoslovaquie 1938-1941*, *op. cit.* pp. 166-167.

<sup>108</sup> Brandes, Detlef, *Die Tschechen unter deutschem Protektorat, Band II*, *op. cit.* p. 106. L'historien estime que la première vague d'évacuation des Allemands eut lieu le 08 avril 1945, lorsque Karl Hermann Frank autorisa les femmes, les enfants et les personnes âgées qui n'étaient pas en mesure de travailler pour le Reich à quitter le Protectorat alors que les hommes et les femmes encore aptes au travail se voyaient obligés de rester. Il mentionne des « évacuations » mises en place par l'Allemagne et non des « expulsions » de la part de la population et/ou des représentants de l'État tchèque. Dans cet ouvrage, Brandes ne décrit aucune scène de vengeance aveugle mais fait état d'une déclaration du Comité national de la ville d'Iglau, qui menace de mettre en œuvre une vengeance à l'encontre de la population allemande, si les occupants de la ville n'acceptaient pas ses conditions de capitulation.

l'État de New-York, qui commence son récit par un retour rapide sur la démission forcée de Beneš avant de consacrer les onze chapitres suivants à la mise en place des expulsions, sauvages puis organisées<sup>109</sup>. Dans un style empreint de pathos, Douglas n'a de cesse de raconter le destin individuel d'Allemands expulsés en commençant nombre de chapitres par l'histoire personnelle d'un expulsé. Non que ces récits ne soient pas pertinents mais il conviendrait de les mettre en relation avec les souffrances des Tchèques et des pays occupés afin de faire le lien entre les affres de la Seconde Guerre mondiale et l'esprit de vengeance de la fin du conflit. Cette soif de vengeance n'est pas apparue sur le sol des pays occupés *ex nihilo*, elle est le fruit de la politique nazie, du Drang nach Osten, de la politique du Heim ins Reich, des camps de concentration, de la peur et des persécutions quotidiennes. Sans la Seconde Guerre mondiale, les expulsions n'auraient pas eu lieu. Ces événements ne servent pas d'excuses aux exactions tchèques, car il faut reconnaître que les expulsions, sauvages comme organisées ont été une catastrophe humanitaire. Il n'est pas question de comparer une souffrance avec une autre – celle des Allemands avec celle des Juifs ou des Tchèques par exemple – mais il n'est pas question non plus d'occulter une souffrance qui a bel et bien eu lieu de façon arbitraire sur les territoires anciennement occupés, à l'encontre de civils allemands. D'autre part, dans un ouvrage ayant pour titre *Anmerkungen zur Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, Alfred-Maurice De Zayas, historien américain et spécialiste des droits de l'homme, précise que les Allemands qui ont été victimes de ces expulsions arbitraires étaient pour la plupart implantés dans les territoires de l'Est – de la Pologne comme de la Tchécoslovaquie – depuis des siècles. De fait, au XII<sup>e</sup> siècle, Ottokar II. favorisa l'implantation d'Allemands dans les régions de Bohême et de Moravie, faisant naître le Pays des Sudètes (« Sudetenland »)<sup>110</sup>. Cette implantation fut également encouragée par la dynastie des Presmyl, les Allemands contribuant à l'essor économique de la région. Ce n'est qu'à la fin de la Première Guerre mondiale que se posa la question du rattachement de cette région soit à l'Allemagne soit à la Tchécoslovaquie et de son éventuelle autonomie, lors de ce qu'il convient d'appeler « la montée des nationalismes ». L'Empire d'Autriche-Hongrie, vaincu, est délité. Naissent alors une foule de petits États, parmi lesquelles la Tchécoslovaquie, représentée à Paris par Thomas Masaryk, futur président de la première République Tchécoslovaque et Edouard Beneš. Cinq millions d'Allemands vivent désormais dans un État qui n'est pas allemand, c'est-à-dire soit en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Italie, en Yougoslavie ou en Hongrie<sup>111</sup>. Dans la pratique, les habitants de ces régions, qu'ils

---

<sup>109</sup> Douglas, R.M, *Les Expulsés*, Paris, Flammarion, 2012.

<sup>110</sup> De Zayas, Alfred-Maurice, *Anmerkungen zur Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, Stuttgart, Kohlhammer, 1986, pp. 19-24.

<sup>111</sup> *Ibid.* p. 35.

soient allemands ou tchèques, ne sont pas déplacés. Dans la théorie, ils passent d'un Empire au sein duquel ils étaient majoritaires à un statut de minorité. De Zayas parle alors d'un État pluriethnique tchécoslovaque, en référence à l'Empire pluriethnique d'Autriche-Hongrie, qui rassemblait 46% de Tchèques, 28% d'Allemands (soit 3,5 millions), 13% de Slovaques, 8% de Hongrois, 3% de Ruthènes et 2% de Polonais<sup>112</sup>. Lors de la conférence de Saint-Germain-en-Laye fut soulevée la question de l'autonomie du territoire des Sudètes, défendue par les sociaux-démocrates allemands. L'Autriche, isolée, ne put prendre part aux négociations. La question des régions de Bohême et Moravie était brûlante car il ne s'agissait pas moins d'une question ethnique que d'une question économique. De fait, de nombreuses industries exportatrices étaient implantées dans ces régions, produisant par exemple charbon, laine, verre, porcelaine ou encore sucre<sup>113</sup>. Les régions de Bohême et Moravie devaient alors constituer la nouvelle frontière entre l'Autriche et la nouvelle Tchécoslovaquie. Mais devaient-elles appartenir à la sphère germanophone ou être intégrée dans le nouvel État slave ? L'Autriche – ou la République austro-germanique<sup>114</sup> – ne se prononce pas clairement mais met en avant la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes et entend recevoir une solution de la part des vainqueurs<sup>115</sup>. Les représentants des Sudètes, tous élus par les citoyens de leur région respective pour les représenter à Paris<sup>116</sup>, insistent également sur le fait que les provinces germanophones auraient été occupées militairement par la Tchécoslovaquie uniquement entre le 10 novembre 1918 et le 10 septembre 1919 : elles n'auraient donc appartenu à la Tchécoslovaquie que de façon provisoire, sous régime militaire. Cette occupation allait contre les principes énoncés par Thomas Woodrow Wilson, président des États-Unis, dans son discours en 14 points, et plus particulièrement à l'encontre du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Une fois l'armistice signée, l'occupation s'était poursuivie de manière illégale, obligeant les Allemands à jurer fidélité à la nouvelle République, fissurant l'entente future entre les deux nations. En s'appuyant sur ces chiffres, la délégation des Sudètes, soutenue par le chancelier autrichien, demanda à ce que ces territoires soient rendus à l'Allemagne et à l'Autriche, en s'appuyant sur un référendum auprès des populations

---

<sup>112</sup> *Ibid.* p. 36.

<sup>113</sup> Raschhofer, Hermann, Kimminich, Otto, *Die Sudetendeutsche Frage*, Munich, Olzog, 1988, p. 114.

<sup>114</sup> *Ibid.* p. 111 : La dénomination République austro-germanique ou austro-allemande fut choisie afin de différencier le nouvel État de l'ancien empire pluriethnique.

<sup>115</sup> *Ibid.* p. 113 : « Le chancelier [autrichien] expliqua qu'il était conscient qu'il lui fallait recevoir la paix des mains des Alliés. » Traduit par nos soins.

<sup>116</sup> *Ibid.* p. 114 : Nommés en tant qu'experts des régions frontalières entre Allemagne, Autriche et Tchécoslovaquie, ces cinq représentants remettront aux Alliés un mémorandum portant le titre suivant : « Memorandum der Vertreter der deutschen Sudetenländer im Erwidern auf die Friedensbedingungen der alliierten und assoziierten Mächte. ». Dans le titre, les Sudètes sont liées à l'Allemagne, annonçant la thèse de ces représentants : Mémorandum des représentants des pays Sudètes allemands en réponse aux conditions de paix des Alliés et des puissances associées.

frontalières<sup>117</sup>. D'autre part, la cohabitation entre Tchèques et Allemands pourrait selon lui faire naître un foyer de conflit au sein du jeune État et mener à une nouvelle guerre : « De cette façon [en intégrant les régions frontalières à l'État Tchécoslovaque], on remplacerait, en ce qui concerne les relations entre les Allemands et les Tchécoslovaques, l'ancienne monarchie par deux petits états, qui serait en conflit permanent l'un avec l'autre. Les Alliés donneraient ainsi naissance à un foyer de guerre civile au centre de l'Europe, dont le rayonnement serait encore plus dangereux pour le monde entier et son ascension sociale que ne l'était l'effervescence constante au sein des Balkans.»<sup>118</sup> Les représentants tchèques de leur côté, mettent en avant le droit des Tchécoslovaques à disposer d'eux-mêmes au sein d'un État indépendant, tout comme leur droit historique à revendiquer les provinces frontalières, assurant de façon paradoxale une continuité territoriale et historique à un État nouvellement créé. En effet, depuis la bataille de la Montagne Blanche en 1620, la couronne de Bohême aurait connu une certaine autonomie que les différents régents auraient été forcés de reconnaître, même de « façon silencieuse »<sup>119</sup>, ce qui garantirait selon Beneš et les représentants tchécoslovaques une continuité historique et légale et une légitimation de l'existence des territoires frontaliers au sein de l'État tchécoslovaque. Ce mémorandum insiste également sur le fait que les problèmes d'entente entre les deux nations seraient en réalité beaucoup moins présents que ne le prétendent Allemands et Autrichiens. Il suffirait de réduire le nombre d'Allemands à 800 000 ou 1 million<sup>120</sup>. L'idée d'une expulsion est donc déjà présente. Quant à une annexion à l'Autriche, elle serait tout simplement impossible pour des questions géographiques et une annexion à l'Allemagne priverait ces Allemands de leurs avantages économiques et commerciaux.

Les Alliés présents à la conférence de Paix décidèrent le 27 février 1919 que la question des minorités allemandes était définitivement réglée et que les Allemands des provinces frontalières deviendraient désormais des citoyens tchécoslovaques. Les frontières redevinrent celles de 1914 dans l'attente d'un nouvel examen si besoin<sup>121</sup>. L'Autriche prend donc acte de cette décision, tout en mettant en avant le fait qu'elle avait été complètement exclue des conférences et de fait inexistante d'un point de vue politique, mais elle accepte toutefois ce traité de paix. Le 6 septembre 1919, l'assemblée nationale autrichienne écrit aux Alliés :

---

<sup>117</sup> *Ibid.* p 117 : en rassemblant les régions Deutschböhmen, Sudetenland, Böhmerwald, Sudmähren et Iglau, la délégation avance le chiffre de 3 109 825 Allemands vivants sur 26 911 km<sup>2</sup> contre 169 680 Tchèques.

<sup>118</sup> *Ibid.* p. 115.

<sup>119</sup> *Ibid.* p. 124.

<sup>120</sup> *Ibid.* p. 126 : Beneš ne précise toutefois pas comment réduire ce chiffre.

<sup>121</sup> *Ibid.* p. 128 : « On se mit finalement d'accord qu'en principe les frontières politiques de Bohême et de Moravie datant de 1914 devaient être acceptées en tant que frontières de la nouvelle République [...] » Traduction faite par nos soins.

« L'assemblée nationale attend de la Société des Nations qu'elle répare bientôt cette injustice impensable qui a été commise à l'encontre des Allemands des Sudètes. Nous restons liés à eux par cette sympathie profonde née de nos années d'histoire et de destin communs, aussi intime que les liens du sang et de la langue, qui survivent aux changements d'état.»<sup>122</sup>

La question des Allemands des Sudètes devient alors une question tchécoslovaque et Beneš, dans une note adressée au ministre français Paul Berthelot, assure que l'État tchécoslovaque respectera le droit des minorités sur son sol, dans le but de devenir, sur le modèle de la Suisse, une confédération faite de plusieurs nationalités. Il s'appuiera quelques années plus tard sur ce même modèle suisse afin de justifier l'expulsion des Allemands. En 1919 toutefois, Beneš promet à Berthelot un traitement des Allemands égal à celui des Tchécoslovaques : droit de vote et de représentation dans la vie politique, des écoles allemandes seront ouvertes là où les Allemands vivront en majorité, les organismes publics fonctionneront dans les deux langues, de même que les tribunaux, l'administration locale sera gérée soit en allemand soit en tchèque, selon la nationalité majoritaire. Le tchèque sera alors la langue officielle et l'allemand la seconde langue du pays, *de facto* également langue administrative, sur un même pied d'égalité avec le tchèque. Les Allemands ne perdront aucun droit, tout au plus le nombre d'écoles allemandes sera-t-il réduit là où les besoins seront moins forts<sup>123</sup>.

Nous l'avons vu, dès avril 1945, Karl Hermann Frank décida de rapatrier nombre d'Allemands dans le territoire du Reich. De fait, dès la révolte de Prague, des actes de vengeance eurent lieu à l'encontre des Allemands, comme le raconte Pavel Kohout dans *L'Heure étoilée du meurtrier*<sup>124</sup>. Commence alors la période dite des expulsions sauvages, qui est le point de départ du second roman de notre étude, *Les Inachevés*, de l'auteur berlinois descendant des Sudètes, Reinhard Jirgl<sup>125</sup>. Dans ce roman, l'auteur retrace le parcours d'une famille de femmes, expulsée des Sudètes, devant fuir le village de Komotau pour se reconstruire une vie au sein de l'Allemagne occupée. D'après les données du Centre contre les expulsions de Berlin, la famille Rosenbach dont il est question dans ce roman, ferait partie des 13 567 000 Allemands expulsés des territoires occupés dès 1944<sup>126</sup>. Dès avant la fin du conflit, Beneš appela à expulser les Allemands, à l'exception faite de ceux qui avait combattu la politique hitlérienne et en détenaient la preuve. Un non-sens, comment détenir la preuve

---

<sup>122</sup> *Ibid.* p. 134.

<sup>123</sup> *Ibid.* pp. 138-139.

<sup>124</sup> Kohout, Pavel, *L'Heure étoilée du meurtrier*, *op. cit.* : en parallèle à la révolte de Prague, les personnages du roman, Jan Morava, le Tchéque et Erwin Buback, l'Allemand, ne cessent de se poser la question du sort des civils allemands et assistent impuissant à de nombreuses scènes de violences civiles.

<sup>125</sup> Jirgl, Reinhard, *Les Inachevés*, *op.cit.*

<sup>126</sup> [www.z-g-v.de](http://www.z-g-v.de)

d'une activité de résistance lorsque celle-ci est par définition clandestine ? Comment retrouver de tels papiers lorsque l'expulsion a déjà eu lieu ? Comme le rappelle Detlef Brandes, dans un article intitulé « Beneš, Jaksch und die Vertreibung /Aussiedlung der Deutschen »<sup>127</sup>, le gouvernement de Beneš envisagea plusieurs solutions à la question des Allemands des Sudètes : Wenzel Jaksch, représentant des sociaux-démocrates allemands, en exil à Londres, souhaitait lui aussi représenter les Allemands de Tchécoslovaquie et intégrer les Sudètes à l'Allemagne post-hitlérienne en tant qu'état fédéral, ce qui aurait signifié une perte de territoire pour la Tchécoslovaquie. Beneš quant à lui était favorable à un transfert de population afin de créer un État-nation tchèque, selon le modèle suisse : « La Suisse ne fait pas face à de violents problèmes nationalistes, car il n'y a en Suisse aucun territoire mixte. » déclare-t-il, reprenant cet argument qui était déjà venu illustrer la possibilité d'une intégration de ces Allemands dans la nouvelle Tchécoslovaquie au sortir du premier conflit mondial<sup>128</sup>. Dans le même ouvrage, Thomas Stanek revient sur l'année 1945 et sur les persécutions tchèques à l'encontre des Allemands<sup>129</sup>. L'historien tchèque définit alors les expulsions sauvages de la façon suivante : « Expulsions des maisons, concentration, expulsion et expatriation de nombreux groupes de personnes hors de leur lieu de vie originel. »<sup>130</sup>. Notons qu'il n'est pas aisé de traduire en français les termes utilisés pour décrire le phénomène des expulsions. Dans la langue allemande, plusieurs termes cohabitent et le phénomène des expulsions est connu sous le binôme de concepts « Flucht und Vertreibung », soit littéralement « fuite et expulsion ». Le substantif français « expulsion » reste toutefois faible au regard du terme allemand « Vertreibung ». Il y a une idée de « chasse » dans le terme allemand que nous ne retrouvons pas en français. « Wir wurden vertrieben » signifie plus « nous avons été chassés de chez nous » que « nous avons été expulsés ». De même, il existe en allemand un champ lexical plus large afin de caractériser ce que furent les expulsions : il est ainsi question de « Austreibung » (expulsion), qui rejoint « Vertreibung », de « Umsiedlung » (déplacement) puis de « ehemaliger Umsiedler »<sup>131</sup> (ancien déplacé) ; qui a

---

<sup>127</sup> Brandes, Detlef, « Beneš, Jaksch und die Vertreibung /Aussiedlung der Deutschen. », in: Brandes Detlef (éd) *Erzwungene Trennung Vertreibungen und Aussiedlungen in und aus der Tschechoslowakei, 1938-1947 : Im Vergleich mit Polen, Ungarn und Jugoslawien, op.cit.*, pp.101-110.

<sup>128</sup> Raschhofer, Hermann, Kimminich, Otto, *Die Sudetenfrage, op.cit.*, p.137.

<sup>129</sup> Stanek, Thomas, « 1945- Das Jahr der Verfolgung. Zur Problematik der AuBergerichtlichen Nachkriegsverfolgungen in den böhmischen Ländern. », in: Brandes Detlef (éd) *Erzwungene Trennung Vertreibungen und Aussiedlungen in und aus der Tschechoslowakei, 1938-1947 : Im Vergleich mit Polen, Ungarn und Jugoslawien, op.cit.*, pp. 123-152.

<sup>130</sup> *Ibid.* p. 126 : « « wilde » Abschiebungen : « Ausweisungen aus den Häusern, Konzentration, Ausweisung und Aussiedlung zahlreicher Gruppen von Menschen aus ihren ursprünglichen Wohnort. ».

<sup>131</sup> Dans un article ayant pour titre « " Flucht und Vertreibung " dans la mémoire collective officielle », Alice Volkwein, auteure d'une thèse sur le discours mémoriel de la fuite et des expulsions soutenue en 2012 ((Dis)cours mémoriel de la fuite et expulsion dans l'Allemagne unifiée (1989-2005). Complexe mémoriel et identitaire dans les sphères privée et publique) fait le *distinguo* entre les termes utilisés en RDA et précise que le terme « Umsiedler », qui devait évoquer la possibilité d'un nouvel avenir dans

été utilisé en RDA afin de ne pas donner une couleur négative aux expulsions soutenue par le pays frère, l'Union soviétique ; de « Transfer » (transfert), plus neutre, qui est défini par Eva Schmitt-Hartmann, historienne allemande, comme un « processus ordonné » de déplacement « avec possessions et biens »<sup>132</sup>, s'opposant ainsi au terme « Vertreibung ». Ces différents substantifs reflètent tous une interprétation donnée de l'histoire de ces réfugiés, marquée de politique ou marquée du sceau du tabou. Dans l'introduction de l'ouvrage *Die Vertriebenen, Hitlers letzte Opfer*, Hans Lemberg, historien allemand, précise que les expulsions ont eu lieu en trois phases : il y eut tout d'abord la fuite (« Die Flucht »), lorsque les Allemands décidèrent de quitter le territoire de leur propre initiative, puis les expulsions (« Die Vertreibung »), lorsque d'autres, des « ennemis », décidèrent de les chasser du territoire, une étape « violente et sanglante », puis enfin la réintégration (« Die Eingliederung ») dans une nouvelle patrie<sup>133</sup>. L'historien propose un découpage temporel linéaire, sans mettre en avant le sémantisme des concepts proposés. Micha Brumlik, dans l'ouvrage cité en amont, partage les expulsions en quatre phases, faisant naître ainsi un processus des expulsions qu'il ancre dans le long terme : le transfert de population allemande pour peupler les territoires envahis et la déportation des Juifs constitue la première phase, vient ensuite l'évacuation des Allemands avant même la fin du conflit, puis la fuite des Allemands devant l'armée rouge et enfin la quatrième phase qu'il qualifie de politique, celle des expulsions organisées de mars 1945 à 1949.<sup>134</sup> Il n'explique pas le choix de la borne temporelle « mars 1945 » mais rattache le phénomène des expulsions à une pré-histoire antérieure à Munich et les interprète comme une réaction au conflit mondial dans son ensemble.

Toujours est-il que les réfugiés, qu'ils aient été expulsés ou chassés ou encore transférés vers l'Allemagne, de l'Est ou de l'Ouest, connurent tous un destin semblable et les mêmes difficultés à se reconstruire dans une Allemagne appauvrie et épuisée par les efforts de la guerre. Thomas Stanek, dans l'article cité plus haut, parle de 3,5 à 4 millions d'Allemands sur le territoire des Sudètes début mai 1945<sup>135</sup>, tout en précisant qu'il est très difficile de connaître les chiffres exacts étant donné les nombreux mouvements migratoires. L'historien insiste sur

---

une nouvelle patrie laissa rapidement la place à celui de « ehemaliger Umsiedler », afin de souligner l'aspect positif et achevé de l'intégration des expulsés. Le terme « Neubürger » fut un temps employé, mais rapidement abandonné puisqu'il « supposait que l'intégration des « Umsiedler » n'était pas complète, qu'ils n'étaient pas des citoyens comme les autres. » Volkwein, Alice, « " Flucht und Vertreibung " dans la mémoire collective officielle », La clé des langues, 2009.

<sup>132</sup> Schmitt-Hartmann, Eva, « Menschen oder Nation? Die Vertreibung der Deutschen aus tschechischer Sicht. », in: Benz, Wolfgang (éd), *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten. Ursachen, Ereignisse, Folgen*, op.cit, pp. 176-199.

<sup>133</sup> Franzen, K. Erich, *Die Vertriebenen, Hitlers letzte Opfer*, Munich, Ullstein, 2001, introduction pp. 12-36

<sup>134</sup> Brumlik, Micha, *Wer Sturm sät*, op. cit., p. 30.

<sup>135</sup> Stanek, Thomas, « 1945- Das Jahr der Verfolgung. Zur Problematik der Außergerichtlichen Nachkriegsverfolgungen in den böhmischen Ländern. », in Brandes, Detlef, *Erzwungene Trennung*, op. cit, p. 126.

le fait que les Tchèques se trouvaient là face à un vide juridique qui permit à des groupes armés de partisans ou de civils d'agir à leur guise, laissant la place libre à des « vengeurs autoproclamés »<sup>136</sup>. De fait, les lois en vigueur étaient ordonnées par décrets présidentiels, les « décrets Beneš ». Le décret 33, entrant en vigueur en août 1945, privait de leur nationalité tchèque « les citoyens de l'État tchécoslovaque de race allemande ou magyare. », un autre décret condamnait les relations intimes avec des Allemands des Sudètes, même dans le cadre du mariage comme « un comportement inconvenant [...], qui outrage les sentiments nationaux des peuples tchèque ou slovaque. ». Le décret 12, publié le 21 juin 1945 autorisait l'État tchèque à confisquer les terres détenues par des « Allemands, des Hongrois ou des traîtres. »<sup>137</sup> Des mesures coercitives furent mises en place telles que :

- le port de brassard marqué d'un « N » comme « Nemeč », pour allemand ;
- la mise en place de camps de travail ;
- la confiscation des terres et des maisons ;
- l'interdiction de posséder un vélo ou une radio.

Les Allemands étaient l'objet de brimades quotidiennes et devaient dans un premier temps fuir par leurs propres moyens comme le rapporte K. Erich Franzen, historien allemand, en reprenant le récit d'un témoin : « Lors des expulsions sauvages des Allemands des Sudètes, peu après la fin de la guerre et au cours de l'été 1945, on voyait des colonnes de gens sur la grand route, surveillés par des partisans tchèques armés, aller en direction du Zinnwald. Des hommes, jeunes et vieux, avec leurs biens sur le dos ou dans des petites charrettes, dans lesquelles étaient également assis ou allongés des gens brisés. Certaines colonnes avaient l'air d'avoir une très longue marche derrière elles. Ils se traînaient sur le chemin.»<sup>138</sup> De fait, la population allemande des Sudètes était composée pour l'essentiel de femmes avec leurs enfants ou de vieillards. Les hommes avaient péri au front ou étaient prisonniers de guerre. Avant que les accords de Potsdam ne régulent l'expulsion des Allemands, ces derniers, lorsqu'ils n'avaient pas décidé de fuir par leurs propres moyens, étaient contraints par les représentants de l'ordre tchèque de laisser biens et maisons derrière eux et de partir vers l'Allemagne ou vers l'Autriche. Les familles étaient tout d'abord rassemblées avec très peu d'effets personnels avant d'être internées dans des camps. K. Erich Franzen note la diversité des noms donnés à ces camps : « camps de rassemblement et de travail » (« Sammel- und Arbeitslager »), « camps d'internement » (« Internierungslager »), « camp punitif ou d'internement » (« Straflager »), ou encore « camp de concentration »

<sup>136</sup> Thomas Stanek parle de « Rechtsvakuum » et de « selbsternannte Rächer ».

<sup>137</sup> Douglas, R.M, *Les Expulsés*, op. cit, pp. 275-276 puis p. 290.

<sup>138</sup> Franzen, K. Erich, *Die Vertriebenen, Hitlers letzte Opfer*, op. cit. p. 199.

(« Konzentrationslager »). Cette dernière appellation, héritage direct du national-socialisme met en lumière le parallèle entre le traitement réservé aux Juifs et aux populations indésirables sous le Troisième Reich par les Allemands et le traitement réservé aux Allemands par les Tchèques. Un parallèle que souligne Thomas Stanek dans le documentaire « Töten auf tschechisch », tout en précisant que ces camps n'étaient soumis à aucun contrôle extérieur, c'est-à-dire des forces alliées, et que lorsque la place vint à manquer, des cinémas, des casernes, des bâtiments publics vides, des granges, des cours et des usines étaient réquisitionnés pour y rassembler des Allemands. Selon lui, il n'existait pas moins de 500 camps dans les premiers mois de l'après-guerre dans la région de Bohême-Moravie. 100 000 personnes furent internées, dont 10 000 enfants. Les camps de concentration, tel que celui de Terezin, furent à nouveau utilisés afin d'y interner des Allemands<sup>139</sup>. S'il compare les méthodes, il ne compare toutefois pas les souffrances ni l'ampleur des exactions. Dans un ouvrage autobiographique paru en 1991, Ursula Hübler, jeune Allemande ayant vécu à Prague, raconte comment elle a été internée en camp avec son jeune fils, où elle a été obligée de travailler pour les Tchèques avant de pouvoir retrouver son frère en Allemagne de l'Est, deux ans et demi plus tard<sup>140</sup>. Ce n'est qu'une fois établie dans sa nouvelle vie en Allemagne qu'elle s'est sentie assez forte pour témoigner. Alors qu'elle pensait ne plus jamais vouloir regarder en arrière, Hübler a entrepris un voyage cathartique qui l'a finalement réconciliée avec Prague et la République tchèque, comme nous le confie Juliane Wetzel dans l'introduction de cet ouvrage : « Elle pensait en avoir fini avec Prague et la Tchécoslovaquie et ne voulait plus jamais en entendre parler, c'est en tout cas ce qu'écrivait Ursula Hübler après être retournée en Allemagne. [...] Pourtant, des années plus tard, elle y retourna accompagnée de son mari et fit enfin la paix avec cette partie de sa vie, c'est là que s'arrêtent également ses notes sur sa vie au temps de la révolte de Prague, de l'internement qui suivit et de l'expulsion. »<sup>141</sup>. Ainsi son récit est-il représentatif de la palette de sentiments que pouvaient ressentir Allemands comme Tchèques au sortir de la guerre. Cette femme perd tout, même la confiance en ses voisins et amis tchèques, mais trouve la force de renouer avec ce qui fut son pays pendant quelques années grâce aussi aux rencontres qu'elle fera lorsqu'elle travaillera pour une famille tchèque bienveillante à son égard. Son témoignage nous révèle également l'organisation interne des camps, ici un camp de rassemblement. Les Allemands étaient autorisés à en sortir uniquement munis d'un bandeau blanc marqué de la lettre « N »

---

<sup>139</sup> Stanek, Thomas, « 1945, Das Jahr der Verfolgung. Zur Problematik der Außergerichtlichen Nachkriegsverfolgungen in den böhmischen Ländern », in Brandes, Detlef, *Erzwungene Trennung, op. cit.* p. 135.

<sup>140</sup> Wetzel, Juliane (éd), Hübler, Ursula, *Meine Vertreibung aus Prag. Erinnerung an den Prager Aufstand 1945 und seine Folgen*, Munich, Oldenburg, 1991. Les extraits de cet ouvrage sont traduits par nos soins.

<sup>141</sup> *Ibid.* pp. 7 à 13.

au bras, et ce pour travailler. Hübler raconte qu'elle était tout d'abord escortée pour se rendre sur son lieu de travail. Lorsqu'il lui arrivait de faire le chemin seule, elle n'échappait cependant pas aux insultes de certains habitants de la ville de Kuttenberg : « Bien que je portais toujours le bandeau marqué d'un « N », il ne m'est jamais – en 6 mois – arrivé quoi que ce soit, mis à part quelques poignées de boue qui me furent lancées ou quelques insultes grossières. »<sup>142</sup>. Si Hübler relativise ces gestes, c'est parce qu'elle a vu les humiliations réservées aux Allemands dès la fin de la révolte de Prague, lorsqu'elle fut internée dans la caserne Hyberna. Elle raconte l'arrivée d'un nouveau groupe d'Allemands : « Les femmes tchèques sautèrent du camion, les Russes restèrent en haut. Les Tchèques avaient des matraques, des cannes et des objets contondants dans les mains, avec lesquels elles se jetaient brutalement sur les Allemands. Tout en criant, les frappant et les battant, elles incitaient la foule à faire de même. Et c'est ce qui arriva, de façon brutale et chargée de haine. [...] Le petit groupe d'Allemands – il s'agissait comme toujours de femmes, d'enfants, de personnes âgées ou malades–, fut battu, frappé, reçut coups de pieds et de matraques jusqu'à ce qu'il atteigne l'entrée de la caserne. »<sup>143</sup> Ce qu'Ursula Hübler appelle des « orgies de vengeance »<sup>144</sup> fait encore l'objet de discordance chez les historiens. Si R.M Douglas<sup>145</sup> affirme que ces vengeances n'ont été que des actes rares et isolés, le journaliste Guido Knopp, dans un ouvrage ayant connu un grand succès en Allemagne, n'a de cesse de recenser les actes de vengeance commis à l'encontre des Allemands<sup>146</sup>, mettant ainsi en avant des souffrances réelles sans pourtant les mettre en regard avec l'histoire passée. Ce faisant, Guido Knopp, dont les ouvrages et documentaires visent un large public plutôt que le milieu de la recherche, n'œuvre pas vraiment dans le sens d'une réconciliation entre les deux nations mais stigmatise la violence des Tchèques, qui seraient forcément coupables, à l'encontre de civils allemands qui seraient forcément innocents. Il est alors plus rare de trouver des ouvrages compilant des témoignages d'entraide et de solidarité entre Allemands et Tchèques. C'est le cas d'un petit ouvrage ayant pour titre *Témoignages 1945-1946*. À l'appel d'Herbert Kraus, président du cercle d'études de Göttingen et professeur en droit international, de nombreux anonymes ont alors envoyé par écrit leur histoire, témoignant d'une aide qu'ils ont reçue à un moment du conflit, pendant ou après les expulsions de la part d'un homme ou d'une femme

---

<sup>142</sup> *Ibid.* p. 100.

<sup>143</sup> *Ibid.* p. 51.

<sup>144</sup> *Ibid.* p. 51 : « Nous avons déjà entendu parler de ces exactions et orgies de vengeance par d'autres internés, sans pourtant pouvoir y croire ; c'était seulement maintenant que nous vivions et voyions de nos propres yeux ce qu'il pouvait nous arriver en tant qu'Allemand. »

<sup>145</sup> Douglas, R.M, *Les Expulsés*, *op. cit.* p. 118, cf p. 108.

<sup>146</sup> Knopp, Guido, *Die grosse Flucht. Das Schicksal der Vertriebenen*, Munich, Ullstein, 2002.

d'une autre nationalité<sup>147</sup>. Chaque chapitre de l'ouvrage est consacré à une nationalité. Ce recueil s'oppose aux *Dokumente der Vertreibung*<sup>148</sup>, qui, sur le même principe, invita les Allemands à raconter leurs expulsions ou tout autre acte de violence qu'ils auraient vus ou subis. Ces documents sont majoritairement constitués de récits d'exactions mais contiennent aussi quelques témoignages positifs attestant d'une solidarité entre les peuples.

Ce n'est qu'en août 1945 que les accords de Potsdam, réunissant les représentants des trois puissances alliées, soit Harry Truman pour les États-Unis, Joseph Staline pour l'URSS, Winston Churchill puis Clement Attlee, son successeur, pour la Grande-Bretagne, soulevèrent la question des Allemands dits de l'Est. Après les conférences de Téhéran et de Yalta, la conférence de Potsdam fixe à la fois les nouvelles conditions d'existence de l'Allemagne et les règles d'un nouveau vivre ensemble après la guerre. Dans le paragraphe III, consacré à l'Allemagne, il est stipulé que les Alliés prendront les mesures nécessaires afin que l'Allemagne « ne puisse plus jamais constituer une menace pour ses voisins ou pour la paix du monde » tout en se reconstruisant sur des fondements « démocratiques et pacifiques »<sup>149</sup>. Ces accords ont alors pour objectif de reconstruire l'Allemagne politiquement et économiquement mais statuent également sur les réparations envers les vainqueurs, la démilitarisation, la dénazification, le partage des territoires annexés par le Troisième Reich, le sort de l'Autriche, de la Pologne et enfin le transfert des populations allemandes se trouvant encore en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Hongrie. L'article XIII précise alors : « Les trois Gouvernements, après avoir examiné la question sous tous ses aspects, reconnaissent qu'il y aura lieu de procéder au transfert en Allemagne des populations allemandes restant en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Hongrie. Ils sont d'accord pour estimer que ces transferts devront être effectués de façon ordonnée et humaine. [...] En conséquence, ils donnent des instructions à leurs représentants respectifs au conseil de contrôle afin que ceux-ci leur fassent connaître le plus tôt possible dans quelle mesure les Allemands dont il s'agit ont déjà pénétré en Allemagne en provenance de Pologne, de Tchécoslovaquie et de Hongrie et pour qu'ils

---

<sup>147</sup> Auteurs anonymes, *Témoignages 1945-1946*, Éditions Akribieia, Saint-Genis-Laval, 2005. Ces témoignages furent publiés en Allemagne en 1953, sous le titre *Dokumente der Menschlichkeit*. Dans l'introduction, Herbert Kraus précise le sens de sa démarche : « Ce " Cercle d'études de Göttingen ", lança, par la presse et la radio allemande, un appel à tous les expulsés, leur demandant de rapporter par écrit les actes d'humanité et de charité dont ils avaient été l'objet de la part de prisonniers et de soldats français, américains, belges, anglais, en même temps que de la part des Russes, des Polonais et des Tchèques. ». Ce faisant, cet appel semble catégoriser des actes d'entraide en deux parties : de la part des forces alliées de l'ouest et de la part des populations de l'est, qui ont le plus durement vécu l'occupation et la guerre. À titre d'exemple, le témoignage d'un Allemand de Silésie en faveur d'un chef de district tchèque lui ayant rédigé un laissez-passer, ce qui lui était formellement interdit. Le témoin conclut : « Si le cas du chef de district tchèque a été le plus marquant, nous avons eu aussi, à cette époque terrible, la grande chance de connaître d'autres Tchèques qui désapprouvaient totalement l'expulsion des Allemands et étaient non seulement humains dans leurs sentiments mais aussi généreux dans leurs actes. »

<sup>148</sup> *Dokumente der Vertreibung, Die Vertreibung der deutschen Bevölkerung aus der Tschechoslowakei, op.cit.*

<sup>149</sup> <http://icp.ge.ch>. Texte tiré de : Ministère français des Affaires étrangères, *Recueil de textes à l'usage des conférences de la Paix*, Paris, Imprimerie nationale, 1946.

évaluent la durée et la cadence que pourront comporter les transferts ultérieurs, compte tenu de la situation actuelle en Allemagne. »<sup>150</sup> Pas de mesures concrètes dans ce texte mais la promesse que le transfert sera effectué de manière « ordonnée et humaine », dans un cadre strict régulant l'afflux de population dans les quatre zones d'occupation de manière à ne pas ajouter une difficulté supplémentaire aux conditions de vie des civils allemands. En effet, l'Allemagne subit les conséquences des bombardements alliés et doit faire face à de nombreuses pertes. Gabriel Kolko, historien canadien, estime qu'entre les 13 et 15 février 1945, les bombardements sur la ville de Dresde ont fait 35 000 victimes civiles, obligeant les populations à fuir vers le nord du pays et Berlin, dans l'espoir d'être pris en charge par les forces américaines<sup>151</sup>. Or, Berlin n'a plus rien d'une grande ville et ne peut accueillir le flot d'Allemands qui espère y trouver refuge. La population berlinoise voit ses rations se réduire de jour en jour. Début avril, les rations pour un adulte et pour une semaine étaient les suivantes : 1 kilo de pain de seigle, 1 kilo de pommes de terre, 400 grammes de viande et de charcuterie, 100 grammes de matières grasses, 100 grammes de sucre, 100 grammes de confiture et 100 grammes d'ersatz de café. Les enfants et les adultes inaptes au travail n'en recevaient que la moitié. De plus, il n'était pas rare de voir les magasins fermer sans avoir pu distribuer des marchandises à tous ceux venus attendre devant leur boutique<sup>152</sup>. Dans ces conditions, les réfugiés représentaient des bouches à nourrir, ce qui n'était pas vu d'un bon œil par les Allemands dits du Reich.

Les accords de Potsdam ne précisent alors que deux choses quant au transfert de population, à savoir comment ce transfert doit avoir lieu : « de façon humaine et ordonnée », ce qui reste assez vague, et de façon régulée afin de ne pas peser sur la population allemande. Le texte précise uniquement que ce sont les représentants des puissances alliées en Pologne, Tchécoslovaquie et Hongrie, qui auront, avec les gouvernements locaux, la charge d'organiser concrètement ces déplacements et de répartir les Allemands dans les quatre zones d'occupation, sans donner d'autres directives. Michael Antoni, juriste allemand, souligne que ces accords ne lient en aucun cas l'Allemagne au sort des réfugiés. De fait, il précise que seuls les pays expulseurs ont à charge d'organiser le transfert et que les Alliés doivent les répartir dans les quatre zones d'occupation. La Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Union soviétique et la France, qui signe les accords le 7 août 1945, sont les seules puissances à avoir reconnu la « nécessité » des expulsions<sup>153</sup>. Il semble pourtant que cette logique trouve ses limites dans le

---

<sup>150</sup> <http://icp.ge.ch>

<sup>151</sup> Kolko, Gabriel, *Un siècle de guerre*, Les Presses universitaires de Laval, L'harmattan, 2000, p. 175.

<sup>152</sup> Besson, André, *Les 30 jours de Berlin*, Paris, Éditions France-Empire, 2005, pp. 37-38.

<sup>153</sup> Antoni, Michael, *Das Potsdamer Abkommen – Trauma oder Chance? Geltung, Inhalt und staatsrechtliche Bedeutung für Deutschland*, Berlin, Arno Spitz, 1985, pp. 291-294.

fait que ce sont bel et bien les Allemands, c'est-à-dire les civils allemands puisque il n'existe *de facto* plus de gouvernement en Allemagne, qui seront en charge d'accueillir ces réfugiés dans leurs habitations, de partager avec eux nourriture, foyer et travail. Si les Accords de Potsdam « n'engagent pas » l'Allemagne, c'est parce qu'au sortir de la guerre, l'Allemagne n'existe plus en tant qu'État et qu'elle n'a pas de représentant gouvernemental. Toutefois, ces accords obligent les Allemands dits de l'Ouest à accueillir ceux dits de l'Est. Ils prévoient alors le transfert de 6,65 millions d'Allemands, un chiffre largement sous-estimé. S'il est vrai qu'il était difficile de savoir combien d'Allemands résidaient encore dans les territoires reconquis du fait des expulsions sauvages et du nombre de familles ayant pris la fuite, le texte des accords laisse l'interprétation libre à chaque pays, défaut que met en exergue Joseph Foschepoth, historien et chercheur allemand. Dans la théorie, les 6,65 millions d'Allemands devaient être rapatriés et répartis comme suit :

- 2,75 millions en zone d'occupation soviétique ;
- 2,25 millions en zone d'occupation américaine ;
- 1 million en zone d'occupation britannique ;
- 150 000 en zone d'occupation française.

Dans la mesure du possible, les familles ne devaient pas être séparées, les femmes enceintes ne devaient pas voyager dans les semaines précédant et suivant leur accouchement. La réalité toutefois fut toute autre puisqu'il s'agissait en fait d'évacuer 14,7 millions de personnes. Les forces alliées étaient totalement dépassées. La Bavière par exemple accueillit un très grand nombre de réfugiés, principalement des Sudètes, en plus des « évacués », c'est-à-dire des personnes déplacées des zones à forte concentration urbaine minées par la crise du logement, et vit sa population augmenter de 32,7%. La population de Basse-Saxe augmenta de 51,9%, celle du Schleswig-Holstein de 71,3%<sup>154</sup>. Ainsi la répartition dans les zones d'occupation ne se fit absolument pas de façon homogène. Les autorités américaines, en charge des expulsions de Tchécoslovaquie, réduisirent le nombre de convois de six à quatre à partir du 15 juillet 1946, puis à trois avant d'annoncer la fin du transfert le 1<sup>er</sup> décembre 1946, invoquant des « conditions climatiques défavorables et une insoluble crise économique et du logement dans la zone américaine. » Les forces américaines prétendaient avoir accueilli 1,34 millions d'Allemands des Sudètes alors que le gouvernement tchécoslovaque avançait le chiffre de 1,2 millions<sup>155</sup>. Au premier décembre 1946, la Tchécoslovaquie annonça en avoir terminé avec les expulsions et le 24 décembre, dans un discours radiodiffusé, Beneš appela les

---

<sup>154</sup> Foschepoth, Joseph, « Potsdam und danach : Die Westmächte, Adenauer und die Vertriebenen. », in: Benz, Wolfgang, *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten Ursachen, Ereignisse, Folgen*, op. cit, pp. 86-114.

<sup>155</sup> Douglas, R.M, *Les Expulsés*, op.cit., p. 250.

Tchécoslovaques à se réjouir, car « c'était pour eux le premier Noël sans Allemands. »<sup>156</sup>  
D'après Anne-Laure Sans, cet arrêt des convois n'étaient qu'un mensonge et les expulsions auraient en réalité durées jusqu'au printemps 1947<sup>157</sup>.

Quant à l'organisation « humaine et ordonnée », ici encore il y eut beaucoup de manquements aux accords de Potsdam. Les Allemands étaient tout d'abord concentrés dans des camps de rassemblement dont l'existence ne devait être que provisoire, alors qu'en réalité il y étaient véritablement entassés, « dépouillés » et « expulsés » de leurs habitations avant d'être déplacés dans des trains, sans provisions, pour une destination incertaine comme le raconte Ursula Hübler dans son ouvrage autobiographique<sup>158</sup>. Elle et sa famille furent rapatriées vers l'Allemagne en mai 1946 : « Quelques jours plus tard, on nous entassa enfin dans des wagons à marchandises qui avaient été rassemblés en vue d'un voyage assez long. Dans chaque wagon se trouvait un officier armé, en uniforme, chargé de nous surveiller. Un seau par wagon devait servir aux besoins des personnes qui y étaient rassemblées. [...] On ne nous donna rien à manger. Nous devons vivre des maigres réserves que chacun avait apportées avec lui au cas où. Dans le wagon, nous restions debout, assis, ou lorsque la place le permettait, allongés, recroquevillés.», avant d'ajouter : « Nous avons ouvert les portes en grand et pouvions constater que de part et d'autre des voies, les quais étaient noyés sous des bandeaux blancs portant en noir l'inscription " N ". »<sup>159</sup> Dans son récit, Hübler ne raconte pas en détail comment elle est parvenue à reconstruire sa vie en Allemagne après un an et demi de camp d'internement et de travail forcé. Nous savons seulement que la jeune femme a réussi à contacter son frère, qui l'a hébergée, puis elle a eu la chance de retrouver son mari avec qui elle a pu emménager dans un appartement puis dans une ferme près de Heidelberg. Hübler ne dit pas non plus comment son mari a retrouvé un travail, comment son fils, Axel s'est reconstruit après un séjour en camp ayant fortement mis en danger la santé de l'enfant alors âgé de deux ans, ni comment elle-même a pu retrouver un quotidien serein. Tout au plus concède-t-elle qu'il n'a pas été simple de retrouver son mari après deux ans d'absence et de contact interrompu : « Malgré toute la joie que nous éprouvions, les retrouvailles restèrent tout de même timides ; nous ne nous étions pas vus depuis le printemps 1944 et le contact épistolaire avait été interrompu et entravé. Il s'était passé tellement de choses entre temps, chacun d'entre nous avait vécu ses propres expériences malheureuses, dont la plupart

---

<sup>156</sup> *Ibid.* p. 255.

<sup>157</sup> Sans, Anne-Laure, « Aussi humainement que possible », *Relations internationales* 2/ 2005 (n° 122), pp. 63-85 : « À l'automne 1946, la presse tchécoslovaque annonçait que les derniers Allemands avaient quitté le sol tchécoslovaque, ce qui, selon les délégués, n'était qu'un effet d'annonce, car les transferts ne seraient vraisemblablement totalement achevés qu'au printemps suivant. »

<sup>158</sup> *Ibid.* pp. 63-85.

<sup>159</sup> Hübler, Ursula, *Meine Vertreibung aus Prag, Erinnerungen an den Prager Aufstand 1945 und seine Folgen*, *op. cit.* pp. 131-136.

n'avaient pas encore été digérées. Tout était nouveau et étranger. »<sup>160</sup> Malgré la pudeur de ses mots, Hübler raconte l'expérience de nombreux couples qui ont pu se retrouver à la fin du conflit. Un monde séparait alors les femmes des hommes. Ces dernières avaient dû assumer toutes les tâches possibles pendant l'absence de leurs maris et ceux-ci avaient connu la violence et les affres de la guerre.

Ursula Hübler le reconnaît, elle a eu beaucoup de chance. Sa santé n'a pas été fragilisée outre mesure par les mois d'internement, son fils a survécu et a pu entreprendre une scolarité en Gymnasium, soit en lycée général, lui permettant de passer son baccalauréat et d'accéder à des études supérieures. Malgré la famine, le travail forcé, les humiliations quotidiennes, la jeune femme a échappé au sort de beaucoup d'entre elles, victimes de viols de la part de Russes ou de Tchèques<sup>161</sup>. Le récit de son expulsion commence alors par son internement dans une caserne pragoise et se termine par les retrouvailles avec son mari. L'épilogue, à savoir son retour en Tchécoslovaquie pour quelques jours, se joue dans les années 1960 puis dans les années 1980. Il n'est fait mention nulle part du chemin à parcourir afin de se reconstruire, matériellement et psychologiquement.

---

<sup>160</sup> *Ibid.* p. 135.

<sup>161</sup> *Ibid.* p. 94 : Ursula Hübler a échappé à une tentative de viol en fuyant au bon moment et en trouvant refuge sous une pile de linge sale. Elle reconnaît que le viol était présent dans leur quotidien comme une menace permanente : « Les conditions de vie devenaient de plus en plus difficiles, spécialement pour les femmes, avec leurs problèmes particuliers. Nuit après nuit, les Russes réclamaient des femmes et des jeunes filles allemandes. Ils prenaient celles qui se trouvaient sur leur chemin dans la pénombre. Se rendre aux toilettes dans la pénombre ou au milieu de la nuit était toujours très dangereux. »

## I.5. Une difficile reconstruction

Si Ursula Hübler ne mentionne pas les difficultés liées à la reconstruction, cela ne signifie pas que ces difficultés n'ont pas existées. Peut-être peut-on en conclure que le chemin vers une vie nouvelle a été plus aisé pour elle que pour d'autres ou peut-être les événements passés sous silence sont-ils encore trop douloureux pour être dévoilés. D'autres études et témoignages nous parviennent qui mettent en lumière tous les obstacles à surmonter lors de l'installation dans ce qui devait devenir une nouvelle patrie. Les premiers pas en Allemagne ne s'effectuaient qu'avec un bagage très léger, lorsqu'il restait toutefois un bagage après les pillages et les fouilles systématiques des gardes de camps. Thomas Stanek précise que, même si les règles devaient être les mêmes pour tous les réfugiés – ils avaient en théorie le droit de prendre un bagage de 30 à 50 kilos, de la nourriture pour trois jours à une semaine, 50, 100 ou 300 Reichsmarks –, dans la pratique, elles changeaient d'un endroit à un autre en fonction de l'honnêteté et de la cupidité des gardes. Ceux qui voulaient piller plus autorisaient les réfugiés à prendre plus<sup>162</sup>. Dans un ouvrage paru en 2008, Andreas Kossert revient sur ces difficultés, depuis l'internement jusqu'à la reconstruction en République Fédérale d'Allemagne (RFA) ou en République Démocratique d'Allemagne (RDA).

Après avoir trouvé un moyen de rentrer en Allemagne ; soit par leurs propres moyens, soit par l'un des convois organisés par les forces alliés ; les Allemands devaient tout d'abord passer par une première étape qui consistait à les prendre en charge médicalement afin de les vacciner, de leur administrer un traitement contre les poux et autres acariens puis de les enregistrer. Ce travail devait être effectué par les autorités allemandes, puis la Croix-Rouge et/ou l'Eglise prenait en charge ces réfugiés afin de leur trouver un toit. Cette prise en charge vient contredire les affirmations de Michael Antoni : les autorités sanitaires étaient bien liées par les accords de Potsdam puisqu'elles avaient en charge la réception des expulsés. D'après Kossert, peu d'Allemands répondirent à l'appel lorsqu'il s'agit de partager son foyer avec les réfugiés. Certains refusèrent même de mettre à disposition une chambre pour leurs compatriotes expulsés, comme cet habitant qui fit classer les dix-huit chambres de son habitation comme monuments historiques afin de ne pas avoir à accueillir de réfugiés<sup>163</sup>. L'un

---

<sup>162</sup> Stanek, Thomas, « 1945, Das Jahr der Verfolgung. Zur Problematik der Außergerichtlichen Nachkriegsverfolgungen in den böhmischen Ländern. », in: Brandes Detlef (éd), *Erzwungene Trennung op.cit.* p. 142.

<sup>163</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op.cit.*, p. 61. Toutes les citations issues de cet ouvrage seront traduites par nos soins.

des témoins que nous avons interrogé se souvient très bien de cet accueil glacial, qu'il comprend aujourd'hui : « Nous n'avons pas été accueillis à bras ouverts, mais c'était normal, les Allemands aussi manquaient de tout. » Toutefois, malgré nos questions, il ne décrira pas les conditions de reconstruction de sa famille en Allemagne<sup>164</sup>. Les autorités lancèrent alors des campagnes de solidarité sous forme d'affiches ou d'appels à la population. Ainsi, le 16 avril 1946, le sous-préfet de la région du sud de Taunus s'adressa aux maires de sa région en les mots suivants : « Des scènes incroyables ont eu lieu. Dans certains villages, ces pauvres gens ont dû rester assis des heures sur leur unique valise devant la porte des fermes en attendant d'y trouver refuge. Personne ne voulait être le premier à les accueillir chez lui. Ah, s'ils avaient été de la main d'œuvre, alors le problème aurait été réglé. [...] Mais ce ne sont pas des travailleurs étrangers qui arrivent aujourd'hui, ce sont des Allemands, tout comme nous. [...] Je ne peux en aucun cas tolérer qu'il leur soit attribué des pièces vides, sans même une ampoule, avec des paroles blessantes, et que les meubles de cette pièce soient maintenant remis au débarras. »<sup>165</sup>. Ce faisant, le sous-préfet rappelle à la population de sa région que celle-ci avait été heureuse de trouver une main d'œuvre bon marché sous le Troisième Reich – « Des travailleurs, qui, sous un régime ancien, devaient s'estimer satisfaits avec ce qu'on leur donnait »<sup>166</sup>, et fait sans doute appel à leur sentiment de culpabilité : vous qui n'avez perdu ni patrie ni foyer, réparez alors les torts subis aussi par votre faute, puisque vous avez profité du système ancien. Trouver un foyer accueillant n'était pas chose aisée pour les réfugiés. Ces difficultés sont reprises dans une courte nouvelle très réaliste de Anna Seghers, *Die Umsiedlerin* qui date de 1953 et dans laquelle une jeune femme expulsée peine à se faire accepter dans le village où elle a trouvé refuge. Le personnage principal, Anna Nieth, arrive de Silésie avec ses deux enfants et doit non seulement travailler gratuitement pour le paysan qui l'héberge mais subit en plus de nombreuses brimades avant d'être livrée à la vindicte populaire. Elle habite dans un « trou » et est rejetée par les habitants du village comme par les autres réfugiés : « Les réfugiés étaient toujours assis séparément des paysans établis au village, sur des bancs leur étant réservés, comme punis d'être là, et parce que la Nieth était devenue muette et sourde à force de chagrin, elle était elle-même assise seule, séparée des siens. »<sup>167</sup>. Le village est resté ancré dans la Seconde Guerre mondiale, le maire est toujours

---

<sup>164</sup> Le témoignage d'Helmut Mürling est intégralement reproduit en annexe.

<sup>165</sup> *Ibid.* pp. 61-62.

<sup>166</sup> *Ibid.* pp. 61.

<sup>167</sup> Seghers, Anna, *Die Umsiedlerin*, in: Anna Seghers, *Der Bienenstock. Ausgewählte Erzählungen in zwei Bänden*, Berlin, Aufbau Verlag, 1953. Livre II, p. 171-180, p. 30. Traduction faite par nos soins.

le même qu'avant 1945, et la paix n'est pas encore parvenue jusqu'au village<sup>168</sup>. L'un des problèmes principaux se situait dans le fait que la plupart des réfugiés ne venaient pas de la campagne, en particulier les Allemands des Sudètes. Ces difficultés, et ce que Kossert nomme concrètement du « racisme », sont retracées avec fidélité dans le roman de Reinhard Jirgl, *Les Inachevés*, qui fera l'objet d'une étude approfondie au chapitre II de notre travail. Afin de trouver une place à ces réfugiés étaient alors constituées des commissions visant à leur attribuer un logement. Ces commissions étaient composées du maire du village, d'un membre du conseil municipal et d'un représentant des réfugiés. Albrecht Lehmann, folkloriste et analyste des discours mémoriels sur les expulsions et la reconstruction, rapporte que ces commissions n'étaient pas toujours bien vues par les populations autochtones. De fait, après les expulsions, le monde s'était pour un temps scindé en deux : d'un côté les Allemands de l'Ouest, les autochtones, de l'autre ceux de l'Est, les réfugiés ; un état de fait que Lehmann appelle la « pensée en bloc » (« Blockdenken »)<sup>169</sup>. Après avoir recueilli le témoignage de nombre d'expulsés tout comme de familles autochtones, le chercheur rapporte que ces dernières vivaient comme une intrusion et une injustice, voire même comme une punition, le fait de devoir accueillir chez elles des réfugiés, des inconnus : « Nous avons à peine emménagé » raconte une mère à sa fille, « qu'une commission vint visiter notre maison. Nous savions déjà qu'il s'agissait des gens qui venaient réquisitionner des chambres partout. La commission était formée du maire, d'un réfugié, puis du maire-adjoint, un homme du SPD ainsi que d'un autre réfugié. Cette commission passa de pièce en pièce. Finalement, ils furent d'accord pour dire qu'il y avait suffisamment de place pour accueillir une famille de réfugiés. [...] Nous étions outrés et en colère, car nous vivions déjà à six dans cinq pièces. Et le vétérinaire d'à côté avait sa grande maison pour lui tout seul. »<sup>170</sup> Le témoin de l'époque, Helga Fuhrmann, explique la réquisition des chambres de sa maison par le fait que son père avait été membre du parti, alors que le vétérinaire n'avait apparemment jamais été engagé politiquement. Accueillir une famille de quatre personnes ainsi qu'une femme seule – partager sa maison avec cinq inconnus – fut une expérience difficile mais somme toute enrichissante pour Helga Fuhrmann, qui est aujourd'hui encore en contact avec la famille Lassmann.

---

<sup>168</sup> *Ibid.* p. 31 : « Comment pouvait protéger la paix, si l'on ne protégeait pas la terre ? Et comment préserver la récolte, si l'on n'amenait pas tout d'abord la paix au village ? [...] Le maire [était] le même homme, fait de la même terre, du temps d'Hitler [...] » Traduction faite par nos soins.

<sup>169</sup> Lehmann, Albrecht, *Im Fremden ungewollt zuhaus*, München, C.H Beck, 1991, p. 16 : « Pendant un certain temps, la partie de la population dite des « réfugiés » ou des « expulsés » devait faire face à un bloc fermé constitué de la majorité des « autochtones » ». Traduction faite par nos soins.

<sup>170</sup> *Ibid.* p. 36.

Pour les réfugiés arrivant dans des villes, les difficultés étaient autres. De fait, ils devaient passer les premiers temps de leur nouvelle vie dans des baraques ou des quartiers leur étant dédiés, des « Siedlungen », qui étaient parfois des baraquements utilisés du temps du national-socialisme. Les villes étaient surpeuplées et Lehmann cite en exemple la ville d'Hambourg : suite aux bombardements ayant causé la mort de 55 000 personnes, la population hambourgeoise avait fui la ville pour trouver refuge dans les campagnes. En 1946, celle-ci avait perdu 31 % de sa population de 1939 et 71 % de ses logements. Dès la fin de la guerre, les habitants ayant délaissé leurs foyers pour se mettre en sécurité entreprirent de rentrer chez eux, tout comme les réfugiés entreprirent de s'établir en ville, ce que Lehmann qualifie de « situation de concurrence »<sup>171</sup>. Les Hambourgeois se sentaient légitimes dans leur désir de rentrer chez eux, alors que les réfugiés venaient à leurs yeux leur voler logement et travail. Ces situations se réglaient souvent dans les limites de la légalité, ce qui était toutefois la norme et la nécessité dans le chaos de l'après-guerre, comme le rappelle Elisabeth Pfeil, sociologue allemande : « Plein d'astuce et de souplesse, ceux qui font preuve de ruse se frayent alors un chemin à travers leur odyssée. [...] C'est étrange, car même pour ceux qui ne sont pas des « voleurs-nés », cette façon d'« organiser » les choses prend des accents joyeux dans ces circonstances. Peut-être parce que cela signifie agir au lieu d'être expulsé et maîtriser la situation plutôt que de se laisser submerger par elle. »<sup>172</sup>. D'après Kossert, ces baraques aux abords des villes étaient encore habitées plus de 20 ans après les expulsions : « Certains internés ne parvinrent plus à en sortir. Beaucoup d'entre eux se retrouvèrent même après 1969 dans des établissements pour sans-abris. »<sup>173</sup>. Ces réfugiés constituèrent à eux-seuls une nouvelle population comme le titra le journal allemand Frankfurt Allgemeine Zeitung : le « homo barackiensis », soit une nouvelle tribu, qui vivrait dans des abris de fortune et qui porterait ce nouvel habitat tel un stigma, une marque indélébile, révélatrice de son origine, ce qui empêcherait toute intégration dans l'Allemagne d'après-guerre. De fait, nombreux étaient les préjugés à l'encontre des Allemands venus de l'Est et l'historien allemand rapporte que jusqu'en 1960, des plaisanteries étaient faites sur ces réfugiés lors des fameuses Büttenreden du carnaval, à tel point que Konrad Grundmann, Ministre du Travail du Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, fut obligé de demander expressément à ces citoyens, de « ne pas faire du malheur des réfugiés et des expulsés l'objet » de bons mots et de discours<sup>174</sup>. Hanna Arendt quant à elle, dans son ouvrage *Besuch in Deutschland*, rend compte de ce qu'elle considère

---

<sup>171</sup> *Ibid.* p. 40.

<sup>172</sup> Pfeil, Elisabeth, *Der Flüchtling – Gestalt einer Zeitwende*, Hambourg, 1948. In: Lehmann, Albrecht, *Im Fremden ungewollt zu haus*, op. cit, p. 45.

<sup>173</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat*, op. cit. p. 70.

<sup>174</sup> *Ibid.* p. 78.

comme une absence de compassion de la part des Allemands face aux réfugiés, ce qui révélerait selon elle une incapacité à faire face aux événements passés : « Et l'indifférence avec laquelle il [l'Allemand] marche à travers les ruines trouve son parallèle exact dans le fait que personne ne pleure ses morts ; elle se reflète dans l'apathie avec laquelle ils réagissent au sort des réfugiés parmi eux. »<sup>175</sup>

Il est difficile de faire un bilan sur l'accueil réservé aux réfugiés, car il n'existe bien entendu pas de réaction type. Certains furent bien accueillis, d'autres connurent un début de reconstruction plus difficile. Notons toutefois que les deux ouvrages cités ici mettent l'accent sur deux visions complètement différentes des choses. Alors que Kossert insiste sur les difficultés et les humiliations subies par les réfugiés, Lehmann préfère donner des exemples positifs de personnes ayant réussi à s'intégrer et à se reconstruire par leurs propres moyens ou avec l'aide de familles allemandes bienveillantes. Le choix du titre des ouvrages est révélateur du point de vue historiographique adopté. Kossert a choisi *Kalte Heimat*, une patrie pleine de froideur donc qui n'est pas prête à accueillir d'autres Allemands. Toutefois il existe une contradiction dans l'apposition des deux termes qui tendrait à faire comprendre que malgré la froideur de l'accueil, cette Allemagne serait finalement devenue une seconde patrie, qui n'aurait toutefois pas été choisie, une patrie imposée qui ne remplacera jamais la chaleur de l'ancien foyer. Lehmann choisit lui aussi un titre paradoxal, *Im Fremden ungewollt zu haus*, qui suggère que les réfugiés, qui n'ont pas choisi leur lieu d'accueil (« ungewollt » : sans le vouloir) – un lieu qui leur était au départ étranger (« Im Fremden », à l'étranger) – se sentent tout de même chez eux, à la maison (« zu haus »), dans une seconde patrie. Alors que Kossert suggère que l'intégration n'a pas été complètement réussie, puisque cette seconde patrie leur reste froide, Lehmann dresse un bilan plus positif de la situation des réfugiés, qui se sentiraient aujourd'hui chez eux en Allemagne, sans toutefois occulter leurs difficultés de départ.

De fait, dans les deux Allemagnes ayant vu le jour à la suite de l'occupation des quatre puissances, soit en mai 1948<sup>176</sup>, des mesures furent prises afin d'intégrer les réfugiés à la population allemande autochtone. Dans les deux cas toutefois, les mesures vont mener à une reconstruction matérielle mais aussi identitaire différente. Ces divergences dans l'accueil des réfugiés s'expliquent par la création de deux États idéologiquement totalement différents, évoluant dans sphères d'influences opposées. À ce sujet, l'historien Manfred Görtemaker

---

<sup>175</sup> Arendt, Hanna, *Besuch in Deutschland*, Berlin, Rotbuch, 1993, cité ici dans Andreas Kossert, *Kalte Heimat*, op. cit., p. 43.

<sup>176</sup> Görtemaker, Manfred, « L'Allemagne pendant la guerre froide », in : Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich (éds), *Allemagne, 1945-1961, de la « catastrophe » à la construction du Mur*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, 2008, pp. 29-39.

parle de « soviétisation » contre « westernisation »<sup>177</sup> et souligne les efforts d'Adenauer, premier chancelier de RFA, à intégrer l'Allemagne de l'Ouest dans le bloc occidental ainsi qu'à établir de bonnes relations avec les États-Unis, alors que depuis 1945, l'intégration de l'Allemagne de l'Est dans la sphère d'influence soviétique était « un fait établi »<sup>178</sup>. L'évolution des deux États n'aurait alors pas pu être plus différente, l'Ouest adoptant une politique démocratique et parlementaire et suscitant « l'adhésion de la population »<sup>179</sup>, alors que l'Est se dirigeait vers un système communiste à parti unique, soit vers une nouvelle dictature. Görtemaker estime à trois millions le nombre d'Allemands tentant de s'échapper vers l'Ouest avant 1961. Une migration à laquelle n'échappèrent pas les réfugiés ayant été accueillis en zone d'occupation soviétique comme le rappelle Joseph Foschenpoth : alors que l'on constatait dans un premier temps un mouvement migratoire de l'ouest vers l'est, car les conditions de vie et les rations de nourriture étaient plus importantes à l'est, la tendance s'inversa en 1947, soit pour les mêmes raisons, soit pour des raisons politiques, à savoir l'influence de plus en plus marquée de l'Union soviétique sur la politique d'Allemagne de l'Est<sup>180</sup>. Wolfgang Benz quant à lui parle d'un « double destin d'expulsé et de réfugié » et considère que le terme de « Flüchtling » ne s'applique qu'aux personnes ayant fui la zone d'occupation soviétique et à leurs enfants. Ceux qui ont alors fui les régions de Prusse orientale ou de Tchécoslovaquie – ou qui en auraient été chassés –, puis la zone d'occupation soviétique, sont alors à la fois des expulsés et des réfugiés<sup>181</sup>. À cela s'ajoute le refus pour beaucoup de réfugiés d'être pris en charge dans la partie soviétique de l'Allemagne, puisqu'ils considéraient les forces russes comme responsables de la perte de leur patrie. D'autre part, les angoisses et les souvenirs des exactions commises par l'Armée Rouge étaient encore présents dans de nombreux esprits et certains réfugiés réussirent, grâce à d'astucieux subterfuges, à changer de zone d'accueil, autrement dit en allemand, « sie wurden umzontiert ». Lehmann rapporte que beaucoup réussirent à fuir une existence de réfugiés dont ils avaient peur à l'Est pour rejoindre l'Ouest et son « confort » relatif de l'après-guerre, sans toutefois avancer de chiffres<sup>182</sup>. Quelles étaient alors les mesures prises par les deux gouvernements à partir du 1948-1949 afin d'intégrer les réfugiés ?

---

<sup>177</sup> *Ibid.* p. 33.

<sup>178</sup> *Ibid.* p. 36.

<sup>179</sup> *Ibid.* p. 36 : « A la différence de l'Allemagne de l'Ouest, où le système démocratique et parlementaire, en dépit des critiques visant son intégration occidentale, suscitait l'adhésion de la population, on continuait de refuser la soviétisation de la ZOS/RDA. »

<sup>180</sup> Foschenpoth, Joseph, « Die Westmächte, Adenauer und die Vertriebenen. », in: Benz, Wolfgang, *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op.cit, pp. 86-114.

<sup>181</sup> Benz, Wolfgang, « Fremde in der Heimat: Flucht – Vertreibung – Integration. », in: Bade, Klaus J, *Deutsche im Ausland, Fremde in Deutschland*, Munich, Beck, 1992, pp. 374-386.

<sup>182</sup> Lehmann, Albrecht, *Im Fremden ungewollt zuhaus*, op. cit. p. 24. Le chercheur reprend le témoignage d'un jeune réfugié qui réussit à changer de zone en écrivant une lettre qu'il fit passer pour une missive d'un tiers ayant

À l'Est, Kossert parle d'une « assimilation forcée »<sup>183</sup> et insiste sur le silence qui devait entourer les expulsions, ce que reprend Claire Trojan dans sa thèse publiée en 2014, sous le titre *L'identité interdite. Les expulsés allemands en RDA (1945-1953)*<sup>184</sup>. Les origines des réfugiés devaient alors être passées sous silence. Les expulsions avaient été menées par le pays frère, l'Union Soviétique, et ne devaient en aucun cas faire l'objet de critiques. Kossert cite le témoignage de Christa Pfeiler-Iwohn, orpheline et recueillie à l'Est : « On nous a très vite suggéré qu'il ne fallait plus jamais parler de ce que nous avons vu lors de l'arrivée de l'Armée Rouge. Les professeurs prenaient les enfants à part et leur faisaient comprendre qu'il serait mieux pour eux de se taire pour de bon à ce sujet. »<sup>185</sup>. Non seulement Christa a perdu ses parents, mais en plus, elle ne peut raconter à personne la façon dont ils ont disparu et comment elle-même a réussi à survivre pour finalement être recueillie en zone d'occupation soviétique. De la même manière, personne, mis à part le discours officiel en vigueur, ne lui racontera ses origines. Un silence qui empêche les enfants d'être en paix avec eux-mêmes, de se construire et de s'intégrer dans une société donnée comme le rappelle Olivier Douville, psychanalyste français : « Le sujet, faute de prendre appui sur un mythe individuel, ne sait pas à quoi il est donné, vers quoi il est constitué comme objet de don dans l'ordre social. »<sup>186</sup> L'enfant qu'était Christa sait peut-être d'où elle vient – elle peut nommer une ville par exemple – mais ne comprend pas comment ni pourquoi elle est là. Ses parents n'étant plus présents pour le lui expliquer, ses questions vont rester sans réponse et la petite fille ne saura trouver sa place dans une société qui lui est étrangère, à moins d'effectuer pour elle-même un travail de recherche. En zone d'occupation soviétique et plus tard en RDA, on exigea des réfugiés qu'ils se « fondent » dans la masse de la population autochtone, « Verschmelzung » en allemand, afin de créer ensemble un mythe de l'homme nouveau dans un état purement antifasciste. Ces réfugiés devaient être considérés comme des victimes de la politique fasciste d'Hitler et grâce aux mesures du Sozialistische Einheitspartei Deutschland (SED), parti unique, ils devaient être capables d'être immédiatement considérés comme des citoyens de RDA. Dès 1946, les soviétiques entérinèrent une série de lois pour dédommager les expulsés dans l'incapacité de travailler ainsi que les plus âgés (« Umsiedlerunterstützung »), mesures qui d'après Kossert n'améliorèrent en rien leurs conditions de vie, car non seulement l'argent n'avait que peu de valeur avant la réforme

---

recueillie sa mère dans la région du Harz. Il put alors convaincre l'administration du camp où il était interné qu'il devait être envoyé en zone occidentale.

<sup>183</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op. cit.* p. 193.

<sup>184</sup> Trojan, Claire, *L'identité interdite, op. cit.*

<sup>185</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op. cit.* p. 193.

<sup>186</sup> Douville, Olivier, « Des filiations désarrimés, adolescence et exil parental. », in : *L'enfant et la transmission culturelle*, Cahiers de l'infantile 1, L'Harmattan, Paris, 2002, p. 44.

monétaire mais les magasins étaient pour la plupart quasiment vides<sup>187</sup>. Le parti restait pourtant persuadé que l'intégration dans la zone de l'est serait plus réussie que dans les zones occidentales, puis dans la RFA. En 1947, Paul Merker, ministre en charge de la question des réfugiés, nommés ici « Umsiedler » comme nous l'avons précisé plus haut, s'interroge : « Existe-t-il, sans notre parti et l'étendue de son influence, une possibilité pour les réfugiés de voir se réaliser leurs revendications, qui sont légitimes ? Cette possibilité n'existe pas. »<sup>188</sup> Malgré la volonté de voir les réfugiés se fondre le plus rapidement possible dans la société est-allemande, Merker reconnaît que ces derniers font face à des difficultés. Difficultés qui ne sont pas différentes de celles que connaissent les réfugiés à l'Ouest : incompréhension de la part des autochtones, recherche de logement, de travail mais en plus de tout cela, il ne leur fallait ni mentionner, et de fait encore moins revendiquer, le fait de venir d'ailleurs. Leurs origines devaient être oubliées, effacées pour finalement disparaître. Kossert parle d'un « silence total » qui n'a pu être brisé qu'après la réunification, soit quarante ans après les expulsions.

Si les difficultés matérielles rencontrées par les expulsés sont semblables à l'Est comme à l'Ouest, leur accueil en zone occidentale se fait plus ouvertement et il n'est nullement question ici de taire leurs origines, même si le but des puissances occupantes tendait plus vers l'assimilation, c'est-à-dire l'ancrage dans la culture d'accueil jusqu'à ce que société d'accueil et réfugiés ne fasse plus qu'un, que vers l'intégration, à savoir s'établir dans une société donnée tout en gardant ses particularités culturelles<sup>189</sup>. L'une des premières mesures prises par le gouvernement fédéral fut la mise en place d'un système de dédommagement des expulsés, qui prit la forme d'une première loi, le Soforthilfegesetz, devant permettre aux réfugiés de trouver un travail, un logement, une formation et d'obtenir une aide pour la retraite. Cette loi ne se fondait pas sur un inventaire de ce qui avait été perdu mais proposait une aide systématique aux nouveaux venus et aux plus démunis. L'historien allemand Christoph Klessmann estime que 6,339 milliards de marks (3,241 milliards d'euros) ont été débloqués à ces fins<sup>190</sup>. Reinhold Schillinger, historien allemand, donne plus de détails sur ces dédommagements : il s'agissait d'une aide mensuelle minimum de 70 marks (35,79 euros) ainsi que d'un soutien matériel concernant logement et travail<sup>191</sup>. Vint ensuite le Lastenausgleich, une prolongation du Soforthilfegesetz, soit en tout 110,4 milliards de marks

---

<sup>187</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat*, op.cit. p. 198.

<sup>188</sup> *Ibid.* p. 199.

<sup>189</sup> *Ibid.* p. 139.

<sup>190</sup> Klessman, Christoph, *Die doppelte Staatsgründung*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1982, pp. 240-243.

<sup>191</sup> Schillinger, Reinhold, « Der Lastenausgleich. », in: Benz, Wolfgang, *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op. cit. pp. 231-241.

(56,446 milliards d'euros), répartis aux expulsés. Une mesure qui permit de favoriser l'intégration de ces derniers, la partie la plus vulnérable de la population, les « déclassés » selon Kossert<sup>192</sup>. Schillinger précise toutefois que, dans un premier temps, les réfugiés, obsédés par la possibilité d'un retour, ne s'engagèrent pas dans une reconnaissance de leurs pertes et dans une lutte pour une réparation financière<sup>193</sup>. Ce n'est qu'à partir du moment où le parlement de la bizonie à Francfort commença à travailler sur ce projet de loi que se mit en place une controverse : devait-il y avoir un dédommagement dit « social », se fondant sur les besoins actuels de la population ou devait-on, au contraire, faire la somme pour chacun de ce qui avait été perdu afin de les dédommager en conséquence ? La priorité étant la reconstruction économique de l'Allemagne, un dédommagement complet de tout ce qui avait été perdu était impossible. Lorsqu'en 1950, l'interdiction pour les expulsés de former des groupes politiques afin de défendre leurs intérêts fut levée, ces derniers se lancèrent dans un conflit avec le gouvernement fédéral, réclamant un inventaire de leurs biens perdus et un dédommagement en conséquence, alors que le ministre des Finances, Fritz Schäffer, privilégiait une reconstruction économique et une prolongation du *Soforthilfegesetz*, aide régulière et pérenne. Ainsi, si les expulsés s'étaient un temps sentis pleinement intégrés dans la société ouest-allemande car ils avaient le droit, en plus du soutien financier dont ils bénéficiaient déjà, au même soutien financier que le reste de la population de RFA, ils ne tardèrent pas à faire valoir leurs revendications, se heurtant à l'incompréhension de la population autochtone (ces derniers estimaient que les réfugiés étaient trop généreusement dédommagés alors que ceux-ci jugeaient insuffisantes les aides proposées par l'État fédéral par rapport à leurs pertes réelles)<sup>194</sup> et du gouvernement en place<sup>195</sup>. Toutefois, les expulsés devinrent au fil des mois une force politique qu'il ne convenait pas d'ignorer. Leur principal parti, le *Block der Heimatvertriebenen und Entrechteten* (BHE) était né en 1950 lors de mouvement de protestation dans le Schleswig-Holstein, Land accueillant le plus grand nombre de réfugiés. En menaçant de faire des manifestations géantes si leurs revendications n'étaient pas prises en compte, Linus Kather, représentant du parti, réussit à faire pression sur Adenauer, qui le reçut régulièrement afin de discuter des revendications des réfugiés et ainsi éviter toute radicalisation de leur mouvement. En 1953, le BHE entra au parlement, signe d'une intégration politique, malgré les méthodes employées. Pour Reinhold Schillinger, cette participation à la mise en place du *Lastenausgleich* est un « succès » du point de vue de la

---

<sup>192</sup> Klessman, Christoph, *Die doppelte Staatsgründung*, op. cit., p. 242.

<sup>193</sup> Schillinger, Reinhold, « Der Lastenausgleich. », in: Benz, Wolfgang, *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op.cit. p. 232.

<sup>194</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat*, op. cit., p. 103.

<sup>195</sup> Schillinger, Reinhold, « Der Lastenausgleich. », in: Benz, Wolfgang, *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op.cit. p. 235.

« politique d'intégration des réfugiés » et laisse oublier les difficultés qui accompagnèrent la naissance de ce projet<sup>196</sup>.

Si le BHE devint le parti qui rassembla les réfugiés après l'interdiction pour ces derniers de faire valoir leurs revendications par la voie politique, d'autres organisations avaient déjà vu le jour afin de se rassembler, de partager culture et souvenirs communs. L'interdiction de former groupes et partis procédait d'une peur des forces alliées de voir les réfugiés constituer une force politique forte et partant un potentiel foyer de conflit avec les Allemands. De fait, si le Lastenausgleich avait causé bien des incompréhensions des deux côtés, ces maletendus étaient aussi le fruit d'une ignorance de la culture des Allemands venus des anciens territoires de l'est. Les paysans allemands accueillant des réfugiés sur leur terres ne savaient pas que ces derniers avaient eux aussi été propriétaires et que leur reconstruction signifiait tout d'abord une déconstruction sociale. Les expulsés, afin d'apaiser leurs souffrances et leur nostalgie, formèrent rapidement différents groupes, contournant par tous les moyens l'interdiction des puissances occupantes. Ces associations jouaient sur le volet social et non politique. Elles furent toutefois pour la plupart interdite peu après leur création<sup>197</sup> sauf lorsque l'objet de l'association n'était pas clairement mentionné dans le nom de celle-ci. Andreas Kossert cite l'association pour la reconstruction des sinistrés de guerre (Aufbaugemeinschaft für Kriegsgeschädigten e.V.) qui put rassembler jusqu'à 100 000 personnes dans 40 communes différentes<sup>198</sup>. Les seules organisations à avoir été autorisées selon lui sont, d'une part une association fondée par Linus Kather et visant à aider les réfugiés à trouver un travail (Arbeitsgemeinschaft deutscher Flüchtlinge e.V), qui réunit pas moins de 15 000 membres et d'autre part l'association caritative Rüb, visant à rassembler les Allemands de Bessarabie. Afin de se protéger contre l'interdiction, certaines associations (Landsmannschaften) profitaient du toit de l'Église avant d'être elles aussi interdites. En 1957, une fois l'interdiction levée, associations et réfugiés se rassemblèrent sous l'égide du Bund der Vertriebenen qui organisa régulièrement des journées spéciales afin de se remémorer les anciennes traditions et coutumes, comme par exemple « La journée de la patrie » (Tag der Heimat) ou encore les « rencontres de la Pentecôte » (Pfingsttreffen). Ces journées n'étaient pas faites pour exposer des revendications mais bel et bien pour se souvenir d'une patrie perdue. Hermann Weiß, historien allemand, expose avec plus de détails comment les réfugiés

---

<sup>196</sup> *Ibid* p. 239.

<sup>197</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op. cit.*, pp. 139-160. Dans ce chapitre, Andreas Kossert dresse un inventaire de toutes les associations formées par des réfugiés, ou encore des organisations secrètes (Tarnorganisationen) qui ont vu le jour en zone d'occupation occidentale puis en République fédérale. Nous nous fonderons ici sur l'article de Weiß, Hermann, *Die Organisationen der Vertriebenen und ihre Presse*. In: Benz, Wolfgang, *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op.cit., pp. 244-264.

<sup>198</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op.cit.* p. 140.

se rassemblèrent puis devinrent une force politique importante avant de perdre en influence, preuve d'une intégration réussie, puisqu'à partir des années 1960, ils se tournèrent vers d'autres partis, notamment vers la Christliche Demokratische Union Deutschlands (CDU)<sup>199</sup>. Selon l'historien, les réfugiés se rassemblèrent au niveau régional dès 1947, principalement sous l'égide soit de l'Église protestante afin de former des comités d'entraide (« Hilfskomitees ») ou de l'Église catholique, qui fonda sa propre association caritative (« Katholischer Hilfswerk »). Les Églises ne souhaitant pas jouer un rôle politique, les diverses organisations retrouvèrent leur indépendance dès 1951. De façon indirecte, les réfugiés formèrent des comités qui purent participer à des commissions mises en place par les puissances alliées occidentales<sup>200</sup>. C'est lors des travaux concernant le Lastenausgleich que les petits comités reconnurent la nécessité de se rassembler pour faire valoir leurs droits : en 1949 se forma le « Zentralverband vertriebener Deutscher », qui rejoint en 1951 l'association des Allemands des Sudètes et de Silésie, le « Bund vertriebener Deutscher » pour devenir en 1954 le ZvD/BvD, organisation qui perdit en influence avec la mise en place du Lastenausgleich. En 1958, les associations de réfugiés régionales, les Landsmannschaften, formèrent avec le ZvD/BvD une seule et même structure représentative des réfugiés, le « Bund der Vertriebenen – Vereinigte Landsmannschaften und Landesverbände ». Le Bund der Heimatvertriebenen und Entrechteten, dans un souci d'intégration, se transforma en « Gesamtdeutscher Block/BHE », ce qui n'empêcha pas son échec en 1961<sup>201</sup>.

Afin de prouver leur volonté de s'intégrer et de vivre ensemble en paix, l'association publia dès 1950 un document dans lequel étaient inscrits ses souhaits, ses revendications et ses espoirs pour l'avenir sous le titre « Charta der Heimatvertriebenen ». Le paragraphe I revient sur les accusations dont les réfugiés ont pu faire l'objet, à savoir révisionnisme et revangisme, en déclarant : « Nous, expulsés, renonçons à toute vengeance. »<sup>202</sup> Treize associations d'expulsés se rejoignirent dans la région de Stuttgart afin de signer cette charte, qui, selon Alfred De Zayas, fut acceptée à l'unanimité<sup>203</sup>. Selon l'historien, cette charte représente la volonté des expulsés de s'intégrer et d'être traités exactement de la même manière que les Allemands autochtones. Cette charte exprime non seulement leur envie de s'intégrer pleinement en Allemagne mais aussi leur volonté de travailler avec l'Allemagne à

---

<sup>199</sup> Weiß, Hermann, « Die Organisationen der Vertriebenen und ihre Presse, » *op.cit.*, p. 252: « Avec la diminution du nombre de défavorisés, beaucoup de ses [Gesamtdeutscher Block/ Bund der Heimatvertriebenen und Entrechteten] électeurs, avant tout les catholiques, changèrent de parti pour rejoindre la CDU. »

<sup>200</sup> Herman Weiß décrit de quelle façon les associations de réfugiés s'intégrèrent progressivement dans la vie politique d'Allemagne de l'Ouest: sur le plan régional tout d'abord (*Landsmannschaften et Landesverbände*), puis en intégrant des comités défendant leurs intérêts dans l'administration militaire alliée et enfin au niveau fédéral.

<sup>201</sup> Alors que le BHE put entrer au parlement en 1953, il tomba à 4,6 % des votes en 1957, puis à 2,8 % en 1961.

<sup>202</sup> De Zayas, Alfred M., *Anmerkungen zur Vertreibung der Deutschen aus dem Osten, op. cit.*, p. 188.

<sup>203</sup> *Ibid.* p. 187.

son intégration pacifique en Europe : « Nous soutiendrons de toutes nos forces les commencements de la création d'une Europe unie, dans laquelle les peuples pourront vivre sans peur et sans contraintes », « Nous prendrons part, par notre travail sans relâche, à la reconstruction de l'Allemagne et de l'Europe. »<sup>204</sup> Par ces deuxième et troisième paragraphes, les réfugiés, après avoir tourné la page du passé, s'ouvrent vers l'avenir, un avenir européen, c'est-à-dire commun à tous les Allemands. Les quatre paragraphes suivants exposent les revendications des réfugiés en termes de droit et mettent l'accent sur la volonté d'une intégration dans le quotidien et dans le monde du travail (« Égalité en droit non seulement devant la loi en tant que citoyen mais aussi dans les réalités du quotidien ») faisant ici référence aux brimades vécues à leur arrivée. Puis les réfugiés reviennent sur la nécessité de mettre en place un juste dédommagement des pertes causées par le conflit sur toute la population allemande avant de réaffirmer leur engagement à reconstruire une Allemagne et une Europe sereine. Si cette charte a semble-t-il été acceptée à l'unanimité par l'ensemble des réfugiés, Micha Brumlik rappelle que les termes employés ne sont pas sans ambivalence. En effet, cette charte concentre les souffrances de la Seconde Guerre sur les Allemands expulsés et ne mentionne pas une seule fois l'existence des camps d'extermination et Shoah. Brumlik cite le passage suivant : « Les peuples doivent reconnaître leur responsabilité quant au sort des expulsés, ceux-ci ayant été les plus touchés par les souffrances de cette époque. »<sup>205</sup> « L'époque » n'est que vaguement définie puisqu'il n'est question que des « dix dernières années », soit des années de 1940 à 1950. D'autre part, la rhétorique théologique ancre le message dans une sphère religieuse et à la fois politique : les représentants des expulsés ont été « élus » dans un sens prophétique (« erwählt » et non « gewählt ») et présentent le texte comme étant une nouvelle constitution (« Grundgesetz ») deux ans après l'adoption de la nouvelle constitution de RFA. De cette manière, les expulsés signataires de cette charte apparaissent comme membres d'un État dans l'État nouvellement fondé. Plus loin, Brumlik souligne que nombre de signataires étaient engagés activement dans la NSDAP et considère cette charte comme un « scandale »<sup>206</sup> puisqu'elle est encore reconnue aujourd'hui comme un document fondateur de l'action des réfugiés. Les deux historiens opposent ici une vision trop édulcorée du message de la charte, De Zayas ne se penche d'ailleurs pas sur la rhétorique et les mots employés mais considère le message entier comme une preuve de bonne volonté de la part des réfugiés. Il est toutefois vrai que parmi eux, certains nourrissaient des revendications revanchistes, comme le groupe Preußischer Treuhänder par exemple, qui

---

<sup>204</sup> *Ibid.* p. 188.

<sup>205</sup> Brumlik, Micha, *Wer Sturm sät, op. cit.*, p. 98. Traductions faites par nos soins.

<sup>206</sup> *Ibid.* p. 100 : Brumlik précise : « « La Charte des expulsés » ne fut depuis le début rien d'autre qu'une preuve, non, plus encore, que l'incarnation de ce que l'on pourrait nommer refoulement et négationnisme [...]. »

cherche aujourd'hui encore par tous les moyens à récupérer les biens perdus. La coloration des deux interprétations nous apparaît toutefois trop extrême, passant d'une grande indulgence à la plus sévère condamnation. Notons que le vocabulaire employé est maladroit et que la présentation des expulsés comme les premières et seules victimes de la Seconde Guerre ne saurait être entendue sans injustice.

Aujourd'hui encore, les coutumes et traditions des Allemands victimes des expulsions sont représentées au travers d'associations culturelles. L'association des Allemands de Komotau par exemple est ouverte à tous ceux qui souhaitent s'informer sur la cohabitation germano-tchèque, aux jeunes gens d'origine allemande tout comme aux tchèques curieux de l'histoire particulière de cette petite ville de Bohême. Leur page d'accueil sur Internet commence par un avertissement aux futures générations, qui doivent prendre conscience que les « expulsions ne doivent jamais constituer un moyen politique »<sup>207</sup>. Ainsi sont-ils également porteurs de la transmission qui sera faite des expulsions sauvages et organisées aux générations présentes et futures. Lorsque nous les avons rencontrés, ces Allemands se sont tous spontanément définis en tant que « Böhmer », c'est-à-dire habitants de Bohême. Ils ne se revendiquent ni d'Allemagne, ni de République tchèque mais sont unis par une culture commune qui est le produit de ces deux influences culturelles. Les souffrances de leurs familles sont l'objet de leur recherche et de leur transmission mémorielle, mais ils ne tiennent pas de discours revanchistes<sup>208</sup>. Toutefois, ils ne sont pas libérés de cette histoire. D'une part parce qu'ils l'entretiennent, d'autre part parce qu'ils sont encore parfois victimes d'insultes. Ainsi, Ema Laumbrova et Karin Stefanova ont-elles reçu en 2014 des lettres d'insultes après avoir témoigné dans une revue tchèque. L'insulte principale, « Hitlerhure », renvoie à d'autres temps et montre que le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale est parfois encore violemment présent dans certains esprits. Nombre d'ouvrages d'associations oeuvrent toutefois pour un avenir commun, telles que les publications de la Ackermann-Gemeinde par exemple, en particulier le court ouvrage pédagogique *Verständigen, verstehen, versöhnen. Basis gelebter Nachbarschaft*<sup>209</sup>, rassemblant des articles en tchèque et en allemand dans le but, non pas de « changer les paradigmes », mais les « compléter », comme l'évoquait Joachim Gauck en 2012, lors d'un discours à l'occasion de l'inauguration de l'exposition *Erzwungene Wege*, en association avec le Centre contre les expulsions (Zentrum gegen

---

<sup>207</sup> [www.komotau.de](http://www.komotau.de), consulté pour la dernière fois le 09 mars 2014.

<sup>208</sup> Voir à ce sujet le livret *Komotauer Jahrbuch n° 10*, Nuremberg, Helmut Preußler, 2005. Dans cette publication que les membres de l'association ont eu la gentillesse de nous envoyer, il est question de la commémoration du 9 juin 1945, date de la marche de Komotau, au cours de laquelle 8000 Allemands de Komotau furent rassemblés pour une longue marche avant de subir brimades, coups et humiliations. Cette revue compile des témoignages, revient sur l'inauguration du monument dédié aux victimes et s'adresse aux jeunes générations.

<sup>209</sup> *Verständigen, verstehen, versöhnen. Basis gelebter Nachbarschaft*, Munich, Ackermann- Gemeinde, 2008.

Vertreibungen ) de Berlin : « Il n'est pas question d'un changement de paradigmes, qui nierait la culpabilité allemande et présenterait notre nation comme la victime principale. Il s'agit en revanche de compléter ce paradigme, en reconnaissant les souffrances d'innocents en tant que telle, en la prenant au sérieux, et – si possible – en la déplorant. »<sup>210</sup>. Il s'agit donc de reconnaître, dans une démarche libre d'idéologie, que des Allemands aussi ont souffert de la Seconde Guerre mondiale et de ses suites. L'ouverture de ce centre contre les expulsions a par ailleurs soulevé les mêmes questions que les témoignages d'Emilia Laubrova et Karin Stefanova : que veulent ces expulsés ? Est-il encore indécent de présenter aujourd'hui les Allemands en tant que victimes ?

La littérature est-elle alors aussi un moyen d'ouvrir le discours mémoriel vers un discours de réconciliation ? Le simple fait d'écrire sur les expulsions et les souffrances post-traumatiques du déracinement n'est-il pas un moyen de mettre en lumière une réalité parfois niée, parfois déformée, afin d'ouvrir une discussion rendue accessible par le médium de l'art de l'écriture ?

---

<sup>210</sup> <http://erzwungeneuewege.z-g-v.de/ausstellung/reden/gauck.htm>, consulté le 02 février 2013.

# **I. Chapitre I : Pavel Kohout, *L'Heure étoilée du meurtrier.* Aux origines de la perte identitaire**

## **I.1. Un point sur le paratexte<sup>211</sup>**

Le roman de Pavel Kohout, *L'Heure étoilée du meurtrier*, a tout d'abord été publié en 1995 avant d'être traduit en français en 2000. Le titre original, *Sternstunde der Mörder*<sup>212</sup>, ne mentionne pourtant pas un seul meurtrier mais il est bien question de plusieurs meurtriers, puisque nous avons ici affaire à un génitif pluriel. De même, « l'heure étoilée » fait référence à une ambiance sombre, nocturne et nous donnerait à penser que le meurtrier en question ne frapperait que la nuit. Le mot allemand « Sternstunde »<sup>213</sup> semble *a contrario* faire référence à un moment de gloire, à un sommet dans la vie ou la carrière d'une personne. Ainsi, que penser de ce titre ? Quel peut-être l'horizon d'attente du lecteur lorsqu'il a entre les mains un roman estampillé « thriller », au titre énigmatique mentionné ci-dessus et ayant pour couverture la photographie d'un cimetière ? Il ne s'attend certainement pas à découvrir l'œuvre de Pavel Kohout, l'un des porte-paroles du printemps de Prague, co-rédacteur de la Charte 77<sup>214</sup>. La quatrième de couverture nous offre un résumé succinct de l'un des épisodes les plus noirs et

---

<sup>211</sup> Il nous paraît important de revenir ce qui entoure l'œuvre ici, car c'est précisément ce qui a empêché la réception de ce roman. D'après le théoricien de la littérature Gérard Genette, le paratexte, c'est-à-dire tout ce qui entoure le texte mais n'est pas encore la diégèse, le récit, est un « seuil [...] qui offre à tout un chacun la possibilité d'entrer, ou de rebrousser chemin. » Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, pp.8-20.

<sup>212</sup> Kohout, Pavel, *Sternstunde der Mörder*, Munich, btb, 2002.

<sup>213</sup> Duden - Deutsches Universalwörterbuch 2001: Sternstunde, die: Zeitpunkt, kürzerer Zeitabschnitt, der in jmds. Leben in Bezug auf die Entwicklung von etw. einen Höhepunkt od. glückhaften Wendepunkt bildet; glückliche, schicksalhafte Stunde. Moment, court instant dans la vie d'une personne en rapport avec une évolution vers un grand moment ou un tournant heureux. Moment/heure heurus(e), déterminante. Traduction faite par nos soins.

<sup>214</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel : Erlebnisse – Erkenntnisse*, Berlin, Osburg, deuxième édition, 2013. Tous les passages tirés de cette autobiographie seront traduits par nos soins.

les plus mal connus de l'histoire européenne, à savoir la fin de la Seconde Guerre mondiale. Nous sommes ici à Prague, en février 1945 et le conflit mondial qui a éclaté six ans auparavant est sur le point de prendre fin. La ville est bombardée de toutes parts et au milieu du chaos qui commence à s'installer, le corps d'une femme affreusement mutilé est retrouvé. Point de départ de la collaboration entre un policier tchèque nommé Jan Morava et un inspecteur allemand, Erwin Buback. « Tandis que les Allemands tentent de retarder l'inéluctable et que les communistes s'apprêtent à s'emparer du pouvoir, les deux hommes apprennent à se connaître et à s'estimer. »<sup>215</sup> peut-on lire en quatrième de couverture. C'est là sous-estimer la force d'évocation de ce roman, qui, s'il est considéré ici comme un thriller, ou autrement dit un roman policier (et nous constaterons qu'il en porte bien les signes distinctifs), est avant tout un roman historique puisqu'il revient sur des événements ayant réellement eu lieu (la fin de la Seconde Guerre mondiale, la libération de Prague, la mise en place du camp de Terezin) à une période donnée de l'histoire, en 1945, dans un lieu qui existe toujours, la ville de Prague. Si, selon Georg Lukacs, philosophe et historien de la littérature, une œuvre littéraire quelle qu'elle soit ne peut être créée à partir de rien, à savoir inventée de toute pièce et sortir *ex nihilo* de la plume de son auteur, elle est en revanche « permis[e] par un certain contexte historico-sociologique, dont la connaissance ne peut que mieux éclairer son essence. »<sup>216</sup>. Un roman, ou toute autre œuvre littéraire (pièce de théâtre, fable, conte, essai), serait donc forcément historique ou ne serait pas. Il permettrait à l'auteur de mieux se connaître<sup>217</sup> et aux lecteurs de découvrir l'histoire d'un pays, d'une période donnée voire même d'en apprendre un peu plus sur lui-même. Or, Pavel Kohout retrace ici des événements dont il a été le témoin, direct ou indirect, en y incluant une intrigue fictive au cœur de laquelle évoluent des personnages fictifs. Ainsi avons-nous affaire à deux niveaux de lecture, bien plus complexes que ne le laisse entendre le résumé du quatrième de couverture : l'un privilégiera l'histoire de Prague et de la fin du conflit mondial, l'autre se penchera plus sur l'intrigue policière qui a pour récit-cadre la libération de la ville de Prague à partir de février 1945. Le résumé précise également que les deux hommes dont il est question ici vont « apprendre à se connaître ». Expression euphémique qui occulte la réalité de l'époque. Ces deux hommes, qui ne pourraient être plus différents, vont certes apprendre à se connaître mais non sans devoir au préalable dépasser les préjugés ancrés par six années de dictature et plonger dans une réflexion sur eux-mêmes avant de pouvoir s'apprivoiser l'un l'autre. Le mot n'est pas ici choisi au hasard, car en cette période chaotique, peu de choses tendent à subsister des sentiments

---

<sup>215</sup> Kohout, Pavel, *L'Heure étoilée du meurtrier*, op. cit., quatrième de couverture. Nous ferons dorénavant référence à ce roman sous le signe *HM*.

<sup>216</sup> Lukacs, Georg, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1972.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 1 : « Une âme va dans le monde pour apprendre à se connaître. »

humains. Qui sont donc ces personnages façonnés par l'auteur et en quoi sont-ils emblématiques des relations germano-tchèques ?

## I.2. Analyse de l'incipit

Le roman débute en février, sans que l'année ne soit précisée, par une entrée in medias res, au milieu du chaos naissant : « Le hurlement des sirènes venait de s'arrêter, quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. La baronne Elisabeth von Pommeren pensa que le concierge venait la chercher pour l'emmener à la cave en ascenseur. »<sup>218</sup> En une seule phrase, nous retrouvons mêlées la grande et la petite histoire. Les sirènes hurlent afin de protéger la population de Prague des bombardements alliés et une sonnette retentit chez l'un des représentants de cette même population. Une chose surprend tout d'abord : nous sommes à Prague, chez une femme portant un nom allemand, la baronne von Pommeren. De fait, la Tchécoslovaquie n'est plus à l'époque un État tchèque mais un protectorat dominé par le Troisième Reich, le protectorat de Bohême-Moravie. Il n'est donc finalement pas si surprenant que cela de se retrouver face à un premier personnage aux origines allemandes. En outre, de nombreuses familles d'ascendance allemande vivaient en Tchécoslovaquie avant même le début du conflit et le plan vert mis en place par Hitler dans le but de démembrer la Tchécoslovaquie. Toutefois, en ouvrant la porte, la baronne fait face au personnage central – central car c'est par lui que tout arrive mais en aucun cas principal – l'assassin. En se remémorant avoir vu cet homme plus tôt dans la journée au cimetière, Elisabeth von Pommeren se fait la réflexion suivante, au discours indirect : « Il était fréquent en ce moment d'y voir des Tchèques décorer ouvertement les tombes de leurs saints nationaux »<sup>219</sup>. L'expression « en ce moment », en apparence anodine, met en lumière un renversement de situation lié à l'approche du dénouement du conflit. Fort d'une confiance retrouvée, la population tchèque, aux mains de l'Allemagne nazie depuis les accords de Munich en 1938, s'autorise à réaffirmer son identité slave. Volker Zimmerman, historien allemand, précise : « Alors que la majorité des Allemands des Sudètes voyaient, emplis de craintes, les chances

---

<sup>218</sup> *HM, op.cit.*, p.13.

<sup>219</sup> *Ibid*, p. 13.

du Reich de vaincre s'évanouir, l'atmosphère des quelques 291 000 Tchèques vivant dans la région d'après un recensement datant de 1939, prit un tournant complètement opposé. »<sup>220</sup>

Elisabeth von Pommeren, quant à elle, fait face à sa fin avec un calme étonnant et pense : « Cette guerre ne pouvait s'achever que par l'anéantissement de tous ceux qui l'avait acceptée. [...] Il lui paraissait donc tout à fait normal qu'un homme de la résistance tchèque vienne à présent la tuer elle aussi. »<sup>221</sup> Nous voici donc en présence des deux camps qui vont s'affronter au fil du récit : les Allemands, les vaincus et les coupables, face aux Tchèques, les vainqueurs, les résistants. Pour autant, aucun manichéisme dans le récit, car c'est bien de cela que Pavel Kohout va se défendre. Elisabeth von Pommeren vit-elle sa mort comme une expiation de la faute ? Est-elle emblématique d'une culpabilité allemande qu'elle cherche à se faire pardonner en s'offrant à son meurtrier, tout comme Buback, qui, à la fin du récit, vivra la mort comme l'ultime soulagement ?

L'assassin a les yeux « faits de verre », « incolore », « dépourvus d'expression »<sup>222</sup> ; représente-t-il la « banalité du mal »<sup>223</sup> en temps de guerre ? L'indifférence face à une victime qui ne mériterait pas de vivre ? Fidèle au genre policier, l'entrée dans le roman nous livre bien des questions auxquelles nous répondrons à travers une étude précise des deux personnages principaux : en quoi ces personnages de fiction permettent-ils au lecteur d'en apprendre plus sur le conflit mondial mais surtout sur les relations germano-tchèques ? Comment le conflit les laisse-t-il orphelin d'une part de leur identité ?

---

<sup>220</sup> Zimmerman, Volker, « Der Reichsgau Sudetenland im letzten Kriegsjahr. », in: Brandes, Detlef, *Erzwungene Trennung*, op. cit., pp. 55-72.

<sup>221</sup> *Ibid*, p. 14.

<sup>222</sup> *Ibid*, p. 13.

<sup>223</sup> Nous reprenons ici l'expression qu'utilise Hanna Arendt à propos d'Eichmann, qu'elle considère comme un homme d'une médiocrité confondante, d'une normalité absolue, à savoir sans penchants pervers ou violents, qui malgré tout cela, deviendra l'un des rouages des meurtres de masses mis en place par le régime nazi. Arendt, Anna, *Eichmann à Jerusalem*, Paris, Gallimard, 2002.

## I.3. Buback et Morava : trajectoires opposées

Les deux personnages principaux du roman sont deux inspecteurs qui vont tout d'abord être chargés d'enquêter sur le meurtre barbare d'Elisabeth von Pommeren<sup>224</sup>. Avant leur rencontre, le narrateur les met en scène dans leur quotidien et nous donne à apercevoir une partie de leur personnalité.

Après le chapitre d'exposition mentionné ci-dessus, le lecteur fait la connaissance d'Erwin Buback alors que celui-ci est dans son bureau, au sein de la Gestapo de Prague. Il s'interroge : « Est-ce le tonnerre ? [...] En février ? L'explosion eut lieu avant qu'il soit parvenu à sa conclusion. Il comprit qu'une bombe était tombée tout près de là. »<sup>225</sup> L'étonnement de Buback montre que les bombardements alliés viennent tout juste d'atteindre Prague et ce qui constituait alors le Troisième Reich<sup>226</sup>. Nous apprenons ici que Buback travaille en tant qu' « agent de liaison du service de la police judiciaire du Reich ». De fait, s'il est chargé d'enquêter sur le meurtre de la baronne, c'est non seulement parce que la victime est de nationalité allemande mais aussi dans le but de s'infiltrer dans le service de police pragois afin de rapporter une quelconque tentative d'insurrection de la part des Tchèques. Le contexte historique est donc tendu, la fin du conflit est proche et comme nous l'avons mentionné plus haut, les Tchèques reprennent confiance en eux et semblent oser réaffirmer leur identité face à l'occupant nazi. Signe que la fin de la guerre ne saurait tarder, Buback se souvient de sa mission, l'année précédente à Anvers, où « l'on brûlait les dossiers dans la

---

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 36 : L'inspecteur Morava fait à son supérieur le rapport suivant :

« a. le meurtrier lui a collé non seulement la bouche mais aussi le vagin avec plusieurs bandes de ruban adhésif qu'on utilise en ce moment pour protéger les fenêtres contre les ondes de choc. [...] »

d. le meurtrier a séparé les deux seins de la cage thoracique et les a posés à côté de la victime sur un plateau ovale qu'il a pris dans un vaisselier vitré.

e. Le criminel a éventré la victime de la poitrine au vagin, a sorti tout l'intestin grêle, l'a roulé avec adresse en pelote et l'a mis dans une soupière ;

et enfin g. [...] Ses yeux écarquillés, poursuivit Morava en fermant bruyamment son carnet, nous ont cependant amenés à une conclusion identique : la mort n'a malheureusement pas été immédiate. »

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>226</sup> Hubert, Michel, « La population allemande : ruptures et continuités. », in : *Allemagne 1945-1961, de la « catastrophe » à la construction du mur*, volume 1/3, Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich (éds), Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, France, 2008, p. 75 : « C'est au printemps 1942 que le pays commence à subir des bombardements systématiques essentiellement dirigés contre le bassin rhéno-westphalien, cœur industriel du Reich, et contre les grandes villes, dont bien sûr la capitale. » Si les bombardements touchent le cœur de l'Allemagne à partir de 1942, il n'en va pas de même en Tchécoslovaquie et dans le Protectorat, région appelée « Luftschutzkeller des Reichs » (soit « abri anti-aérien du Reich ») en raison du nombre important d'enfants venus y trouver refuge dans les années 1943 et 1944. Cf. Zimmermann, Völker, « Der Reichsgau Sudetenland im letzten Kriegsjahr. », in: Brandes, Detlef, *Erzwungene Trennung, op. cit.*, p. 56.

cours avant la retraite.»<sup>227</sup> C'est à ce moment précis que l'inspecteur avait appris que sa femme Hilde et sa fille unique Heidi étaient mortes dans un bombardement en Allemagne<sup>228</sup>. Depuis la perte de sa famille, l'inspecteur Buback est un homme seul et mélancolique. Lorsque son aide de camp vient lui annoncer que la bombe a bien détruit quelques maisons mais a manqué le musée national tchèque de quelques mètres, il pense : « quelques mètres de plus [...] et j'aurais été les rejoindre. »<sup>229</sup> Cet homme nous apparaît alors comme un personnage désillusionné. Dans ce chapitre ayant pour objectif de présenter le premier des deux personnages principaux au lecteur, il n'est nulle part présenté comme un nazi convaincu ou un SS mais tout simplement comme un homme travaillant pour la Gestapo, seul au moment du bombardement sur Prague et plongé dans le passé en contemplant la photographie de Hilde et Heidi.

Le chapitre suivant introduit le personnage de Jan Morava. Inutile de préciser qu'il vient de Moravie, le personnage porte ses origines dans son nom de famille. Si Buback ne mentionne à aucun moment son sentiment à l'égard du conflit international (est-il un national-socialiste convaincu ? Fait-il partie de la catégorie de ceux que l'on appelle les « Mitläufer »<sup>230</sup> ou cherche-t-il tout simplement à survivre au conflit en se faisant le plus discret possible?), Morava fait tout de suite office de défenseur de son pays et parle du « traumatisme de la capitulation » de Munich<sup>231</sup>. Les deux mots qu'il emploie ici nous ramènent au sentiment de trahison et d'abandon de la population tchèque lorsqu'en 1938 sont signés les accords de Munich, livrant les Sudètes et régions frontalières entre la Tchécoslovaquie et le Troisième Reich aux mains d'Hitler. Les pensées de Morava nous permettent également de dater pour la première fois le récit. Nous sommes donc en 1945. D'autre part, le personnage parle d'un réveil de la ville, ce qui confirme l'idée en creux depuis le début du roman, à savoir que les forces tchèques en présence sont prêtes à défendre à nouveau leur pays et leur honneur. Il n'est donc pas fortuit que les autorités allemandes, tout comme Elisabeth von Pommeren, pensent avoir affaire à un meurtrier tchèque choisissant pour victimes des femmes allemandes, dans l'idée de se venger des atrocités du régime national-socialiste. Sont mis en parallèle ici les bombardements de Dresde et de Prague, ce qui nous permet de situer encore plus précisément dans le temps l'action du récit. Face au

---

<sup>227</sup> *HM*, p. 16.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 16 « À son grand soulagement, après avoir quitté Dresde et ses menaces, Hilde et Heidi s'étaient installées l'année précédente dans un village de Franconie entouré de remparts datant du Moyen Âge pour faire la classe à des orphelins. [...] Hilde et Heidi avaient été les seules victimes d'une bombe égarée [...] »

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>230</sup> Difficile à traduire en français, un « Mitläufer » est une personne qui aurait suivi le régime, sans y prendre part activement du point de vue politique, la traduction « suiveur » est la plus utilisée.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 18 : « Morava ne reconnaissait plus Prague. Il lui semblait que la ville se réveillait six ans après le traumatisme de la capitulation de Munich »

bombardement et à la panique de la foule autour de lui, Morava garde son sang-froid et pense plutôt que la ville est victime d'une erreur de pilotage des Alliés devant la ressemblance entre les deux villes.<sup>232</sup>

Ce courage et ce sang-froid apparent de Morava sont ensuite contredits par son hésitation et sa timidité lorsqu'il s'agit d'aborder une jeune femme du nom de Jitka. Alors qu'il était resté parfaitement calme lors du bombardement, le voici obligé de prendre « son courage à deux mains »<sup>233</sup>. Le jeune homme se doit même de « refaire fonctionner son cerveau »<sup>234</sup> lorsqu'il reçoit l'appel du préfet de police lui demandant de se rendre sur les lieux du crime.

Le portrait qui nous est fait de l'inspecteur Jan Morava est un portrait plus nuancé que celui de l'agent Buback, puisque le narrateur nous donne à voir deux facettes d'un même homme : celui qui ne perd pas espoir face à la fin du conflit, faisant preuve de sang-froid là où d'autres paniquent<sup>235</sup> et le jeune homme timide, impressionné par une jeune femme qu'il aimerait séduire. Là où les sentiments de Buback semblent éteints, voire morts avec la disparition de sa famille<sup>236</sup>, ceux de Morava naissent et prendront de l'ampleur au fil du récit. Nous sommes face à deux hommes que tout semble opposer en plus de leur nationalité respective. Buback est plus âgé et à une longue carrière derrière lui, Morava débute et dans sa carrière et dans ce que nous pouvons appeler ici son éducation sentimentale.

## I.4. La rencontre

C'est donc sur la scène du premier crime du roman que Morava et Buback vont se rencontrer pour la première fois. C'est aussi au cours de cette scène que vont se manifester les premiers nationalismes. Les deux personnages vont être mis en parallèle et en contradiction tout au long de ce court chapitre. La scène est vécue à travers la perspective de Morava qui voit les Allemands tels des « géants » et considère celui qui prend la parole comme suit : « On

---

<sup>232</sup> *Ibid.* p. 18 : « [...] il ne croyait pas qu'à la fin de la guerre les Alliés réduiraient en ruines la capitale d'un pays occupé dont ils avaient reconnu l'indépendance. [...] A la Direction de la police, on pensait que tout ceci résultait d'une erreur tragique commise par un navigateur trompé par la ressemblance entre les deux villes. »

<sup>233</sup> *Ibid.* p. 20.

<sup>234</sup> *Ibid.* p. 21 : « Le cerveau de Morava se remet à fonctionner. Il se risqua à faire une objection ? « Mais la Gestapo s'occupe elle-même des affaires qui concernent les Allemands, monsieur le Pré... »

<sup>235</sup> *Ibid.* p. 21-22 : Lorsqu'il arrive sur la scène du crime, Morava ne se montre aucunement choqué par les victimes de l'explosion : « Avec le temps, il s'était habitué à voir des cadavres. Il les considérait comme s'il s'agissait de mannequins d'un genre particulier » ; « il fit surtout attention à ne pas abîmer ses chaussures en ersatz de cuir et évita les flaques près des bouches d'incendie. ». Ces deux remarques sont entrecoupées par son incertitude quant aux sentiments de Jitka, p.22: « Morava renvoya le chef du garage tout en se demandant s'il n'irait pas chercher une récompense auprès de Jitka. »

<sup>236</sup> *Ibid.* p. 16 : « Buback posa ensuite la photo sur d'autres bureaux, mais il en émanait un froid sépulcral. Elle n'éveillait rien en lui, pas même de l'affliction. »

lisait sur son visage qu'il avait un grade élevé dans la SS. »<sup>237</sup> En considérant les Allemands comme des « géants », Morava semble se positionner inconsciemment en dessous d'eux, leur laissant le rôle qu'ils occupaient *de facto* depuis 1938, celui de dirigeants totalitaires. Tous les Allemands présents sont pour lui des « hommes »<sup>238</sup> alors que lui-même s'efforce de ne pas être considéré comme un « bleu »<sup>239</sup>. On apprend ici que Morava ne supporte pas les manifestations de supériorité ; comme lorsque les Allemands élèvent la voix par exemple ; un traumatisme qu'il tient de son enfance, lorsque son père, qui avait lui-même pour habitude de parler très fort, le considérait comme « un trouillard »<sup>240</sup>. Devant les officiers allemands, Morava souffre d'un mélange de peur et de mépris. Peur de l'occupant capable des pires atrocités et mépris envers ceux qui vont finalement perdre le conflit. Afin de reprendre pied, le jeune inspecteur adjoint s'imagine l'Allemand dévêtu et sa peur s'envole : « Il avait devant lui un porc à l'engrais qui ne lui faisait pas peur. »<sup>241</sup> Non seulement Morava fait part de son mépris envers cet Allemand en particulier mais ce faisant, il scinde le monde en deux : d'un côté les Allemands, les nationaux-socialistes qui ont plongé la Tchécoslovaquie, et par extension l'Europe, dans le chaos, assimilés ici à des animaux, à des êtres vivants certes mais incapables de sentiments sinon des plus vils ; de l'autre, Morava, représentant des valeurs tchèques, discret, travailleur et appliqué, en proie à des sentiments naissants pour la jeune Jitka. Entre ces hommes cependant, un seul se distingue, il s'agit de Buback, décrit de la manière suivante : « Mince, d'âge moyen, les tempes déjà grises, il avait plus d'allure que tous les autres. Son comportement et le ton de sa voix le distinguaient nettement d'eux »<sup>242</sup>. En différenciant ce personnage des autres, l'auteur plus que le narrateur ici nous signale qu'il ne cède pas au manichéisme. Tous les Allemands ne sont pas des « porc à l'engrais », tous les Tchèques ne sont pas aussi innocents que Morava l'est ici. La nuance est de taille puisqu'il ne s'agit pas ici de réécrire l'Histoire au profit de l'un des deux peuples.

Les avis divergent pourtant lorsqu'il s'agit d'analyser la personnalité du tueur et c'est à ce moment que les nationalismes font leur apparition. Les Allemands pensent qu'il s'agit d'un tueur tchèque, se fondant sur le témoignage du concierge et annoncent laconiquement : « Mais le meurtrier est Tchèque. Le concierge l'a vu. ». En creux ressortent ici les théories

---

<sup>237</sup> *Ibid.* p. 27.

<sup>238</sup> *Ibid.* p. 28 : « L'homme en qui il voyait le spécialiste des affaires criminelles », « l'homme trapu », « l'homme modéré »

<sup>239</sup> *Ibid.* p. 26 : « Pour ne pas passer pour un bleu aux yeux des Allemands, l'inspecteur adjoint Morava mobilisa toutes les ressources de son esprit, comme au début de sa carrière. »

<sup>240</sup> *Ibid.* p. 27.

<sup>241</sup> *Ibid.* p. 28 : « A l'époque où Morava souffrait encore lorsqu'on hurlait devant lui, il essayait toujours de se représenter l'individu en train de hurler sans vêtements. Cela marcha cette fois encore. Il avait devant lui un porc à l'engrais qui ne lui faisait plus peur. »

<sup>242</sup> *Ibid.* p. 29.

raciales du Troisième Reich : en quoi était-il tchèque ? Tchèques et Allemands, peuples frontaliers, étaient-ils si différents afin que l'on puisse constater d'un simple regard tel est allemand, tel non, celui-ci porte en lui les deux nationalités ? Cette réflexion se heurte au raisonnement de Morava et blesse son orgueil puisqu'il pense : « Il avait instinctivement pensé qu'il s'agissait d'un réfugié allemand ou d'un déserteur qui avait cherché à extorquer par la torture de l'argent et des bijoux à sa compatriote. Une telle boucherie était impensable dans ce pays. »<sup>243</sup> Son instinct, plus fort que la raison, sans aucune analyse préalable, associe alors la torture à un crime allemand. Alors que le jeune Morava a été scolarisé avec des Allemands et qu'il parle un allemand parfait, il rejette ici une part de sa culture pour en privilégier une autre : ce crime ne peut être tchèque, nos gènes ne le permettent pas. Pour lui, il ne peut s'agir que d'un malfaiteur allemand. *A contrario*, pour l'Allemand, ce ne peut être que l'œuvre d'un Tchèque. Deux mondes se heurtent ici, qui vont toutefois finir par se rencontrer.

Il est intéressant de noter que les deux personnages principaux sont issus de culture mixte : Morava a vécu à la frontière et a côtoyé des Allemands dès son plus jeune âge, Buback est issu d'un mariage mixte germano-tchèque. Une particularité que les deux personnages ont du mal à avouer, voire à assumer, ce qui constitue leur premier point commun. Lors de cette première rencontre, les deux hommes sont à l'opposé l'un de l'autre. Morava considère les Allemands comme des êtres incapables de sensibilité (ils hurlent sans cesse), il va jusqu'à les considérer comme des êtres hybrides, proches de l'animal ou du monstre : « Ils [les Allemands] semblaient avoir pour chef le géant dont la cage thoracique menaçait de faire éclater le cuir épais. »<sup>244</sup> L'inspecteur tchèque se voit malmené par les représentants de la Gestapo (« L'Allemand le tança »<sup>245</sup>) qu'il compare à Hitler (« [...] suivant l'exemple de son Führer, [il] mit les poings sur les hanches »<sup>246</sup>). L'usage du pronom possessif « son » exprime une relation d'appartenance, les Allemands appartiennent au Führer, de même que lui leur appartient aussi, ainsi, les deux sont indissociables l'un de l'autre et il n'existe pour Morava d'autres Allemands que les nazis à ce moment précis. Ce pronom possessif a également pour effet d'exclure les Tchèques – le Führer est aux Allemands et non aux Tchèques. Ainsi toute collaboration potentielle entre le peuple tchèque et le régime nazi semble niée. Plus loin, Morava semble se rabaisser face à ceux qu'il considère comme des hommes (« l'homme trapu », « l'homme en qui il voyait un spécialiste des affaires criminelles », « le SS », « l'homme modéré ») alors que lui-même n'est qu'un « jeune tchèque », un jeune garçon presque par rapport aux « hommes » allemands. Aux yeux de

---

<sup>243</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>244</sup> *Ibid.* p. 26.

<sup>245</sup> *Ibid.* p. 27.

<sup>246</sup> *Ibid.* p. 27.

Buback, il n'est qu'un « bleu, qui [tire] presque la langue en prenant laborieusement des notes »<sup>247</sup> ou encore, un « garçon »<sup>248</sup>. À plusieurs reprises, il est tout simplement le « Tchèque ». Si le monde est alors coupé en deux, la présence de Morava rappelle à Buback son attachement oublié à sa langue maternelle ou plutôt, comme il le précise lui-même dans un dialogue intérieur : « son ancienne langue maternelle »<sup>249</sup>. Il semblerait que l'allemand ait remplacé toute trace de tchèque dans sa vie, aussi bien en tant qu'outil de communication qu'en tant que partie de sa personnalité. Effacer ainsi une langue maternelle revient alors à effacer justement tout le côté maternel présent en lui. Dans la transmission culturelle et langagière, l'enfant apprend et se construit tout d'abord par et à travers le regard et la parole de la mère. Dans une étude menée sur la transmission du traumatisme, Philippe Réfabert, psychanalyste, rappelle l'importance du langage dans la construction de l'identité : « Pour s'inscrire dans le langage et accéder au statut de sujet parlant, il faut avoir été inscrit dans le langage par la psyché de l'autre. »<sup>250</sup> L'autre étant le plus souvent en premier lieu la mère qui, en parlant à l'enfant qui n'a pas encore acquis le langage, soit en terme psychanalytique à l'*infans*, lui permet de mettre des mots sur le monde qui l'entoure mais aussi de se voir exister dans les mots de la mère. En tirant un trait sur la langue tchèque, Buback tire un trait sur un héritage et donc sur une partie de lui-même, ce qui en fait un être atrophié, un être vivant à moitié. Ce renoncement est d'autant plus complexe car la langue tchèque semble lui manquer ici alors que quelques lignes plus loin, en observant le cadavre, il pense « Qui avait bien pu faire cela ? Un être humain ? Peut-être valait-il mieux le laisser vivant aux Tchèques, comme animal reproducteur... »<sup>251</sup> Que signifie cette expression ? Cette réflexion renvoie tout d'abord au plus bas instinct de l'homme qui est ici un animal, un animal reproducteur qu'il faudrait laisser aux Tchèques afin qu'ils donnent naissance à un autre animal. Peut-être Buback exprime-t-il ici un début de compassion pour les Tchèques, qui, s'ils veulent se débarrasser de la domination et de la barbarie nazies, devront se montrer aussi sanguinaires que cet assassin ? C'est sur cette énigme que se termine la première rencontre entre les deux personnages principaux. Même si Morava méprise les Allemands en les comparant à des porcs, il n'en subsiste pas moins chez lui un sentiment d'infériorité. Il se traite lui-même d'idiot et ne

---

<sup>247</sup> *Ibid.* p. 31.

<sup>248</sup> *Ibid.* p. 32.

<sup>249</sup> *Ibid.* pp. 32-33 : « Une fois les autres partis, il passa son irritation sur le Tchèque. [...] Il regretta de ne pouvoir l'engueuler dans son ancienne langue maternelle. En allemand tout cela semblait parfaitement incolore. »

<sup>250</sup> Chiantaretto, Jean-François, *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Collection Inconscient et Culture, Paris, Dunot, 2004, p. 20.

<sup>251</sup> *HM*, p. 33.

parvient pas à prendre la parole de façon assurée<sup>252</sup>. Ce sentiment semble refléter son sentiment personnel de trahison et de mal-être face à l'agression allemande de 1938, car à plusieurs reprises, Morava compare l'Allemagne du Troisième Reich à ce qui subsiste de la Tchécoslovaquie en opposant la violence du régime nazi à la dignité de la « nation » tchèque. Il est bafoué dans ses sentiments personnels aussi bien que dans son identité ethnique tchèque.

Les personnalités des deux personnages principaux se dessinent alors lentement, fortes de paradoxes et de non-dits. Buback cache sa double culture, de même que Morava, qui ne parle allemand qu'une seule fois alors qu'il est entouré d'agents de la Gestapo<sup>253</sup>. À aucun moment sa double culture n'est mentionnée ici. Les Tchèques et les Allemands travaillent chacun de leur côté, séparés par l'idéologie nationale-socialiste. Si les Allemands sont dans un premier temps présentés comme des êtres brutaux, le personnage de Buback va lentement nuancer cette vision. Morava, quant à lui, semble incarner toutes les valeurs positives de la Moravie, en étant présenté comme un jeune homme travailleur et appliqué. Le tableau de départ est bancal et penche en faveur de la Tchécoslovaquie, ce qui pourrait naïvement être expliqué par la nationalité de l'auteur lui-même. Toutefois, au fil du récit, les portraits de ces deux personnages vont gagner en nuance pour éloigner du roman une vision simpliste de l'Histoire dans laquelle les Tchèques seraient les gentils et les Allemands les méchants.

---

<sup>252</sup> *Ibid.* pp.27-28 : « L'homme demanda encore : « Y a-t-il une secte capable de commettre un acte pareil ? » Quel idiot de ne pas y avoir pensé ! Oui, ce meurtre pouvait cacher un rite, mais lequel ? Il ne voyait rien de tel dans l'histoire de leur nation. » et « Morava dut se racler la gorge avant de pouvoir répondre d'une voix ferme. »

<sup>253</sup> *Ibid.* p. 23 : « Son bon allemand fit de l'effet. »

## **I.5. Jan Morava, un roman de formation ?**

### **I.5.1. Février, une naissance timide**

Dès le départ, Jan Morava est présenté comme un garçon timide mais consciencieux dans son travail. Il ne ressort de son portrait aucun trait de caractère particulier si ce n'est l'extrême application avec laquelle il effectue son travail. Comme nous l'avons dit plus haut, il est même considéré par les Allemands comme un « bleu », à savoir une personne trop jeune pour avoir une quelconque expérience de la vie, voire naïf ou peut-être même idiot.

Dans la construction du roman, la narration va sans cesse balancer entre les deux inspecteurs, le tout entrecoupé par des plongées dans la psyché de l'assassin. Ainsi, en alternant la focalisation sur Buback, puis sur Morava et enfin sur l'assassin et en répétant ce processus de façon régulière, le narrateur nous donne à voir non seulement l'évolution d'un personnage à la fois mais aussi la vision de ce même personnage par l'autre. L'Allemand voit le Tchèque et lui attribue des traits de caractère particuliers et inversement. De plus, leur amitié naissante va les amener à s'observer eux-mêmes. Ainsi se dessinent dans un premier temps deux portraits de chaque personnage, puis trois puisque le meurtrier, traqué par ces deux hommes, livrera également sa vision de chaque personnage<sup>254</sup>.

La première rencontre sur les lieux du crime entre Morava et Buback met en avant le sentiment paradoxal fait de mépris et de peur que le jeune inspecteur ressent devant les Allemands présents. Il lui faut se racler la gorge plusieurs fois avant de prendre la parole et il est intimidé devant les hurlements des SS. Morava reste toutefois un ardent défenseur de son pays, il évoque la force de sa « nation » qu'il juge incapable d'un crime aussi barbare et se montre blessé devant la capitulation de Munich. Derrière cette discrétion, qui ne semble pas faire de ce personnage un héros, à savoir un personnage capable de courage pour défendre une

---

<sup>254</sup> Nous reviendrons sur le personnage de l'assassin ultérieurement. Si son existence est certes connue des services de polices tchèques et allemands, son identité ne l'est pas encore et son portrait n'est dressé que par le narrateur auctorial, les hypothèses émises par les services de police n'étant que suppositions.

cause, se cache une ambition, celle de satisfaire les exigences de son supérieur, Beran<sup>255</sup>. Lors de son rapport, il met toute sa concentration au service de cet objectif, en y ajoutant toutefois une condition. Il pense : « Il décida que s'il réussissait, il se déclarerait aujourd'hui même à Jitka, avant qu'un autre le fasse ! »<sup>256</sup> Ce jeune homme timide et avide de bien faire se donne ici une occasion de repli. S'il traverse les lieux d'un bombardement sans ciller<sup>257</sup>, il est en revanche incapable de mener une discussion et encore moins d'avouer les sentiments qu'il nourrit depuis deux ans à la secrétaire de Beran. Au fil de ces premières pages, Morava est présenté comme un petit garçon sage, un écolier qui attend de récolter les compliments du maître pour son bon travail. Plusieurs figures vont venir jouer le rôle du maître pour le jeune inspecteur : Beran, son supérieur, puis ensuite Buback<sup>258</sup>.

Cette impression d'innocence est renforcée par le fait que Morava connaisse dans ce chapitre initial intitulé « Février » sa première expérience sexuelle. Après avoir raccompagné Jitka chez elle, les deux jeunes gens passeront leur première nuit ensemble. Il faut toutefois remarquer que Morava n'est pas au cœur de cette initiative. S'il raccompagne la jeune fille chez elle, c'est parce que Beran le lui a ordonné<sup>259</sup>. De même, s'il ose entrer chez elle, c'est parce qu'elle le lui propose. Sans la menace d'une nouvelle attaque aérienne, il ne serait pas entré tout d'abord dans la cave de l'immeuble pour se protéger puis ensuite dans son appartement pour prendre un thé. Une fois son courage retrouvé, le jeune homme, fidèle à ce qui semble être une habitude, se racle la gorge<sup>260</sup> avant de déclarer : « Pardonnez-moi la manière avec laquelle je vous pose cette question, mais je manque d'expérience... pensez-vous... croyez-vous que je vous... que vous me... que nous nous... que nous pourrions peut-être mieux faire connaissance ?... »<sup>261</sup> La redondance des points de suspension ainsi que l'utilisation du conditionnel, cumulées aux excuses que Morava présente avant même d'oser poser sa question mettent bien entendu en avant sa timidité excessive et en font pour le lecteur un personnage à part, immédiatement considéré comme un personnage porteur de valeurs positives telle que la gentillesse ou le respect, ce qui contraste avec la manière dont le jeune homme se comporte sur les lieux du crime. En effet, même s'il semble intimidé par les

---

<sup>255</sup> *HM, op. cit.*, p. 37 : « Morava se concentrait sur la manière dont Beran passait d'un point d'interrogation à un autre. Pendant toute la longue période qu'il avait passée dans cette maison, il avait eu pour ambition de répondre à tout correctement. »

<sup>256</sup> *Ibid.* p. 37.

<sup>257</sup> *Ibid.* p. 22 : « Il fit surtout attention à ne pas abîmer ses chaussures en ersatz de cuir et évita les flaques près des bouches à incendies. »

<sup>258</sup> *Ibid.* p. 63 : « Morava décida que son premier objectif serait de faire en sorte que cet homme [Buback] ne le tienne plus pour quantité négligeable. »

<sup>259</sup> *Ibid.* p. 54 : « « Prenez une moto, raccompagnez-la chez elle en rentrant et soyez là demain matin ! » décida Beran. »

<sup>260</sup> *Ibid.* p. 32.

<sup>261</sup> *Ibid.* p. 55.

Allemands, il sait user de stratagèmes afin de reprendre confiance en lui (les imaginer dévêtus) mais aussi afin de faire abstraction du spectacle qu'offre le cadavre de la baronne<sup>262</sup>. En revanche, face à ses sentiments intimes, il semble perdre le contrôle de lui-même. Ces sentiments-là sont mis à l'écart, voire refoulés. Peut-être n'ont-ils pas la place d'exister dans ce contexte de violence ? Lorsque Jan Morava découvre la photo de Hilde et Heidi sur le bureau de Buback, il pense : « Se pouvait-il que cet Allemand, lui aussi, éprouve encore de l'amour après tout ce qu'il avait fait ? »<sup>263</sup> Cette réflexion participe clairement au tableau initial que Morava le Tchèque se fait de Buback l'Allemand. Implicitement, il le pense dénué de sentiment car monstrueux, tel le « porc à l'engrais » qu'il a vu dans la figure du SS. Pour lui l'équation est simple : il est allemand, il est nazi et donc un criminel sans sentiments. Puisque la nature humaine par définition est faite de sentiments, cet homme n'est pas un humain, contrairement à lui, Morava, qui vient de connaître l'amour. Ce questionnement vient toutefois ébranler sa vision initiale ; s'il s'interroge, c'est qu'il doute et remet en question son opinion première. La locution « lui aussi » vient pour la première fois rapprocher les deux personnages : lui, tout comme moi, nous savons peut-être aimer. À cet instant, nous savons que Morava n'est pas un personnage manipulé par la propagande mais capable de réflexion personnelle et d'ouverture à autrui.

En quittant les locaux pragois de la Gestapo, Morava revient sur le conflit mondial et pense : « Il y avait eu une époque où l'infamie subie par sa nation le faisait tant souffrir qu'il aurait été capable d'aller jusqu'à mourir pour sa liberté. »<sup>264</sup> Il y a donc dans sa vie un avant et un après, marqués par la nuit qu'il vient de passer avec Jitka. Un avant au cours duquel sa vie ne valait en somme pas la peine d'être vécue dans des conditions d'occupation, où il aurait été prêt à la sacrifier au nom de la Tchécoslovaquie. Et c'est cette détermination muette qui caractérise le mieux Morava, un « entêtement de Morave » comme le précise Beran<sup>265</sup>. Depuis sa nuit avec Jitka, le jeune homme se sent en vie pour la première fois. Il parle de son « existence terrestre »<sup>266</sup>, comme si jusqu'à présent, son existence n'avait été qu'une abstraction mise au service d'une résistance intérieure contre l'envahisseur, une résistance personnelle, la survie physique de son corps, dans un oubli de ses sentiments. À partir de ce moment précis, les forces du jeune inspecteur vont s'unir afin de donner du volume à sa personnalité. Il reste appliqué et discret mais sa résistance passive se mue en détermination

---

<sup>262</sup> *Ibid.* p. 28 : « Morava regarda de nouveau le cadavre. L'entraînement agissait : il était capable de ne voir en elle qu'un simple objet d'enquête judiciaire. »

<sup>263</sup> *Ibid.* p. 63.

<sup>264</sup> *Ibid.* p. 64.

<sup>265</sup> *Ibid.* p. 35.

<sup>266</sup> *Ibid.* p. 64 : « La nuit précédente, son existence terrestre avait été éclairée pour la première fois. »

active et il se promet de retrouver l'assassin de la baronne : « Au nom de ce bonheur, je te le jure, mon amour : je l'attraperai. »<sup>267</sup>

Ce passage est un point crucial dans l'évolution du personnage : en l'espace d'un chapitre, celui qui n'était qu'un garçon est devenu un homme, non seulement parce qu'il a connu une première relation amoureuse mais aussi parce que l'apparente passivité avec laquelle il évoluait jusqu'alors se transforme en détermination. Il semblerait que, cette nuit lui ayant révélé son envie de vivre, Morava tente de devenir maître de lui-même. Avec le déclenchement du conflit mondial, la continuité de la vie de Morava s'était rompue, la fin du conflit approchant, nous pourrions avoir l'impression que sa personnalité laissée en suspens pendant six années de guerre – d'où la difficulté à cerner sa personnalité au début du roman, tant il semble effacé –, reprend le dessus. Ainsi, de ce conflit émerge pour le jeune inspecteur un questionnement identitaire lui permettant de devenir « maître de lui-même. »<sup>268</sup>. Tout porte à croire qu'il décidera à présent seul de ses actes. C'est précisément parce que ce cheminement interne est en marche que nous pouvons parler ici de roman de formation, un roman qui situe l'évolution du héros, influencé par le contexte social ou historique, au cœur de l'action. Ainsi, Gero von Wilpert, philologue allemand, définit-il le roman de formation de manière suivante : il s'agit d'une « déclinaison allemande du roman d'initiation au cours duquel l'accent est mis sur l'influence d'événements historiques objectifs ainsi que de l'environnement personnel sur le processus de maturité de l'âme du héros, sur le développement et la formation harmonieuse de ses propriétés spirituelles qui en feront une personnalité complète, et non sur l'évolution de son caractère et de sa personnalité au fil de son destin personnel. »<sup>269</sup> Dans le roman de formation, la place occupée par les influences extérieures est essentielle pour le développement du héros, qui n'en n'est d'ailleurs pas un au début du roman. Ici, le conflit a marqué la personnalité de Morava : elle s'est effacée, mise en retrait afin de permettre à ce personnage de survivre. C'est la raison pour laquelle Jan Morava nourrissait depuis deux ans

---

<sup>267</sup> *Ibid.* p. 64.

<sup>268</sup> Kaufmann Jean-Claude, « L'identité, une nouvelle religion ? », in : Gruszow Sylvie, *L'identité : qui suis-je ?* Paris, Le collège de la cité, le Pommier, Cité des Sciences et de l'Industrie, 2008, p 20. Dans cet article, Jean-Claude Kaufmann revient sur la naissance du concept d'identité depuis le colloque de Claude Lévi-Strauss, objet d'une publication chez Grasset en 1977, jusqu'à aujourd'hui ainsi que sur la difficulté de définir ce qu'est véritablement l'identité. Ainsi ne sommes-nous pas le reflet vide de nos papiers d'identité au sujet desquels il déclare : « Toute la réalité d'une personne était en effet censée pouvoir être concentrée en quelques papiers, l'identité étant perçue comme une donnée simple et contrôlable alors qu'elle est, à l'inverse, extraordinairement complexe, mouvante, insaisissable. ». En insistant sur la mouvance de notre identité et sur les cassures qui la constituent, Kaufmann met en avant l'évolution ininterrompue du soi, comme c'est le cas de Morava. Le lecteur assiste à la fin du premier chapitre à la naissance d'une nouvelle phase de l'identité du jeune inspecteur tchèque. Kaufmann parle alors d'une « émergence du sujet » qui deviendra « son propre maître ».

<sup>269</sup> Nous nous appuyons ici sur la définition de Gero von Wilpert : « Spezifische deutsche Abart des Entwicklungsroman, bei der weniger die Persönlichkeits- und Charakterentwicklung im Laufe der Lebensschicksale des Helden, als vielmehr der Einfluss der objektiven Kulturgüter und der personalen Umfeld auf die seelische Reifung und damit die Entfaltung und harmonische Ausbildung der geistigen Anlage (Charakter, Willen) zur Gesamtpersönlichkeit im Mittelpunkt steht », v. Wilpert, Gero, *Sachwörterbuch der Literatur*, Stuttgart, Alfred Körner Verlag, 1969, p. 93. Traduction faite par nos soins.

un amour muet pour Jitka. Le fait que la fin du conflit soit proche semble libérer petit à petit cette personnalité enfouie sous un zèle exagéré. De même, avec la fin du conflit, Morava se libère peu à peu de ses maîtres pour devenir son seul maître. Les événements extérieurs semblent bel et bien participer ici à la formation d'un héros.

## **I.5.2. Mars, l'affirmation du soi**

Le chapitre suivant, qui s'intitule « Mars », confirme cette évolution et met en parallèle le destin de Jitka avec celui de Morava. En insistant sur leurs nombreux points communs, le narrateur en fait une entité à eux-seuls mais aussi les représentants d'une future Tchécoslovaquie. Le narrateur met tout d'abord en avant leur « pudeur congénitale »<sup>270</sup>. Cet adjectif ne semble pas choisi au hasard, il signifie « être né avec », il s'agit donc d'un trait de caractère propre à ces deux jeunes gens depuis toujours car ils ont tous les deux été élevés dans la même tradition, celle de la Sainte Bible de Kralitz<sup>271</sup>. Jitka et Morava sont donc liés par un long passé commun et par des traditions familiales immuables. Les circonstances les amènent pourtant à briser les convenances en passant la nuit ensemble sans être mariés. Cependant, un lien invisible les ramène à leurs traditions séculaires puisque sans se le dire, les deux jeunes gens pensent bel et bien à se marier un jour<sup>272</sup>. La guerre accélère et ralentit à la fois leurs prises de décision.

Encore étonné de cette relation, Morava ne peut s'empêcher d'en faire l'analyse et de se considérer à nouveau comme le « bleu » qu'il pense être aux yeux de tous. Le lendemain de leur première nuit d'amour, lorsque les deux jeunes gens se retrouvent à nouveau face à face dans l'appartement de Jitka, il pense : « Aujourd'hui, tout cela prenait la forme d'une énigme. Comment renouer les choses ? Par où commencer ? Que dire ? Comment la toucher ? Il était si désespéré de son ignorance et de son incompetence embarrassantes, qui le faisaient douter de sa virilité, qu'il eut envie d'aller se terrer dans un trou. »<sup>273</sup> Cette fois encore, le jeune inspecteur se rabaisse et semble incapable d'avoir une image positive de lui-même au point de ne plus se considérer comme un homme, puisqu'il remet en doute sa virilité. Il redevient ici un

---

<sup>270</sup> *HM, op.cit.*, p. 72.

<sup>271</sup> *Ibid*, p. 73 : « Tous deux venaient de respectables familles moraves. Elles avaient la sainte Bible de Kralitz pour loi depuis des temps immémoriaux et des générations entières avaient attendu leur nuit de noces pour découvrir le corps de l'autre. »

<sup>272</sup> *Ibid*, p. 73 : « Cependant, l'idée, encore tacite, qu'ils se marieraient certainement dès que possible avait soulagé leur conscience. »

<sup>273</sup> *Ibid*, p. 73.

petit garçon anxieux, bien loin du jeune homme que l'on découvrait à la fin du chapitre précédent, qui, exalté par son nouvel amour, prenait de lui-même la décision d'arrêter le meurtrier de la baronne. Ce que nous pourrions interpréter comme un recul dans l'évolution du héros sert en réalité à mieux comprendre sa personnalité. De fait, sa relation avec Jitka, parce qu'elle se déroule en temps de guerre est encore plus fragile que toute autre histoire d'amour naissante. Et cette fragilité de le ramener à un état de vulnérabilité, lorsqu'il était enfant et qu'il craignait si fort qu'il arrive quelque chose à sa mère qu'il allait contrôler sa respiration dans son sommeil<sup>274</sup>. Cette angoisse profonde trahit également son sentiment de devoir protéger les gens qu'il aime. S'il a peur de perdre sa mère, c'est aussi parce qu'il se doit de protéger son père ; il pense : « Bien que son père fût un homme imposant, Jan ne pouvait pas imaginer qu'ils puissent survivre sans sa mère. »<sup>275</sup> Il se doit alors aujourd'hui de protéger Jitka, parce qu'il l'aime mais aussi parce qu'il ne se voit pas survivre sans elle. Cette volonté de protéger autrui s'inscrit dans son curriculum vitae et il n'est alors pas étonnant que le jeune homme s'engage pour la protection de sa ville et de son pays en devenant inspecteur de police. Au cœur de cette réflexion sur lui-même, Morava se revoit, enfant, sur les terres de sa famille et se définit à nouveau comme « celui qui ne comprenait rien ». Dans le premier chapitre, le narrateur revient sur le malaise qui envahit Morava dès que quelqu'un hausse la voix et fait le lien entre cette angoisse et sa relation avec son propre père : « Jusqu'à sa mort, son père, qui parlait très fort, l'avait considéré comme un trouillard et cette réputation avait suivi Morava à Prague. »<sup>276</sup> Ici Morava semble faire le bilan de ce qu'il est ou plus exactement de ce qu'il doit garder de son enfance et de son adolescence puis de ce qu'il doit abandonner pour devenir un homme. Il se situe en quelque sorte dans une crise d'identité car le voilà obligé d'évoluer : la fin de la guerre est proche ; son supérieur, Beran, lui confie une affaire importante, quasi diplomatique puisqu'en collaboration avec un agent de la Gestapo en la personne de Buback et il vit sa première histoire d'amour. Dans ce contexte, il se doit de dresser un bilan. Nous avons à faire ici aux prodromes de sa vie d'homme adulte. En se posant la question « l'adulte que je suis en train de devenir est-il fidèle à l'enfant que j'étais? », Morava se détache de son enfance et semble vouloir en garder le meilleur pour devenir un homme. Son engagement envers Jitka bascule alors. S'il s'était laissé faire depuis le départ<sup>277</sup>, il se doit ici de prendre une décision

---

<sup>274</sup> *Ibid*, p. 73 : « Il se rappelait s'être réveillé en sursaut au milieu de la nuit lorsqu'il était enfant à l'idée qu'il était arrivé quelque chose de terrible à sa mère. En chemise de nuit de flanelle, tout humide de sueur tiède, il allait à tâtons à la porte de la chambre où se trouvait le lit solide de ses parents. Il l'ouvrait sans bruit et tendait l'oreille pour entendre son souffle faible caché par la bruyante respiration de son père. S'il avait un doute, il se glissait vers le lit pour vérifier que sa main ou son visage étaient encore chauds. ».

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>276</sup> *Ibid*, p. 27.

<sup>277</sup> *Ibid*, p. 73 : Alors que Morava ne sait comment renouer la relation avec Jitka au cours de leur deuxième nuit, c'est la jeune femme qui va prendre les devants « Alors, Jitka lui sourit et tendit la main vers le lampadaire.

lorsque la jeune femme lui déclare : « Si malgré tout tu n'arrivais pas à prendre soin de toi, je voudrais au moins avoir un enfant de toi. ». Son angoisse pour sa mère s'est transformée ici en une angoisse exacerbée pour la jeune femme et Morava ne peut retenir ses larmes<sup>278</sup>. Leur amour devient de plus en plus concret quand, pour la première fois, Jan observe la nudité de Jitka<sup>279</sup> et découvre en elle « la femme adulte. »<sup>280</sup> Alors que quelques pages auparavant, leurs baisers avaient encore « l'odeur de l'enfance »<sup>281</sup>, celle-ci semble bien loin et les deux jeunes gens entre de plain-pied dans une nouvelle vie d'adulte. Morava n'est plus l'être hybride entre enfant et adulte qu'il était au début du roman, il se rapproche de sa personnalité vraie et complète, de ce que Gero von Wilpert nomme « Gesamtpersönlichkeit ». Il était enfant, le voici en train de devenir père.

De fait, lorsque Morava doit à nouveau prendre la parole devant son supérieur, le narrateur observe : « Celui-ci [Morava] se sentait de plus en plus sûr de lui. »<sup>282</sup> Un sentiment encore fragile comme le montre par la suite les nombreuses réflexions que se fait le héros<sup>283</sup>, mais ce sentiment naissant est tout de même le signe de la maturation de la personnalité de l'inspecteur. Et cela ne semble pas être dû au hasard si cette prise de conscience naît au mois de mars, mois du printemps. En observant le changement de la nature, Morava observe en même temps les changements qui ont lieu en lui-même, non sans la même surprise<sup>284</sup>. De même, symboliquement, la nature ne semble pas ici touchée par les atrocités de la guerre et continue à vivre et à renaître. Ces bourgeons naissant préfigurent la naissance d'une nouvelle vie pour Jitka et Morava à travers l'enfant qu'ils souhaitent mettre au monde. Malgré le contexte violent dans lequel évoluent les personnages, la trajectoire de Morava semble ascendante. En effet, le personnage se situe dans la construction : construction d'un foyer, d'une carrière, d'une personnalité. Lorsqu'il rencontre une nouvelle fois Buback, afin que tous

---

Comme c'était simple ! pensa-t-il reconnaissant. Ses joues le brûlèrent à nouveau lorsqu'il entendit le froissement des habits. Mais ensuite, tout fut à nouveau merveilleux. »

<sup>278</sup> *Ibid*, p. 77 : Après s'être remémoré son enfance, Morava éprouve une sourde angoisse : « Il fut saisi d'une peur à la mesure de son adoration pour la jeune fille qu'il tenait dans ses bras. Mon amour, lui chuchota-t-il en pensée, que ferais-je si je te perdais ? Il sentit les larmes lui monter aux yeux, ce qui ne lui était plus arrivé depuis la mort de son père. » En faisant toujours le lien entre ses sentiments pour Jitka et l'amour pour sa famille, Morava inclut Jitka dans sa sphère familiale et le lecteur comprend alors que l'histoire entre les deux personnages est plus qu'une histoire d'amour passagère.

<sup>279</sup> *Ibid*, pp. 77-78 : « Pour la première fois, il voyait sa nudité et ne se contentait pas de la sentir. Son corps blanc, à la poitrine pleine et au ventre ombré, paraissait encore plus vulnérable. »

<sup>280</sup> *Ibid*, p. 78.

<sup>281</sup> *Ibid*, p. 74.

<sup>282</sup> *Ibid*, p. 81.

<sup>283</sup> *Ibid*, p. 82 : « Morava attendit, de nouveau assailli par de doute », *Ibid*, p. 83 « Morava prit sans doute un air idiot », *Ibid*, p. 73 « Au lieu des éloges qu'il attendait, il entendit l'une de ces questions qui lui montraient une fois encore les limites de son intelligence. »

<sup>284</sup> *Ibid*, p. 83 : « Il se laissa conduire jusqu'à l'île Strcheletsky [par Beran qui souhaite s'entretenir avec lui du rôle que joue Buback dans leur affaire] sans trouver le courage de parler en premier. Il se surprit même peu après à regarder les bourgeons gonflés, ce qu'il n'avait pas fait depuis une éternité. » Cette éternité semble aussi être l'éternité qu'a mis Morava avant de se dévoiler à lui-même sa propre personnalité.

deux se rendent dans la ville de Brno sur la piste du meurtrier, Morava est bien déterminé à montrer le meilleur de lui-même : « Morava luttait intensément contre le sommeil : il ne voulait pas montrer la plus petite faiblesse devant cet homme. »<sup>285</sup> À l'inverse, Buback reste « le dos bien droit, [...], les yeux ouverts durant les quatre dernières longues heures du trajet pendant qu'ils se glissaient vers Brno entre des voitures militaires et civiles. »<sup>286</sup> À ce stade du récit, tout semble donc opposer les deux personnages principaux, depuis leurs expériences professionnelles et personnelles jusqu'à leur posture : l'un reste ici droit et réveillé tandis que l'autre lutte pour ne pas céder au sommeil.

Une fois arrivés, Buback s'éloigne avec les représentants de la Gestapo de Brno et Morava se retrouve face à face avec deux représentants de la police locale : Matulka, chef de la police criminelle locale et son adjoint, Vatsa. Tous deux sont décrits comme des hommes peu recommandables, collaborateurs voire même délateurs selon les estimations de Morava<sup>287</sup>. Ces deux personnages tchèques sont le parfait contre-point au jeune Morava, qui poursuit ici la formation de sa personnalité. En mettant en scène ces deux collaborateurs tchèques, l'auteur dévoile un autre pan historique de la Seconde Guerre mondiale et ne fait pas de Morava, figure positive par excellence ici, le seul représentant de son pays. Ainsi point de manichéisme ou de parti-pris mais un tableau objectif des choses, les deux collaborateurs sont condamnés par Beran, qui les considère comme des « tache[s] sur ce qu'il reste de l'honneur de la police criminelle tchèque. »<sup>288</sup> Une fois la première réunion entre policiers tchèques et allemands terminée, les représentants tchèques invitent Buback et Morava à une soirée « amicale »<sup>289</sup>. Devant le refus de Buback, Morava se voit obligé de s'y rendre seul. Or, cette réunion qui se voulait amicale est en fait un prétexte afin de soutirer des informations à Morava sur l'état de Prague, de la Gestapo et du front. En tant que collaborateurs, l'issue de la guerre quelle qu'elle soit ne pourrait être favorable à ses deux personnages : ils seraient soit condamnés par leur compatriotes pour avoir pactisé avec l'ennemi, soit condamnés par les Alliés en tant que nazis. Et puisque l'issue du conflit est proche, le temps leur semble venu de réfléchir à une échappatoire. Et Matulka de demander : « Mais comment devaient-ils se comporter si, par hasard, pendant un bref intervalle, pour des raisons stratégiques, le Führer décidait encore une fois de raccourcir le front ? Comptait-on profiter de l'expérience des gens

---

<sup>285</sup> *Ibid*, p. 93.

<sup>286</sup> *Ibid*, p. 92.

<sup>287</sup> *Ibid*, p. 100 : « Ils étaient attendus par toute la police de Brno. Le chef de la police criminelle locale, Matulka, devait ce poste à une collaboration zélée. Il était membre d'organisations fascistes, et de la « Communauté nationale », de la « Ligue contre le Bolchévisme » et était par-dessus le marché très probablement un collaborateur. »

<sup>288</sup> *Ibid*, p. 100.

<sup>289</sup> *Ibid*, p. 102.

de Brno et leur demander de venir aider à leurs collègues de Prague à lutter contre les éléments criminels qui risquaient de profiter des événements ? »<sup>290</sup> En d'autres termes : « Pourrons-nous trouver refuge à Prague à la fois contre les troupes russes mais aussi contre les militants tchèques pour lesquels nous sommes des traîtres ? » Puis, Matulka et Vatsa tentent de savoir quelles sont les nouvelles du front : doivent-ils attendre l'Armée rouge tant redoutée ou la libération des Américains ?<sup>291</sup> Devant l'hypocrisie des deux policiers, Morava comprend vite que c'est la peur qui les guide<sup>292</sup> et montre un véritable dégoût envers ces deux collaborateurs. Sans état d'âme, il décide de leur mentir et se surprend alors lui-même : « Non ! pensa-t-il, horrifié, depuis quand était-il capable de mentir en regardant les autres en face ? Et sans rougir ? »<sup>293</sup>. Il serait naïf de penser que notre personnage a traversé six années de conflit sans jamais émettre le moindre mensonge. Or, ici, son mensonge change de nature. S'il a pu être une nécessité auparavant, le voici éhonté. Morava y prend même un certain plaisir<sup>294</sup> et rejette ainsi loin de lui ces deux représentants de la police. Lui reste droit alors qu'eux se sont fourvoyés dans des stratégies politiques. Ici encore, le mode de survie de Morava pendant la guerre est resté une résistance interne, un cloisonnement sur lui-même afin de passer le conflit dans les meilleures conditions possibles, une résistance qui semble avoir été commune à de nombreux Tchèques et que Detlef Brandes décrit comme « tendue, mais dans l'attente » de pouvoir agir<sup>295</sup>. La fin du conflit approchant, voici Morava autorisé à devenir quelqu'un, à ne plus être cette « fleur de lotus »<sup>296</sup> que Buback voit en lui. De fait, s'il nous était si difficile de mettre des mots sur la personnalité de Morava au début du roman, c'est parce que celle-ci ne semblait pas exister, ou du moins était-elle enfouie sous les apparences d'un jeune homme timide. Dans cette scène du deuxième chapitre, Jan Morava poursuit la construction de sa personnalité. Si dans le premier chapitre, l'accent est mis sur sa vie personnelle, nous avons ici à voir son comportement sur le terrain professionnel, dans une

---

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 103 : « Cependant, monsieur l'inspecteur adjoint pouvait-il leur indiquer comment se comporter concrètement au cas où Brno serait occupée par les bolcheviks ? Non qu'ils les attendissent, Dieu les en préserve, c'était une hypothèse purement théorique. Il ne fallait sans doute pas compter sur les Américains. Mais peut-être leur collègue avait-il d'autres informations de source sûre. » À travers le discours indirect et la demande formulée de façon extrêmement polie voire même soumise, le lecteur sent poindre la peur du représentant de la police de Brno mais aussi le double-jeu qu'il tente de mener envers Morava. En prêchant le faux pour savoir le vrai, il montre l'urgence dans laquelle il se trouve.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 102-103 : « Il comprit vite que la peur les rendait idiots. [...] Il comprenait la peur qui résonnait dans leurs formules hypocrites, mais la réputation de Matulka et son comportement le rendirent brutal. »

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 103 : « Jan Morava ne se doutait pas qu'il était capable de se réjouir du malheur des autres. » *Ibid.*, p. 103 et plus loin, alors que Matulka lui demande s'il a des informations du front : « Oh, non, leur confirma-t-il sans la moindre pitié [...] ».

<sup>295</sup> Brandes, Detlef, *Erzwungene Trennung*, op.cit, p. 89.

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 94 : « Le jeune homme était assez compétent et zélé, pas étonnant que Beran lui fasse confiance. En même temps, c'était un parfait exemple de « fleur de lotus », pour reprendre la formule qu'employait toujours Hilde pour désigner les âmes trop ouvertes et portées à faire confiance, formule qu'on pouvait lui appliquer à elle aussi. »

situation délicate. Et force est de constater qu'il n'est ni naïf ; puisqu'il remarque très bien le double jeu de ses collègues ; ni trop gentil au point que ceux-ci pourraient profiter de lui. Il devient lui-même stratège, choisit son camp et rejette loin de lui ces deux personnages, ce qui donne un relief supplémentaire à son personnage et le classe définitivement dans la catégorie des personnages positifs, représentant de la nation tchèque dans ce qu'elle a de meilleur. Morava sera donc le personnage emblématique de la Tchécoslovaquie en cette fin de conflit, celui qui se révèle à lui-même et aux autres pour faire le bien. Face à lui, les collaborateurs et délateurs sont explicitement rejetés et ne feront pas partie de la nouvelle nation tchèque débarrassée de l'ennemi. Devant leurs questions, Morava se montre froid, sûr de lui et affirme son intégrité. Il déclare : « Ils étaient des fonctionnaires de la police criminelle, comme leurs collègues de Prague [...]. Or, il ne connaissait personne à Prague qui soit tourmenté par de pareilles pensées. S'ils avaient servi ici l'ordre public comme c'était leur devoir, s'ils n'avaient pas mené de leur propre chef des activités politiques à titre privé, ils n'avaient rien à craindre. »<sup>297</sup> Et c'est sur cette phrase lourde de sous-entendu que Jan Morava quitte ses collègues pour se rendre à son hôtel, alors qu'à l'est justement le front approche<sup>298</sup>.

Leur retour à Prague donne l'occasion à nos deux personnages d'apprendre à se connaître. Si le trajet aller les avait placés côte à côte dans une voiture silencieuse, le retour donne l'occasion à Morava de constater que Buback sait faire preuve de compréhension. Alors que le trajet les conduit non loin de la ferme familiale, le jeune inspecteur espère avoir le temps de voir sa mère. Il propose donc à Buback de déjeuner dans une auberge non loin de la ferme. Celle-ci étant fermée, Morava sent son cœur se serrer à l'idée de ne pouvoir voir sa mère. C'est le moment que choisit Buback pour faire un pas vers le jeune Tchéque en acceptant dans un premier temps de déjeuner seul à l'auberge : « Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, l'Allemand manifesta un peu d'intérêt humain. »<sup>299</sup> pense Morava. Un intérêt certes très limité<sup>300</sup> mais qui permet à Morava d'associer à nouveau le qualificatif humain à un représentant allemand, alors que quelques pages plus en amont, le jeune policier les comparait encore à du bétail. Lorsque les deux personnages se rendent compte que l'auberge est fermée, Buback se montre compréhensif une seconde fois : « Il [Buback] déclara d'un ton sec qu'il n'avait pas du tout faim et se dégourdirait volontiers les jambes une petite demi-heure en prenant l'air. »<sup>301</sup> À ce stade du récit, il n'est pas possible pour le lecteur de

---

<sup>297</sup> *Ibid*, p. 104.

<sup>298</sup> *Ibid*, p. 104 : « Non, il ne s'était pas trompé, le calme de la nuit fraîche, était déchiré par un bruit de tonnerre, faible, mais reconnaissable. [...] Le front, comprit-il. Ils étaient donc déjà si près ? »

<sup>299</sup> *Ibid*, p. 115.

<sup>300</sup> *Ibid*, p. 115 : « « Une heure suffira ? » demanda Buback en style télégraphique. »

<sup>301</sup> *Ibid*, p. 116.

savoir s'il s'agit d'une stratégie de la part de Buback afin de gagner la confiance du jeune inspecteur. Une stratégie qui ferait sens puisqu'il le considère comme une « fleur de lotus », enclin à donner sa confiance facilement. Toutefois, nous savons que Buback est un homme seul et blessé. Cette blessure le rend fragile et dès le début du roman, cet agent de la Gestapo se détache des SS que rencontre Morava. Il y a donc une volonté de la part de l'auteur de nuancer ce personnage et de ne pas faire des tous les Allemands du récit des nazis ou des criminels de guerre. Alors que Morava se demandait si Buback était capable d'amour, il semble ici lui prêter des sentiments, le rapprocher de la catégorie des humains.

La courte visite de Morava chez sa mère révèle au lecteur quelques clefs sur la personnalité si fermée de Morava. Nous apprenons tout d'abord qu'il parle allemand parce qu'il a passé son enfance dans une région frontalière entre la Moravie et l'Autriche<sup>302</sup>. Puis Morava précise qu'il n'a pas voulu reprendre la forge de ses parents et déclare avoir été « puni de son attitude par la fermeture de l'université tchèque. »<sup>303</sup>. Ici l'incohérence est totale : comment Morava peut-il être concrètement coupable de la fermeture des universités tchèques décidée par le gouvernement du Troisième Reich afin de favoriser l'accès à la culture aux seuls Allemands ? Pourquoi se sent-il responsable de la politique allemande du Heim ins Reich, visant à « germaniser » le territoire tchèque<sup>304</sup>? Morava se sent donc coupable de ne pas avoir repris la forge familiale, comme l'aurait voulu la tradition. Déroger à la tradition dénote une certaine force de caractère. Même si pour notre personnage cette décision semble avoir été la bonne, il lui faut se sentir puni d'avoir désobéi, de ne pas avoir été un fils docile. La fermeture de l'université serait donc pour lui une punition juste pour ce refus et ses mauvaises relations avec son père. Une punition qui justifierait, voire équilibrerait son action : mon action méritait une punition, et puisque je suis puni nous sommes maintenant quittes. Morava se sent toutefois encore coupable envers sa mère, puisqu'il la laisse seule dans la propriété familiale<sup>305</sup>. Sa formation est en cours, car il ne se sent pas autorisé à vivre sa vie tel

---

<sup>302</sup> *Ibid*, p. 115 : « Morava lui expliqua brièvement que, comme son nom l'indiquait, il était originaire de Moravie ou, plus exactement, de l'ancienne région frontalière entre la Moravie et l'Autriche, celle vers laquelle ils se rendaient. C'est pourquoi il ne parlait pas trop mal allemand depuis sa plus tendre enfance. Son père était mort depuis longtemps. Sa mère vivait seule dans la forge qui appartenait à sa famille. ».

<sup>303</sup> *Ibid*, p. 115.

<sup>304</sup> Dans son article « Die NS-Pläne zur Lösung der « tschechischen Frage. », Jaroslav Miloteva, historien tchèque, revient sur les différentes phases de l'occupation du territoire tchèque et sur le traitement réservé à la population tchèque par les Nazis. L'auteur distingue cinq phases : 1) la séparation, l'isolement des Tchèques, 2) l'élimination des Tchèques du nouvel état, 3) choisir les Allemands ayant le droit de venir s'installer dans le protectorat, 4) installer les Tchèques capable d'être assimilés au centre du territoire (et non plus dans leur ancien territoire, comme pour reconstruire une nouvelle identité) et 5) « germaniser » ceux qui pouvaient l'être au sud, à l'ouest et au sud-ouest du territoire, puisque plus proche déjà du territoire allemand. Ainsi, la fermeture des universités fait partie de la première phase : isoler les Tchèques, les empêcher d'étudier et de se former afin d'en faire des gens plus manipulables et les obliger à partir d'eux-mêmes dans un premier temps. Miloteva, Jaroslav, « Die NS-Pläne zur Lösung der « tschechischen Frage », in : Brandes, Detlef (éd) *Erzwungene Trennung, op.cit*, p.17-37.

<sup>305</sup> *Ibid*, p. 121 : « Il allait la voir régulièrement, mais se sentait toujours coupable. ».

qu'il le souhaiterait et croule sous les contradictions : je veux être libre mais je dois être puni, je veux fonder une famille mais dois retrouver ma mère. Ce faisant, Morava jette les bases d'une réflexion participant à la construction de son identité immédiate mais aussi à la construction de son avenir et pose la question qui sous-tend le roman : « Serait-il encore possible de vivre ici les uns à côtés des autres ? »<sup>306</sup> En racontant son enfance à Buback, il revient sur l'époque antérieure au conflit et se souvient d'une cohabitation paisible entre Tchèques et Allemands : « [...] il y a encore dix ans, tout le monde parlait deux langues ici. Personne n'aurait alors prétendu que l'une était pire que l'autre. »<sup>307</sup> Morava ne voit donc pas en l'Allemand un représentant des coupables. Même s'il reste méfiant, il semble faire la distinction entre l'homme privé et l'homme au service de l'État nazi. Il comprend que le conflit met un terme à un voisinage paisible entre les deux nations mais n'amalgame pas l'Allemand à l'Allemagne. Son expérience passée ne semble pas avoir été détruite par la propagande, qu'elle soit allemande ou tchèque, et les coutumes moraves sont ici mises en avant comme prônant les valeurs de solidarité et de partage. Il raconte à Buback : « [...] il se rappela que, dans les petites caves, lors des dégustations en commun, l'on chantait des chants tchèques et allemands et qu'on invitait pas ses relations au *zabijacka* en fonction de leur langue. »<sup>308</sup> Plus loin, Morava précise que cette coutume servait à « éviter l'avidité primaire, à la racine de toute guerre. »<sup>309</sup> Le jeune inspecteur tchèque métaphorise le conflit mondial : la faim de l'Allemagne avait détruit la cohabitation entre Allemands et Tchèques. Toutefois, Jan Morava ne poursuit pas son récit et garde cette réflexion pour lui. Non seulement parce qu'il se doit de ménager ses relations avec un représentant de la Gestapo, mais aussi, et nous l'avons vu à plusieurs reprises, parce qu'il ne considère pas Buback comme un SS féroce<sup>310</sup> mais le rapproche au fil du récit de la catégorie des humains doués de sentiments. Ses impressions se confirment au fil du roman et à mesure que leur collaboration avance. Même si Morava reste méfiant, s'attendant toujours à une ruse de la part de Buback pour gagner sa confiance, il s'interroge sur la réelle motivation de cet agent de la Gestapo en qui il ne voyait au départ

---

<sup>306</sup> *Ibid*, p. 122 : En observant le paysage de son enfance, Morava se remémore sa jeunesse : « Après Munich, celui-ci [le territoire des Sudètes] est revenu au Reich en attendant que l'Allemagne s'empare du reste du pays. Il aurait aimé savoir à quoi ressemblerait cette région après la guerre. S'ils n'étaient pas morts, reverrait-il ici ses camarades d'école, qui criaient « *Heil !* » autrefois en classe et hurlaient « *Retournons au Reich !* » dans le gymnase ? Serait-il encore possible de vivre ici les uns à côté des autres ? »

<sup>307</sup> *Ibid*, p. 122.

<sup>308</sup> *Ibid*, p. 122 : Le *zabijacka* est une « fête où l'on tue le cochon et où on le partage avec ses voisins », comme le précise la traductrice de l'ouvrage en note.

<sup>309</sup> *Ibid*, p. 123.

<sup>310</sup> *Ibid*, p. 131 : À ce sujet, Morava décrit Buback comme suit : « Durant tout le temps de leur collaboration inégale où l'un faisait le travail tandis que l'autre se contentait de le surveiller, il n'avait vu en l'Allemand qu'un patron pas très bavard. Pas aussi arrogant certes que les autres hommes de la Gestapo, mais pas non plus un collègue en qui il aurait pu avoir confiance. »

« qu'un patron pas très bavard »<sup>311</sup> et avec qui il pense maintenant pouvoir entamer une relation amicale : « Au début d'une relation, Morava le savait, les deux parties ont les mêmes avantages. Il faut seulement dresser un peu plus l'oreille et mieux tenir sa langue. »<sup>312</sup> Ce terme de relation n'est pas anodin ici : peut-être s'agit-il d'une relation de travail, ou alors d'une relation amicale, allant au-delà du travail. Quoi qu'il en soit, une relation implique un engagement des deux partis et une confiance en l'autre. Ainsi, à ce stade du récit, Morava semble étudier Buback pour savoir quelle tournure leur collaboration pourrait prendre. Cette naïveté propre à notre héros n'échappe pas à Beran, son supérieur, qui le met en garde : « [...] ne vous faites pas d'illusions ! Nous sommes tous encore plus mortels que nous l'étions auparavant. [...] Bientôt, il n'y aura pas que les lois, les institutions et les autorités qui perdront leur valeur, ce sera aussi le cas de la logique, voire de la morale. » En anticipant ainsi la fin du conflit, Beran tente de protéger Morava de ce qu'il considère comme des illusions : aucune relation ne pourra s'établir entre l'Allemand et le Tchéque, car les circonstances ne le permettent pas. Pour Beran, le conflit a annihilé l'humain et le sentiment ; la seule tâche qui les occupera bientôt sera celle de leur survie.

Une autre scène vient confirmer ce qui semble être de la naïveté chez le jeune Jan Morava. Quelques temps après leur retour de Brno, et alors que Morava avait confié à Buback que le père de Jitka avait illégalement tué un cochon pour nourrir sa famille et qu'il avait ensuite été emprisonné, ce dernier va se rendre chez celui-ci, sans prévenir Morava ni même Jitka. Or, si Buback couvre bien cet acte illégal et libère son père de prison<sup>313</sup>, il s'avère que ses intentions sont toutes autres : l'officier souhaite en réalité inviter Jitka à dîner<sup>314</sup>. Si Morava n'en éprouve que de la jalousie, la jeune femme voit les choses autrement et a peur de cet homme qu'elle ne connaît pas. Lorsque Morava lui demande de quoi elle a peur, elle répond : « Qu'il...qu'il puisse..., justement parce qu'il est seul, exiger de moi... »<sup>315</sup>. Sous-entendu, « qu'il exige de moi une relation sexuelle en échange de la protection offerte à son père ». Effectivement, dans ce contexte, les relations sont flouées dès le départ par la nationalité même des protagonistes et l'auteur, par cette simple phrase, met en avant une

---

<sup>311</sup> *Ibid*, p. 131.

<sup>312</sup> *Ibid*, p. 132.

<sup>313</sup> *Ibid*, p. 177 : Lors de leur rencontre, Buback annoncera à Jitka : « Chère mademoiselle, dit-il enfin, [...] j'ai la satisfaction de vous annoncer qu'il n'aura qu'une amende et ne tardera pas à être libéré. »

<sup>314</sup> *Ibid*, p. 159 : Après la visite de Buback, le père de Jitka lui téléphone pour lui faire part des intentions de l'agent de liaison de la Gestapo. S'ensuit la conversation suivante entre Jitka et Morava.

« Buback était chez moi !

- Est-ce qu'il va aider ton père ?

- Il ne l'a pas dit...

- Que voulait-il alors ?

- Il m'a invitée... »

<sup>315</sup> *Ibid*, p. 160.

réalité de l'époque : la menace du viol qui pèse sur les femmes en temps de guerre. Devant ses craintes Morava rassure sa compagne avec les mots suivants : « Guerre ou pas, Allemand ou pas, il y a des limites à la méchanceté car Dieu a créé des êtres comme toi, ma chérie, auxquels personne ne peut faire de mal. »<sup>316</sup>. Bien sûr, Morava est un homme amoureux, mais l'important dans cette déclaration est qu'il associe très clairement la guerre aux Allemands et les Allemands à des actes de violence, et ce, non pas pour faire peser sur les Allemands le poids des crimes de leur régime, mais justement pour les en dédouaner. Autrement dit, par cette affirmation, il démontre qu'il a encore une infime partie de confiance, sinon en les Allemands, du moins en cet Allemand-là. Et en ce sens, Morava constitue ici l'exception : alors que Beran lui explique qu'il doit rester sur ses gardes et que Jitka lui fait part de ses craintes, lui seul persévère et semble donner une chance à Buback d'être aussi l'exception parmi les Allemands<sup>317</sup>. C'est précisément la raison pour laquelle Morava est non seulement le personnage principal de ce roman, mais aussi son héros : il se détache de la masse et prend le risque de faire ce que personne ne fait, à savoir s'impliquer dans une relation qu'il souhaite amicale avec un Allemand. L'impossibilité d'une telle relation est évidente pour tous sauf pour lui. Lors de son dîner avec Jitka, Buback pense : « Dans la situation actuelle, une Tchèque normale ne pouvait tomber amoureuse d'un Allemand, qui plus est, d'un homme de la Gestapo. »<sup>318</sup> Et plus loin, lorsqu'il envisage une seconde de déclarer sa flamme à la jeune femme : « Je vous supplie de surmonter le dégoût que vous éprouvez sûrement à mon égard parce que je suis allemand. »<sup>319</sup> Il s'avère que Buback est lui aussi conscient de la difficulté de nouer des relations franches entre Tchèques et Allemands. La naïveté de Morava est peut-être sa principale qualité en ces temps perturbés, car elle lui permet de passer outre les préjugés des deux camps. Cette naïveté le fait évoluer dans un troisième monde. De fait, nous avons vu depuis le début du récit qu'Allemands et Tchèques vivaient chacun dans leur monde. Or, Morava, en se rapprochant de Buback malgré sa méfiance de départ, ouvre une troisième possibilité, celle d'un troisième monde, celui qui a disparu depuis le début du conflit : un monde dans lequel la cohabitation entre les deux peuples serait à nouveau possible. En effet, il devient porteur de l'espoir de réconciliation après la Seconde Guerre mondiale et le porte-parole de l'auteur, Pavel Kohout, qui espérait lui aussi la naissance d'un nouveau monde après

---

<sup>316</sup> *Ibid*, p. 160.

<sup>317</sup> *Ibid*, p. 160 : Avant de rassurer Jitka, Morava déclare : « Je le connais à peine, mais je ne pense pas que ce soit un maître chanteur ni un homme violent. Lorsqu'il m'a dit que sa femme et sa fille avaient été tuées par une bombe, il n'y avait pas de haine chez lui, mais de l'affliction. Cela m'a surpris de sa part. » Morava précise que Buback ne lui paraît pas violent, alors qu'il qualifiait les SS rencontrés au début du récit de « porc à engrais », hurlant sans cesse et de fait, violents dans leurs comportements avec autrui. Une fois de plus, Morava fait le *distinguo* entre nazi et Allemand et donne à Buback une place à part dans la constellation politique de l'époque. S'il fait partie de la Gestapo, il se montre aussi de plus en plus humain au fil du récit.

<sup>318</sup> *Ibid*, p. 174.

<sup>319</sup> *Ibid*, p. 179.

la fin du conflit. Pavel Kohout fait même de cette naïveté - ou si nous voulions la définir plus précisément, nous pourrions parler pour Morava d'une foi inébranlable en la vertu, puisqu'il se borne à chercher le bon chez Buback – l'une des principales caractéristiques de peuple tchèque. Devant tant de bonté, Beran déclare en effet à Morava : « Morava, Morava, cher brave Morava, lorsque cette guerre sera finie, prenez garde que le monde ne s'effondre pas autour de vous. Vous êtes criminaliste et tchèque, vous vivez donc dans un double conte de fées où le Bien combat le Mal. »<sup>320</sup>

Morava combat *de facto* le Mal, puisqu'il est engagé dans la police tchèque pour la défense de la ville de Prague. Dans ce cas précis, il lui faut défendre les femmes de Prague contre celui que les services de police appellent désormais le « tueur de veuves ». En tant que Tchèque, et d'après les déclarations de Beran, le Bien semble être ancré en lui. Paradoxalement, son monde pourrait s'écrouler à la fin du conflit, une fois le cauchemar terminé. C'est à la fin du conflit que Morava pourra payer sa naïveté en découvrant que certains de ses compatriotes, au sein de la police de Prague, ne sont pas, comme lui, aptes à se battre pour le Bien en toutes circonstances.

À la fin de ce chapitre, soit à la fin du mois de mars, Morava apprend qu'il va devenir père<sup>321</sup>. Le souhait de Jitka se réalise et Morava voit ainsi s'allonger la liste des personnes qu'il se devra désormais de protéger. En effet, depuis le début du récit, nous apprenons que Morava, enfant, s'était mis en tête de protéger sa mère en allant vérifier qu'il ne lui arrive rien pendant la nuit. Puis il s'engage auprès de Jitka, et transfère l'angoisse qu'il nourrissait à l'idée qu'il puisse arriver quelque chose à sa mère sur la jeune femme. Ensuite, il lui faut protéger les femmes de Prague, en arrêtant le meurtrier. La fin de la guerre approchant, il lui faut protéger son pays des dernières attaques désespérées de l'Allemagne. À la fin du chapitre précédent, nous avons quitté un Jan Morava amoureux pour la première fois, déterminé à arrêter le meurtrier. Au fil du deuxième chapitre, sa personnalité s'est affirmée. Même s'il semble naïvement croire qu'une entente serait possible entre Buback et lui, il n'en reste pas moins que Morava grandit : du jeune homme timide qui passait pour « un bleu », il ne reste pas grand-chose puisque le jeune inspecteur prend ici l'affaire en main par diverses initiatives, même s'il compte encore sur l'approbation de Beran et son fameux « Bien, Morava !<sup>322</sup> ». Ici, le jeune homme franchit une étape supplémentaire et s'apprête donc à devenir père. Il franchit

---

<sup>320</sup> *Ibid*, p. 189.

<sup>321</sup> *Ibid*, p. 193 : « Tu vas être père ! Fais attention de pas trop secouer l'enfant et moi. Oui, tu vas être Papa ! » lui annonce Jitka.

<sup>322</sup> *Ibid*, p. 191 : Dans ce chapitre, Morava prend l'initiative de faire surveiller le cimetière de Vycherad après avoir remarqué que les victimes du tueur (elles sont désormais au nombre de quatre) avait pour point commun de se rendre régulièrement dans ce même cimetière. Après avoir fait part de cette idée à Beran, il reçoit le fameux compliment avec un plaisir non dissimulé : « Bien, Morava ! dit Beran après un long moment. Le compliment en fut tout heureux bien que le mérite en revint surtout à Jitka. »

également les étapes qui lui permettront de s'affranchir de ses maîtres, à commencer par Beran.

### **I.5.3. Avril, cataclysme avant catharsis**

Le début du mois d'avril commence par une description bucolique de la relation qu'entretiennent Jan et Jitka et sur leur point commun principal : leur attachement à leurs racines. Le narrateur précise : « Tous deux avaient grandi dans des familles qui constituaient un univers en soi. Leurs maisons paternelles n'étaient pas un pigeonier d'où l'on pouvait s'envoler librement pour un autre. Si le destin vous emportait à des kilomètres, vous saviez jusqu'à votre mort que c'était là que se trouvait le pilier de votre existence. Et si vous n'en bougiez pas, vous envoyiez toute votre vie des messages d'amour à ceux qui s'étaient enfuis. »<sup>323</sup> Or, cette description est quelque peu paradoxale : la maison est à la fois le « pilier », ce vers quoi l'on revient physiquement ou en pensée lorsqu'arrive le besoin de se ressourcer, mais elle est aussi l'endroit duquel certains fuient. On n'en part pas volontairement, mais c'est le destin qui permettrait, ou plutôt qui contraindrait les jeunes gens à quitter le foyer familial, et non une volonté propre. Il s'agit ici d'une métaphore illustrant le chemin de vie de Morava. Nous avons vu que Jan et Jitka avaient connu leur première nuit ensemble avant le mariage, allant en ceci à l'encontre d'une tradition bien ancrée dans leur culture. Les deux jeunes gens décident donc de se marier plus tard, tout en continuant à vivre sous le même toit et alors que Jitka est enceinte. Malgré leur attachement profond aux traditions de leurs familles, Jan et Jitka sont obligés de s'en éloigner. De fait, les circonstances de leur rencontre ne laissent que peu de place à une relation « normale » ; il semble que les deux personnages soient dans l'urgence et veuillent créer un foyer, donner la vie avant de perdre la leur. Au début du chapitre précédent, Jitka déclarait à Jan : « Si malgré tout tu n'arrivais pas à prendre soin de toi, je voudrais au moins avoir un enfant de toi. »<sup>324</sup> Un enfant qui se substituerait à la présence de son père si celui venait à disparaître. Un enfant qui naîtrait dans un contexte où donner la vie est un acte rare et où la survie l'emporte sur la vie. Ici Jitka et Jan vont sciemment à l'encontre de leurs traditions, et ce pour une raison simple : ils sont dans l'incertitude de pouvoir vivre encore ensemble longtemps. L'Histoire vient interférer dans leur relation et les presse de s'engager. À l'image de la maison paternelle : les voici

---

<sup>323</sup> *Ibid.* p. 202.

<sup>324</sup> *Ibid.* p. 78.

obligés de fuir cette maison pour s'émanciper de l'influence des traditions, qui pourtant constituent leur socle commun, leur repère. Dans la construction de sa personnalité, Morava sera obligé de faire des choix et de s'éloigner de son éducation, c'est ainsi que s'édifie de façon générale la personnalité de l'être humain. En s'opposant aux choix faits pour moi par mes parents, ou du moins en faisant mes propres choix, je deviens une personnalité à part entière, ce que Morava a fait lorsqu'il a refusé de reprendre la ferme de son père. Et ce sont les sentiments de culpabilité nés alors qui le ramènent toujours à son « pilier » et à sa mère. D'autre part, ces deux jeunes gens ne sont que les deux faces, l'une masculine, l'autre féminine, d'une même éducation et d'une même culture : « Ils incarnaient l'idéal : « Une seule âme dans un seul corps. » »<sup>325</sup>. Ainsi Jitka et Jan sont-ils les représentants de la culture et de la nation tchèque dans ce qu'elle a de plus pur. Jamais les deux personnages n'expriment de sentiments négatifs. Morava est un homme appliqué, consciencieux, Jitka est une femme discrète, fiable et courageuse. Lorsque son compagnon décide de tendre un piège au meurtrier en utilisant une technique d'appât, à savoir en faisant passer l'une de ses collègues pour une veuve dans le cimetière où le meurtrier a l'habitude de chercher ses victimes, c'est elle qui se propose de jouer ce rôle dont personne ne veut. De même, lorsque sa grossesse la fatigue et que Beran lui propose de prendre quelques jours de congé, elle déclare : « Je tomberais vraiment malade à ce moment-là. Il n'y a que le travail qui me maintienne sur pied. »<sup>326</sup>, un entêtement qu'elle partage avec Morava. Nous pourrions alors dire que ces deux personnages vertueux représentent l'avenir de la Tchécoslovaquie, le couple originel sur les épaules duquel la patrie pourra se reconstruire sainement, le foyer lumineux d'une nouvelle fratrie. Plus loin, nous apprenons que leur mariage est fixé au 28 avril<sup>327</sup>. Les voici ramenés à la tradition : les deux jeunes gens se marieront dans le village natal de Jitka. Ces deux personnages effectuent sans cesse des va-et-vient entre la maison paternelle et l'émancipation, représentée par Prague. Ainsi se construisent-ils jusqu'au jour où la maison paternelle ne sera plus pour eux un point de repère mais un élément lointain, somme toute constitutif de leur identité.

Dans ce troisième chapitre, les relations entre Buback et Morava s'intensifient et les deux hommes semblent prendre plaisir à travailler ensemble<sup>328</sup>. Buback prend pour le jeune inspecteur tchèque une place particulière, peut-être est-il même sur le point de se substituer au premier maître de Morava, Beran. De fait, lors de leurs entretiens sur l'affaire du tueur de veuves, Morava s'aperçoit que Buback et lui en arrivent aux mêmes conclusions. Ainsi, leur

---

<sup>325</sup> *Ibid.* p. 203.

<sup>326</sup> *Ibid.* p. 203.

<sup>327</sup> *Ibid.* p. 204 : « Par gratitude, il fixa leur mariage religieux au 28 avril, dans le village natal de Jitka, où il avait déjà fait publier les bans. »

<sup>328</sup> *Ibid.* p. 205 : « Il [Morava] s'aperçut ainsi qu'il comptait de plus en plus sur Buback » et « l'Allemand s'était mis à coopérer intensément et efficacement. »

façon de penser et de réfléchir ne seraient-elles pas si différentes l'une de l'autre. Ce rapprochement enchante Morava, mais ce qui l'enchant le plus, c'est qu'il semble aussi faire plaisir à Buback : « [...] l'inspecteur principal suspectait les mêmes personnes que lui. Il le lui dit un jour et eut l'impression de lui faire plaisir. »<sup>329</sup> Nous ne sommes pas loin ici du fameux compliment de Beran : « Bien, Morava », que Jan attend après chaque compte-rendu. De plus, cette envie de plaire à Buback relève ici de la relation élève-maître, ou plutôt père-fils. Nous avons vu plus haut que Morava n'entretenait pas de bonnes relations avec son père et que ce dernier le considérait comme un « trouillard »<sup>330</sup>. Au fil du roman, il apparaît important à ses yeux de se faire apprécier et respecter par d'autres figures paternelles, à commencer par Beran. Puis cette identification à une figure paternelle se transfère vers Buback. Un transfert qui est d'autant plus significatif que Buback est un Allemand et lui un Tchèque. Alors que les deux mondes semblaient cloisonnés, il s'opère ici une rencontre, un croisement entre les deux personnages. Il est important de noter que le personnage de Morava semble toujours transférer ses sentiments d'un personnage à un autre. Alors qu'enfant il était inquiet pour sa mère, il transfère maintenant cette inquiétude sur Jitka. Alors qu'il pense avoir déçu son père disparu, il fait tout pour satisfaire son supérieur. Sa relation avec Buback est des plus ambiguës, car s'il s'efforce de le satisfaire, il sait que les deux hommes ne pourront jamais être amis et qu'ils ne sont que des collègues de circonstance. Il serait en effet trop dangereux pour Morava d'entretenir une relation amicale avec un Allemand : il serait considéré comme un traître à la patrie par les Tchèques ou comme un espion par les Allemands, comme nous l'explique Pavel Kohout, dans un entretien que l'écrivain nous a accordé : « J'ai choisi un lieu et un thème dans lequel, peu avant la fin de la guerre, alors que le fossé entre Tchèques et Allemands était déjà impossible à combler si l'on ne voulait pas passer pour un traître, un Tchèque et un criminaliste nazi pouvait se rapprocher pendant une enquête uniquement dans le cadre du travail. »<sup>331</sup> Ainsi, le cadre est posé par l'auteur lui-même : jamais leur relation n'ira plus loin qu'une relation de travail, née du travail. Cette envie de Morava de percer à jour la personnalité de cet Allemand qui l'intrigue sous-tend pourtant le roman. Et le lecteur de se demander : sa naïveté va-t-elle mener Morava à l'échec ou lui permettra-t-elle de se rapprocher de Buback, comme pour transmettre un message de réconciliation ?

Toutefois, nous l'avons vu, Morava n'est pas sans ignorer ce fossé qui sépare dorénavant, et pour une durée indéterminée, Tchèques et Allemands et il est intéressant de voir que Jan Morava compare les meurtres des jeunes veuves à une coutume inca : « Depuis

---

<sup>329</sup> *Ibid.* p. 205.

<sup>330</sup> *Ibid.* p. 27.

<sup>331</sup> Pavel Kohout, dans une réponse reçue le 06 mars 2014. Traduction faite par nos soins.

la première affaire, le cœur découpé lui rappelait la coutume incompréhensible des anciens Incas qui avait coûté la vie à tant d'Espagnols. »<sup>332</sup> Or, les Espagnols dans ce cas précis sont les conquérants, les envahisseurs avides de conquérir une terre inconnue et les Incas sont leurs victimes. Les rapports de force entre les peuples incas et espagnols se transforment en une lutte inca pour retrouver la liberté et représentent également les rapports de force entre Allemands et Tchèques, qui, rattachés au Reich, subissent le régime nazi. Apparaît alors ici l'idée d'une vengeance qui serait perpétrée à l'encontre des Allemands par les Tchèques. Même si cette piste est réfutée par la découverte d'une victime de nationalité tchèque, qui laisse à penser que le meurtrier ne fait pas de distinction entre les nationalités de ses victimes mais qu'il privilégie surtout les femmes, il n'en reste pas moins que l'idée de vengeance est sous-jacente au récit depuis le début de l'action. Dans la seconde partie de récit, le meurtrier laissera d'ailleurs libre court à ses pulsions meurtrières en prenant part aux combats de rue lors de la libération de Prague, choisissant ses victimes uniquement parmi les Allemands.

Au cours du chapitre consacré au mois d'avril, ce meurtrier va encore frapper plusieurs fois, mettant à mal les plans de Morava et surtout sa confiance en lui. Chaque échec le rabaisse à ses yeux et il lui faut tout le soutien de Beran pour ne pas sombrer dans une profonde dépression<sup>333</sup>. Celui-ci lui fait d'ailleurs remarquer ses états d'âme de façon un peu brutale : « Ne vous comportez pas comme une femme séduite et abandonnée, Morava ! »<sup>334</sup>. Une remarque qui met une fois de plus Morava à l'écart des « autres », de ses « hommes » par exemple, puisque Morava semble montrer plus de sensibilité que ses collaborateurs et c'est précisément ce qui agace son supérieur<sup>335</sup>. Une fois encore, il ne fait pas parti d'un groupe mais est présenté comme l'exception. À ce moment du récit, Beran fait part à Morava de toute la confiance qu'il porte en lui : le commissaire principal commence par lui retirer officiellement l'affaire, et ce uniquement afin de mieux le protéger de la colère de leurs supérieurs en cas d'échec<sup>336</sup> puis il déclare : « Oui, Morava, je flaire chez vous un talent que, toute modestie mise à part, j'ai peut-être eu autrefois. Et une même ténacité. [...] Vous attraperez ce monstre ! »<sup>337</sup> Le maître adoube l'élève et réalise ainsi le souhait de Morava : être reconnu parmi ses pairs comme un homme capable. Il pense : « Il venait à peine de le dégrader et le distinguait, à présent, d'une manière dont Morava s'était jusque-là contenté de

---

<sup>332</sup> *Ibid.* p. 206.

<sup>333</sup> *Ibid.* p. 226 : « Il fallut à Morava toutes ses forces pour donner l'impression que tout allait bien. Ses hommes ne remarquèrent rien d'extraordinaire chez lui. Pourtant, au fond de lui-même, il était désespéré. Cela n'avait pas échappé à l'un d'eux. Une fois l'Allemand parti informer son administration le commissaire principal tapota l'épaule de son adjoint. « Accompagnez-moi. » »

<sup>334</sup> *Ibid.* p. 227.

<sup>335</sup> *Ibid.* p. 227 : « Morava avait l'air très malheureux. Cela mit le commissaire principal en rogne. »

<sup>336</sup> *Ibid.* p. 78 : « Je vais reprendre moi-même l'affaire pour qu'on ne réclame pas votre tête »

<sup>337</sup> *Ibid.* p. 227.

rêver. »<sup>338</sup> Tous les efforts de Morava se voient donc ici récompensés, même si, de manière officielle, il perd le contrôle de cette affaire, même si ses « hommes » pourraient penser qu'il est effectivement dégradé, cela n'a aucune influence sur le sentiments de satisfaction qu'il éprouve à cet instant, puisqu'aux yeux de Beran, il est capable de mener à bien son travail. Paradoxalement, alors qu'il prend les rênes officieuses de cette enquête, Morava reste sous l'influence de sa hiérarchie. Lorsque Beran lui demande de patienter avant de retrouver ses troupes – les deux hommes s'étaient isolés pour mettre les choses au clair – Morava ne peut s'empêcher d'agir comme le bon élève qu'il est : « Comme s'il exécutait un ordre, Morava fit le tour du chemin ovale sablonneux. »<sup>339</sup> Plus loin, il pense : « Il n'est pas très important qu'un criminaliste expérimenté ait fait tout ce qu'il avait à faire. C'était l'un des premiers préceptes de Beran. Morava l'avait autrefois noté dans son carnet. »<sup>340</sup> Rapidement pourtant, le quotidien et la réalité de la guerre le rattrape : « Même à cet instant, il se surprit à penser à Jitka, à sa mère, à l'enfant qui allait naître, à ses trésors que la guerre menaçait bien plus que le tueur de veuves. »<sup>341</sup> Le conflit mondial fait ici la jonction entre un Morava jeune adulte, et un Morava futur père, responsable d'une famille. S'ensuit un long monologue intérieur sur son rôle auprès des siens et auprès de Beran. Morava s'interroge : doit-il privilégier sa famille ou mener de front deux combats, protéger les siens et capturer un dangereux meurtrier ? Les questions s'enchaînent : Morava ne se pose pas moins de onze questions toujours en monologue intérieur<sup>342</sup>, parmi lesquelles : « Pourquoi, dans le conflit entre ses différentes obligations annoncées par Beran, ne se décidait-il pas pour ses responsabilités personnelles ? » ou encore « Le métier lui était-il devenu si indispensable qu'il était prêt à se résigner à la menace qui pesait sur ses proches ? »<sup>343</sup> Morava est indécis : parmi toutes les responsabilités qui lui incombent, il ne sait laquelle choisir. Doit-il privilégier sa famille ou sa carrière ? S'il est incapable de prendre une décision, c'est parce qu'il se sent l'obligation de protéger tous ceux qui l'entourent, sans exception. Sa mère, sa compagne et par extension, les femmes de Prague, soit sa ville, son pays. Nous l'avons vu plus haut, Morava vit dans « un double conte de fées où le Bien combat le Mal », c'est la raison pour laquelle le jeune inspecteur se voit incapable de faire un vrai choix : il décide alors de poursuivre sa traque,

---

<sup>338</sup> *Ibid.* p. 227.

<sup>339</sup> *Ibid.* p. 228.

<sup>340</sup> *Ibid.* pp. 228-229.

<sup>341</sup> *Ibid.* p. 229.

<sup>342</sup> *Ibid.* p. 230 : « Pourquoi ne prenait-il pas l'un des derniers trains pour aller chercher sa mère ? Pourquoi n'avait-il pas prévu depuis longtemps de les héberger, elle et les parents de Jitka, par exemple chez des paysans des environs de Prague ? Parce que cela coûtait un prix fou ? Pourquoi avait-il mis de l'argent de côté si ce n'était pour sauver les siens ? Pourquoi n'avait-il pas dit non à Beran sans attendre ? Par solidarité avec lui ? Pourquoi devait-il lui céder la priorité sur les siens ? Par peur pour lui-même ? Le commissaire principal lui avait enlevé l'affaire et s'en était lui-même chargé. Alors quoi ? »

<sup>343</sup> *Ibid.* p. 230.

non pas pour des raisons professionnelles, mais parce que c'est une promesse qu'il a faite à Jitka à la fin du mois d'avril. La jeune femme lui avait alors déclaré : « Capture ce monstre [...] J'en ai plus peur que d'Hitler. »<sup>344</sup> Une réflexion pour le moins inattendue mais que Morava s'explique parfaitement : « Adolf Hitler était le produit d'une nation disloquée. Il était terrible mais explicable. On pouvait donc en venir à bout. Le meurtrier inconnu et imprévisible arrachait la fine couche de peau de civilisation et renvoyait l'homme à ses origines bestiales. »<sup>345</sup> Dans ce passage, Jan Morava, et par extension Pavel Kohout, tente de trouver une explication à la période trouble qu'il est en train de vivre et pense pouvoir expliquer la prise de pouvoir d'Hitler et la mise en place de la dictature sans toutefois préciser en quoi ces événements sont explicables. Pavel Kohout, dans son autobiographie, n'avance pas non plus d'éléments explicatifs à la prise de pouvoir du dictateur. Morava s'explique-t-il la dictature par le vote des Allemands ? Par le manque de résistance des partis de la République de Weimar ? Par le manque de discernement des grandes puissances européennes devant le réel dessein d'Hitler lors de l'annexion de l'Autriche tout d'abord, puis des Sudètes ? Rejette-t-il ici la faute sur les Allemands ? Au vu de la relation qui est en train de se nouer avec Buback, cela semble peu probable. Toutefois, Jitka considère le meurtrier comme plus inquiétant que la barbarie nazie, puisqu'il arrache « une fine couche de peau de civilisation ». Norbert Elias, sociologue allemand, considère le Troisième Reich comme un « recul de civilisation », à savoir un mouvement en arrière dans les civilisations européennes établies depuis des siècles, une perte totale des valeurs humaines en quelque sorte<sup>346</sup>. Cette définition du sociologue rapproche la figure d'Hitler de ce meurtrier en série et ses actes seraient, dans le microcosme de Prague, une répétition des meurtres de masse du Troisième Reich, à plus forte raison lorsque la composante nationaliste entrera en jeu dans la dernière partie du roman et que le tueur ne choisira plus ses victimes que parmi les Allemands présents à Prague.

En attendant de reprendre le cours de l'enquête, Morava observe la vie continuer sur le fleuve. Lui vient alors une idée: utiliser un appât pour appréhender le meurtrier. Il s'agira d'installer une fausse tombe au cimetière et d'utiliser comme appât des collègues de travail, prétendant être des veuves éplorées. Cette idée lui permet de recevoir le compliment tant

---

<sup>344</sup> *Ibid.* p. 230.

<sup>345</sup> *Ibid.* p. 230.

<sup>346</sup> Elias, Norbert, *Studien über die Deutschen, Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. Und 20. Jahrhundert*, Sinzheim, Suhrkamp, 1992, pp. 223-271 : Elias qualifie l'existence du Troisième Reich d'« effondrement du contrôle civilisationnel », c'est-à-dire que ce qui constituait la civilisation de l'Allemagne s'est effondré, laissant la place à un manque de contrôle, à une chute libre des valeurs permettant au régime nazi de s'établir pendant douze ans.

attendu : « C'est bien, Morava », qui cette fois « lui donn[e] des ailes. »<sup>347</sup>. Parviendra-t-il à s'envoler de la tutelle de ce père de substitution ? Une fois l'équipe de travail germano-tchèque réunie, Morava explique son plan en plusieurs points<sup>348</sup>, comme il l'avait déjà fait lors de la découverte de la première victime et propose que la tombe factice porte son nom. Nous avons vu plus haut que le jeune inspecteur était prêt à sacrifier sa vie pour son pays avant qu'il n'entame une relation amoureuse avec Jitka. Après leur première nuit d'amour, Jan Morava avait ressenti la brusque immédiateté de sa « vie terrestre »<sup>349</sup>. Depuis le début de l'action, ce personnage ne cesse de s'affirmer, dans une formation constante de son identité. Ici, il propose de sacrifier son nom en l'inscrivant sur la pierre tombale, ce qui provoque deux réactions différentes : « l'effroi » de Jitka et l'indifférence du technicien chargé de mettre en place cette pierre tombale. Il va même plus loin en proposant d'utiliser l'appartement de Jitka comme celui de l'appât. Du point de vue du roman policier, ce nouveau rebondissement dans l'affaire et la mise en danger du couple de héros apporte une touche de suspense supplémentaire. Si jusqu'à présent les victimes étaient indifférentes au lecteur, le travail d'identification effectué ne le laisse pas indifférent devant ce que nous pourrions qualifier de double sacrifice : Jan Morava sacrifie la sécurité de sa compagne ainsi que la préservation de leur couple. Jusqu'alors, le jeune couple avait vécu les premiers mois de son idylle dans un univers éloigné de la guerre et des crimes du tueur de veuves. L'appartement de Jitka était devenu leur « refuge »<sup>350</sup> et Jan Morava sacrifiait maintenant leur bien-être à l'enquête, ou par extension, au bien-être de sa ville et de sa nation. C'est le moment que choisit Jitka pour elle aussi s'engager dans l'enquête en se portant volontaire pour jouer le rôle de la veuve. Voici le couple élevé au rang de martyrs, prêts à se sacrifier pour la sécurité publique. Devant le danger qu'encourt Morava dans son métier et la peur d'une mort soudaine provoquée par la guerre que les deux amants évoquent sans cesse, la répartition des rôles ici devient-elle une mise en scène prémonitoire de la fin du récit ? Peut-on parler ici de répétition générale avant la première représentation?

---

<sup>347</sup> *HM*, p. 237.

<sup>348</sup> *Ibid.* p. 238 : « À son habitude, il décomposa sa présentation en plusieurs points.

a. Une fausse tombe sera aménagée dès demain à un emplacement libre et approprié du cimetière de Vyčerad. [...]

b. Un appartement adapté [...] sera muni d'une plaque portant le même nom.

c. Des volontaires seront choisies au sein de l'appareil de police de Prague. [...]

d. Dans cette perspective, l'appartement sera en permanence occupé par deux hommes armés de pistolets ;

e. La veuve « de service » ne verrouillera pas la porte et lorsque quelqu'un sonnera ou frappera, elle criera de la cuisine, « c'est ouvert ! »

f. Dès que le nouvel arrivant entrera dans la cuisine, il sera mis hors d'état de nuire par les deux hommes cachés. »

<sup>349</sup> Voir p. 68 du présent travail.

<sup>350</sup> *Ibid.* p. 202 : « Leur accord tacite avait toujours eu cours : une fois passé le seuil de leur modeste et précaire refuge [...] ils n'avaient plus le droit de parler des horreurs et des atrocités de leur profession. ».

Ces acteurs de la future Tchécoslovaquie évoluent au fil du roman, si bien que le regard que chacun porte l'un sur l'autre met en lumière la formation de l'autre. Lorsque Jitka propose de jouer le rôle de la veuve, le regard que porte Jan sur elle se transforme. Il pense : « Où était-elle, cette émouvante timidité qui, lors de leur première rencontre, avait éveillé en lui le désir de la protéger jusqu'à la mort ? »<sup>351</sup> puis, plus loin : « Comme si [...] sa future maternité avait fait apparaître en elle les caractéristiques les plus personnelles d'un peuple qui, dans une région sans frontières naturelles, avait survécu au fil des siècles à toutes les catastrophes. »<sup>352</sup> Nous avons ici affaire à un parallèle entre Morava et Jitka. Au cours du chapitre précédent, Morava apprend qu'il va devenir père, ce qui réveille en lui une détermination que le lecteur ne lui connaissait pas auparavant. Le jeune adulte timide devenait alors un homme. La jeune Jitka poursuit une évolution semblable : la jeune fille qui lui sourait « mélancoliquement »<sup>353</sup> au début du roman est devenue une « femme adulte »<sup>354</sup> en affirmant son intention de devenir mère, et enfin, elle s'apprête à devenir une héroïne, dans tous les sens du terme. Dans le cadre du roman, Jitka devient ici le personnage féminin principal puisqu'elle glisse dans ce chapitre au centre de l'action. De plus, la jeune femme se distingue par son courage et rejoint la définition universelle du héros : « Personne qui se distingue par sa bravoure, ses mérites exceptionnels. »<sup>355</sup> Ces qualités exceptionnelles sont attribuées ici, nous l'avons dit, à la représentante de la Tchécoslovaquie, à une femme qui porte en elle « les caractéristiques les plus personnelles d'un peuple. ». Pavel Kohout fait de Jitka un idéal : une jeune femme tchèque, pure et courageuse, qui ne craint pas de se mettre en danger pour sauver ses semblables. L'auteur met également en relief la fragilité de son pays, « sans frontières naturelles », un pays vulnérable aux attaques extérieures donc, qui a toutefois su se relever de toutes les « catastrophes », sous-entendu : nous nous relèverons aussi de cette catastrophe que constitue la Seconde Guerre mondiale. Si nous avons déjà remarqué que le jeune inspecteur peut parfois se montrer naïf, il ressort de cette réflexion un idéalisme certain. Et l'auteur de confirmer : « Morava est un idéaliste, tout comme moi. »<sup>356</sup> Non seulement Morava idéalise sa compagne, mais en plus, malgré le manque de confiance en lui que nous lui connaissons, il semble également idéaliser aussi bien l'issue de son enquête que l'issue du conflit mondial. C'est ici précisément que réside le paradoxe du personnage : s'il craint les hommes qui haussent la voix, s'il cherche toujours les compliments de ses supérieurs, en lesquels il voit

---

<sup>351</sup> *Ibid.* p. 245.

<sup>352</sup> *Ibid.* p. 245.

<sup>353</sup> *Ibid.* p. 40.

<sup>354</sup> *Ibid.* p. 78.

<sup>355</sup> <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>, consulté pour la dernière fois le 03 janvier 2014.

<sup>356</sup> Réponse reçue le 06 mars 2014, à la question suivante : « Vous avez fait de la naïveté de Morava un trait de caractère positif. Pourrait-on dire que ce personnage représente l'espoir d'une Tchécoslovaquie pure et forte ? »

des figures paternelles de substitution qui ne le prendraient pas pour un « trouillard », Morava semble avoir une confiance quasi mystique en sa patrie. Cette confiance ne se manifeste pas chez lui par une analyse technique de la situation – des troupes qui avancent, de l'organisation de la résistance par exemple – mais c'est une confiance qu'il porte en lui, sans pouvoir l'expliquer. À plusieurs reprises, il évoque sa « nation » et la force de ses compatriotes, comme ici à l'image de Jitka, transfiguration de la Tchécoslovaquie. Lyriquement, nous pourrions ici rapprocher la vision qu'a Morava de sa compagne d'une vision poétique métaphysique. En effet, dans la poésie métaphysique, les corps féminins se transforment en paysages sous le regard passionné du poète/amant et deviennent un idéal de séduction et de féminité. Or, Jitka est enceinte, donc symboliquement, au faite de sa féminité, et au fil du roman, son corps se dévoile sous les yeux de Morava, qui en fait une œuvre d'art, une représentation métaphysique de la Tchécoslovaquie nouvelle qui naîtra après le conflit. Au début de leur relation, Morava ne connaît pas la nudité de Jitka, les deux personnages sont d'« une pudeur congénitale »<sup>357</sup>, puis, au fil de leur rencontre, il découvre dans le corps de Jitka un nouveau territoire et le champ lexical de la découverte géographique l'emporte sur les sentiments amoureux. Il est en effet question de « vague de concupiscence », d'« assaut », d'un « lieu dont il avait été le premier homme à troubler l'isolement »<sup>358</sup>. Plus loin, il pense : « C'était comme s'il ne cessait de découvrir en elle de nouveaux espaces, tandis que, de son côté, Jitka semblait mettre sans cesse à nu de nouvelles couches en lui. »<sup>359</sup> Enfin, le corps de la jeune femme change, elle fait l'expérience de la maternité en portant l'enfant de Morava. Malgré tout, la pudeur des deux jeunes gens reste un élément constitutif de leur personnalité<sup>360</sup>. Voici Jitka devenue une égérie tchèque, une mère d'un peuple nouveau. Notre couple principal évolue jusqu'à devenir l'emblème de la Tchécoslovaquie en temps de guerre, les vecteurs d'espoir, qui, en luttant contre le mal propagé par le tueur de veuves, luttent métaphoriquement pour une réhabilitation de la Tchécoslovaquie trahie.

Pour seconder Jitka dans cette entreprise délicate, la maîtresse de Buback, une allemande du nom de Marleen Baumann, se propose de jouer elle aussi l'appât. Ainsi les deux femmes devront-elles se relayer devant la tombe factice du cimetière. Si Marleen Baumann<sup>361</sup> est la maîtresse de Buback, elle est aussi celle de Meckerle, son supérieur. Leur relation est

---

<sup>357</sup> *Ibid.* p. 72.

<sup>358</sup> *Ibid.* p. 72.

<sup>359</sup> *Ibid.* p. 72.

<sup>360</sup> *Ibid.* p. 265 : Après avoir discuté des détails du plan de Morava, les deux jeunes gens se retrouvent dans l'intimité de leur salle de bains, où Jitka prend un bain : « Après avoir versé le contenu de la marmite pour la cinquième et dernière fois dans la bassine d'émail usée, il attendit dans la cuisine que Jitka soit déshabillée et dans l'eau. Elle avait toujours honte de sa nudité. La seule exception avait été le moment où elle lui avait demandé un enfant. »

<sup>361</sup> Nous reviendrons plus en détails sur le personnage de Marleen Baumann lors du portrait du second personnage principal, Erwin Buback.

donc secrète et prend de l'épaisseur au fil du roman. D'amants ils deviendront amis puis ils verront naître en eux de véritables sentiments l'un pour l'autre. Cette femme est à l'opposé de la jeune Jitka. Tout d'abord, malgré son apparente jeunesse, Morava remarque immédiatement qu'elle cache son vrai visage : « Il [Buback] disparut alors dans sa voiture de fonction et revint une demi-heure plus tard avec une jeune fille. Du moins le crurent-ils dans un premier temps. Cependant, il suffisait de jeter un regard sur son visage pour se rendre compte que c'était celui d'une femme expérimentée. »<sup>362</sup> Nous sommes loin ici de la jeune Jitka, de sa mélancolie et de la vie qu'elle porte en elle. L'expression « femme expérimentée » semble même porter en elle un sens quelque peu insultant. Dans les yeux de notre héros, cette femme, puisqu'elle n'est pas pure comme l'est sa compagne, le met mal à l'aise. Le narrateur nous révèle alors : « C'était le genre de femmes qui décontenançait Morava. Il était resté un villageois pour ce qui concernait les femmes. »<sup>363</sup>, ce qui confirme au lecteur à la fois le manque d'expérience du jeune homme mais aussi son attachement à un idéal, à cette vie naturelle et pastorale qu'il a connue étant enfant et vers laquelle il retourne sans cesse, soit en se souvenant avec nostalgie de son passé, soit en pensant à sa mère, qu'il souhaite faire venir à Prague. Sa mère et Jitka sont les deux seules femmes que Morava porte dans son cœur, en transférant son angoisse pour sa mère sur sa compagne, il en fait pour ainsi dire une seconde mère, la seule femme digne pour lui de vivre à ses côtés, dans une bulle tchèque au milieu d'un monde dominé par les Allemands. Cette bulle de valeurs tchèques au milieu de l'occupation allemande est d'ailleurs mise en avant par Beran, lorsqu'il déclare : « Les enfants [...] Ne commettez pas de fautes ! La bonne vieille expérience européenne d'avant-guerre nous fait espérer que le ressort qui fait agir ce monstre va encore fonctionner. »<sup>364</sup> Ainsi, le monde d'expérience sur lequel il faut s'appuyer non seulement pour comprendre le monde contemporain mais aussi l'affaire qui occupe nos personnages, est le monde de l'« avant-guerre », en d'autres termes, celui de la première République tchèque, expérience éphémère de l'indépendance et de la gestion autonome de la nation tchèque, lorsque les Tchèques eurent véritablement entre leurs mains le destin de leur pays. C'est ici un appel à la résistance que lance Beran en demandant à Morava et Jitka de préserver les valeurs tchèques dans cette enquête menée conjointement par la police tchèque et par la Gestapo. Cette investigation n'est autre que la Seconde Guerre mondiale, à l'échelle de la petite histoire. Ce faisant, Beran confirme Morava et Jitka dans leurs rôles de sauveurs et de symboles de la nation.

---

<sup>362</sup> *Ibid.* p. 249.

<sup>363</sup> *Ibid.* p. 72.

<sup>364</sup> *Ibid.* p. 249.

Peu après la mise en place de ce nouveau stratagème, Morava fait part à Buback de son admiration pour son amie et avant d'avoir pu peser ses mots, les invite à dîner chez Jitka<sup>365</sup>. Sa proposition le surprend lui-même<sup>366</sup>, il en est effrayé puisque c'est ici son univers familial empli de valeurs tchèques qu'il met en danger en prenant le risque d'y faire pénétrer des Allemands. De même, Buback est étonné et ne manque pas d'en souligner le danger : « Buback ne cacha pas son étonnement. « Est-ce qu'inviter des Allemands ne serait pas bien dangereux pour vous par les temps qui courent ? » »<sup>367</sup> De fait, les deux mondes qui cohabitent ici ne doivent pas se rencontrer, d'une part à cause des injonctions propres au système du Troisième Reich, d'autre part, parce que Jitka et Morava prendraient le risque d'être taxés de collaborateurs par leurs pairs et encourraient ce faisant soit la prison, soit la mort en cas de victoires des Alliés. S'ensuit une conversation entre Jitka et Morava qui reprend les bases d'une réflexion sur la culpabilité des Allemands. Celle-ci déclare : « Ce sont des ennemis, c'est incontestable. Leur peuple a fait tant de mal qu'ils en sont eux aussi responsables. »<sup>368</sup>. La culpabilité collective ne semble faire aucun doute pour la jeune femme, d'autant que Buback est au service de la Gestapo. Il n'est pas un Allemand lambda, un voisin ou une vague connaissance, il sert véritablement le Troisième Reich et le représente au quotidien. Ainsi Jan et Jitka sont-ils dans un premier temps enclins à ranger Buback et Marleen dans la catégorie des ennemis. Jitka poursuit toutefois sa réflexion en évoquant la fin proche du conflit et avec elle, la réorganisation des rôles à l'intérieur même de leur pays : « Mon Papa a déjà réfléchi à la manière dont il devrait se comporter s'il rencontrait un Allemand après la guerre. Il a envie de lui dire : « Hors de mon chemin, Allemand ! Ne vois-tu pas que c'est un homme qui arrive ! »<sup>369</sup> Nous avons ici une fois de plus affaire à l'opposition homme/animal, exactement comme lors de la première rencontre entre Morava et les officier SS, lorsque le jeune homme les comparait à des « porcs à l'engrais ». La réflexion du père de Jitka va dans le même sens : lui, le Tchèque, serait un homme, une personne capable de sentiment, de fierté, de respect de la dignité humaine, alors que devant lui se tiendrait un meurtrier dans sa plus vile expression, un homme ayant perdu son humanité. Le fossé entre les deux peuples semble infranchissable, n'étaient la naïveté et la foi de Morava, qui continue de s'interroger : « Une sympathie ordinaire entre des êtres humains suffit-elle à combler et à aplanir des fossés et des talus qui paraissent infranchissables ? »<sup>370</sup> Plus haut,

---

<sup>365</sup> *Ibid.* p. 262 : « Morava ne pouvait plus garder ses sentiments pour lui. « Dites-lui, s'il-vous-plaît, que je l'admire. Nous, c'est-à-dire, ma fiancée et moi, aimerions l'inviter à dîner. Avec vous bien sûr... » »

<sup>366</sup> *Ibid.* p. 262 : « « Qu'est-ce que je suis en train de dire ? » pensa-t-il avec effroi. »

<sup>367</sup> *Ibid.* p. 263.

<sup>368</sup> *Ibid.* p. 263.

<sup>369</sup> *Ibid.* p.264.

<sup>370</sup> *Ibid.* p. 263.

Buback et Morava s'étaient salués de façon « cordiale »<sup>371</sup> et Morava avait observé chez Buback une « transformation »<sup>372</sup>, sans qu'il ne puisse pour autant la définir. Une fois de plus, nous remarquons que le personnage de Morava est un personnage capable de nuance et si sa naïveté peut paraître un trait de caractère inattendu en temps de guerre, elle est en fait au service de la réconciliation des deux peuples. Jitka poursuit alors sa réflexion et demande : « Mais si ces gens avaient compris ? S'ils essayaient réellement de faire pénitence ? Avons-nous le droit de les repousser simplement parce que nous avons peur des calomnies ? »<sup>373</sup> Un tournant s'opère dans ses pensées qui l'amène en envisager une relation d'amitié, ou du moins de cordialité, entre les deux couples. Il est important de noter ici que les personnages n'évoluent pas en solitaire, ils sont en couple et se définissent dorénavant comme tel. Jan Morava n'existe plus sans Jitka Modra et Erwin Buback n'existe plus sans Marleen Baumann. Ces deux entités sont là pour représenter leur pays respectif et pose la question de l'après: que feront-ils une fois le conflit terminé, lorsque le monde sera scindé en deux catégories : les vainqueurs et les vaincus, les innocents et les coupables ? C'est précisément la suite du questionnement que se pose Morava lorsqu'il retourne sur ses terres natales : nos deux peuples pourront-ils à nouveau vivre côte à côte ? Cette question est la question principale que se posèrent les Alliés après la Seconde Guerre mondiale : comment organiser une nouvelle Europe afin que les mésententes ou le ressentiment entre les peuples s'éclipsent au profit d'une paix durable ? À cette question, une seule réponse fut donnée: séparer les Allemands des Tchèques, afin de ne pas donner l'occasion à un nouveau conflit de naître. Ainsi les Alliés décidèrent-ils d'organiser le transfert de la population allemande vivant en Tchécoslovaquie vers l'Allemagne. Une Allemagne exsangue, peu encline à accueillir de nouvelles bouches à nourrir. Si en théorie cette solution semblait être la plus appropriée, il se trouve que la pratique fut tout autre : après les expulsions sauvages, fruit d'une vengeance des gardes tchèques envers les ressortissants allemands, les expulsions dites « organisées », ne furent pas moins chaotiques. Si l'on s'accorde à dire qu'environ 12 millions d'Allemands ont été expulsés entre 1945 et 1949, les chercheurs ne peuvent encore avancer de chiffres exacts quant aux nombres de victimes. Dans son ouvrage *Kalte Heimat*, Andres Kossert, se fondant sur des statistiques de l'ouvrage *Vertreibung und Vertreibungsverbrechen* parle de 610 000 morts et de 2,1 millions de cas non-élucidés<sup>374</sup>. Ces statistiques, publiées en 1989<sup>375</sup>, datent

---

<sup>371</sup> *Ibid.* p. 263.

<sup>372</sup> *Ibid.* p. 263.

<sup>373</sup> *Ibid.* p. 265.

<sup>374</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op.cit.*, p. 40: « Il existe des données très différentes concernant le nombre de personnes ayant trouvé la mort pendant les expulsions. Dans le recueil de documents « *Vertreibung und Vertreibungsverbrechen* », les archives fédérales avancent le chiffre de 610 000 morts et 2, 2 millions de cas non élucidés.»

toutefois de 1974. L'étude de Kossert fait le bilan de ces chiffres avancés et démêle la querelle d'historiens à ce sujet. Si Rudiger Overmanns reconnaît que la question des pertes humaines et matérielles suite aux expulsions reste une question compliquée, voire polémique<sup>376</sup>, l'historien avance toutefois le chiffre de 220 000 à 270 000 victimes, alors que Franz-Peter Habel parle de 460 000 victimes. Le nombre de disparus, ou de personnes dont le destin reste inconnu à ce jour, s'élèverait d'après Gerhard Reichling à 1,44 million, à rajouter aux 580 000 morts. Dans tous les cas, le nombre de victimes s'élèverait à 2 millions. Andreas Kossert s'interroge toutefois sur le fait que Wolfgang Benz remette en cause ces recherches et le chiffre de 2 millions. Il cite ce dernier : « Il a été longtemps question, même dans la littérature la plus sérieuse, de deux millions de morts suite à des actes de vengeance, de persécution ou de mauvais traitements pendant l'exode. Depuis, Rüdiger Overmanns, du centre de recherches historiques militaires, a estimé le réel ordre de grandeur à environ 30 000. » Et Kossert de corriger immédiatement cette lecture erronée de l'article de Rüdiger Overmanns : « Benz se trompe en citant Overmanns, car celui-ci n'évoque que le chiffre des victimes avérées des expulsions parmi les Allemands des Sudètes. On pourrait parler de 30 000 victimes uniquement dans les seules régions de Prusse orientale. » Dans un article intitulé « 1945 – Das Jahr der Verfolgung. Zur Problematik der Außergerichtlichen Nachkriegsverfolgungen in den böhmischen Ländern »<sup>377</sup>, Tomas Stanek revient sur le problème que posent ces chiffres des deux côtés de la frontière et estime à 130 000 le nombre de victimes (dont 6 000 auraient perdu la vie suite à des violences) et à entre 220 000 et 270 000 le nombre de cas non élucidés. Du côté tchèque en revanche, il y aurait eu entre 24 000 et 40 000 victimes (décès et autres) alors que la commission des historiens allemands et tchèques estime qu'entre 15 000 et 16 000 Allemands seraient décédés des suites des expulsions, avec une fourchette haute pouvant aller jusqu'à 30 000 maximum. Selon le centre contre les expulsions, 750 000 Allemands auraient été expulsés lors de la phase dite des « expulsions sauvages », soit avant les décrets de Potsdam, 165 000 auraient péri pendant les expulsions, sauvages ou organisées et environ 105 000 personnes seraient décédées après les

---

<sup>375</sup> Kulturstiftung der deutschen Vertriebenen (éd), *Vertreibung und Vertriebensverbrechen 1945-1948*. Compte-rendu des archives fédérales du 28. Mai 1974. Bonn, Kulturstiftung der deutschen Vertriebenen (éd), , 1989, p. 35.

<sup>376</sup> Overmanns Rüdiger, « "Amtlich und wissenschaftlich erarbeitet " Zur Diskussion über die Verluste während Flucht und Vertreibung der Deutschen aus der CSR .», in : Brandes, Detlef (éd), *Erzwungene Trennung Vertreibungen und Aussiedlungen in und aus der Tschechoslowakei, 1938-1947 : im Vergleich mit Polen, Ungarn und Jugoslawien*, op.cit., p.153: Rüdiger Overmanns parle d'une question «délicate, à laquelle il n'y a toujours pas de réponse satisfaisante.».

<sup>377</sup> Stanek, Thomas, « 1945 - Das Jahr der Verfolgung. Zur Problematik der Außergerichtlichen Nachkriegsverfolgungen in den böhmischen Ländern. », in: Brandes, Detlef (éd), *Erzwungene Trennung Vertreibungen und Aussiedlungen in und aus der Tschechoslowakei, 1938-1947 : im Vergleich mit Polen, Ungarn und Jugoslawien*, op. cit.

expulsions. Leur décès serait alors tout de même en lien direct avec les expulsions<sup>378</sup>. Le Centre contre les expulsions ne se risque pas à donner un chiffre définitif quant à l'ensemble des victimes mais propose un tableau chronologique des expulsions, tout en précisant qu'il est parfois impossible de savoir combien de personnes ont réellement été touchées<sup>379</sup>. Ainsi peut-on lire qu'entre 1945 et 1948, 3 158 000 Allemands auraient été expulsés de Tchécoslovaquie vers l'Allemagne ou l'Autriche, 238 000 d'entre eux auraient perdu la vie<sup>380</sup>. Si l'on additionne toutefois le nombre d'expulsés allemands entre 1945 et 1948, on obtient le nombre de 13 567 000 déportés ou expulsés parmi lesquels 1 997 500 auraient perdu la vie. Le ministère des affaires sociales de Bavière estime à 12 750 000 le nombre d'expulsés et à 2 230 000 le nombre de victimes, en se basant sur les statistiques de l'office fédéral de Wiesbaden<sup>381</sup>. Ces divergences entre les chiffres proviennent du fait que certaines zones accueillant les expulsés aient essayé de gonfler leurs chiffres afin de ne plus avoir à en accueillir. Dans le cas du Centre contre les expulsions, le nombre des victimes est comptabilisé depuis 1944 et non depuis mai 1945, date officielle de la fin du conflit.

La question du futur devient alors omniprésente dans le roman, et cette conversation entre Jan et Jitka, et plus particulièrement la réflexion que Jitka semble mener pour elle-même, marque une étape dans le récit. À partir de cet instant, les deux personnages tchèques n'auront de cesse de se poser deux questions fondamentales de l'après-guerre : qui est réellement coupable ? Que faire des Allemands qui vivent encore à Prague, ou plus largement, en Tchécoslovaquie et par extension, dans le reste des territoires occupés ? Dès lors, cette interrogation prendra une valeur éthique pour Morava, qui s'interrogera sur une solution juste. Après avoir envisagé inviter le couple d'Allemands à dîner, les deux amoureux retrouvent leur sphère intime, dans le même appartement où a été répétée la mise en scène destinée à piéger le tueur de veuves. Jitka prend un bain, puis les deux jeunes gens s'endorment l'un contre l'autre, en pensant à l'avenir. Leurs réflexions sur l'avenir ne sont toutefois pas marquées par le sceau de la guerre ou la peur du conflit, ils semblent épargnés par les

---

<sup>378</sup> « À la fin de la conférence de Potsdam, le 2.8.1945, environ 750 000 Allemands des Sudètes avaient déjà été expulsés de façon « sauvage ». L'année 1946 fut la phase principale des expulsions. D'après les recherches les plus récentes, 165 000 Allemands des Sudètes perdirent la vie de façon brutale pendant les expulsions, 105 000 périrent pendant ou après, des suites directes des expulsions. En 1950, 1,9 million de survivants trouvèrent refuge dans la zone d'occupation américaine (plus d'un million en Bavière, 400 000 en Hesse), 700 000 en zone d'occupation soviétique, 8 000 à Berlin, 140 000 en Autriche. »

<http://www.z-g-v.de/aktuelles/?id=56#sudeten> consulté le 8 mars 2014.

<sup>379</sup> Le tableau est consultable sur le site : <http://www.z-g-v.de> sous la rubrique Fakte/Hintergründe, consulté le 8 mars 2014.

<sup>380</sup> <http://www.z-g-v.de/aktuelles>, consulté le 8 mars 2014.

<sup>381</sup> « Après la fin des mesures d'expulsions, en 1950, on comptait en République Fédérale d'Allemagne, en République démocratique d'Allemagne, en Autriche, dans les pays de l'ouest de l'Europe et de l'autre côté de l'Atlantique environ 12 750 000 réfugiés. L'office fédéral pour les statistiques à Wiesbaden a chiffré le nombre de victimes à 2 230 000. » <http://www.sozialministerium.bayern.de/vertriebene/kulturerbe/index.php>, consulté le 8 mars 2014.

angoisses du quotidien, eux qui pourtant vivent au plus près de la criminalité. Le narrateur intervient d'ailleurs ici, dans une enclave pleine de bienveillance : « Ils rêvèrent alors ensemble à mi-voix, de manière intime, aux choses qui les attendaient dans dix, vingt ans ou encore au-delà. Comme s'ils n'étaient pas menacés par ce meurtrier fou et par la danse du feu du front qui les avait peut-être déjà séparés de ceux qu'ils aimaient. Que Dieu les protège. »<sup>382</sup> Le narrateur, qui n'intervient jamais directement dans le texte puisqu'il est auctorial, laisse ici la place à l'auteur, qui nous livre avec les personnages de Jan et Jitka son message d'espoir pour l'avenir.

L'espoir des deux jeunes gens va connaître un revirement terrible dans les chapitres suivants. Alors que Marleen Baumann, la compagne d'Erwin Buback, se trouvait au cimetière dans l'espoir d'attirer le meurtrier, les officiers SS décidèrent de procéder à une razzia au sein de la police tchèque afin de prévenir toute tentative d'insurrection. Cette razzia signifie que les policiers tchèques se sont vus obligés de rester sur place, sans pouvoir surveiller ni Jitka ni Marleen. Lorsqu'Erwin Buback et Jan Morava saisissent l'ampleur de la situation, ils se précipitent à l'appartement de la jeune femme et le rapprochement entre les deux hommes est alors évident. Tout d'abord, les deux inspecteurs comprennent en même temps qu'il se passe quelque chose de grave<sup>383</sup> puis le jeune Tchèque, qui, malgré la honte qu'il éprouve à se l'avouer, se sent soulagé de savoir que Marleen était à ce moment-là d'astreinte, essaye d'avoir de la compassion pour Buback, de « se mettre à sa place ». <sup>384</sup> Notons qu'il lui faut faire un effort, car la compassion envers l'Allemand ne se fait pas spontanément, il « essaye » d'imaginer ses sentiments. Malgré tout, cet effort constitue la suite logique des pensées de notre personnage principal depuis le début du roman. Rappelons que s'il était tout d'abord intimidé, Morava a ensuite tout fait pour gagner la confiance, sinon l'admiration de Buback puis son amitié. Ici s'opère alors la traversée du miroir. Devant l'urgence de la situation, les deux hommes vont symboliquement se rapprocher pour ne faire plus qu'un. Cela commence par l'effort du jeune Tchèque et se termine par l'expression de l'angoisse de Buback, qui s'accroche alors physiquement à Jan Morava : « Il [Jan] cria presque de douleur parce que Buback lui enfonçait ses ongles dans le poignet. »<sup>385</sup> À ce moment précis, les deux hommes sont côte à côte, non seulement parce qu'ils font face à la même angoisse mais aussi parce qu'ils ne sont plus l'Allemand et le Tchèque mais évoluent bel et bien dans le même monde. Ils sont tous les deux des hommes amoureux dans la crainte de perdre leur compagne. Leur

---

<sup>382</sup> *Ibid.* p. 266.

<sup>383</sup> *Ibid.* p. 286 : « Morava saisit la situation en même temps que l'Allemand. »

<sup>384</sup> *Ibid.* p. 286 : « Il savait qu'il aurait dû avoir honte de ses pensées, il essaya donc de se mettre à la place de l'homme assis à côté de lui et de partager sa peur. »

<sup>385</sup> *Ibid.* p. 288.

rapprochement se fait par le partage des mêmes sentiments puis par un geste, initié par Buback, qui montre au jeune homme que celui-ci a besoin de lui. Ainsi le rapprochement est-il réciproque et physique. Lorsqu'ils arrivent à l'appartement, Buback se précipite à l'intérieur et fait alors face à une nouvelle scène de crime : « Morava vit le sang se retirer d'un coup du visage de Buback. [...] Perdre un second être cher ? Quel terrible destin ! »<sup>386</sup> Le jeune homme pense être le spectateur de la détresse de Buback, mais alors qu'ils passent tous les deux dans la cuisine, c'est le corps de Jitka qu'ils découvrent : « Jitka était étendue entre la porte et la table. »<sup>387</sup> L'officier de la Gestapo réagit alors rapidement et décide de transporter la jeune femme à l'hôpital, pensant qu'elle vit encore<sup>388</sup>. Une fois arrivés, c'est au tour de Buback de se mettre à la place de Morava : il ne peut s'empêcher de caresser la main de la jeune femme. Ainsi les deux hommes ont-ils tour à tour plongés dans la vie et dans la psyché de l'autre, dans une tentative de se comprendre et de s'entraider. Erwin Buback devient ici Morava, il revit les instants douloureux de la perte de ses proches et pense : « Elle va s'en tirer ! » dit-il à l'inspecteur adjoint, comme s'il voulait se convaincre lui-même qu'il y avait encore de l'espoir. « Elle va s'en tirer ! »<sup>389</sup> Si la première fois qu'il prononce ces mots, il les adresse à Jan, la seconde fois semble être pour lui seul, sous forme de discours indirect. Lui qui nourrissait des sentiments pour la jeune Tchèque et qui connaît la douleur de la perte, semble ici vouloir en préserver Morava, comme l'on préserve un membre de sa famille ou un ami proche. Buback souhaite épargner Morava. Notre héros poursuit son apprentissage dans la souffrance. Lorsque Beran vient lui rendre visite, sa naïveté prend le dessus et il place de façon irrationnelle tous ses espoirs en cet homme : « Comme s'il espérait soudain que cet homme expérimenté et intelligent, son mentor, son conseiller et en fait son second père, allait se débrouiller pour que Jitka, qu'il aimait comme une fille, revienne vers eux du seuil de la mort où elle se trouvait. »<sup>390</sup> Si Morava compte encore sur Beran, comme lorsqu'il attendait avec fébrilité d'être complimenté sur son travail, son personnage dépasse ici son maître puisque, comme lui explique Beran, il a pris le risque d'aimer. Beran se comporte ici véritablement comme un père (« son mentor, son conseiller et en fait son second père »<sup>391</sup>) ; Morava le rapproche même de son grand-père<sup>392</sup> car il a des gestes de consolations tendres : « il passa la main sur la tête de Morava », « Les mains de Beran se posèrent sur ses

---

<sup>386</sup> *Ibid.* p. 288.

<sup>387</sup> *Ibid.* p. 288.

<sup>388</sup> *Ibid.* p. 288 : « Buback mobilisa l'expérience qu'il avait acquise dans les villes encerclées et bombardées. La jeune femme vivait. Le couteau avait dû manquer le cœur de peu. Il fallait l'opérer au plus vite. »

<sup>389</sup> *Ibid.* p. 289.

<sup>390</sup> *Ibid.* p. 297.

<sup>391</sup> *Ibid.* p. 297.

<sup>392</sup> *Ibid.* p. 297 : « Comme son grand-père de Moravie, il sortit des beignets d'un paquet. »

épaules »<sup>393</sup>. Il lui avoue alors son admiration avec les mots suivants : « Vous avez peut-être l'impression que je connais la vie mieux que vous. Mais à présent, je me fais l'effet d'un débutant à côté de vous. Je suis resté seul parce que je n'ai pas osé lier mon destin à celui d'un autre être. [...] Je suis pauvre aujourd'hui comparé à vous. Parce que vous aimez, vous souffrez comme je n'ai jamais souffert et, pour cette raison, vous avez à présent plus d'expérience que moi. Et vous résisterez également mieux dans votre combat contre le mal. »<sup>394</sup> Le discours que tient Beran nous confirme plusieurs choses : tout d'abord, Jan Morava est bel et bien une exception, il ose ce que d'autres ne font pas, comme fonder une famille en temps de guerre. Il est donc en ce sens notre héros, celui qui va être amené à triompher des situations difficiles. Ensuite, sa trajectoire vers le haut se poursuit et la perte de Jitka va constituer un nouveau palier dans la formation de sa personnalité. Nous sommes ici très précisément au milieu du roman et ce n'est pas un hasard si cet événement vient perturber le cours du récit à ce moment-là. Le combat contre le mal qu'évoque Beran se rapproche à mesure que les troupes russes se rapprochent de Prague. Les mots de Beran nous confirment également que Morava est plus qu'un inspecteur adjoint, il est celui qui a pour mission de sauver sa patrie du mal. Morava le héros, Jitka la martyre. Pourtant Morava doute tout d'abord et remet en question son existence ainsi que l'un des piliers fondateurs de son identité : la religion. Il pense : « Pourquoi ne priait-il pas constamment Dieu pour elle ? Parce que, il se l'avoua, pour la première fois, il était furieux contre Lui. [...] Les certitudes dans lesquelles il avait été élevé l'abandonnaient. Et le doute s'infiltrait dans la brèche. »<sup>395</sup> Jan Morava s'éloigne encore un peu plus du foyer maternel, de la ferme qui constituait le point de repère de son existence. En s'en détachant, il devient autre, davantage lui-même, s'affirme. Sa décision semble prise : « Trois brebis fidèles et dévouées ou aucune. »<sup>396</sup> Si Jitka venait à le quitter, il se sacrifierait pour la rejoindre. Morava devient un autre homme. Si son amour pour Jitka lui avait tout d'abord donné une force supplémentaire dans sa lutte contre le tueur de veuves, Morava se soumet ici au bien de la Tchécoslovaquie, lui offrant sa vie. À partir de ce moment-là, Jan Morava n'aura plus peur pour personne et devient un homme libre.

La mort de Jitka est l'objet d'un très court sous-chapitre<sup>397</sup> et marque pour les deux hommes la césure dans leur relation : ils ne sont plus simplement collègues mais se retrouvent à égalité devant la vie. Tous les deux ont perdu une femme et un enfant. Le jeune Morava

---

<sup>393</sup> *Ibid.* p. 298.

<sup>394</sup> *Ibid.* pp. 298-299.

<sup>395</sup> *Ibid.* p. 304.

<sup>396</sup> *Ibid.* p. 305.

<sup>397</sup> *Ibid.* p. 306 : « Jitka Modra mourut à cinq heures du matin précises et avec elle ce qui aurait été un jour son enfant. Jan Morava avait dormi si profondément que seule l'étreinte compatissante de Buback le réveilla. »

rattrape pour ainsi dire Buback. Lui qui semblait vivre dans un monde épargné par le mal et la guerre doit maintenant faire face au deuil et à son propre sentiment de culpabilité, tout comme Buback qui pensait avoir mis son épouse et sa fille en sécurité près de Dresde. Nous pouvons dire que nos deux personnages principaux se sont ici croisés. Buback redevient le jeune homme amoureux, alors que Morava est à présent veuf et sans enfant. Le nœud du roman se joue ici, alors que la formation de Morava, jusque-là ascendante, connaît une tragédie et que Buback est épargné. Dans l'étreinte de Buback à Morava lors du décès de Jitka, il y a non seulement de la compassion mais aussi une tentative de mettre Allemands et Tchèques sur un même pied d'égalité, comme s'il y avait eu un transfert d'identité. Morava est devenu le Buback du début du roman, et inversement. Cela ne signifie pas que nos personnages sont interchangeables, mais, de façon subtile, l'auteur se sert de la mort de Jitka non seulement pour créer un choc chez le lecteur mais aussi afin de mettre les deux personnages principaux sur un même pied d'humanité. Commence alors le mois de mai, dernier mois de la guerre.

#### **I.5.4. Mai, la bataille de Prague, la naissance de Morava.**

Le mois de mai commence par la mort de Jitka et de l'enfant qu'elle portait. Jan Morava est à nouveau seul et se sent plus que jamais investi d'une mission : trouver le meurtrier et mettre en sécurité les femmes de Prague. Après avoir passé la nuit auprès de Jitka, notre personnage principal se transforme : il ne laisse pas de place à ses sentiments, à son travail de deuil, mais se forge une carapace afin de se protéger de la douleur. Si le narrateur raconte sa transformation en les termes suivants : « Jan était très différent de l'homme qui s'était endormi auprès de Jitka vivante. »<sup>398</sup>, il semble minimiser la métamorphose qui s'est opérée dans la psyché du jeune homme. Dès le début du roman, Jitka est la seule personne à pouvoir changer notre héros. Après leur première nuit passée ensemble, Jan avait éprouvé le besoin de vivre, évoquant son « existence terrestre »<sup>399</sup>, son éveil à la vie qui l'entoure, lui qui s'était jusqu'alors enfermé dans son travail pour mieux résister au quotidien de la guerre. Une fois encore, Jitka est celle qui va donner au personnage principal une force inattendue. En effet, le lecteur connaît un Jan Morava plutôt naïf, quelque peu fleur bleue, lorsqu'il jure par exemple sur l'amour qu'il éprouve pour Jitka d'attraper le meurtrier<sup>400</sup>. Sa personnalité ne semble pas

---

<sup>398</sup> *Ibid.* p. 319.

<sup>399</sup> *Ibid.* p. 64 : « La nuit précédente, son existence terrestre avait été éclairée pour la première fois. »

<sup>400</sup> *Ibid.* p. 64 : « Au nom de ce bonheur, je te le jure, mon amour : je l'attraperai. »

très affirmée et il est difficile de lui attribuer d'autres traits de caractère que ceux de « travailleur » ou « zélé ». La fragilité de sa personnalité en construction est toutefois nécessaire au roman : il faut qu'il soit tout d'abord fragile pour que les péripéties de son quotidien le mènent vers une force de caractère, une affirmation de soi. La première de ces affirmations avait eu lieu après la nuit passée avec Jitka. Dès lors, sa détermination n'avait plus connu de limites, malgré de nombreux revers dans l'enquête. Toutefois, Morava était encore en quête de l'approbation de Beran. Ici, il se libère de cette figure paternelle qui lui avait confié son admiration quelques lignes plus haut<sup>401</sup>. La nuit qu'il passe aux côtés d'une Jitka agonisante lui fait oublier ses doutes et sa colère devant l'injustice qu'il vit ici<sup>402</sup>. Ses premiers gestes accompagnent Jitka : « Il avait aidé les infirmières à la laver et à lui mettre une chemise blanche propre. Il avait accompagné le chariot qui la transportait au service de médecine légale. Comme un jeune messenger, il avait attendu une heure durant le compte-rendu du service dans le couloir empesté par le lysol. « Mort provoquée par une hémorragie dans le médiastin par perforation de l'aorte. »<sup>403</sup> Le langage est simple, sans pathos ni trace de la douleur de Morava. Le jeune homme n'est pas effondré, il est digne et attribue cette force de caractère à ses ancêtres. Une force qui aurait été transmise de génération en génération et qui aurait permis aux Moraves de survivre à de nombreuses catastrophes<sup>404</sup>. Ce n'est pas la première fois que les personnages, Morava comme Jitka, sont rappelés à leurs origines. Jitka avait été décrite par Morava comme le fruit de ses origines<sup>405</sup> et les deux jeunes gens sont sans cesse rattrapés par le foyer maternel, eux qui tentent de s'en émanciper. Au fond d'eux-mêmes, Jan et Jitka restent les représentants de la tradition morave au sein de la Tchécoslovaquie. C'est la raison pour laquelle ils décident aussi de se marier dès qu'ils le pourront. Nos deux personnages font partie d'une lignée morave exemplaire, puisqu'aucun défaut ne leur est prêté dans le roman : ils sont travailleurs, n'ont pas peur de prendre des risques pour leur patrie et connaissent l'un pour l'autre un amour des plus purs. La dignité qu'affiche Jan Morava à la mort de sa future épouse n'est qu'une manifestation supplémentaire de son exemplarité. Elle est également l'expression nécessaire à la formation du personnage. En se lamentant sur son sort, en tombant dans le pathos, le personnage n'aurait été qu'un anti-héros, incapable de surmonter les difficultés de la vie. La mort de Jitka,

---

<sup>401</sup> Voir note 176 p. 45 du présent travail.

<sup>402</sup> *Ibid.* p. 319 : « Ne se réveillèrent avec lui ni son désespoir de la nuit, ni sa querelle avec Dieu. »

<sup>403</sup> *Ibid.* p. 319.

<sup>404</sup> *Ibid.* p. 320 : « Peut-être devait-il à la force d'âme de tous ces ancêtres, fortifiée par les coups innombrables du destin qui, au cours des siècles, leur avait apporté des famines, des épidémies et des guerres, de l'avoir si miséricordieusement blindé. Peut-être avait-il vraiment hérité de sa famille d'une capacité de résistance sans laquelle il n'y aurait plus eu depuis longtemps un seul être vivant sur le territoire de Moravie de Sud qu'avaient fortement éprouvé le passage des Mongols, des Turcs, des Suédois et les pillages de la soldatesque apatride. »

<sup>405</sup> *Ibid.* p. 245 : « Sa future maternité avait fait apparaître en elle les caractéristiques les plus personnelles d'un peuple qui [...] avait survécu au fil des siècles à toutes les catastrophes. »

si elle participe à la construction du roman en ce sens qu'elle y apporte la touche inattendue, à savoir le suspense propre au roman policier, est aussi là pour renforcer la capacité du personnage à être un héros, tout comme Jitka est alors transfigurée et élevée au rang de martyr.

De fait, à partir de cet instant, Morava sera un homme seul, ne cherchant plus les compliments de Beran ou encore l'admiration de Buback. Sa détermination prend le pas sur tous les autres sentiments<sup>406</sup> et l'enquête se replace au centre du roman. Morava suscite l'admiration de ses collègues<sup>407</sup>, ce qu'il avait cherché longtemps, mais aussi l'incompréhension des femmes qui l'entourent<sup>408</sup>. Tout cela lui importe peu, Jan se protège en décidant d'oublier et de redevenir celui qu'il était avant la mort de sa bien-aimée<sup>409</sup>. S'il avoue être mort avec Jitka<sup>410</sup>, il n'est en aucun redevenu le Jan Morava d'avant, puisque le voici enrichi d'une force nouvelle. Il n'est plus pris d'angoisse pour Jitka, ni pour lui-même ; il n'a donc plus rien à craindre ni à perdre et avoue à ses collègues : « J'ai dormi pendant trois mois complets. Je dois rattraper le temps perdu. »<sup>411</sup> Morava continue alors son enquête, « comme s'il ne s'était rien passé entre-temps »<sup>412</sup>. L'assurance du jeune inspecteur s'exprime par les nombreux verbes d'action qui viennent décrire son attitude. Nous nous souvenons que le jeune homme était en proie à quelques difficultés lorsqu'il s'agissait d'agir par lui-même : il cherchait sans cesse l'aval de son supérieur et c'est également grâce à Beran qu'il avait accompagné la jeune Jitka chez elle, avant leur première nuit ensemble. Ici, Morava « rameute » le personnel, « élabore » un plan, et « ordonne »<sup>413</sup>. Le voici officiellement à la tête des opérations. Malgré tous ces efforts, il reste un homme blessé et élabore une stratégie de survie qui passe tout d'abord par son travail d'enquêteur mais également par l'occupation permanente de ses pensées. Il reste tourmenté et seul : « [...] Morava restait assis sur un banc sous le toit du premier quai et regardait fixement devant lui. Aucun des autres ne le

---

<sup>406</sup> *Ibid.* p. 319 : « Litera, qui avait fini par le trouver là [dans les couloirs de l'hôpital, attendant le compte-rendu de la médecine légale], fut le premier à éprouver de l'embarras. Car, avant qu'il ait pu lui exprimer ses condoléances, Morava l'informa de l'organisation de la journée comme s'ils se trouvaient à la réunion du matin après une nuit normale. »

<sup>407</sup> *Ibid.* p. 319 : « Son comportement avait impressionné les hommes, bien qu'il leur parût peu naturel. »

<sup>408</sup> *Ibid.* p. 319 : « Ce furent surtout les femmes de la Bartolomejska qui, voyant justifiée leur opposition à l'opération appât, se montrèrent consternées. Ce jeune homme était-il à ce point insensible ? »

<sup>409</sup> *Ibid.* p. 321 : « Un criminaliste qui enquêtait sur les meurtres Marouchka Koubilkova à Brno, de la baronne Elisabeth von Pommeren, de Barbora Pospichalova, d'Hedvika Horakova, de Marta Pavlatova de Jana Kavanova, de Robert Jonach, de Frantichek Chebesta et d'une certaine Jitka Modra. »

<sup>410</sup> *Ibid.* p. 320 : « C'était comme si, pendant son court sommeil au chevet de Jitka, il était mort avec elle au petit matin et qu'elle l'eût rendu à la vie pour qu'il puisse y achever sa tâche. »

<sup>411</sup> *Ibid.* p. 321.

<sup>412</sup> *Ibid.* p. 327.

<sup>413</sup> *Ibid.* pp. 329-330 : « Morava *rameuta* ensuite tout le petit personnel du théâtre et lui demanda de fouiller dans ses souvenirs. » Notons que venant d'un criminaliste, cette demande n'est autre qu'un ordre. « Deux heures plus tard, les policiers de Plzeň [...] parcouraient la ville selon un plan que Morava avait *élaboré* avec eux. » « Demi-tour, *ordonna* Morava. L'aiguille a de nouveau disparu dans la meule de foin. » Les verbes ont été mis en relief par nos soins.

dérangeait. Il s'efforçait de se changer les idées en se concentrant sur des choses insignifiantes. Il évaluait la hauteur et la largeur des maisons en face. Il comptait les traverses aussi loin que possible et essayait de suivre aussi longtemps que possible la trajectoire courbe d'un oiseau au sein d'une nuée qui survolait la gare. »<sup>414</sup> Morava devient une machine, qui se remet à fonctionner dès que l'enquête redémarre. Sans Jitka, l'homme n'est plus. Lorsque son travail se termine, ses collègues s'occupent de lui, comme ils s'occuperaient d'un enfant ou d'une personne invalide<sup>415</sup> et Morava reprend le cours de sa vie, de son « existence terrestre » uniquement lorsque son travail de criminaliste le lui demande.

L'inhumation de Jitka coïncide avec la fin du conflit et le début de l'insurrection de Prague. Elle a lieu le 5 mai 1945 et lorsque Morava sort de la chambre qu'il occupe dans un foyer pour célibataires, il ressent dans l'air une atmosphère toute autre que celle des mois précédents, une « gaieté désespérée. »<sup>416</sup> Et le lecteur de se demander quel sens revêt cette oxymore. La gaieté est la manifestation de joie qui ressort de la fin du conflit ; le front arrive par l'est et les Tchèques reprennent confiance. Même si cette confiance est présente dès le début du récit, de façon quelque peu sourde<sup>417</sup>, elle se manifeste ici ouvertement puisque les Tchèques commencent à repeindre les inscriptions en langue allemandes pour les remplacer par des inscriptions en tchèque<sup>418</sup>. Le désespoir qu'y ajoute Morava, puisque la scène est vue à travers son regard, s'il est aussi celui des Tchèques prêts à combattre pour leur patrie, est avant tout le sien : son désespoir après la disparition de Jitka, face à une enquête qui n'aboutit pas et son incertitude face à l'avenir. Lui qui souhaitait construire une vie avec Jitka et qui ne doutait pas un seul instant de pouvoir la protéger, se retrouve seul à un moment-clé du récit et de l'Histoire. Alors que ses compatriotes sont actifs dans la construction d'une nouvelle Tchécoslovaquie, notre héros est hanté par son enquête. La fin du conflit approchant, il était courant de voir les Tchèques effacer les noms de rues ou de boutiques allemandes afin de reprendre possession de leur terre, de leur vie et de leur pouvoir de décision. Une telle action aurait valu la peine de mort en temps de guerre. Ici, le 5 mai 1945, et non le 9 mai, date de l'entrée des forces Russes dans Prague, les citoyens tchèques prennent l'initiative d'effacer de

---

<sup>414</sup> *Ibid.* p. 334.

<sup>415</sup> *Ibid.* p. 334 : « A midi, ils lui apportèrent du pain et de la charcuterie et le soir des galettes de pommes de terre chaudes. Après le dernier train de nuit, ils l'emmenèrent dormir. Ils le ramenèrent avant le premier train du matin. Tout cela lui fit l'effet d'un rêve dont il ne sortait qu'une fois le train suivant de Plzeň arrivé. »

<sup>416</sup> *Ibid.* p. 349 : « Les sens de Morava furent en éveil dès que, sortant de son foyer pour célibataires, il emprunta la ruelle Konviktska. De même, après l'attaque aérienne de février dernier, l'esprit de la ville avait radicalement changé. Mais à cette époque, il était assombri par la peur. Aujourd'hui, elle avait laissé place à une gaieté presque désespérée. »

<sup>417</sup> *Ibid.* p. 13 : Le lecteur se souvient de la réflexion d'Elisabeth von Pommeren, qui ouvre le roman en faisant remarquer le regain de confiance des Tchèques : « Il était fréquent en ce moment d'y voir [au cimetière] les Tchèques décorer ouvertement les tombes de leurs saints nationaux. »

<sup>418</sup> *Ibid.* pp. 349-350 : « Pendant la nuit, les principales inscriptions allemandes avaient disparu. Les retardataires qui s'occupaient de celles qui restaient ne se souciaient plus des apparences. En deux coups de pinceau, ils faisaient des croix ou bien passaient une couche de chaux ou de peinture sur tous les mots allemands. »

leur ville toute trace de l'occupation allemande. À ce sujet, on parle d'« exorcisme », ou encore de « fureur ». Dans l'introduction de l'ouvrage *Als die Deutschen weg waren. Was nach der Vertreibung geschah : Ostpreußen, Schlesien, Sudetenland*<sup>419</sup>, Beate Schlanstein, auteur de plusieurs films documentaires historiques, s'interroge sur la fin immédiate du conflit et sur la réaction des Tchèques envers les Allemands après six années d'occupation violente. Elle évoque une tentative d'exorciser le passé, et ce des deux côtés de la frontière, dans une volonté d'oublier et de se reconstruire au mieux, mais note également une volonté de vengeance chez les Tchèques, comme une expiation de la faute allemande à travers la violence. Sous prétexte de punir des crimes nazis, des Allemands, civils, femmes et enfants, furent punis à leur tour de façon violente, soit par une violence physique immédiate (coups et brimades ou encore le port d'un brassard portant un « N » pour « nemeč », soit « allemand » en tchèque) soit en étant enfermés dans des camps de travail. Devant cet effet miroir rappelant les étoiles jaunes et les camps de concentration mis en place par le Troisième Reich lors de sa politique d'extermination des Juifs, l'auteur s'interroge : avons-nous affaire ici à une loi du talion inconsciente ? Cette vengeance a-t-elle été le fruit de l'instrumentalisation politique des deux forces en puissances, d'un « viol spirituel/intellectuel »<sup>420</sup> ? La multiplication des ouvrages, téléfilms ou documentaires sur ce sujet aujourd'hui nous montre à quel point ce passé est encore douloureux et incompris et combien il est nécessaire de l'explorer afin de garantir une bonne entente entre les peuples. Or, il ne s'agit pas ici de comparer une souffrance avec une autre (celle des Juifs, celles des Tchèques avec celle des Allemands expulsés) ni de réécrire l'Histoire au profit de l'un des deux peuples. Il s'agit de reconnaître une souffrance qui a bien été réelle, celle de femmes, de vieillards et d'enfants arrachés à leur foyer en Tchécoslovaquie, contraints de se reconstruire dans une Allemagne détruite. Dans *L'Heure étoilée du meurtrier*, Pavel Kohout revient sur les premières heures de la libération de Prague et met en scène la violence entre citoyens tchèques et allemands. En excluant Morava et Buback des scènes de violences, l'auteur met en avant la possibilité d'une neutralité dans la violence. La question qui sous-tend le roman, à savoir, y-a-t-il une possibilité de réconciliation, gagne en importance à mesure que le temps du récit avance.

Nous sommes donc en mai 1945. Morava reste loin de la réalité de l'Histoire, puisqu'il doit assister à l'enterrement de sa compagne mais à partir de ce jour, les forces tchèques en présence se doivent d'être à nouveau visibles. Pour cela, Beran, Morava et tous les membres de la police tchèque doivent revêtir leur uniforme. Un uniforme qui met en avant le

---

<sup>419</sup> *Als die Deutschen weg waren. Was nach der Vertreibung geschah : Ostpreußen, Schlesien, Sudetenland*, op. cit. p. 16 : « Avec le recul, cette fureur avec laquelle les noms des rues furent changés semblait tenir de l'exorcisme. »

<sup>420</sup> *Ibid.* p.16 : « un viol spirituel ».

changement vécu par les personnages au cours de ces années, puisque celui de Morava est trop étroit alors que Beran peine à remplir le sien<sup>421</sup>. Les deux uniformes sentent la naphthaline, signe du temps qui passe. Et si deux années seulement se sont écoulées, le narrateur utilise l'indication de temps « autrefois », comme s'il s'agissait d'une époque lointaine. Nous avons ici à faire à un double mouvement : le regard vers le passé est accentué par les événements. Ainsi ont-ils la sensation que le passé ne fait plus partie du présent, qu'il fait déjà partie de l'Histoire. Le futur aussi sera autre, ici il est incertain, la naphthaline nous indique que le temps est passé mais aussi qu'il va changer : ces uniformes ne seront pas réutilisés dans le futur, qui laissera la place à une nouvelle ère, en l'occurrence celle du communisme. Quelle transformation subit alors Prague ? Quelle version de la transformation de Prague nous livre Pavel Kohout, lui-même spectateur voire acteur des événements ?

Alors que les deux hommes traversent la ville pour se rendre à l'inhumation de Jitka, ils observent la transformation qui s'opère dans la ville<sup>422</sup>. Pour Morava, la « hâte hystérique »<sup>423</sup> avec laquelle les Pragois s'empressent de repeindre les panneaux ou les noms de rues allemands pour les remplacer par des inscriptions tchèques confine à l'aveu de faiblesse et de culpabilité : « Prague s'efforçait d'effacer les traces de sa culpabilité. Comme si l'on pouvait éliminer de cette manière ou du moins recouvrir du manteau de l'oubli les six années de lâche résignation, qui s'était trop souvent métamorphosée en une collaboration empressée. »<sup>424</sup>, pense le jeune homme. Ses accusations sont lourdes et le lecteur sait que le jeune inspecteur ne peut se défaire de la honte de la capitulation de Munich. Pourtant lui-même n'est pas un résistant actif. Nous avons vu que sa stratégie de survie consistait à se barricader intérieurement afin de ne pas laisser place à ses sentiments, de se plonger dans le travail afin d'occuper son esprit. S'il est souvent reproché aux Tchèques de ne pas avoir résisté, il est faux d'affirmer qu'il n'y pas eu de résistance. Antoine Marès, président de l'Institut d'Études Slave et titulaire de la Chaire d'Histoire de l'Europe centrale contemporaine à l'université Panthéon-Sorbonne, explique cette méprise de la façon suivante : « Dans un premier temps, la majorité de la population fut donc loyale à l'égard du gouvernement du protectorat. N'était-il pas un bouclier face aux exigences nazies, même s'il se joignait à la répression vigoureuse

---

<sup>421</sup> *HM, op.cit.*, p. 350 : « Pour le première fois depuis deux ans, il [Morava] prit son uniforme sur l'étagère supérieure de l'armoire métallique de service. C'était dans celui-ci qu'il avait autrefois été promu inspecteur adjoint. Et ça se voyait ! Lorsqu'il retrouva le commissaire principal, tous deux ne purent retenir un sourire. Ce devait être le seul de cette journée interminable. À force de faire de la gymnastique, Morava avait des bras vigoureux. Du coup, ses manches paraissaient trop étroites. En revanche, les troubles de ces derniers mois avaient amaigri Beran. Sa chemise flottait autour de lui. [...] Pour couronner le tout, ils puaien tous les deux la naphthaline. »

<sup>422</sup> *Ibid.* pp. 350-351 : « Ils traversèrent Prague en silence. Ils observèrent l'intensité avec laquelle elle se métamorphosait en une ville purement tchèque. »

<sup>423</sup> *Ibid.* p. 351.

<sup>424</sup> *Ibid.* p. 351.

dont les activistes de gauche furent les victimes ? [...] Peu importait le paternalisme de Hacha, la mise en place d'un parti unique et d'organisations sociales contrôlées par le pouvoir. L'on compensait ce sentiment désagréable en se disant qu'il s'agissait d'une situation provisoire et en faisant de la surenchère nationale. »<sup>425</sup> Nombre de Tchèques semblèrent alors se consoler en mettant leurs espoirs dans la fin proche du conflit et en se repliant dans les niches de la vie privée, cette « surenchère nationale » précisément. Antoine Marès précise d'ailleurs que le roman historique connut un essor certain, remplaçant ainsi la « liberté perdue »<sup>426</sup>. Aussi, s'ils n'ont plus de droit de voyager librement et de disposer d'eux-mêmes comme ils le souhaitent, les Tchèques s'évadent dans la lecture d'ouvrages que la censure n'a pas encore interdits. En précisant qu'il s'agit de romans « historiques », Marès met l'accent sur l'attachement des Tchèques à leur nation et à leur propre histoire, ce qui fait écho aux nombreux va-et-vient entre les personnages principaux Jan et Jitka, leur identité et le lien ténu qu'ils entretiennent avec leur foyer maternel, leurs racines. Or, il n'est pas encore fait état dans notre roman *L'Heure étoilée du meurtrier* d'une résistance active. Et pour cause, les mouvements de résistance mis en place dès l'instauration du Protectorat de Bohême-Moravie vont être rapidement réduits à néant. La résistance fait face à deux difficultés majeures. Tout d'abord, elle ne concerne qu'une partie de la population et est isolée dans la société tchèque, que Marès qualifie de « masse attentiste » et de « petit noyau de collaborateurs »<sup>427</sup>. Ensuite, elle est très vite réprimée, et ce de façon particulièrement violente : « À la suite des incidents très violents du 28 octobre 1939 – au cours desquels un ouvrier fut tué et un étudiant mourut de ses blessures – et des obsèques interdites de leurs camarades, neuf étudiants furent exécutés le 17 novembre, 1200 envoyés en camp. Les établissements supérieurs tchèques se retrouvèrent fermés, en théorie pour trois ans, mesure reconduite en fait jusqu'en mai 1945. »<sup>428</sup> Malgré ces mesures de répressions devant servir d'exemples à toute autre forme de résistance, certains groupes structurés se mirent en place et se réunirent en 1940 dans un Comité central de la résistance intérieure (UVOD), acceptant l'autorité de Beneš en exil à Londres. Vaclav Kural, historien tchèque, dans un article ayant pour titre « Tscheche, Deutsche und die sudetendeutsche Frage während des 2. Weltkrieges »<sup>429</sup>, distingue trois formes de réactions à l'occupation allemande de la Tchécoslovaquie : tout d'abord un groupe fasciste, « petit et non homogène » qui voyait

---

<sup>425</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, op.cit., pp. 374-376.

<sup>426</sup> *Ibid.* p. 374.

<sup>427</sup> *Ibid.* p. 374.

<sup>428</sup> *Ibid.* pp. 374-375.

<sup>429</sup> Kural, Vaclav, « Tscheche, Deutsche und die sudetendeutsche Frage während des 2. Weltkrieges. », in : Brandes Detlef, (éd) *Erzwungene Trennung Vertreibungen und Aussiedlungen in und aus der Tschechoslowakei, 1938-1947 : im Vergleich mit Polen, Ungarn und Jugoslawien*, op.cit., pp.73-95.

l'avenir de la Tchécoslovaquie au sein d'une grande Allemagne, puis un autre, acceptant l'idée éventuelle d'une confédération entre la Tchécoslovaquie et l'Allemagne. Kural précise que ces deux groupes de politiciens issus de la bourgeoisie acceptèrent les accords de Munich et l'annexion des Sudètes au Reich comme une solution provisoire. Venaient enfin le gouvernement et les dirigeants qui voyaient dans l'autonomie de la Tchécoslovaquie le seul moyen de préserver la nation. Malgré une apparente accommodation devant les conditions de l'occupation, Kural précise que la résistance tchèque, le « Heimat-Widerstand » prit bel et bien la tête de la politique intérieure tchèque<sup>430</sup> et parle de 4 à 5 organisations différentes :

- le Centre politique (Politické ustredi), qui n'était autre que le bras armé de Beneš ;
- la défense de la nation (Obrana naroda) ;
- un groupe de sociaux-démocrates réuni autour de la pétition « Nous restons fidèles ».

Ces trois groupes devinrent en 1940 le Comité central de la résistance tchèque (UVOD). Kural compte aussi parmi eux le KPTsch, regroupement illégal car le parti communiste avait été interdit le 20 octobre 1938<sup>431</sup> ainsi qu'un groupe de résistants réunis autour du journal « V boj ». Selon lui, la résistance atteignit une phase d'activité intense autour de 1940 en rédigeant un programme ayant pour titre « Pour la liberté ! ». L'action la plus spectaculaire reste l'attentat perpétré à l'encontre de Reinhard Heydrich, protecteur du Reich. Les conséquences de cet acte de résistance, d'une violence inouïe, reste dans les mémoires sous le nom de « heydrichiade » : les villes de Lidice et de Lezaky furent entièrement détruites, les hommes et les enfants assassinés, les femmes déportées<sup>432</sup>. Affaiblie par les représailles depuis la fermeture des universités jusqu'à la terreur qui frappa Lidice et Lezaky, la résistance se fit plus souterraine. Kural de souligner qu'elle mena un combat plus politique que concret<sup>433</sup>, rendu compliqué non seulement par un manque d'homogénéité entre les différentes organisations mais aussi par l'infiltration d'agents de la Gestapo au sein des

---

<sup>430</sup> *Ibid.* p. 91: «La résistance se positionna en tête du mouvement politique national, contre la volonté d'Hacha.»

<sup>431</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Tchèques et des Slovaques, op.cit.*, p. 370.

<sup>432</sup> Michel, Bernard, *Histoire de Prague, op.cit.*, p. 337 : « C'est en 1942 que les autorités de Londres, ressentant le besoin d'organiser une action spectaculaire pour frapper les opinions publiques alliées, décidèrent d'organiser un attentat contre Heydrich. Le 27 mai, au tournant d'une rue de Liben, un des quartiers de la ville, deux parachutistes, Jan Kubis et Josef Gabcik, blessèrent mortellement Heydrich. [...] En représailles, une vague de terreur, l'« heydrichiade », déferla aussitôt sur la Bohême. »

<sup>433</sup> Kural, Vaclav, Tscheche, « Deutsche und die sudetendeutsche Frage während des 2. Weltkrieges. », in : Brandes Detlef, (éd) *Erzwungene Trennung Vertreibungen und Aussiedlungen in und aus der Tschechoslowakei, 1938-1947 : im Vergleich mit Polen, Ungarn und Jugoslawie, op.cit.*, p.80: «La résistance ne mena pas de réels combats, mais plutôt un combat politique souterrain.». Traduction faite par nos soins

réseaux existants<sup>434</sup>. Les communistes quant à eux restèrent à l'écart, pris entre répression et fidélité au pacte germano-russe. Ce n'est qu'en juin 1941, lorsque l'Allemagne attaqua la Russie, qu'ils vinrent apporter leur soutien au réseau de résistance mis en place depuis 1939<sup>435</sup>.

Ainsi, nous saisissons mieux les raisons qui poussent Morava à taire sa résistance, ou du moins à vivre avec le temps de l'occupation. Notre personnage garde pour lui son espoir de voir la Tchécoslovaquie renaître avec dignité, il parle de sa « nation » et n'est pas dupe devant l'empressement de certains de ses concitoyens à effacer les traces sinon de leur collaboration, du moins de leur manque de résistance tout au long de six années de conflit et d'occupation allemande. Toutes les réactions mentionnées par Vaclav Kural sont donc présentes dans le récit, qui brosse un portrait riche et pertinent de la société civile tchécoslovaque de l'époque : Morava résiste de façon « intérieure », toutefois sans compromission, Beran – le lecteur ne le sait pas encore – fait quant à lui partie d'une organisation de résistance souterraine et d'autres, comme les collègues que Morava rencontre à Brno, collaborent avec les SS et pensent à sauver leurs vies et leur honneur alors que les forces russes progressent sur le front de l'Est<sup>436</sup>. Ce que le lecteur peut prendre au départ comme un manque de courage de la part de notre héros l'amenant à s'interroger (pourquoi ce personnage qui nous semble si exemplaire par bien des aspects n'est-il donc pas un résistant revendiqué ?) n'est qu'une façon personnelle d'entrer en résistance. Une fois encore, cette subtilité du personnage est le fruit de l'histoire de la Tchécoslovaquie. Bernard Michel, professeur d'Histoire de l'Europe centrale contemporaine à l'université Panthéon-Sorbonne, explique l'apparente passivité du peuple tchèque de la façon suivante : « Ceux qui voulurent lutter pour l'Etat tchécoslovaque se retrouvèrent parmi les résistants, peu nombreux, qui agirent dans les rangs de la résistance démocratique. Mais beaucoup de Tchèques vécurent le repli de l'Etat sur la nation. Ils ne souhaitaient pas entrer en conflit avec les occupants et se contentaient de cultiver en privé leur identité nationale, par la langue et par la culture. C'est là, sans doute, l'explication du décalage entre la faiblesse de la résistance et la conviction intime de beaucoup de Tchèques qu'ils ont exercé une forme de résistance. Extérieurement, l'attentisme, les petites compromissions semblent avoir dominé. »<sup>437</sup> Voici qui vient compléter le portrait non seulement de Jan Morava, mais aussi de Jitka Modra : les deux

---

<sup>434</sup> *Ibid.* p 77: « La résistance resta éclatée, elle fut également infiltrée par des agents de la Gestapo à Prague et Brno. »

<sup>435</sup> Michel, Bernard, *Histoire de Prague*, op.cit., p. 336 : « Ce n'est qu'en juin 1941 que les communistes entrèrent dans la lutte clandestine, en donnant la priorité au renforcement de leur propre appareil. La résistance resta cependant en majorité non communiste. »

<sup>436</sup> Ces deux personnages sont décrits et analysés p. 19.

<sup>437</sup> Michel, Bernard, *Histoire de Prague*, op. cit., p. 332.

jeunes gens, fort attachés à leurs traditions, à leur famille et à leur nation salie par l'occupation, résistent en recréant, au sein du petit appartement de Jitka, une Tchécoslovaquie idéale où entrent des valeurs telles que l'amour, la pudeur, le respect de l'autre, même lorsque cet autre est allemand finalement, puisque le jeune couple va s'interroger sur la possibilité de rédemption d'Erwin Buback et de sa compagne. La résistance interne à l'occupant s'exprime chez Jan Morava par une conviction profonde que l'Allemagne ne tardera pas à s'écrouler. Le jeune homme le confie même à Buback lors d'une conversation privée. Ce dernier lui demande : « Ne craignez-vous pas que cela [la fin du conflit] puisse aussi entraîner une catastrophe pour votre peuple ? On dit que les coups les plus violents sont ceux que porte un cheval à l'agonie. ». Et Jan Morava de lui répondre : « Il semble en l'occurrence que la catastrophe menace surtout les Allemands. Vous êtes le seul que je connaisse un peu, mais je crois que vous êtes une exception. J'espère que les Allemands comme vous éviteront le pire. »<sup>438</sup> Cette réponse en deux temps nous montre tout d'abord la confiance qui s'est installée entre les deux hommes. Sans cela, le jeune Tchèque n'avouerait pas à un agent de la Gestapo influent qu'il souhaite la défaite du Reich. Ensuite, elle met l'accent sur l'ouverture d'esprit du jeune homme, qui ne souhaite pas assouvir de vengeance quelconque à l'encontre des Allemands en général, mais souhaite une punition juste à l'encontre des coupables. Une pensée qui le poursuivra lors de la libération de Prague, sur laquelle nous reviendrons plus loin. Une fois de plus, Morava est exemplaire dans sa façon de penser les relations humaines. Maintenant qu'il n'a plus rien à perdre, il va même devenir édifiant : par son exemple, il va exercer une influence morale salutaire.

Le changement d'atmosphère en ce matin du 5 mai 1945 est également palpable chez les Allemands, qui non seulement renforcent leurs patrouilles mais font preuve d'un certain laisser-aller<sup>439</sup>. Autre signe fort, la dépouille de Jitka est accompagnée de couronnes portant des rubans aux couleurs du drapeau tchécoslovaque. Le rapport de force semble s'être inversé devant l'espoir que représente pour la population l'entrée de l'armée russe dans Prague et en Tchécoslovaquie. Jitka Modra est donc inhumée au cimetière de Vyšehrad, à l'endroit précis où se trouvait installée la fausse tombe portant le nom de Jan Morava. Un détail qui peut paraître relever du sentimentalisme mais qui remet en fait les choses, en l'occurrence, les personnages à leur place. Jan, qui se croyait quelques heures plus tôt être revenu d'entre les

---

<sup>438</sup> *HM*, p. 278.

<sup>439</sup> *Ibid.* p. 351 : « L'effervescence des Tchèques n'avait pas échappé aux Allemands. D'où certainement l'impressionnant renforcement des patrouilles militaires. Au lieu d'aller par deux, elles allaient à présent par trois ou quatre. En outre, depuis quelques temps, elles portaient des grenades à manche à leur ceinturon. « Et ils fument ! » Litera montra un groupe de trois soldats qui venaient juste de passer sous le pont du chemin de fer. Les cigarettes collées au coin de la bouche ne correspondaient guère à l'image de sens de l'ordre et de discipline que donnait jusqu'à présent l'armée allemande à l'arrière. »

morts pour mener à bien sa mission, est ici rendu à la vie. Il reste toutefois paralysé, incapable de prononcer le Notre-Père. Pire, il ne le souhaite pas<sup>440</sup>. Alors que sa colère envers Dieu semblait s'être apaisée, notre personnage principal ne sait toujours pas ici s'il appartient à un monde purement terrestre, dépourvu de spiritualité, ou *a contrario* au monde entièrement spirituel qu'a rejoint Jitka et auquel il pensait croire également avant sa mort brutale. Jan Morava n'est obsédé que par une seule chose : retrouver le meurtrier. À tel point qu'il n'est tiré de ses pensées que par le mouvement du cercueil qui descend en terre. Cette détermination qui lui permet de continuer à vivre semble un moment s'ébranler, puis notre jeune homme se ressaisit et prend l'initiative de poursuivre l'enquête sur le champ<sup>441</sup>. Le « silence de l'âme » que Morava s'impose correspond bien à cet homme qui ne souhaite plus vivre mais ne peut pas mourir. Ses sentiments sont éteints, comme il se l'imaginait au départ au sujet de Buback, alors qu'il avait été étonné de trouver sur son bureau la photographie d'une femme et d'un enfant. Alors qu'Erwin Buback redécouvre l'amour, Morava asphixie volontairement ses sentiments. Le contexte ne lui permet pas de laisser libre cours à ses émotions, ce que vient confirmer le conseil que lui adresse Beran : « Vivez en regardant vers l'avant, cher ami [...]. Vous êtes au début de votre vie, même si vous avez l'impression qu'elle est derrière vous. Permettez à Jitka de vivre encore longtemps en vous. Savez-vous vous servir de cela ? »<sup>442</sup> Cette transition brutale ramène les personnages au conflit mondial, « cela » désignant le pistolet que Morava porte sur la ceinture et dont il va maintenant devoir apprendre à se servir. Les deux mondes sont entremêlés, l'intime et le public, le deuil privé et la guerre. Nous retrouvons ici le Jan du début du roman, le « bleu » qui va maladroitement actionner son pistolet et faire un trou dans le siège avant du véhicule dans lequel il se trouve avec Beran et leur chauffeur Litera. Ainsi, le lecteur perçoit-il que la formation du héros n'est pas terminée et qu'il lui reste encore à apprendre sur lui-même et sur le monde qui l'entoure<sup>443</sup>. En rougissant, Morava retrouve même sa place d'élève. D'ailleurs, il ne savait pas que Buback était chargé d'infiltrer la police tchèque pour prévenir toute insurrection, alors que Jitka, elle, était au courant<sup>444</sup>. De même, une fois dans la voiture avec ses collègues,

---

<sup>440</sup> *Ibid.* p. 352 : « Le prêtre lui dit adieu puis prononça également quelques phrases au nom de ses parents et de sa famille dont le front les avait séparés. Puis il récita à haute voix le Notre-Père. Pour la première fois, Morava ni ne remua les lèvres ni ne prononça les paroles dans sa tête. »

<sup>441</sup> *Ibid.* p. 354 : « Pendant une seconde, le silence impassible de l'âme qu'il s'était imposé faillit l'anéantir. Il fut sur le point de tomber à genoux et de pleurer sans retenue, voire de sauter dans la tombe et de s'accroupir sur le couvercle en bois du cercueil. À ce moment précis, une main se posa sur lui. C'était Beran qui s'était avancé sur le bord de la tombe à côté de lui pour jeter avec lui une poignée de terre sur le cercueil. Quand ce fut fait, Morava fut le premier à retourner vers l'auto par l'allée étroite entre les demeures des morts. »

<sup>442</sup> *Ibid.* p. 355.

<sup>443</sup> *Ibid.* p. 356 : « Morava rougit et regarda le rembourrage du siège avant. Il y avait un petit trou noir. »

<sup>444</sup> *Ibid.* p. 354 : « Oui, les Allemands ont eu du flair le jour où ils nous ont mis ce Buback dans les pattes.

- Pourquoi ne me l'avoir pas au moins laissé entendre...

Morava ne sait pas où il est conduit, contrairement au chauffeur qui devait être, lui, « au courant depuis longtemps. »<sup>445</sup> À partir de cet instant, Jan Morava change de monde, il est en effet introduit par Beran dans les locaux cachés de la résistance tchèque. Tout ce qu'il connaissait de Beran et de Litera est remis en question à la fois par l'endroit où ils se trouvent mais aussi par l'attitude de Beran, particulièrement familier avec ceux qui l'entourent<sup>446</sup> ; il appelle dorénavant Morava par son prénom, laissant penser qu'il n'y a plus de hiérarchie officielle entre eux. À travers les caves et les passages secrets cachés par des planches, Morava et Beran pénètrent au cœur de l'organisation de la résistance tchèque. Un réseau dont il ignorait tout alors qu'il reconnaît parmi les hommes réunis dans ces caves des collègues et « techniciens de la police criminelle »<sup>447</sup>. Morava nous semble reprendre son apprentissage depuis le début : il va d'étonnement en étonnement et découvre l'existence d'un réseau souterrain auquel la plupart de ses collègues adhèrent depuis plusieurs mois, voire plusieurs années. Lui qui était tant ancré dans sa résistance intérieure et intime est passé à côté d'une résistance organisée bien plus active. À nouveau, le voici guidé par Beran, comme lors de ses premières années dans la police tchèque. Son supérieur pourtant n'est plus tout à fait le même. S'il garde sa position de dirigeant, puisque c'est lui qui mène les opérations, nous avons vu que son attitude change : il se montre plus familier. De même, sa voix se transforme lorsqu'il tient un bref discours dans la cave<sup>448</sup>. Un second roman s'ouvre dans le premier : les personnages, même s'ils restent les mêmes, sont transformés voire transfigurés par leur nouvelle mission et la fin du conflit qui approche et évoluent à présent dans un autre monde : celui de la résistance et de la lutte armée lors de la révolte de Prague. Antoine Marès évoque le « réveil » de la résistance tchèque en 1945<sup>449</sup> ; à l'image de Jan Morava, qui se réveille de sa torpeur lorsqu'il se rend compte de l'importance de la résistance ; et relate une action « spectaculaire » du mouvement de résistance sans pour autant donner plus de détails sur sa mise en place et son organisation préalable<sup>450</sup>. Bernard Michel semble lui aussi résumer la

---

- À en juger par votre caractère, vous ne me donniez pas le sentiment d'être un comédien. Je voulais que vous paraissiez crédible. Je me suis contenté de Jitka. »

Ce faisant, Beran avoue faire partie d'un réseau de résistants et met une fois de plus en lumière le caractère entier de Jan, incapable de jouer la comédie.

<sup>445</sup> *Ibid.* p. 360 : « À la surprise de Morava, ils n'étaient pas retournés à la direction de la police. »

<sup>446</sup> *Ibid.* p. 360 : « Toi, Josef, attends ici », dit familièrement celui-ci à Litera. Morava ne reconnaissait pas le monde qu'il croyait familier. « Et vous, suivez-moi Jan ! » dit le commissaire principal, changeant aussi de ton avec lui. »

<sup>447</sup> *Ibid.* p.361 : « Il se trouva soudain dans une vaste pièce aux voûtes gothiques. Elle grouillait de policiers en uniformes et de civils. Il y avait peut-être trois douzaines d'hommes debout ou assis dans les différents coins devant toutes sortes d'appareils. Morava reconnut également les visages de techniciens de la police criminelle. »

<sup>448</sup> *Ibid.* p.362 : « Beran lut le papier et parla ensuite aux personnes présentes. L'écho déforma sa voix. »

<sup>449</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, op.cit., p. 382.

<sup>450</sup> *Ibid.* pp 383-384 : « Du côté tchèque, le mouvement le plus spectaculaire eut lieu à Prague où, à partir du 5 mai 1945, éclata une insurrection spontanée dont le commandement militaire fut assumé par le général Karel Kutlvasr. Les dizaines de milliers d'insurgés pragois se trouvèrent rapidement confrontés aux unités allemandes

situation en ne lui consacrant que quelques lignes dans son *Histoire de Prague*<sup>451</sup>. Si le mérite de la libération de Prague revient dans l’imaginaire collectif aux Soviétiques qui entrèrent plus tard dans la ville, il n’en reste pas moins que cet épisode de résistance et d’entraide nationale est constitutif de l’identité tchèque renouvelée, et ce n’est pas un hasard si Morava est introduit dans ces cercles, puisque, nous l’avons dit, ce personnage porte en lui l’espoir d’une Tchécoslovaquie libre et nouvelle. Ce trait de caractère le rapproche encore un plus de l’auteur du roman, Pavel Kohout, qui a lui-même vécu cet épisode de l’histoire de l’intérieur de la radio de Prague : « et lui, notre jeune garçon, était de la partie, car, comme l’avait décidé le destin, il se trouvait dans le bâtiment de la radio. »<sup>452</sup> L’auteur nous offre ici une vision des événements depuis l’intérieur de la radio : « Les jeunes filles qui arrivèrent à la radio furent immédiatement renvoyées chez elle et notre jeune homme se vit remettre – comme à tous les autres – un tournevis, qui devait être sa première et dernière arme en temps de guerre : le disciple de Dismas dévissa en l’espace de quelques heures tous les panneaux d’orientation se trouvant sur le terrain de la radio. [...] Les SS et leur équipe à vélo, qui pénétrèrent aux alentours de midi dans le bâtiment pour l’occuper en partie, ne trouvèrent pas la pièce depuis laquelle l’appel au secours du présentateur se répandit sur les ondes radio. »<sup>453</sup> Malgré le ton parfois ironique et empreint de légèreté, Pavel Kohout parle pourtant d’un « combat sanglant », de « collaborateurs » essayant de se racheter lors de ces combats ou encore de certaines personnes laissant libre court à leurs « perversions »<sup>454</sup>. Ce sont précisément ces souvenirs, sur lesquels il ne reviendra pas en détails, qui donneront naissance au roman *L’Heure étoilée du meurtrier*. Pavel Kohout, le témoin, nous confirme ici que ce roman n’est pas un « thriller » ou un roman policier quelconque mais bel et bien un roman historique, né de la révolte de Prague.

Ici les événements historiques vérifiables s’enchaînent : de l’organisation de la Résistance à la formation du Conseil national tchèque en passant par la libération de Prague, qui devait tout d’abord avoir lieu dans le calme et la négociation<sup>455</sup>. Alors que la résistance

---

qui tentèrent de reconstruire la ville. Ni les Soviétiques, ni les Américains déjà arrivés à Plzen [...] n’intervinrent. »

<sup>451</sup> *Ibid.* p. 339 : « Dans la nuit du 5 au 6 mai, 1600 barricades s’élevèrent dans Prague. Les insurgés s’emparèrent de la radio. Mal armés, ils livrèrent de durs combats contre les troupes allemandes fortes de 40 000 hommes. Les Soviétiques étaient alors trop loin pour venir en aide à l’insurrection. Des éléments de l’armée Vlassov, des Russes qui combattaient aux côtés des Allemands, changèrent alors de camp. Le 8 mai, la garnison allemande capitula. »

<sup>452</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel, Erlebnisse-Erkenntnisse, op.cit.*, p.58 : Kaplan Vladimir Petrek, le meilleur ami du père de Pavel Kohout, a été assassiné en 1942, après avoir caché les auteurs de l’attentat contre Heydrich. Pour le jeune Pavel, sa mort marque le début de l’âge adulte : il perd son insouciance en prenant conscience que sa famille aussi est menacée.

<sup>453</sup> *Ibid.* pp 58-59.

<sup>454</sup> *Ibid.* p. 59.

<sup>455</sup> *HM*, pp. 362-363 : Devant les résistants, Beran prononce les mots suivants : « Vous tous qui êtes ici, jouissez de toute ma confiance et de celle de mon ami Brunat de même que nous bénéficions de la confiance du nouvel

s'organise, Buback pénètre les locaux du bâtiment de la radio. Il n'est plus ici un agent de la Gestapo mais vient communiquer des informations à Morava et Beran au sujet du principal suspect dans l'affaire du tueur de veuves, un certain Rypl. Ici Buback ne fait plus partie de la sphère allemande qui évolue contre la sphère tchèque, il joue cartes sur table et avoue à Beran et Morava, stupéfaits : « Je parle tchèque. S'il vous plaît, pardonnez-moi. »<sup>456</sup> Cette demande de pardon reste ambiguë : demande-t-il pardon d'avoir abusé de la confiance des deux hommes, ou va-t-il plus loin et demande-t-il pardon au nom de son peuple, lui qui est rongé par la culpabilité ? Toujours est-il que le voici à égalité avec les deux policiers tchèques et en particulier avec Morava : leur destin sont semblables et les voici liés par « leur langue maternelle commune »<sup>457</sup>, c'est-à-dire un héritage commun, quelque chose qui fait que, même s'ils ne possèdent pas la même nationalité, les deux personnages font maintenant partie d'une même communauté. Nous pourrions dire, en élargissant la définition de communauté, qui ne serait pas ici une communauté langagière, que les deux personnages partagent le même destin, au sens allemand de « Schicksalgemeinschaft » : c'est non seulement la langue qu'ils partagent qui fait d'eux les membres d'une même communauté, mais aussi le même destin d'homme seul qui les rapproche l'un de l'autre puisqu'ils font face aux mêmes épreuves. Ici leur nationalité devient secondaire et c'est le message de réconciliation de Pavel Kohout qui prend le dessus sur le roman. De fait, si l'auteur a vécu les traumatismes de la guerre, force est de constater qu'il a également œuvré pour la réconciliation des Tchèques et des Allemands. Dans une lettre datant de 1946 il déclare : « Seul un idéaliste invétéré considérerait la question de l'Allemagne comme close. Le monde entier doit être conscient que le national-socialisme vit encore et que nous devons le combattre et le faire sortir des autres et en particulier des jeunes avec tous les moyens qui sont à notre disposition. »<sup>458</sup> De fait, si *L'Heure étoilée du meurtrier* revient sur la fin du conflit mondial et du Troisième Reich, c'est aussi pour mieux mettre en lumière les dangers qui pourraient résulter d'un amalgame entre Allemands et nazis. C'est la raison pour laquelle Pavel Kohout fait en sorte que les deux personnages principaux se ressemblent toujours plus. Il nous dit : ces deux hommes sont les mêmes, alors que l'un est Tchèque et l'autre Allemand. Ce ne sont pas les Allemands qui sont dangereux pour l'avenir, mais bien les représentants du national-socialisme quels qu'ils soient et partant, tous les

---

organe politique. C'est-à-dire, depuis cet instant, du conseil national tchèque, le représentant provisoire du gouvernement tchèque. Il a pour le moment son siège dans la ville slovaque libérée de Kochiste. » ; plus loin : « Notre objectif ne consiste donc pas à lancer des attaques dans l'affolement, nous n'en avons du reste pas les moyens, mais à négocier intelligemment, en nous en tenant à nos principes, avec les Allemands. Nous devons donc engager nos forces de manière réfléchie. »

<sup>456</sup> *Ibid.* p 368 : En tchèque dans le texte et traduit par une note en bas de page : « Umim cesky. Prosim, prominte mi! ».

<sup>457</sup> *Ibid.* p 368.

<sup>458</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel, Erlebnisse-Erkenntnisse*, op.cit., p. 73.

représentants d'une pensée raciste ou d'une idéologie extrémiste. Nous l'avons dit : Morava et Jitka représentent un idéal tchèque, mais d'autres personnages tchèques dans le roman font office de collaborateurs ou de traîtres. De même, tous les Allemands du roman sont des SS ou des représentants de la Gestapo mais Erwin Buback et sa compagne s'en détachent, ils sont ceux par qui la réconciliation peut arriver. Pavel Kohout nous confie qu'aujourd'hui, cette question semble pour lui réglée et que les peuples ont œuvré avec satisfaction pour la réconciliation.

Pourtant, dans l'ultime chapitre du roman, le lecteur va comprendre toute l'étendue du conflit civil – puisqu'il n'y a pas encore de forces militaires dans Prague le 5 mai 1945 – entre Tchèques et Allemands. La première mesure que va prendre Beran est d'obliger Rajner, le préfet, à quitter ses fonctions pour le remplacer et prendre la tête de la police en tant que représentant du Conseil national tchèque. En effet, le 5 avril 1945, un premier gouvernement tchécoslovaque avait vu le jour à Kosice, en Slovaquie. Le 30 avril de la même année, sous l'impulsion des communistes, était né un conseil national tchèque, dans lequel les résistants non-communistes étaient en minorité et dont le but était de prendre la main sur la résistance tchèque<sup>459</sup>. Prague, et *de facto* l'ensemble de la Tchécoslovaquie, est ici le théâtre d'un transfert de pouvoir. De fait, les représentants communistes prennent le dessus sur l'ensemble de la résistance. Dans un ouvrage collectif intitulé *Histoire des Pays tchèques*, Pavel Belina, Petr Cornej et Jiri Pokorny, historiens tchèques, mettent en avant l'enjeu que représentait Prague et sa libération pour l'expansion de la politique stalinienne dans les territoires de l'est. Les auteurs parlent d'un « marchandage politique »<sup>460</sup>. Force est de constater que la plupart des ouvrages que nous avons consultés et mentionnés ici ne consacrent que quelques lignes au rôle de la résistance dans la libération de Prague et mettent en avant le mérite, justifié tout de même par de nombreuses pertes, qu'en a ensuite tiré Staline pour mieux élargir sa sphère d'influence et asseoir l'influence du communisme<sup>461</sup>. Or, il s'avère que le parti communiste

---

<sup>459</sup> Michel, Bernard, *Histoire de Prague, op. cit.*, p. 339 « Le 30 avril, les communistes avaient en effet mis en place un Conseil national tchèque, dans lequel les résistants non communistes étaient sous-représentés. Présidé par Josef Smrkosky, il avait pour principal objectif d'empêcher tout appel aux Américains et de contrôler la résistance militaire, dirigée par un non communiste, le général Kutlvasr. »

<sup>460</sup> Belina Pavel, Cornej Petr, Pokorny, Jiri, *Histoire des Pays tchèques*, Paris, Editions du Seuil, 1995, p. 414 : « C'est dans cette situation, alors que la position du gouvernement tchécoslovaque de Londres était si affaiblie, qu'eut lieu, en mars 1945, une discussion à Moscou sur la formation d'un nouveau gouvernement à participation communiste et l'adoption de son programme. Lors de ces entretiens, comme dans les négociations ultérieures dans la République rétablie, les communistes s'appuyèrent sur l'affirmation constante de la mission libératrice de l'URSS car la majeure partie de la Tchécoslovaquie était témoin des combats de l'Armée Rouge et de ses nombreuses pertes. Dans la phase finale de la guerre, la libération de Prague, la capitale, fut l'objet d'un marchandage politique. »

<sup>461</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Tchèques et des Slovaques, op.cit.*, p. 384 : « Le bénéfice moral de la libération de Prague, et du pays, retomba sur l'Union soviétique. Staline avait compris toute l'importance symbolique de l'entrée de ses troupes à Prague alors que l'essentiel de ses efforts était concentré jusque-là sur Berlin. Le mythe du « tankiste » libérateur pouvait s'épanouir, d'autant que les Soviétiques avaient perdu en tout plus de 140 000 hommes pour libérer le territoire tchécoslovaque, aidés par les partisans et par les unités tchécoslovaques formées en URSS. », ou encore Kershaw, Ian, *La fin, Allemagne 1944-1945*, Paris, Editions du Seuil, 2012, p.

n'a pas été imposé en Tchécoslovaquie mais que les communistes tchèques surent tirer avantage du flottement qui régnait à la fin de la guerre pour prendre le pouvoir. De fait, le gouvernement de Londres était absent et les unités soviétiques comme américaines avaient quitté le pays. Le parti communiste profita donc de l'incertitude et du flottement pour s'imposer. Dans *L'Heure étoilée du meurtrier*, le lecteur assiste aux premières heures de la prise de pouvoir de la résistance. Beran, personnage qui n'avait pas été mis en avant jusqu'ici, si ce n'est pour jouer le rôle de guide et de père de substitution de Morava, prend la tête des opérations. Rajner démissionne donc, non sans opposer une certaine résistance et Beran, ainsi qu'un personnage du nom de Brunat qui vient de faire son apparition dans le récit, prennent sa place. Ce personnage de Rajner est ici l'exemple même du collaborateur, de celui qui n'hésitera pas à changer de camp le moment venu pour sauver sa peau. Lorsqu'il déclare à Beran ne pas reconnaître l'autorité du conseil mis en place, celui-ci lui répond : « C'est un nouvel organe. Il est mandaté par le gouvernement légal de la République tchécoslovaque restaurée auquel vous avez vous aussi autrefois juré fidélité. »<sup>462</sup> Une façon de lui rappeler les engagements auxquels il a failli, contrairement à lui et à Brunat. Pour les résistants, la fin du conflit ne fait aucun doute, de même que la capitulation de l'Allemagne, c'est-à-dire la reddition sans conditions<sup>463</sup>. Pendant que les deux hommes s'entretiennent avec Rajner, la radio diffuse l'appel affolé d'un membre de la résistance tchèque : « Nous appelons la police tchèque et tous les anciens soldats, venez tout de suite à l'aide de la radio tchèque. Les Allemands tuent nos hommes ici ! »<sup>464</sup> Alors que Morava traverse les rues de Prague pour rejoindre la radio, son étonnement devant l'organisation de la résistance tchèque n'en finit pas. Devant les drapeaux tchécoslovaques déroulés aux fenêtres et les partisans qui entonnent des fragments de l'hymne national, il s'interroge : « Où les gens avaient-ils caché cette masse de drapeaux durant six longues années malgré la cour martiale et les razzias ? » Une fois de plus, Morava ne semble pas faire partie des « gens », il est le seul étonné de ce qui arrive autour de lui, alors qu'il avait affirmé à Buback quelques pages plus tôt être fermement convaincu de la victoire tchèque et de la défaite des Allemands. Il semble se rendre compte à cet instant que la résistance n'est pas seulement un acte intérieur pour se protéger soi-même, mais bien un engagement envers sa patrie, qui implique une prise de risques certaine. Alors

---

471 : « Le soulèvement populaire qui éclata à Prague le 5 mai 1945 eut raison des derniers espoirs placés dans la Bohême. [...] L'avancée des Soviétiques en Bohême commença le 6 mai, mais ce n'est que le 9 au petit matin, après la signature de la capitulation générale, que les chars soviétiques entrèrent en ville et y détruisirent les dernière poches de résistance. »

<sup>462</sup> *HM*, p. 369.

<sup>463</sup> *Ibid.* p. 369 : Après lui avoir rappelé ses engagements, Rajner demande : « Et les Allemands... les Allemands sont d'accord ? » Beran de lui répondre : « Dès qu'ils l'apprendront, ils seront très probablement satisfaits d'avoir en face d'eux quelqu'un avec qui ils puissent négocier leur capitulation. »

<sup>464</sup> *Ibid.* p. 370. En italique dans le texte.

que ses pensées sont sans cesse attirées par la possible présence du meurtrier au milieu de la foule – une fois encore, il n'est pas dans la même réalité que les autres – le capitaine Sucharda lui fait part des dernières nouvelles concernant l'occupation de la radio par les SS, l'occasion pour l'auteur d'un clin d'œil au jeune résistant qu'il a été : « Par chance, quelqu'un avait eu l'idée de retirer à temps des portes toutes les indications et tous les panneaux permettant de s'orienter. Du coup, les Allemands erraient dans le bâtiment de la radio comme Hansel et Gretel dans la forêt sombre. »<sup>465</sup> Le chemin les menant à la radio est aussi le lieu de confrontation entre les forces allemandes et la police tchèque. Ici encore l'accent est mis sur la volonté des deux nations à vivre la paix. Nous constatons que jusqu'à ce moment du récit, aucun combat n'a encore eu lieu entre Tchèques et Allemands, aucune injure n'a été proférée et l'image qui nous est donnée de la vie entre forces occupantes et tchèques reste exempte de scènes de violence. Les relations germano-tchèques quotidiennes sont sous-tendues par la méfiance, la tension entre les protagonistes est palpable mais aucun incident physique ou verbal n'a eu lieu jusqu'ici. Le mois de mai va pourtant être le théâtre de scènes d'une violence inouïe. Devant la fin du conflit, les tchèques vont alors donner libre cours à leur besoin de vengeance, après six années d'occupation, de brimades et de violence nazie exercée sur la population. De fait, la politique nazie, d'une violence extrême, et les accords de Munich, laissent dans le cœur des Tchèques un sentiment d'abandon et un besoin de revanche. Avant même que ne soit posée la question de l'avenir des Allemands au sein de la Tchécoslovaquie, les civils assouvirent leur vengeance sur les Allemands encore présents sur le territoire. Or, dans le roman, la première rencontre entre Tchèques et Allemands au seuil de la libération est pacifique et unit même les deux protagonistes dans le souhait commun de voir le conflit se terminer. Sucharda et Morava doivent, pour se rendre à la radio, passer des postes de mitrailleuses occupés par des soldats de la Wehrmacht. Les deux policiers tchèques font face à « un vieux sous-lieutenant, un réserviste selon toute apparence » et à de « tout jeunes soldats »<sup>466</sup>, en d'autres termes, ils ont en face d'eux des Allemands civils envoyés au front puisque les soldats n'étaient plus assez nombreux pour défendre le Troisième Reich ; des civils qui forment le « Volkssturm », une « armée » composée de jeunes à partir de seize ans et de personnes plus âgées, jusqu'à soixante ans<sup>467</sup>. Un indice de plus pour les Tchèques que l'Allemagne nazie est à bout de force et que la victoire est proche. « Laissez-nous passer, lieutenant. Nous voudrions que le plus de gens possible voient la fin de la guerre. Vous

---

<sup>465</sup> *Ibid.* p. 372.

<sup>466</sup> *Ibid.* pp. 372-373.

<sup>467</sup> [www.dhm.de/lemo](http://www.dhm.de/lemo): il s'agit ici d'un site pédagogique « Lebendiges Museum online » qui rassemble différents documents sur l'histoire de l'Allemagne.

aussi ! »<sup>468</sup> lui déclare Morava qui fait ici office de traducteur. Le ton est calme, fidèle à ce que Beran avait ordonné à ses hommes avant de partir. L'Allemand est « nerveux » et seul. Le narrateur le décrit de la façon suivante : « On voyait en lui la solitude de l'étranger au cœur d'une ville ennemie. »<sup>469</sup> La ville est redevenue tchèque et souveraine alors que les anciens maîtres et occupants sont en infériorité. Malgré tout, celui-ci parle « inutilement fort »<sup>470</sup>, comme s'il s'agissait de ne pas perdre son rang et sa contenance devant les Tchèques, tout en laissant passer le convoi<sup>471</sup>. Sa nervosité et le souhait partagé de vivre la fin du conflit rapprochent une fois de plus Allemands et Tchèques et en guise d'au revoir, Morava lui lance : « Merci, lieutenant. Bonne chance ! »<sup>472</sup> Lui qui cherche encore à comprendre l'attitude de Buback à son égard, se pose en artisan de la réconciliation et jettera les bases de la réflexion sur le sort des Allemands. Plus loin, les deux policiers sentent « la peur d'hommes qui ne souhaitent pas mourir au seuil de la paix »<sup>473</sup> alors qu'ils passent un autre barrage. En arrivant à la radio, les hommes de Morava et Sucharda se font passer pour des renforts allemands et Morava prend la tête des opérations en s'annonçant comme tels aux gardes devant l'entrée principale. Cet homme, qui oscille entre bravoure et naïveté, nous surprend une fois de plus par son manque d'ancrage dans le réel. Alors qu'il fait le salut hitlérien pour la première fois, il pense : « Est-ce la bonne main ? »<sup>474</sup> Se pose alors la question : faut-il vivre dans une autre réalité pour être un héros ? Ce manque d'ancrage dans le quotidien lui donne-t-il l'audace nécessaire à la fonction de héros ? Leur subterfuge est très vite mis à jour et lorsqu'un Sturmbannführer découvre qu'il s'agit en fait de renforts pour les forces tchèques, il abat Sucharda à bout portant<sup>475</sup>. Devant le cadavre du capitaine, Morava fuit dans ses pensées et pense à Jitka. Sa vie d'avant vient s'entrechoquer avec le combat qui fait rage autour de lui, comme lorsque Buback, lors des bombardements d'avril se réfugie dans le souvenir de son épouse et de sa fille disparues dans l'espoir de les rejoindre le plus rapidement possible. Ici encore, les deux hommes sont liés parce qu'ils vivent les mêmes

---

<sup>468</sup> *HM, op.cit.*, p. 373.

<sup>469</sup> *Ibid.* p. 373.

<sup>470</sup> *Ibid.* p. 373.

<sup>471</sup> *Ibid.* p. 391 : Plus loin dans le récit, Morava conseille à Beran et à Brunat de suivre le même chemin qu'eux pour rejoindre la radio : « Prenez le même raccourci que nous, en passant par la place Wenceslas entre les Allemands. Il y a là-bas de nouvelles recrues et des réservistes. Nos uniformes de policiers et notre attitude correcte leur offrent une chance de sauver leur peau sans perdre la face. »

<sup>472</sup> *Ibid.* p. 373.

<sup>473</sup> *Ibid.* p. 374.

<sup>474</sup> *Ibid.* p. 374 : « Alors que résonnaient derrière lui le bruit des bottes et le halètement des policiers qui pressaient sur leur poitrine leurs fusils enveloppés, Morava salua pour la première fois de sa vie... Est-ce la bonne main ? se demanda-t-il effrayé devant les deux SS armés jusqu'aux dents qui remplissaient presque l'entrée. »

<sup>475</sup> *Ibid.* p. 375 : « Un Sturmbannführer se trouvait juste devant Sucharda. Il fut le premier à comprendre ce qui se passait et à sortir son pistolet d'un étui. « Tirez donc ! hurla-t-il aux autres. Tirez donc, c'est une attaque ! » Il tira à bout portant sur Sucharda et le toucha au front. Le capitaine s'effondra mort sur le sol. »

expériences<sup>476</sup>. La réalité rattrape toutefois Morava, qui se met à courir, un fusil à la main<sup>477</sup> et prend pour la première fois une part active aux combats de la résistance tchèque au cours de la Seconde Guerre mondiale. Avec l'aide de Brunat et Beran, qu'il contacte par téléphone, Jan Morava met en place un plan d'attaque. S'ensuit alors une description détaillée de l'attaque des forces tchèques au sein de la maison de la radio. Cette description se fonde naturellement sur le vécu de Pavel Kohout, qui, il ne faut pas l'oublier, met en scène des personnages fictifs. Il est donc difficile de démêler ici le vrai du faux : où commence le romanesque ? Quels éléments font encore partis de l'Histoire ? À travers nos recherches, nous constatons que cette insurrection de Prague ne fait l'objet que de quelques lignes dans les ouvrages consacrés à l'histoire des Pays tchèques. N'est-elle pourtant pas constitutive d'une identité tchèque ? A-t-elle été effacée par le mythe mentionné plus haut de la libération par les armées soviétiques ? Toujours est-il que cet épisode est constitutif de la vie de Pavel Kohout, il fait de lui un résistant et l'a marqué dans sa mémoire d'homme, puisqu'il revient plus tard sur cet événement lorsqu'il évoque le soulèvement de Budapest en 1956 : « Des hommes brûlaient sur les colonnes des réverbères. Le dramaturge pouvait toujours sentir d'odeur horrible des torches humaines à Prague en mai 1945. »<sup>478</sup> Parions alors qu'il n'est pas le seul à avoir été marqué par cet épisode sanglant et douloureux. Or, jusqu'en 1962, aucun ouvrage entier n'avait été consacré au soulèvement de Prague en mai 1945, comme nous le rappelle Karel Bartosek, historien français d'origine tchèque : « Peut-on imaginer qu'en quarante-trois ans un seul ouvrage historique aurait été publié en France sur l'insurrection de Paris en août 1944 ? Tel est pourtant le cas pour l'insurrection de Prague, point culminant de la libération de la Tchécoslovaquie, en mai 1945 »<sup>479</sup> Cette question fait écho à une autre interrogation que se pose cette fois Milan Kundera, en préface d'un ouvrage consacré au camp de Terezin, dans le territoire de Bohême-Moravie : « Dans cette fin de siècle qui veut définitivement régler ses comptes avec lui-même, j'entends prononcer avec pathos le mot « mémoire ». Mais je me demande si nous n'avons pas dévoyé cette notion, en l'ayant réduite à une simple mémoire incriminatrice, à une mémoire au service exclusif du châtement. Un jour, débattant de ce sujet, j'ai posé à un ami une question perfide : « ... et est-ce que tu connais Un survivant de

---

<sup>476</sup> Ibid. p. 17 : Lors des bombardements qui avaient lieu sur Prague en avril au début du roman, Buback pense : « Quelques mètres de plus, et j'aurais été les rejoindre... » Ici, Morava fait part de son même désir de rejoindre sa compagne : « Jitka, pensa Morava bouleversé, tout ceci est-il vrai ou est-ce un nouveau rêve ? Et si c'est vrai, te reverrai-je bientôt dans ta nouvelle demeure ? » Ibid. p. 375 En évoquant la nouvelle demeure de Jitka, Morava aurait-il retrouvé la foi ? Plus loin, alors que les tirs pleuvent, il pense : « Au moins, dit-il à mi-voix, je serai plus vite auprès de toi, ma chérie. » Ibid. p. 393.

<sup>477</sup> Ibid. p. 372 : « Il se pencha, ramassa le fusil qui était tombé et courut après ses hommes sous une grêle de balles. Elles le manquèrent en sifflant et formèrent une douzaine de petits cratères dans le plafond et les murs. »

<sup>478</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel, Erlebnisse-Erkentnisse*, op.cit., p.180.

<sup>479</sup> Bartosek, Karel, « L'insurrection/libération de Prague 1945, Problèmes d'interprétations dans l'historiographie tchécoslovaque. », in : *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 149 Sur l'Europe Centrale (1944-1945), janvier, 1988, pp 41-53.

Varsovie ? » Il ne savait pas de quoi je parlais. Pourtant, *Un survivant de Varsovie*, oratorio d'Arnold Schönberg, est le plus grand monument musical dédié à l'Holocauste. On se bat pour qu'on n'oublie pas des assassins. Et Schönberg, on l'oublie. »<sup>480</sup> Il semble en aller de même ici. Lorsque l'on se penche sur la question, une foule d'ouvrages sur l'assassinat du protecteur du Reich fait surface. Mais lorsque nous cherchons à savoir ce qui s'est passé à l'intérieur de l'insurrection de Prague et dans la maison de la radio, les ouvrages se font plus rares. Pavel Kohout, en tant qu'auteur et témoin, et non en tant qu'historien, permet au lecteur de s'interroger et de rechercher, ce qui est l'une des forces du roman historique : je me dois d'être un lecteur actif et un lecteur chercheur. Karel Bartosek revient sur les difficultés qu'il a eu à publier un tel ouvrage, retiré des bibliothèques publiques en Tchécoslovaquie en 1970-1971<sup>481</sup>. Dans cet article, publié en France en 1988, il revient sur les raisons pour lesquelles les insurgés de Prague ne trouvent pas leur place dans l'histoire. Nous avons mentionné plus haut le mythe de la libération de la Tchécoslovaquie par les panzers soviétiques, c'est précisément ce mythe qui fait de la révolution de Prague un « orphelin de l'histoire », « mal aimé » mais aussi « maltraité »<sup>482</sup>. De fait, en libérant Prague, les forces soviétiques tentent d'y implanter une politique communiste, politique déjà représentée par les résistants communistes. Dans l'historiographie d'alors, il convenait de laisser de côté les insurgés civils pour mettre en avant un mouvement de résistance communiste, porté par l'Union soviétique. Malgré cette manipulation de l'histoire, Bartosek confirme que cette insurrection était aussi une insurrection civile et spontanée, menée par des tchèques prêts à libérer leur pays après six années d'humiliation<sup>483</sup>. Il écrit : « La contribution des insurgés à la victoire sur le nazisme est certes limitée, mais pas complètement négligeable. »<sup>484</sup> De fait, au vu des 100 000 civils organisant les barricades, des 30 000 à 40 000 Pragoïses ayant pris part aux combats directs et

---

<sup>480</sup> Zeitoun Sabine, Foucher Dominique,(éds), *Le masque de la Barbarie. Le ghetto de Theresienstadt 1941-1945*, Editions de la ville de Lyon, Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, 1998, Préface, p.8.

<sup>481</sup> Bartosek, Karel, « L'insurrection/libération de Prague 1945, Problèmes d'interprétations dans l'historiographie tchécoslovaque. » *op.cit.*, p. 41 « Le seul livre d'historien consacré malheureusement à cet événement a été le mien. De plus, ce titre fut éliminé des bibliothèques publiques en 1970-1971. »

<sup>482</sup> *Ibid.* pp. 50- 52 : « Après l'invasion soviétique de 1968 et l'instauration de la politique de « normalisation », l'insurrection de Prague retrouve en grande partie son destin d'orphelin mal aimé de l'Histoire. [...] Il semble par ailleurs que l'insurrection de Prague soit, parfois, dans ces années 80, un orphelin de l'histoire maltraité aussi en dehors de la Tchécoslovaquie. »

<sup>483</sup> Karel Bartosek distingue quatre phases dans la libération de Prague : une phase spontanée, le 5 mai 1945, qui profite de son effet de surprise sur l'occupant. Une deuxième phase pendant laquelle l'occupant se ressaisit. Pendant cette phase, dans la nuit du 5 au 6 mai, les insurgés dressent des barricades, 1600 selon l'auteur qui implique la participation de 100 000 personnes, puis commencent les pourparlers entre les représentants de la Wehrmacht et le conseil national tchèque. Enfin, le 9 mai, les chars soviétiques pénètrent dans Prague et libèrent la ville.

<sup>484</sup> Bartosek, Karel, « L'insurrection/libération de Prague 1945, Problèmes d'interprétations dans l'historiographie tchécoslovaque », *op.cit.*, p. 45.

des 3 700 Tchèques ayant trouvé la mort lors des affrontements, on peut parler à juste titre d'une insurrection « populaire »<sup>485</sup>, c'est-à-dire menée par le peuple de Prague.

Notre héros est donc pris dans ce mouvement populaire et c'est l'occasion pour l'auteur de revenir sur cet événement, qu'il a vécu étant jeune. Le récit de la prise de la radio et de l'organisation de la résistance ne diffère pas des récits historiques et seuls les personnages sont ici des inventions de la fantaisie de Pavel Kohout, ce qu'il nous confirme dans l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder : « Le contexte historique est réel, les personnages et l'action ont été inventés. »<sup>486</sup> Plus que le contexte historique, les actions des personnages représentant la résistance tchèque sont loin d'être inventées : nous retrouvons les barricades mises en place à la hâte<sup>487</sup>, l'organisation spontanée de l'insurrection par des Tchèques ne faisant pas partie d'un mouvement de résistance, communiste ou non<sup>488</sup>, et la phase de négociations avec les Allemands sur place<sup>489</sup>. Jan Morava prend son rôle très à cœur. Avec tout le zèle que nous lui connaissons, le voici entre les deux peuples à tenter une négociation alors que les balles pleuvent autour de lui. Il est aussi mû par le désir de rejoindre Jitka au plus vite, dans un oubli total de lui-même. Sans le vouloir, il joue un rôle décisif dans les combats et les négociations. Lui qui cherchait toujours l'approbation de ses supérieurs devient celui qu'il faut suivre, le maître de la situation, si bien que lorsque Brunat arrive sur place, celui-ci reprend le contrôle des opérations, mais avec Morava à ses côtés<sup>490</sup>. Ce dernier est maintenant chargé d'établir une liste des morts mais aussi des combattants. Dans une autocritique cinglante de son peuple, Brunat lui déclare : « Nous connaissons trop bien nos compatriotes. Il y aura bientôt des milliers de combattants de la radio qui exigeront un bureau de tabac ou une baraque à saucisses comme récompense. »<sup>491</sup> Si le combat fait rage entre Allemands et Tchèques, nous constatons aussi que les combattants et/ou résistants tchèques se méfient aussi les uns des autres, ce qui fait écho aux remarques de Morava lorsqu'il observait les Tchèques repeindre les inscriptions allemandes. La résistance tchèque apparaît ici faible voire intéressée : il s'agit de ne pas passer pour un traître aux yeux de ses concitoyens. Pavel

---

<sup>485</sup> *Ibid.* p. 45 : Après avoir formulé les quatre phases de l'insurrection ainsi que le nombre de participants et victimes, Karel Bartosek parle du « caractère populaire de l'insurrection. »

<sup>486</sup> Réponse reçue le 6 mars 2014.

<sup>487</sup> *HM*, p. 389 : « Autour de Morava, on élevait des barricades composées de bureaux et d'armoires de classement entre les étages et aux extrémités des couloirs. » et plus loin, p. 391 : « Il semble que nous ayons une longueur d'avance. La radio de la ville explique comment élever des barricades. Prague commence à devenir infranchissable. »

<sup>488</sup> *Ibid.* p. 390 : « Il [Morava] se demandait avec inquiétude comment il allait accomplir la principale mission que lui avait confiée Beran : mettre fin aux combats. »

<sup>489</sup> *Ibid.* p. 392 : « Beran te fait dire que tu dois entrer en contact avec le directeur de la radio allemande au nom du conseil national tchèque. Il s'appelle Thürmer. Tu peux lui proposer que les fonctionnaires et soldats allemands se retirent librement. Mais attention : sans armes uniquement ! »

<sup>490</sup> *Ibid.* p. 398 : « Brunat prit le commandement, mais ne congédia pas Morava. »

<sup>491</sup> *Ibid.* p. 398.

Kouhout nous livre alors non seulement un portrait complet du paysage de la résistance à l'aune de la fin du conflit, mais aussi une autocritique sans concession de sa nation. Cependant, il met en avant, avec le personnage de Morava, l'image d'un tchèque lambda, neutre pourrait-on dire, qui se concentre sur sa survie et sur celle des siens comme l'a fait la famille de l'auteur pendant le conflit<sup>492</sup>. Plus loin, Morava fera même référence à des pilliers éventuels en parlant de « hyènes »<sup>493</sup> afin de décrire l'atmosphère de cette insurrection. Alors que l'inspecteur se remet du combat de la radio, il fait face à la première manifestation de vengeance des Tchèques envers les Allemands : « Un coup de feu devant la radio l'obligea presque à sortir. Mais tout se calma aussitôt de manière aussi surprenante que cela avait commencé. Morava ne tarda pas à comprendre que quelqu'un s'était mis à massacrer les Allemands pendant qu'ils s'en allaient. »<sup>494</sup> Et sous ses yeux, les actes de violence envers les anciens occupants vont se multiplier, mettant à mal sa foi en l'homme et sa confiance déjà limitée en ses compatriotes. Au cours de ce chapitre, la narration balaie, telle une caméra, l'environnement proche de Morava, comme si celui-ci se tenait debout au milieu des combats en tant que seul observateur digne de confiance : derrière lui la radio, devant lui les partisans tchèques. Et c'est là que l'enquête, en suspens, va le rattraper.

Au milieu de la liste des morts se trouve en effet le nom du meurtrier<sup>495</sup>. À cet instant, Morava pense que le tueur de veuves est mort suite à l'attaque de la radio ; un profond sentiment d'injustice le saisit alors qu'il pense : « Pourquoi, entre tous les morts, était-ce précisément celui-ci qui n'avait plus de visage ? Était-ce un incroyable hasard ou une ruse subtile ? »<sup>496</sup> Le lecteur retrouve ici le jeune commissaire du début du roman, qui ne craint pas de voir les horreurs de la guerre tels que des cadavres et qui, entêté, se fit à son instinct. Entre le début du récit et cet instant précis, trois mois se sont écoulés. La personnalité de Jan Morava s'est enrichie de ce qu'elle a vécu et a poursuivi son évolution, à l'exemple d'un héros de formation. Malgré toutes les épreuves qu'il a vécues et tous les événements tragiques survenus autour de lui, le jeune Tchèque ne s'est pas laissé submerger et son talent de policier semble même s'être affiné. Le rythme de la narration est rapide, annonçant aussi bien la fin du

---

<sup>492</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel, Erlebnisse-Erkenntnisse*, op.cit., p. 42 : De fait, avant la mort de Karel Vladimír Petrek, le jeune Pavel Kohout, enfant à la santé fragile, vit une vie relativement protégée. Ses parents, membres d'aucun parti ni mouvement révolutionnaire, protègent l'enfant de la réalité de la guerre en le laissant prendre part à des cours de magie ou en lui diffusant des films de Laurel et Hardy. Eux-mêmes vont, à titre individuel, venir en aide aux victimes de la politique raciste du Troisième Reich en gardant chez eux les meubles et objets de valeurs de leurs voisins juifs. Lorsque les voisins sonnent chez eux pour leur confier un tapis, un tableau ainsi qu'un piano à queue, ceux-ci acceptent, faisant mine d'en négocier le prix afin de ne pas être accusés de détourner de manière illégale des objets appartenant à des Juifs.

<sup>493</sup> *HM*, p. 399 « Morava avait fait appel aux gens qui lui paraissaient les plus dignes de confiance. Il leur donna surtout instruction de protéger les biens personnels des victimes avant l'arrivée des hyènes. »

<sup>494</sup> *Ibid.* p. 399.

<sup>495</sup> *Ibid.* p. 400 : « Il s'interrompt. Regarda fixement le nom qui se trouvait à la place de celui qu'il cherchait. RYPL ANTONIN, né le 27 mai à Brno, demeurant à Plzeň... »

<sup>496</sup> *Ibid.* p. 401.

conflit que la fin de l'enquête, et partant, du roman. Le rythme effréné avec lequel Morava décrit le contenu des poches du cadavre qu'il pense être celui du meurtrier nous laisse entrevoir la rapidité des pensées du héros, à la manière du stream of consciousness, – une suite ininterrompue de pensées dans un monologue intérieur d'un personnage de roman –, il nous fait part de sa confusion dans l'un des moments cruciaux de sa vie : « Il posa les objets l'un après l'autre sur la serviette de toilette. Un peigne, une montre à gousset en nickel, un trousseau de clefs ! Particulièrement important pour l'identification. Un porte-monnaie. Et dedans ? Quelques billets et des pièces de monnaie. Une boîte d'allumettes à demi vide. Pas de cigarettes. Un canif en forme de poisson. Un mouchoir. Avec un monogramme ? Sans... »<sup>497</sup> Plus loin, il s'interroge de la même façon lancinante sur la cachette potentielle du tueur : « Où ? Où ? Où ? »<sup>498</sup>. Jan Morava va alors partir à la recherche du meurtrier, gardant en lui cette tension qui le caractérise à présent, bien loin du jeune inspecteur qui prenait des notes dans son carnet. Ce carnet a par ailleurs disparu, notre personnage est ici dépouillé de tous ses gadgets de policiers, il est seul. Son identité poursuit sa mue : il « donne des instructions », retourne « précipitamment » à l'intérieur de la radio, « trotte », agit de manière impulsive<sup>499</sup>. Au milieu de cette effervescence, il ne reconnaît pas le visage du meurtrier de Jitka. Entouré de Tchèques fêtant la victoire, il est pris d'une envie soudaine de pleurer. Une fois de plus à contre-courant, il poursuit son enquête, dans un entêtement aveugle<sup>500</sup>. Toutefois, Jan Morava n'est pas encore un homme totalement libre, et c'est le paradoxe de notre personnage. Alors qu'il semble toujours plus près de devenir un être humain autonome, une « Gesamtpersönlichkeit », comme la définit Gero von Wilpert, il est toujours rattrapé soit par sa peur pour Jitka ou pour sa mère, soit par sa conscience du devoir qui le ramène sans cesse vers ses supérieurs. En d'autres termes, Jan Morava n'est pas encore tout à fait un homme autonome et qui plus est, il ne prend aucun risque. En quoi est-il alors un héros ? Ici encore, alors qu'un groupe de partisans lui affirme avoir aperçu le tueur, Morava se ressaisit et s'en va tout d'abord chercher des instructions auprès de Beran, à l'encontre de son instinct<sup>501</sup>. Alors qu'il est en train de vivre des heures au cours desquelles les règles qu'il connaît habituellement sont bouleversées, Morava ne peut s'empêcher de chercher une sécurité auprès de Beran. Autour de lui monte une atmosphère étrange, faite de violence et de

---

<sup>497</sup> *Ibid.* p. 401.

<sup>498</sup> *Ibid.* p. 403.

<sup>499</sup> *Ibid.* p. 402.

<sup>500</sup> *Ibid.* p. 402 : « Il se trouvait au milieu de gens enthousiastes. Leur confiance en eux augmentait toutes les heures. [...] Il n'écoutait pas ces gens. Il avait envie de pleurer. Jitka, il est ici, peut-être à ma portée, mais il va de nouveau m'échapper ! [...] Il se rendrait tout de suite chez Beran. Celui-ci devait le libérer immédiatement de ses autres tâches. Insurrection ou non, cette créature ne devait pas rester en liberté. »

<sup>501</sup> *Ibid.* p. 403 : « Morava aurait préféré détalier comme un chien de chasse pour fouiller les rues. Mais il sentit la douloureuse secousse de sa laisse. Le cœur lourd, il se rendit à la Bartolomejska. » (Quartier général de police tchèque.)

vengeance, que lui-même préfère ignorer. En effet, un homme lui décrit le meurtrier de la façon suivante : « Ce type est un pervers. Il transforme l'insurrection en carnage. Il tire dans le ventre des prisonniers et les exécute avec des grenades à main ! », et un autre de lui répondre : « Mais cette fois, il avait raison [...] Ils [les Allemands] emportaient des armes cachées avec eux ! »<sup>502</sup> Cette première discussion annonce une série d'actions punitives menées par certains Tchèques à l'encontre des Allemands, qui changeront aussi bien la vie de Morava que celle de Buback. Le représentant de cette vague de vengeance n'est autre que le tueur de veuves.

Dans l'esprit du jeune inspecteur s'organise une réflexion et un plan d'attaque qui viennent mêler le pan personnel et le pan professionnel de son identité. Depuis sa conversation avec le groupe de partisans, il sait que l'assassin est proche et qu'il laisse libre court à ses pulsions meurtrières. Il en va, pour Morava, non seulement de l'honneur de Jitka, mais aussi de l'honneur de son pays. Il parle de la « pureté d'une révolution qui doit mettre fin à l'inhumanité », de l'« honneur de la police criminelle de Prague » et du « sang de la paix »<sup>503</sup>. En d'autres termes, Morava souhaite ici réhabiliter la Tchécoslovaquie, salie par des années d'occupation. Dans son monologue pour convaincre Beran de le laisser poursuivre l'assassin point déjà la réflexion future sur le sort des Allemands présents sur le territoire du Protectorat de Bohême-Moravie : qui sont-ils ? Sont-ils des coupables ? Que faire d'eux maintenant que le conflit s'achève ? Tout au long du roman, Morava s'était efforcé de ne pas tomber dans la caricature du conflit en cherchant la confiance de Buback ou en voulant l'inviter à dîner par exemple. Ici encore, il condamne la vengeance aveugle de certains de ses compatriotes en déclarant à Beran : « Selon des témoins, rien que depuis midi, il a tué dix personnes. [...] Ce serait une terrible faute d'objecter qu'il ne s'agissait que d'Allemands. »<sup>504</sup> La sémantique qui s'appliquait auparavant au représentant du régime nazi vient maintenant qualifier un compatriote tchèque. Rypl est « sadique » qui tue « avec passion », un « bourreau »<sup>505</sup>. S'il laisse libre cours à ses pulsions, c'est parce que, selon Morava, le meurtre est « autorisé »<sup>506</sup> en cette période de flottement. Dans son ouvrage *Eichmann à Jérusalem*, Hanna Arendt, philosophe allemande, rappelle quels étaient les nouveaux paradigmes de la justice sous le Troisième Reich. La philosophe établit un parallèle entre le mode fonctionnement de la société ainsi que de la justice du Troisième Reich et la piraterie, à savoir un lieu sans droits ni devoirs, régi par aucune loi, une sorte de *no man's land* de la justice

---

<sup>502</sup> *Ibid.* p. 403.

<sup>503</sup> *Ibid.* p. 421.

<sup>504</sup> *Ibid.* p. 421.

<sup>505</sup> *Ibid.* p. 421.

<sup>506</sup> *Ibid.* p. 421 : « Cet homme tue avec passion parce que, d'un coup, c'est autorisé. »

juste. De fait, il existait bel et bien une justice, mais une justice propre au système nazi, qui autorisait la violence, en faisant même la principale caractéristique de sa société, une justice inversée, ou pour reprendre l'explication de l'historien Peter Longerich, directeur du Centre de recherche sur l'Holocauste et l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle de l'université de Londres, la justice avait été « neutralisée » de façon progressive par le NSDAP<sup>507</sup>. Faire partie d'un groupe de meurtriers n'était alors pas illégal, c'était une norme. Hannah Arendt écrit : « Mais on ne peut tout de même pas prétendre qu'Eichmann n'agissait que dans son propre intérêt ou qu'il ne reconnaissait aucune espèce de drapeau. À cet égard, la théorie de la piraterie n'a servi qu'à esquiver l'un des problèmes fondamentaux que pose ce genre de crime, à savoir qu'il a été commis, et ne pouvait être commis que sous le couvert d'une loi criminelle et par un État criminel. »<sup>508</sup> Il nous faut nuancer ici notre propos : Prague, en 1945, ne se transforme pas en un autre régime totalitaire tchèque dans lequel il serait légal de tuer des Allemands, mais ce personnage de Rypl représente à lui-seul le moment de flottement au cours duquel droit et justice n'existaient plus. Nombre de récits relatent des actes de violence aveugles et barbares à l'encontre d'Allemands<sup>509</sup>. Il s'agit d'en décrypter les manifestations et d'en saisir les raisons au vu de témoignages, de recherches historiques et de ses représentations dans la littérature. Dans *L'Heure étoilée du meurtrier*, Pavel Kohout, grâce au personnage de l'assassin, fait aussi en creux le procès de ses compatriotes qui se sont adonnés à des actes violents envers les Allemands lors de la libération de Prague. Les meurtriers mentionnés dans le titre du

---

<sup>507</sup> Longerich, Peter, *"Nous ne savions pas". Les Allemands et la Solution finale 1933-1945*, Paris, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008, p. 69 : Dans cet essai, Peter Longerich, à travers l'étude de différents rapports du système nazi, se propose de répondre à la question : « Quelle était la réaction de la population allemande aux persécutions contre les juifs ? Que savait-elle de la Solution finale ? » Concernant l'annihilation de la justice : « Il faut voir dans l'ensemble de ces comptes rendus [rapports de la Gestapo, rapports des présidents des Länder et des présidents des conseils régionaux, rapports de la justice, rapports du SD et du NSDAP] une volonté de documenter la destruction de l'État de droit par le NSDAP et la neutralisation progressive de la justice. » p. 45.

<sup>508</sup> Arendt, Hannah, *Eichmann à Jerusalem*. Paris, Gallimard, 2002, p. 455. Mise en relief par l'auteur.

<sup>509</sup> De nombreux ouvrages parus en Allemagne ces dernières années ont remporté un vif succès auprès des lecteurs. Dans son ouvrage intitulé *Die Vertriebenen. Hitlers letzte Opfer, op.cit.*, K. Erich Franzen, historien au Collegium Carolinum, institut scientifique consacré à l'histoire de l'Europe de l'Est, n'hésite pas à établir plusieurs parallèles entre le régime nazi et la façon dont les Tchèques traitèrent les Allemands à la libération de la Tchécoslovaquie. Il relate par exemple un épisode de la révolution de mai lorsque des mères et des enfants avaient été enfermés dans un cinéma souterrain pendant 24h, précisant que cette pratique avait également lieu sous le Troisième Reich avec des prisonniers tchèques. « Les Allemands ont dû rester des jours et des nuits, assis dans les rangées étroites des sièges, sous une lumière artificielle allumée sans interruption et avec une alimentation médiocre – une pratique qui avait également été mise par la Gestapo avec les Tchèques emprisonnés. » Plus loin, il évoque le camp de concentration de Terezin, reconverti en camp pour Allemands : « Le simple fait que l'ancien camp de concentration Terezin ait été converti en camp pour les Allemands laisse un arrière-goût amer. » p. 194. Dans le premier chapitre de cet ouvrage, l'historien commence par dresser un bilan de qui sont ces expulsés aujourd'hui et ne revient que très peu sur les conditions de vie dans les territoires occupés de l'Est. Franzen attribue cette soif de vengeance aux hommes politiques tchèques de l'époque citant une déclaration de Beneš du 10 juin 1945 selon laquelle tous les Allemands seraient coupables : « Il en va de la culpabilité directe de la grande majorité des Allemands, c'est la raison pour laquelle tous les Allemands sont coupables. » (Traductions faites par nos soins) *Ibid.* p.199. *A contrario*, l'ouvrage récent de R.M Douglas, minimise le nombre d'actes de vengeance perpétré par la population tchèque : « Si terrible qu'il fût, l'épisode de Brno [marche forcée] fut tout à fait exceptionnel en mai 1945, notamment parce que l'initiative en revenait à des civils locaux, particulièrement politisés. » Il ignore ce faisant la marche forcée de Komotau, ayant eu lieu le 9 juin 1945. Douglas, R.M, *Les Expulsés, Flammarion, op.cit.*, p. 118. Force est de constater le grand écart entre les deux ouvrages.

roman ne sont autres que ces civils qui ont laissé libre cours à leurs pulsions alors que régnaient l'incertitude et le chaos : « Le concept de « Sternstunde » signifie non seulement en allemand mais aussi en tchèque « le meilleur moment ». Dans notre histoire il s'agit donc du meilleur moment pour les meurtriers, qu'ils soient des pervers tueurs de veuves, ce pour quoi ils devraient normalement être punis, ou des « patriotes » qui tuent des Allemands, meurtres pour lesquels ils seront considérées comme des « héros »... »<sup>510</sup> Les guillemets employés pour nommer ces patriotes ainsi que les points de suspension soulignent chez Pavel Kohout son scepticisme voire même sa totale condamnation face aux événements qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale. Morava ne ressent pas en lui de telles pulsions, sa lutte est personnelle et non nationale, c'est-à-dire qu'il en va d'un combat entre Rypl et lui, et non entre l'Allemagne et lui, même s'il prétend ici aussi défendre l'honneur de son pays. C'est à cet instant que Beran, qui n'est pas communiste, confie à Morava que ce sont finalement les troupes russes et non les Américains qui viendront libérer Prague, ce qui signifie que le parti communiste profitera de cette victoire pour s'imposer dans le régime à venir : « Un libérateur n'aime pas que l'on se libère soi-même avant son arrivée car on a moins de reconnaissance à son égard qu'il le souhaiterait. »<sup>511</sup> déclare-t-il. Or, l'historiographie le prouve : la libération de Prague par les Pragois reste dans l'ombre du mythe du libérateur soviétique. Le roman historique que nous livre ici Pavel Kohout est-il une tentative de réhabiliter cet acte de résistance ? Toujours est-il qu'il revient sur ses propres convictions et nous livre une mise en abîme de son propre engagement communiste, qu'il a ensuite renié dans la recherche d'une troisième voie entre capitalisme et communisme. Lorsque Beran déclare à Morava : « L'Histoire nous enseigne que la plupart des monstruosité ont été commises par les tenants d'une vérité sacrée qui croyaient à leur mission. L'interdiction des autres vérités va alors de soi, car elles sont nécessairement fausses, de même naturellement que la liquidation de tous leurs partisans. »<sup>512</sup>, c'est en réalité Pavel Kohout qui regarde en arrière et dresse le bilan des régimes politiques qui se sont succédés dans son pays. À l'aune de la libération, Beran semble faire une déclaration prémonitoire, il est déjà dans le futur du présent. Sa déclaration est donc anachronique, puisqu'elle vient du futur et exprime une sorte de mea culpa de Pavel Kohout. Beran est le Kohout d'après 1956, qui déclare dans ses mémoires : « Pourquoi est-ce que cela ne nous a pas amené, ne m'a pas amené concrètement à tourner le dos à ce parti défiguré ? Qu'avons-nous cherché en lui, qu'avais-je encore à chercher en lui ? [...] Trois ans plus tôt, le

---

<sup>510</sup> « Le titre ne peut être traduit dans certaines langues, c'est la raison pour laquelle il a été traduit en anglais par " *Widowkiller* ", ce qui conduit pourtant à considérer ce livre comme un roman policier, ce qu'il n'est pas. » Réponse du 6 mars 2014.

<sup>511</sup> *HM*, p. 423.

<sup>512</sup> *Ibid.* p. 424.

monde avait découvert à quelle vitesse la révolte des ouvriers à Berlin-Est avait été stoppée dans le sang. À présent, il était devenu le témoin impuissant d'un nouvel échec. »<sup>513</sup> Beran fait ici l'éducation politique de Morava, qu'il souhaite à présent tutoyer, symbole de leur lien qui se fait ici lien de parenté<sup>514</sup>. De fait, le lecteur retrouve Morava dans sa position d'élève : il note des informations dans son carnet, qui vient de réapparaître, et est encore abasourdi par l'arrivée potentielle des soldats russes à Prague et par ce qu'il a « appris » de Beran<sup>515</sup>. Notre personnage oscille entre autonomie et retour auprès de son maître. À chaque fois que le lecteur le croit en passe de devenir l'homme qu'il doit être, il effectue une sorte de rechute vers l'adolescent qu'il est encore. La fin du roman sonne-t-elle la fin de sa formation ? À partir de sa conversation avec Beran, Morava se jette à corps perdu dans sa quête du tueur, ce que le narrateur nous annonce par une phrase laconique : « Il n'arrêta plus. »<sup>516</sup> Non seulement, le jeune inspecteur n'arrête plus de chercher le meurtrier, mais il n'arrête pas non plus de réfléchir à la problématique allemande<sup>517</sup>. Après avoir interrogé le concierge allemand de l'immeuble où avait eu lieu le premier crime et trouvé en lui le témoin qui saura formellement identifier Rypl, il s'interroge : « En chemin, Morava eut conscience qu'il était bizarre d'avoir peur pour ce témoin puisqu'à présent, Rypl tuait ouvertement. À moins qu'un meurtre cesse juridiquement d'en être un lorsque la victime appartient à un peuple qui a contraint par la violence d'autres peuples à respecter la loi du plus fort ? »<sup>518</sup> L'après-guerre est-elle une zone de non droit ? Cette réflexion de Morava vient contredire son ouverture d'esprit évoquée plus haut. La naissance chez notre personnage principal d'une telle interrogation sur le droit, la justice et la violence reflète la préoccupation de l'époque sur la culpabilité des Allemands et le flou qui accompagnait ces premiers questionnements. Les Allemands sont-ils tous coupables, comme le certifie Beneš ? Doit-on les punir collectivement, comme le préconise dans un premier temps Winston Churchill, afin de les rééduquer par la violence ? Que faire des enfants ? Qui est innocent ? Morava lui-même évoque « la futilité de ces anciennes valeurs »<sup>519</sup> et prend ici pour la première fois une décision importante sans demander l'aval de ses supérieurs ; la laisse qui le retenait à la

---

<sup>513</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel, Erlebnisse-Erkenntisse*, op.cit., p. 124.

<sup>514</sup> *HM.*, p. 424 : « Debout Jenik...Je peux te tutoyer, hein ? Je voulais le faire depuis longtemps et je ne trouverai peut-être pas rapidement une nouvelle occasion. [...] Tu as tout à fait raison. Si tu le captures, ce sera bien pour la patrie. »

<sup>515</sup> *Ibid.* p. 441 : « Morava notait à nouveau dans son carnet ce qui lui restait à faire » et « Morava, qui était encore sous le coup de ce que lui avait appris Beran pendant la nuit, se serait attendu [ à ce] que ses deux supérieurs se réjouissent de l'existence de scissions dans la direction allemande. »

<sup>516</sup> *Ibid.* p. 443.

<sup>517</sup> *Ibid.* p. 443 : « Ils voulaient éviter les Allemands bien que Morava fût convaincu qu'on pouvait discuter avec nombre d'entre eux. »

<sup>518</sup> *Ibid.* p. 443.

<sup>519</sup> *Ibid.* p. 446.

Bartolomejska s'est-elle brisée ?<sup>520</sup> Cède-t-il à l'atmosphère ambiante pour passer outre la loi ? Ici, alors qu'il interroge deux témoins capitaux, Morava prend l'initiative de forcer la porte de l'appartement voisin, appartement qui a servi de refuge à Ryppl et dans lequel gît son hôte, Karel Malina<sup>521</sup>. D'autre part, alors qu'il retrouve par hasard la clef de l'appartement de Jitka, Morava pense : « Il avait envie de franchir le seuil de cette maison où il n'avait pas osé se rendre depuis ce jour. Il devait en finir avec cette faiblesse ! »<sup>522</sup> Curieuse faiblesse que le deuil de sa compagne, alors que son enterrement a eu lieu la veille. La mue est-elle en train d'avoir lieu ? Lui qui est sans cesse rappelé à sa douleur et en proie à une folle envie de disparaître<sup>523</sup> retrouve-t-il ici, au milieu du chaos, le besoin de vivre ?<sup>524</sup> Alors que son chauffeur et lui poursuivent leur chemin à travers Prague, ils sont arrêtés par un groupe d'Allemands qui rassemblent tous les habitants de la rue et vont même jusqu'à tuer une jeune étudiant tchèque qui tente de s'enfuir. Malgré cette scène violente, Morava ne peut s'empêcher de penser : « Même cette machine à tuer ressemblait à un homme et savait sans doute se comporter en être humain. »<sup>525</sup> Et si sa seule faiblesse était cet optimisme démesuré en l'être humain ? Il poursuit : « Comment les reconnaître, comment tous les reconnaître s'ils réussissaient à s'en sortir, à enlever leurs uniformes et à redevenir ce qu'ils étaient avant ? Comment retrouver les milliers de criminels semblables à celui-ci, qui tuaient anonymement comme lui, s'ils redevenaient à temps d'honorables professeurs, hommes d'affaires et ouvriers ? Était-il moral de les laisser partir ? »<sup>526</sup> Alors que Morava brossait le portrait d'un Allemand cruel, qui tue « presque nonchalamment », il ne peut s'empêcher de penser à la condition humaine de ces hommes qui étaient, selon lui, avant le Troisième Reich, des hommes comme les autres, avec un métier, une famille. Alors qu'il est emmené avec le reste de la population tchèque pour servir de bouclier humain, il poursuit sa réflexion qui sous-tend à présent la fin du roman, entrecoupée de pensées vers Jitka et vers le sacrifice que Morava se

---

<sup>520</sup> *Ibid.* p. 446 : « Il nous faut encore aujourd'hui, dit Morava tout en ayant conscience de la futilité de ces anciennes valeurs, un mandat de perquisition pour entrer par la force dans un appartement. Mais, dans la situation actuelle, j'ignore où trouver quelqu'un qui ait compétence pour le délivrer. Je vais donc le faire de ma propre autorité. J'ai besoin que vous me serviez de témoins pour ouvrir, perquisitionner et protéger l'appartement. »

<sup>521</sup> *Ibid.* p. 447 : « Dans la baignoire, sur un morceau de couteil souillé d'excréments, se trouvait un petit homme. Il était mort depuis sans doute moins de vingt-quatre heures. »

<sup>522</sup> *Ibid.* p. 465.

<sup>523</sup> *Ibid.* p. 424 : Depuis la mort de Jitka, Jan ne cesse d'alterner entre moments de détermination et désir de fuir la vie terrestre. Ici quelques exemples : « Il se souvint. L'enterrement de sa femme et de son enfant. Et un peu de guerre. Tout à coup, il ne put plus supporter tout ce poids. », puis p. 447 : « Jan Morava réalisa au même moment qu'un autre corps gisait sous un couvercle de terre depuis la même durée. À nouveau, il fut saisi de désespoir. » et p. 465 : « À quoi bon continuer à vivre ? Il était à nouveau saisi de doutes. »

<sup>524</sup> *Ibid.* p. 465 : Morava se rappelle de son refuge avec Jitka : « Il leur suffisait de deux tours de clef pour sortir du monde des assassins, avec ou sans uniforme, et entrer dans le petit monde, pour eux illimité de leur amour. »

<sup>525</sup> *Ibid.* p. 467.

<sup>526</sup> *Ibid.* p. 467.

sent prêt à accomplir pour venger sa mort<sup>527</sup>. Leur colonne se dirige vers les hauteurs de Prague, depuis lesquelles Morava et ses compagnons d'infortune peuvent apercevoir la ville entière<sup>528</sup>. Si l'adjectif « merveilleux » tranche ici avec ce qui est en train de se jouer autour des personnages, cette perspective sur la ville appelle en écho une déclaration de Pavel Kohout sur la vue panoramique de Prague. Alors qu'il trouve exil en Suisse après avoir été expulsé de son appartement puis de Tchécoslovaquie en 1977 et dépossédé de sa nationalité tchèque en 1979, l'écrivain observe le paysage suisse et pense : « Il [lui-même] avait toujours considéré la vue panoramique sur Prague comme quelque chose d'unique, parce ses équivalents dans le monde entier donnent à voir les batailles des vainqueurs, alors qu'à Prague on peut voir la défaite des Tchèques par les Tchèques. »<sup>529</sup> Observons qu'au fil de roman, la critique envers la politique menée par son pays à la libération se fait de plus en plus cinglante. Pavel Kohout porte un regard sans concession sur la Tchécoslovaquie de l'époque. De manière subtile, alors qu'il décrit un paysage merveilleux, il laisse entendre que ce merveilleux est terminé, que ce paysage ne représentera plus jamais la mère des villes dans ce qu'elle a de rassurant et de magique mais le ramènera toujours aux crimes allemands, puis aux exactions des Tchèques en mai 1945 à l'encontre des Allemands et plus tard à l'échec et à la violence de la politique communiste mise en place à partir de 1946. Après ce très bref arrêt sur le paysage de Prague, la narration poursuit la description de la formation de la colonne : d'autres Tchèques sont contraints de se joindre au premier groupe et un jeune étudiant, ami de l'étudiant qui avait tenté de fuir, manque de s'évanouir. À cela s'ajoute l'arrivée de deux SS particulièrement violents, représentants d'un régime aux abois<sup>530</sup>. Cette violence rappelle à Morava pourquoi il a décidé de rompre avec sa foi lors de la mort de Jitka. À cette heure, la déshumanisation de l'homme est à son comble et Morava n'est plus capable de garder espoir face à cette lutte pour la survie. L'homme s'est déconstruit, il ne réfléchit plus mais suit son instinct primaire afin de rester en vie, au détriment des autres s'il le faut. Pire, l'homme n'est même pas digne d'être un animal puisqu'un animal « défend sa meute »<sup>531</sup>, il n'est plus rien, qu'un corps qui espère vivre encore<sup>532</sup>. Morava, lui, ne souhaite plus vivre, mais parce qu'il

---

<sup>527</sup> *Ibid.* p. 468 : Pris dans le bouclier humain, il pense : « Ah, mon amour, s'il n'était rien arrivé, tu serais peut-être à ma place ici. Au moins puis-je faire cela pour toi. »

<sup>528</sup> *Ibid.* p. 468 : « Devant eux s'ouvrait une vue merveilleuse. De la vallée, la vue portait Hradcany »

<sup>529</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel. Erlebnisse-Erkenntnisse*.op.cit., p. 191.

<sup>530</sup> *HM*, p. 468 : « Une autre compagnie de SS était en train de faire sortir de chez eux des hommes et des femmes nettement plus jeunes et mêmes des enfants. Le jeune homme qui avait échappé au *Totaleinsatz* se trouvait encore sous le choc. Il trébuchait tant que Litera et Morava le portaient presque entre eux. [...] L'officier supérieur SS au visage défiguré par les marques de la petite vérole et le civil dont la tête rasée ressemblait à une tête de mort incarnaient de manière sinistre un régime qui révélait sa nature même dans son agonie. »

<sup>531</sup> *Ibid.* p. 470.

<sup>532</sup> *Ibid.* p. 470 : « Mon Dieu, tu laisses ça... Morava s'interrompt. C'était justement pour cette raison qu'il avait rompu avec Dieu. Son cœur se serrait à la vue du malheureux. Il n'avait pas le choix. Oui, cela marchait toujours. Quels que soient la foi, l'amour, la morale et l'honneur que l'homme avait conquis en se battant toute

est le héros de notre roman, il est naturellement épargné par la violence ambiante. Lors d'un deuxième arrêt, il va jusqu'à servir d'interprète au SS, qui déclare aux Tchèques rassemblés devant lui : « Vos concitoyens [...] ont perdu la raison. Ils ont barré la route aux centaines de milliers de combattants allemands qui continuent de protéger l'Europe du bolchévisme. [...] Prétendre que vous êtes des civils serait un mensonge. Par la faute d'une poignée de bandits, vous êtes devenus vous aussi des insurgés sans droit à une protection. »<sup>533</sup> Nous lisons ici un discours empreint de propagande et de la croyance aveugle en la victoire finale. Les Allemands sont des « combattants » qui « protègent » non pas leurs intérêts ni le Reich mais bel et bien « l'Europe » alors que les Tchèques sont tous des « bandits » puisqu'un groupe de partisans commet des actes violents envers les civils allemands. En d'autres termes, la culpabilité collective s'applique ici aux Tchèques. Ce meurtrier est tchèque, donc tous les Tchèques sont des meurtriers. De fait, si l'on suit cette logique, le SS s'accuse lui-même et tous les autres civils allemands des crimes du régime nazi. Alors que la colonne avance au-devant d'une barricade tchèque, les panzers de l'unité Vlassov, une unité russe qui vient soutenir la révolte de Prague avant même l'arrivée de l'armée rouge, sèment la panique dans la foule. Des coups sont tirés et Morava est touché à la tête<sup>534</sup>. Au moment-même où il aperçoit Rypl dans foule, il perd connaissance. Outre le ressort littéraire utilisé ici qui met en danger la vie du personnage principal et qui vient renforcer le suspense de la fin du roman, le fait que Morava soit une fois de plus impuissant provoque chez le lecteur une certaine colère : pourquoi cet homme exemplaire échoue-t-il sans cesse ? Transporté dans la voiture de Litera pour recevoir des soins, le jeune inspecteur divague et se croit en présence à la fois de sa mère et de Jitka. Il replonge dans sa vie passée, la seule qui en valait la peine<sup>535</sup>. Lorsqu'il reprend conscience, il refuse de se faire soigner et décide de partir immédiatement à la recherche de Rypl, ce à quoi Litera lui répond : « Peut-être n'était-ce que ton imagination après le coup que tu as pris. Je ne l'ai pas remarqué. »<sup>536</sup> Morava est-il devenu fou ? Nous assistons à un délitement de sa personnalité : il n'a plus de repère, plus d'envie de vivre, il a volontairement anéanti sa foi en Dieu et cherche par tous les moyens à rejoindre Jitka. L'embryon de sa personnalité disparaît dans les troubles de la fin du conflit, et s'il reconnaît encore posséder

---

sa vie pour s'améliorer, face à une menace de mort, l'aveugle instinct de survie l'emportait. L'homme se révélait alors pire qu'un animal qui, lui, défend sa meute jusqu'à l'anéantissement. »

<sup>533</sup> *Ibid.* p. 476.

<sup>534</sup> *Ibid.* p. 476-477 : « Tout à coup, il vit rouge. Il cligna vainement des yeux. Puis, il sentit une brûlure aiguë au front. Il y porta la main et sentit un liquide gluant. Aussitôt, des bras solides le traînèrent en avant et il entendit la voix de Litera quelque part près de lui. [...] La jeune fille était en train de lui bander la tête. [...] Puis tout se brouilla devant ses yeux comme un mirage. »

<sup>535</sup> *Ibid.* p. 491-492 : « Nous sommes presque arrivés, mon chéri, disait sa petite Maman. C'était elle qui était assise sur le siège du cocher car son père se trouvait au château lorsqu'il avait commencé à étouffer. [...] Comment m'appelle-t-elle ? se demanda-t-il étonné, malgré sa violente douleur à la tête. Seule Jitka m'appelait comme ça. Moi aussi je l'appelais comme ça ? Alors, elle se tourna vers lui sur le siège avant. C'était Jitka. »

<sup>536</sup> *Ibid.* p. 492.

une âme, ce n'est que pour mieux en souligner la fragilité à cet instant. Alors que Litera refuse de le laisser partir car il risque un « empoisonnement du sang », Morava lui rétorque : « S'il m'échappe encore, c'est un empoisonnement de l'âme que j'aurai. »<sup>537</sup> Le peu d'âme qu'il lui reste, Morava va tenter de le sauver en traquant le meurtrier de Jitka mais aussi l'homme qui jette le discrédit sur la nation tchèque en tuant aveuglément et avec plaisir les Allemands qui se trouvent sur son chemin. Car Rypl n'est plus seul, il est entouré de fanatiques, qui, comme lui, n'ont plus de limites dans l'expression de leur vengeance. Au milieu du chaos, le tueur a trouvé « l'eau trouble qu'il lui fallait. »<sup>538</sup> Dans la ville sur laquelle s'abat maintenant la pluie, le narrateur dresse un parallèle entre les victimes tchèques et les victimes allemandes. Toutes sont pour la plupart « des femmes et des enfants »<sup>539</sup> et qui plus est, des civils. Les civils allemands qui traversent la ville portent avec eux « une valise ou un ballot »<sup>540</sup> et nous comprenons que Morava assiste aux premières expulsions sauvages. De nombreux ouvrages, documentaires et téléfilms relatent cet épisode de l'histoire qui pourtant, reste mal connu. Après la libération de Prague et des territoires occupés, les civils allemands furent contraints de fuir et de laisser derrière eux leur maison et leurs biens. Avant la mise en place d'expulsions organisées à partir de la conférence de Potsdam entre le 17 juillet et le 2 août 1945, a eu lieu une phase que les historiens qualifient d'expulsions forcées et qui est admirablement décrite dans l'œuvre de Reinhard Jirgl, *Les Inachevés*<sup>541</sup> dont il sera question au troisième chapitre de ce travail de recherche. Cet auteur est d'ailleurs mentionné dans l'ouvrage d'Andreas Kossert, *Kalte Heimat*<sup>542</sup>. Sans avancer un chiffre sur le nombre d'Allemands expulsés avant les accords de Postdam, Kossert décrit les conditions des expulsions et parle de 5558 suicides recensés en 1946 à cause des expulsions sauvages<sup>543</sup>. Par ailleurs, il revient sur les conditions des expulsions : chaque Allemand devait porter un brassard blanc sur lequel on pouvait lire la lettre « N », ils n'avaient pas le droit de posséder ni vélo, ni radio, ni machine à écrire et étaient en outre victimes de violences, lorsqu'ils n'étaient pas enfermés dans les camps de travail ou dans les wagons à bestiaux les

---

<sup>537</sup> *Ibid.* p. 493.

<sup>538</sup> *Ibid.* p. 494.

<sup>539</sup> *Ibid.* p. 494 : « Des volontaires [tchèques] sortaient à présent les corps mutilés sous la pluie qui n'en finissait pas de tomber. Ils les déposaient sur les toiles qu'ils avaient tendues devant les maisons. La plupart des victimes étaient des femmes et des enfants. [...] Une petite troupe de civils allemands s'approchait. Elle marchait au milieu de la chaussée, entre des insurgés qui portaient tous des brassards RG et étaient équipés des armes allemandes dont ils s'étaient emparés comme des trophées. Les civils étaient en majorité des femmes, des enfants et des vieillards. »

<sup>540</sup> *Ibid.* pp. 494-495 : « Dans une main, ils portaient une valise ou un ballot, selon leurs capacités. Leur autre main était levée au-dessus de leur tête. [...] Une haie de silence épais accueillit le cortège aux visages livides. »

<sup>541</sup> Jirgl, Reinhard, *Les Inachevés*, *op.cit.*

<sup>542</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat. Die Geschichte der deutschen Vertriebenen nach 1945*, *op. cit.*

<sup>543</sup> *Ibid.* p. 36.

transportant de l'autre côté de la frontière<sup>544</sup>. Kossert prête au substantif tchèque « Odsun » un certain cynisme car il tendrait à avoir une valeur euphémique puisqu'il signifierait selon lui seulement « expulsion », une action qui serait alors légale, (« Abschub » en allemand) sans tenir compte du caractère violent et dans un premier temps, hors de la loi, du mot « Vertreibung »<sup>545</sup>. Or, Eva Schmitt-Hartmann, historienne allemande, propose une autre interprétation du mot « Odsun » dans un article intitulé « Menschen oder Nation – Die Vertreibung der Deutschen aus tschechischer Sicht. »<sup>546</sup> et précise que c'est un terme qui ne se laisse que difficilement traduire en allemand, puisqu'il regroupe les notions d'« expulsion », de « transfert de population », mais aussi de « chasse » et qu'il implique l'existence d'une nécessité historique. Malgré tout, odsun resterait un mot neutre et donc non empreint de jugement de valeur ou de cynisme<sup>547</sup>. Les expulsions trouveraient leur justification dans la nécessité historique de séparer Tchèques et Allemands et se fonderaient sur les théories de Danubius, alias Jan Mlynarik, historien slovaque qui a publié en 1978 des thèses sur l'expulsion des Allemands, dans un souci de réconciliation entre les deux nations. Ce dernier ne justifie en rien les actes de violence mais cherche à les comprendre afin de pouvoir vivre ensemble. Sans cynisme aucun, il écrit : « L'expulsion des Allemands de Tchécoslovaquie n'est pas seulement une tragédie allemande, c'est aussi notre tragédie. »<sup>548</sup> Le mot « tragédie » met l'accent sur la catastrophe sanitaire et humanitaire que furent les expulsions sans revenir sur une quelconque culpabilité, – il estime de 300 000 à 500 000 le nombre de nationaux-socialistes véritablement engagés et actifs et rejette la faute des expulsions sur les Alliés – et le pronom possessif « nous » rapproche Allemands et Tchèques en les unissant dans un même destin.

C'est ce questionnement complexe qui hante Jan Morava pendant toute la durée de la Révolution de Prague. En observant la colonne d'Allemands, il pense : « Qu'est-ce que je ressens pour eux ? Cette question émut Morava et la réponse le surprit : rien. Les victimes innocentes qui gisaient là sous la pluie l'empêchaient d'éprouver de la compassion pour ces Allemands. [...] Il avait envie que l'on chasse tous ces gens, même s'ils étaient nés ici, vers les décombres de leur patrie d'origine – c'était avec leur bénédiction que s'était déclenché cet enfer. Il avait envie de n'entendre plus jamais parler d'eux de sa vie. »<sup>549</sup> Mais plus loin, alors

---

<sup>544</sup> *Ibid.* pp 34-35.

<sup>545</sup> *Ibid.* p. 36.

<sup>546</sup> Schmitt-Hartmann, Eva, «Menschen oder Nation – die Vertreibung der Deutschen aus tschechischer Sicht». In: Benz, Wolfgang (éd.) *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten. Ursachen, Ereignisse*, op.cit., p. 180.

<sup>547</sup> *Ibid.* p. 180: « Il s'agit d'une évolution que l'on ne devrait pas essayer d'estimer, que ce soit du point de vue moral, juridique ou politique. » Traduction faite par nos soins.

<sup>548</sup> *Ibid.* p. 186-187.

<sup>549</sup> *HM*, p. 495

qu'il assiste à un déferlement de violence à l'encontre d'une femme allemande, il déclare aux civils présents : « Les coupables seront punis. »<sup>550</sup> En outre, ses appels répétés à respecter la loi ne sont que l'expression d'un homme perdu dans un conflit qu'il ne comprend pas. Cette loi n'existe plus, ce qui laisse le champ libre à des actes de violence. Pourtant, pense Morava, une Tchécoslovaquie libérée des Allemands ne signifierait pas une Tchécoslovaquie en paix. Rypl était bel et bien tchèque. Le chaos est renforcé par une scission à l'intérieur du conseil tchèque entre communistes et non communistes. C'est ainsi que Morava se trouve devant des représentants d'un « courant »<sup>551</sup> différent lorsqu'il tente de rentrer dans une école où sont regroupés les Allemands et où se cache vraisemblablement Rypl. L'homme qui représente ce deuxième courant attire immédiatement l'attention de Morava qui replonge dans ses souvenirs d'enfance, lorsque son père lui avait décrit l'unique communiste du village de la façon suivante : « Il ne va pas à l'église et il veut tout nous enlever. »<sup>552</sup> Enfant déjà, il avait été fasciné par cet homme et en observant le communiste devant lui il remarque naïvement : « c'était la deuxième fois qu'il en voyait un. »<sup>553</sup> Cet homme porte le nom symbolique de Svoboda, qui signifie liberté en tchèque, et Morava le trouve « de plus en plus intéressant. »<sup>554</sup> Notre personnage évolue-t-il vers le communisme ? A-t-il trouvé ici son nouveau mentor ? Plus loin, le narrateur relate : « l'admiration de Morava pour lui s'accrut encore. Il avait trouvé un soutien inattendu auprès de cet homme. » puis, « Mon nouveau Beran ! pensa Morava reconnaissant. »<sup>555</sup> Le lieu de leur rencontre, une école, ainsi que la répétition du mot « professeur » pour qualifier Svoboda replace Morava dans son schéma maître/élève voire même maître/écolier. S'il n'y a aucun doute sur sa naïveté, le lecteur est ici en droit de se demander s'il n'est pas trop influençable pour pouvoir sortir de cet écheveau de contradictions et enfin représenter une Tchécoslovaquie forte ? Si le héros d'un roman de formation affirme sa personnalité grâce et malgré les influences extérieures, ici ces influences extérieures semblent détruire l'identité de Morava. Lorsque ce dernier pénètre dans la cave dans laquelle des Allemands sont « interrogés », il découvre le corps de Litera, et son armure

---

<sup>550</sup> *Ibid.* p. 496 : « Comme si elle voulait éliminer tout un peuple en s'en prenant à l'Allemande, la Tchèque lui planta ses ongles dans le visage et lui déchira la peau. La femme agressée se mit à hurler de douleur. Elle laissa tomber son gros sac et protégea ses joues de ses deux mains. Les deux petites filles à côté d'elle se mirent à pleurnicher.[...] Les Allemands reçurent des jets de salive par-dessus la tête de l'escorte. Morava vit de l'irresponsabilité dans de nombreux regards. [...] Un massacre général semblait imminent. Morava le comprit à temps. [...] Libérez le chemin ! Je vous le demande au nom de la loi ! Les coupables seront punis. Faites place à la loi ! Libérez le chemin ! »

<sup>551</sup> *Ibid.* p. 508 : « Y aurait-il deux conseils nationaux différents ?

- Bien sûr que non, répéta l'homme maigre. Il rappelait maintenant à Morava un professeur plein de patience. Mais des courants différents. La démocratie se renouvelle. Nous sommes les représentants de la force qui a obtenu la majorité au Conseil. »

<sup>552</sup> *Ibid.* p. 511.

<sup>553</sup> *Ibid.* p. 511.

<sup>554</sup> *Ibid.* p. 511.

<sup>555</sup> *Ibid.* p. 519.

se fissure : « Lorsqu'ils sortirent le corps de Litera, Morava se mit à pleurer. Les larmes contre lesquelles il avait si difficilement lutté depuis la mort de Jitka, ce qui avait indigné beaucoup de gens, lui coulaient à présent sur le visage. »<sup>556</sup> Son accablement provoqué par les drames des jours passés se mélange ici à la honte d'avoir échoué une fois de plus et d'avoir provoqué la mort de son collègue au lieu de se sacrifier lui-même<sup>557</sup>. La dernière scène d'horreur à laquelle assiste Jan Morava est le corps calciné de Buback, pendu par les pieds à un lampadaire.

---

<sup>556</sup> *Ibid.* p. 531.

<sup>557</sup> *Ibid.* p. 531 : « Il pensa que Jitka avait été une partie de lui. Il s'était puni de sa mort en tuant avec elle une partie de lui-même. Avec Litera, il avait sacrifié un homme qui appartenait à d'autres. Il connaissait sa femme et ses enfants depuis des années et savait qu'ils l'aimaient profondément. Maintenant, il leur avait pris leur Josef et les avait livrés à eux-mêmes. [...] La honte était à l'origine de son désespoir. [...] comme un débutant, il l'avait envoyé à une mort absurde. »

## I.5.5. Plus tard, ouverture sur le communisme

Le roman se termine par un court épilogue intitulé « Plus tard » et dans lequel la parole est une fois de plus donnée à Morava, le nouveau commissaire principal de la police tchèque, qui, assis sur un banc du cimetière, converse avec sa compagne disparue. Jan Morava s'interroge sur l'avenir de son pays et sur le rôle qu'il souhaiterait y jouer. Il réitère son admiration pour Svoboda et pense à s'engager dans le parti communiste. Non seulement pour reconstruire sa patrie mais aussi pour expier les erreurs qu'il a pu faire pendant la guerre. Il déclare : « J'ai déjà vu trop de choses répugnantes et fait moi-même trop d'erreurs, il est grand temps que je me joigne à ceux qui veulent un monde meilleur et que j'y travaille aussi pour toi. »<sup>558</sup> Finalement, Morava ne changera-t-il jamais ? Quelle évolution va-t-il suivre ? Sa naïveté du début du roman est toujours présente lorsqu'il dit : « J'ai essayé de lui expliquer [à Beran] qu'aujourd'hui il y a des canailles partout et que tous les communistes ne sont pas identiques. »<sup>559</sup> En relativisant les événements, Morava ne prend jamais partie et maintenant qu'il souhaite le faire, le narrateur clôt le roman avec la sentence suivante : « Il ne se doutait pas qu'il allait au-devant de sa plus grande erreur. »<sup>560</sup>

Le personnage principal tchèque, Jan Morava est présenté dès le départ comme un être naïf, qui traverse les événements de la Seconde Guerre mondiale en se repliant sur lui-même, de ce même repli qu'évoquent les historiens lorsqu'ils brossent un tableau de la résistance tchèque. Un repli dans la sphère privée, dans cette niche que constitue la famille ou le travail par exemple. Pour Jan Morava, ce repli est extrême, puisqu'il ne s'autorise pas à avoir une famille et attend deux ans avant de se déclarer à Jitka. C'est par ailleurs grâce à sa première nuit avec la jeune femme qu'il va se révéler et dévoiler le courage qui est en lui. Dès lors, il se transformera en un enquêteur déterminé et symboliquement, en protégeant les femmes de Prague, c'est Prague qu'il protège, la mère des villes mais aussi sa patrie. Car Morava souffre de la « capitulation » de Munich et de l'occupation de son pays. La Seconde Guerre mondiale marque une rupture de taille dans sa formation, comme si ce jeune homme avait décidé de stopper là son évolution personnelle et de la reprendre une fois le conflit terminé. Il ne reconnaît plus son pays et les valeurs dans lesquelles il a grandi. Nous pourrions dire que Morava ne se trouve pas seulement dans un état de résistance intérieure mais aussi dans un

---

<sup>558</sup> *Ibid.* p. 541.

<sup>559</sup> *Ibid.* p. 539.

<sup>560</sup> *Ibid.* p. 541.

exil intérieur. Qu'est-ce que l'exil ? C'est être obligé de quitter son pays, sa terre natale pour des raisons politiques ou économiques tout en ressentant une forte nostalgie pour le pays quitté et un mal-être dans le pays hôte. Or, Jan Morava ne quitte pas physiquement son pays, il ne le peut pas. Toutefois, de la même manière qu'il va s'appliquer à laisser ses sentiments pour Jitka de côté, Morava sait que la Tchécoslovaquie dans laquelle il vit n'est plus la sienne et il attend le moment opportun pour la réhabiliter aux yeux de tous les Tchèques meurtris par les années d'occupation. Parmi les niches utilisées par les Tchèques pour traverser l'occupation, Antoine Marès mentionne la lecture massive de romans historiques, comme s'il s'agissait de trouver réconfort et confirmation dans la littérature du fait que cette histoire-même qu'ils sont en train de vivre n'est pas la leur, n'est pas voulue par eux. Notre personnage ne lit pas de roman historique mais revient sans cesse sur cet « avant », lorsqu'Allemands et Tchèques allaient ensemble à l'école par exemple. De même, il évoque les valeurs moraves, celles qu'il partage avec Jitka : la piété, l'assiduité, le courage. Au sein de leur appartement, les deux jeunes gens reconstituent une Tchécoslovaquie idéale, tellement idéale qu'ils sont même prêts à y recevoir Buback et Grete. S'ils ne le font pas, la rencontre de ces couples est tout de même l'occasion pour Pavel Kohout de glisser l'idée d'une réconciliation possible entre les deux peuples, même si celle-ci s'avérera compliquée.

En d'autres termes, Jan Morava est un héros. Il est à la fois le personnage principal du récit, donc un héros au sens littéraire du terme, mais il semble aussi être un héros au sens moderne du terme, à savoir, un homme « qui risque sa vie pour une cause qui dépasse celle-ci, telle que Dieu, sa patrie, l'honneur, la liberté, la justice. »<sup>561</sup> De fait, Morava connaît deux points de rupture qui vont radicalement changer sa vie et surtout sa façon d'agir : après sa première nuit d'amour avec Jitka, il est bien déterminé à appréhender le meurtrier mais aussi à vivre pleinement ses sentiments avec la jeune femme qui portera bientôt son enfant. La mort de Jitka, qui empêche l'épanouissement personnel du héros, le plonge dans un acharnement aveugle visant à retrouver ce meurtrier – qui est depuis devenu un tueur d'Allemand – mais aussi, en l'arrêtant, à laver l'honneur de la Tchécoslovaquie, qui pour lui, ne doit pas être synonyme de violence aveugle et d'injustice. Dans ce sens, Morava correspond bien à la définition moderne du héros. Toutefois, il ne parvient pas à trouver de réponses aux questions qu'il se pose sans cesse sur l'avenir des Allemands, sur celui de la Tchécoslovaquie et de son engagement politique. La fin du roman le voit aller au-devant d'une nouvelle erreur en s'engageant auprès des communistes. S'il fait preuve de courage et d'endurance pendant la guerre, peut-on dire pour autant que sa formation est achevée ? Morava échoue et se relève, il

---

<sup>561</sup> Bénac, Henri, *Guide des idées littéraires*, Hachette, Paris, 1988, p. 225.

se détache de ses maîtres (Beran et Buback) pour mieux retourner auprès d'eux, le narrateur utilise même le mot « laisse » pour caractériser le lien qui le relie à l'autorité de Beran. À la fin du récit, il trouve un autre maître, en la personne de Svodoba, un leader communiste. Ainsi n'est-il jamais autonome, les seules décisions qu'il prend lui-même ne sont que ponctuelles (pénétrer dans l'appartement ayant hébergé Rypl par exemple) et s'il amorce un début de formation, celle-ci est contrecarrée par la mort de Jitka, qui le laisse brisé, presque invalide. Le jeune homme qu'est Morava au début du roman nous rappelle un adolescent, un jeune homme à un point décisif de sa vie, une transition qui fera de lui un homme adulte. Or, la guerre vient mettre fin à cette évolution naturelle. Il est obligé de se replier sur lui-même et n'évolue pas dans un environnement aux repères sains pouvant lui permettre d'affirmer sa personnalité sereinement. En ce sens, Jan Morava se rapproche des jeunes gens vivant l'exil alors qu'ils se trouvent à ce moment délicat de leur existence. Son exil est intérieur, mais comme pour un exil physique, ses racines sont arrachées, il ne peut plus se référer ni à son père ni à sa mère qui vivent une autre réalité que lui et se doit d'avancer seul, en laissant une partie de son enfance derrière lui. Le conflit l'y oblige. Comme le rappelle le psychanalyste Olivier Douville, l'adolescence est un point de passage, au cours duquel la « subjectivisation est forcée »<sup>562</sup>, c'est-à-dire que même s'il ne le souhaite pas, l'adolescent doit sortir de cet état intermédiaire entre enfance et âge adulte pour devenir un adulte à part entière, autonome, capable d'assumer ses propres décisions. C'est exactement ce qui arrive à Morava : le jeune homme aimerait mener l'enquête seul, prend même des initiatives dans ce sens, mais il recherche sans cesse l'appui d'un autre, la confirmation qu'il est en train de bien faire. De même, il souhaite vivre une relation amoureuse avec Jitka, mais ce mystère l'effraie et il garde ses sentiments pour lui. Cet empêchement à vivre est celui que nous retrouverons dans le second ouvrage de notre corpus, *Les Inachevés* de Reinhard Jirgl, chez qui le malaise de l'homme après l'exil familial est omniprésent.

À la fin du récit, Morava est un homme, il a été obligé de muer, sauf qu'il est brisé et que sa formation est inachevée. Il lui manque une vie personnelle et le passé dans lequel il se refusait de vivre lorsqu'il était encore le présent devient maintenant son décor quotidien, puisque c'est près de la tombe de Jitka que le lecteur le retrouve lors de l'épilogue. Il se rend près de la tombe de Jitka tous les jours, comme s'il rentrait chez lui après une journée de travail<sup>563</sup>. Il est à présent ce que l'on pourrait appeler un homme fort, puisqu'il dirige la police de Prague, il a donc pris la place de son mentor. Cette page de sa vie est une réussite mais le

---

<sup>562</sup> Douville, Olivier, « Des filiations désarimées, adolescence et exil parental », *op.cit.*, pp. 36-44.

<sup>563</sup> *HM*, p. 541 : « Le nouveau commissaire principal de la police criminelle de Prague, Jan Morava, se leva du banc où il venait s'asseoir en silence soir après soir. Comme toujours, il toucha la tombe des deux mains et se hâta vers la voiture qui l'attendait. »

« silence » qui l'entoure fait écho à sa solitude, la même que connaît l'autre personnage principal du roman, Erwin Buback. C'est la raison pour laquelle nous pouvons dire que les deux personnages se sont croisés : Jan Morava vit le même silence qu'Erwin Buback au début du récit, il est accompagné des mêmes fantômes qui l'empêchent d'achever la formation de sa personnalité. L'épanouissement qu'il a connu lorsque Jitka et lui vivaient une idylle recluse dans leur appartement n'est plus et si le récit ne se termine pas sur un échec mais une nouvelle « erreur », la trajectoire ascendante qu'il avait empruntée au départ s'est scindée et le renvoie au point de départ : travailler avec zèle afin d'oublier le deuil. En d'autres termes, poursuivre sa résistance intérieure.

## **I.6. Buback, une quête de rédemption**

Au début du récit, Erwin Buback est un homme sans émotions ni sentiments particuliers. Miné par la disparition de son épouse et de sa fille, tuées par une bombe égarée, il souhaite les rejoindre au plus vite. De fait, il est dans le même état d'esprit que Jan Morava à la fin du récit, qui cherche le sens de la disparition de Jitka et de leur enfant tout en espérant trouver la mort le plus rapidement possible. Erwin Buback observe quant à lui la photographie de sa famille disparue et se trouve dans le même état de désespoir que son cadet lorsque les deux hommes se rencontrent. Au début du mois de février, seul dans son bureau de la Gestapo, il ressent les effets du premier bombardement sur la ville de Prague. À la fin du roman, nous savons que l'inspecteur Buback sera la dernière victime du tueur de veuves, qui se sera transformé en tueur d'Allemands. Ce second personnage principal vivra cette mort comme une punition juste pour les crimes de son régime. Que se passe-t-il alors entre ces deux instants décisifs pour le roman ? Quel message Pavel Kohout souhaite-t-il nous livrer ?

### **I.6.1. Février, la mue**

L'agent de liaison de la police judiciaire du Reich basée à Prague se trouve dans les locaux de la Gestapo lorsqu'une secousse se fait sentir. Aguerri, il se rend rapidement compte qu'il s'agit là d'un bombardement aérien et déjà, par son sang-froid, Buback se distingue de ses collègues : « Le temps se suspendit au milieu du silence qui succède souvent aux chocs. Jusqu'à ce que les sirènes se déclenchent, et que les chefs de bureau et les secrétaires se précipitent par l'escalier extérieur dans l'abri antiaérien. Impassible, Buback regarda fixement les deux visages.»<sup>564</sup> Non seulement il ne se met pas en sécurité, mais en plus, son regard est attaché à une photographie, qu'il « fixe ». Nous le surpréons alors dans une double immobilité, du corps et des yeux mais aussi de l'esprit, puisque celui-ci se tourne uniquement vers ces deux visages qui sont ceux de Hilde son épouse, et de Heidi, sa fille. C'est à travers cette photo que nous découvrons le parcours antérieur de Buback. L'année précédente, alors qu'il se trouvait à Anvers, au milieu du chaos de la fin du conflit mondial, il avait appris que

---

<sup>564</sup> *Ibid.* p. 15.

sa femme et sa fille avaient péri toutes les deux à cause d'une bombe égarée<sup>565</sup>. Une mort pour laquelle il se sent responsable puisque c'est lui qui avait décidé de les placer en sécurité dans un petit village<sup>566</sup>. Sa culpabilité est ici mise en avant par la juxtaposition, d'un paragraphe à l'autre, de l'annonce de la mort de sa famille puis du syntagme « À son grand soulagement » qui vient tout d'abord surprendre le lecteur dans un effet d'oxymore, avant d'expliquer en quoi consiste ce soulagement. De fait, Buback les pensait en sécurité et poursuivait son travail à Anvers sans se faire de souci particulier à leur sujet alors qu'elles avaient été les deux seules victimes d'un accident, puisque la bombe qui est venue les faucher était une bombe perdue. Depuis cet instant, les deux visages sur la photo se sont figés<sup>567</sup>, tout comme Buback lui-même qui reprend vie au moment où une autre bombe s'abat sur Prague. Pendant toute une année, et jusqu'au moment où il apparaît pour la première fois dans le roman, Erwin Buback n'aura donc pas vécu. Une manière habile pour l'auteur ne pas lui faire jouer de rôle conséquent ni au cours de la Seconde Guerre mondiale ni au sein de l'appareil policier nazi en Tchécoslovaquie ou ailleurs. Pourtant, Buback est le représentant de l'Allemagne dans ce roman. D'autres Allemands l'entourent, mais c'est bien ce personnage que Pavel Kohout va mettre en avant pour représenter l'Allemagne de l'époque. Lorsque la bombe tombe, le narrateur constate : « Pendant ce qui lui parut une éternité, la bâtiment de la Gestapo de Prague, où il travaillait comme agent de liaison du service de police judiciaire du Reich, oscilla violemment. Mais il ne s'effondra pas. »<sup>568</sup> Tout comme Buback, qui ne perd pas son sang-froid. Nous avons ici affaire à une analogie avec le Reich lui-même. En effet, bien que secoué de toutes parts, le Reich existe encore, il continue non seulement à se battre mais à croire en la possibilité d'une victoire finale, par quelques moyens que ce soient. Lors d'un discours prononcé le 3 septembre 1944 à Klein-Berkel, Heinrich Himmler, Reichführer SS, chef de la Gestapo et proche d'Hitler – au point que Joachim Fest, spécialiste du Troisième Reich, voit en lui celui qui a su, plus que les autres SS, mettre en action l'idéologie

---

<sup>565</sup> *Ibid.* p. 16 : « L'année précédente, à Anvers, il avait encore leur photo devant ses yeux tandis que dans les autres services on brûlait déjà des dossiers dans la cour avant la retraite. Il venait juste d'éternuer car la fumée âcre lui irritait les muqueuses et, pendant un moment, il ne comprit pas la voix étrangère qui lui annonçait qu'elles étaient mortes toutes les deux. À cette époque, leurs sourires sur la photo rayonnaient encore de cette présence qui abolit les distances entre les vivants. »

<sup>566</sup> *Ibid.* p. 16 : « À son grand soulagement, après avoir quitté Dresde et ses menaces, Hilde s'était installée l'année précédente dans un petit village de Franconie entouré de remparts datant du Moyen Âge pour y faire la classe à des orphelins de guerre. De mémoire d'hommes, on s'était toujours borné à y faire du vin : il ne pouvait donc figurer sur aucune liste d'objectif militaire des Alliés. Hilde et Heidi avait été les seules victimes d'une bombe égarée, tombée sans avertissement, à midi précis, sur la maison où se trouvait l'appartement de l'instituteur. »

<sup>567</sup> *Ibid.* p. 16 : « Lorsqu'il eut enfin compris, les visages animés de la photo s'étaient figés. Les sourires étaient devenus des grimaces sans vie. Buback posa ensuite la photo sur d'autres bureaux, mais il en émanait un froid sépulcral. Elle n'éveillait rien en lui. Pas même de l'affliction. Jusqu'au moment où cette autre bombe était tombée tout près de lui. »

<sup>568</sup> *Ibid.* p. 15.

nationale-socialiste<sup>569</sup> –, déclare : « Nos adversaires ne sont assurément pas plus intelligents, mais – à mon avis – plus bêtes que nous. D'autre part, leur ténacité et leur idéalisme sont moins grands que les nôtres. Nous défendons notre pays et nous sommes à l'aurore d'un grand Reich mondial. Si la courbe fléchit, il viendra aussi un jour où elle remontera. »<sup>570</sup> Alors que les fronts se resserrent autour de l'Allemagne, ordre est donné de se battre encore et toujours pour le Reich. C'est dans cet esprit que les hommes âgés et les enfants sont envoyés au front pour se battre, il s'agit du « Totaleinsatz ». Dans son ouvrage intitulé *La Fin. Allemagne 1944-1945*, Ian Kershaw se pose la question suivante : « Comment et pourquoi, vu l'ampleur et l'escalade des calamités, le régime de Hitler a-t-il pu fonctionner si longtemps – fût-ce avec une efficacité déclinante ? »<sup>571</sup> De fait, entre le 20 juillet 1944 et l'attentat manqué contre Hitler, qui marque selon lui une « césure intérieure »<sup>572</sup>, et la capitulation sans condition du 8 mai 1945, et ce malgré l'avancée des fronts à l'Est comme à l'Ouest, le régime ne cesse de fonctionner, tout comme sa bureaucratie et son système de justice. Le Reich tremble, mais il ne s'effondre pas. C'est donc dans ce paradoxe que le lecteur fait la connaissance d'Erwin Buback, pris entre l'envie de mettre fin à son existence et le devoir de poursuivre son travail. Alors que la fin du conflit approche, il éprouve une certaine reconnaissance envers la mort qui a évité à Hilde et Heidi de vivre les atrocités de la fin de la guerre<sup>573</sup>. Lorsque son collègue vient lui annoncer que la bombe a manqué de peu le musée national, il pense : « Quelques mètres de plus [...] et j'aurais été les rejoindre... »<sup>574</sup> Cette déclaration fait écho aux nombreuses plaintes de Morava souhaitant rejoindre Jitka. Entre alors en scène un deuxième représentant de la SS, un certain Kroloff. Si son nom est déjà dur à l'oreille et racle la gorge, sa description physique ne laisse rien présager de positif : « il rasait chaque jour son grand crâne maigre pour rendre leur force à ses cheveux

---

<sup>569</sup> Fest, Joachim, *Le Führer, op.cit.*, p. 12 : « Cette espérance de salut singulièrement exaltée, qui apparaît dans d'innombrables documents, constitue le trait le plus ardent de son attitude politique. Elle confère à Himmler une place particulière au milieu des autres dirigeants nationaux-socialistes. [...] Le Reichführer SS prenaient au pied de la lettre ces articles de foi et les transformait en une mission historique concrète : c'est là que résidait son originalité. »

<sup>570</sup> Smith, Bradley F., Peterson, Agnes F., (éds), *Heinrich Himmler, Discours secrets*, Paris, Gallimard, 1978, p. 249.

<sup>571</sup> Kershaw, Ian, *La Fin. Allemagne 1944-1945*, Paris, Editions du Seuil, 2012, Prologue, pp. 18-19.

<sup>572</sup> *Ibid.* pp. 16-17 : Dans son prologue, Ian Kershaw explique le choix des balises historiques aussi la méthodologie qu'il choisit de suivre : « J'ai cependant choisi de commencer ce livre par l'attentat manqué contre Hitler, en juillet 1944, parce que celui-ci marqua pour le régime nazi une césure *intérieure* significative. J'étudie ensuite, au fil des chapitres, les réactions allemandes à divers événements : l'effondrement de la Wehrmacht à l'ouest en septembre, la première incursion de l'armée Rouge sur le sol allemand le mois suivant, les espoirs – très vite anéantis – nés de l'offensive des Ardennes en décembre, la catastrophe que constitua la perte des provinces orientales tombées entre les mains des soviétiques en janvier 1945, l'escalade rapide de la terreur à l'intérieur du pays en février, l'écroulement du régime en mars, les dernières tentatives désespérées pour éviter la dislocation [...] en avril, puis encore, début mai, les efforts du régime de Dönitz pour continuer le combat le temps de ramener à l'ouest les troupes de l'est. » Mise en relief par l'auteur.

<sup>573</sup> *HM., op.cit.*, p. 17 : « Il semblait qu'à l'instant où la bombe avait explosé de manière inattendue dans les environs immédiats, ait aussi éclaté en lui la conviction apaisante que c'était l'ange de la mort miséricordieuse qui avait emmené ses bien-aimées. »

<sup>574</sup> *Ibid.* p. 17.

clairsemés »<sup>575</sup>. Plus loin, il est même comparé à une « tête de mort »<sup>576</sup>. Alors que Kroloff fait son rapport sur les dégâts causés par la bombe et mentionne Dresde et « ses ruines fumantes »<sup>577</sup>, Buback, qui ne supporte pas la perversité de son aide de camp, décide de faire lui-même son rapport à Meckerle, Standartenführer. Les deux hommes sont des Allemands qui travaillent pour le Reich mais déjà Bubak se distingue de ses pairs : il est présenté comme un homme en souffrance devant la perte de sa famille, et ne cautionne pas les manifestations de joie de ses collègues lorsqu'une bombe fait des victimes civiles tchèques.

Le chapitre suivant concernant l'inspecteur Buback nous apprend que celui-ci parle parfaitement le tchèque sans pour autant nous préciser immédiatement comment il a appris cette langue<sup>578</sup>. Est-il issu d'un mariage mixte ? A-t-il appris au cours de son séjour à Prague ? Toujours est-il qu'il possède en lui les deux langues et partant, les deux cultures, ce qui le rapproche de Jan Morava et le place, à nouveau, dans une sphère différente de celle des Allemands qui évoluent autour de lui. Dans une courte remarque qu'il se fait à lui-même, Buback revient sans pathos aucun sur la répression qui sévit en Tchécoslovaquie : « Aux yeux des Tchèques, la Baronne [Elisabeth von Pommeren, première victime du tueur de veuves] représentait de manière très logique l'élite allemande. Son meurtre serait susceptible de provoquer une nouvelle répression sanglante. »<sup>579</sup> Erwin Buback fait ici référence à la vague de violence qui avait eu lieu après l'attentat sur le protecteur du Reich Reinhard Heydrich, attentat perpétré par des membres de la résistance venus d'Angleterre le 27 mai 1942. Heydrich décèdera le 4 juin<sup>580</sup>. D'autre part, lorsque Buback revient sur les origines aristocrates de la victime, Elisabeth von Pommeren, il précise : « La famille von Pommeren avait mauvaise réputation : on faisait preuve à son égard de la même prudence qu'avec le reste de l'aristocratie qui se montrait souvent méprisante à l'égard des nazis. On doutait de sa loyauté au Führer. »<sup>581</sup> De fait, depuis l'attentat manqué contre Hitler le 20 juillet 1944, perpétré par des officiers membres de l'aristocratie allemande, ceux-ci sont considérés comme

---

<sup>575</sup> *Ibid.* p. 17.

<sup>576</sup> *Ibid.* p. 253.

<sup>577</sup> *Ibid.* p. 17.

<sup>578</sup> *Ibid.* p. 30 : « Après Anvers, l'inspecteur principal Buback avait été muté à Strasbourg puis à Prague. Il était armé pour son nouveau poste, non seulement par ses longues années d'expérience mais aussi par sa parfaite connaissance du tchèque. »

<sup>579</sup> *Ibid.* p. 30.

<sup>580</sup> Marès, Antoine, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, op.cit., pp. 375-376 : « À l'extérieur, la normalisation du Protectorat pouvait donner l'impression que les Tchèques s'étaient accommodés de la situation, ce qui affaiblissait la situation du gouvernement en exil de Beneš. Ce dernier prit la décision, fin 1941, de frapper un coup spectaculaire : le montage de l'opération prit plusieurs mois, mais le 27 mai 1942, un commando parachuté d'Angleterre réussit son attentat contre Heydrich, qui succombe à ses blessures le 4 juin. »

<sup>581</sup> *HM.* p. 30.

des traîtres à la patrie par le reste de la branche armée du régime<sup>582</sup>. En représailles à l'attentat sur Heydrich eut lieu l'« heydrichiade » soit la destruction entière des villages de Lidice et de Lezaky, ordonnée directement par le Führer. Dans une note alors secrète datée du 24 juin 1942, on peut en lire le compte rendu : « Le village [Lidice], composé de 95 maisons, a été entièrement incendié, 199 habitants masculins de plus de 15 ans ont été fusillés sur place, 184 femmes ont été transportées dans le camp de concentration de Ravensbrück, 7 femmes dans la prison criminelle de Terezin, 4 femmes enceintes dans un hôpital de Prague. 88 enfants ont été transportés à Lodz et 7 enfants de moins d'un an ont été placés dans une maison pour enfants à Prague, 3 enfants ont été placés dans le vieux Reich en vue de leur germanisation. »<sup>583</sup> Ici, sans préciser le contexte historique ni les événements auxquels il est fait mention, puisque Buback évoque seulement des « nouvelles » représailles, ce personnage met pourtant en avant toute la barbarie du système nazi en seulement quelques lignes. C'est précisément cette force d'évocation qui distingue ce roman estampillé roman policier ou thriller des autres romans policiers : il s'agit en réalité d'un roman policier historique, non seulement parce que le contexte est historique mais aussi parce que le lecteur se doit de chercher en creux les informations qui lui manquent, ce qui est caractéristique des romans que nous étudions dans le présent travail. Buback nous donne des pistes, et nous, lecteur devenons alors lecteur-chercheur et passons du roman à un livre d'histoire afin de saisir le contexte décrit ici. Plus loin, Buback évoque la fin du conflit et le destin de la ville de Prague « qui n'allait pas tarder à devenir le théâtre de la confrontation décisive entre l'Allemagne et ses ennemis »<sup>584</sup> soit les forces Alliés mais aussi l'Union soviétique et les Tchèques eux-mêmes. Tout comme pour Morava, il ne fait aucun doute pour Buback que la fin du conflit approche, malgré l'acharnement d'Hitler et de ses armées. Cet acharnement est exprimé par la voix de Meckerle, le supérieur de Buback qui parle « d'armes de destruction qui décideraient de l'issue de la guerre et qui subissaient à présent leurs derniers essais. »<sup>585</sup> Meckerle est aveuglé

---

<sup>582</sup> Kershaw, Ian, *La Fin. Allemagne 1944-1945*, op.cit., pp. 57-62 : Ian Kershaw rapporte la réaction de plusieurs officiers après l'attentat contre le Führer : « Dans les hautes sphères de l'armée, également, le soutien au régime fut très marqué. La consternation fut immédiate, tout comme la condamnation de l'attentat de Stauffenberg contre le chef des forces armées en pleine guerre mondiale. La réaction du colonel-général Georg-Hans Reinhard est révélatrice. Commandant chevronné, il demeura loyal alors même qu'il s'était vu contraint, à la fin du mois de juin 1944, d'exécuter les ordres absurdes du Führer qui empêchèrent sa 3<sup>e</sup> armée de panzers de battre en retraite et conduisirent à sa destruction par les Soviétiques. « Grâce à Dieu il est sauvé ! » : telle fut sa réaction immédiate. [...] « Totalemment brisé » ajouta-t-il le lendemain. « Incompréhensible ! Qu'en résulte-t-il pour notre corps d'officiers ? Nous ne pouvons éprouver qu'une honte profonde. » Plus loin, un autre officier déclare : c'était « un coup de poignard dans le dos » et « la trahison la plus ignoble contre notre armée ».

<sup>583</sup> Dolezal, Jiri, Kren, Jan (éds), *La Tchécoslovaquie en lutte. 1938-1945*, Prague, Académie tchécoslovaque des sciences, 1961, pp.75-76 : dans cet ouvrage, Jiri Dolezal et Jan Kren réunissent plusieurs documents d'archives concernant la résistance tchèque pendant la Seconde Guerre mondiale. Le document cité ici est daté du 24 juin 1942 et signé par le Dr. Geschke. Il porte en outre la mention Police secrète d'Etat et Service de la police d'Etat de Prague.

<sup>584</sup> *Ibid.* p. 30.

<sup>585</sup> *Ibid.* p. 30.

par la propagande désespérée du Reich, qui veut faire croire à sa population qu'un tournant est encore possible et qu'une nouvelle technologie viendra sauver un Reich amené à vivre 1000 ans<sup>586</sup>. Une fois encore, Morava et Buback se rejoignent en ce sens qu'ils ne sont pas victimes de la propagande mais gardent bel et bien une capacité d'entendement qui leur est propre. Meckerle est par ailleurs à l'origine de l'implication de Buback dans l'enquête sur le tueur de veuves puisque sa principale mission consistera à infiltrer la police tchèque afin de prévenir toute révolte possible<sup>587</sup>. Buback, fidèle à sa placidité, ne semble rien penser à ce moment-là, ni de la mission qui lui est confiée, ni de Morava qu'il considère comme un « bleu »<sup>588</sup>. Comme au début du roman, il est pris dans ses pensées et plonge dans le passé en évoquant enfin le massacre de Lidice, en une seule ligne lapidaire : « Trente-trois mois auparavant, des milliers d'otages avaient payé de leur vie l'assassinat du protecteur du Reich, Reinhard Heydrich. »<sup>589</sup> Le lecteur n'en saura pas plus sur la terreur de l'époque puisque les pensées de Buback se dirigent ensuite vers Dresde et sa famille disparue<sup>590</sup>. L'officier semble étrangement absent et bien loin de ce qui se joue autour de lui. Son être est tourné vers le passé, nous ne notons pas de trace de conviction nazie comme chez Meckerle et l'agent de la Gestapo semble même exprimer son empathie envers les Tchèques lorsqu'il pense au combat à venir. Comme nous l'avons évoqué page 10, Buback s'interroge ici sur le caractère humain du meurtrier et pense : « Peut-être valait-il mieux le laisser vivant aux Tchèques, comme animal reproducteur... »<sup>591</sup> Cette expression n'est pas compréhensible immédiatement car elle associe un meurtrier, puis l'expression triviale « animal reproducteur » aux Tchèques. Dans une première lecture, nous pourrions penser qu'il s'agit là d'une remarque raciste, issue de l'idéologie nazie qui percevait les peuples non-ariens comme des sous-hommes, voire des animaux tout juste bons à travailler en camps. Or, il s'agit ici précisément du contraire. Les Tchèques ne sont pas des animaux aux yeux de Buback mais des êtres humains qui auront besoin dans un futur proche de se battre contre les occupants qui sont eux, des animaux dénués de compassion. Dans l'esprit de Buback, une brute telle que le meurtrier pourrait alors leur permettre de vaincre. L'agent de liaison soutient ici en secret le peuple tchèque. Sa

---

<sup>586</sup> Kershaw, Ian, *La Fin. Allemagne 1944-1945*, op. cit. p. 44 : « On continuait à placer quelque espoir dans des « armes miracles » promises, mais les attentes exagérées précédemment investies dans l'impact du missile V1 lors des raids aériens sur Londres avaient laissé place à la déception et au scepticisme quant aux allégations de la propagande. »

<sup>587</sup> *HM*, p. 31 : « Nous ne les lâcherons pas ! Nous les éperonnerons tout en leur tenant la bride haute ! Et nous les garderons à l'œil par votre intermédiaire, avait-il expliqué auparavant devant le cadavre défiguré. »

<sup>588</sup> *Ibid.* p. 31 : « Ni Meckerle ni lui ne pouvait considérer comme un partenaire ce bleu qui tirait presque la langue en prenant laborieusement des notes. »

<sup>589</sup> *Ibid.* p. 30.

<sup>590</sup> *Ibid.* p. 32 : « Buback songea qu'au même moment, de nouvelles bombes tombaient peut-être sur sa chère Dresde. Les murs dans lesquels il avait longtemps été si heureux tenaient-ils encore ? »

<sup>591</sup> *Ibid.* p. 33.

différence s'affirme au fil du roman mais il est toutefois pris entre son obligation d'allégeance et le conflit intérieur qui se dessine en lui dès le début du récit. Une fois son supérieur parti, Buback rejette sa colère sur Morava, donnant l'impression de correspondre au reste des SS réunis dans la pièce<sup>592</sup>. En vérité c'est un homme seul qui réfléchit sans cesse à ce qu'il pourra faire « après »<sup>593</sup>, lorsque le conflit sera terminé. Le fait de douter de la victoire finale met Buback mal à l'aise et il n'a de cesse de retourner dans son esprit toutes les éventualités possibles relatives à la fin du conflit. En l'espace de deux paragraphes, notre personnage ne se pose pas moins de 13 questions, toutes ayant trait à son avenir et à sa confiance limitée dans le régime<sup>594</sup>. Lorsqu'il évoque « un barrage intérieur », Buback ne fait que renforcer sa marginalité au sein de la police du Reich établie à Prague. Or, il se trouve qu'il n'est pas le seul à douter<sup>595</sup>. Il est en revanche le seul à avoir envie d'exprimer pleinement ses doutes et d'être honnête avec lui-même parce qu'il n'a plus rien à perdre. Il se décrit lui-même comme un homme « complètement seul »<sup>596</sup> et un « mur de glace »<sup>597</sup>. Or, l'attaque aérienne sur laquelle s'ouvre le roman lui a redonné vie<sup>598</sup> et c'est précisément la raison pour laquelle il commence à se questionner. Ce premier chapitre centré sur le personnage d'Erwin Buback se clôt par une affirmation énigmatique : « En un clin d'œil, ils [les SS au service de Meckerle] le feraient douter de ce en quoi il essayait à nouveau de croire. Et de ce qu'il voulait résolument accélérer dès le lendemain. »<sup>599</sup> Nous ne savons pas ce que Buback décide de faire ni de quels doutes il parle. Evoque-t-il ses doutes sur la victoire finale qu'il décide de mettre de côté ou alors son envie de vivre à nouveau une histoire d'amour ? En effet, Erwin Buback s'interroge également sur son avenir personnel. Lui qui semblait s'accommoder de sa solitude

---

<sup>592</sup> *Ibid.* pp. 32-33 : « Une fois les autres partis, il passa son irritation sur le Tchèque. « Qu'est-ce que vous cherchez ici ? Le téléphone est dans le couloir. Filez et veillez à ce que l'affaire démarre. Nous n'avons touché à rien ici, c'est votre tête que vous jouez maintenant. » »

<sup>593</sup> *Ibid.* p. 49 : « Seul comme toujours, retranché derrière le mur de son manque d'intérêt pour les contacts humains, il était assis depuis déjà deux heures dans un coin du bar de la maison allemande *Am Graben*. [...] Et pour la première fois depuis qu'il les avait perdues toutes les deux, il avait besoin de réfléchir à ce qu'il ferait plus tard, à ce qu'il ferait après... »

<sup>594</sup> *Ibid.* pp. 49-50 : « Cet après inconnu. Un après de mauvais augure ou porteur d'espoir ? Quand se manifesterait-il enfin ? Quelle forme prendrait-il ? Et comment devait-il s'y préparer ? Devait-il faire sauter violemment le barrage intérieur qui, depuis un certain temps, l'empêchait de croire que la guerre pouvait connaître un tournant fondamental au profit de l'axe Berlin-Tokyo, comme le rabâchait dans chacun de ses discours au peuple le ministre du Reich de l'Information et de la Propagande ? [...] Comment toutes les promesses de Goebbels au cours des deux dernières années auraient-elles pu lui échapper ? Mais n'exagérerait-il pas son scepticisme ? N'était-il pas dangereusement déformé par sa profession qui le contraignait à ne se fier à aucune affirmation ? [...] Pourquoi ne pas s'imaginer qu'une spirale écrasante repousserait l'adversaire jusqu'au point critique ? [...] Qu'apporterait à l'inspecteur Buback une victoire qui détruirait le système social existant pour le remplacer par une nouvelle époque historique ? »

<sup>595</sup> *Ibid.* p. 51 : « Le bar se remplissait rapidement. Le bruit enflait et surtout il risquait que l'un des tueurs de Meckerle vienne s'asseoir à côté de lui. Ces types avaient la manie de noyer leur peur dans des tirades sur la victoire finale. »

<sup>596</sup> *Ibid.* p. 50.

<sup>597</sup> *Ibid.* p. 51.

<sup>598</sup> *Ibid.* p. 51 : « La bombe tombée à midi lui avait redonné la paix. [...] Il recommençait à éprouver des sentiments. »

<sup>599</sup> *Ibid.* pp. 51-52.

froide – il l’avait même choisi en signe de deuil<sup>600</sup> –, aimerait ouvrir à nouveau ses sentiments à une femme : « Si le Reich gagnait vraiment la guerre et s’il s’en sortait vivant, il ne resterait pas en deuil jusqu’à la fin de ses jours. Mes mortes devaient être remplacées ! »<sup>601</sup> Alors que le Reich sombre, Buback vit une renaissance. La bombe tombée près des locaux de la Gestapo constitue pour lui une sorte d’épiphanie, à savoir une prise de conscience soudaine de la nécessité de vivre à nouveau. Celui qui était figé à son bureau au début du roman se met ici en mouvement non seulement en s’interrogeant sur lui-même mais aussi en décidant d’agir. Il nous faut toutefois relativiser ici le terme d’épiphanie, car de fait, si une épiphanie est lumineuse et tournée vers le bien, il semble que chez Buback nous n’ayons pas affaire à un changement de vie radicale. S’il doute de la victoire finale et exprime sa compassion envers les Tchèques – non pas ouvertement mais pour lui-même –, il ne va toutefois pas soudainement entrer en résistance contre le régime nazi par exemple. Le fait est que cette interrogation perpétuelle sert à présenter Buback au lecteur comme un Allemand différent des autres représentants du Reich présents dans le récit. C’est une figure à laquelle un lecteur pourrait s’identifier puisqu’il présente des traits de caractères humains et positifs alors que les Allemands autour de lui ont tendance à élever la voix et ressemblent à des « porcs à engrais » aux yeux de Morava. La contre-figure de Buback prend les traits de son supérieur Meckerle, qui reste fidèle au régime et qui a même « aryanisée »<sup>602</sup> une villa à Dresde. Il est décrit par Buback comme un homme « sans scrupules »<sup>603</sup>. À Prague, il vit dans un hôtel particulier qu’il a réquisitionné et nous verrons plus loin que son attitude lors de l’arrivée des forces soviétiques révèle le couard en lui. Devant les accès de colère de son supérieur, Buback est le seul qui « ne trembl[e] pas de peur »<sup>604</sup>. Le parallèle avec Buback se poursuit lors que Meckerle lui montre des photos de sa villa perdue. Le regard qu’il porte sur sa villa est plein de mélancolie, non sans rappeler le regard de Buback sur la photo de sa famille disparue. Le matérialisme de Meckerle se révèle toutefois lorsque celui-ci répond « sans enthousiasme » que le bombardement n’a fait aucune victime puisque sa femme est à Prague. Meckerle ne mentionne son épouse que furtivement et poursuit sa conversation sur la ville de Dresde<sup>605</sup>.

---

<sup>600</sup> *Ibid.* p. 51 : « Comme si sa fidélité pouvait miraculeusement faire ressusciter les deux femmes de cendres qu’elles étaient devenues. »

<sup>601</sup> *Ibid.* p. 51.

<sup>602</sup> *Ibid.* p. 55 : « Meckerle avait de nouveau ses nerfs, comme on disait en chuchotant à la Gestapo lorsqu’il commençait par invectiver les gardes de l’entrée. On en connut bientôt la cause. La tempête de feu de la veille avait également réduit en cendres la villa de Dresde que le Standartenführer avait aryanisée des années auparavant et dont il se vantait comme si elle était la preuve tangible de son importance. »

<sup>603</sup> *Ibid.* p. 56.

<sup>604</sup> *Ibid.* p. 56.

<sup>605</sup> *Ibid.* pp. 57-58 : « Il montra mélancoliquement à Buback des photos de sa luxueuse villa. Lorsque celui-ci demanda poliment si ses habitants avaient pu se mettre à l’abri, il lui répondit sans enthousiasme que, par hasard, sa femme se trouvait justement à Prague. [...] Ils se régalerent encore un moment de souvenirs de la ville à

D'autre part, il entretient une relation extra-conjugale avec une danseuse, bien loin des vœux de fidélité que Buback avaient jurés à sa défunte épouse<sup>606</sup>. *Summa summarum*, Meckerle semble réunir tous les défauts que peut avoir un homme, en plus d'être un SS convaincu. C'est alors qu'entrent en scène Morava, Beran et Rajner, le préfet de police. Meckerle se fend à cette occasion d'un discours digne des meilleures propagandes. Il leur annonce simplement que s'ils ne retrouvent pas cet assassin, le Reich punira la Tchécoslovaquie pour ce meurtre, comme il l'a punie pour le meurtre d'Heydrich. Et d'ajouter : « J'ai mandat de vous dire fermement que la Grande Allemagne est sur le point d'aborder le tournant définitif de la guerre totale contre les ploutocrates et les bolchéviques juifs que nous allons éradiquer de leur propre territoire. »<sup>607</sup> L'absurdité de son discours met en avant sa confiance aveugle en Hitler mais trahit également l'amalgame qu'il fait entre tous les discours qu'il a déjà entendus, incapable de former sa propre pensée. Meckerle correspond parfaitement au concept formulé par le sociologue Norbert Elias de « Halbgebildeten », à savoir une catégorie de personnes ayant vécu un échec dans le passé, ou n'ayant pas joué le rôle important auquel ils aspiraient, par malchance ou plutôt par médiocrité. Le régime nazi leur donne une chance de venger ce qu'ils considèrent comme une injustice, en s'engageant pleinement dans une nouvelle idéologie, au sein de laquelle ils pensent alors jouer un rôle décisif<sup>608</sup>. Une fois son discours terminé, la narration se tourne à nouveau vers Buback qui observe les policiers tchèques se tenant devant lui. En voyant le commissaire principal Beran, il se souvient d'un acte héroïque<sup>609</sup> de ce dernier et le considère comme un « symbole ». S'il voit en lui ensuite un rival, c'est uniquement parce que le contexte l'y oblige. À la fin de ce sous-chapitre, il pense : « Que c'est bête que nous soyons ennemis [...] nous serions des partenaires parfaits. »<sup>610</sup> En s'identifiant à Beran, Buback ne s'identifie pas seulement à un Tchèque mais à un héros de la police tchèque, ce qui nous donne à penser qu'il se considère lui aussi comme un homme honnête et juste. Dès le début du roman donc, nous pouvons remarquer que nous avons affaire à un personnage qui représente certes l'Allemagne nazie – il est même à son service au sein

---

laquelle ils se savaient tous les deux liés avant que le SS, soudain rouge de colère et de souffrance, se levât brusquement et repoussât son verre vide. »

<sup>606</sup> *Ibid.* p. 57 : « Comme tout le monde ici, Buback connaissait sa liaison passionnée avec un petit rat du ballet du théâtre allemand, aujourd'hui fermé. »

<sup>607</sup> *Ibid.* p. 59, plus loin, il poursuit : « Nous sommes décidés à abreuver ce vieux territoire germanique de ruisseaux de sang tchèques si nous pouvons sauver ainsi la moindre goutte de sang allemand. »

<sup>608</sup> Elias, Norbert, *Studien über die Deutschen. Machkämpfe und Habitusentwicklung im 19. Und 20. Jahrhundert, op.cit.*, p. 410.

<sup>609</sup> *HM.* p. 60 : « Tous les journaux de l'ancienne république avaient chanté à l'unisson les mérites de Beran le jour où il était sorti du cercle formé par les gendarmes en direction d'un homme qui s'était barricadé. Par jalousie, celui-ci avait tué sa femme et l'amant de celui-ci. Beran lui avait crié : « Si tu ne me descends pas, je te promets que je t'offrirai une bière quand tu sortiras de taule. » Des années plus tard, le commissaire principal lui faisait toujours l'effet d'un homme qui tient parole et qui est immunisé contre la peur. »

<sup>610</sup> *Ibid.* p. 61.

de la Gestapo – mais qui, par bien des aspects, se détache des autres représentants SS. Non seulement parce qu’il est bilingue et qu’il porte en lui une double-culture – Buback n’a d’ailleurs aucun mal à s’identifier au Tchéque Beran –, mais aussi parce qu’il remet en question son engagement au sein du Reich, la victoire finale, en laquelle il refuse de croire aveuglément et qu’il s’interroge sur son avenir après la guerre. Alors que ses sentiments avaient disparu avec son épouse et sa fille, ils renaissent ici, dans un contexte incertain.

## I.6.2. Mars, épiphanie ?

Lorsque Buback, aux prémices de l’enquête et de sa mission d’infiltration, fait son rapport au Standartenführer Meckerle, les deux visions du régime nazi se croisent à nouveau. Alors qu’au début du roman, Buback est décrit comme un homme d’une certaine élégance<sup>611</sup>, Meckerle porte en lui une animalité : il est « presque à l’étroit dans son siège, dans lequel deux hommes normaux auraient tenu », fait « une grimace »<sup>612</sup>. De plus, il ne fait preuve d’aucune patience<sup>613</sup>. Un rustre donc face auquel Buback se doit d’agir avec diplomatie pour ne pas provoquer un nouvel accès de colère ou de violence. La violence semble d’ailleurs être le seul moyen connu par Meckerle pour régler un différend. Lorsque Buback lui fait part de la présence de deux agents infiltrés au sein de la police criminelle de Prague<sup>614</sup> qui risquent de se retourner contre eux lors de la fin du conflit afin de sauver leur vie, Meckerle répond : « Devons-nous en enfermer quelques-uns ? Ou les abattre ? »<sup>615</sup> Ce qui provoque en Buback une réaction de rejet : « Foutu travail ! [...] il ne trouve rien de plus intelligent ! »<sup>616</sup> Contrairement à Buback, Meckerle a tellement intégré le système de violence intrinsèque au Troisième Reich qu’il n’est pas en mesure de réfléchir à une autre solution en dehors d’un emprisonnement en camp ou de la mort. La mort d’un être humain ne représente plus rien pour lui, car elle est devenue un phénomène de masse quotidien sous la dictature brune. Pire encore, elle justifie l’existence du régime car la mort systématique des opposants et des « sous-hommes » apparaît comme une nécessité pour gagner l’espace vital qui revient à la

---

<sup>611</sup> *Ibid.* p. 26 : « Tous sauf un portaient de longs manteaux de cuir, l’uniforme civil de la police secrète, y compris dans le Protectorat de Bohême-Moravie. » Buback est vêtu d’un « manteau raglan beige ».

<sup>612</sup> *Ibid.* p. 79.

<sup>613</sup> *Ibid.* p. 79 : « Parmi les traits peu sympathiques de son supérieur, il y avait le fait qu’avec lui, il fallait parler rapidement. Les longueurs l’ennuyaient, et l’ennui le rendait agressif. »

<sup>614</sup> *Ibid.* pp. 79-80 : « -Avons-nous un agent là-bas ?

- Deux même: un technicien et surtout le chef du garage. La seule chose qu’on puisse conclure de leurs rapports insipides, c’est qu’ils ne croient plus à notre victoire et qu’ils craignent pour leur peau. »

<sup>615</sup> *Ibid.* p. 80.

<sup>616</sup> *Ibid.* p. 80.

race supérieure germanique. Meckerle adhère à ce système sans le remettre en question puisqu'il lui a permis d'être un homme important au sein de sa structure. À ce personnage pourrait ici s'appliquer la formule bien connue de Hanna Arendt à propos d'Eichmann : « Il était d'une idiotie révoltante. »<sup>617</sup> Une idiotie qui vient rejoindre la vision de Norbert Elias mentionné plus haut : cet homme représente ceux qui n'ont pas été éduqués. Meckerle est un homme qui n'a rien d'extraordinaire mais qui croit pieusement en son Führer et en la victoire finale et de fait, en la supériorité absolue de l'Allemagne. Elias explique cette croyance, ou plutôt ce besoin de croyance, par le fait que l'Allemagne n'a dans son histoire jamais connu de héros ou d'homme fort. La France s'identifierait en Napoléon par exemple, les Anglais au passé glorieux de leur nation, alors que l'Allemagne aurait vécu une évolution pleine de coupures, empêchant une fierté nationale saine de se mettre en place et ouvrant la voie à un hybris national. Les échecs de son histoire, tel que la Première Guerre mondiale et la République de Weimar auraient rendu l'Allemagne susceptible et en quête d'une revanche définitive<sup>618</sup>. Hitler aurait été l'homme fort qui manquait aux Allemands ; plus que cela, il aurait été un « chamane », un « medicine man » capable de guérir l'Allemagne et imposant son idéologie comme une croyance aveugle en une nouvelle divinité<sup>619</sup>. C'est précisément ce qui distingue Meckerle de Buback : l'un croit, l'autre plus. L'un réfléchit, l'autre pas, ce qui le rend dangereux, tout comme l'ennui mentionné plus haut<sup>620</sup>. Et alors que Buback a décidé à la fin du chapitre Février d'aimer à nouveau – s'opposant en cela à la folie destructrice de son supérieur –, nous apprenons ici qu'il a justement été séduit par Jitka. Là où Buback voit une chance de revivre, Meckerle n'y voit que plaisir physique. L'agent de liaison est pourtant « sous l'extraordinaire impression » de Jitka, qui lui rappelle Hilde. Pour décrire la jeune Tchèque, il emploie les termes « timide » et « mélancolique »<sup>621</sup>, une douceur qui tranche avec la remarque quelque peu grivoise de Meckerle : « Vous êtes beaucoup trop jeune pour être un veuf inconsolable. Et de trop belle apparence. Utilisez-la donc. »<sup>622</sup> Même si Jitka ramène Buback vers son passé, puisqu'elle le met en présence de son épouse décédée, elle représente aussi pour lui une promesse pour l'avenir : non seulement la guerre n'a pas eu raison de sa capacité à aimer mais en plus, elle lui offre l'espoir d'un avenir possible, loin de

---

<sup>617</sup> Ludz, Ursula (éd), *Eichmann war von empörender Dummheit*, Briefe und Gespräche, Hanna Arendt Joachim Fest, Munich, Piper, 2011.

<sup>618</sup> Elias, Norbert, *Studien über die Deutschen*, op.cit., p. 419-425.

<sup>619</sup> *Ibid.* p. 411.

<sup>620</sup> *HM*, p. 80 : « Meckerle commençait manifestement à s'ennuyer dangereusement. »

<sup>621</sup> *Ibid.* p. 81 : « Il était encore sous l'extraordinaire impression que lui avait laissée sa rencontre avec la jeune Tchèque : dans l'antichambre du commissaire principal de la police criminelle de Prague, les yeux de son Hilde l'avaient regardé timidement et mélancoliquement lorsqu'il l'avait rencontrée la première fois... », plus loin, p.94 : « [...] la secrétaire de Beran, qui était à peu de choses près, le portrait d'Hilde jeune. »

<sup>622</sup> *Ibid.* p. 80.

sa vie solitaire. Lui qui se considère comme l'exemple même de la solitude<sup>623</sup> est révélé à lui-même par Jitka, qui remet en question son mode de vie actuel. Malgré tout, c'est un homme aguerri qui ne manque pas de remarquer la faiblesse de Morava, c'est-à-dire son extraordinaire naïveté et sa ressemblance morale avec la jeune femme. Alors que les deux hommes font le trajet côte à côte en voiture pour se rendre à Brno, Buback observe Morava qu'il considère comme une « fleur de lotus », expression de son épouse pour désigner les personnes trop naïves, « portés à faire confiance »<sup>624</sup> et tient à marquer une différence entre lui et le jeune Tchèque en se tenant très droit, voire de façon raide<sup>625</sup> pour l'impressionner. À la fin du voyage, alors que son corps sera pétri de courbatures à cause de cette position, il n'avouera pas sa douleur<sup>626</sup>. Le personnage de Buback commence ici à révéler les paradoxes constitutifs de sa personnalité : il est allemand et tchèque et fait partie de la Gestapo. Il a donc clairement choisi la partie allemande de sa personnalité pour effacer la partie tchèque. Pourtant, il regrette de ne pouvoir parler le tchèque, son « ancienne langue maternelle »<sup>627</sup> ou de ne pouvoir s'associer à Beran qu'il admire beaucoup. D'une part, il éprouve de la compassion pour les Tchèques et les batailles qu'ils auront à livrer à la libération, d'autre part, il refuse de montrer son humanité à Morava et se comporte comme un SS. Enfin, il doute de la victoire finale de son armée mais ne peut exprimer ses doutes à personne. Erwin Buback est donc un personnage extrêmement complexe, en ce sens qu'il porte en lui tous les doutes inhérents à l'époque et ne représente le système nazi uniquement par sa nationalité et son engagement en tant qu'agent de liaison, c'est-à-dire qu'il joue le rôle de vecteur entre le pays occupé et la Gestapo installée dans ce même pays. Ici, son rôle est d'infiltrer la police tchèque, mais il va servir de vecteur entre les deux cultures bien au-delà de sa mission initiale. Morava l'aura reconnu, Buback fait ici figure d'exception, de sa bouche ne sortiront aucune paroles de propagande ni aucun slogan raciste. L'Allemand pourtant se méfie de ses

---

<sup>623</sup> *Ibid.* p. 50 : « Si cet après décisif se produisait prochainement, alors même que tout indiquait que l'on ne pourrait bientôt plus poursuivre plus avant la retraite, il trouverait Buback au milieu de la quarantaine, disposant d'un grade élevé dans la police et d'un salaire de haut niveau, mais complètement seul. »

<sup>624</sup> *Ibid.* p. 94 : « Le jeune homme [Morava] était compétent et zélé, pas étonnant que Beran lui fasse confiance. En même temps, c'était un parfait exemple de « fleur de lotus », pour reprendre la formule qu'employait toujours Hilde pour désigner les âmes trop ouvertes et portées à faire confiance, formule qu'on pouvait lui appliquer à elle aussi. À son grand étonnement, Buback avait trouvé deux exemplaires de ce genre au siège de la police criminelle de Prague. Outre l'inspecteur adjoint, il y avait aussi la secrétaire de Beran, qui était à peu de chose près le portrait de Hilde jeune. »

<sup>625</sup> *Ibid.* p. 94 : « Assis tout raide dans la voiture, comme il le faisait depuis le début de la guerre en présence de citoyens de territoires occupés – une attitude de militaire prussien suffisait à elle seule à susciter le respect – il était incapable de dire à laquelle des deux femmes il pensait. »

<sup>626</sup> *Ibid.* p. 98 : « Il avait très mal aux os d'être resté assis de manière aussi raide. Il se serait volontiers allongé une petite heure, mais il voulait d'abord penser à autre chose. " Non. Mettons-nous tout de suite au travail." »

<sup>627</sup> *Ibid.* p. 33.

sentiments envers Jitka<sup>628</sup>, seraient-ils un aveu de faiblesse de la part de cet homme placide ? Ou alors sait-il très bien que tout lien entre Tchèque et Allemand est désormais impossible ?<sup>629</sup> Devant cette déferlante à laquelle il ne s'attendait pas, Buback sauve les apparences. Sa personnalité semble double et tous ses efforts se tendent afin de préserver la carapace qu'il s'était forgée jusque-là, le protégeant des sentiments et des doutes. Notons ici un premier parallèle avec Morava, qui lui aussi avait mis de côté ses sentiments pour la même jeune femme pendant deux ans, s'interdisant de lui avouer son amour, dans un acte de résistance intérieure, comme si les sentiments n'avaient pas droit de citer en cette époque perturbée. Dans un élan de romantisme, Buback compare non seulement sa possible relation avec Jitka mais surtout la relation qu'entretiennent Allemands et Tchèques à une relation digne des Montaigu et Capulet. Buback ne cite pas ici l'histoire d'amour entre Roméo et Juliette mais « la vengeance des Montaigu et des Capulet »<sup>630</sup>, une rivalité éternelle qui lie deux camps et se termine en tragédie. En utilisant l'adverbe « amèrement » le narrateur souligne à la fois la froide lucidité de Buback face au déroulement des événements mais aussi son manque d'espoir face à son avenir. Peut-être y-a-t-il aussi une lueur d'espoir dans cette comparaison, si l'on choisit de croire que le thème principal de la pièce de théâtre de Shakespeare reste l'amour ? De fait, si aujourd'hui on parle de « relations de bon voisinage » entre l'Allemagne et la République tchèque, la véritable réconciliation fait encore face à quelques difficultés d'ordre diplomatiques. La question des expulsions et partant celle des dédommagements reste sensible aussi bien chez les citoyens que dans les sphères politiques. Ces contentieux, qui ne sont pas des conflits, proviennent également du fait que l'identité tchèque ne serait pas à penser sans l'identité allemande<sup>631</sup>. C'est un point important ici, car Buback, héritier des deux identités, en a supprimé une de sa psyché et il les unit à nouveau ici dans une relation qui relèverait d'une symbiose perdue. Le questionnement sur ses origines

---

<sup>628</sup> *Ibid.* p. 95 : « Il se passa quelques jours avant qu'il sache quoi que ce soit de la jeune fille. Il se défendait contre ses sentiments et se refusait même à lire son nom sur la plaque de sa porte. Il ne la voyait en fait que par moments, lorsqu'il passait devant l'antichambre toujours ouverte de Beran ou entrant dans son bureau. »

<sup>629</sup> *Ibid.* p. 97 : Dans la voiture qui les mène à Brno, Buback repense à sa rencontre avec Hilde et à son amour immédiat envers la jeune femme. Lors de leur première rencontre, il lui déclare : « " Je ne sais pas comment c'est arrivé, chère mademoiselle, et je sais que c'est contraire aux convenances, mais voilà, je vous aime. En fait, je n'ai encore jamais été amoureux de ma vie et j'étais convaincu d'être incapable d'un sentiment sincère. [...] Exaucez mes vœux, chère mademoiselle, ceux d'un homme qui, pour la première fois, a senti qu'il ne pouvait vivre sans un autre et en a fait l'aveu. Qu'en dites-vous ? " [...] il songea tout à coup qu'il pourrait, sans timidité ou hypocrisie, dire presque les mêmes mots à la jeune Tchèque. Il la connaissait depuis à peu près aussi longtemps que Hilde à l'époque. Devait-il le faire bien que tout, absolument tout, s'y opposât ? »

<sup>630</sup> *Ibid.* p. 97 : « Il y avait à présent entre les Tchèques et les Allemands quelque chose qui ressemblait à la sanglante et sempiternelle vengeance des Montaigu sur les Capulet...avec un Roméo très moderne, songea-t-il amèrement. »

<sup>631</sup> Bazin, Anne, « Tchèques et Allemands aujourd'hui. Bon voisinage sur fond de réconciliation difficile », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, n° 40, 2009, p. 104 : « Pour les Tchèques, il s'agit du débat identitaire, constante de l'histoire de la nation tchèque depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au moins. L'historien et homme politique tchèque F. Palacký écrivait ainsi en 1848 que " le sens de l'histoire tchèque [était] l'interaction et le conflit permanent avec les Allemands" avançant l'idée que la question allemande était le thème central de la construction identitaire et du débat politique tchèques. »

est aussi au centre du malaise de Buback, qui, à ce moment précis de la guerre, ne sait plus qui il est. Alors qu'il observe la ville de Brno, il pense : « Mais à quel pays appartenait un Allemand originaire de l'inexistante Tchécoslovaquie ? Surtout lorsqu'il était de Prague ? Surtout lorsque le tchèque était sa langue maternelle ? »<sup>632</sup> Ce personnage ne se comprend plus lui-même et son questionnement fait écho au questionnement d'Allemands expulsés après le conflit, que nous pourrions formuler ainsi : « Mais à quel pays appartient un Allemand qui ne connaît pas sa supposée patrie ? » Ainsi le problème de l'identité se pose-t-il bien avant les véritables expulsions, bien avant même la Seconde Guerre mondiale même puisque si Tchèques, Allemands et autres nationalités ont été amenées à vivre ensemble depuis l'empire austro-hongrois, l'unité de l'Allemagne en 1871 amène déjà avec elle des séparations nationales, favorisant la solution petite-allemande, sans l'Autriche et donc sans les différentes cultures constitutives de cet empire divisé. Buback lui-même est un homme divisé, qui voit son héritage double faire l'objet d'une réflexion identitaire accrue. Alors que la fin de la guerre approche, il semble de plus en plus enclin à rejeter l'Allemand qui est en lui, lui qui avait tout d'abord rejeté le Tchèque.

Arrivés à Brno, les deux hommes rencontrent le représentant local de la Gestapo, à laquelle Buback refuse catégoriquement de se joindre, puisqu'ils sont pour lui des gens « inutiles », « plus nazis que des nazis convaincus » ainsi que des êtres « primaires »<sup>633</sup>, donc des êtres dénués de sentiments et de savoir-vivre. Il préfère alors rester seul, car il n'appartient ni aux Allemands représentants la Gestapo, ni aux Tchèques. Mêmes les rares conversations qu'il entretient avec ses collègues n'ont plus aucun sens pour lui<sup>634</sup>. C'est à Brno que Buback va se livrer à un grand monologue intérieur non seulement sur ses origines mixtes<sup>635</sup> mais aussi sur son engagement pour le Troisième Reich. Nous apprenons qu'il a fait ses études en Allemagne pour qu'il se « sente » allemand, à l'image de son père et de sa nouvelle épouse. L'identité tchèque du jeune Buback a été occultée par sa belle-mère, qu'il considère comme sa mère, puisqu'il parle de ses « parents » alors que sa mère devient « l'épouse à forte personnalité ». C'est donc en Allemagne qu'il rencontre sa future épouse et qu'il est contraint

---

<sup>632</sup> *HM*, p. 106

<sup>633</sup> *Ibid.* p.105 : « Buback avait refusé l'invitation du potentat de Brno parce que ces gens étaient inutiles. Ils ressortaient de toutes leurs phrases qu'ils se donnaient pour plus nazis que les nazis convaincus. S'il y avait une insurrection, les résistants au sein de la police du Protectorat commenceraient par mettre au placard ces deux complices primaires. »

<sup>634</sup> *Ibid.* p.105 : « Au mess allemand local, il but deux whiskys étonnamment corrects avec son collègue et compatriote. Il réussit à lui parler une heure durant de tout et de rien. Étrange, pensa-t-il, comme depuis un certain temps, plus exactement la chute de Stalingrad, ou peut-être depuis le débarquement des Alliés en Normandie, ce genre de conversation était dépourvu de sens. »

<sup>635</sup> *Ibid.* p.106 : « Erwin Buback était issu d'un mariage mixte pragois. Sa mère en était l'élément dominant, ce qui expliquait qu'il était allé à l'école primaire tchèque. Puis, l'épouse à la forte personnalité était morte et son père, employé d'une compagnie d'assurances, s'était remarié avec une riche allemande de Karlsbad, ville où il allait en cure. Son fils y avait fait ses études dans un lycée allemand. Il avait ensuite été envoyé à Dresde pour y étudier le droit : ses parents qui n'avaient pas eu d'autres enfants voulaient qu'il se sente allemand comme eux. »

de travailler sous ordre des nazis, la police judiciaire étant intégrée à l'appareil policier d'État<sup>636</sup>. Buback n'est donc pas un nazi convaincu et n'adhère pas au parti, il se considère comme un spécialiste de la police judiciaire. Toutefois, il n'est pas sans éprouver une certaine « admiration » pour Hitler qui avait, selon lui, « rétabli l'ordre dans l'Allemagne bouleversée » et restauré « l'honneur allemand flétri par le traité de Versailles. »<sup>637</sup> Pas d'engagement antisémite de la part de Buback, il éprouve le sentiment d'être allemand et d'œuvrer pour le bien de son pays, ce qu'il confirme en pensant : « Cependant, sa loyauté était très éloignée du fanatisme éprouvé par le personnel d'autres secteurs. Il était allemand. C'est tout ! »<sup>638</sup> Le sentiment joue un rôle très fort ici puisque depuis sa jeunesse, il s'efforce de se « sentir » allemand et de se construire une personnalité en accord avec ce sentiment indéfinissable. Son identité reste par définition indéfinissable mais les éléments qui vont la constituer sont non seulement d'ordre familial mais aussi d'ordre national, comme le précise Tobie Nathan<sup>639</sup>, fondateur de l'ethnopsychologie et professeur émérite de psychologie à l'université de Paris 8 dans un essai intitulé « À qui j'appartiens ? » : « L'identité, cette catégorie qui tient de l'évidence, est pourtant impossible à cerner tant est complexe le lacis idéologique dans lequel elle est insérée : identité nationale, ethnique, biologique, familiale, psychologique, idiosyncrasique. »<sup>640</sup> Nous pourrions rajouter à cette définition, dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, l'identité étatique. Buback, par son identité familiale est allemand, il est tout aussi allemand que tchèque par son identité ethnique et nationale, qui est donc double, c'est un homme par son identité biologique et psychologiquement, c'est un homme qui doute. Toutefois, son identité étatique, ou autrement dit sa façon de se définir par rapport à son État va évoluer au fil des années. Alors qu'il déclare ne pas partager la loyauté des fervents soutiens au Führer, un événement va transformer sa supposée indifférence en « enthousiasme »<sup>641</sup>. Il s'agit ici de l'annexion des territoires de l'Est au grand Reich, soit à partir de 1938, la politique de l'Anschluss et du « Heim ins Reich » d'Adolf Hitler. Cet événement touche à son identité ethnique et Buback sent ainsi les deux parties de lui se réconcilier<sup>642</sup>. Son approbation de la politique menée par les nazis se précise et gagne en

---

<sup>636</sup> *Ibid.* p.107 : « Bien sûr, la police judiciaire était alors placée elle aussi sous l'autorité nazie. Ceux-ci comprirent cependant que, pour pouvoir s'appuyer sur l'appareil juridique et répressif, ils devaient y laisser travailler les spécialistes. »

<sup>637</sup> *Ibid.* p.107 : « Buback éprouvait lui aussi de l'admiration pour la rapidité avec laquelle ils avaient rétabli l'ordre dans l'Allemagne bouleversée. Lui aussi accueillit le Führer en restaurateur de l'honneur allemand flétri par le traité de Versailles. »

<sup>638</sup> *Ibid.* p.107.

<sup>639</sup> <http://tobienathan.wordpress.com>

<sup>640</sup> Nathan, Tobie, « À qui j'appartiens ? », in : Gruszow, Sylvie, *L'identité : qui suis-je ?* Paris, Le collège de la cité, Le pommier, Cité des Sciences et de l'Industrie, 2008, p. 30.

<sup>641</sup> *HM.*, p.107 : « Sa jeune femme, les parents de celle-ci, leurs relations et lui accueillirent avec enthousiasme la décision du Führer de rendre à la nation ressuscitée tous les territoires où vivaient les Allemands. »

<sup>642</sup> *Ibid.* p.107 : « Erwin fut profondément heureux de voir sa Bohême revenir dans le giron du Reich. »

intensité puisqu'il considère Karlsbad comme « libérée » et vit lui aussi une exaltation proche de la ferveur religieuse – à l'image de Meckerle – lors des victoires successives de l'armée du Troisième Reich. Il est « ému » au point de sentir les « larmes lui monter aux yeux » lorsque l'Allemagne occupe Prague, « ivre de joie et de vin » lors des victoires en Pologne et à l'Ouest. Il considère même Hitler comme « un antique dieu de la chasse »<sup>643</sup>. Il rejoint ici l'image de l'homme à moitié éduqué, « halbgebildet », qui prend sa revanche sur un passé allemand qu'il considère comme insuffisamment glorieux. Toutefois, son adhésion au régime n'est pas totale ni absolue puisqu'il réproche la violence mise en place par les SA puis par les SS et qu'il éprouve de l'« étonnement » devant « beaucoup de choses ». Le terme « étonnement » paraît euphémique ici si l'on pense à la Nuit des longs couteaux<sup>644</sup> en 1934 ou à la Nuit de Cristal en 1938<sup>645</sup>. Si faible soit-il, c'est toutefois cet étonnement qui le distingue du reste de ses compatriotes, tout comme la capacité critique de son esprit. Une dispute avec Hilde va laisser les premiers doutes se distiller sans son esprit : alors que l'Allemagne attaque la Russie en 1941, Buback demande à Hilde pourquoi ils ne fêtent pas cet événement comme ils ont fêté les autres victoires. Hilde lui tend un livre de géographie et met en avant la puissance territoriale du pays attaqué, capable d'engloutir le Reich<sup>646</sup>. En 1944, Hilde ne peut plus garder pour elle ses doutes quant à la victoire finale et les confie à Erwin. Alors qu'il tente de la convaincre qu'une dernière manœuvre de génie pourrait sauver l'Allemagne, elle lui demande si « le Führer ne [s'est] pas depuis longtemps coupé de son peuple. » Si cette remarque met Buback hors de lui<sup>647</sup>, c'est bien parce que lui-même commence à ne plus croire à cette victoire finale<sup>648</sup>. Les doutes qui le poursuivent depuis quelques mois laissent maintenant place à un effroyable constat. En observant Brno, il pense : « Les bains de sang mondiaux ne procuraient-ils pas au Führer des Allemands qui en était à l'origine une satisfaction perverse identique à celle qu'éprouvait l'assassin inconnu en massacrant des femmes ? »<sup>649</sup> En d'autres termes, Buback reconnaît le caractère meurtrier du Troisième Reich, alors qu'il n'en avait jamais fait mention directement auparavant, le rejette et en

---

<sup>643</sup> *Ibid.* p.107.

<sup>644</sup> Nom donné à la série d'assassinats et d'arrestations ordonnés au sein de l'appareil dirigeant du parti nazi par Hitler, dans la nuit du 30 juin 1934, visant à liquider les SA au profit des SS. Cette nuit témoigne de l'arbitraire et de la violence du régime.

<sup>645</sup> Pogrom antisémite organisé dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, prélude à l'élimination systématique des Juifs d'Europe.

<sup>646</sup> *Ibid.* p.108 : « Lorsqu'il lui demanda pourquoi ils ne célébraient pas cet événement selon l'habitude, elle alla chercher le livre de géographie de Heidi et l'ouvrit à la carte de l'Europe et de l'Asie. La petite Allemagne jouxtait l'immense surface de l'Asie. Il réprima son irritation [...] »

<sup>647</sup> *Ibid.* p.109 : « Autour d'eux, il n'y avait que des vignobles et personne à la ronde. Il cria. Comment pouvait-elle, comment osait-elle prêter sa voix à ces doutes mesquins [...] ? »

<sup>648</sup> *Ibid.* p.109 : « Il songea par la suite un très grand nombre de fois à cette scène. Il en voyait les couleurs, il en sentait les odeurs, il les entendait, Hilde et lui. Il se reprochait d'avoir gâché cette dernière journée passée ensemble. En outre, il soupçonnait de plus en plus qu'elle n'avait peut-être pas complètement tort. »

<sup>649</sup> *Ibid.* p.110.

considérant Hitler comme le meurtrier suprême, sort définitivement de son extase. Cette pensée fait de lui un criminel au sein de l'empire nazi puisqu'il risque la mort pour haute trahison<sup>650</sup>, mais elle fait aussi de lui un homme nouveau, transfiguré par la vérité qu'il reconnaît en tant que telle à ce moment-là. Il poursuit son raisonnement : « Ce qui l'épouvantait c'était que, pour la première fois, il ne se reconnaissait pas lui-même. Qui était-il donc si, après des années de foi, il pouvait tout à coup être pris d'un soupçon qui allait bien au-delà de la question posée par Hilde l'année précédente ? Était-il un infâme traître ? Un lâche capitulard ? Une victime de la propagande ennemie ? Ou... ou venait-il seulement de reconnaître la faute historique à laquelle il avait contribué et tremblait-il maintenant pour son sort et celui de son peuple ? »<sup>651</sup> En tant que membre de la police judiciaire, Erwin Buback est au cœur du régime, il ne peut donc pas en ignorer les exactions et c'est la raison pour laquelle il a « contribué » aux horreurs du Troisième Reich. Même si de ses mains il n'a tué personne, il n'a rien dénoncé, n'a pas fui et a donc cautionné silencieusement. Il est ce que l'on appelle un « Mitläufer ». Il n'est pas coupable parce qu'il est allemand mais parce qu'il traite avec la Gestapo. En se rendant compte de cela de façon extrêmement brutale, Buback vit sa deuxième épiphanie depuis le début du roman, dans son sens plein cette fois, puisqu'il prend conscience de façon soudaine et douloureuse qu'il change et que partant, quelque chose doit aussi changer. Cette prise de conscience, qu'il qualifie le lendemain de « dépression »<sup>652</sup>, est suivie par un bel exercice d'auto-conviction. Dans un nouveau monologue intérieur confus, Buback observe les opérations militaires autour de lui et pense : « Ils [les soldats] paraissaient reposés et rayonnaient de détermination tranquille. »<sup>653</sup>, ou encore : « Les grandes offensives étaient toujours précédées par leur feu roulant. Il se reprocha de nouveau sa faiblesse d'hier, ce n'était pas une solution ! »<sup>654</sup>, et en arrive finalement à une conclusion complètement paradoxale. En repensant à l'attentat du 20 juillet 1944 qu'il avait lui-même condamné, il en vient à penser que Stauffenberg et ses hommes étaient finalement des « patriotes »<sup>655</sup> et que la solution la plus appropriée serait de se débarrasser du Führer : « En pratique, il ne restait donc qu'une seule chose à faire : soutenir la dernière force qui pouvait empêcher l'Allemagne de mordre la poussière en attendant de pouvoir réaliser ce qu'avaient tenté et tragiquement raté

---

<sup>650</sup> *Ibid.* p.110 : « Et soudain, cette pensée monstrueuse fit de lui un criminel pire que ceux que ses collègues des autres étages de la Bredauer avaient envoyés dans les caves, puis, de là, après un bref procès, en déportation ou dans l'ancien champ de tir militaire des faubourgs de Prague. »

<sup>651</sup> *Ibid.* p.110.

<sup>652</sup> *Ibid.* p.117 : « Plus ils avançaient dans la campagne qui était en train de se transformer en un gigantesque camp militaire, plus Erwin Buback avait honte de sa dépression de la nuit précédente. »

<sup>653</sup> *Ibid.* p.117.

<sup>654</sup> *Ibid.* p.119.

<sup>655</sup> *Ibid.* p.119 : « L'année précédente encore, à l'instar de gens qu'il connaissait et d'autres qu'il ne connaissait pas, il avait condamné l'attentat contre le Führer. Mais les auteurs n'étaient-ils pas des patriotes qui avaient éprouvé les mêmes doutes que Hilde et lui ? »

quelques officiers supérieurs. »<sup>656</sup> À partir de là commence pour Buback son entreprise de réhabilitation aux yeux des Tchèques, non pas par stratégie afin de s'assurer un avenir, mais parce qu'elle correspond à un désir profond de se comprendre et *de facto*, de se réconcilier avec lui-même. Ce faisant, il pense agir également pour le bien de son peuple et des civils allemands qui l'entourent et réfute l'idée d'une culpabilité collective : « Il songea qu'il se pouvait qu'à leurs yeux aussi Hitler incarnât tous les Allemands. Il n'avait soudain plus envie de les entretenir dans cette fausse impression. »<sup>657</sup> Ce changement d'attitude provoque en lui la surprise et même s'il se tient encore à distance<sup>658</sup>, une première conversation plus personnelle s'engage avec Morava qui lui fait part de son besoin de parler à sa mère vivant à quelques kilomètres pour lui annoncer son mariage avec Jitka.

Dès leur voyage à Brno, les deux hommes commencent à sentir entre eux quelques similitudes, et si Morava est mû par le besoin de trouver en ses supérieurs une figure paternelle, Buback lui aussi, reconnaît que le jeune Tchèque et lui-même possèdent quelques points communs. Alors que Jan Morava commence l'interrogatoire de leur suspect, Buback l'observe et pense : « Oui, approuva Buback, continue comme ça. »<sup>659</sup> Outre leur attirance pour la même femme<sup>660</sup>, leurs méthodes de travail présentent contre toute attente des similitudes. L'agent de liaison de la Gestapo, serviteur du Reich malgré ses doutes et le jeune criminaliste tchèque, en résistance intérieure contre l'envahisseur, font preuve de la même méthode lorsqu'il s'agit d'enquêter. À partir de cet instant, Morava devient également « l'élève de Buback »<sup>661</sup>. Nous l'avons vu, Jan Morava est un être en formation, à la recherche constante de l'approbation de ses maîtres, à commencer par Beran. Il n'est pas étonnant qu'il voie en Buback un homme à impressionner, ce qui l'est plus, c'est qu'ici, Buback l'accepte comme étant son élève, malgré les clivages de la guerre. Ce faisant, il se rapproche non seulement du jeune inspecteur mais aussi de son identité tchèque et donc, d'un certain besoin de réconciliation entre les deux peuples. Jan Morava est un homme jeune et amoureux, comme Buback l'a été de Hilde autrefois. Buback revit sa jeunesse en Morava et se rapproche

---

<sup>656</sup> *Ibid.* p.120.

<sup>657</sup> *Ibid.* p.120.

<sup>658</sup> *Ibid.* p.120 : « C'est pourquoi, à son propre étonnement, il accepta le cadeau qu'ils [Les Tchèques] lui apportaient, un sandwich au beurre et au lard enveloppé dans une serviette blanche comme neige. Il garda ses distances en mangeant, et ensuite, pour ne pas éveiller les soupçons. »

<sup>659</sup> *Ibid.* p.127 : Plus haut, le narrateur décrit la situation de la manière suivante : « Le jeune homme en vint tout de suite à leur affaire. Buback n'aurait pas agi autrement. »

<sup>660</sup> *Ibid.* p.127 : l'agent de la Gestapo ne cesse de penser à Jitka et la surnommer la « Hilde jeune » (p.94) ou encore la « réincarnation de son Hilde ».

<sup>661</sup> *Ibid.* pp.127-128 : « C'est toujours bien de commencer par interroger les gens qui ont un casier judiciaire et c'est souvent aussi comme ça que ça se termine, dit, tout aussi décontracté, l'élève de Beran, qui était à présent celui de Buback. »

de ce qu'il était avant<sup>662</sup>, c'est-à-dire avant d'adhérer fanatiquement à la théorie du « Heim ins Reich » et de voir en Hitler une figure prophétique pour l'Allemagne. Il entame ici une longue introspection salutaire, qui porte en son sein la question de l'identité : peut-on être allemand et tchèque ? Qu'est-ce qu'être allemand pour lui en 1945 ? Des questions auxquelles il n'obtiendra que peu de réponses. Lors de cet interrogatoire, Buback approuve donc les méthodes de Morava mais cède également par moment à des travers qui lui ont été transmis au cours de sa carrière. Lorsque le suspect rit à l'une des questions de Morava, Buback pense : « Il n'a pas un seul plombage ! [...] Tu devrais te faire cuisiner un jour par l'un des boxeurs de Meckerle, pensa-t-il. Il en eut honte aussitôt : je suis exactement comme eux ! »<sup>663</sup> Alors qu'il s'apprête à replonger dans une réflexion trouble sur son rôle d'Allemand, Morava signale au suspect que s'il n'est pas enclin à coopérer, la Gestapo de Prague se chargera de son cas, et rejoint sans le savoir, les pensées de Buback. Au fil de cet interrogatoire, Morava, qui était l'« élève », « un petit homme bouleversé »<sup>664</sup>, devient le « compagnon »<sup>665</sup>, puis quelque chose de plus, puisqu'une connexion semble s'établir entre les deux hommes.<sup>666</sup> L'attitude ambivalente de Buback persiste toutefois et semble même le gêner puisqu'il se rend compte qu'il n'est pas encore capable de se montrer sous un autre jour que sous son masque prussien, c'est-à-dire « sec et injuste »<sup>667</sup>. Il semblerait que cette froideur soit le fruit justement de son identité étatique, comme si un long apprentissage au sein du régime nazi avait fait de lui cet homme froid sans qu'il ne s'en rende compte et dont il souhaite aujourd'hui se débarrasser. Face à l'intérêt et à la sympathie que lui témoigne Morava, Buback, l'homme d'expérience, est désarçonné<sup>668</sup>. Au sortir de la guerre, cet homme remet toutes ses croyances en cause et doit réapprendre, les sentiments, tel un nouveau-né. Lui qui désirait quelques pages plus haut rencontrer une femme passe tout d'abord par l'étape de l'amitié avec le jeune Jan Morava. Et si cette amitié naissante le perturbe tant, c'est parce qu'il la croyait impossible entre Allemands et Tchèques. La fonction de Morava est

---

<sup>662</sup> *Ibid.* p.107 : Avant de faire carrière au sein de l'appareil étatique nazi, Buback choisit de s'engager dans la police judiciaire sans grande conviction mais plutôt pour s'assurer une sécurité financière et professionnelle : « Le secteur où il avait fait ses premières armes ne l'attirait pas autrefois, mais il devint une base sûre pendant les années de crise économique et politique. »

<sup>663</sup> *Ibid.* p.129.

<sup>664</sup> *Ibid.* p. 130.

<sup>665</sup> *Ibid.* p.129 puis p. 131, p. 137.

<sup>666</sup> *Ibid.* p.129 : « Ce garçon lit dans mes pensées, s'étonna Buback et il jeta un des regards glaciaux dont il avait le secret. »

<sup>667</sup> *Ibid.* p.137 : Lors du trajet retour, Buback interroge Morava sur sa famille et lorsque celui lui retourne la question, voici comment il répond puis analyse sa réponse : « "Non ", répliqua Buback presque sèchement. Il montrait à nouveau ses piquants tous en ayant conscience d'être injuste. C'était lui qui avait commencé à poser des questions personnelles. Il n'avait donc pas de raison de jouer au représentant de la race des seigneurs. »

<sup>668</sup> *Ibid.* p.137 : « Il faisait sombre depuis longtemps dans la voiture, mais comme aucune réponse ne venait, il [Buback] tourna la tête vers son voisin. Il croisa un regard dans lequel il lut clairement de la sympathie. Cette réaction de surprise. Il ignorait comment se comporter. Les deux hommes se regardèrent de longues secondes avant que le Tchèque reprenne la parole. »

précisément de lui prouver le contraire, tout comme la fonction du roman ici est de montrer que les clivages existent entre les deux peuples mais qu'ils ne sont pas amenés à perdurer. Le roman n'est pas uniquement là pour distraire le lecteur ou l'entraîner dans les rues de Prague, il délivre ici un message fort de tolérance et de réconciliation. L'amitié naissante entre les deux protagonistes en est la première étape parce qu'elle permet de remettre Buback en question et de nuancer ce personnage. Sa réaction face à Morava nous le présente sous un angle différent : il est aussi un homme fragile et perdu<sup>669</sup>. En présence de Jan, Erwin renoue avec ses origines et manque de se trahir lorsqu'ils arrivent à Prague. En effet, à peine réveillé, il manque de répondre en tchèque à leur chauffeur, ce qui aurait mis en péril sa mission mais également l'amitié que lui offre Morava. Et c'est cette dernière raison qui effraie le plus Buback<sup>670</sup>. Leur langage corporel trahit l'évolution de leur relation : alors que les deux hommes avaient effectués le trajet aller de façon pour le moins figée, ici ils sont tous les deux sur le même pied d'égalité : « à moitié endormis, à moitié éveillés. »<sup>671</sup>

Lorsque Buback rejoint la mansarde qu'il loue dans une villa occupée par le président du tribunal du peuple de Prague et sa famille, il se retrouve, dans la nuit, face à face avec ce dernier qui, visiblement inquiet par l'avancée du front, charge un camion entier de meubles et autres biens ayant appartenu au véritable propriétaire de la maison, dont un piano Steinway<sup>672</sup>. Son excuse est pour le moins pitoyable, puisqu'il déclare : « La mère de ma femme est alitée, [...] Son père habite sur le lac de Constance, elle y part donc pour s'occuper de ses parents. »<sup>673</sup> Non seulement son excuse n'est pas crédible – sa femme a-t-elle besoin d'un piano pour s'occuper de ses parents qui vivent dans un pays épargné par la guerre ? – mais le juge lui-même trahit son angoisse : il « accour[t] » et parle avec précipitation.<sup>674</sup> Le vol qu'il commet, ou plutôt la spoliation de ces biens, met Buback mal à l'aise et le laisse sans voix<sup>675</sup>. Pourtant, ce genre d'action ne devrait pas l'étonner, lui qui vit dans cette même

---

<sup>669</sup> *Ibid.* p.137 : Les personnages se croisent ici puisque lorsque Buback avoue à Morava avoir perdu sa famille l'année précédente, Morava lui répond : « Je suis d'autant plus désolé, Herr Buback, que je viens juste de rencontrer la femme que j'aime », après quoi Buback pense : « Il ne se souvenait pas quand, pour la dernière fois, quelqu'un l'avait fait sortir de sa réserve comme ce jeune homme. Dans sa précipitation à lui répondre, il ne trouva rien de mieux à lui dire que merci ! »

<sup>670</sup> *Ibid.* p.138 : « Bien après minuit, il entendit le chauffeur annoncer qu'ils étaient à Prague et demander où il devait les déposer. Il s'en fallut de peu pour que Buback réponde en tchèque. Il tressaillit. Il fut plus effrayé par l'idée qu'il se serait ridiculisé devant son compagnon que par celle qu'il aurait perdu son atout secret. »

<sup>671</sup> *Ibid.* p.137.

<sup>672</sup> *Ibid.* p.139 : « La grande ombre bombée se transforma en un camion de déménagement. Quatre hommes aux larges épaules y traînaient un piano à queue à l'aide de sangles. Avant le repas de Noël auquel on l'avait invité, la femme du juge avait joué des chants de Noël. Elle s'était vanté que le piano était un Steinway. Ils l'avaient hérité du précédent propriétaire. »

<sup>673</sup> *Ibid.* p.140.

<sup>674</sup> *Ibid.* pp.139-140.

<sup>675</sup> *Ibid.* p.140 : « Il paraissait parfaitement compréhensible à Buback que cet homme, qui avait toutes les raisons de craindre pour sa vie, mette à temps sa famille en sécurité. Mais qu'en sa qualité de chef de la justice locale du Reich, il commette un vol ignoble avec l'aide du personnel de la prison, lui restait en travers de la gorge. Pour la seconde fois de la journée, il fut incapable de dire un mot. »

maison déjà volée à quelqu'un d'autre tout en servant le Reich depuis le début de la guerre. Est-il vraiment convaincu d'être un homme droit, exception parmi les serviteurs du Reich qui l'entourent, ou est-il naïf ? Si Buback apparaît être un personnage à part depuis le début du roman, l'enchaînement systématique d'exemples et de contre-exemples tend à faire de lui une figure qui se voudrait exemplaire, et ce sur le modèle suivant :

- Buback, contrairement aux SS qui l'entourent, ne crie pas / Meckerle est connu pour ses accès de colère qui n'ont aucun sens.
- Buback ne croit plus à la victoire finale et remet en cause le Reich et son engagement personnel / Meckerle croit aveuglément en l'existence d'armes secrètes qui offriraient au Reich l'ultime victoire sur le reste du monde.
- Buback décide de se rapprocher de Morava et de donner aux Tchèques une image plus positive des Allemands / Meckerle ne jure que par la violence.
- Le juge s'enfuit avec des biens spoliés / Buback ne comprend plus le monde qui l'entoure et qu'il a contribué à construire.

Tout cet entrelac d'antinomies nous montre finalement Buback sous le jour de l'exemplarité, lui qui pourtant sert le Reich, avec enthousiasme au départ, et qui n'a jamais commis d'actes de résistance, ni pensé à désertir son poste. Autrement dit, dans ce contexte, il apparaît comme le meilleur Allemand de la Gestapo possible. C'est un personnage en nuance qui participe à la volonté de Pavel Kohout de ne pas attiser les vieilles rancœurs mais de construire un avenir commun. D'autre part, nombre de chapitres sont liés par l'adverbe « aussi », mettant en avant les similitudes entre le personnage tchèque et le personnage allemand.

Buback se trouve à présent dans une position plus que délicate, puisqu'il ne comprend plus les ordres donnés par le Führer. Lorsque Meckerle lui tient un énième discours sur les armes secrètes et sur la nouvelle stratégie militaire plutôt incompréhensible<sup>676</sup> à mettre à en place, Buback est « horrifié »<sup>677</sup> et ne comprend pas quel rôle il doit jouer<sup>678</sup>. Dans son ouvrage, Ian Kershaw rapporte le point de vue de soldats allemands, points de vue tout aussi contradictoires que ceux de Buback et Meckerle. Alors que l'un déclare : « La victoire n'a

---

<sup>676</sup> *Ibid.* p.150-152 : Dans un long monologue, voici comment Meckerle résume la nouvelle stratégie militaire : « Nous devons, comme c'est déjà le cas dans les territoires occupés, détruire totalement, en nous retirant, toutes les installations de communication et d'information, toutes les structures industrielles et d'approvisionnement, même dans les régions du Reich. », plus loin, il évoque une « modification » du plan : « Les régions occidentales du Reich, dont la perte est de toute façon inévitable, seront livrées avec un minimum de dégâts. La nation pourra donc y survivre après la fin des combats. » Il revient enfin sur les manœuvres militaires observées par Buback aux alentours de Brno : « Ce que vous avez vu en Moravie était le début de l'opération. Un des plus grands déplacements de troupes du monde entier et de tous les temps. En un mois, une gigantesque forteresse sera édifiée. Elle pourra repousser n'importe quel assaillant. »

<sup>677</sup> *Ibid.* p.151.

<sup>678</sup> *Ibid.* p.152 : « Oui, dit enfin Buback. Mais je ne comprends toujours pas en quoi consiste ma mission. »

jamais été aussi proche. », l'autre laisse place à son désespoir : « La supériorité de notre ennemi est si grande qu'il est absurde de se battre contre lui. »<sup>679</sup> Ici encore, les personnages sont pleinement ancrés dans l'Histoire et la narration suit scrupuleusement le cours des événements. La « forteresse » mentionnée par Meckerle est en réalité un dernier acte<sup>680</sup> désespéré afin de repousser l'Armée Rouge. Au cours de ce monologue de propagande, Buback reste silencieux et garde à l'esprit non seulement ses doutes mais aussi le visage de Jitka. Il ne commente pas les ordres de Meckerle, ne donne pas son avis sur les dernières stratégies mises en place par Hitler mais ne pense qu'à éviter une peine maximale au père de Jitka qui a égorgé un cochon en cette période de rationnement. La réalité de la guerre s'efface peu à peu devant ses yeux, jusqu'à ce qu'il plonge dans une réalité complètement civile : « un timide visage se superposa tout à coup à l'image de l'Apocalypse »<sup>681</sup>, et lorsque Meckerle promet de faire quelque chose pour Jitka, il pense : « Peut-être que je l'aime. »<sup>682</sup> Ainsi la guerre et ses stratégies n'ont plus d'importance pour lui et semble même passer au second plan. C'est à ce moment-là que sa vie va basculer, puisque Buback va faire la connaissance de Marleen Baumann, qui s'appelle en réalité Grete, la maîtresse de Meckerle<sup>683</sup>. Cette rencontre coïncide avec l'invitation qu'il a faite à Jitka et à leur dîner en tête-à-tête. Cependant Marleen Baumann est une femme d'un autre genre, sûre d'elle et plus âgée que Jitka. Buback est toutefois « surpris par son apparence » et « conquis »<sup>684</sup> par son sens de la repartie. Cet homme d'expérience, qui a été marié et a eu de nombreuses conquêtes, fait décidément preuve d'un esprit naïf, car le voici surpris par tout ce qu'il voit et qui l'entoure. Alors qu'une attaque aérienne vient interrompre le bal, Buback observe Marleen à la lumière de la cave dans laquelle ils viennent de trouver refuge et détaille les particularités de son visage : « Soudain, il découvrit aussi une ligne en biais qui s'étendait du lobe de l'oreille gauche sur presque tout le cou. Comment se faisait-il qu'il ne l'ait pas remarquée plus tôt ? Ah oui, elle était certainement cachée jusque-là sous la poudre. Cette ride, ou cette cicatrice, d'une nuance

---

<sup>679</sup> Kershaw, Jan, *La Fin. Allemagne 1944-1945*, op. cit., p.177

<sup>681</sup> *HM*, p.153.

<sup>682</sup> *Ibid.* p.153.

<sup>683</sup> *Ibid.* pp.154-155 : La présence de sa femme empêche Meckerle d'accompagner Grete à une soirée dansante et celui-ci demande alors à Buback de se faire passer pour son compagnon : « Il y a déjà quelques temps, j'avais invité une charmante artiste allemande, mais, comme vous le savez, ma femme est ici. Elle a heureusement pu échapper au sort de Dresde. J'irai naturellement au bal avec elle, mais je ne voudrais pas offenser, voire léser ma... cette belle dame. C'est pourquoi je voudrais l'inviter à ma table avec vous et vous faire passer pour son... disons, ami. » et d'ajouter : « Pas elle ! ricana-t-il. Je suis un peu jaloux, pigé ? »

<sup>684</sup> *Ibid.* pp.161-162 : « La jeune femme à son côté semblait être d'une autre trempe. [...] Il avait été surpris par son apparence. Bien que son tailleur-pantalon moulant laissât deviner de longues jambes, elle paraissait de petite taille. Elle avait aussi un petit visage, d'une minceur inhabituelle, qui soulignait encore ses cheveux blonds. Contrairement à la mode, ils passaient sur les oreilles avant d'être sévèrement tirés en arrière et retenus sur la nuque par un élastique pour former une courte queue de cheval. Buback fut aussi conquis par sa réaction lorsqu'il lui dit qu'il se permettait de l'accompagner à la place du Standartenführer Meckerle. Elle ne sourcilla pas en répondant : « C'est très prévenant de sa part. Danser avec moi l'aurait sans doute mis à rude épreuve. »

indéfinissable, entre le vert pâle et l'ocre, révélait l'existence d'un secret. »<sup>685</sup> Buback tombe alors dans la contemplation de ce visage hors du commun.<sup>686</sup> Lorsque celle-ci lui propose pourtant de la revoir, il refuse, non sans regrets, et rentre chez lui seul, « morcelé » entre les trois femmes de sa vie : Hilde, Jitka et Marleen<sup>687</sup>. Le personnage de Buback ne s'exprime que très peu en discours direct. Sa lutte intérieure l'empêche de dire à haute voix ce qu'il pense et son esprit est sans cesse occupé par des salves de questions. Entre sa rencontre avec Marleen puis le dîner avec Jitka, qui a lieu le soir suivant, le personnage de Buback ne se pose pas moins de 32 questions<sup>688</sup> en discours indirect libre, si bien que nous pouvons parler ici d'un personnage torturé. Ses questions portent sur ses origines et son avenir mais aussi sur ses sentiments, ceux qui ont à nouveau vu le jour lors du premier bombardement de Prague. Cet homme traîne sa solitude comme un fardeau, comme un état inhérent à sa personne<sup>689</sup>. Il ne communique pas avec les autres mais garde toutes ses réflexions pour lui et s'isole de son environnement professionnel. En la personne de Marleen, il semble rencontrer une femme aussi désabusée que lui. Alors qu'il ne sait que faire, Buback sait au moins une chose : il refuse de s'enfermer à nouveau dans cette prison de solitude qu'il avait construite après la mort de Hilde et Heidi et de fait, semble vouloir retrouver des sentiments charnels et amoureux<sup>690</sup>. Pour la première fois depuis le début du récit, il entre en action sans douter : un « besoin » prend véritablement possession de lui, il agit de façon « énergique » et sa voix est « décidée ». Les questions n'obstruent plus son esprit et son corps semble reprendre vie. C'est ainsi qu'il se retrouve chez Marleen Baumann, qui lui explique la situation de la façon suivante : « Alors, premièrement, Marleen est, comme on dit, un nom de scène destiné à

---

<sup>685</sup> *Ibid.* p.166.

<sup>686</sup> *Ibid.* pp. 166-167 : « Oui, tout ce visage était énigmatique et troublant. Il se transformait dès qu'elle parlait. Ses lèvres devenaient alors l'élément dominant. Elles paraissaient soudain si pleines qu'elles s'arrondissaient complètement. Tout ce qui semblait être un défaut formait alors un tableau, très éloigné de celui qu'offraient les beautés du cinéma allemand, mais, précisément pour cette raison, attrayant et séduisant. »

<sup>687</sup> *Ibid.* p.168 : « Pendant le long chemin qui le ramenait chez lui où il avait tout à coup décidé de se rendre, il fut incapable de se concentrer sur une pensée raisonnable. Il se sentait comme morcelé. Il appartenait à Hilde, était attiré par un rêve et se sentait tout à coup étrangement proche d'une créature inconnue qui accordait ses faveurs au policier le plus haut placé dans la hiérarchie du protectorat. »

<sup>688</sup> *Ibid.* p.165 : les questions que se pose Buback sont rarement isolées mais interviennent dans le récit sous la forme de paragraphes de trois ou quatre questions. Par exemple, lorsqu'il pense à son dîner avec Jitka : « Mais elle [Marleen] était tout à fait différente de son Hilde et de la jeune fille de Prague qu'il avait invitée à dîner pour le lendemain... Où donc exactement ? Et que lui dirait-il quand elle aborderait l'affaire de son père ? Qu'elle devait venir chez lui ? Comment réagirait-elle ? Et comment devrait-il se comporter ? Si elle acceptait ? Si elle refusait ? » ou encore face à Jitka, p.178 : « Je ne peux plus garder mes distances, pensa-t-il, je vais me déclarer ! Pourquoi pas ? Pourquoi n'essaierait-il pas ? Que risquait-il sinon un refus poli ? Ne perdrait-il pas beaucoup plus s'il laissait passer une occasion pareille ? Pourquoi ne pas transformer ses intentions en acte ? »

<sup>689</sup> *Ibid.* p.182 : « Il fut saisi non pas par le désespoir ou le regret mais par le néant familial. Il s'observa froidement comme s'il était une personne extérieure. Oui, son état véritable était celui de la solitude de l'âme et du corps, sans le moindre enjolivement, dans sa totale authenticité. Comment avait-il pu croire à des sentiments aussi absurdes ? Comment avait-il pu se tromper lui-même durant plus d'un mois ? »

<sup>690</sup> *Ibid.* p.183 : « Un besoin qu'il croyait mort depuis longtemps s'empara de lui. Il congédia le chauffeur sur la place Wenceslas et parcourut d'un pas énergique le centre-ville désert. Il appuya un long moment sur la première sonnette du haut, tout en sachant qu'elle pouvait ne pas être seule. Il fallut un moment avant qu'il entende une voix lasse. »

évoquer cette pute de Lili, c'est une idée de mon chef d'équipe. Je suis une Gretchen allemande ordinaire. Deuxièmement, même si son épouse n'était pas là, il ne sait pas que je suis chez moi aujourd'hui : nous devions passer la nuit à Marienbad. Troisièmement, j'aime bien me compliquer moi-même la vie lorsque j'en ai envie. »<sup>691</sup> Tout comme un certain nombre de personnages dans ce roman, Marleen/Grete joue un double jeu, favorisé par les circonstances. En effet, si elle entretient une relation avec Meckerle, c'est aussi pour se protéger, comme elle l'avoue à Buback dans l'abri antiaérien<sup>692</sup>. D'autre part, cette femme est une comédienne au quotidien, c'est son métier mais aussi sa stratégie de survie. Après la première nuit qu'ils passeront ensemble, Grete redeviendra Marleen, fardée derrière ses vêtements et son maquillage, ce qui provoque chez Buback la réflexion suivante : « Tu es comme un soldat ! », c'est-à-dire, comme quelqu'un qui se prépare à livrer une bataille pour une cause quelle qu'elle soit, laissant derrière soi sa véritable personnalité pour un temps. De même, revenons sur un personnage tout à fait secondaire, celui de Hinterpichler, chef du service de lutte contre les trafics et le sabotage économique. Sa mise en scène en fait un personnage théâtral, évoluant dans un décor digne d'un théâtre. Alors qu'il s'entretient avec Buback « de choses et d'autres »<sup>693</sup>, le téléphone sonne et Hinterpichler, dont le nom prête déjà à sourire, entre en scène : « Tel un acteur qui, après une gorgée de café entre en scène pour jouer le rôle d'un monarque, il changea de voix et de ton en un tour de main. Il était en tous points un chef de service redouté de tout le monde, y compris de ses collaborateurs. [...] Il raccrocha et, sitôt de retour dans les coulisses, retrouva sa jovialité. »<sup>694</sup> Buback lui-même joue avec ses interlocuteurs, comme dans la voiture qui le mène à Brno par exemple, lorsqu'il s'efforce de se tenir droit durant tout le trajet, malgré ses douleurs, dans le but de « susciter le respect »<sup>695</sup>. Ajoutés aux mensonges sur la victoire finale, au vaudeville entre Meckerle, Buback et Grete, ce roman se construit aussi comme une pièce de théâtre, fruit de l'expérience d'auteur mais aussi de metteur en scène de Pavel Kohout. Par delà ses expériences de metteur en scène, l'auteur sait combien les hommes peuvent être doubles et se cacher derrière des faux-semblants. N'a-t-il pas été lui-même la victime d'un informateur officieux dans son entourage proche ? Buback lui, refuse à présent de se laisser enfermer dans cette duplicité et c'est allongé dans la cuisine de Grete qu'il analyse une nouvelle fois la situation : « C'est

---

<sup>691</sup> *Ibid.* pp.184-185.

<sup>692</sup> *Ibid.* p.164 : Grete raconte à Buback avoir perdu ses parents et ses frères lors d'une attaque à Hambourg et son mari lors de la retraite de Prusse orientale : « " Mais contrairement à vous, je n'ai plus la force de porter le deuil. Pas seulement parce qu'étant une femme je peux difficilement me le permettre, mais, pour être honnête, je n'en ai pas envie. Avec lui, au moins, cette époque idiote..." Elle montra de la tête la direction où son robuste amant avait trouvé refuge face à l'ennemi, à côté de son épouse et du secrétaire d'État. » »

<sup>693</sup> *Ibid.* p.172.

<sup>694</sup> *Ibid.* pp. 172-173.

<sup>695</sup> *Ibid.* p.94 : « Une attitude de militaire prussien suffisait à elle seule à susciter le respect. » »

maintenant, il le savait, que s'ouvriraient toutes les blessures personnelles et le précipice dans lequel le dangereux joueur de flûte avait décidé de jeter tout son peuple. »<sup>696</sup> Quelques pages plus haut, Hitler était encore pour lui « un antique dieu de la chasse »<sup>697</sup>, menant l'Allemagne vers la puissance absolue. Ici, il devient un personnage de conte, donc quelqu'un qui n'existe pas. En identifiant Hitler au joueur de flûte, Buback identifie indirectement les Allemands à deux choses possibles : les rats, que le joueur de flûte a noyés dans la rivière en les guidant au son de sa musique, ou les enfants, que le joueur de flûte a fait disparaître de la même manière pour se venger de leurs parents qui refusèrent de le payer. Se lit alors en creux l'esquisse d'une réflexion sur le rôle des Allemands, militaires ou civils : qui sommes-nous, se demande Buback, sommes-nous des rats, des animaux sans sentiments ni réflexion s'étant laissés bernés par un personnage qui nous mènera à notre perte ? Sommes-nous des enfants, des innocents malgré tout ce que l'Allemagne est devenue ? Le départ de cette réflexion donne à Buback le courage de s'affirmer et de reprendre sa vie en main. S'il pense tout d'abord à se suicider<sup>698</sup>, il finit par rejoindre Grete et passe la nuit avec elle. À l'image de Morava, cette nuit d'amour au milieu du récit achève de convaincre Buback que sa mue est inévitable et nécessaire. Non seulement son désaveu envers les forces du Reich est définitif<sup>699</sup>, mais en plus, elle lui permet de se libérer de ses questions incessantes pour agir enfin. Grete quant à elle reste marquée par cette rencontre, sans pouvoir l'exprimer, elle confirme qu'un changement a bel et bien eu lieu : « Il s'est passé quelque chose ?, demanda-t-il [Buback] Oui, quelque chose. Si je trouve les mots pour en parler, je te le raconterai. »<sup>700</sup>

---

<sup>696</sup> *Ibid.* p. 185.

<sup>697</sup> *Ibid.* p. 107.

<sup>698</sup> *Ibid.* p. 186 : « Pourquoi attendre, il n'était retenu par aucun des liens qui contraignent un homme à vivre pour d'autres que lui. La dernière tâche de son existence terrestre consistait à espionner dans les rangs de la police tchèque. Cette mission aurait autant d'influence sur cette guerre qu'une nuée de moustiques sur le climat. Pourquoi ne pas faire la seule chose qu'il pouvait encore faire de son propre chef, puisqu'il en avait le moyen ? Mais il avait encore laissé son pistolet chez lui ! »

<sup>699</sup> *Ibid.* p. 185 : « À ce moment-là, il sut avec certitude que les fameuses armes secrètes n'étaient qu'un dernier mensonge, un bluff, une bêtise, un truc, une ruse, une infâme tromperie qui devait retarder de quelques semaines le crépuscule des faux dieux. »

<sup>700</sup> *Ibid.* p. 187.

### I.6.3. Avril, doutes et affirmations

Preuve que Buback ne s'embarrasse plus de questions, il décide de revoir Grete, malgré les avertissements de son supérieur<sup>701</sup>. Ces deux personnages partagent le désir de trouver une vérité. Grete lui déclare : « J'ai menti presque toute ma vie. Avant de mourir, ce qui pourrait bien ne pas tarder, je voudrais savoir ce qui est vérité et ce qui est mensonge en moi. »<sup>702</sup> Buback note plus loin que Grete est sans cesse prise du besoin compulsif de se laver, sans qu'il ne comprenne pourquoi<sup>703</sup>. Quant à lui, cette relation, même si elle reste incertaine<sup>704</sup>, lui offre une pause dans ses tergiversations sur la victoire finale et son avenir : « Il ne la connaissait que depuis trente jours, et, malgré cela, elle avait fondamentalement changé son existence. Elle lui avait donné quelque chose comme un but, même si celui-ci consistait essentiellement à l'attendre. »<sup>705</sup> Buback semble renaître et enquête « comme autrefois »<sup>706</sup>, c'est-à-dire avant d'être mêlé au tourbillon politique du Troisième Reich. Nous pourrions dire que Buback retrouve ici sinon une certaine innocence, du moins une nouvelle jeunesse. Il est en émoi devant Grete – il craint même de rougir lorsque Meckerle lui remet une lettre lui étant adressée<sup>707</sup> – et travaille avec un zèle qu'il ne se connaissait plus. De même, lorsque le personnel du service est convoqué dans le bureau de Meckerle, Buback considère ses collègues comme « des figures de cire » et s'en détache définitivement<sup>708</sup>. Merckerle, qui était son supérieur, devient « son rival »<sup>709</sup>. Ce dernier annonce alors que les Russes attaquent

---

<sup>701</sup> *Ibid.* pp. 206-207 : « Après la première nuit passée avec elle, malgré sa fatigue, il souhaita jusqu'au soir être à nouveau chez elle. Il était alors certain de n'avoir jamais eu de maîtresse aussi épatante. Seul un sentiment douloureux le retenait : Meckerle la lui avait confiée parce qu'il comptait sur son honnêteté... » puis, lorsqu'il arrive chez Grete : « Qu'as-tu à me dire ? demanda-t-elle avant qu'il ait articulé un mot. Que tu as déçu la confiance de ton supérieur ? Ou la mienne ? »

-Non... admit-t-il, que ça a été formidable avec toi ! »

<sup>702</sup> *Ibid.* p. 207.

<sup>703</sup> *Ibid.* p. 219 : « Il prit conscience pour la première fois qu'elle était possédée par le besoin compulsif d'être propre. Elle se douchait plusieurs fois dans la nuit. »

<sup>704</sup> *Ibid.* pp. 207-212 : « S'il demandait si elle avait envie de le voir le lendemain, elle répondait qu'elle ne pouvait le savoir aujourd'hui. Il devrait s'en assurer lui-même le lendemain. », ou encore : « Ainsi continua-t-elle à venir chez lui ou à ne pas venir parce qu'elle avait envie d'être seule. » Plus loin, p. 231 : « Les avantages que présentait cette liaison étaient si évidents que Buback ne tarderait certainement pas à devenir un simple épisode de plus dans la vie de Grete. »

<sup>705</sup> *Ibid.* p. 212.

<sup>706</sup> *Ibid.* p. 212 : « Comme autrefois à Dresde, à l'époque de ses débuts dans la police criminelle, il étudiait chaque jour les informations qui arrivaient sur le tueur de veuves. »

<sup>707</sup> *Ibid.* p. 214 : « « Rendez-moi un service personnel mon vieux. Transmettez cette lettre... Vous savez bien à qui ! »

-Oui, dit Buback en espérant qu'à son âge il n'allait pas rougir. »

<sup>708</sup> *Ibid.* p. 231 : « Tous était assis, raidés sur leurs sièges. Un musée de figures de cire, pensa Buback. Il lui parut inconcevable d'en faire encore partie. »

<sup>709</sup> *Ibid.* p. 231.

Berlin et que cette attaque est le prélude à la « lutte finale »<sup>710</sup>. S'ensuit une longue litanie sur ce que les agents de la Gestapo auront à faire pour protéger Prague et l'Allemagne. Pendant ce discours qui ne diffère en rien des autres discours de Meckerle, Buback plonge dans ses pensées et réfléchit à sa relation avec Grete. Ainsi les instructions de Meckerle sont-elles entrecoupées de questions en discours indirect libre de Buback, qui finit par s'avouer qu'il est jaloux de cet homme qui a possédé Grete avant lui<sup>711</sup>. Cette histoire personnelle prend le pas sur le récit de guerre puisque Buback est ensuite chargé par Grete de remettre à Meckerle la réponse à sa lettre, dans laquelle elle le désigne comme le successeur de ce dernier<sup>712</sup>. La séparation entre Meckerle et Buback est alors définitive et en le quittant, le Standartenführer se fend de cette réflexion pour le moins cynique : « Autrefois, on jetait les messagers comme vous aux bêtes sauvages. Remerciez le destin de vivre à une époque civilisée ! »<sup>713</sup> Outre l'ironie que perçoit ici le lecteur, cette affirmation de Meckerle souligne une fois de plus sa profonde conviction de faire le Bien et met en exergue le fossé qui se creuse avec Buback, puisque celui-ci qualifie en réponse cette époque de « ratée »<sup>714</sup>. Dans son nouvel élan, Buback va même jusqu'à féliciter chaleureusement Jan et Jitka pour leur future union, à la plus grande surprise des deux intéressés<sup>715</sup>. Le ton reste à l'humour, même si les circonstances historiques ne s'y prêtent pas, ce qui constitue également l'une des caractéristiques de ce roman, qui est, en son centre, entrecoupé de scènes comiques. Le lecteur ne peut qu'imaginer une Jitka pétrifiée devant l'attitude d'un Buback qui n'est plus lui-même et qui sort tout à fait du rôle d'agent de la Gestapo qu'il s'était infligé les jours précédents. Les protagonistes sont rendus à l'état de simples civils et il s'en faut peu pour que les barrières ne tombent, pour preuve, l'invitation à dîner lancée par Morava à l'attention de Buback et Grete. En se comportant ainsi, Buback sait qu'il se met en danger mais il n'en a cure. Il semble vouloir profiter du peu de temps qu'il lui reste pour se réhabiliter. Lui, qui est tombé en « disgrâce »<sup>716</sup>, prend un malin plaisir à provoquer son supérieur et commence

---

<sup>710</sup> *Ibid.* p. 231.

<sup>711</sup> *Ibid.* p. 232 : « L'estomac de Buback se contracta. Oui, Grete devait plaire à ce géant... Il reprit ses esprits en faisant appel à sa raison. Un empire est en train de mourir et je suis jaloux ! D'un homme de la Gestapo qui radote et d'une parfaite inconnue qui a eu la plupart du temps l'infidélité pour devise ! »

<sup>712</sup> *Ibid.* p. 237 : « Oui, elle vous présente comme le successeur que je lui ai moi-même choisi. Elle a très bien deviné que j'aurais écumé de rage si c'était l'un de mes hommes que me l'avait appris. Bien sûr, je vois rouge, mais... » Il se redressa et, fou de rage, déchira le papier en petits morceaux. « Allez donc au diable ! Attrapez ce chien pervers avec les Tchèques. Fouillez dans leurs affaires et ne vous montrez pas devant moi si vous n'avez pas une bonne raison de le faire, *Heil Hitler* ! »

<sup>713</sup> *Ibid.* p. 234.

<sup>714</sup> *Ibid.* p. 234 : « Une affirmation audacieuse, pensa Buback. Notre époque est plutôt ratée. »

<sup>715</sup> *Ibid.* p. 241 : « Ils l'entendirent rire pour la première fois. [...] Il prit la main gauche de la jeune fille et la droite de Morava et les serra toutes les deux en même temps. Il y mit autant de cordialité que s'ils lui avaient fait très plaisir. " Sincères félicitations ! " »

<sup>716</sup> *Ibid.* p. 253 : « Rien n'aurait pu refléter plus clairement l'état de disgrâce dans lequel se trouvait Buback depuis sa conversation avec Meckerle que le comportement de Kroloff. Il n'avait pas échappé à cette tête de

même à éprouver un véritable « sentiment de rébellion »<sup>717</sup>. Pourtant, et c'est ce qui constitue le paradoxe Buback, il continue de servir la police judiciaire du Reich. Alors qu'il est convoqué dans le bureau du Sturmbannführer, il lui assure pouvoir l'informer le plus rapidement possible d'une éventuelle insurrection et continue à engranger des informations sur le fonctionnement de la police tchèque et leurs moyens de communication<sup>718</sup>. Que penser alors de ce mystérieux personnage ? Le lecteur en ressort perturbé : est-il finalement bon ou joue-t-il un double jeu pour se révéler être un traître envers Morava ? Cette ambiguïté n'est que de courte durée et semble avoir été installée uniquement pour déstabiliser le lecteur qui ne sait pas encore s'il peut se fier à Buback. Gageons que la majorité des lecteurs se sera sans doute identifiée à Jan Morava, se demandant si elle peut faire confiance à Erwin Buback. En retrouvant Grete, ce dernier lui est reconnaissant d'être entrée dans sa vie, car elle apaise son quotidien qu'il qualifie d'« écœurant » et d'« abominable »<sup>719</sup>. Pavel Kohout joue ici sur l'ambivalence du personnage née de son questionnement perpétuel. Même s'il qualifie son travail d'« abominable », le lecteur ne sait pas encore s'il va continuer à le faire ou finalement se retourner contre les ordres qui lui ont été donnés pour protéger les Tchèques.

Lors des interrogatoires suivants, les rôles s'inversent : Morava est « intraitable » alors que Buback joue « le rôle classique du gentil »<sup>720</sup>. Ainsi, les représentations figées du début du roman (les SS crient et Morava se fait tout petit), relevant du cliché type, sont évacuées au profit de portraits plus nuancées des deux personnages. Les deux hommes se comprennent sans même avoir besoin de se parler puisqu'ils font tous les deux face à la même situation angoissante : c'est en effet au tour de Grete de jouer les appâts dans le cimetière. Cette angoisse est le prélude à la première conversation d'ordre privée entre les deux hommes. De fait, jusqu'à maintenant, les conversations faisaient plutôt l'effet d'interrogatoires de la part de l'un ou de l'autre – lors de leur trajet vers Brno, Buback souhaitait en savoir plus sur Morava mais celui-ci ne lui retournait les questions qu'avec difficulté – alors que cette fois-ci,

---

mort que le Standartenführer n'appelait plus personnellement Buback depuis un certain temps, mais lui faisait transmettre ses instructions. »

<sup>717</sup> *Ibid.* p. 255 : « Son sentiment de rébellion s'amplifia lorsqu'un Unterscharführer le conduisit au premier étage de l'ancienne faculté de droit tchèque. »

<sup>718</sup> *Ibid.* pp. 256-257 : « Il avait pu constater hier par lui-même combien la proposition insensée de Grete l'avait rapproché des policiers tchèques. Et il les connaissait assez maintenant pour repérer le moindre comportement suspect. », plus loin, « Avant de rentrer chez lui où il l'avait [Grete] à nouveau trouvée dans la baignoire, Buback s'était fait traduire les informations qui venaient d'arriver. Il les lisait plus vite que l'interprète d'aujourd'hui, mais il lui fallait bien jouer son rôle. Cette formule lui permettait d'exploiter les informations de façon plus approfondie. »

<sup>719</sup> *Ibid.* pp. 257-258 : « Elle le débarrassait des désagréments et de contrariétés que la journée avait laissés en lui. Elle le libérait de cette guerre écœurante et de son travail abominable, sans le précipiter, comme il l'avait craint, dans une nouvelle dépendance. »

<sup>720</sup> *Ibid.* pp. 272-273 : Au cours de l'interrogatoire du prêtre qui a signalé le vol d'un tableau représentant Sainte Réparata, une femme martyre mutilée de la même façon que les victimes du tueur de veuves, et qui connaît l'identité du tueur sans vouloir la révéler, les rôles s'inversent. Morava tance le prêtre et « donne libre cours à son amertume » tout en contenant son envie de s'emporter, et lorsque le prêtre fait un infarctus, il n'éprouve « aucune compassion » alors que Buback garde une voix « impassible » et reste « gentil ».

assis côte à côte à l'arrière de la voiture, Buback fait le premier pas : « Herr Morava, demanda-t-il sur un ton peu officiel, votre fiancée a-t-elle peur lorsqu'elle joue le rôle de la veuve ? »<sup>721</sup> La surprise de Morava vient autant de la question que du ton désormais presque amical de Buback. L'amitié naissante entre les deux hommes se renforce même lorsque Morava lui annonce que Jitka attend un enfant. La stupéfaction laisse place à un sentiment tendre : Buback est « touché »<sup>722</sup> par le destin du jeune couple et s'en étonne lui-même. D'un chapitre à l'autre, les personnages ne cessent de s'étonner, soit de leur propre comportement, soit de l'attitude de l'autre, de celui qui devient un double au fil du récit. S'ensuit une conversation, pratiquement la seule du roman entre les deux hommes, qui démontre non seulement la confiance que Morava fait à Buback, puisqu'il lui avoue qu'il croit en la victoire de son peuple et des Alliés<sup>723</sup> mais aussi le malaise de Buback dans son rôle non pas d'Allemand, mais d'Allemand de la Gestapo, représentant d'une Allemagne qu'il a contribué à construire comme il se l'avoue laconiquement : « Son Allemagne ? Oh, oui, malheureusement ! »<sup>724</sup> Cette conversation est d'autant plus importante pour la construction des deux personnages qu'elle se déroule au moment-même où la voiture de service traverse le camp de Terezín. Ce camp a été aménagé dans la petite ville de Terezín, à une heure de Prague, afin de servir de camp exemplaire à montrer aux Alliés. Y étaient regroupés des juifs âgés ou des personnalités du monde des arts – les « Prominenten » –, mais aussi des familles entières, dans des conditions moins difficiles que dans les autres camps, puisque son objectif était de prouver aux Alliés que les Juifs étaient libres de leurs mouvements et de leurs activités tout en étant bien traités au sein du Reich. Dans la réalité, le travail y était pénible et les conditions de vie précaires<sup>725</sup>. Si Buback prend la décision de traverser le camp, c'est parce qu'il pense que les deux Tchèques qui l'accompagnent – le chauffeur Litera et Morava

---

<sup>721</sup> *Ibid.* p. 276.

<sup>722</sup> *Ibid.* p. 277: « Buback s'étonna. C'était incroyable ! L'Apocalypse pouvait éclater ici d'un moment à l'autre et ces deux-là se collaient en plus un enfant sur les bras ? Et la jeune femme participait dans son état à la chasse à l'assassin ? Il regarda le jeune visage tendu et s'étonna d'être touché par une histoire à laquelle il était étranger. »

<sup>723</sup> *Ibid.* p. 277 : « " Pensez-vous que la paix sera revenue à sa naissance ? »

Le Tchèque ne détourna pas son regard.

« Oui.

- Et savez-vous quand et comment la guerre va s'achever ?

- Oui.

- Peut-être pourriez-vous me le dire ?

- Oui, dit son voisin pour la troisième fois. Je crois que le Reich ne va pas tarder à s'effondrer. " »

<sup>724</sup> *Ibid.* p. 279.

<sup>725</sup> De nombreux témoignages sont parvenus de ce camp, notamment des journaux d'enfants. Citons par exemple le journal de Petr Ginz, Paris, Le Seuil, 2010 ou encore celui d'Helga Weissová, Paris, Belfond, 2013. Le jeune Petr périra à Auschwitz alors qu'Helga et sa mère survivront. Son père disparaîtra sans qu'Helga ne connaisse jamais la vérité. De même, Claude Lanzmann a interrogé un représentant de la Croix Rouge ayant visité les camps d'Auschwitz et Terezin. Ce dernier, à l'invitation des Allemands, a passé quelques heures dans le camp de Terezin avant d'établir un rapport « satisfaisant des conditions d'hygiène, de tout ce qu'[il] a vu. » La ruse avait fonctionné, alors que les déportations reprirent de plus belle après son départ. Lanzmann, Claude, *Un vivant qui passe. Auschwitz 1943 – Theresienstadt 1944*, Paris, Arte, 1997, p. 60.

– sont parfaitement au courant de ce qui se trouve derrière ce que l’on appelait « La petite Forteresse ». C’est ici l’occasion de décrire de façon sobre le camp (« La route les conduisit à travers des ruelles qui, à première vue, n’avaient rien de particulier. Ce qui était surprenant c’étaient les bâtiments à l’allure de caserne et la cohue dans laquelle ils se trouvèrent en un tour de main. »<sup>726</sup>) mais aussi de revenir sur les interrogations de Buback et de le dédouaner. Lui qui porte un regard plein d’incompréhension sur ce qui l’entoure avouera ensuite à Morava ne cautionner en aucun cas la politique raciale du Reich<sup>727</sup>. Lors de sa première visite à Terezín, l’ignorance de Buback confine à la naïveté. Il sert le Reich mais semble tout ignorer des pratiques antisémites mises en place par son Führer. Les questions qu’il se pose semblent absurdes : « S’agissait-il d’une population installée ici depuis longtemps ? Ou bien mettait-on ici en pratique une forme de cohabitation avec les Juifs qu’on instaurerait dans le Reich après la fin de la guerre ? Ou encore tout ceci n’était-il qu’une gare de transit ? Pour aller où ? »<sup>728</sup> Sous prétexte de « secret militaire », Buback s’était gardé de poser ces questions<sup>729</sup>. Alors qu’il note des changements dans la vie du camp<sup>730</sup>, un glissement s’opère entre les deux personnages et Buback voit tout à coup la scène à travers les yeux tchèques de Morava et Litera. Notre personnage allemand témoigne de sa honte et de son malaise - il est « déprimé »<sup>731</sup> par ce passage dans le camp et s’en veut de l’avoir traversé avec eux alors qu’il aurait dû, selon lui, les protéger en leur cachant l’existence. Il se glisse à la place de Morava et par extension, de tous les Tchèques qui subissent l’occupation et la politique nazie. Il (re)devient un Tchèque, de la même manière que Morava était devenu Buback à la mort de Jitka et de son bébé. Les deux miroirs parallèles se font non seulement face mais se rejoignent pour voir la guerre d’un même regard. Ainsi Buback poursuit-il sa rédemption, en avouant à Morava qu’il ne soutient pas cette politique raciste. Le silence qui suit cet aveu met en avant le fossé qui s’est construit entre les deux peuples<sup>732</sup>.

Lors de leur arrivée à Prague, l’enquête les rattrape puisqu’ils tombent nez-à-nez avec un barrage de la Gestapo venue fouiller les locaux de la police tchèque dans la ruelle Bartolomejska. Cette razzia signifie que tous les hommes censés être en poste autour du

---

<sup>726</sup> *HM., op.cit.*, p. 279.

<sup>727</sup> *Ibid.* p. 281 : « J’aimerais que vous sachiez que je n’approuve pas ce qui se passe ici. » Devant le silence de son voisin, il poursuivit : « Prenez-le comme une marque de confiance en échange de votre propre confiance. »

<sup>728</sup> *Ibid.* pp. 278-280.

<sup>729</sup> *Ibid.* p. 280 : « De leur côté, Buback et Rattinger ne posèrent pas non plus de questions pour ne pas porter atteinte aux fondements du strict secret militaire. »

<sup>730</sup> *Ibid.* p. 280 : « Il n’y avait pas que les manteaux d’hiver, les couvertures de cheval et les haillons de diverses origines destinés à protéger du froid qui avaient disparu des ruelles bondées. C’était aussi le cas, il le vit, des sinistres étoiles jaunes ! On ne voyait pas non plus un seul uniforme allemand. [...] Mais pourquoi Buback se sentait-il plus troublé que la dernière fois ? »

<sup>731</sup> *Ibid.* p. 280 : « Il était déprimé à présent et cela ne pouvait échapper à ses compagnons. Pourquoi leur avait-il imposé un spectacle qu’il aurait dû leur cacher ? »

<sup>732</sup> *Ibid.* p. 281 : « Ils n’échangèrent plus un mot avant d’arriver à Prague. »

cimetière et de l'appartement de Jitka sont retenus au sein des bureaux sans pouvoir assurer la protection des deux femmes. Ce rebondissement, nous l'avons vu, est à l'origine d'un glissement de Morava vers Buback cette fois-ci, puisque c'est à cet instant qu'il va perdre sa famille. En effet, Grete Baumann n'ayant pu assurer son tour, c'est Jitka qui a été victime du tueur de veuves. Dans l'ignorance, Buback ne cache toutefois plus ses sentiments : la peur est « écrite sur son visage » et il enfonce « ses ongles dans le poignet »<sup>733</sup> de Morava. C'est alors que tous deux découvrent le corps sans vie de Jitka. Sans perdre un instant Buback entreprend de transporter la jeune femme à l'hôpital et se fait paternel : « Buback ne put s'empêcher de lui caresser la main. Elle était chaude. »<sup>734</sup> C'est maintenant au tour de Morava de se murer dans le silence<sup>735</sup>. Le parallèle entre la réaction des deux hommes achève d'abolir les barrières entre eux et ils seront à présent porteurs du même destin. Tout comme Morava, voici Buback déchargé de l'affaire, mais bien déterminé à trouver le coupable<sup>736</sup>. À ce stade du récit, l'agent de la Gestapo a changé : il est à présent un homme libre, puisqu'il est officiellement déchargé de l'affaire sans avoir à mener une autre enquête; il se trouve dans un flou administratif qui lui permet d'agir à sa guise. De plus, cet Allemand de la Gestapo va désormais se battre pour venger une jeune femme tchèque. Buback semble s'être fondu dans son identité tchèque. Il assume à présent son engagement auprès de Morava et ses sentiments pour Grete en lui écrivant : « J'ai eu terriblement peur que ce soit toi la victime. »<sup>737</sup> Il va toutefois jouer de son statut d'occupant lors du second interrogatoire du prêtre ayant reconnu en Rypl l'assassin. Alors qu'il s'était montré « gentil » la première fois, ici, il « passe à l'attaque », « hausse le ton », fait des gestes « brusque[s] » et des remarques « fielleuse[s] »<sup>738</sup>, tout cela accompagné d'un Unterscharführer destiné à impressionner le prêtre et sa sœur<sup>739</sup>, qui vont finalement livrer le nom du tueur : Antonin Rypl. Il exprime ici la même détermination que Morava,

---

<sup>733</sup> *Ibid.* p. 287 : « Elle [la peur] était nettement écrite sur le visage de Buback. Il ne cherchait même pas à la cacher. [...] Comme s'il pouvait accélérer le mouvement, il garda son regard fixé au-dessus des épaules du chauffeur sur le paysage qui défilait à toute vitesse devant eux. [...] Buback hocha enfin la tête faiblement. Cependant, il ne fit pas un geste. Il ne dit pas un mot avant que Litera ait tourné à toute allure dans la voie étroite qui montait du terminus du tram à Kavtchi Hory et que la force centrifuge l'ait jeté contre Morava. »

<sup>734</sup> *Ibid.* p. 289.

<sup>735</sup> *Ibid.* p. 289 : « Le jeune homme hocha la tête d'un air absent et, sans un mot d'adieu, suivit les infirmières et le chariot. »

<sup>736</sup> *Ibid.* p. 291 : « [...] Vous êtes déchargé de cette affaire ! Je vous trouverai sous peu une nouvelle affectation ! » Buback fit un demi-tour réglementaire et quitta la pièce. Il serra les lèvres pour ne pas accélérer encore sa chute en ajoutant un mot de plus. Non formellement, il n'était pas encore déchargé de son service. Il disposait encore de quelques heures pour attraper ce monstre ! »

<sup>737</sup> *Ibid.* p. 291 : En italique dans le texte.

<sup>738</sup> *Ibid.* p. 296.

<sup>739</sup> *Ibid.* p. 295 : « Pour l'impressionner davantage, il avait également amené le chauffeur SS. Son uniforme noir et son énorme pistolet ne manquèrent pas de produire leur effet. Quelques minutes après qu'elle eut fait entrer les visiteurs au salon, l'ecclésiastique apparut à son tour. Il était agité, mais paraissait plus déterminé. Buback passa immédiatement à l'attaque. »

lorsque ce dernier avait promis à Jitka d'arrêter le tueur<sup>740</sup>. Buback continue alors sa quête et se sert du Reich pour ensuite se retourner contre lui. Lorsqu'il obtient les renseignements voulus sur Rypl au service des cartes d'identité, il pense : « [c'était] sans doute la seule chose raisonnable que les Allemands aient offerte à l'humanité. »<sup>741</sup> et constate avec plaisir que les mœurs des SS se relâchent, signe que la fin de la guerre est proche<sup>742</sup>. De plus, à l'image de l'épouse du juge, les Allemands haut-dignitaires ont quitté Prague et le quartier du petit Berlin s'est « discrètement dépeuplé »<sup>743</sup>. Nous sommes en avril, et plus précisément le 30 avril 1945, date à laquelle Hitler se suicide. Dans la biographie qu'il consacre à Adolf Hitler, Joachim Fest, fait le récit de ces derniers instants<sup>744</sup> et revient sur les nombreuses rumeurs qui ont succédé à sa mort, et dont le narrateur ici se fait écho en déclarant : « On croyait savoir qu'il était mort en héros lors de la défense de Berlin. »<sup>745</sup> Dans le chapitre intitulé La fin, Fest relate : « Un procès-verbal d'autopsie daté du 8 mai 1945, établi par un médecin légiste, conclu "qu'on l'avait probablement retrouvé ". Mais d'autres communiqués vinrent démentir cette affirmation ; puis, de nouveau, les Russes firent courir le bruit que l'on avait quand même identifié Hitler après examens de sa mâchoire, avant que cette rumeur ne fût, elle aussi, remise en question et que l'on répandît la nouvelle que les Anglais le cachaient dans leur zone d'occupation. [...] Les uns juraient leur grand dieu qu'il avait été abattu au Tiergarten de Berlin par un commando d'officiers allemands, d'autres supposaient qu'il s'était enfui à bord d'un sous-marin sur une île lointaine [...]»<sup>746</sup> Une fois de plus, les événements historiques relatés dans le roman de Pavel Kohout correspondent parfaitement aux récits des archives et des historiens. Nous ne lisons pas seulement, nous apprenons, à condition de participer à cet apprentissage en cherchant. Le camp de Terezín par exemple, n'est pas décrit, mais seulement mentionné. Il en va de même pour la mort d'Hitler. Il convient alors de jouer un rôle actif dans la lecture, pour qui veut saisir la portée des événements. Buback est donc doublement

---

<sup>740</sup> *Ibid.* p. 301 : « Buback était décidé à capturer lui-même à la place de Morava celui qui avait presque tué Jitka Modra. »

<sup>741</sup> *Ibid.* p. 300.

<sup>742</sup> *Ibid.* p. 307 : Lorsque Buback rejoint Grete, celle-ci écoute du blues, musique noire-américaine interdite dans l'ensemble du Reich. Le chauffeur ne s'en offusque aucunement, bien au contraire, il « sourit d'un air presque complice » et accepte les 50 Reichmarks que lui tend Buback, « aussi naturellement qu'un serveur », ce qui provoque chez Buback la réaction suivante : « La guerre est vraiment en train de s'achever, pensa Buback, ravi. Mais il se rappela aussitôt le vivant et la morte qu'il venait de quitter. Le mal, lui, ne s'achevait jamais. »

<sup>743</sup> *Ibid.* p. 307.

<sup>744</sup> Fest, Joachim, *Hitler. Le Führer 1933-1945, op.cit.*, p. 451 : « Cela se passait le 30 avril 1945, un peu avant trois heures trente. On n'a jamais pu établir avec exactitude le moment précis où la mort eut lieu. D'après les déclarations de la plupart des survivants du bunker, on n'entendit qu'un seul coup de feu. Puis le Führer de la garde SS., Rattenhuber, entra dans la pièce. Hitler était affalé aux côtés de sa femme, le visage ensanglanté, un revolver inutilisé sur ses genoux ; elle s'était empoisonnée. Les auteurs soviétiques ont en général été d'avis qu'Hitler s'était, lui aussi, empoisonné. Toutefois, l'enquête contradictoire a, d'une part, nié l'existence d'une trace de balle dans les restes du crâne retrouvés, et d'autre part, elle s'est efforcée de découvrir qui, dans l'entourage intime d'Hitler, avait reçu mission de lui donner, pour des raisons de sécurité, le "coup de grâce " ».

<sup>745</sup> *HM., op.cit.*, p. 309.

<sup>746</sup> Fest, Joachim, *Hitler. Le Führer 1933-1945, op.cit.*, pp. 452-453.

libéré, et de ses contraintes administratives, et de l'emprise d'Hitler, qu'il avait pourtant déjà rejetée auparavant. Le mois d'avril se termine par une déclaration d'amour, celle de Buback à Grete<sup>747</sup> et par la prise de conscience de ce dernier qu'il est un homme extrêmement chanceux : « Au-dessus de toute la saleté et du sang de ce monde misérable, il voyait resplendir deux incroyables dons du destin. Il vivait. Et il la possédait. »<sup>748</sup> Et de fait, comme lui assure Grete, il ne lui manque plus rien. Il aime et vit, ce qu'il était incapable de faire au début du roman, pris dans la léthargie du deuil et du conflit interne qui faisait rage en lui<sup>749</sup>.

#### **I.6.4. Mai, rédemption**

Puisqu'il vit, Buback doit agir. Et le mois de mai est celui de sa rédemption, de son sacrifice au nom de son peuple, afin de demander pardon. Bien avant 1945 se pose en effet la question de la culpabilité des Allemands, civils pour la plupart. En octobre 1945, le conseil de l'Église protestante en Allemagne publiait une déclaration à l'attention du conseil œcuménique des Églises en déclarant : « C'est avec douleur que nous déclarons : une souffrance infinie a été répandue sur nombres de peuples et de pays à cause de nous. » et évoque une « solidarité dans la souffrance » entre l'Église et le peuple allemand<sup>750</sup>. Si ce communiqué ne semble pas nuancer l'engagement des Allemands dans le système nazi, l'historien Christoph Kleßmann précise que 8 millions d'Allemands faisaient partie de la NSDAP et 4 millions d'organisations dépendantes de la NSDAP. 12 millions d'Allemands auraient alors activement soutenu le régime. Mais combien les crimes de masses ? C'est une donnée impossible à chiffrer, d'autant que d'après l'historien, entre 1945 et 1947, de nombreux Allemands considéraient que le national-socialisme avait été une bonne idée, tout en rejetant la façon dont elle avait été mise en œuvre. Se fondant sur des sondages américains, il relate qu'en 1945 et 1946, 47% des Allemands interrogés partageaient cet avis, 55 % en 1947. Toutefois, à la question : « Si vous deviez choisir entre communisme et national-socialisme, sous quel régime préféreriez-vous vivre ? », 65 % des personnes interrogées

---

<sup>747</sup> *HM., op.cit.*, p. 312 : « Et pourquoi étais-tu si épouvanté lorsque tu as cru que c'était moi ?

- J'ai su tout à coup que je t'aime...

- Ah, Buback ! A présent, il ne te manque plus rien ! » »

<sup>748</sup> *Ibid.* p. 310.

<sup>749</sup> *Ibid.* p. 318 : Le début du mois de mai commence pour Erwin Buback par une analyse de ses sentiments envers Grete : « Il resta allongé à ses côtés au milieu du bouillonnement de ses sentiments. Il sentait également en lui, pour la première fois, la responsabilité que donne l'amour. [...] Jusqu'alors, Grete était pour lui ce qu'elle avait elle-même appelé une amourette de guerre. La pensée terrifiante de l'avoir perdue avait libéré en lui une dimension dont il ne soupçonnait pas l'existence. »

<sup>750</sup> Kleßmann, Christoph, *Die doppelte Staatsgründung. Deutsche Geschichte 1945-1955*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1982, p. 378.

auraient répondu par « aucun des deux. »<sup>751</sup>. Les mesures de dénazification entreprises par les zones occidentales divisent alors la population allemande en cinq catégories : les principaux coupables, les coupables, les personnes à charge, les personnes moins à charge, les suiveurs et les innocents<sup>752</sup>. Le groupe V, celui des innocents, regroupe une grande majorité de la population, soit 1 213 873 personnes<sup>753</sup>. Situer Buback dans cet imbroglio de chiffres n'est pas chose facile. Sans doute ce personnage fait-il partie de ceux qui ont cru que le national-socialisme avait été une bonne idée pervertie par sa mise en œuvre concrète et par sa politique antisémite. Quoi qu'il en soit, il assume toute sa part de culpabilité morale personnelle. Et en ce mois de mai 1945, il en est arrivé à la conclusion que cette guerre ne le concerne plus, et qu'il s'agit dorénavant de protéger son amour des suites du conflit<sup>754</sup>. S'annonce alors en creux la réflexion qui va accompagner Morava au cours de ces derniers jours de mai : que faire des Allemands encore présents sur le territoire, représentants du Reich ou civils ? La seule décision que prend pour l'instant Buback est celle de rester sur les traces du tueur. S'il s'assure toutefois un appui auprès de l'armée<sup>755</sup>, cette enquête devient une enquête personnelle. Notons toutefois que la machine bureaucratique perdure, comme le note Ian Kershaw dans l'ouvrage déjà mentionné, *La Fin. Allemagne 1944-1945*<sup>756</sup>, et que Buback cherche encore un appui parmi ses supérieurs alors qu'il pourrait agir seul. Grete de son côté se noie dans des réflexions sur le nazisme, dont elle s'exclut en disant : « Ils ont jugés sévèrement l'humanité, mais ils n'ont pas réussi à l'exécuter dans son entier. » Elle-même se place en vengeresse : « Sa vengeance allait les poursuivre à présent. »<sup>757</sup> De la part d'une femme qui n'a eu de cesse de mener grand train pendant la guerre en cherchant la protection de pontes nazis, ces phrases sonnent pour le moins creux. Toujours est-il qu'elle ne fuit pas, à l'exemple du juge qui est parti au petit matin<sup>758</sup>. Buback se refuse à partir et énonce son intention d'expié pour le reste des fuyards : « Quelques personnes croient qu'elles doivent

---

<sup>751</sup> *Ibid.*, p.56

<sup>752</sup> Ces termes restent difficiles à traduire en français pour certains : Hauptschuldige, Schuldige, Belastete, Minderbelastete, Mitläufer, Entlastete.

<sup>753</sup> Kleßmann, Christoph, *Die doppelte Staatsgründung. Deutsche Geschichte 1945-1955*, op. cit., p.91.

<sup>754</sup> *HM.*, op.cit., p. 319 : « Il regarda ses lèvres retroussées et sut avec certitude qu'il n'était plus concerné par la poursuite de cette sale guerre qui était de toute façon perdue. Il devait protéger la femme qu'il aimait et la mettre en sécurité. Mais comment ?... »

<sup>755</sup> *Ibid.* p. 327 : Afin de contrecarrer Meckerle, Buback se met en contact avec le feld-maréchal Schörner, prétextant enquêter uniquement sur le meurtre de l'épouse de l'officier de division Richard von Pommeren. Celui-ci l'exorte à continuer, ne comprenant même pas sa question et le salut de la façon suivante : « Alors, Heil... » Silence. Puis un très net embarras. « ...Au fait, que dit-on depuis hier ? »

<sup>756</sup> Kershaw, Ian, *La Fin. Allemagne 1944-1945*, op.cit., p.29 « Que le régime ait tenu jusqu'au bout, et que la guerre n'ait cessé que lorsque l'Allemagne se trouva militairement réduite à la soumission, et que son économie fut détruite, ses villes furent tombées en ruine et le pays fut occupé par des puissances étrangères, est un fait quasiment sans précédent dans l'histoire. » Mise en relief par l'auteur.

<sup>757</sup> *HM.*, op.cit., p. 330.

<sup>758</sup> *Ibid.* p. 330 : « Sa vengeance allait les poursuivre à présent. Comme le juge de la maison qui avait pris la poudre d'escampette au crépuscule tel un voleur. »

payer pour le pétrin dans lequel elles se sont mises. »<sup>759</sup> Pour la première fois, il évoque l'« honneur » et la « honte » et se pose en représentant de la culpabilité allemande. Par un système d'antinomie, alors que Grete songe peut-être à partir, l'auteur vient à nouveau souligner l'exemplarité paradoxale de Buback et énonce sa mission première ici : « Tu sais vraisemblablement depuis longtemps et mieux que moi ce qu'est la culpabilité allemande, Grete. Peut-être puis-je la réduire un peu. »<sup>760</sup> Toutefois, lui qui semble si déterminé se sent encore étrangement retenu par le serment qu'il a prêté au Führer et considère ses pensées et ses futures actions comme une trahison, nécessaire certes, mais qu'il a du mal à accomplir. Il nous est ici donné à voir la puissance du système hitlérien dans les esprits des Allemands. Alors que Buback est libre de toute attache puisque Meckerle l'a congédié et qu'Hitler est mort, il vacille une fois de plus, incapable d'être un homme entier, rappelant l'incessant tourment de Morava qui oscille entre certitude et doute. Toutes les révélations que Buback a vécues lors de ces derniers mois ne pèsent rien face à une loyauté qu'il croyait pourtant éteinte<sup>761</sup>. Une fois de plus, les ficelles sont savamment tirées, Buback va-t-il protéger Morava et se sacrifier pour apaiser sa culpabilité ? Va-t-il fuir ? Va-t-il se battre jusqu'au bout aux côtés des Allemands ? Grete ressent la situation avec plus de certitude : celle qui se dit assise « dans la fosse aux lions »<sup>762</sup> souhaite profiter de leurs bonnes relations avec Morava pour obtenir la protection des Tchèques et prédit le sort qui attend les Allemands : « Le festin des meurtriers va commencer, mon chéri. Ils vont voler vers leur banquet comme des papillons de nuit vers la lumière. Jamais et nulle part, on n'aura autant l'occasion de se déchaîner que dans ces grandes heures que les Allemands vont offrir à l'Europe. »<sup>763</sup> De fait, si certains laisseront libre cours à la violence et à un besoin de vengeance, ce qui est exprimé dans des passages et des témoignages déjà mentionnés dans les chapitres précédents, d'autres sauront faire preuve de nuances. Des témoignages d'entraide existent, que nous pouvons lire dans un ouvrage intitulé *Témoignages. 1945-1946*. En voici un exemple : « À Karlsthal, dans le pays des Sudètes, nous avons été chassés de notre demeure en octobre 1945, après avoir été dépouillés de nos biens, de notre pension, etc. Notre bonne slovaque, à notre service depuis des années,

---

<sup>759</sup> *Ibid.* p. 331.

<sup>760</sup> *Ibid.* p. 331.

<sup>761</sup> *Ibid.* p. 332 : « Dans toutes les langues du monde, cela s'appelle de la trahison Grete. »

- Ah, ah...Et tu trahiras-qui ?

- Et bien... – il s'interrompt.

- Peut-être veux-tu parler de notre patrie ? Ce cinglé et ses bouviers l'ont trahie depuis longtemps. Excuse-moi, mais la guerre est de la merde. Combien de temps encore veux-tu la poursuivre, Buback ?

Il sentit que ce serait douloureux, mais il ne put s'empêcher de dire à haute voix :

« - J'ai juré !...

- Fidélité au Führer et au Reich, c'est ça ? »

<sup>762</sup> *Ibid.* p. 332.

<sup>763</sup> *Ibid.* p. 333.

nous a pris alors sous sa protection ; pendant plus d'un an, elle a pourvu à nos besoins, sans toucher aucun salaire, et nous a donné à peu près 800 marks, pris sur ses économies. Les gendarmes tchécoslovaques, après l'avoir pressée en vain de nous abandonner, l'injurèrent, la menacèrent, la giflèrent et lui prirent une partie de ce qu'elle possédait. »<sup>764</sup> Grete ne peut donc pas savoir ce qui l'attend mais pense que les Tchèques lui sont « redevables »<sup>765</sup> pour sa participation (ratée) à l'enquête. Buback quant à lui affirme sa volonté d'expié. Lors d'un interrogatoire, un homme l'interpelle et lui lance : « Vous aviez promis d'installer l'ordre en Europe et maintenant vous laissez la dévastation et l'anarchie derrière vous ! »<sup>766</sup> Ce « vous » accusateur, c'est Hitler, Heydrich, Himmler, la Wehrmacht, les SS et beaucoup d'autres, mais c'est aussi, à ce moment précis, Buback. Celui-ci réplique : « Si un seul homme peut s'excuser au nom de tout un peuple, je m'excuse. »<sup>767</sup> C'est ici le dénouement, puisqu'il ose enfin exprimer sa honte, mais ce n'est pas pour autant la fin de sa torture intérieure. S'il a réussi à mettre des mots sur son profond malaise, il ne sait pas lui-même ce qu'il est devenu. Il lui est encore difficile de choisir qui il souhaite devenir. Il ne sait pas non plus s'il doit jouer franc jeu et avouer à Jan Morava et à ses coéquipiers qu'il parle tchèque et qu'il les comprend depuis le début. De toute façon, Buback est un traître, de quelque perspective que ce soit : de la perspective nazie, c'est un traître à la patrie depuis quelques semaines déjà puisqu'il ne croit plus en la victoire finale du Reich et qu'il vient de l'exprimer publiquement. Du côté tchèque, c'est un traître, un « mouchard »<sup>768</sup>, puisqu'il ne cesse de les comprendre à leur insu. Que va-t-il faire de ce savoir ? Dans tous les cas, Buback est un homme partagé, une moitié d'homme pourrait-on dire, puisqu'il ne se révèle pas dans l'intégralité de ce qu'il voudrait être : il voudrait être droit et exemplaire en étant du côté des Tchèques. En ces dernières heures décisives, il voudrait renier le Reich et défendre l'occupé. Il n'y parvient pourtant pas car son identité étatique ne le laisse pas en paix : il a juré fidélité à un empire qui n'existe plus, mais le « pouvoir charismatique » de cette dictature, pour reprendre ici l'expression de Ian Kershaw, ne le quitte pas encore. Il est dans un brouillard qui peine à se dissiper. En effet,

---

<sup>764</sup> Cercle d'Études de Göttingen, *Témoignages. 1945-1946, op.cit.*, p. 183. Cet ouvrage rassemble des centaines de témoignages, des lettres arrivées au cercle d'études de Göttingen après un appel à témoin ayant pour but de « faire connaître au public allemand les actes d'humanité et d'entraide des ressortissants des nations en guerre avec l'Allemagne au bénéfice des populations expulsées pendant leur exode. »

<sup>765</sup> *HM, op.cit.*, p. 333 : « Mais j'espère bien que tu trouveras à temps le moyen de nous sauver tous les deux. De toute façon, les Tchèques me sont redevables de ce que j'ai fait pour eux. » Notons que Grete n'inclut pas Buback dans son raisonnement, les Tchèques ne lui seraient redevables à elle uniquement.

<sup>766</sup> *Ibid.* p. 336.

<sup>767</sup> *Ibid.* p. 337.

<sup>768</sup> *Ibid.* p. 337 : « Tandis qu'ils rejoignaient la voiture, Buback entendit à nouveau Matlak demander à mi-voix : « Est-ce un type convenable ou un zéro ? » Il admit que la question était justifiée. Qu'est-ce qui l'emportait en lui ? Était-il convaincu que, par son insignifiance, il était le garant du comportement général de son peuple ou bien s'était-il laissé convaincre par la maxime de Grete : « Un service en vaut un autre. » N'était-il pas devenu un misérable opportuniste ? Il abandonnait seulement le navire avec un peu plus de noblesse que les huiles qui s'enfuyaient avec leur butin. [...] Il se comportait au fond comme un très ordinaire mouchard. Si seulement Morava ne lui avait pas témoigné tant de confiance, ces cachotteries auraient été moins honteuses. »

d'après l'historien anglais, la force du régime nazi aurait tenu en deux choses : d'une part, la personnalisation extrême du régime en la figure d'Hitler perçu comme un « dieu dominant toutes les institutions de l'État nazi » et ce jusqu'en 1941 et la débâcle de l'hiver russe, d'autre part, la persistance du « pouvoir charismatique » au-delà de la popularité en berne d'Hitler, comme si le Reich personnifié demandait à ses représentants une lutte sans fin<sup>769</sup>. Cette théorie est relativisée par Peter Longerich, qui oppose cette constatation à une bonne foi prétendue des rapports du parti, qui était de fait inexistante. Selon l'historien allemand, cette bonne foi auraient été le résultat de la prise en compte des avis divergents et négatifs quant à la personnalité et la politique du Führer, or, ce sont précisément ces avis qui ne sont pas pris en compte dans les rapports de la Gestapo ou du SD par exemple puisqu'il s'agissait de rendre compte de l'« ambiance » ou de l'« atmosphère » de la communauté du peuple (« Volksgemeinschaft »). Les opposants en étaient de fait exclus et les rapports rédigés participaient d'un mouvement de propagande visant à unifier une certaine opinion publique<sup>770</sup>. C'est précisément dans ce dilemme que se trouve Buback : doit-il trahir ce qui n'existe plus afin de se révéler à lui-même ? Il se sent « en suspension », à l'image d'un pont qui explose et reste quelques minutes en l'air avant de retomber lourdement, comme il l'a vu en Belgique<sup>771</sup> et voit la réalité en face : les panneaux en langue allemande sont effacés par de la chaux, les Tchèques ne cachent plus leur sentiment de victoire, et la police tchèque, malgré la razzia, a réussi à se procurer des armes. Buback est perdu, immobile, au milieu d'une masse en mouvement tout comme Morava se retrouve perdu et seul lors de la révolte de Prague. La seule personne qui le retient à un semblant de vie, c'est Grete, qui décide de rester avec lui quoi qu'il arrive<sup>772</sup>. Elle-même semble seulement comprendre ce que la fin de la guerre veut dire pour les Allemands et revient sur sa propre croyance en Hitler, qu'elle qualifie de « charlatan » qui « rayonnait de [...] force illusoire » et dont la fin ne signifie pas pour

---

<sup>769</sup> Kershaw, Ian, *La Fin. Allemagne 1944-1945*, *op. cit.*, pp. 25-40 : « Car l'appui plébiscitaire des masses qu'un mélange de répression et de propagande aidait à produire formait une partie importante de l'édifice, étayant de manière décisive l'autorité d'Hitler, le rendant intouchable et l'élevant presque au rang de dieu dominant toutes institutions de l'État nazi. [...] Il n'existait pas de corps unifié pour défier Hitler. Autrement dit, les structures et les mentalités du « pouvoir charismatique » persistèrent alors même que l'aura populaire de Hitler s'effondrait. »

<sup>770</sup> Longerich, Peter, « *Nous ne savions pas* ». *Les Allemands et la Solution finale 1933-1945*, *op.cit.*, pp. 57-62 : « Les nationaux-socialistes avaient fermement l'intention de surmonter les différences et les contradictions existantes en inventant un concept de "communauté du peuple", homogène et guidée par les nazis. Par conséquent, les rapports du régime sur l'opinion "du peuple" doivent avant tout être considérés comme partie intégrante de cette stratégie. Car selon la représentation national-socialiste, le "peuple" n'était fondamentalement pensable qu'en tant qu'unité déterminée. [...] Avis et critiques étaient donc présentés dans les rapports sur l'opinion publique comme fragmentaires et isolés, conséquences d'un discours désorienté ou d'un comportement ignorant, motivé par des intérêts égoïstes à court terme, et ne s'expliquant que par un défaut de compréhension de la vision national-socialiste. [...] Les voix de l'opposition n'étaient pas traitées dans les rapports comme une "contre-opinion" plus ou moins fondée. »

<sup>771</sup> *HM., op.cit.*, p. 338.

<sup>772</sup> *Ibid.* p. 349 : « [...] Moi aussi je t'aime. Pourquoi devrais-tu mourir seul ici ? »

l'Allemagne la rédemption ni la fin du conflit<sup>773</sup>. Toutefois, le personnage de Grete est plus superficiel que celui de Buback et elle ne se départ jamais d'un sens de la mise en scène et d'une vanité excessive. Ainsi ses craintes sont-elles rapidement supplantées par la découverte de petits vaisseaux ayant éclaté en haut de sa cuisse<sup>774</sup>.

En ville, Buback se fait arrêter par des Tchèques armés, membres de la police pragoise. Lorsque ceux-ci découvrent qu'il travaille pour la Gestapo, leur premier souhait est de lui « cass[er] la gueule »<sup>775</sup> mais son double jeu, qui ne trompe d'ailleurs personne, puisque les policiers reconnaissent en lui un espion, lui permet d'être emmené sans violence dans les locaux de la police tchèque afin d'être confronté à Beran, qui devra confirmer que Buback travaille bien avec eux sur l'enquête du tueur de veuves. Son destin dépend alors du commissaire tchèque. Une fois enfermé dans son bureau, l'état d'esprit de Buback change, il « sourit », se sent « en sécurité », attend même « tranquillement »<sup>776</sup> l'arrivée de Beran et Morava. Lorsque ces derniers arrivent, accompagnés de Brunat, il sent « réconforté », « encouragé »<sup>777</sup> et ose enfin choisir son camp. Il donne aux policiers toutes les informations qu'il possède sur la position des Allemands en ville et leur système de défense. Il sent alors la tension qui l'habitait « s'effacer ». À la fin de son aveu, il se sent « très calme » et trouve enfin ce à quoi il aspirait depuis de longues semaines : la paix<sup>778</sup>. Toutefois, il reste emprisonné dans l'idéologie nazie et peine à se placer du côté des Tchèques puisqu'il se sent obligé d'introduire son aveu de la façon suivante : « Messieurs, je prends le risque que vous me considériez comme un lâche qui trahit son peuple par peur. »<sup>779</sup> Il semble que cette notion de lâcheté ait encore laissé quelques résidus dans son esprit, mais Beran le rassure, considérant son aveu comme « la marque d'un grand courage. »<sup>780</sup> Ici, ce sont des hommes qui se retrouvent face à face, et non des représentants tchèques face à des représentants allemands. Ce rapprochement est le prolongement de la relation Buback/Morava et le point lumineux du roman qui exprime la possibilité d'une entente. En faisant passer son « humanité

---

<sup>773</sup> *Ibid.* p. 459 : « Ce charlatan rayonnait de tant de force illusoire qu'il m'a trompée jusqu'à la fin. Je croyais qu'après son suicide, le rideau tomberait et que nous commencerions une nouvelle pièce sans lui. Il ne m'était pas venu à l'esprit que le moment viendrait où la haine de l'Europe se retournerait contre moi personnellement ; que moi, Grete Baumann, je devrais passer à la caisse afin de payer pour ceux qui ont été tués. »

<sup>774</sup> *Ibid.* p. 459 : « [...] sur le petit quadrilatère de peau claire, un lacs de dentelle bleue se dessinait faiblement. » et Grete de s'exclamer : « C'est comme ça que ça commence ! L'ancienne danseuse que je suis sait de quoi elle parle. Elle a vu les jambes enlaidies de ses collègues. »

<sup>775</sup> *Ibid.* p. 358.

<sup>776</sup> *Ibid.* p. 364.

<sup>777</sup> *Ibid.* p. 365 : « Réconforté et encouragé de cette manière, Buback traversa le fleuve invisible et sauta le pas. »

<sup>778</sup> *Ibid.* p. 365 : « Sa mémoire permit à Buback de répéter ce qu'avait dit Meckerle mot pour mot. Il sentit que la tension s'effaçait en lui pendant qu'il parlait et, lorsqu'il eut terminé, il se sentit très calme. »

<sup>779</sup> *Ibid.* p. 365.

<sup>780</sup> *Ibid.* p. 365.

avant sa germanité »<sup>781</sup>, Buback se reconnaît enfin et fait le premier pas vers une éventuelle réconciliation intérieure et extérieure. L’aveu est complet lorsqu’il leur confie parler tchèque et réitère par la même occasion sa demande de pardon : « Umim česky. Prosím, promiňte mi ! »<sup>782</sup> En demandant pardon à la fois pour sa trahison personnelle mais aussi au nom de son peuple, et ce dans les deux langues qu’il considère comme ses langues « maternelles », Buback se réconcilie avec lui-même et unifie enfin le Tchèque et l’Allemand qu’il est tout à la fois. Il revendique même cette double nationalité lorsqu’il déclare à Litera : « Ce que vous ne savez pas, c’est que je suis né ici. »<sup>783</sup> Dans le chaos de la ville Prague, Buback fait des allers-retours entre la maison où est réfugiée Grete et le siège de la police tchèque. Il observe alors sa ville natale, transformée en « jungle »<sup>784</sup>, divisée en « îles tchèques et allemandes »<sup>785</sup> et se pose les mêmes questions que Morava : « Buback s’étonna que personne ne se soit préoccupé du destin des milliers de civils allemands. »<sup>786</sup> Une fois de plus, son envie d’apaiser la situation est contrecarrée par un partisan de la lutte finale en la personne de Kroloff pour qui les Allemands n’ont aucunement besoin de protection : « On avait depuis longtemps offert aux citoyens allemands de Prague la possibilité de s’armer. S’ils l’avaient fait, c’était certainement avec l’intention de transformer chaque habitation allemande en forteresse. S’ils ne l’avaient pas fait, ils étaient coupables et s’étaient exclus de la communauté d’un peuple qui se battait avec héroïsme. »<sup>787</sup> Ces Allemands exclus de la « communauté du peuple » sont précisément ceux dont les opinions sont ignorées dans les rapports mentionnés par Peter Longerich et Ian Kerschaw. D’autre part, une évacuation des civils allemands révélerait au grand jour la capitulation encore inofficielle de l’Allemagne. Envahi par la propagande, Kroloff pense même savoir que l’épisode de la radio s’est soldé par une éclatante victoire allemande, grâce à « une seule mine aérienne »<sup>788</sup>. Buback se détourne alors du SS, pétri de contradictions, et ne sait que faire face aux barricades tchèques qui se dressent en ville. Il tente de rejoindre Beran et Morava pour leur faire part de ses nouvelles interrogations concernant le traitement des civils. Les premières exactions décrites dans le roman sont à lire dans les chapitres consacrés au tueur de veuves. Cet homme, Antonin Rypl, est un

---

<sup>781</sup> *Ibid.* p. 365 : « C’était fait et il était en paix avec lui-même. Depuis de nombreuses années et peut-être pour la première fois, aussi bien en tant qu’Allemand et en tant qu’homme, car il avait fait passer son humanité avant sa germanité. »

<sup>782</sup> *Ibid.* p. 368 : En italique et en tchèque dans le texte : « Je parle tchèque. S’il vous plaît, pardonnez-moi ! »

<sup>783</sup> *Ibid.* p. 388.

<sup>784</sup> *Ibid.* p. 410.

<sup>785</sup> *Ibid.* p. 385.

<sup>786</sup> *Ibid.* p. 410.

<sup>787</sup> *Ibid.* p. 410-411.

<sup>788</sup> *Ibid.* p. 411 : Quelques pages plus loin, p. 420, l’épisode est vu sous l’angle tchèque de Morava et le narrateur précise : « La mine aérienne avait atterri dans le hall d’entrée que Morava venait juste de quitter. L’explosion avait fait de nombreuses victimes. Elle avait aussi provoqué une panne des lignes téléphoniques et des émissions. Mais on s’était occupé de réparer dans les décombres et de mettre en service l’émetteur de remplacement. »

psychopathe qui ne tue que des veuves pour la raison suivante : son père avait quitté le foyer maternel avant sa naissance pour se mettre en ménage avec une veuve. De là, sa mère n'avait eu de cesse de lui rappeler le caractère hypocrite et mensonger des veuves. C'est le prêtre qui raconte cette histoire à Morava et Buback, puis il précise : « [...] L'expérience m'a appris que ce genre de mères marquées par l'infamie font de leur enfant, surtout si c'est un garçon, l'alpha et l'oméga de leur vie. Il doit rétablir leur dignité traînée dans la boue et être pour elles quelque chose comme un chevalier et un vengeur. »<sup>789</sup> Or, le chaos qui règne à Prague mène Rypl vers ce qu'il considère comme sa nouvelle mission : tuer l'ennemi par excellence, l'Allemand quel qu'il soit mais aussi et surtout la femme allemande<sup>790</sup>. Le tueur de veuves, qui a déjà massacré nombre d'allemands, est à présent accompagné d'une bande de partisans ou de maniaques, qui, comme lui, laissent libre cours à leur violence. En manque d'inspiration, ils décident de se rendre chez l'ancien directeur d'une usine de colle où travaillait l'un d'eux. Dans l'appartement, la femme du directeur, seule. Celle-ci leur fait à déjeuner avec empressement, insistant sur le fait qu'elle et son mari « s'étaient toujours bien comporté à l'égard des Tchèques »<sup>791</sup> sans que le lecteur ne sache s'il s'agit de la vérité ou non. Puisqu'il a été congédié, l'homme qui a eu l'idée d'occuper sa maison semble plutôt vouloir régler un différend personnel. Les hommes qui accompagnent Rypl décident alors de la violer, ce qui dégoûte profondément le tueur<sup>792</sup>. Ce qui l'enchanté en revanche, c'est de montrer à ses camarades ce qu'il sait faire : « Quand vous aurez fini avec elle, décida-t-il, je vous montrerai demain comme je baise les putains allemandes »<sup>793</sup> et reproduit son rituel dès le lendemain<sup>794</sup>. Toutefois, si les viols sont une réalité de cette période, il ne faut pas perdre de vue que les hommes qui agissent ici sont clairement malades. Rypl communique sans cesse avec sa mère depuis l'au-delà, et c'est un tueur en série. Les autres ne semblent pas faire preuve d'une réflexion quelconque. Ce qui est exprimé avec le personnage du tueur, c'est que cette époque de flottement laisse le champ libre aux pulsions de chacun mais aussi que les meurtriers ne sont pas uniquement des Allemands, puisque celui-ci est Tchèque. Pavel Kohout nuance une fois encore sa vision du monde en faisant entrer en scène un meurtrier de

---

<sup>789</sup> *Ibid.* p. 269.

<sup>790</sup> *Ibid.* p. 433 : Dans son délire, Rypl se demande : « Peut-il y avoir de *PLUS GRANDES PUTAINS* que des *FEMELLES ALLEMANDES* ? » La police majuscule et italique est celle de l'auteur.

<sup>791</sup> *Ibid.* p. 429.

<sup>792</sup> *Ibid.* p. 432 : « C'était tout ? s'étonna-t-il. C'était pour ça que les gens se mariaient, divorçaient, s'aimaient, se haïssaient ? *ELLE* avait eu cent fois raison de l'en préserver. Était-ce cela, ces ridicules mouvements maladroits, que l'on appelait la passion ? »

<sup>793</sup> *Ibid.* p. 433.

<sup>794</sup> *Ibid.* p. 450 : « « Je fais comme ça » dit-il. Puis il lui donna un coup de couteau, léger mais ferme. La pointe tranchante s'enfonça profondément dans la peau. Le corps se cabra autant que les lanières le lui permettaient. [...] Enfin, il atteignit le cœur. Normalement, il s'arrêtait là et y revenait lorsqu'il avait fini le reste. [...] Il saisit à nouveau le manche et enfonça le couteau aussi profondément que possible. Le corps se détendit aussitôt. »

la nationalité des opprimés. La scène décrite à la page 80, lorsque, dans un accès de colère, une femme tchèque se jette sur une Allemande, fait preuve de plus de réalisme.

Pendant que le tueur s'emploie à massacrer le plus d'Allemands possible, Buback négocie avec Meckerle les conditions à la fois de la reddition de la ville de Prague mais aussi de la protection des civils allemands, qui devront être rassemblés dans des casernes en échange de la libération de prisonniers tchèques retenus dans les caves de la Gestapo. Meckerle est un homme fini, qui ne voit plus de solution au problème que pose la ville de Prague, sinon la négociation. Il accepte sans n'avoir rien à redire les propositions de Buback. Une fois les négociations terminées avec la Gestapo, ce dernier se rend à la préfecture de police où règne l'effervescence de la résistance. Beran lui avoue alors que la résistance est pour le moment divisée et que Buback se doit à présent de faire le lien entre les forces allemandes et la résistance tchèque. De fait, dans un ouvrage remarquablement documenté sur la vie quotidienne des Tchèques sous l'occupation, Detlef Brandes, dresse un portrait très complet de la résistance et de tous les petits groupes qui la composaient<sup>795</sup>. L'historien revient également sur la division au sein même de la résistance, les communistes l'emportant alors sur les sociaux-démocrates<sup>796</sup>. Dans notre roman, les représentants sociaux-démocrates prennent les traits de Beran et Brunat, qui seront emprisonnés. De leurs côtés, les nazis, en la personne de Karl Hermann Frank et Heinrich Himmler tentent de négocier une paix séparée avec les Alliés et en particulier avec les Américains. Frank prévoit même de garder la tête du Protectorat, au sein duquel Allemands et Tchèques cohabiteraient en égaux<sup>797</sup>. Finalement, Buback sort peu de son rôle initial d'officier de liaison, car c'est aussi ce qu'il lui est demandé ici<sup>798</sup> à une différence près : il n'est plus Erwin Buback mais sur son nouveau sauf-conduit apparaît le nom d' « ERVÍN BUBÁK. »<sup>799</sup> Son processus de tchéquisation semble bien avancé : il recouvre son identité maternelle, ce qui fait remonter en lui des souvenirs

---

<sup>795</sup> Brandes, Detlef, *Die Tschechen unter deutschem Protektorat Teil 2, Besatzungspolitik, Kollaboration und Widerstand im Protektorat Böhmen und Mähren von Heydrichs Tod bis zum Prager Aufstand : 1942-1945*, op.cit., pp. 87-96 : Detlef Brandes sépare les actions des résistants en quatre catégories : la résistance passive, à l'image de Morava. Il s'agit surtout d'attendre le bon moment pour agir. Beaucoup d'ordres de Beneš n'ont ainsi jamais été exécutés afin de préserver la population tchèque de représailles comme ce fut le cas en 1942 à la suite de l'opération Anthropoïde. Suivent les actes de sabotage, les actes de sabotages sur les voies ferrées et enfin le combat des partisans, des groupes armés cachés le plus souvent dans la forêt. Brandes dénombre par exemple 26 actes de sabotages contre des lignes de chemin de fer entre le 1 avril et le 3 mai 1945.

<sup>796</sup> *Ibid.* p. 128 : Alors que le 5 mai 1945, à 14h le ČNR (Conseil national tchèque) annonce officiellement avoir pris la tête du Protectorat en tant que représentant du nouveau gouvernement s'étant formé à Košice, une autre force politique lui fait face, le ČSR, sociale-démocrate. Les raisons de leur échec restent floues et insuffisantes d'après Detlef Brandes.

<sup>797</sup> *Ibid.* p. 120 .

<sup>798</sup> *HM., op.cit.*, p. 456 : Beran lui déclare : « Je ne crois pas qu'il y ait à Prague un homme qui ait les mêmes possibilités que vous, Herr Buback. C'est pourquoi je veux que vous ayez une image claire de nous. Vous n'avez pas entendu de secrets militaires ici, mais vous avez acquis une connaissance. Vous devez mettre au courant vos supérieurs pour que, par la grâce de Dieu, ils n'aient pas l'idée de se comporter comme ils en ont peut-être pris l'habitude sur le front ou dans d'autres pays occupés. »

<sup>799</sup> *Ibid.* p. 457, en majuscules dans le texte.

d'enfance<sup>800</sup>. Cependant, il ne se fait aucune illusion et sait qu'à la fin du conflit armé, il sera soit jeté en prison soit exécuté pour avoir travaillé pour la Gestapo<sup>801</sup>. Grete quant à elle envisage toutes les possibilités et lorsque Buback lui remet le pistolet que Meckerle voulait lui offrir autrefois, elle déclare : « J'aimerais tenir ma vie entre mes mains, chéri. »<sup>802</sup> De fait, dès le début des expulsions sauvages et jusqu'en 1946, le nombre de suicides chez les Allemands est estimé à 5558<sup>803</sup>. Ces mots résonnent en Erwin Buback lorsqu'il s'éloigne de l'appartement, et à la manière de Morava dont les pensées ne pouvaient quitter Jitka et le plongeaient dans un état d'angoisse permanent, celui-ci ne cesse de lutter contre l'envie de la rejoindre pour mieux la protéger. Pourtant, il sait que cela ne changera rien au cours des choses et poursuit son chemin vers le pardon. Arrivé à la préfecture, il apprend que Beran et Brunat ont été emprisonnés, les communistes ayant pris le dessus dans l'organisation de la résistance. Ses protecteurs ne peuvent donc plus rien faire pour lui et son sauf-conduit n'est plus valable. D'autre part, celui qui a pris la relève de Beran n'est autre que Tetera, le chef du garage, ou l'informateur de la Gestapo, soit un traître qui souhaite maintenant sauver sa peau en jouant les libérateurs<sup>804</sup>. Matlak, qui lui livre ces informations, précise également que « les extrémistes l'avaient emporté sur les modérés »<sup>805</sup>, ce qui signifie que le sort des Allemands civils encore sur le territoire était aux mains des partisans d'une expulsion totale sans plus tarder. La violence se déchaîne au sein de la ville et c'est en tant que Tchèque que Buback va la vivre au plus près. Il se retrouve en effet emporté dans un camion avec d'autres civils tchèques, en direction de la gare. À partir de ce moment, il vit avec les Tchèques les violences que leur réservent encore les Allemands sur place : « Le grand hall d'arrivée, construit en style Art nouveau, portait les traces d'un combat récent. [...] De cet endroit provenait un bruit semblable au claquement d'un fouet géant. Il en comprit le sens lorsqu'à coups de crosse on les mit en rang et qu'on se mit à les compter. Un, deux, trois, quatre, cinq. On obligeait le cinquième à sauter du quai sur les voies. On chassait au trot les quatre autres personnes qui le

---

<sup>800</sup> *Ibid.* p. 432 : « La forme tchèque de son nom lui fit remonter au nez l'odeur de la poudre antimites que sentaient les oiseaux empaillés. Comme il était le chouchou du professeur, c'est lui qui devait aller les chercher dans le cabinet. Il entendait encore résonner dans sa mémoire le cri de ses camarades de classe tchèques : *Bubák bou bou bou, fayot !* »

<sup>801</sup> *Ibid.* pp. 461-462 : Alors qu'il voit Grete pour la dernière fois, elle lui fait promettre de la retrouver à la gare de Munich après la guerre, où elle compte l'attendre chaque jour à midi. Buback, ne voulant briser les espoirs auxquels elle se raccroche, lui fait comprendre que la situation n'est pas si simple :

« Les soldats vaincus vont en captivité.

- Mais tu n'es pas un soldat !

- Ce que je suis est pire. Il faudra peut-être du temps pour que les vainqueurs soient convaincus que tous les gens qui étaient à la Gestapo ne sont pas tous de la Gestapo. »

<sup>802</sup> *Ibid.* p. 463.

<sup>803</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat. op.cit.*, p. 36.

<sup>804</sup> *HM., op.cit.*, p. 486 : « Le chef du garage, se rappela Buback. Oh, Dieu, ils dépendent tous à présent de notre informateur ! Mais à qui le dire ? »

<sup>805</sup> *Ibid.* p. 486.

précédaient vers un hangar. »<sup>806</sup> Le cinquième est abattu sur le champ. À cet instant, Buback décide de rester tchèque et de faire face à la mort s'il est cinquième<sup>807</sup>. Il voit dans son éventuel geste une dignité d'homme mais aussi une réparation, celle qui le hante depuis le début du roman. Il est totalement honnête avec lui-même lorsqu'il se décrit comme « un petit rouage enthousiaste » du Reich et dédouane les civils autour de lui : « Mais d'un autre côté, ces primitifs dont les yeux avaient vu trop peu de bien et beaucoup trop de mal n'étaient pas plus responsables de la catastrophe allemande que les aiguilles d'une montre le sont de l'heure qu'elle indique. »<sup>808</sup> Or, ce sont bel et bien ces « innocents » qui rassemblent et exécutent sous ses yeux d'autres civils. Buback tente de les dédouaner en invoquant leur embrigadement total dans l'idéologie nazie à cause d'un système éducatif dont ils n'avaient pas la possibilité de sortir. Dans un ouvrage didactique ayant pour titre *Atlas du IIIème Reich*, Richard Overy, historien britannique, relate l'embrigadement des jeunes allemands et allemandes dans les regroupements pour la jeunesse, les jeunesses hitlériennes (« Hitlerjugend ») pour les garçons à partir de 13 ans et la ligue des jeunes filles allemandes (« Bund deutscher Mädel ») pour les jeunes filles. Le culte du corps y était pratiqué à l'extrême et à partir de 1936, l'adhésion à ces groupes devint obligatoire. Pas moins de 7,7 millions de jeunes Allemandes et Allemands en faisaient alors partie<sup>809</sup>. D'autres organisations se chargeaient de l'éducation du peuple, telles que l'organisation nationale-socialiste des industries, des femmes, des professeurs, des médecins, des hommes de loi, d'assistance sociale, de propagande et du travail. Overy estime à 1 017 000 les fonctionnaires au service du Reich<sup>810</sup>. Cet aveuglement est lisible dans la description des SS présents à la gare : Buback ne trouve aucune expression dans leur regard, si ce n'est « le souci de ne pas se tromper dans leurs comptes »<sup>811</sup> ou « des yeux vides »<sup>812</sup>. Lorsqu'il observe autour de lui les Tchèques soumis à leur destin, il les trouve « dignes » et même « sublimes »<sup>813</sup> puis décide de rester parmi eux pour pouvoir être le témoin des exactions à la fin du conflit<sup>814</sup> ou alors

---

<sup>806</sup> *Ibid.* p. 489.

<sup>807</sup> *Ibid.* p. 489 : « Il ne serait pas conforme à sa dignité d'être humain de se sauver en livrant quelqu'un d'autre à la roulette de la mort. Il cesserait d'être lui-même s'il le fallait. »

<sup>808</sup> *Ibid.* p. 488.

<sup>809</sup> Overy, Richard, *Atlas du IIIème Reich, 1933-1945. La société allemande et l'Europe face au système nazi*. Collection Atlas/Mémoires, Paris, Éditions Autrement, 1999, pp. 30-32.

<sup>810</sup> *Ibid.* p. 42.

<sup>811</sup> *HM., op.cit.*, p. 490.

<sup>812</sup> *Ibid.* p. 491.

<sup>813</sup> *Ibid.* p. 490 : « Il lisait sur leur visage que les Tchèques comprenaient ce qui se passait. Pourtant, aucun d'eux ne laissait passer le moindre signe de peur. Comme s'ils avaient tous compris qu'ils ne leur restaient plus que leur dignité, ils employaient leurs forces à la préserver. Les quatre sur lesquels le sort n'était pas tombé dissimulaient leur soulagement et le cinquième sa peur de la mort. [...] Buback dut reconnaître qu'ils se montraient sublimes dans cette épreuve qui devait si absurdement décider de leur vie ou de leur mort. »

<sup>814</sup> *Ibid.* pp 487-488 : « Par ailleurs, son témoignage personnel sur la manière dont les Allemands se comportaient avec les Tchèques à ce moment critique pouvait avoir une grande importance pour sa conversation

pour enfin expier sa culpabilité en offrant sa vie à la place de celle d'un tchèque innocent<sup>815</sup>. La mort, et non pas le suicide, fait figure pour Erwin Buback de réparation envers les peuples occupés et victimes de la violence nazie. Ses efforts tendent ardemment vers ce moment, car il attend la libération de sa culpabilité personnelle. Lorsqu'arrive son tour, il pense « Justice allemande, désigne-moi ! »<sup>816</sup> Or, cette phrase ne veut rien dire. Nous l'avons vu plus haut, la justice a été plus que pervertie sous le Troisième Reich, elle a été inversée au profit des criminels et prône une violence gratuite. Elle utilise la violence comme punition pour des actes faussement coupables, comme par exemple lorsque le village de Lidice a été anéanti parce qu'il aurait été coupable d'avoir accueilli des résistants impliqués dans l'attentat ayant coûté la vie à Heydrich. De même, sous ses traits maladroits, Rypl pense être admiré pour ses crimes visant des Allemands, puisqu'en ces jours incertains, la justice n'est plus pour personne<sup>817</sup>. La pseudo justice allemande n'exauce pas les vœux de Buback puisqu'il n'est pas exécuté. C'est à ce moment-là qu'il choisit de révéler ses liens avec la Gestapo<sup>818</sup> et qu'il fait face à Meckerle, qui supervise lui-même ces exécutions. Les voici à nouveau en opposition. À partir de cet instant, « la chasse aux civils allemands »<sup>819</sup> avait commencé, expression de la vengeance des années d'oppression mais aussi réaction immédiate aux événements de la gare. Buback a échoué, il n'a pas encore expié et s'en retourne écouter les divagations de Grete sur leur avenir commun. Celle-ci se protège de la réalité de cette journée en imaginant leur vie future à Sylt, consacré à faire le bien. Elle déclare à Buback : « Toi, au moins, tu t'es un peu battu contre la méchanceté. Moi, je n'ai jamais essayé. »<sup>820</sup> Son euphémisme – elle évoque la méchanceté quand il est question de barbarie – nous montre qu'elle ne s'est jamais rendue compte de ce qui se jouait autour d'elle. Grete est une affabulatrice, elle s'est inventée une vie pour palier la pauvreté de la sienne<sup>821</sup>. Il est difficile

---

avec Meckerle. » et « Buback reçut un coup violent à l'épaule. Il le conforta dans son intention de vérifier par lui-même la manière dont agissaient ses compatriotes. »

<sup>815</sup> *Ibid.* p. 489 : « S'il était le cinquième du lot, il ne révélerait pas son identité »

<sup>816</sup> *Ibid.* p. 490.

<sup>817</sup> *Ibid.* p. 534 : En observant le corps de Buback attaché à la lanterne, Rypl délire : « Il voulait se rappeler ce qu'il y avait d'unique dans le moment présent. Il n'était plus le factotum inconnu de la cave du théâtre. Il se trouvait à présent sur une scène où on l'admirait et où on le craignait, juste avant une entrée comme personne n'en avait encore jamais vue ici. » Son équipe de brigands démontre bien que certains adhèrent à cette violence, une violence qui était aussi une réalité de l'époque. Pas d'amalgame toutefois entre meurtrier psychopathe, Tchèques et Allemands.

<sup>818</sup> *Ibid.* p. 490 : « Lorsqu'on voulut le chasser vers le hangar, il chercha enfin dans la bonne chaussette et s'adressa au garde d'un ton si dur que celui-ci ne regarda même pas ses papiers. »

<sup>819</sup> De retour auprès de Grete, Buback ne peut chasser de son esprit la scène de la gare, dont le dénouement a été occulté par une ellipse. Meckerle, qui est encore son supérieur, a vraisemblablement poursuivi les exécutions.

<sup>820</sup> *Ibid.* p. 500.

<sup>821</sup> *Ibid.* p. 528-529 : Après avoir raconté à Buback avoir épousé un certain Hansi, puis l'avoir quitté pour un acteur plus âgé et avoir eu une liaison platonique avec un aristocrate italien, elle lui avoue : « Hansi m'a autrefois préféré son ami, et s'ils ne sont pas morts, ils doivent encore s'aimer en secret ; ce mafioso de Rome a couché une fois avec moi avant de se barrer [...] Martin Siegel [...] est resté amoureux de sa belle jeune femme jusqu'à sa mort horrible et celle de son chien, que sa veuve, effondrée de douleur, m'a racontées ensuite ; peu à peu, ces histoires sont devenues mon propre passé. »

de croire en ses sentiments de culpabilité et en ses projets humanistes, d'autant plus qu'elle vient d'avaler quelques somnifères pour mettre fin à ses jours. Elle qui souhaitait se suicider de façon rapide avec le pistolet offert par Meckerle préfère ici avaler des cachets, juste avant que Buback ne la trouve et ne la sauve. Cette mise en scène – elle est « couchée la renverse » sur le lit, « les yeux au plafond »<sup>822</sup> et ne regarde pas Buback lorsqu'il entre mais commence un nouveau monologue – laisse le lecteur perplexe : que représente Grete dans ce roman, sinon la nouvelle raison de vivre de Buback ? Elle ne représente rien pour l'Allemagne, elle n'est ni coupable ni innocente, ni porteuse d'espoir ni critique virulente de son pays. Elle rêve et semble perdre la tête. Lorsque Buback ferme les yeux à ses côtés, il revoit la gare et les victimes : une « moisson parfaitement ordonnée, ce rectangle presque parfait de corps fraîchement fauchés »<sup>823</sup> alors que Grete veut « restituer le bien » en recommençant à danser. Cette scène absurde prend fin lorsque Buback se rend compte de son état et la force à vomir. À son réveil, elle avoue ses mensonges à Buback, qui n'a pas le temps de répondre puisque la sonnette de la petite maison retentit. Buback cache Grete sous le lit, et pensant pouvoir encore se protéger grâce à ses papiers (soit ceux de la Gestapo, soit son laissez-passer établi par Beran), ouvre la porte à l'assassin.

En trois courts chapitres nous est contée la fin de Buback. Le tueur de veuves lui fait face et pense : « LA NOUVELLE ÉPURATION ! »<sup>824</sup>. Il met ensuite sa vengeance en œuvre en ligotant « l'assassin nazi » et en le pendant par les jambes à une lanterne. Si Buback n'a jamais physiquement tué quelqu'un de ses mains, il était toutefois au courant de la violence du service pour lequel il travaillait. Toutefois, la qualification d'« assassin nazi » le met en parallèle avec le réel assassin du récit, qui lui se considère porteur d'une mission prophétique<sup>825</sup>. Le chapitre suivant suit la perspective de Buback. Pendu par les pieds, il décrit la situation comme moins inconfortable qu'il n'y paraît : son sang bat « agréablement » dans sa tête, ses chevilles « cessent [...] de lui faire mal », il est « curieux » et observe la scène de l'extérieur, comme si « cela ne le dérangeait pas »<sup>826</sup>. Buback le Tchèque observe-t-il Buback l'Allemand de la Gestapo ? Toujours est-il qu'il considère cela comme un « spectacle »<sup>827</sup>, impatient d'en découvrir la fin : « L'agréable odeur de terre mouillée et de verdure fut recouverte par la puanteur âcre de l'essence. Il devina ce qui allait se passer et se demanda avec curiosité s'il réussirait à ne pas crier. Grâce aux vapeurs d'essence, il se sentait

---

<sup>822</sup> *Ibid.* p. 499.

<sup>823</sup> *Ibid.* p. 501.

<sup>824</sup> *Ibid.* p. 533, en majuscule et en italique dans le texte.

<sup>825</sup> *Ibid.* p. 533 : « Pourquoi ne pas chasser avec leurs propres flambeaux les ténèbres qu'ils avaient apportées ici. »

<sup>826</sup> *Ibid.* p. 533.

<sup>827</sup> *Ibid.* p. 533.

légèrement anesthésié. »<sup>828</sup> Buback voit en cette mise en scène l'opportunité de se faire pardonner, en mourant des mains d'un Tchèque dont il ignore qu'il s'agit du tueur recherché depuis le départ. Il ne ressent rien, ne se débat pas et ne cherche pas à se défendre. Seuls lui manquent des sentiments : il n'est ni heureux, ni en colère lorsqu'il voit l'allumette se rapprocher de lui<sup>829</sup>. À l'arrivée de Morava, les lanières attachant le corps de Buback cèdent et il tombe sur le corps de Rypl, abattu par Grete<sup>830</sup>. Celle-ci sera ensuite sauvée des expulsions sauvages par Jan Morava, qui regrette l'attitude des traîtres, de ceux qui, en se mettant du côté des vainqueurs, réussirent à s'échapper<sup>831</sup> sans être punis.

Erwin Buback est donc le second héros de ce roman, dans le sens où il est, avec Jan Morava, le second personnage principal du récit, celui que le lecteur va suivre durant une période de sa vie qui le transformera. S'il est dans un état proche de la léthargie et de la dépression au début du roman, l'action va faire de lui un autre homme puisqu'il réapprendra à aimer mais, surtout, il reviendra sur son engagement et ses convictions premières quant au national-socialisme. En ce sens, nous pourrions même dire qu'Erwin Buback vit une véritable révolution, au sens copernicien du terme, c'est-à-dire que le monde dans lequel il vivait va opérer un changement radical. De fervent partisan du régime nazi et de la politique du « Heim ins Reich », Buback va devenir un martyr, prêt à payer de sa vie la culpabilité allemande qu'il porte en lui. Ce changement nous amène alors à nous interroger : et si cet homme prêt à sacrifier sa vie pour sa patrie, qui n'est pas l'Allemagne nazie mais une nouvelle Allemagne qu'il voudrait débarrassée de violence, était le véritable héros du roman ? Ce personnage met en lumière l'objet du roman de Pavel Kohout : il s'agit là d'un réquisitoire pour la réconciliation et surtout pour la nuance : tous les Allemands ne sont pas coupables. De fait, Buback ne profère jamais une insulte à l'encontre des Tchèques ou des Juifs, il n'est pas violent physiquement et s'excuse à plusieurs reprises pour le monde qu'il a malgré tout contribué à forger en tant qu'agent de liaison de la Gestapo. La traversée du camp de Terezín le met mal à l'aise, tout comme l'aveuglement idéologique de Meckerle, son contrepoint dans le récit. Buback n'est donc pas le seul Allemand du récit, mais il est le seul à se démarquer des autres, en n'élevant jamais la voix par exemple, puis en nouant une relation amicale avec Morava. Il sait tout à fait que cette relation est vaine mais il tient à montrer aux Tchèques une

---

<sup>828</sup> *Ibid.* p. 534.

<sup>829</sup> *Ibid.* p. 534 : « Seul le dérangeait le fait qu'il ne ressent rien de sublime qui aurait couronné son existence. »

<sup>830</sup> *Ibid.* p. 536 : « Grete Baumann tenait toujours son arme levée et regardait, immobile, la fournaise. Le corps qui s'y trouvait commença à se ratatiner et à bouger comme s'il faisait des mouvements de gymnastique. Lorsque les lanières brûlèrent, il tomba et enlaça avec ardeur le cadavre de Rypl. »

<sup>831</sup> *Ibid.* p. 541 : Morava mentionne les opportunistes lorsqu'il parle de « ceux qui s'étaient joints aux vainqueurs qu'après coup pour récolter ce qu'ils n'avaient pas semé et se venger de ce qu'ils n'avaient pas souffert ; c'était affreux de rencontrer ton assassin parmi eux, mon amour, heureusement, il est mort, tué par cette Allemande qui nous a aidés et que j'ai pu aider à mon tour. »

nouvelle image des Allemands, qui ne serait pas celle d'un nazi. Cette révolution, exprimée dans le récit par deux épiphanies, c'est-à-dire prise de conscience soudaine qu'un changement est nécessaire, ne le mène tout de même pas à changer radicalement de comportement – il ne se retourne pas contre le Troisième Reich par exemple – puisque'il se sent étrangement lié au serment qu'il a juré au Führer, même lorsque celui-ci n'est plus. Pavel Kohout cherche-t-il à l'excuser en mettant en avant la politique d'embrigadement menée par le régime hitlérien ? Si c'est le cas, il n'excuse qu'un personnage sur tous les représentants de l'Allemagne présents dans le roman et qui eux, continuent à croire aux armes miracles, tels Meckerle et Kroloff. Kohout n'excuse rien, il cherche à comprendre et à trouver une voie pour l'avenir, une voie qui passerait par la reconnaissance objective de la culpabilité ou de l'innocence de chacun. Dans un ouvrage intitulé *Verständigen, verstehen, versöhnen. Basis gelebter Nachbarschaft*, Walter Rzepka, juriste allemand et membre de l'Ackermann-Gemeinde, revient sur la réconciliation entre les deux nations voisines et précise qu'il s'agit avant tout d'un travail personnel : « Le devoir de chaque représentant d'une nation d'œuvrer à la compréhension et la réconciliation entre les peuples n'est pas seulement différent pour tout un chacun en vue de sa seule étendue. Les différences se font jour également suivant la place de chacun dans la société. Le rôle des personnalités du gouvernement, de l'État et de l'Église est particulièrement important. »<sup>832</sup> Ce processus doit donc s'effectuer en deux temps parallèles : les citoyens doivent prendre conscience des torts infligés, puis les dirigeants d'un État doivent alors exprimer au nom du peuple cette culpabilité afin de mener un dialogue officiel avec l'autre. C'est ce premier pas qu'effectue Buback dans le roman. De même, en mettant en scène les exactions commises à l'encontre des civils allemands par les Tchèques, l'auteur nous donne à voir l'étendue de la violence, qui n'est pas alors l'apanage d'une nation, tout comme l'adhésion au régime nazi, puisque l'auteur n'oublie pas de donner vie à deux personnages représentant les collaborateurs de l'époque, Matulka et Vasta.

Erwin Buback n'est pas un adolescent ou un jeune adulte comme l'est Morava au début du récit. Il est un homme d'âge mûr, qui semble considérer que sa vie est derrière lui. Depuis le décès de sa famille, il est plongé dans un immobilisme duquel vient le réveiller la première des bombes tombant sur Prague. Toutefois, à son réveil, il reprend le fil sa vie au même point que Morava : il tombe amoureux, se libère de son supérieur et du serment prêté à Hitler pour expier sa culpabilité en mourant brûlé vif au cours de la libération de Prague. Conscient de ce qu'il représente aux yeux des Tchèques, il tente de racheter l'image des Allemands en faisant le sacrifice de sa vie. Contrairement à Morava, sa trajectoire est ascendante et ne connaît pas

---

<sup>832</sup> Rzepka, Walter, *Verständigen, verstehen, versöhnen. Basis gelebter Nachbarschaft*, Munich, Ackermann-Gemeinde, 2008, p.13.

de point de rupture puisque ceux-ci sont derrière lui : la mort de son épouse et de sa fille, son épiphanie brutale une nuit à Brno. Tout comme l'inspecteur tchèque en revanche, il cherche un sens à sa vie et le parallèle entre les deux personnages est saisissant : Buback perd sa famille, retombe amoureux, de Jitka puis de Grete, et redéfinit le sens de sa vie après une première nuit avec Grete. Son amitié naissante avec Morava le pousse à revoir un peu plus ses convictions, il est arrêté par des Allemands lors de la révolte de Prague et se pose sans cesse la question de sa propre culpabilité ainsi que du sort des civils ; puis il échappe à la mort et se met en quête du tueur. Enfin, il fait la paix avec lui-même alors qu'il est sur le point de mourir. De son côté, Morava tombe amoureux de Jitka, avec laquelle il souhaite fonder une famille, leur première nuit d'amour le ramène à son « existence terrestre », l'amitié naissante avec Buback le trouble et lui fait reconsidérer sa vision des Allemands. Il perd ensuite Jitka et le bébé qu'elle portait, est arrêté par des Allemands lors de la révolte de Prague et vit au plus près la violence civile des Tchèques contre les Allemands alors qu'en lui résonne sans cesse la question de la culpabilité des Allemands et de leur avenir. À la fin du récit, Buback est un homme seul. Finalement ces deux personnages se ressemblent et font face aux mêmes épreuves, seule leur identité étatique change, celle de Buback ayant été façonnée par un état totalitaire, ce qu'il rejette violemment au fil du récit. Sa formation est bel et bien achevée, puisqu'il accepte ce qu'il est pour les autres, à savoir un coupable. Il accepte également ce qu'il était et renoue avec son identité tchèque, hérité par sa mère. Il meurt en ayant reconstitué sa personnalité totale : allemande et tchèque, coupable et expiatrice. Ce parcours fait de lui un réel héros de roman de formation, puisque malgré les circonstances et ses engagements premiers, il a su trouver le chemin de la liberté de l'âme et de la rédemption.

## I.7. L'assassin ou la question du genre littéraire

Le portrait que dresse Pavel Kohout des derniers jours de l'occupation de Prague ne saurait être complet sans la figure de l'assassin, qui reste toutefois un personnage secondaire dans le cadre de notre étude. Il convient pourtant de revenir sur cette invention de l'écrivain, car il est le représentant du déclin des valeurs comme nous l'explique Pavel Kohout: le titre *L'Heure étoilée du meurtrier* fait référence « à la meilleure des époques pour les meurtriers, qu'ils soient des pervers tuant des veuves, ce pour quoi ils devraient normalement être punis, ou des « patriotes » tuant des Allemands, ce pour quoi ils pourraient être considérés comme des héros. »<sup>833</sup> Or, le personnage du tueur de veuves représente ici les deux catégories de meurtriers : il est le pervers qui va commettre des crimes sadiques envers des veuves pour venger sa mère, puis le « héros » d'un groupe qui se constitue autour de lui en tuant des Allemands au gré de ses pulsions. Comment est-il passé de l'un à l'autre et quelle est sa fonction dans notre récit ?

Pour représenter ce personnage qui est à l'origine de la rencontre entre Morava et Buback, Pavel Kohout ne procède pas autrement que pour les deux personnages principaux et lui consacre à chaque fois un court chapitre. Au fil du récit, il est donc imbriqué entre les chapitres consacrés à Buback et à Morava. Ce sont ses crimes qui lient les deux personnages, tous comme ce sont les crimes du Troisième Reich qui lient et séparent à la fois Morava et Buback. Le roman s'ouvre toutefois sur ce personnage et son premier crime, celui d'Elisabeth von Pommeren. Dans ce chapitre d'exposition, nous ne retrouvons pas encore ce qui caractérise ce personnage, soit son monologue intérieur permanent, incompréhensible au premier abord et qui met le lecteur à la place de l'enquêteur. Dans le deuxième chapitre qui lui est consacré, le tueur, Antonin Rypl, vient de procéder au meurtre de la Baronne et, assis sur un banc, observe ce qu'il considère comme un « tableau de conte de fées »<sup>834</sup>. Très vite, ses rêveries sont interrompues par des passages en majuscules et en italique, mettant tout d'abord l'accent sur sa folie : « Il n'était pas un criminel, il était un INSTRUMENT. Il avait

---

<sup>833</sup> Réponse reçue le 6 mars à la question : « En français, votre roman a pour titre *L'Heure étoilée du meurtrier*. Cette traduction me semble insatisfaisante car elle ne correspond pas vraiment au récit : il ne s'agit pas ici seulement du tueur de veuves mais de tous ceux qui ont tué ou qui vont tuer. Qui sont ces meurtriers que vous évoquez ? »

<sup>834</sup> *HM., op.cit.*, p. 23 : « Un tableau de conte de fées s'offrait à lui du petit banc sur la rive de la Vlata à Smichov. Une vue semblable à celle qu'on pouvait avoir d'une loge de théâtre ! pensa-t-il. »

été choisi pour la REDEMPTION. »<sup>835</sup> Apparaît alors un personnage qui vient guider ses gestes : « ELLE ».<sup>836</sup> Cette femme avec laquelle il va mener un dialogue incessant<sup>837</sup> n'est autre que sa mère, qu'il venge ici d'avoir été abandonnée par un compagnon infidèle, mais il s'agit aussi de Sainte Reparata, une martyre représentée sur un tableau dans l'église de son village et dont le prêtre a signalé la disparition à la police tchèque<sup>838</sup>. Cet homme est donc incapable de vivre dans la réalité et évolue dans la névrose : non seulement il parle avec sa mère défunte mais en plus, il perçoit ses réponses. De plus, une martyre de 15 ans lui sert de modèle pour tuer des femmes de façon particulièrement violente et cruelle. Rypl tire satisfaction de tous ces crimes<sup>839</sup> qui lui servent à « réparer » l'affront qu'il a vécu lors de son premier meurtre, ce qu'il appelle « la mésaventure de Brno »<sup>840</sup> : alors qu'il engage la conversation avec une jeune veuve dans un train, il se croit choisi par elle pour partager sa vie et va précipitamment la demander en mariage. Le refus de la jeune femme lui fait perdre le contrôle et Rypl la tue, comme le relate le prêtre lors de l'interrogatoire de Morava et Buback : « C'était une brève rencontre dans un train. Un homme normal n'y aurait vraisemblablement pas attaché d'importance, mais lui, dans son inexpérience, y vit un signe du destin. [...] Il avoua cet amour à sa mère. [...] Elle essaya de dénigrer les veuves, les femmes convenables encore en deuil qui volaient les maris et les fils. Malgré tout, pour la première fois, il trouva le courage de se révolter et de partir. Hélas, chez une bien aimée qui n'existait que dans ses rêves. »<sup>841</sup> Les journaux, en relatant son crime, le font passer pour un « débile mental », bien loin de l'image de héros qu'il se fait de lui-même. Depuis ce crime commis 20 ans auparavant, Rypl a trouvé dans le tableau de la sainte une nouvelle source d'inspiration et poursuit ses meurtres dans le but de sortir de la masse, de faire parler de lui. Il

---

<sup>835</sup> *Ibid.* p. 24.

<sup>836</sup> *Ibid.* p. 25.

<sup>837</sup> Voici quelques exemples de sa folie : p. 33 : « Il l'informa en chuchotant de la manière dont il avait rempli sa mission. Comme il s'y attendait, il obtint des félicitations. » ou encore p. 188 : « Elle le félicita abondamment. Oui, il pouvait être fier de lui ! »

<sup>838</sup> *Ibid.* p. 267 : « Le peintre baroque avait peint à l'huile, avec une fidélité choquante, ce qu'à juste titre le commissaire principal Beran hésitait à rendre public. Ils avaient devant les yeux presque le même autel funèbre que ceux que le tueur de veuves avait laissés sur les lieux de ses crimes quoique celui-ci disposât d'accessoires antiques. Les deux seins de la martyre avaient été coupés et ses intestins enroulés sur un dévidoir. Au-dessus, l'artiste inconnu avait peint une colombe blanche qui s'apprêtait à s'envoler du moignon sanglant du cou. » Après avoir commis le premier meurtre du roman, le tueur pense, p. 25 : « On ne pouvait pas décrire une chose pareille simplement avec des mots. L'idée qu'ils [la police en publiant une photo du corps] lui procureraient d'eux-mêmes une preuve l'excita : ce serait une représentation parfaitement fidèle de son œuvre, très semblable à L'IMAGE qu'ELLE lui avait fournie autrefois comme modèle. ». Ce tableau est mentionné par la mère de Rypl lorsque celui-ci lui avoue son amour pour une veuve rencontrée dans le train, p. 270 : « Elle souhaitait que ces veuves connaissent le sort de Reparata » À noter qu'en français on trouve l'appellation « Sainte Reparate » et non « Reparata ».

<sup>839</sup> *Ibid.* p. 41 : « Il éprouva du soulagement et de la fierté » ou encore p. 52 : « De nouveau, il fut envahi par le délicieux sentiment qu'il Y était arrivé. »

<sup>840</sup> *Ibid.* p. 52.

<sup>841</sup> *Ibid.* pp. 269-270 : « -Elle n'était pas seule ? tenta de deviner Morava

- Elle l'était ce soir-là, hélas. Et lorsqu'un homme qu'elle ne reconnaissait plus lui fit à la porte une demande en mariage, elle se moqua de lui... »

n'a en effet de cesse de penser aux articles à paraître dans les journaux<sup>842</sup>. Seulement, ses espoirs vont se trouver contrariés par la volonté de Beran de ne pas effrayer inutilement les femmes vivant à Prague et aucun article ne lui sera dédié, ce qui ne fait que renforcer sa détermination, qui gagne en justification mystique. De fait, il considère sa mission comme une mission d'utilité publique puisqu'il désire « purifier » le monde en le débarrassant des veuves : « Ce n'est qu'ainsi que les femmes coupables auraient peur et feraient pénitence. S'amélioreraient. Modèle qui serait de plus en plus suivi jusqu'à ce que le monde soit PURIFIÉ. »<sup>843</sup> Rypl s'érige lui-même, ainsi que ses pulsions criminelles et sa façon de procéder, en « modèle » : il souhaite que d'autres que lui fasse la même chose afin de libérer le monde de ce qu'il considère comme un fléau : les veuves. Ce personnage, qui érige ses pulsions criminelles en idéologie machiste, et non raciste pour le moment, est un pendant aux crimes de masses nationaux-socialistes. La violence inhérente à Rypl fait écho à la violence du Troisième Reich et à des personnages tels de Meckerle ou Kroloff qui ne jurent que par elle. Ce qui le différencie des nazis du récit, c'est que Rypl est clairement névrosé. Nous avons ici affaire à un psychopathe, à savoir une personne dont le but est de détruire autrui sans éprouver aucun sentiment de culpabilité, en d'autres termes, une personne considérée comme étant malade. Rypl, qui tue de ses propres mains, souhaite ériger le meurtre en valeur et le récompenser, puisqu'il agit selon lui pour le bien. Les catégories du bien et du mal sont inversées une fois de plus pour cet homme, ce Tchèque qui représente ici la violence extrême. Après le deuxième meurtre du récit, il s'englué dans une réflexion sur ses actes et les justifie ainsi : « Il aurait bien du mal à les [la police] convaincre qu'il incarnait LE BIEN. Il serait condamné aussi facilement que ces centaines de gens ordinaires qu'on jugeait à présent alors même qu'ils n'avaient pas entrepris comme lui d'essayer de triompher DU MAL. »<sup>844</sup> Ce choix est extrêmement judicieux de la part de Pavel Kohout, qui choisit pour personnages principaux deux personnages tchèques, Morava et Rypl, aux antipodes l'un de l'autre. Buback vient compléter ce portrait de la Tchécoslovaquie, puisqu'il est issu d'un mariage mixte. Ainsi Pavel Kohout nous donne-t-il à voir un éventail complet de la population du Protectorat à cette époque, composée de héros tchèques et allemands (Jan Morava et Erwin Buback), de leurs pendants féminins (Jitka Modra et Grete Baumann), des nazis fanatiques en présence sur le territoire (Meckerle), de collaborateurs qui craignent pour leur avenir (les policiers tchèques que Morava rencontre à Brno, Matulka et Vasta) et de la représentation du mal et de la violence physique avec Antonin Rypl.

---

<sup>842</sup> *Ibid.* p. 113 : Après son deuxième meurtre, il pense : « Il songea à ce qu'on écrirait *SUR LUI* le lendemain. »

<sup>843</sup> *Ibid.* p. 144.

<sup>844</sup> *Ibid.* p. 145.

Au fil du récit, Rypl voit sa mission changer : il ne s'agit plus pour lui de débarrasser le monde des veuves mais des Allemands. Aux premières heures de la révolte de Prague, il se constitue autour de lui un groupe de marginaux qui le soutiennent dans son entreprise et aux yeux desquels il devient un héros, comme il en a toujours rêvé. Les hommes qui l'entourent sont aussi simples dans leur réflexion que lui puisque celle-ci se limite à des phrases telles que : « Les Allemands ne sont pas des êtres humains ! »<sup>845</sup>. Sa violence s'affiche alors sans retenue, et avec son groupe de nouveaux camarades, cette lutte contre les Allemands va commencer par le mener chez la femme de l'employeur de l'un d'eux<sup>846</sup> puis le guidera enfin vers Buback, qui sera sa dernière victime. Ce personnage a pour but de réunir Buback et Morava. Nous pourrions dire que c'est un personnage fonctionnel, car sans lui, il n'existerait pas de relation d'amitié entre le Tchèque et l'Allemand, relation en évolution constante qui sous-tend le roman et amène avec elle la question de l'après, de l'avenir de ce voisinage millénaire détruit par la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, il révèle aussi que la violence est présente des deux côtés de la frontière. Certes, Morava est le héros principal, le « gentil », mais Buback fait aussi office de héros, car il expie. Le meurtrier initial, tchèque, n'est là que pour équilibrer les forces en présence et ne joue pas un rôle fondamental dans le récit sinon à nous donner à voir le jeu de miroir mis en place dans la narration. Nous l'avons dit, le roman est constitué de courts chapitres consacré à l'un des personnages et ces chapitres s'entremêlent, nous permettant d'observer le récit à travers deux, voire trois perspectives différentes<sup>847</sup>. Rypl nous montre comment a lieu l'un des événements fondamentaux du récit pour la construction du personnage de Jan Morava, à savoir l'assassinat de Jitka Modra et de Chebesta, policier tchèque. Le rythme haletant des courts chapitres laisse à peine le temps au lecteur de comprendre que l'héroïne est la dernière victime féminine de Rypl que le personnage raconte lui-même, et pour lui-même et les voix qui l'entourent, comment s'est passé ce double meurtre<sup>848</sup>. Plus loin, en observant la scène du crime, Morava ne pourra s'empêcher de remarquer le vase brisé avec les fleurs qu'il venait d'offrir à sa compagne<sup>849</sup>. Ce vase est mentionné dans la description que fait Rypl du meurtre et vient rattraper Morava

---

<sup>845</sup> *Ibid.* p. 407.

<sup>846</sup> *Ibid.* p. 431 : En observant l'Allemande allongée et attachée à son lit, Rypl entreprend de montrer à ses camarades comment il tue et pense : « *MES DEUX MISSIONS SE SONT CONFONDUES* »

<sup>847</sup> A la page 122, nous avons déjà démontré comment la fin de l'épisode de la radio était relaté à travers trois personnages différents : Kroloff, Morava et Beran.

<sup>848</sup> *Ibid.* p. 283 : « Mais elle [Jitka] fit alors quelque chose à quoi il ne s'attendait pas. En courant autour de la table, elle attrapa des deux mains un vase de porcelaine avec des fleurs. Elle le lança par la fenêtre avec une telle violence qu'il traversa aussi la vitre extérieure. [...] Sans se laisser troubler, il revint d'un bond à la porte de la cuisine vers laquelle elle avait couru. Il arriva à temps pour lui enfoncer son couteau sans le dos. Elle tomba sur le sol, comme abattue. *ET D'UNE !* »

<sup>849</sup> *Ibid.* p. 288 : « Ils [Buback, Morava et Litera] regardèrent tous les trois quelques secondes les éclats de verre et de porcelaine. Des œillets étaient éparpillés entre les débris... C'est moi qui les lui ai offerts, songea Morava, pour la féliciter de son courage lors de sa première opération. »

lorsqu'il découvre la scène du crime. Cet objet fait le lien entre les différentes perspectives du récit et positionne la caméra du narrateur dans plusieurs angles différents, ici sous celui de Rypl comme sous celui de Morava. Rypl sert alors à placer la caméra dans tous les angles possibles. Sans avoir besoin d'être beaucoup retravaillé, ce roman pourrait alors faire l'objet d'une adaptation filmique, tant les scènes décrites le sont au pluriel ou alors de façon théâtralisée, comme lors du court épisode avec Hinterpinchler<sup>850</sup>.

Tout comme le personnage de Marleen/Grete, qui ne vient que compléter l'image de cette Tchécoslovaquie protéiforme, mais qui sert surtout à révéler les sentiments amoureux dont Buback est capable, ce qui le différencie des autres nazis et fait de lui un être humain. Si, à la fin du récit, Grete exprime ses sentiments de culpabilité envers le peuple tchèque pour les crimes commis par le régime nazi, le lecteur ne peut s'empêcher de douter de sa sincérité puisqu'elle ne peut refréner le besoin de demander un service, en d'autres termes une protection, pour avoir joué le rôle de la veuve en alternance avec Jitka. Ce qui ressort avant tout de ce personnage est son mal-être et même sa névrose : Grete ment sans cesse, à commencer par son prénom, car elle dit s'appeler Marleen, puis sur sa vie sentimentale et son passé. Enfin, elle se noie dans ses différentes addictions à l'alcool, à la cigarette, à Buback. Grete n'est pas une femme libre, ni pure de caractère comme l'est exagérément Jitka, qui fait ici office de parangon de vertu, mais une femme à l'identité brisée, à l'identité absente même car elle se nourrit de celle des autres. Le conflit mondial lui a pris son essence, elle ne sait plus ou pas qui elle est et vole pour ainsi dire la vie des autres. Le choc et la violence de la Seconde Guerre mondiale ont empêché la personnalité de cette femme de se développer et elle se voit elle-même comme plusieurs autres : la femme adorée par son mari alors que celui l'a quittée pour un autre homme, celle qui réveille la passion chez les hommes alors que sa vie sentimentale est un échec ou encore, la femme qui a vécu des drames sur le front alors qu'elle ne fait que chercher la protection d'autres hommes pour passer à travers le conflit. Grete n'a pas de famille, pas de sol fertile sur lequel elle pourrait se fonder, à l'image de Jitka, dont le personnage retourne sans cesse en pensées vers son foyer maternel. Les deux femmes s'opposent et complètent le tableau qui nous est dressé, exactement comme le font Buback et Morava.

L'identité de nos personnages est brisée, fragmentée en plusieurs morceaux : Morava le Tchèque se sent proche des Allemands lorsqu'il se remémore son enfance. Ce conflit l'a obligé à choisir entre deux nationalités qui auparavant vivaient ensemble. La Seconde Guerre mondiale l'empêche de grandir et de devenir un homme complet. Il ne cesse d'aller vers

---

<sup>850</sup> À la page 170 du présent travail, nous revenons sur le personnage d'Hinterpinchler, qui n'intervient qu'une fois dans le récit et qui est représenté de façon particulièrement caricaturale et théâtrale.

l'autonomie mais revient inlassablement vers un maître, que ce soit Beran, Buback ou enfin Svoboda. Sa formation est un échec car elle a été écrasée par la Seconde Guerre mondiale et par la politique de ségrégation particulièrement violente séparant les Allemands des Tchèques. Son histoire se termine sur un autre échec qui fait écho à l'expérience de Pavel Kohout lorsqu'il s'engage pour le communisme.

Buback quant à lui tente de réconcilier l'Allemand et le Tchèque qui sont en lui. Alors qu'au début du récit, il était complètement allemand, les circonstances de la guerre font qu'il revient peu à peu sur son engagement dans la Gestapo et pour le Reich. La culpabilité le ronge et sa quête de rédemption se termine par la mort, une mort qu'il a souhaitée, comme si elle pouvait racheter les atrocités du régime qu'il représente. Au fil du récit, contrairement à Morava qui porte le lourd deuil de Jitka et de leur bébé, Buback s'est ouvert à la fois aux sentiments qu'il croyait disparus mais aussi au Tchèque en lui, en croisant sa perspective d'Allemand avec celle des Tchèques, notamment lors de la traversée de Terezín. Il n'est plus seul à la fin du récit et semble s'être réconcilié avec lui-même puisque c'est avec plaisir qu'il devient Erwiń Bubać. Son identité fragmentée s'est donc unifiée pour un court instant.

Buback et Morava se sont croisés : l'un chute après une trajectoire ascendante et croise dans sa chute l'autre, qui reprend le fil de sa vie. Ils ont échangé leur histoire puisqu'ils vivent des événements complètement parallèles : tous deux perdent leur famille, ils vivent une même épiphanie après une nuit d'amour, sont ensuite emmenés par des Allemands dans les rues de Prague et enfin, les deux personnages sont dans une réflexion permanente quant à la guerre et à leur rôle respectif, posant la lourde question de la réconciliation.

Ce roman estampillé « thriller », autrement dit roman policier ou roman à suspense l'est-il alors à tort ? *L'Heure étoilée du meurtrier* est bien un roman, soit si l'on s'en réfère à une définition basique, « un récit, en prose, d'aventures imaginaires »<sup>851</sup>. De fait, les aventures de nos personnages, même si elles sont vraisemblables – et pour cause : certaines ont même été vécues par l'auteur en personne, comme l'épisode de la radio – sont le fruit de l'imagination de cet auteur, tout comme ces personnages, fictifs. Le récit commence toutefois non pas par la présentation de l'un des personnages, ni par une description de paysage ou du contexte historique mais par un meurtre, particulièrement cruel par ailleurs. L'enquête visant à résoudre ce meurtre fait alors entrer en scène nos deux personnages principaux, Erwin Buback et Jan Morava. Si l'on se réfère à la définition que propose Marc Lits, professeur de communication à l'université catholique de Liège et directeur de l'Observatoire du récit médiatique, nous avons alors réunis ici tous les ingrédients du roman policier : « Construit

---

<sup>851</sup> Bénac, Henri, *op. cit.*, pp. 427-440.

selon une structure en deux parties, le roman policier inscrit en son centre narratif un acte d'origine criminel. Cet acte délictueux, souvent commis en milieu urbain, soulève auprès du lecteur qui s'investit dans les protagonistes de l'enquête, des interrogations sur la mort, sur sa propre mort. »<sup>852</sup> Cet « acte délictueux » a lieu dès le début du roman, voire même avant le début du récit<sup>853</sup> et sera l'objet de la narration, dans un temps restreint. Il y a donc unité de lieu, de temps et d'action, à la manière de la tragédie. De même, le roman policier se rapproche de roman noir en ce sens qu'il se solde rarement par une fin heureuse, comme le rappellent Elfriede Müller, écrivaine allemande, et Alexander Ruoff, historien allemand, dans leur ouvrage commun *Le polar français. Crime et histoire* : « Les romans ne se concluent jamais par un happy end, ils laissent au lecteur un arrière-goût amer. Le polar remet ainsi tout en question, sauf peut-être le sujet, qu'il réhabilite sans le laisser intact. »<sup>854</sup> Si nous nous référons à ces deux citations, qui se complètent et définissent précisément le roman policier, alors *L'Heure étoilée du meurtrier* est un roman policier : il s'ouvre sur le meurtre de la Baronne, qui donne lieu à une enquête et qui permet au lecteur de remonter le fil du récit pour comprendre et trouver la clé de l'énigme. L'accent est mis sur l'évolution de l'enquête de Jan Morava et se termine par la mort du tueur et la solitude de l'enquêteur. Que faire alors d'Erwin Buback, qui n'enquête pas vraiment sur le meurtre mais bien plus sur les agissements éventuels de la police Tchèque, et du contexte historique ? S'il n'est pas rare que le roman policier revienne sur un épisode historique douloureux et ses répercussions sur le présent, l'Histoire n'en reste pas moins à l'arrière-plan et le récit est toujours ancré dans le présent : « Dans le polar, les événements historiques sont rattachés à des destinées individuelles et ce sont en un sens des témoins de l'époque, des survivants qui agissent ou poussent à l'action. [...] Désillusions et sentiments d'angoisse pèsent sur la vision rétrospective et surtout sur les perspectives. »<sup>855</sup> Ici, la vision rétrospective de la Tchécoslovaquie tend à être idéalisée : dans cet avant, Tchèques et Allemands vivaient ensemble et les valeurs tchèques étaient encore respectées. De plus, Morava est un témoin direct des actions du récit, et non un survivant dont

---

<sup>852</sup> Lits, Marc, *Le roman policier. Introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*, Liège, Éditions du Céfal, 1999, pp. 73-103 : Le roman policier est construit de manière double puisqu'il met en scène à la fois le crime et le meurtrier et, de façon parallèle, l'enquête et l'enquêteur.

<sup>853</sup> *Ibid.* p. 74 : « Ayant lieu à propos d'événements qui se sont déjà produits et qu'il s'agit seulement de savoir retrouver, l'enquête du roman d'énigme sera tout intérieure, comme si c'était sur lui-même que le récit ne cessait de s'interroger » Ainsi, le roman policier se concentre sur lui-même sans faire de bonds dans le temps alors qu'il peut faire des bonds dans la narration afin de résoudre l'énigme. Marc Lits reprend ici une citation de Benoît Peeters. (Peeters, Benoît, *Le secret derrière la page*, communication non publiée, Colloque de Cerisy, 1982)

<sup>854</sup> Müller, Elfriede, Ruoff, Alexander, *Le polar français. Crime et histoire*, Paris, La Fabrique Éditions, 2002, p.28.

<sup>855</sup> *Ibid.*, pp. 32-33 : Elfriede Müller et Alexander Ruoff reviennent ainsi sur plusieurs pans de l'histoire qui inspirent particulièrement les auteurs contemporains et qui trouvent leur place en tant qu'arrière-plan de la narration, telles que le national-socialisme, la guerre d'Espagne, la guerre d'Algérie, Mai 68 ou encore les années Mitterrand : « Dans le polar, les événements historiques sont rattachés à des destinées individuelles et ce sont en un sens des témoins de l'époque. »

l'enquête ferait resurgir les blessures du passé. Dans le roman de Pavel Kohout, le contexte historique est fondamental puisqu'il sert le message de tolérance et de réconciliation des deux peuples. Sans ce contexte historique tel qu'il est développé ici – il est le présent du récit –, nous aurions alors affaire à une enquête banale d'un policier tchèque sur un tueur en série et l'enjeu serait alors la résolution de l'énigme que pose le tueur. Ici pourtant, si le tueur représente le mal, il n'est pas le mal absolu puisqu'il est supplanté par la domination nazie et les atrocités de la guerre. Il est une variation du mal qui n'a, au départ, rien à voir avec le conflit mondial. En se transformant en tueur d'Allemand, cette figure entre dans l'Histoire, puisqu'elle fait écho à des événements historiquement vérifiables, tels que la résistance au sein de la radio tchèque ou encore les exactions dont en été victimes les civils allemands. Et le roman de glisser vers un nouveau genre, le roman historique. Gérard Gengembre, professeur de littérature française à l'université de Caen, propose pour le roman historique la définition suivante : « Le roman historique proclame qu'il est un roman, que son intrigue est donc fictive mais qu'elle est vraisemblabilisée par son cadre, tant spatial que temporel et ce grâce à la dynamique profonde de l'action. Il s'agit d'affirmer au lecteur que les événements auraient pu se dérouler ainsi, qu'ils sont conformes à une logique de l'Histoire. »<sup>856</sup> Or, dans le roman que nous étudions ici, certains événements ne sont pas relatés tels qu'ils auraient pu avoir lieu mais tels qu'ils ont eu lieu puisque Pavel Kohout nous raconte ce que lui-même a vécu, adolescent, dans les rues de Prague lors de la révolte : il nous raconte ce qui a eu lieu sous ses yeux. Il reste romancier, car en tant que témoin il n'est pas historien. En tant que tel, il est libre d'inventer et c'est ce qu'il fait avec ces personnages et avec l'enquête sur le tueur de veuves qui vient peu à peu se confondre avec l'histoire de la libération de Prague et de la fin de la Seconde Guerre mondiale. De ce point de vue, la définition de Georg Lukacs nous paraît bien plus pertinente : le roman historique « donne une vie poétique à des forces historiques, sociales et humaines, qui, au cours d'une longue évolution, ont fait de notre vie actuelle ce qu'elle est. »<sup>857</sup> Cette définition se rapproche de la fin du roman et fait surtout écho au questionnement perpétuel des protagonistes sur l'avenir de la Tchécoslovaquie, de l'Allemagne, de l'Europe. Le roman historique, en mettant en scène des personnages fictifs évoluant dans un cadre vérifiable historiquement, agissant de façon fictive ou avérée, amène le lecteur à se confronter au passé pour mieux saisir le monde qui l'entoure. C'est précisément ce que fait Pavel Kohout dans *L'Heure étoilée du meurtrier*. Les questions que se posent les personnages restent sans réponses et suscitent l'interrogation du lecteur, et non du liseur, qui devient lui-même chercheur : qu'est-il advenu des civils allemands après la libération ?

---

<sup>856</sup> Gengembre, Gérard, *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, 2006, p. 87.

<sup>857</sup> Lukacs, Georg, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965, p. 56.

Comment la Tchécoslovaquie s'est-elle réorganisée après six années d'occupation ? Autant de questions auxquelles le lecteur se doit de chercher une réponse.

L'Heure étoilée du meurtrier se situe donc à un croisement entre deux genres : il est un roman policier, puisque le but des inspecteurs est d'appréhender un criminel, mais il est aussi un roman historique qui retrace l'évolution de la révolte de Prague et la libération de la Tchécoslovaquie par la Résistance et les forces armées russes. Ce faisant, Pavel Kohout met également en avant cette page pour le moins oubliée de l'histoire et réhabilite la révolte populaire qu'a été la libération de Prague. C'est l'un des objectifs de ce roman : mettre en lumière ce qui avait été injustement laissé dans l'ombre. Ses personnages sont tous deux des héros, prêts à se sacrifier pour une cause et prennent à cœur l'ouverture sur l'autre. Morava ne cesse d'humaniser Buback alors que pour lui les Allemands sont dans un premier temps des êtres bestiaux et Buback, de son côté, se prend d'affection pour le jeune inspecteur, ce qui rajoute au roman une valeur humaniste et un message de paix. Difficile donc de « classer » ce roman dans une catégorie comme dans une autre. Toujours est-il que l'appellation « thriller » ou « roman policier » n'est pas appropriée ici car elle réduit le roman à un genre qu'il n'adopte qu'en partie. Nous pourrions même aller plus loin et dire : l'enquête est un prétexte à la rencontre entre le Tchèque et l'Allemand, véritable histoire d'amitié dans l'Histoire. Abstraction faite du contexte historique, alors ce roman est un roman purement policier. *A contrario*, si l'on laisse de côté l'enquête, la rencontre entre les deux personnages est certes improbable mais le roman devient purement historique, à visée sociologique et philosophique puisque se déroule en son centre la question fondamentale de la culpabilité et de la réconciliation. Le roman de Pavel Kohout est tout cela à la fois et sa réception est tronquée parce qu'il est classé dans un genre qui ne lui correspond pas et ne laisse pas le temps au lecteur qui passe entre les rayons d'une librairie d'en saisir la richesse. Ainsi, *L'Heure étoilée du meurtrier* est-il bel et bien un roman historique, dans lequel l'enquête policière est au service de l'histoire et du message de l'auteur, qui voit lui-même en ce roman un ouvrage politique<sup>858</sup>. De fait, *L'Heure étoilée du meurtrier* soulève bien des questions non seulement sur la fin de la Seconde Guerre mondiale et la cohabitation future des Allemands et des Tchèques mais aussi sur l'avenir de la Tchécoslovaquie en tant que telle : en concluant sur l'erreur que Morava va commettre en s'engageant avec le parti communiste, erreur que l'auteur nous annonce mais qu'il ne raconte pas, Pavel Kohout fait le bilan négatif de son propre engagement dans le parti communiste et établit un lien entre dictature brune et

---

<sup>858</sup> Dans l'entretien que Pavel Kohout a eu la gentillesse de nous accorder par voie électronique, il précise que si ce roman a été classé dans le genre « thriller » ou « roman policier », c'est pour échapper à la censure de l'époque et ainsi cacher le message de ce qui est en fait un livre hautement politique.

dictature communiste. Jamais, jusqu'à la chute du mur, son pays aura été un pays libre et souverain puisqu'il glissa d'une dictature vers une autre. Dans son autobiographie, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel*, le romancier écrit : « La Tchécoslovaquie a été le théâtre du premier nettoyage ethnique total en Europe et c'est Prague qui fut le plus touché. Tout d'abord, les Allemands avaient exterminés les Juifs, puis les Tchèques avaient expulsé les Allemands avant d'être pris dans les filets démoniaques du communisme qui les amena à rejeter une démocratie imparfaite pour une parfaite dictature. »<sup>859</sup> Il poursuit par là-même le message qu'il adresse au lecteur dans le roman étudié : à savoir que toute forme d'extrémisme reste dangereuse et que c'est aujourd'hui à la nouvelle génération de poser les fondements d'une société juste et équilibrée.

Ainsi, ce qui n'était au départ qu'un roman policier se transforme-t-il au fil des pages en un roman historique, reconstituant au plus près l'histoire de la révolte de la Prague et de la cohabitation entre les deux peuples sous le Protectorat de Bohême-Moravie, puis en roman d'amour, en tragédie pourrait-on même dire puisque l'innocence de notre héros tchèque est brisée par la mort de l'amour de sa vie et enfin, en un message humaniste à l'attention des lecteurs et des futurs citoyens, ayant entre les mains le pouvoir de décider du monde dans lequel ils souhaitent vivre. Protéiforme et synchrétique, *L'Heure étoilée du meurtrier* peut séduire tous les publics, mais seul un lecteur curieux, prêt à se confronter à l'Histoire finira par décrypter son message originel, à savoir : « que chacun, même le plus intelligent des hommes, pourrait succomber au démon d'une approbation aveugle, toujours, partout et à plusieurs reprises, mais aussi – et c'est là la bonne nouvelle – que chacun, même le plus touché des hommes, peut se libérer de son étreinte ! »<sup>860</sup>

---

<sup>859</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel*, op.cit. p. 525.

<sup>860</sup> *Ibid.* p. 547.

## **II. Chapitre II : Reinhard Jirgl, *Les Inachevés* ou l'exil en héritage**

Descendant de réfugiés des Sudètes, Reinhard Jirgl, auteur berlinois contemporain, publie en 2003 un roman retraçant l'exil d'une famille de femmes ayant dû fuir le village de Komotau (Chomutov dans l'actuelle République Tchèque<sup>861</sup>) en 1945. Son récit, qui porte le titre *Die Unvollendeten*<sup>862</sup>, se nourrit des archives familiales et des histoires qui lui ont été transmises lors de son enfance. Il donne à voir l'ampleur de la catastrophe humaine et humanitaire de ce qui furent ces expulsions.

Si la famille Rosenbach parvient à prendre pied dans une nouvelle Allemagne, leur intégration restera superficielle puisque les racines de ses femmes ; de l'arrière-grand-mère Johanna à la mère Hanna puis sa sœur Maria ; resteront ancrées dans la terre sudète. Anna, la fille de Hanna, dernier membre de la famille à avoir vécu cette fuite, livrera le combat inverse en se construisant à l'encontre de tout ce qui peut lui rappeler cette patrie disparue. Enfin, le dernier représentant des Rosenbach, Reiner, sera l'héritier des souffrances tues et le récipiendaire d'un héritage trop lourd qui le mènera à une déconstruction de sa personnalité et de son corps en souffrance. Mère et fils, héritiers du silence, ne savent que faire d'un passé encore trop présent qui saborde toute possibilité de vie future. La constellation féminine que constituent Johanna, Hanna et Maria sera elle aussi l'objet d'une analyse, puisqu'elle représente la pré-histoire et la condition même de la destruction familiale des Rosenbach. Victimes des expulsions, victimes du racisme et de l'incompréhension d'autrui dans une Allemagne où prime le quant à soi – la lutte quotidienne pour son propre intérêt –, ces femmes mèneront une guerre bien après la guerre où se mêlent nostalgie, non-dits et quête identitaire.

---

<sup>861</sup> Nous garderons l'appellation allemande puisque c'est ainsi que les femmes de la famille Rosenbach appellent la ville de Chomutov. Puisqu'elles vivent dans le passé, Chomutov n'existe pas pour elles.

<sup>862</sup> Jirgl, Reinhard, *Die Unvollendeten*, Munich, dtv, 2007.

## II.1. Propos liminaires

Ce qui marque le lecteur qui découvre les premières pages du roman de Reinhard Jirgl, traduit en 2007 par Martine Rémon<sup>863</sup>, c'est tout d'abord l'écriture, ou pour être plus exacte, la typographie. L'écriture linéaire classique est brisée pour être reconstruite de manière tout à fait personnelle par l'auteur-créateur : les points d'exclamation précèdent les exclamations tout comme les point d'interrogation devancent l'interrogation. Si les points existent encore, ils ne sont que rarement finaux mais se multiplient tant et si bien qu'ils transforment l'assertion en interrogation. Les chiffres se substituent aux lettres, ces mêmes lettres semblent danser tant elles changent et s'hybrident entre police majuscule, italique et gothique. Lorsque Jirgl écrit : « Ainsi débutèrent après-la-fin-de-la-guerre *ces expulsions sauvages.....* »<sup>864</sup>, ce choix stylistique n'est pas le fruit du hasard et il est interprétable : la période qui suit la fin du conflit mondial est une époque en soi, soit celle de « après-la-fin-de-la-guerre » que nous pourrions définir comme allant du 8 mai 1945, date de la capitulation allemande signée par Dönitz<sup>865</sup> et l'année 1949, date de création des deux Allemagnes, la République Démocratique à l'Est et la République Fédérale à l'Ouest, qui rendit *de facto* au pays, même scindé en deux, une identité politique. Dans le roman, il est donc question d'une période au cours de laquelle l'Allemagne n'existe plus. Les flux migratoires n'ont de cesse de bouleverser le visage du pays ; trouver un logement ou/et un travail relevant d'un combat personnel, seul contre tous. C'est une période de transition avec ses propres règles que l'auteur nous propose de découvrir ici. Au cours de cette période eurent lieu « *ces expulsions sauvages.....* ». Le déterminant « ces » laisse à penser que nous savons de quoi il s'agit et que ce terme ne nécessite pas plus d'explications (« tu sais bien, ces expulsions... »). Or il y a des chances pour que le lecteur lambda n'en sache rien et cette assertion, assortie de la police italique, produit chez lui un double effet contradictoire : d'une part, il est censé savoir de quoi il retourne puisqu'il est mis en quelque sorte dans la confidence – cette partie de la phrase pourrait lui être chuchotée – mais d'autre part, il est dans l'expectative, il lui faut une explication pour comprendre le reste de l'histoire, une explication qui ne saurait tarder,

---

<sup>863</sup> Jirgl, Reinhard, *Les Inachevés*, *op.cit.*

<sup>864</sup> *Ibid.* p. 11.

<sup>865</sup> Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich (éds), *Allemagne 1945-1961. De la « catastrophe » à la construction du Mur*. Volume 1/3, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, Introduction, pp. 13-19 : « Avec la capitulation de la Wehrmacht, le 8 mai 1945, ne disparut pas seulement le « Troisième Reich », mais le Reich lui-même – encore que cette question demeurât incertaine en termes de droit. La plupart des Allemands furent d'abord soulagés d'avoir survécu à la guerre (" Wir sind noch einmal davongekommen "). »

comme nous l'annoncent ces cinq points de suspension, qui ouvrent l'assertion vers la suite du récit.

Toutefois, notons que tous les efforts stylistiques de Reinhard Jirgl ne sont pas propres à l'interprétation. Cet effort artificiel mènerait à une surinterprétation du texte qui nous ferait passer à côté du message initial, qui est certes enfoui mais non pas caché de façon hermétique. Cette écriture n'est pas un code à déchiffrer, tous les points d'exclamation n'ont pas le même sens et parfois, ils n'en ont pas du tout. Entrer dans le roman de Reinhard Jirgl, c'est accepter de ne pas comprendre, d'abandonner ses habitudes de lecture et de se laisser guider par une écriture syncrétique, appelant les sens à découvrir le texte, le récit et l'histoire vécue des Allemands des Sudètes<sup>866</sup>.

## II.2. Analyse de l'incipit

Le roman *Les Inachevés* est découpé en trois chapitres ayant leur style propre. Le premier chapitre « Face aux hommes & aux chiens » nous plonge de façon brutale, par une rentrée in media res dans le quotidien des expulsions sauvages : « Plus tard, des voitures équipées de haut-parleurs envahirent le lieu, suivies par la milice. »<sup>867</sup> L'entrée en matière frappe par son caractère anonyme : les pronoms indéfinis dominent la description, « des voitures », « le lieu », « la milice ». Si nous savons que nous nous trouvons dans une situation d'urgence, ce pourrait toutefois être n'importe où, n'importe quand. Cette incertitude se poursuit puisqu'il est question « de voix humaines » lançant « des cris d'alarme » et ce de « tous les côtés ». Cette entrée en scène porte en elle une violence certaine confirmée par une première déclaration en discours direct qui n'a toutefois ni origine ni destination : « *!Ils en ont déjà descendu & tué beaucoup ce matin !* -.- » Qui sont alors les protagonistes de cette histoire, dont le cadre est en train de se dérouler sous nos yeux ? Tout au plus sait-on à présent que nous nous trouvons en situation de guerre, dans une petite ville tchèque comme il nous est précisé dans les lignes suivantes : « Depuis des heures les mêmes annonces en langue tchèque retentissaient sans cesse dans les rues et les ruelles de la petites ville de Komotau dans les Sudètes. » Voilà qui situe l'action dans l'espace mais non dans le temps. L'indication temporelle n'apparaîtra qu'à la fin de cette première page : nous sommes en 1945, soit à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Avant de faire la connaissance des protagonistes de cette

---

<sup>866</sup> L'écriture en elle-même de Reinhard Jirgl pourrait faire l'objet d'une étude complémentaire, dans laquelle il conviendrait de prendre en compte l'intégralité de ses romans et non pas uniquement une seule œuvre extraite du continuum de ses écrits.

<sup>867</sup> *Les Inachevés*, op.cit., p. 11.

histoire, une digression, qui prend la forme d'un paragraphe entièrement rédigé en police majuscule, vient se glisser dans la narration: « VOUS AVEZ 30 MINUTES- BAGAGES 8 KILOS MAXIMUM PAR PERSONNE – RASSEMBLEMENT A LA GARE – LES CONTREVENANTS SERONT PUNIS SELON LA LOI MARTIALE →» Cette annonce fait écho aux haut-parleurs mentionnés plus haut, la police majuscule traduisant alors les cris des protagonistes, et permet au lecteur de savoir que la population de cette petite ville des Sudètes est scindée en deux : il y a ceux qui restent et ceux qui doivent partir de façon précipitée. Une partie de la population est donc chassée, victime de « *ces expulsions sauvages.....* » De fait, à la fin du conflit mondial, les Allemands vivant en territoires occupés, à savoir les territoires annexés par le Troisième Reich dans le but de créer une Grande Allemagne, sont victimes d'actes de représailles de la part des populations autochtones. La plupart d'entre eux décident de fuir par leurs propres moyens, ceux qui restent seront expulsés par les autorités locales puis par les forces alliées après la conférence de Potsdam. En 1945, les expulsions sont donc sauvages, cela signifie qu'elles ne sont régulées par aucune autorité supérieure et qu'aucune loi n'est formulée afin d'encadrer le départ des Allemands. Ici a lieu la première confrontation à l'Histoire : après la fin officielle du conflit armé, un autre conflit voit le jour à l'échelle civile entre Tchèques et Allemands, les premiers assouvissant parfois un besoin de vengeance pour les six années d'occupation sur les seconds. Cette scène rejoint le chapitre final du roman de Pavel Kohout, *L'Heure étoilée du meurtrier*, au cours duquel, pendant sa course folle à travers Prague, le jeune inspecteur Jan Morava assiste à des scènes d'une violence inouïe entre les civils tchèques et allemands. Alors qu'ils étaient voisins, les voici ouvertement ennemis<sup>868</sup>.

L'anonymat de la première partie de l'incipit laisse place à la personnification des Allemands expulsés puisque le narrateur énonce leur identité de façon très claire : « Les deux sœurs, Hanna é Maria avec leur mère Johanna, faisaient partie de la *population d'origine allemande de l'ancien territoire des Sudètes* [...]. » La police en italique laisse à entendre que cet entrelacs d'identité est pour le moins complexe : elles ne sont pas allemandes mais d'origine allemande : sont-elles nées ici ? Leur famille est-elle implantée dans le territoire des Sudètes depuis le XII<sup>e</sup> siècle comme nous le rappelle Alfred de Zayas<sup>869</sup>, ou ont-elles été déplacées dans le territoire « reconquis » des Sudètes après les accords de Munich en 1938?

---

<sup>868</sup> Kohout, Pavel, *L'Heure étoilée du meurtrier*, op.cit., p. 496 : « Comme si elle voulait éliminer tout un peuple en s'en prenant à l'Allemande, la Tchèque lui planta ses ongles dans le visage et lui déchira la peau. La femme agressée se mit à hurler de douleur. Elle laissa tomber son gros sac et protégea ses joues de ses deux mains. Les deux petites filles à côté d'elle se mirent à pleurnicher. [...] Les Allemands reçurent des jets de salive par-dessus la tête de l'escorte. Morava vit de l'irresponsabilité dans de nombreux regards. [...] Un massacre général semblait imminent. Morava le comprit à temps [...] Libérez le chemin ! Je vous le demande au nom de la loi ! Les coupables seront punis. Faites place à la loi ! Libérez le chemin ! » Voir p. 141 du présent travail.

<sup>869</sup> De Zayas, Alfred, *Anmerkungen zur Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op.cit., p. 19.

D'autre part, le lecteur est en droit de se demander si ce territoire existe encore puisqu'il est question de « l'*ancien* territoire des Sudètes ». Si les indications de lieu semblent tout d'abord clarifier la situation, elles renvoient en réalité le lecteur à ses interrogations, tout comme la prolepse qui vient commencer le récit : « Plus tard ». Il y a donc un avant et après. Avant, ce territoire était celui des Sudètes, aujourd'hui, il ne l'est plus. Point d'autres explications. Ces femmes font partie d'une « grande famille ici=dans la commune » dont elles sont les dernières représentantes : Hanna est âgée de quarante-cinq ans, sa sœur Maria de trente-cinq et leur mère, Johanna a presque soixante-dix ans<sup>870</sup>. En ce jour de l'été 1945, les voilà contraintes de fuir leur maison et leur patrie avec les autres Allemands présents à Komotau. Commence alors « l'*exode*..... ». La police italique suivie des cinq points de suspension rappelle la mention qui avait été faite des expulsions sauvages, englobant ces deux termes mystérieux pour le lecteur dans une même communauté de destin. Rien ne nous sera dévoilé dans l'incipit, qui soulève nombre de questions et annonce une intrigue historique, centrée autour de ces femmes en fuite.

---

<sup>870</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, : p. 11 : « Hanna, dans les 45 ans, l'aînée de dix ans de Maria, s'appelait Johanna, très exactement comme leur mère. [...] Pour elle é Maria, avec leur vieille mère âgée de quasi soixante-dix ans, les trois-dernières-survivantes d'une grande famille ici=dans la commune, commença en 1945 au cours d'un après-midi sous le blanc immobile du ciel d'un été tardif l'*exode*..... »

## II.3. Face aux hommes & aux chiens : une nouvelle Trinité

Dans cette période d'après-guerre, le temps semble se dérouler selon d'autres normes. Le texte s'amorce par un « plus tard », une prolepse qui nous annonce une césure dans la vie des trois personnages, puis intervient un premier « d'abord », comme une première étape dans le temps après ce « plus tard ». Nous est ensuite relatée la réaction spontanée des hommes et des femmes présents sur le territoire à l'annonce des expulsions : « D'abord, é comme en des temps plus anciens devant-la- peste, des cris d'alarme de voix humaines affluèrent de tous-les-côtés [...]. »<sup>871</sup> Ces voix humaines anonymes pourraient être des voix allemandes comme des voix tchèques. Puis, une seconde occurrence de ce « d'abord » vient apporter plus de précisions sur le déroulé des événements : « D'abord on convoya des trains de marchandises vers la Bavière, tout près de Munich, à leur bord des centaines de réfugiés entassés avec des brassards blancs. »<sup>872</sup> Un premier nom est mis sur les victimes de ces expulsions, ce sont donc des « réfugiés », en d'autres termes, des personnes qui ont été chassées et qui viennent chercher une protection, un refuge, ailleurs. Cette phrase lapidaire met pourtant en lumière à la fois le sort de ces réfugiés, « entassés » tel du bétail, mais aussi l'une des premières mesures discriminatoires mises en place par les pays expulseurs, le port de « brassards blancs » marqués d'un « N » comme « Nemeč » pour signaler leur nationalité allemande. La révolte de Prague, qui marque la fin de l'occupation allemande en Tchécoslovaquie, tout comme l'entrée des forces armées soviétiques dans la ville, est le point de départ des expulsions des Allemands des Sudètes. C'est à cette date qu'Ursula Hübler commence le récit de son expulsion puisqu'elle signe le réveil officiel d'une résistance tchèque active mais par définition clandestine. Ce n'est donc pas un hasard si Ursula Hübler a donné pour titre à son récit autobiographie *Meine Vertreibung aus Prag. Erinnerungen an den Prager Aufstand 1945 und seine Folgen* ; elle enchaîne ainsi la révolte de Prague à son internement en camp puis à son expulsion, l'un étant la cause de l'autre. Voici comment la jeune femme raconte le retournement de situation : « Dans l'après-midi du 5 mai – c'était un samedi – le gardien de l'immeuble monta à notre appartement pour nous dire que des coups de feu avaient été tirés sur la place Wenceslas. Cette nouvelle nous terrifia mais notre première réaction fut de faire rapidement des courses pour la fin de semaine à venir. [...] Arrivée à la rue Benedikt, je

---

<sup>871</sup> *Ibid.* p.11.

<sup>872</sup> *Ibid.* p.12.

remarquai qu'un panneau en tchèque avait recouvert celui en allemand d'un « Benediktstka ». [...] Il n'y avait que des Tchèques dans le magasin, et tous, même le propriétaire, répondirent poliment et sereinement à mon « Dobrý den ». Je sentis toutefois quelque chose de différent qui semblait bouillonner sourdement. »<sup>873</sup> Ce changement dans l'atmosphère décrit par Ursula, sans qu'elle puisse mettre des mots dessus ou bien même pointer du doigt une parole de l'un des Tchèques présents dans le magasin, est le point de bascule entre l'entente entre Allemands et Tchèques et la fin de la cohabitation ; spontanée ou forcée. Il précède également les internements et les convois. Ce changement imperceptible va être ressenti par la plus jeune des Rosenbach, Anna, qui, de retour du camp de travail pour venir chercher du linge chez elle, va faire l'expérience de la vengeance. Arrivée à Komotau, elle est témoin d'une scène d'expulsion sauvage : « Quand elle aperçut plus loin dans les rues le groupe d'hommes-femmes-enfants – tous avec des brassards blancs [...] traînant des baluchons des valises des sacs [...] elle reconnut des voisins parmi ces gens-là, mais leurs traits paraissaient altérés d'une étrange façon. [...] Et des voisins (sans brassards blancs), enchâssant Anna dans leur haie [...] la masse agglutinée le long de la rue riait, criait comme à la fête du village et applaudissait [...]. »<sup>874</sup> Pour la jeune fille, le monde se retrouve dès lors scindé en deux, entre voisins avec brassards blancs et voisins sans brassards blancs, qu'elle voit se réjouir du malheur des siens, elle qui cache justement ce brassard de sa main. Pour l'heure, les Allemands n'ont plus leur place à Komotau, qui n'est pas une ville parmi tant d'autres autres dans les Sudètes mais le théâtre d'une violence débridée. Les témoignages recueillis par les historiens dès les années cinquante et rassemblés en plusieurs volumes sous le titre *Dokumente der Vertreibung*<sup>875</sup>, font état d'une véritable entreprise de liquidation des Allemands de Komotau. Le 9 juin 1945, les hommes allemands de Komotau furent réunis sur la place principale, sommés d'enlever leur chemise et de scander ensemble le Deutschlandlied ou de crier « Nous remercions notre Führer ». Un témoin raconte : « Lorsque les Tchèques, qui riaient de ce spectacle, trouvaient ce que n'était pas assez fort, les Allemands devaient le répéter. Soudain, ils attrapèrent un Allemand, deux soldats lui tordirent les bras sur les côtés et l'arrachèrent à la foule. Les autres soldats frappèrent l'homme sans défense avec les crosses de leurs armes, des matraques munies de balles d'acier, jusqu'à ce qu'il soit conduit à un endroit laissé libre et de nouveau frappé et qu'enfin qu'il décède. »<sup>876</sup> De fait, Komotau fut

---

<sup>873</sup> Hübler, Ursula, *Meine Vertreibung aus Prag. Erinnerungen an den Prager Aufstand 1945 und seine Folgen*, op.cit., p. 33.

<sup>874</sup> *Les Inachevés*, op.cit., p. 21.

<sup>875</sup> *Dokumente der Vertreibung, Die Vertreibung der deutschen Bevölkerung aus der Tschechoslowakei*, op.cit.

<sup>876</sup> *Ibid.* p. 293 : Les exactions dont il est question ont été commises à la fois par des soldats russes et par des partisans tchèques. Les témoignages recueillis proviennent aussi bien de civils tchèques que d'Allemands. Traduction faite par nos soins.

l'une des villes dans laquelle les représailles envers la population allemande furent les plus violentes, les hommes furent rassemblés et battus alors que les femmes furent enfermées en camp de travail avant d'être rapatriées vers l'Allemagne. Avant de quitter la Tchécoslovaquie, la population allemande des Sudètes devait transiter par nombre de camps, soit d'internement ou de travail, lorsqu'ils ne travaillaient pas dans des fermes alentours pour des agriculteurs tchèques. Le récit de Reinhard Jirgl fait tout d'abord état de l'expulsion des femmes de la famille Rosenbach. Dans un long monologue interne, qui reprend les codes du *stream of consciousness*, à savoir un long fil ininterrompu de pensées, Hanna revient sur les conditions de l'expulsion : « !Des ordures=partout é de la vermine personne ne peut imaginer ça aujourd'hui je me suis sentie mal à en vomir n'avions rien eu de correct à manger depuis j'en sais combien de temps é nous ne pouvions nous laver nulle part – je ne tenais plus là=dedans – »<sup>877</sup> Les trois femmes avaient alors la possibilité d'être expulsées en zone d'occupation américaine. Cependant, elles auraient dû laisser leur mère derrière elles, qui ne pouvait plus servir de main d'œuvre et qui, selon les autorités, aurait constitué un obstacle à la reconstruction<sup>878</sup>. Les femmes durent donc poursuivre leur route dans les wagons à bétail pour finalement atteindre la petite ville de Magdebourg, à l'Est. Au cours de leur voyage, elles n'échappèrent pas au froid, à la faim et à la menace qui pesait sur les femmes seules. Le viol n'est pas raconté mais mentionné de façon métonymique lorsqu'Hanna pense : « Ah oui les-Russes & les-femmes. »<sup>879</sup> Hanna raconte en revanche comment les Allemands furent punis pour la mort d'un soldat tchèque qui, ivre, avait décidé de voyager sur le toit du train avant d'être percuté par un pont et de perdre la vie : « Le Tchèque vociféra et gesticula avec sa Puschke ON EN TUERA !UN TOUS LES SIX. Il fallut nous mettre en rang les bras en l'air et nous agenouiller dans le fossé à côté de la voie ferrée. »<sup>880</sup> Cette scène fait écho, de manière quasi symétrique, à la scène qui se joue à la gare de Prague dans les dernières pages du roman, *L'Heure étoilée du meurtrier*. Erwin Buback, se faisant passer pour un Tchèque – ce qui n'était là qu'un demi-mensonge – se fait arrêter en compagnie d'autres Tchèques puis conduire à la gare, théâtre d'exécutions sommaires de la part des derniers nazis encore sur place : « Un, deux, trois, quatre, cinq. On obligeait le cinquième à sauter du quai sur les voies. On chassait au trot les quatre autres personnes qui le précédaient vers un hangar. »<sup>881</sup> Le cinquième était alors abattu par les Allemands. La violence de l'après-guerre ne connaît alors

---

<sup>877</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, p.12.

<sup>878</sup> *Ibid.* p. 12 « Les deux femmes Hanna & Maria auraient même pu aller à Munich, On leur avait dit qu'il suffisait de se séparer de la Vieille. Parce que personne n'aurait l'*utilité* de vieillards..... Interloquée, Hanna refusa. »

<sup>879</sup> *Ibid.* p. 13.

<sup>880</sup> *Ibid.* p. 13.

<sup>881</sup> Kohout, Pavel, *L'Heure étoilée du meurtrier, op.cit.*, p. 489.

pas de limites et trouve son expression dans les mêmes actes de part et d'autre des forces en présence. C'est une violence en miroir qui mènera les deux nations à se haïr et à briser une cohabitation millénaire. Les deux romans se complètent parfaitement ici puisqu'ils dénoncent une seule et même violence au service de la barbarie, qui semble devenir une norme en ces temps complexes.

La fin du *stream of consciousness* d'Hanna s'ouvre sur le nouveau départ à Magdebourg, en zone soviétique, non loin de Berlin. Si la famille Rosenbach a donc laissé passer sa chance de se reconstruire en zone américaine, ce que *a contrario* de nombreux Allemands des Sudètes s'efforceront de faire après les expulsions en demandant à changer de zone lorsqu'il en était encore temps ; (Umzonierung) en allemand ; d'autres restaient volontairement dans les zone orientales dans l'hypothèse d'un retour rapide, comme nous le rappelle Andreas Kossert : « La zone d'occupation soviétique était très proche des régions dont étaient originaires les réfugiés de Poméranie orientale, du Neumark, de Basse-Silésie et du nord des Sudètes : " Depuis leur nouveau lieu de résidence sur la rive ouest de l'Oder, certains pouvaient apercevoir tous les jours leur village d'origine de l'autre côté de la rive. " »<sup>882</sup> De fait, jusqu'en avril 1949, 4 312 288 réfugiés furent accueillis en zone d'occupation soviétique, soit plus que dans chacune des trois autres zones occidentales<sup>883</sup>. La famille reste donc unie et Hanna se refuse à laisser leur mère soit dans le village de Komotau, soit dans un autre transport vers l'inconnu. C'est ici qu'apparaît pour la première fois l'une des maximes qui va marquer le texte de son empreinte : « *Qui tourne le dos à sa famille [...] ne vaut rien.* »<sup>884</sup> La plus petite unité de la société après la guerre reste pour ces femmes la famille, mais, nous le verrons, dans son effort constant de garder physiquement la famille réunie, Hanna finira par être celle qui détruira les liens affectifs entre ces quatre femmes. Lorsqu'à l'hiver 1946, le convoi de la famille Rosenbach les arrête à Magdebourg, elles trouvent refuge chez une veuve qui vient opposer sa propre maxime à celle d'Hanna : « *Les réfugiés, c'est comme la chiasse : ça ne se retient pas.* »<sup>885</sup> Deux mondes entrent ici en collision qui ne se connaissent pas et qui ne manifestent aucun intérêt l'un pour l'autre. La veuve « grincheuse »<sup>886</sup>, met à disposition une chambre plus que vétuste<sup>887</sup> à ces trois femmes

---

<sup>882</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat*, op. cit., p. 194.

<sup>883</sup> *Ibid.* p. 196 : Andreas Kossert précise que la zone d'occupation soviétique avait accueilli 37,2 % des réfugiés ; la zone britannique 32,8 ; la zone américaine 28,2 et la zone française 1,4%.

<sup>884</sup> *Les Inachevés*, op.cit., p. 14 « [...] le problème venait de la septuagénaire malade (comme on le leur chuchotait trop souvent à l'oreille en secouant la tête et en refermant à nouveau les portes). Hanna demeura intraitable. *Qui tourne le dos à sa famille*, répétait-elle continuellement, *ne vaut rien* – [...] »

<sup>885</sup> *Ibid.* p. 14.

<sup>886</sup> *Ibid.* p. 14.

<sup>887</sup> *Ibid.* p. 14 : « 1 veuve grincheuse d'un certain âge devait les héberger dans l'aile latérale restée intacte : on attribua aux 3 femmes 1 pièce, dépouillée, presque pas de meubles, pas de poêle. *Les réfugiés c'est comme la chiasse : ça ne se retient pas.* Grogna la veuve & débarrassa la chambre de son 1nique grabat. Les 3 femmes

qui n'ont plus rien ; la famille Rosenbach quant à elle, ne réclame rien et passe la nuit « sur [d]es planches fendues »<sup>888</sup>, meurtrie par le froid. Cette arrivée en Allemagne marque le point de départ d'un double rejet : si ces femmes auront bien du mal à s'intégrer dans une nouvelle société, elles rejeteront également un mode de vie différent du leur pour se replier dans la niche familiale, comme en témoigne la maxime citée plus haut et qui accompagnera Hanna tout au long de son existence. En effet, cette dernière est une femme intransigeante qui trouve une justification à ses actes dans des maximes ancrées dans la pierre telle que : « *Tout ce que l'on possède peut être pris, mais les bonnes manières é la fierté, !personne ne pourra les confisquer -.-* » ou encore « *Les choses-de-la-vie trouvent leurs bons usages* »<sup>889</sup>, une assertion floue, qui ne fait pas vraiment sens mais peut lui servir à justifier son comportement dans n'importe quelle situation. Pour cette femme, trois principes font règles : « L'AUTORITE », « LE DROIT » et « L'ORDRE »<sup>890</sup>. Malgré l'effondrement du Reich, Hitler représente encore pour elle cette autorité. Un non-sens puisque quelques lignes plus en amont, elle pense : « Hitler fut pour elle Un criminel – lui, le Mort inaccessible, coupable de la perte de sa Patrie : même le cadavre il aurait fallu l'écarteler –, mais : Il restait toujours=quoi-qu'il en soit L'AUTORITÉ..... »<sup>891</sup> Pour Hanna et les membres de sa famille, il ne sera jamais question du génocide commis envers les Juifs. Toute leur peine sera auto-centrée : la patrie est perdue, comment la retrouver, sinon géographiquement, au moins de façon immatérielle, par des chants, des coutumes et des maximes obsolètes ? D'après Joachim Fest, Auschwitz, soit la représentation métonymique du génocide, provoqua chez les Allemands un repli « autistique » dans la sphère de l'intime. Puisque la politique du Troisième Reich les avait obligés à sortir de l'intime – en participant aux nombreux rassemblements, aux jeunesses hitlériennes par exemple – la fin du régime nazi les autorisait enfin à retourner dans leur sphère privée<sup>892</sup>. Hanna n'a pas une pensée pour les victimes des camps, tout occupée qu'elle est à réorganiser sa propre vie. Pour elle, Hitler est surtout un criminel car il est la cause de son expulsion, il mérite la mort mais reste paradoxalement une autorité fiable. Le repère

---

durent camper à même le sol, sur les planches fendues. C'était début janvier, la maçonnerie autour des fenêtres abîmée, les vitres brisées, la neige venait balayer la pièce à travers les fentes disjointes des planches clouées, l'eau gelait dans l'unique lavabo. »

<sup>888</sup> *Ibid.* p. 14.

<sup>889</sup> *Ibid.* p. 14.

<sup>890</sup> *Ibid.* p. 15.

<sup>891</sup> *Ibid.* p. 15.

<sup>892</sup> Fest, Joachim, *Le Führer, op.cit.*, p. 468: « L'apathie et le manque de réaction avec lesquels la population accueillit ces rumeurs [concernant l'existence de camps de concentration et d'extermination] tenaient en grande partie au fait que les événements qui se déroulaient dans les camps étaient du domaine de cette sphère politique qui leur avait toujours été étrangère ou indifférente. De même, la tendance à fermer les yeux sur ce passé que manifestèrent les Allemands après 1945 trouve ici l'une de ses motivations. Car mettre fin à Hitler signifiait, en partie au moins, mettre fin à une forme de vie, prendre congé du monde privé et du type culturel dont il avait longtemps été le représentant. » En d'autres termes, selon Fest, la disparition d'Hitler et l'effondrement du Reich permirent aux Allemands de reprendre possession de leur sphère privée.

disparu laisse un vide si immense qu'elle se remémore sans cesse ce qu'il lui faut faire une fois que l'autorité étatique a disparu et formule ainsi un nouvel impératif catégorique : « Dès que l'Autorité disparaît, aimait à se dire Hanna, je dois moi-même & au moins pour-moi-seule préserver les valeurs de l'Autorité. »<sup>893</sup> Plus loin dans le texte, nous apprenons qu'Hanna n'a vraisemblablement jamais adhéré au parti, ni même à toute autre organisation nationale-socialiste. Pourtant, l'ordre révolu dans lequel sa vie était ancrée vient de se briser ; pour sa survie, il lui faut le maintenir vivant, en elle et pour elle. Elle est pour ainsi dire son seul repère. Cette maxime cache en son sein une peur : celle d'une nouvelle perte. Sa patrie est perdue, sa maison mais aussi sa fille Anna, internée en camp de travail, qu'elle a dû laisser derrière elle dans la précipitation de la fuite. Son attitude obstinée, obsédée même par la patrie et l'ordre, vient s'opposer au chaos de l'après-guerre. Si, comme l'explique Elisabeth Pfeil, certains s'en sortent pas la ruse, Hanna tient à rester droite jusqu'au bout et se détache de la masse, se positionne en juge, décidant pour les siens de ce qu'il convient de faire ou non. Pas de compromission pour la famille Rosenbach, qui se doit de maintenir l'honneur sauf : « [...] tandis que d'autres accumulaient illégalement des biens matériels, elle faisait des réserves de CARACTERES. »<sup>894</sup> Cette raideur trahit sans la nommer la souffrance d'Hanna devant le nouvel ordre établi : les réfugiés sont des laissez pour compte, « des pauvres diables tombés bien pas »<sup>895</sup>, des « déclassés » selon Andreas Kossert<sup>896</sup>, auxquels personne ne veut venir en aide, comme en témoigne la description de leur première nuit passée à Magdebourg. Pour s'en sortir, Hanna se détache de ce nouveau monde, s'enveloppe de sa fierté et pense : « À cause de désirs frustrés à répétition (des bleus à l'âme) êtres humains et vulgarité étaient devenus synonymes pour elle depuis longtemps, et ce qui lui faisait toutefois encore fréquenter les humains, c'était son absence de crainte devant la contagion. »<sup>897</sup> Hanna se place au-dessus du reste des Allemands et de ses compagnons d'exil et reste seule dans sa souffrance, qu'elle masque par de l'« intransigeance »<sup>898</sup>. Ainsi développe-t-elle sa propre stratégie de survie. De fait, les difficultés s'accumulent, puisque ni Hanna ni Maria ne trouvent de travail à Magdebourg. Sans travail, elles ne peuvent prétendre à un logement et doivent poursuivre leur chemin « dans-le-convoi »<sup>899</sup>. Chaque voyage sera dorénavant vécu comme une nouvelle expulsion. Ce convoi les mène tout d'abord à Stendal, puis à Birkheim, aux confins de la zone d'occupation soviétique. Dans cette contrée rurale, les réfugiés tentent de se reconstruire en

---

<sup>893</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 15.

<sup>894</sup> *Ibid.* p. 15.

<sup>895</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>896</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op.cit.*

<sup>897</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 15.

<sup>898</sup> *Ibid.* p. 15 : « Ainsi l'amertume et avant=tout l'intransigeance s'accroissent en parallèle en elle. »

<sup>899</sup> *Ibid.* p. 15.

trouvant un travail chez des fermiers. Toutefois, contrairement à l'anonymat d'une grande ville, le village n'offre pas vraiment de protection aux réfugiés. Comme le rappelle Albrecht Lehmann, la vie d'un village est « personnalisable »<sup>900</sup>, c'est-à-dire que chaque habitant du village est le visage de son village et inversement. Un village est une famille dans laquelle il serait particulièrement difficile de s'intégrer. Même après vingt ans passés dans un village, après avoir épousé un homme ou une femme originaire de ce village, certains réfugiés restaient des réfugiés. Le fils de l'un d'eux raconte : « Mes parents parlent encore souvent de ces premières années. Jusqu'à aujourd'hui, mon père n'oublie pas les ennuis qu'il a eus avec les paysans du village. »<sup>901</sup> Ce témoignage fut recueilli en 1987, par le fils d'un réfugié arrivé en 1945 et ayant épousé une jeune fille du village. Les « ennuis » avec les paysans ont alors été transmis sous la forme de récits oraux au fils, qui les relate de façon « vive » et « avec compassion » au folkloriste, comme s'il en avait lui-même été la victime. Il est fort possible qu'il soit appelé dans le village « le fils du réfugié ». Ainsi, l'exil se transmet de génération en génération, en particulier lorsque les conditions d'accueil et de reconstruction sont semées d'obstacles matériels mais aussi psychologiques. L'arrivée à la campagne, pour nombre de réfugiés, signifiait un renoncement à un ancien statut social. Andreas Kossert rappelle que les Allemands des Sudètes en particulier n'étaient pas formés au travail de la terre. Pour les autochtones, ils ne représentaient que des bouches à nourrir et non pas une main-d'œuvre bon marché. Nous l'avons vu plus haut, des appels à la solidarité durent être lancés afin que chaque réfugié trouve au moins un toit. À cela s'ajoutèrent des incompréhensions d'ordre culturel et cultuel : « L'ouverture d'esprit des réfugiés était interprétée comme du bavardage, le fait qu'ils montrent leurs sentiments comme un manque de maîtrise de soi, leurs formules de politesse comme de la flagornerie. [...] Le fait que les réfugiés se rendent si souvent à l'église était pour les habitants du village de l'hypocrisie. »<sup>902</sup> L'historien allemand va jusqu'à parler de « racisme » allemand envers les réfugiés allemands et inscrit ce racisme dans la lignée du national-socialisme : « De la même manière que l'on attisa la haine contre les Juifs et les Slaves, qui représentaient une prétendue menace pour la race et le peuple allemand, on l'attisait à présent contre les Allemands de l'Est, en particulier contre ceux de Prusse-Orientale. »<sup>903</sup> Kossert appuie cette théorie sur les dires d'Otto Kähler, personnalité du Schleswig-Holstein, qui déclara en 1946 : « Je suis d'avis que l'histoire du Schleswig-Holstein ne doit pas toucher à sa fin. Mais pour cela il est à mon sens nécessaire de juger le

---

<sup>900</sup> Lehmann, Albrecht, *Im Fremden ungewollt zuhaus*, op. cit., p. 48.

<sup>901</sup> *Ibid.* p. 49.

<sup>902</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat*, op. cit., p. 82.

<sup>903</sup> *Ibid.* p. 75.

problème des réfugiés de façon aussi ferme et franche que le veulent nos intérêts. »<sup>904</sup> En d'autres termes, il aurait fallu se débarrasser des réfugiés qui viendrait souiller la pureté du Schleswig-Holstein. Ces réfugiés de leur côté étaient souvent mal accueillis car on leur prêtait des vue politiques revanchistes et nationale-socialiste. Les deux camps se font donc face, en particulier dans les régions ayant accueillis le plus grand nombre de réfugiés, comme ce fut le cas pour le Schleswig-Holstein : dans un sondage datant de 1949, 60% des autochtones estiment que les réfugiés font partie « d'un autre peuple » et 96 % des réfugiés trouve les autochtones « égoïstes et sans cœur »<sup>905</sup>. Dans le petit village où arrivent Hanna, Maria et Johanna, un surnom leur sera vite trouvé : elles seront « les pétasses des Sudètes »<sup>906</sup>. Une fois arrivés à la gare de Birkheim, les réfugiés se retrouvent face à face avec les autochtones, des fermiers venus chercher de la main d'œuvre exploitable à l'envi : « À l'arrivée du train à Birkheim, quelques fermiers attendaient sur le quai, ils inspectèrent les réfugiés qui affluaient et sautaient des wagons de marchandises comme des bêtes de somme de moindre valeur qu'on pouvait acquérir aux enchères à bon marché. »<sup>907</sup> Au fil du convoi, les Allemands expulsés sont dépossédés tout d'abord de leurs biens puis ensuite de leur humanité : ils voyagent dans des « wagons de marchandises », se transforment en « bêtes de somme », en « attributions » – à savoir quelque chose qui nous est donné, sans valeur marchande – qui seront « chargés » sur des charrettes. Les trois femmes, qui faisaient partie d'une grande famille dans les Sudètes, seront tout d'abord « servantes » dans le petit village de Schieben<sup>908</sup>. Dès leur arrivée, c'est leur langage qui sera le premier barrage à l'intégration : « Et ce *Grüßgott* timide des réfugiés, quand ils s'avancèrent vers Le Paysan dans la ferme, ce salut semblait venir d'un autre monde, comme un adieu à l'instar de leur *Gottbehütedich* (pas les borborygmes des-gens=d'ici, la plupart du temps ils parlaient sans saluer) et tel leur *Vergeltsgott* pour dire merci, que les autochtones prenaient souvent pour un éternuement. »<sup>909</sup> La langue est la même, puisque tous parlent Allemands, mais le langage les sépare, qui laisse à penser que ces femmes sont différentes puisqu'elles n'utilisent pas les même formes de politesse. L'autre obstacle sera Johanna, qui ne peut travailler aux champs à cause de son âge avancé : « Le Fermier, pignouf comme un adjudant, décocha aussitôt son index rouge boudiné vers Johanna : les deux autres devraient travailler pour la Vieille, sinon gîte & couvert pour 2

---

<sup>904</sup> *Ibid.* p. 75.

<sup>905</sup> *Ibid.* p. 84.

<sup>906</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 59.

<sup>907</sup> *Ibid.* p. 17.

<sup>908</sup> *Ibid.* p. 17 : « Parmi les derniers *du-convoi*, les 3 femmes devaient être placées dans une ferme, comme servantes & pour aider aux travaux des champs. »

<sup>909</sup> *Ibid.* p. 17.

seulement. »<sup>910</sup> Le paysan à son tour s'exprime de manière simpliste – « gîte & couvert pour 2 seulement » –, comme si les trois femmes ne comprenaient pas sa langue. C'est dans ce paysage inconnu, « une carte de condoléance pour un pays sans relief »<sup>911</sup>, que le récit s'ancre dans le présent : l'indication de temps « À présent » vient faire le lien avec le « Plus tard » puis les deux occurrences de « d'abord » qui ont ouvert le récit. Cette précision temporelle nous laisse comprendre que le voyage, le convoi, est terminé. L'exil va se vivre sur cette portion de terre, en zone d'occupation soviétique. Toute l'aide proposée en zone d'occupation soviétique en 1946 reste, d'après le roman, le logement chez l'habitant en échange de travail dans les champs : « Car les 3 femmes ne percevaient pas de salaire pour leur travail chez le Fermier dans les étables & dans les champs, mais elles auraient de quoi manger & 1 toit (dans une chambre de bonne pour 5 personnes, un poêle rond rouillé, pompe à eau et vécés dans la cour). Il n'y avait pas d'aide pécuniaire pour les réfugiés dans la zone d'occupation soviétique, ni de la commune, ni d'une quelconque Autorité. À la place, on leur proposait la naturalisation – contrairement à ce qui se passait pour ceux des zones-alliées-à-l'Ouest, où on les considérait comme des « apatrides. »<sup>912</sup> Pourtant, nombres d'historiens mentionnent une aide substantielle mise en place dans la zone d'occupation soviétique dès 1946 justement. Andreas Kossert mentionne une aide aux réfugiés (« Umsiedlerunterstützung ») versée dès l'automne 1946 aux personnes les plus démunies étant dans l'incapacité de travailler. Chaque adulte recevait 300 marks (soit 153 euros) et chaque enfant 100 marks (soit 51 euros) par mois<sup>913</sup>. D'après l'historien, cette aide n'était pas suffisante, d'autant que les comptes en banque restaient accessibles uniquement pour les Allemands originaires des régions de la zone d'occupation soviétique. Les réfugiés devaient alors se contenter de cette somme lorsque leur travail n'était pas rémunéré. Leurs livrets d'épargne avaient été confisqués ou volés lors de la fuite. La question de la mise en place de ce versement reste ici en suspens : comment trouver les réfugiés, puisque le mouvement migratoire n'était pas encore terminé en 1946 ? Peut-être cette information n'était-elle pas parvenue jusque dans les campagnes allemandes, ce qui expliquerait l'exclusion de la famille Rosenbach de ce processus d'intégration. Johanna pourtant a réussi à fuir en emportant avec elle quelques Reichsmarks « cousus à l'intérieur d'un coussin »<sup>914</sup>. Cet argent ne servira pas aux femmes à améliorer leur quotidien mais sera

---

<sup>910</sup> *Ibid.* p. 17.

<sup>911</sup> *Ibid.* p. 17.

<sup>912</sup> *Ibid.* pp. 17-18.

<sup>913</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op.cit.*, p. 98: L'historien précise que cette aide a sans aucun doute été versée trop tôt. Cet argent n'avait pas de valeur et la plupart des magasins étaient de toute façon vides.

<sup>914</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, p. 18.

uniquement dédié à la recherche d'Anna<sup>915</sup>. Si Hanna cherche obstinément à rassembler autour d'elle ses proches, c'est aussi par elle mûe par l'obsession de la patrie. Aussitôt installée dans la chambre sous les toits de la ferme, elle pense : « *Bientôt nous rentrerons au Pays.* »<sup>916</sup> Les besoins des femmes se limitent au strict nécessaire : « le gîte, le couvert, les vêtements (des affaires élimées de la vieille Fermière) [...] »<sup>917</sup>. Ce sous-chapitre se clôt sur une note d'espoir – les voici protégées des convois et du froid – mais vient également attiser la curiosité du lecteur en installant une tension puisqu'il se termine sur la phrase suivante : « Mais désormais elles n'auraient plus à fuir ; !pourraient dormir dans des vêtements propres des nuits entières jusqu'au lendemain matin. Et rester=ensemble pour l'1stant - - »<sup>918</sup>

Tout au long du roman, le narrateur laisse le récit en suspens, soit en utilisant des points de suspension, soit en répétant le phrase suivante : « Il y eut une suite. »<sup>919</sup> et amène par-là le lecteur à se poser la question de l'identité du narrateur : qui est-il ? S'agit-il tout simplement d'un narrateur omniscient extérieur au récit ? D'un témoin qui aurait suivi le destin de ces femmes ? À ce stade du récit, aucun indice ne transparaît qui viendrait percer le mystère. Le lecteur sait que la fuite, si elle se termine physiquement dans cette ferme de Schieben, ne quitte pas l'esprit de ces femmes et particulièrement celui d'Hanna, qui, tout en s'installant dans sa chambre de fortune, planifie cette « suite » qui prend la forme d'un retour à Komotau, d'un nouveau voyage donc.

La thématique du voyage prend alors une dimension toute particulière dans la vie d'Hanna. Il ne s'agit bien entendu pas de voyages qu'elle effectue pour son plaisir mais de voyages incessants qu'elle entreprend afin de retrouver Anna. Ces trajets deviennent sa routine, ils ont toujours le même but et se déroulent toujours de la même façon : « changement – attente – changement »<sup>920</sup>. Leur mouvement régulier permet au lecteur d'entrevoir le caractère de ce personnage : il s'agit d'une femme « maigre et nerveuse », « silencieuse et roide »<sup>921</sup> qui porte une attention toute particulière à « l'apparence de la correction »<sup>922</sup>. Le tailleur « gris sombre »<sup>923</sup>, à la coupe stricte, ne laisse rien entrevoir ni de

---

<sup>915</sup> *Ibid.* p. 18 : « Seul le fait de devoir acheter des billets pour le train, pour poursuivre la recherche d'Anna à Reitzenhain, dès que le travail à la ferme le permettait, déciderait Johanna à recourir à cet argent de même qu'il encouragerait Hanna à le prendre & à le dépenser. »

<sup>916</sup> *Ibid.* p. 18.

<sup>917</sup> *Ibid.* p. 18.

<sup>918</sup> *Ibid.* p. 18.

<sup>919</sup> Cette assertion apparaît pour la première fois p. 14, puis p. 253 au présent de l'indicatif : « Il y a une suite ». L'auteur n'y ajoute pas de point.

<sup>920</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>921</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>922</sup> *Ibid.* p. 30 : « Chaque fois qu'elle quittait le village pour se rendre à Reitzenhain, dans l'Altmark, à la frontière tchèque, elle enfilait ce vêtement sévère et boutonné jusqu'au menton comme si l'apparence de la correction pouvait l'aider dans ses desseins. »

<sup>923</sup> *Ibid.* p. 29.

sa peau, ni de son caractère. Elle revêt ce tailleur comme elle se drape de sa fierté afin de s'éloigner des autres et de souligner aux yeux du monde son exemplarité. Les gens qui voyagent à côté d'elle ne l'intéressent pas, même s'ils partagent peut-être le même destin qu'elle. Ils ne sont que « des gens malpropres et malades entassés dans les wagons »<sup>924</sup>. Cet « entassement » rappelle la description que faisait Hanna des convois qui la menèrent en Allemagne, au cours desquels il fallait « enjamber les gens tant c'était plein », l'air y était « épais à couper au couteau », les « ordures » et la « vermine »<sup>925</sup> envahissaient les wagons. Quelques mois plus tard, dans un train qui n'est pas un convoi, Hanna voyage dans des conditions qui lui paraissent tout à fait similaires, entourée de « l'empuantisement acide et étouffant » des autres voyageurs. Elle reste debout ou assise des « heures-durant », sans bouger, « les doigts refermés autour des courroies du gros sac en plastique violet avec des lettres rédigées à l'avance & les fiches sans oublier les objets de valeur pour monnayer quelques services auprès d'étrangers=parfaitement inconnus. »<sup>926</sup> Hanna ne communique pas, elle « monnaye » et tend aux personnes qui pourraient l'aider des lettres qu'elle a déjà écrites. Tout est minutieusement préparé et organisé de façon à ce qu'elle ne perde pas de temps. La redondance entre « étrangers » et « parfaitement inconnus », reliés par un signe d'égalité, ne fait que renforcer cette mise à l'écart volontaire d'Hanna. Cette exagération nous amène à nous interroger sur la signification du mot « étranger » : Hanna est une étrangère pour les Allemands car elle vient de l'Est, les Allemands lui sont étrangers car leur culture est différente, s'ajoute à cela les nombreuses personnes déplacées, les occupants, les réfugiés d'autres territoires de l'Est, qui portent en eux une culture encore différente. De plus, nous pourrions également dire que les Allemands de retour du front sont devenus des étrangers à leur propre famille. Ainsi, la société de l'Allemagne d'après-guerre n'est-elle qu'une société d'étrangers cherchant à se faire une place. Dans sa pièce de théâtre *Dehors devant la porte*<sup>927</sup>, Wolfgang Borchert, jeune écrivain allemand de l'après-guerre, décrit une société traversée de part en part par le repli sur sa propre sphère d'intérêt. Dès la description des personnages qui précède la pièce, Borchert dresse le portrait d'une Allemagne épuisée, dans laquelle chacun se fait face sans plus se connaître vraiment. Nous avons tout d'abord Beckmann, le héros, qui revient après avoir vécu la guerre au front puis sa femme, qui « l'a oublié », le directeur du cabaret, qui « voudrait bien être courageux, mais qui finalement préfère être lâche » et Madame Kramer, « qui n'est rien d'autre que Madame Kramer, ce qui est vraiment terrible ».

---

<sup>924</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>925</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>926</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>927</sup> Borchert, Wolfgang, *Draußen vor der Tür*, Hambourg, Rowohlt, 1987, traduit en français par Pierre Deshusses sous le titre *Dehors devant la porte*, Nîmes, Chambon, 1997.

Les personnages n'ont pas vraiment d'alternative : soit ils vivent de façon insouciant, passant d'un régime à un autre, tel un animal s'adaptant à toutes les températures soit ils oublient pour avancer, comme la femme de Beckmann. Beckmann, une fois arrivé devant chez lui, sent souffler le vent de l'indifférence en la personne de Madame Kramer, qui lui coupe tout d'abord la parole, avant de réduire à néant ses espoirs. Elle fait preuve d'une « amabilité pleine d'indifférence, lisse, effrayante pire que toute forme de rustauderie et de brutalité » est-il écrit en didascalie<sup>928</sup>. Cette « indifférence », que mentionne également Hanna Arendt, est expliquée par un souci compréhensible qui devint le souci principal de tout à chacun après la guerre : la survie, à savoir se loger, se nourrir. Selon Christoph Klessmann, cette préoccupation principale prit même le pas sur la recherche de membres de la famille disparus : « Jusqu'à la réforme monétaire, avec peu de variations, la nourriture et l'habillement resta le souci principal de la population, qui domina la préoccupation principale de 1945, à savoir la recherche de personnes disparues ou de prisonniers de guerre. »<sup>929</sup> Dans ces conditions, l'individu devint en quelque sorte le plus petit noyau de la société, et non la famille. Klessmann revient sur une étude menée dès 1946, qui fait état d'un éclatement de la famille et d'un « détachement » (« Entfremdung ») des jeunes générations de ce qui constituait auparavant le foyer familial : l'autorité parentale avait disparu au profit d'organisations telles que les jeunesses hitlériennes, le père n'avait plus sa place dans la famille, la mère se vit contrainte de délaissier son rôle éducatif afin d'assurer la survie des siens, laissant ainsi par la force des choses ses enfants livrés à eux-mêmes. Tout cela constitue ce que l'historien appelle des « symptômes de la désorganisation »<sup>930</sup>. Tout comme les femmes s'étaient éloignées des hommes, les enfants s'étaient éloignés des familles. Anna s'est éloignée de sa mère et si celle-ci s'efforce de la récupérer – physiquement et aussi affectivement – c'est pour se construire un foyer de sécurité et rétablir cette « autorité » qui lui manque tant. Cette femme, qui souhaite toujours « paraître correctement vêtue »<sup>931</sup>, se définit elle-même comme une « HONNÊTE FEMME MÈRE & VEUVE »<sup>932</sup> et n'aura de cesse de monnayer et de soudoyer afin de retrouver Anna. Ce que le lecteur ignore encore, c'est que même la fuite avait été préparée : Hanna avait demandé à ses voisins de Komotau de recueillir Anna.

Pour les trois femmes, la vie dans la ferme s'organise petit à petit jusqu'à ce que le couple de fermiers fuie un matin devant l'arrivée de voitures russes, laissant les réfugiés et les

---

<sup>928</sup> Ibid. pp. 74-75.

<sup>929</sup> Klessmann, Christoph, *Die doppelte Staatsgründung*, op. cit., p. 56.

<sup>930</sup> Ibid. pp. 56-57.

<sup>931</sup> *Les Inachevés*, op.cit., p. 29.

<sup>932</sup> Ibid. p. 30.

ouvriers agricoles seuls dans leur propriété. Ces derniers prennent l'initiative de « visiter »<sup>933</sup> la ferme et découvrent une montagne de nourriture cachée dans la cave : « [...] dans un réduit situé sous la grande cave dans la maison des Patrons, ils finirent enfin par trouver. [...] des jambons fumés, tassés en rangs serrés et bardés de graisse luisante s'alignaient pareil à des torsos de légionnaires sur le sol de pierre –, des saucisses dressées en chapelets, anneaux, tresses ou dans leur peau claire é rangées l'une sur l'autre [...] des œufs de poules stockés dans des clayettes par centaines [...] du beurre enfin, dans des caisses en bois & dans du papier d'argent [...] »<sup>934</sup> Non seulement ces denrées nourrissaient le fermier et sa famille mais elles servaient aussi à les enrichir au marché noir, ce qui provoque une explosion de colère chez l'un des ouvriers agricoles : « Nous, y nous a ruinés !le salaud. [...] Nous à peine mieux traités que qu'ces travailleurs étrangers toucézannées. Sauf, qu'à la fin y nous a pas descendus, comme ceux-là. »<sup>935</sup> Cet Allemand se compare ici aux travailleurs étrangers, venant des pays de l'Est, maltraités et mal nourris sous le national-socialisme, ou encore aux Juifs exploités et exterminés dans les camps. Le lecteur ignore son histoire, tout comme lui-même semble ignorer les réelles conditions de vie des travailleurs qu'il mentionne ici. Il semblerait qu'il y ait ici un phénomène de concurrence des victimes. En disant cela, l'ouvrier insiste sur son statut de victime, relativisant presque les conditions de vie des prisonniers du Troisième Reich. La seule chose qui le distingue des victimes de la dictature est pour lui la mort. À l'appel d'un autre ouvrier, plus jeune, les travailleurs se lancent sur les victuailles qu'ils entendent piller, jusqu'à l'apparition de Johanna. Cette femme qui jusqu'à présent était restée dans le silence, oppose sa « Voix »<sup>936</sup> à l'euphorie des ouvriers agricoles et plus précisément à la voix d'une ouvrière qui, « stridente et grinçante d'excitation »<sup>937</sup>, se jette sur le trésor. Johanna se métamorphose, elle devient « puissante é menaçante », « domine le vacarme »<sup>938</sup> et vient asséner sa propre maxime à ces ouvriers agricoles éberlués : « !Bas les pattes. [...] !Bas les pattes. C'est un bien-mal-aquis. ! Que personne Y touche. »<sup>939</sup> Debout devant les ouvriers, Johanna prend la pose d'une déesse qui représenterait l'ordre disparu : « [...] drapée dans sa robe noire, les bras en appui sur les hanches é la tête bien relevée avec

---

<sup>933</sup> *Ibid.* p. 51 : « En attendant, quelques ouvriers agricoles visitèrent le logement des Maîtres, laissèrent traîner leurs salopettes le long des couloirs comme des nuages de crasse, firent sauter les serrures en un tour de main, fouillèrent les pièces & forcèrent des chambres et leurs armoires & coffres – [...] »

<sup>934</sup> *Ibid.* pp. 51-52.

<sup>935</sup> *Ibid.* p. 52.

<sup>936</sup> *Ibid.* p. 53 : « Mais Une Voix domina le vacarme depuis là-haut=à l'entrée de la cave [...] »

<sup>937</sup> *Ibid.* pp. 52-53 : « Tabliers retroussés, la femme s'enfonça dans le caveau, dans la fraîcheur des pierres & les arômes de fumaison, les sabots résonnèrent de tout leur bois sur les marches –. L'œil brillant, les joues échauffées & la bouche fendue d'un large rire, la femme renversa dans un nouveau cri de triomphe le mur de beurre & se rua vers les versants de jambons & saucisses – embrassa à pleins bras les chapelets anneaux tresses de saucisseàartinerdefoiesalamicervelas & s'en para comme 1 arbre de Mai dans la prairie en fête [...] »

<sup>938</sup> *Ibid.* p. 53.

<sup>939</sup> *Ibid.* p. 53.

dans le coup les cheveux argentés noués en tresse. – !Bas les pattes. – Et sa chevelure lunaire étincelait comme un casque. »<sup>940</sup> Une fois de plus, les trois femmes ne se mêlent pas aux ouvriers, elles sont restées dans leur chambre et n'en sont descendues que lorsqu'elles ont entendu des cris de joie, pensant alors que les ouvriers pourraient piller le logement des fermiers comme acte de vengeance<sup>941</sup>. Dans la cave s'installe alors « un silence immédiat », la femme au tablier « se fige »<sup>942</sup>, ressemblant à une « statue de pierre »<sup>943</sup>. L'apparition majestueuse de Johanna, couplée à ses paroles comparées à une « formule incantatoire », séparent les femmes Rosenbach du reste des humains : leur apparition quasi surnaturelle les fait appartenir à un autre monde, loin des réalités quotidiennes, que les ouvriers agricoles, évoluant dans les sphères concrètes de l'après-guerre, ne comprennent pas. L'un d'eux hurle alors : « ?!Drôles de crève-la-faim, me dites pas qu'vos minables rations de pommes de terre bouillies é de fromage au lait écrémé vous suffisent p'tête – [...]. »<sup>944</sup> Les valeurs ont été à ce point distordues que le vol que constituerait en temps « normal » l'appropriation de ces victuailles est perçu ici par les ouvriers comme une juste compensation pour leur travail. Il ne s'agit plus d'appréhender le monde avec les catégories du Bien et du Mal, éculées, mais de se faire justice soi-même, sans passer par une instance supérieure. En ces temps chaotique, la justice est laissée à l'appréciation de chacun, ce qui pourrait trouver une justification dans la survie : si je ne me sers pas, personne ne me viendra en aide, chose que Johanna et ses filles savent très bien. Pour elle toutefois, l'autorité telle qu'elles l'ont connue perdue et un vol reste un vol, « un bien mal acquis » : « -Ce n'est pas une question de manger à sa faim, c'est une question de savoir-vivre. »<sup>945</sup> martèle alors Hanna, apparue derrière sa mère. Derrière elle, Maria, « 1 voile de larmes inond[ant] ses joues molles et rougies – [...]. »<sup>946</sup> Voici dessinée la hiérarchie du clan Rosenbach : Johanna en tête, sa chevelure prenant la forme d'un

---

<sup>940</sup> *Ibid.* p. 53.

<sup>941</sup> *Ibid.* p. 53 : « Durant cette journée, contrairement aux ouvriers agricoles du pays, les 5 réfugiés [Hanna, Maria et Johanna partagent la chambre avec deux autres réfugiés] casés chez l'habitant restèrent au calme dans leur chambre sous les toits. Ils s'étaient risqués à la quitter, remplis de crainte, lorsque les rumeurs puis les cris & la jubilation éclatèrent plus bas=danslamaison, les ouvriers agricoles pourraient bien prendre prétexte de la fuite du grand Fermier & la disparition de ses proches pour exercer leur vengeance contre lui & son bien acquis frauduleusement & mettre-le-feu au domaine sans autre forme de procès. »

<sup>942</sup> *Ibid.* p. 53 : « Silence immédiat dans la cave, retombés, les éclats triomphants et jubilatoires pareils à des flammes brusquement mouchées par des trombes d'eau. Et, comme si elle était sous l'effet magique d'une formule incantatoire, la femme au tablier se figea elle aussi au milieu de la montagne odorante de saucisses fumées [...]. »

<sup>943</sup> *Ibid.* p. 54 : « Seule une guirlande de saucisses claires continuait de balancer autour de son cou après l'arrêt brutal de son mouvement é révélait qu'on n'était pas en présence de la statue en pierre de la Voleuse Anonyme. »

<sup>944</sup> *Ibid.* p.54 : il poursuit : « [...] alors qu'ici=sous-vos-yeux - - & quand les oies rôties rapploquent à tire d'aile du pays de cocagne, vous !fermez l'avaloire ?!pas vrai , ?!hein – (1 autre ouvrier rempli de colère venait en renfort aux paroles du plus vieux) - ?Ou bien vous avez oublié, c'que ça signifie :!manger - !à nouveau à sa !faim. »

<sup>945</sup> *Ibid.* p. 54.

<sup>946</sup> *Ibid.* p. 54.

« casque », Hanna juste derrière, telle une ombre (« son corps é sa voix s'avancèrent et se rangèrent aux côtés de ceux de sa mère. »<sup>947</sup>) et enfin, presque cachée, « dans l'ombre », Maria, qui pleure sans un mot<sup>948</sup>. Cette femme mutique reste prisonnière du « commandement » de sa mère, puis de celui de sa sœur. Elle a vécu la fuite sans un mot, nous ne savons rien de ses sentiments ni de ses pensées. Face à l'hyperactivité d'Hanna, Maria est perdue. Johanna et Hanna portent le même prénom, transformé en Hanna pour l'aînée afin de ne pas créer la confusion, leur caractère sont semblables, l'une est le calque de l'autre et toutes deux imposent leur volonté à Maria, la plus faible, la sœur innocente, qui par son prénom même est déjà exclue de la famille. En effet, Anna, la fille d'Hanna se prénomme également Johanna<sup>949</sup>. Maria est donc un être à part, et pour mieux souligner cette singularité, la narration promène son œil entre Hanna et ses trajets incessants entre Reitzenhaim et Schieben d'une part et Maria, seule sur un chemin de terre d'autre part : « Maria se rendit aux champs plus tôt que les autres ouvriers agricoles. À cette heure, elle marchait toute seule sur la route qui bordait en large demi-cercle le paysage plat sous l'horizon, dans ses mains rien que l'outil pour le champ & dans un panier des tartines pour midi. »<sup>950</sup> Dans les mains d'Hanna, des lettres préparées à l'avance pour tenter de retrouver sa fille. Elle est également enveloppée dans un tailleur gris « boutonné jusqu'au cou »<sup>951</sup> alors que le signe distinctif de Maria se trouve dans ses chaussettes : « (ses CHAUSSETTES DÉLAVÉES, elles dessinent de minces anneaux verrougepâle sur fond gris, glissent sur la cheville étrangement blanche) [...] »<sup>952</sup> Maria, en ce matin de printemps, se retrouve face à face avec des officiers russes venus chercher le fermier et son épouse, qui avaient justement pris la fuite au lever du jour. Une fuite que la jeune femme ne parvient pas à s'expliquer : « [...] elle avait observé au petit matin blême depuis la lucarne de sa chambre de bonne sous le toit é vu le vieux Fermier et sa femme, glissant vite et sans bruit à la manière de gens qui cherchent à s'enfuir sur-le-champ en se faisant remarquer le moins possible (quand on ferme pour ainsi dire la bouche aux pas et au clic-clac des objets) [...] »<sup>953</sup> Le matin même, elle n'avait pas vraiment compris qu'il

---

<sup>947</sup> *Ibid.* p. 54.

<sup>948</sup> *Ibid.* p.54 : « Et dans l'ombre d'Hanna, Maria enfin ; 1 voile de larmes inondait ses joues molles et rougies – peut-être une peine taraudante devant cette surabondance de fumets aromatiques et l'idée de satiété é:la certitude sans issue possible de rester enchaînée au commandement-de-la-plus-vieille, d'endurer le supplice de Tantale..... »

<sup>949</sup> *Ibid.* p. 11 : « Hanna, dans les 45 ans, l'aînée de dix ans de Maria, s'appelait Johanna, très exactement comme leur mère. Au début uniquement pour permettre aux autres de faire la différence, plus tard par habitude, elle conserva le prénom de Hanna. », et p. 15 : « [...] la fille de Hanna, Anna, âgée de 18 ans (également baptisée du prénom de Johanna comme sa mère) [...] »

<sup>950</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>951</sup> *Ibid.* p. 30.

<sup>952</sup> *Ibid.* p. 175.

<sup>953</sup> *Ibid.* p. 28 : « puis ils avaient sauté sur l'engin & franchi le portail de la cour, projetant de grosses mottes de terre derrière eux et filé à tombeau ouvert sur la grande route vers l'Ouest. »

s'agissait d'une fuite puisqu'elle les compare seulement à des personnes voulant fuir (« à la manière de ») ; elle s'explique la situation comme on l'expliquerait à un enfant (« on ferme la bouche aux pas et aux clic-clac des objets ») et ne la comprend réellement que quelques heures plus tard, lorsqu'on lui demande où sont ces personnes. Maria est-elle simple d'esprit ? Non, la jeune femme a simplement perdu l'habitude de réfléchir et de décider par elle-même. Lorsque le narrateur rapproche ses larmes d'un supplice de Tantale, il met le doigt sur ce que vit Maria depuis toujours. Tantale, Dieu de la mythologie, avait été puni de sa cruauté de la façon suivante : immergé jusqu'au torse à proximité d'un arbre fruitier, il souffrait d'une faim et d'une soif inextinguibles. Or, à chaque fois qu'il se penchait pour boire l'eau qui l'entourait, celle-ci se retirait, le laissant à ses tourments. Maria quant à elle se voit retirer toute possibilité de vivre comme elle l'entend dès qu'elle s'approche d'un peu d'autonomie. Elle avait autrefois été fiancée mais ces fiançailles avaient été rompues à cause de sa mère : « On disait que cela n'alla jamais plus loin que quelques baisers gauches=timides, [...]. La mère avait mis un soir l'homme à la porte sans autre façon ; on disait que, justement=ce soir-là, quand la mère entra en trombe, l'homme était en train de se livrer dans la chambre de Maria à des gestes qui outrepassaient le stade-des-fiançailles. »<sup>954</sup> Pas un mot sur la réaction ou les paroles que Maria aurait pu avoir ce soir-là. Maria apprendra par la suite que cet homme aurait été « CHERCHÉ » et « CONVOYÉ vers Theresienstadt ». Une fois de plus, ces mots en majuscules n'évoquent rien à Maria. Ce sont des mots qui faisaient partie du quotidien de son époque mais la jeune femme n'en connaît ni les causes ni les conséquences: cet homme était-il juif ? Communiste ? Criminel notoire ? Elle n'en sait rien. Toujours est-il que cette relation dérangeait sa mère, qui y a mis fin sans explications. Des années plus tard, alors que Maria entretient une liaison avec le chef de la chorale de Birkheim<sup>955</sup>, c'est Hanna qui mettra fin à leur relation naissante: « Avec un profond gémissement entrecoupé de frissons, Maria baissa finalement les yeux devant la froideur sèche et blanche dans le regard de Hanna. Elle tourna les talons avec résignation, ses pas tristes la menèrent vers la maison, là-haut sous le toit, et la ramenèrent..... dans l'étroite mansarde habitée de trois femmes. »<sup>956</sup> Les points de suspension annoncent la fatalité qui entoure Maria, la répétition de ce destin qui la liera pour toujours à cette nouvelle Trinité féminine, la mère, la fille et elle, Maria, l'innocente et éternelle jeune fille. Si Hanna exerce cette forme d'ingérence dans la vie de sa sœur – et plus tard de sa fille – c'est parce que cet homme pourrait être un obstacle à son

---

<sup>954</sup> *Ibid.* p. 28.

<sup>955</sup> *Ibid.* p. 125 : « Il arrivait de temps-à-autre que Maria é l'homme s'attardent un peu plus longuement : dehors=devantleportaildelaferme (raconta Johanna avec suffisance) & ensuit Monsieur-Le-Professeur lui aurait fourgué à chaque fois un paquet de nourriture. – Il peut se le permettre, Monsieur-Le-Professeur & Fils-de-plouc-trousseur-d'oise-blanc –. »

<sup>956</sup> *Ibid.* p. 126.

retour à Komotau, un retour qu'elle ne conçoit pas sans l'une des femmes de la famille. Lorsque Maria replonge dans ses souvenirs et que la douleur fait rouler les larmes sur ses joues, Johanna la traite de « !chialeuse é vieille !fille »<sup>957</sup>. Si Maria n'a « jamais eu Affaire aux hommes »<sup>958</sup>, on peut dire qu'elle a également rarement eu affaire aux êtres humains en général. Face aux soldats russes, elle perd ses moyens, en proie à « une peur confuse mêlée à une fascination réprimée »<sup>959</sup>, elle reste « pétrifiée »<sup>960</sup>. Cet officier représente en effet tout ce que Maria, dans son ignorance, ne comprend pas: les réalités de l'après-guerre et les hommes. Ce dernier demande où se trouve le fermier à une Maria incapable de lui dire ne serait-ce que son propre prénom – « il dut répéter sa question, alors seulement elle fut en état de parler »<sup>961</sup>. Les yeux pleins de larmes, elle le dirige toutefois dans la mauvaises direction. Puisque ce fermier avait accueilli Maria et les siens, il ne devait pas être dénoncé : « [...] *même s'il avait été chez les SS, et même s'il avait employé des prisonniers du travail obligatoire dans sa ferme & même si comme on le disait il avait ordonné de fusiller quelques prisonniers de guerre russes dans le petit bois de pins=là-bas=de l'autre côté.* »<sup>962</sup> Maria prend une décision pour la première fois du récit. Sa mère et sa sœur ne sont pas là pour la guider ni pour lui dicter sa conduite, elle décide alors de protéger le fermier. L'officier l'effraie, la menace du viol la paralyse lorsqu'elle pense : « le gros pistolet de l'armée pendait sur le côté, au ceinturon également marron clair comme un sexe caché dans un étui de cuir [...] ». Cet effort qu'elle a fait pour simplement lever le bras la renvoie tout de même à sa condition d'enfant de la famille : « Et tout d'un coup elle comprit pourquoi l'officier s'était détourné d'elle en ricanant : le long de ses jambes, elle sentait des ruisseaux clairs et chauds s'écouler et par-dessus les sabots en bois vers la terre battue par le vent se répandre en mare [...] »<sup>963</sup>

À la ferme en revanche, sous l'emprise de sa mère et de sa sœur, elle revit son supplice : proche d'un peu de confort, elle se voit retirer tout espoir de connaître à nouveau à ce moment-là le sentiment de satiété. Hanna va même jusqu'à guider les autorités jusqu'à la cave

---

<sup>957</sup> *Ibid.* p. 28.

<sup>958</sup> *Ibid.* p. 28 : « Maria, au milieu de la trentaine, n'avait jamais eu Affaire aux hommes, à l'exception de fiançailles (qui remontaient à loin) avec un secrétaire du service dans lequel elle travaillait – il venait d'1 ville voisine de Komotau. »

<sup>959</sup> *Ibid.* p. 30.

<sup>960</sup> *Ibid.* p. 31 : « L'officier mesurait une tête de plus que Maria, il portait un uniforme vert olive sur des breeches bleu foncé & de larges bandes rouges le long des coutures, ses bottes de cuir clair brossées reluisaient, il avait interpellé Maria au moment où il sautait du véhicule & lui avait ordonné de s'arrêter –, elle obéit, pétrifiée. »

<sup>961</sup> *Ibid.* p. 31.

<sup>962</sup> *Ibid.* p. 31. Puis plus loin : « [...] les lèvres de Maria remuèrent comme si elle murmurait, ses yeux s'emplirent de larmes, l'officier, le pistolet, le baquet & le camion disparaissant comme derrière des rideaux que l'on tirait rapidement. Elle leva péniblement son bras, comme si celui-ci devait soulever une charge monstrueusement=lourde et indiqua à l'officier sans rien dire la mauvaise direction. »

<sup>963</sup> *Ibid.* p. 32.

afin qu'elles perquisitionnent les denrées et procèdent à un inventaire<sup>964</sup>. Il avait suffi que leurs pas soient autoritaires pour qu'Hanna les mêle aux siens. S'ensuit alors l'inventaire et la guerre ouverte entre ouvriers agricoles et réfugiés, chargés de vider la cave : « [...] (et dès que les fonctionnaires chargés de la surveillance relâchaient leur attention, ils donnaient de méchantes bourrades et d'affreux coups de pied aux réfugiés, ces incroyables et stupides catholiques). »<sup>965</sup> Les trois femmes n'ont pourtant pas fait montre d'une foi ni d'une piété particulière et ne s'en remet jamais ouvertement à Dieu. Le mot « catholique » devient ici une insulte car il met en lumière une différence de plus entre réfugiés et autochtones. En effet, dans des villages à majorité protestante par exemple, l'expression de la foi catholique était sinon inconnue, du moins mal connue par les Allemands qui accueillaient ces réfugiés. Elle devint dans certains cas une barrière de plus à l'intégration. Pour Albrecht Lehmann, une séparation s'était opérée entre réfugiés et autochtones, plus précisément entre « réfugiés catholiques » et « autochtones protestant »<sup>966</sup>. D'autres témoins racontent à l'inverse que les fêtes célébrées par les réfugiés apportèrent un renouveau, un nouvel élan à leur propre foi et un souffle de vie dans leur village : « D'un autre côté, les réfugiés enrichirent les pratiques de la foi des autochtones de leur nouvelles formes de piété et eurent pour effet d'accentuer, tout en les rendant plus vivant, les rapports à l'église et à la religion. »<sup>967</sup> La pratique religieuse, catholique ou protestante, pouvait alors se révéler un facteur de partage et d'intégration. Dans notre roman toutefois, les trois femmes de la famille Rosenbach ne vont jamais à l'église et ne mentionnent jamais Dieu devant les autochtones. Cette « insulte » est donc pour les ouvriers agricoles une nouvelle occasion de marquer leur différence et de les exclure. Par leur intransigeance, les trois femmes se sont de toute façon exclues elles-mêmes, car les fonctionnaires tout comme les ouvriers restent surpris devant une « auto-mortification aussi incompréhensible »<sup>968</sup>. Johanna ne parle plus, elle est devenue la « sentinelle inflexible »<sup>969</sup> de

<sup>964</sup> *Ibid.* p. 54 : « Le plus jeune des ouvriers agricoles, déjà en train de bondir en bas de l'escalier, tout appliqué à ramasser la nourriture à pleines mains, n'eut que le temps de crier : – Alors là, tant de l'connerie c'est à gerber – : quand des pas autoritaires martèlent les pavés dans le dos de toucemonde, traversant crescendo la maison et descendant par l'escalier de la cave : la Commission du chef-lieu d'arrondissement Birkheim pour la saisie des biens frauduleux. (Hanna, à l'apparition des fonctionnaires devant le portail, leur avait indiqué le chemin-vers-la cave.) »

<sup>965</sup> *Ibid.* p. 55.

<sup>966</sup> Lehmann, Albrecht, *Im Fremden ungewollt zuhaus*, *op.cit.*, p. 52.

<sup>967</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat*, *op.cit.*, p. 230 : « D'un côté, la séparation grandissante entre religion et vie quotidienne tout comme l'individualisation de la pratique religieuse furent renforcées par l'arrivée des réfugiés. De l'autre pourtant, les réfugiés enrichirent la pratique culturelle des autochtones de nouvelles expressions de la foi et eurent pour effet un approfondissement et un ravivement des rapports à l'Église et la religion. »

<sup>968</sup> *Les Inachevés*, *op.cit.*, p. 55, puis p. 56, le fonctionnaire pense : « [...] il avait du mal à réprimer une grimace devant tant d'héroïsme de désintéressement é de fierté c'est-à-dire tant de stupidité pour des gens affamés venus d'ailleurs. »

<sup>969</sup> *Ibid.* p. 55 : « Johanna ne prit pas part à l'action. Elle se tenait bien droite à côté du portail, sentinelle inflexible, garante du savoir-vivre & de la loi, sombre point d'exclamation de l'impératif gastrosophique : « Nourris-toi de telle sorte, que ta manière de manger puisse devenir à tout instant un principe à table=pour les hôtes ! » et elle observait le va-et-vient à ses pieds dans la cour. »

ces victuailles. En formulant un nouvel « impératif gastrosophique », elle se fonde sur une universalité qui n'est plus de mise dans la société d'après-guerre. Alors que les fonctionnaires distribuent à chacun « un peu de saucisse, des œufs, du jambon »<sup>970</sup>, ils se heurtent à nouveau à l'inflexibilité de Johanna, qui, devant ce « bien mal acquis », présente au fonctionnaire quelques billets afin d'acheter et non de recevoir la nourriture pour Hanna, Maria et pour elle-même<sup>971</sup>. Et lorsque que la mère du fermier revient seule de son interrogatoire, Johanna la guide jusqu'à chez elle et lui remet ce qu'elle vient d'acheter : « En haut sur le perron, Johanna fourra le paquet de nourriture qu'elle venait d'acheter entre les mains de la vieille, sans un mot et avec une énergie qui ne supportait aucune discussion. »<sup>972</sup> Si leur attitude peut être qualifiée d'exemplaire, elle suscite l'indignation et le mépris des ouvriers et des fonctionnaires, qui voient en Johanna « une folle délirante ».<sup>973</sup> Les hommes ne partagent plus les mêmes valeurs et se scindent en plusieurs groupes : réfugiés/autochtones, protestants/catholiques et « bâfreurs » /« forçats de la faim »<sup>974</sup>. Dans le nouveau monde qui se met en place ; un univers de « déprédation » c'est-à-dire de vol et de pillage ; les trois femmes sont du côté des « forçats de la faim » : elles sont en guerre bien après la guerre, prolongeant volontairement un état de souffrance. Anonymes, elles semblent représenter tous les réfugiés, tout comme les ouvriers ou les fermiers représenteraient tous les Allemands. Jamais jusqu'à maintenant les visages de ces femmes nous ont été décrits avec précision : Hanna est toute entière cachée derrière son tailleur, Maria se réduit à ses chaussettes, Johanna, « drapée dans sa robe noire »<sup>975</sup>, disparaît sous un casque de cheveux, l'ouvrière voulant voler la charcuterie est « la femme au tablier », le fonctionnaire « l'homme derrière le guichet »<sup>976</sup> et la fermière, une vieille femme « appuyée sur sa canne laquée noire »<sup>977</sup>. Ainsi le lecteur ne voit-il évoluer que des silhouettes, muettes qui plus est, car depuis le début du récit, les femmes n'ont pas échangé une parole en discours direct. Le discours indirect et le discours indirect libre dominant le récit et font apparaître l'un des paradoxes de l'écriture de Reinhard Jirgl : ce texte, qui par définition se lit, s'entend également tant l'écriture, par sa calligraphie, fait naître à l'oreille du lecteur les voix des personnages, comme par exemple l'accent d'un

---

<sup>970</sup> *Ibid.* p. 56.

<sup>971</sup> *Ibid.* p. 57 : « Impassible, Johanna déposa les billets de banque à côté du bras du type émacié et les lissa avec le plat de la main sur la table en bois garnie de victuailles. – Hanna & Maria s'emparèrent vivement de leurs rations – pour chacune 1 anneau de cervelas, 1 jambon en croûte, 200 grammes de beurre & 5 œufs de poule -, et glissèrent rapidement dans l'escalier, vers le toit, dans leur chambre de bonne. »

<sup>972</sup> *Ibid.* p. 58.

<sup>973</sup> *Ibid.* p. 57.

<sup>974</sup> *Ibid.* p. 52 : « [...] du beurre enfin [...] empilé comme les pierres d'un rempart, une muraille qui diviserait une fois=pour toutes, é jusque dans son fondement, cet univers-de-déprédations en bâfreurs é :forçats de la faim – [...] »

<sup>975</sup> *Ibid.* p. 53.

<sup>976</sup> *Ibid.* p. 48.

<sup>977</sup> *Ibid.* p. 57.

soldat tchèque (« !Wek Doitsche !wek. »)<sup>978</sup> ou alors encore l'affolement d'Hanna lorsqu'elle raconte – un récit dont nous ne connaissons pas le récipiendaire, et qui semble ici ne s'adresser à personne – les expulsions et l'accident mortel du jeune soldat: « Comme s'il avait ?heurté quelque chose. Nous tous sens dessus dessous des bagages nous tombèrent dessus les gens crièrent. ?Y s'passe ?!quoi. »<sup>979</sup> Cette vivacité du récit, qui laisse entendre le texte, trompe le lecteur : les personnages ne se parlent pourtant pas directement, et c'est précisément ce manque de communication, ou cette communication tronquée, qui sera à l'origine du délitement de la famille Rosenbach. Les apparences dominent les relations humaines, les actes les paroles.

Suite à cette saisie et la fuite des fermiers, le domaine tombera en ruine et sera la cible des voleurs<sup>980</sup>. Le pillage de la maison des fermiers fait écho aux pillages qui ont eut lieu à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les maisons des Allemands, malgré le couvre-feu et l'interdiction de piller affichée dans les rues, furent bien souvent, pour ne pas dire systématiquement, l'objet de pillages et de saccages de la part des forces soviétiques ou de la garde tchèque. Les témoignages recueillis dans les *Dokumente der Vertreibung* font souvent état d'une atmosphère de terreur : « Je venais de me rendre dans la cuisine afin d'y trouver quelque chose à manger, remplie de peur à l'idée qu'ils [les soldats russes nouvellement arrivés] puissent faire quelque chose à mon père, je descendis les escaliers, déterminée. Le Russe m'attrapa par le bras, me prit ma montre. Il renvoya le Tchèque qui l'accompagnait et voulut m'attirer vers une porte. Il puait l'alcool. Effrayée, je lui demandai « Co chceš ? », le regardai avec de grands yeux et lui demandai en tchèque : "Toi aussi tu dois bien avoir une sœur ou une mère à la maison ?" Le Russe, chauve, me regarda comme on regarde un fantôme, fit demi-tour et s'en alla. [...] Mais à présent notre porte avait été ouverte, et, fidèle à l'exemple des gendarmes, qui avaient entre autres pris machine à écrire, manteau de cuir et bottes, c'était au tour de ces voyous de piller le voisinage. [...] Nos bagages avaient été découverts et avait disparu avec les Russes. [...] Les nouveaux meubles de ma belle-sœur, démontés pour le voyage, avaient réduits en pièces à coup de hache, sans raison aucune. »<sup>981</sup>

---

<sup>978</sup> *Ibid.* p. 20 : cette phrase est en allemand dans le texte en français.

<sup>979</sup> *Ibid.* p. 13.

<sup>980</sup> *Ibid.* p. 58 : « Les meubles disparaissaient au cours de la nuit les uns après les autres comme avaient disparu les meilleurs bêtes des étables, emportés par des ombres fantomatiques furtives et pressées –. Seule la lumière du matin montrait d'arrogantes traces de bottes tout comme les rayures creusées dans le parquet & les déchirures dans les tissus causées par le mobilier qu'on poussait & emportait grossièrement au-dehors en traversant la chambre des Maîtres et en descendant les marches du perron, comme les contours distincts de la silhouette des victimes sur le lieu du crime. Chaque nuit une nuit pour voleurs&détrouseurs, et la réforme agraire n'arrivait pas. »

<sup>981</sup> *Dokumente der Vertreibung, Die Vertreibung der deutschen Bevölkerung aus der Tschechoslowakei, op. cit.*, pp. 52-57. Nous avons choisi cet extrait car il rassemble à la fois la menace du viol, du meurtre (ici envers le père) et la réalité du pillage. Les récits sont les mêmes dans toutes les provinces à majorité germanophone de République tchèque, de Pologne ou d'autres territoires de l'Est anciennement occupés. Souvent, les viols ne sont pas racontés par les témoins et nombre de récits se terminent sur cette incapacité à dire : « Je ne souhaite pas

Les récits rassemblés dans ce recueil se font écho les uns aux autres tant les expériences vécues sont semblables. Dans le roman, cette première scène de pillage rappelle les expulsions et le pillage dont a dû être l'objet la maison des trois femmes. D'autres scènes de pillage viendront s'y ajouter, formant une véritable narration en écho.

Malgré les moqueries et le rejet, Johanna, Hanna et Maria continuent à vivre dans la ferme, s'occupant alors de la mère du fermier, livrée à elle-même et malade. Un fois de plus, leur bonté les exclut de la vie du village. Les habitants s'interrogent sur leur attitude désintéressée et font preuve d'une méfiance sans borne face à ces « 3 pétasses des Sudètes »<sup>982</sup>. Les réfugiées sont alors ouvertement rejetées et doivent régler leurs achats en bijoux ou objets de valeur, puisque personne ne veut accepter leur argent<sup>983</sup>. Les trois femmes sont accusées de vouloir spolier la vieille fermière et de détourner l'héritage du fermier disparu à l'Ouest<sup>984</sup>. Elles ne prêtent que peu d'attention à la ségrégation dont elles sont victimes, unies dans une obsession commune, le retour au pays : « ?À quoi bon (aimaient-elles se dire), puisque ce qui arrive=ici n'est que passager, rien que du Provisoire, bientôt, très Bientôt – peut-être même tout de suite=demain – nous repartirons, nous rentrerons !Chez-Nous. !Oui, !Chez-nous, notre !seul et unique= !vrai Foyer [...] Alors pourquoi se lier avec des gens anecdotiques dans 1 trou à vaches provisoire comme ce village.»<sup>985</sup> L'apparence du provisoire donne assez de force à ces femmes pour passer outre les insultes des villageois, une attitude peu engagée dans la reconstruction que mentionne également Reinhold Schillinger à propos du Lastenausgleich : peu de réfugiés s'engagèrent tout d'abord dans les questions de réparations, convaincu que leur retour serait imminent<sup>986</sup>. Jusqu'aux lois fixant de nouvelles frontières, beaucoup pensèrent pouvoir retrouver leur ancien foyer et ce qu'ils considéraient encore comme leur patrie. La loi Oder-Neisse (« Oder-Neisse Gesetz »), votée dès 1950, établit la frontière définitive entre l'Allemagne de l'Est et la Pologne et provoqua de nombreux mécontentements chez les réfugiés, qui voyaient leur patrie perdue à jamais. Pour les trois femmes, à cet instant, la question ne se pose même pas, elles sont convaincues qu'elles

---

décrire le destin de beaucoup de femmes et de jeunes filles de toutes ces régions, c'était épouvantable pour les personnes concernées. » Traduction faite par nos soins.

<sup>982</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 58.

<sup>983</sup> *Ibid.* p. 59 : « On n'acceptait que rarement l'argent des femmes en contrepartie des vivres ou des médicaments qu'elles devaient se procurer dans d'autres fermes pour soigner la vieille dame qui toussait de plus en plus, en échange On les contraignait ouvertement à payer avec des bijoux & des objets de valeur (que Johanna avait dû faire sortir autrefois en douce du-Pays, avec la liasse de Reichsmark poisseux). » Reichsmark est écrit en lettres gothiques dans le texte, faisant comprendre au lecteur que cet argent, s'il a encore de la valeur, est en passe de la perdre.

<sup>984</sup> *Ibid.* p. 59 : « Bientôt il fut question dans tout le village de fairesontrou, é aussi que ces réfugiés, [...], elles semblaient bien avoir l'intention, au sens propre du terme, de viser un œuf pour avoir un bœuf. »

<sup>985</sup> *Ibid.* p. 60.

<sup>986</sup> Schillinger, Reinhold, « Der Lastenausgleich. », in : Benz, Wolfgang (éd), *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten, op.cit.*, pp. 231-244.

retrouveront Komotau. Le vieille fermière leur offre les biens qui lui restent – ce qui ne fait qu'accroître la médisance des villageois<sup>987</sup> – avant de s'ôter la vie : « Un midi [...] tandis que Hanna et Maria s'en revenaient des champs pour rentrer à la ferme, elles repérèrent de-loin, devant la fenêtre dans le toit, la silhouette de la vieille Fermière dressée telle 1 sculpture dans l'encadrement, immobile é droite, comme si elle regardait sans cesse & avec sévérité dans la direction des deux femmes. Puis en se rapprochant Maria poussa subitement un cri : elle avait remarqué la douce oscillation du corps amaigri de la vieille femme é la corde raide à l'arrière de la tête [...] »<sup>988</sup> La mort de la fermière est occultée par l'arrivée tant attendue de la réforme agraire, qui distribua à chacun un lopin de terre. Dans l'effervescence, Johanna est une fois de plus seule et veille le corps de la fermière<sup>989</sup>. Lorsque des voix s'élèvent contre l'attribution d'une parcelle de terre aux réfugiées, elle se relève et présente au fonctionnaire un acte de donation signée par la fermière : « [...] un document écrit, quelques mots tremblants sous les rhumatismes, mais des lignes suffisamment distinctes pour être déchiffrées & rédigées par-devant notaire [...] »<sup>990</sup> Ainsi les trois femmes ne sont-elles pas complètement spoliées, de même, nous pourrions dire qu'elles ne sont pas non plus complètement désintéressées. En effet, l'une d'elle a eu la présence d'esprit de faire rédiger par la fermière un acte notarié, ou peut-être la fermière l'a-t-elle fait d'elle-même ? Quoi qu'il en soit, les soins prodigués par les femmes auront porté leurs fruits car les voici propriétaires de la ferme. Cet acte notarié fissure légèrement l'image que le lecteur s'était jusque-là forgé des trois femmes et laisse place à un soupçon de doute : peut-être ne sont-elles pas aussi altruistes qu'il n'y paraît ? Toutefois, elles ne deviendront pas fermières, ou ne pourront s'établir complètement sur ces terres puisque le narrateur laisse comprendre au lecteur que leurs revendications ne seront pas entièrement respectées : « On leur concéda au mieux les affaires de la vieille Fermière é aussi le droit de demeurer sous le toit de l'ancienne ferme en conservant leur statut, bien que leurs patrons aient changé entre-temps. On décréta qu'à-l'avenir leur-travail-sur-le-domaine serait rémunéré en bonne et due forme ; l'ère de la féodalité était !révolue. »<sup>991</sup> Sans que l'on ne sache pourquoi, les trois femmes ne deviendront pas propriétaires de cette ferme mais plus ou

---

<sup>987</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, p. 60 : « Et lorsque les-gens-du-village découvrirent que la vieille Fermière, qui commençait sans doute à dérailler, avait confié à ces réfugiées les bien qui lui restaient – mobilier vêtements étoffes couverts en argent & bijoux ( :!voilà pourquoi elles réussissaient à payer au village) ; et tous les objets encore disponibles à l'étage supérieur de la maison des Patrons [...] bref, qu'elle avait simplement fait cadeau de toutes ces valeurs avec générosité, les villageois – sans doute avec un certain soulagement – passèrent au crible l'alfabet-du-vouloir-vivre : amasseurs escrocs lèche-cul, en passant par chauvinisme luxure paresse vol puis saloperie et trahison, pour en revenir à châtiment et finalement s'arrêter à la lettre D comme détournement d'héritage. »

<sup>988</sup> *Ibid.* p. 61.

<sup>989</sup> *Ibid.* p. 62 : « Seule Johanna revêtue de sa robe noire veillait à la tête de la dépouille, chassait du mieux qu'elle pouvait les mouches, les moqueries é les chiens..... »

<sup>990</sup> *Ibid.* p. 63.

<sup>991</sup> *Ibid.* p. 63.

moins locataires de la chambre qu'elles occupent déjà puisqu'elles continueront à travailler pour de nouveaux fermiers. Ce « on » anonyme qui représente les autorités de la zone d'occupation soviétique, « concède » et « décrète », s'emparant du droit des réfugiés à dire non. Ni Hanna ni Johanna ne s'imposent et l'ironique sentence « l'ère de la féodalité était !révolue » semble même appeler un merci. Toutefois, leur séjour se prolonge puisqu'il est question d' « avenir » et de « rémunération » future. Si elles ne sont pas intégrées, elles semblent toutefois s'ancrer dans le paysage du village de Schieben. À cet instant du récit, une péripétie vient chasser l'autre : les fermiers fuient, les autorités perquisitionnent la cave, la vieille fermière se suicide, la réforme agraire est mise en place et Anna refait son apparition dans la vie des siens : « L'étranger (un prisonnier de guerre d'un camp soviétique, en route pour rentrer chez lui à Osterbourg) remet 1 feuille à Hanna, le message de sa !fille en provenance de Reitzenhain. :ldernière fois donc Hanna aurait à s'y rendre -.- Dès le lendemain=matin. »<sup>992</sup>

Le projecteur de la narration vient alors à nouveau se tourner vers Hanna, qui, « excitée »<sup>993</sup>, s'affaire dans leur chambre avant le voyage. Retrouver sa fille signifie pour elle voir enfin sa famille réunie pour rentrer à Komotau. Les trois femmes sont portées par le même espoir, sans pour autant se l'avouer : « (Sans en souffler un mot, les 3 femmes songeaient avec mélancolie à Komotau=La-Patrie !, si proche Là-Bas é :si lointaine -.)<sup>994</sup> Ce dernier paragraphe du chapitre sept est dominé par les pensées d'Hanna. Si les trois femmes ont le même rêve, celui de rentrer « chez elle », Hanna semble être celle qui le porte sur ses épaules puisqu'elle établit une stratégie qui leur permettrait de gagner suffisamment d'argent afin de rentrer le plus sereinement possible : « Avant de me rendre à Reitzenhain [...], – j'irai voir à Birkheim s'il n'y a pas moyen de retrouver du travail aux Chemins de Fer. Nous avons besoin d'argent bien gagné. »<sup>995</sup> L'argent gagné à la ferme aurait-il été « mal gagné » ? Hanna avoue-t-elle sans le dire avoir joué le double-jeu dont les villageois la soupçonnaient ? La mort de la fermière les libère en tout cas de tout engagement<sup>996</sup> et elles pourront, selon les plans d'Hanna, s'installer à Birkheim afin qu'Anna retourne à l'école et que la famille gagne l'argent nécessaire au retour. En suivant ce monologue d'Hanna, nous suivons également son état d'esprit en cet instant et son travail d'auto-conviction : dans un premier temps, elle parle

---

<sup>992</sup> *Ibid.* p. 63.

<sup>993</sup> *Ibid.* p. 63 : « Elle s'activa toute excitée dans la pièce étroite, rassembla des affaires pour le voyage. »

<sup>994</sup> *Ibid.* pp. 63-64.

<sup>995</sup> *Ibid.* p. 64.

<sup>996</sup> *Ibid.* p. 64 : « Maintenant que la vieille Fermière est morte – (elle é les deux autres femmes firent rapidement le signe de Croix) – il n'y a aucune raison de rester ici plus longtemps & de nous laisser traiter comme du bétail. »

d'une voix anormalement forte « pour couvrir ses sombres pensées »<sup>997</sup> car il leur faut non seulement repartir, donc recommencer une entreprise d'intégration à plus ou moins long terme, mais il faut aussi qu'Hanna retrouve sa fille, dans le sens physique du terme mais aussi maternel: les épreuves subies par les deux femmes ont sans doute creusé en elle un abîme qu'il leur faudra surmonter. Puis, le ton d'Hanna se fait « décidé » et enfin, elle vit un « éveil de fierté toute neuve »<sup>998</sup>, non que ses doutes aient disparu mais elle se doit de les cacher sous un masque de confiance inébranlable. Se découvre alors la dualité de l'aînée Rosenbach : sous le tailleur qu'elle remettra demain encore, une fébrilité face un avenir incertain se fait jour, qu'elle chasse en décrétant : « Nous devons rester ensemble. Ne devons plus jamais nous perdre. Pour que, quand Le moment sera venu, nous=noustoutes puissions retourner !enfin= !définitivement Là-Bas, là où est notre place – !Chez-Nous - - »<sup>999</sup> La redondance du pronom personnel « nous » met en avant la nécessité imposée par Hanna d'unir la famille une fois pour toutes. C'est la condition sine qua none au retour, la preuve que les expulsions n'auront pas eu raison de leur existence familiale.

L'objet de toutes ses obsessions – les retrouvailles – nous est conté dans un court paragraphe, qui vient clôturer le premier chapitre du roman. Douze jours après lui avoir fait parvenir le message, Anna retrouve enfin sa mère : « Hanna fit une apparition dans l'hôtel au bout de 12 jours, le suivant mère et fille étaient dans le train=pour le retour vers l'Altmark, vers un paysage si plat et taciturne où les horizons semblaient ne plus faire qu'1, qu'Anna n'avait jamais rien vu de semblable auparavant. »<sup>1000</sup> Les deux femmes se retrouvent et repartent aussitôt. Hanna « fait une apparition », elle semble vouée à disparaître de nouveau de la vie de sa fille, puisque celle-ci déclarait la veille encore à son nouvel ami Erich : « Je suis obligée de revenir. »<sup>1001</sup> Elle ne le veut donc pas et vit ces retrouvailles avec passivité. Une fois de plus, les apparences l'obligent à retourner auprès des siens, dans ce paysage morne déjà décrit auparavant comme une « carte de condoléances »<sup>1002</sup>. Ce paysage n'est pas porteur de nouvelles promesses pour ces femmes, elles savent qu'elles ne pourront rien y construire. Il est « plat et taciturne » et reflète la relation qu'entretiennent Hanna et Anna, vide d'émotions, résumée par une phrase lapidaire, qui semble être prononcée dans un soupir résigné : « Mère Fille – elles seraient à nouveau ensemble désormais. »<sup>1003</sup> Si les liens familiaux furent mis à mal pendant et après la guerre, le lien entre Hanna et sa fille semble avoir été brisé et balayé

---

<sup>997</sup> *Ibid.* p. 64.

<sup>998</sup> *Ibid.* p. 64.

<sup>999</sup> *Ibid.* p. 64.

<sup>1000</sup> *Ibid.* p. 82.

<sup>1001</sup> *Ibid.* p. 75.

<sup>1002</sup> *Ibid.* p. 17.

<sup>1003</sup> *Ibid.* p. 82.

par les affres des expulsions. Point de retrouvailles heureuses qui marqueraient une première victoire dans le cheminement vers un renouveau, mais le silence, une fois encore: « Cependant elles ne trouvèrent presque rien à se dire durant les nombreuses heures d'attente & de trajet. Les deux femmes ne soupirèrent discrètement et plusieurs fois que lorsqu'elles furent coincées l'une contre l'autre dans des compartiments toujours identiques, assises, accroupies, debout, scellées comme des fossiles inertes dans les volutes de tabac de sueur d'hommes de carbure & d'ail au milieu du bloc mariné = fumant des voyageurs. »<sup>1004</sup> Mère et fille ne s'étreignent pas, elles sont « coincées » l'une à côté de l'autre, autrement dit, les voilà contraintes de vivre à nouveau ensemble. Les mots sont absents, peut-être sont-ils trop douloureux, peut-être le contexte – « un bloc [...] de voyageurs » – ne s'y prête-t-il pas, pour ces femmes habituées à cacher leurs origines pour tenter de s'intégrer ou même pour survivre<sup>1005</sup>. Peut-être n'ont-elles tout simplement rien à se dire. Leurs soupirs discrets pourraient être un soupir de soulagement tout comme un soupir de lassitude. Elles restent « scellées comme des fossiles », comme paralysées par ces retrouvailles et leur sort incertain. Le premier chapitre s'achève alors par la réunion de la famille Rosenbach. Toutes les femmes logeront dans un premier temps dans la chambre sous les toits de la ferme, avant de passer à l'étape suivante annoncée par Hanna : travailler afin de mettre de côté de l'argent « bien gagné »<sup>1006</sup>.

« Feuillages é graminées avaient fané » : ainsi s'ouvre le deuxième chapitre du roman intitulé « Sous verre ». L'année 1947 touche à sa fin et porte en elle les images d'une nature morte, et non en sommeil. Le « brouillard » domine cette journée de novembre qui nous est dépeinte comme « le mercredi des Cendres de la nature »<sup>1007</sup>, journée qui honore ses saints et par extension ses morts. La ville de Birkheim est prise d'une « somnolence engourdie », dominée par la « suie »<sup>1008</sup>. Alors que le premier chapitre était dominé par le mouvement d'Hanna en quête de sa fille, le deuxième s'ouvre sur un calme trompeur. Nous ne sommes plus à Schieben, mais à Birkheim, petite ville voisine. La ville endormie est régulièrement réveillée par des alertes quelconques, qui ne retentissent pas pour protéger les habitants de la ville mais pour signaler aux malfrats la nouvelle toute-puissance des autorités : « [...] le chœur hurlant des sirènes n'annonçait pas dans un mugissement roide, fusant et persistant au-

---

<sup>1004</sup> *Ibid.* p. 82

<sup>1005</sup> Afin de fuir sans se faire arrêter, Anna se grimera en vieille dame et s'efforcera de parler tchèque sans accent allemand.

<sup>1006</sup> *Ibid.* p.66.

<sup>1007</sup> *Ibid.* p. 85.

<sup>1008</sup> *Ibid.* p. 85 : « Somnolence engourdie dans la petite ville de Birkheim, rongée par les rejets de suie les entrecrocs du métal & les sifflements fielleux – sirènes du mercredi, sirènes du samedi – exercices d'alerte au feu d'appel au sport ou autre chasse à l'homme [...] »

dessus de la ville Attention : !danger, pas plus que Voici les !secours - ; ce chœur braillait !ON- !VOUS- !AURA – [...] » et s'adresse aux « contrebandiers espions saboteurs (authentiques é inventés) ». <sup>1009</sup> Cette description de l'atmosphère de la ville de Birkheim rappelle une ville aux prises avec les dangers de la guerre : malfrats, alerte, sirènes, menaces. Nous savons toutefois que la guerre est terminée, même si ses effets se poursuivent dans un quotidien en reconstruction. Artisan de cette reconstruction, le parti du SED est présent dans le texte bien avant la reprise du récit, sous la forme d'un collage. En effet, l'auteur intervient ici en apposant au récit un article de journal tiré du Neues Deutschland, quotidien de l'Allemagne de l'Est <sup>1010</sup>. Cet article commence par interpeler le lecteur (« TON PARTI, LE SED M'APPELLE, LE SED T'APPELLE- LUTTE REDOUBLÉE CONTRE LA CORRUPTION ») et se termine par une interrogation sur l'avenir en zone d'occupation soviétique : « TOUJOURS PAS D'AUGMENTATION POUR LES CARTES DE RATIONNEMENT – QUEL TEMPS FERA-T-IL DEMAIN ? – LE SED NOUS APPELLE ! » <sup>1011</sup> Dès 1945 se pose en effet la question d'un nouvel élan politique en Allemagne et, nous l'avons vu, les deux Allemagnes prennent deux chemins différents. L'Ouest s'ouvre vers les puissances alliées qui lui serviront de modèle et l'Est se tourne vers l'Union soviétique <sup>1012</sup>. Henri Ménudier, professeur à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3 et spécialiste de l'Allemagne d'après-guerre, souligne dans un article consacré à la renaissance des partis politiques après 1945, que l'année 1946, date de la fusion forcée entre le SED et les autres partis de gauche représentés à l'Est, marque une « moment clé » <sup>1013</sup> dans la séparation entre Est et Ouest. En effet, après 1946, le SED dut s'aligner sur la politique soviétique et se mua peu à peu en parti totalitaire : « Organisé selon le principe du socialisme démocratique, abandonnant le respect du paritarisme, ce " parti d'un type nouveau " se définit comme " l'avant-garde consciente de la classe ouvrière ". Les opposants qui refusent l'autocritique sont exclus du SED, voire emprisonnés. » <sup>1014</sup> En d'autres termes, l'Allemagne de l'Est était en passe de devenir un état socialiste totalitaire, refusant à ses citoyens le droit

---

<sup>1009</sup> *Ibid.* p. 86.

<sup>1010</sup> L'auteur a ajouté la remarque suivante à la fin du roman : « Les extraits de texte insérés en lettres capitales dans la partie II sont tirés d'articles authentiques parus dans le journal quotidien de la RDA *Neues Deutschland* et correspondent aux années respectives. »

<sup>1011</sup> *Ibid.* p. 85.

<sup>1012</sup> Ménudier, Henri, « Partis politiques, élections et gouvernement dans les deux Allemagne. », in : Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich (éds), *Allemagne 1945-1961, op.cit.*, pp. 133-147 : « Les alliés commencèrent par aider à la renaissance des partis de gauche, le SPD (Sozialdemokratische Partei Deutschlands) et le KPD (Kommunistische Partei Deutschlands), ainsi que les libéraux, dans les quatre zones. La CDU (Christlich-Demokratische Union), avec sa branche bavaroise la CSU (Christlich-Soziale Union) sont en revanche des créations et non des refondations. [...] Après une courte période de convergence, caractérisée par un système politique pluraliste, les lignes de front de la guerre froide trouvèrent leur traduction dans la politique intérieure de l'Allemagne en éloignant progressivement le côté est des zones occidentales.»

<sup>1013</sup> *Ibid.* p. 133.

<sup>1014</sup> *Ibid.* p. 136.

de protester. Le SED devint un parti « omnipotent, répressif et incapable de se renouveler au sommet » alors que la politique de l'Ouest « pose les bases d'un État de droit et d'une véritable démocratie de type libéral [...] »<sup>1015</sup> Aux élections régionales de 1946, le SED arrive largement en tête des votes<sup>1016</sup> mais rien ne laisse à penser que ce vote se transformera en vote à liste unique dès 1950, au cours duquel le SED obtiendra 98,53% des voix<sup>1017</sup>. Le narrateur, en dépeignant un paysage gris, monotone et dominé par le vacarme des sirènes, ne fait qu'annoncer les difficultés à venir, aussi bien pour les Allemands de l'Est que pour les réfugiés que nous accompagnons dans le récit. L'œil téléologique du narrateur devance la mise en place de la dictature du parti socialiste allemand. Cette radicalisation politique aura-t-elle une influence quelconque sur le destin des femmes de la famille Rosenbach ? Les temps sont violents, comme en témoignent les « coups d'État dans la cage d'escalier, coups de sonnettes stridents » ou encore les « piqûres de rappel d'effroi », qui « aviv[ent] le sang sous les croûtes encore fraîches du passé »<sup>1018</sup>. Les blessures physiques et morales de la Seconde Guerre mondiale sont loin d'être guéries. Si elles sont recouvertes du pansement du silence, comme c'est le cas pour Anna, elles n'ont pas encore disparu de l'âme et du corps des Allemands. L'État est-allemand entreprend toutefois de se fonder sur le mythe d'un « homme nouveau » et d'un État purement antifasciste, en rupture totale avec le régime nazi: « [...] les Allemands ayant eu la chance d'être nés entre l'Elbe et l'Oder étaient indemnes du fardeau de la guerre et du nazisme et appartenaient exclusivement à la catégorie des victimes, des opposants et, en dernière analyse, des vainqueurs de l'histoire. »<sup>1019</sup> De ce fait, les réfugiés devaient s'intégrer le plus rapidement possible afin de créer ensemble cet État de résistants qui s'opposait directement à une République Fédérale se plaçant certes dans la continuité du Troisième Reich mais en en rejetant les fondements et les pratiques. Cet état passait alors aux yeux de l'Allemagne de l'Est puis de la RDA pour un « État de suiveur » (« Mitläufer »)<sup>1020</sup>.

---

<sup>1015</sup> *Ibid.* p. 147 : Henri Ménudier de conclure de la façon suivante : « Autant Konrad Adenauer restera le symbole du renouveau démocratique et de la fiabilité de l'Allemagne, autant Walter Ulbricht incarnera le visage haïssable de la dictature d'inspiration soviétique, avec toutes les dérives que cela suppose. »

<sup>1016</sup> *Ibid.* p. 136 : le SED récolte 57,1% des voix, les libéraux 21,1% et la CDU 18,7%.

<sup>1017</sup> *Ibid.* p. 138.

<sup>1018</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, p. 86.

<sup>1019</sup> Groehler, Olaf, « Zur Geschichte des deutschen Widerstands. Leistungen und Defizite. », cité dans l'article de Faulenbach, Bernd, « Les deux Allemagnes face à l'héritage national-socialiste. », in : Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich, *Allemagne 1945-1961, op. cit.*, pp. 159-171.

<sup>1020</sup> Faulenbach, Bernd, « Les deux Allemagnes face à l'héritage national-socialiste. », *op. cit.*, p. 163 : « Il ne fait aucun doute que le climat des années 1950 et la politique de la République fédérale facilitèrent l'adaptation aux nouvelles réalités et l'acceptation du nouvel ordre pour des millions de « suiveurs » du régime nazi. Relevant cet état de fait, le philosophe Hermann Lübbe a soutenu dans les années 1980 que le silence généralisé sur les comportements individuels, combiné à la réprobation des crimes nazis, avaient grandement contribué à gagner à la démocratie des millions de suiveurs du régime. [...] Dans la zone d'occupation soviétique, puis en RDA, la sanction des anciens nazis fut en apparence plus poussée qu'en République fédérale. Conformément à la perception dominante du fascisme, il s'agissait d'en supprimer les racines politiques et économiques, autrement dit d'éliminer la société capitaliste bourgeoise et de construire un ordre socialiste avec une dictature du parti, justifiée non seulement par la théorie marxiste mais aussi par la nécessité d'éradiquer le fascisme. »

Le nouvel État-parti du SED n'entreprend toutefois pas de dénazification particulièrement poussée comme le souligne Bernd Faulenbach, historien allemand, et permit à d'anciens fonctionnaires du parti national-socialiste de retrouver une place dans le paysage politique des années d'après-guerre<sup>1021</sup>. Sous couvert d'antifascisme, le SED mit en place un régime répressif et totalitaire, qui peut-être interpréter comme un nouvel État imposant sa terreur dès 1947 à la lecture des lignes de Reinhard Jirgl : « Car à côté de tout ce qui jamais ne voudra faire silence dans les hommes, é parce que la dernière guerre encore tout proche a consumé l'attente des jours meilleurs, désirs=sanscesse & requêtes=àrépétition doivent traverser les canules des clochers pour piquer le vestibule du Ciel sourd-muet directement au cœur. »<sup>1022</sup> Les hommes selon Jirgl, profondément déçus et apathiques, n'ont plus espoir en l'avenir, plus accès sinon au bonheur au moins au bien-être et ne trouvent plus réconfort dans la religion, imaginée sous les traits d'un « Ciel sourd-muet ». La gare de Birkheim symbolise à elle-seule l'absence de perspective puisqu'elle n'est qu'un terminus, « un butoir »<sup>1023</sup>. La ville n'est plus. Des « réclames d'autrefois » ornent les vitrines vides des magasins, elles n'ont pas été remplacées par de nouvelles affiches puisque rien de nouveau n'arrive ni à Birkheim ni dans les étalages. La réputation de ville, renommée pour sa « **véritable pièce montée** »<sup>1024</sup>, n'est plus non plus et Birkheim est retombée dans l'anonymat de la République Démocratique d'Allemagne, devenue un « pays madrécupide », habité par des « picks-charbons »<sup>1025</sup>. C'est à Birkheim que se termine le voyage pour la famille Rosenbach et la première étape de ce chapitre, entrecoupé d'indications de lieu, s'arrête à la « **Gare centrale** »<sup>1026</sup>. Ici, Hanna, ancienne employée de la Reichsbahn, s'efforce donc de retrouver un emploi. C'est également la première fois qu'a lieu un face à face entre cette femme réfugiée des Sudètes et un Allemand autochtone. Si les brimades avaient été nombreuses dans le village, Hanna n'avait jamais répondu, ni même conversé avec un villageois. À peine sa candidature au service des chemins de fer fut-elle posée qu'elle fut rejetée<sup>1027</sup>. Toutefois, dans son incommensurable

---

<sup>1021</sup> *Ibid.* p. 164 : « Ici aussi [en RDA], suiveurs et nazillons eurent tout le loisir de trouver des arrangements avec la nouvelle situation. "Le grand SED, ami des petits nazis " telle fut donc la tendance, dès les premières années d'après-guerre. C'est dans ce contexte que le SED créa le parti paysan allemand (Deutsche Bauernpartei ou DB) et le parti national-démocratique d'Allemagne (Nationaldemokratische Partei Deutschlands ou NDPD), formations, qui, comme toutes celles du bloc socialiste, avaient pour fonction de permettre aux anciens nazis et à l'ensemble des nationalistes de s'intégrer au système. »

<sup>1022</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 86

<sup>1023</sup> *Ibid.* p. 86 : « On reconstruisit très vite la gare, même si sa signification en bordure occidentale de la zone d'occupation soviétique se réduisait à un butoir. »

<sup>1024</sup> *Ibid.* p. 87. En gras dans le texte.

<sup>1025</sup> *Ibid.* p. 88 : « [...] c'est du donnant donnant : la main gauche sur le comptoir du magasin / la main droite sous le comptoir ; ressortissants : pays madrécupide ; nationalité : pick-charbon. »

<sup>1026</sup> *Ibid.* p. 89. En gras dans le texte.

<sup>1027</sup> *Ibid.* p. 89 : « Le service du personnel de la Reichsbahn à Birkheim rejeta la candidature de Hanna dans l'heure même qui suivit sa présentation. Pas d'emploi prévu au tableau des effectifs [...]. » Notons que dans cette ville figée, prise entre son ancienne identité de ville du Troisième Reich et la stalinisation, le service des chemins de fer porte toujours le nom de Reichsbahn.

acharnement, elle revient chaque jour se poster devant le bureau du personnel et attend: « *Comme cette réfugiée : elle rapplique chaque jour cahin caha de son village avec le glorieux express à chou. Des !heures entières à se g'ler l'cul en attendant dehors sur le palier. Au lieu d'appeler aux heures de bureau. Nooon : veut toujours voir le tsar en personne.* »<sup>1028</sup> « Cette réfugiée » n'a donc pas d'identité, et puisque personne ne la connaît dans la petite ville de Birkheim, elle n'aura pas d'emploi, à moins, comme lui lance l'employé fielleusement, que l'on fasse « renvoyer un !vieil employé=méritant, un homme qui depuis-des-jours&des années accomplissait son devoir ici dans le service de la paie à la plus grande satisfaction de tous [...] » Voulait-elle « qu'il s'en aille *spécialement pour elle [...] pour l réfugiée comme elle* »<sup>1029</sup> ? Une réflexion qui n'a aucun sens, puisqu'Hanna ne réclame pas la place de quelqu'un d'autre. Elle n'a d'autre but que de la renvoyer à sa condition de déclassée, de « Pimoks », de « quémandeuse » pour ne reprendre que quelques-unes des insultes mentionnées par Andreas Kossert<sup>1030</sup>. Puisqu'ils sont réfugiés, ils devraient se contenter de ce qu'on leur propose, à savoir pour Hanna, un travail dans les champs, qui ne correspond pas à ses qualifications. L'homme dont il est question, le fonctionnaire, est quant à lui un « *vieil employé=méritant : vieux membre=méritant du Parti depuis 33.* »<sup>1031</sup>. Il est donc doublement méritant, puisqu'il fait partie d'un groupement politique qui n'existe plus mais auquel il continue à être fidèle. L'ancien ordre établi sous le Troisième Reich semble survivre à Birkheim, en témoigne le fait que l'usine d'IG Farben, annexe d'un camp de concentration, n'avait « essuyé qu'un seul bombardement »<sup>1032</sup>. Hanna l'étrangère ne fait donc pas le poids contre les vieux membres du parti, son exil semble l'avoir ramenée avant 1945. L'employé du bureau du personnel, s'il continue à répondre de manière automatique à Hanna (« *Nous nous occupons de vous pas de souci Chèremadame repassez nous voir à l'occasion de nos jours celui qui veut travailler aura du travail.* »<sup>1033</sup>), s'emploie à attiser l'espoir puisque cette dernière ne vient jamais les mains vides : « (Me ramène de son-bled de quoi bouffer, emballé dans du papier journal : du jambon dans LA SAXE EN LUTTE CONTRE LES SPÉCULATEURS ET LES ACCAPAREURS, de la saucisse à tartiner dans 9 ANS DE TRAVAUX FORCÉS POUR FRITZSCHE et LE NOUVEAU PRIX DE LA POÉSIE roulé autour du boudin.) »<sup>1034</sup> Si ces tentatives de corruption n'auront pas d'effets

<sup>1028</sup> *Ibid.* p. 90.

<sup>1029</sup> *Ibid.* p. 89.

<sup>1030</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op. cit.*, pp.77-78: « En Rhénanie-du-Nord-Westphalie, dans les années 1950, les Allemands de l'Est étaient traités de "Pimoks", un mot qui servait à désigner les travailleurs saisonniers venus de Pologne. [...] Ils étaient perçus comme des quémandeurs souvent insolents.»

<sup>1031</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, p. 89.

<sup>1032</sup> *Ibid.* p. 86.

<sup>1033</sup> *Ibid.* p. 89.

<sup>1034</sup> *Ibid.* p. 90.

directs sur la situation d'Hanna, c'est la peur de l'employé d'être découvert qui le poussera à lui trouver un emploi. Son aide a donc un prix, mais surtout une condition : sa tranquillité<sup>1035</sup>. Après avoir annoncé la nouvelle à Hanna, il pense : « Mais c'en sera fini aussi lx=pour-toutes avec la boustiffaille=du village. !Hélasqueldommage »<sup>1036</sup>. L'auteur nous dépeint une société particulièrement noire, dans laquelle l'entraide n'existe pas. Si elle existe, elle est uniquement le fruit d'un intérêt personnel.

Hanna obtient donc un poste au service de la paie de Magdebourg ainsi qu'une chambre pour se loger. Toutefois, Maria et Johanna devront rester à Schieben et Anna devra reprendre sa scolarité au lycée de Birkheim. Hanna ne remarque pas que l'intégration se passe à son insu, comme en témoignent les indications de lieu qui viennent ponctuer le récit. Si elles nous permettent de marcher aux côtés de ces femmes, elles nous montrent également que la ville n'a plus de secret pour elles. Malgré l'envie d'Hanna de retourner à Komotau, la ville de Birkheim semble l'engloutir de plus en plus. Lorsqu'elle décide d'inscrire sa fille au lycée, elle fait à nouveau face aux préjugés de certains Allemands, représentés ici par le personnage de la directrice. Anna, qu'elle tient par la main, a été modelée à l'image de sa mère : « dans des vêtements élimés provenant de la vieille Fermière & ajustés par Hanna à sa taille, des habits fleurant la vieille fille – mais : *toujours !correctement vêtues.* », et ne prononcera pas une parole durant tout l'entretien. Elle n'est qu'une « jeune fille maigrichonne » ou alors une prolongation de sa mère, formant ainsi une nouvelle unité « la-mère-et-la-fille ». Le lycée, fidèle à l'image de la ville, semble ancré dans un temps ancien : « comme si on avait transplanté ici, directement de Komotau vers l'Altmark, cette compacité scellée=sur-elle-même »<sup>1037</sup>. C'est donc la directrice d'école qui décrit au lecteur pour la première fois le duo formé par Hanna et sa fille : « cette femme=mère-avec-son-enfant, plantée là comme 1 quémandeuse, dans des frusques de vieilles filles qui tombaient de leurs corps en pans et en plis, & elle inspecta la Nouvelle Venue de-la-tête-aux-pieds comme un médecin militaire examine ses recrues. »<sup>1038</sup> Les deux femmes, muettes, écoutent avec attention les mots de la directrice, qui ne nous seront pas rendus, avant que celle-ci ne tranche : « Bien. Comme vous voudrez. »<sup>1039</sup> Une phrase ironique, sinon cynique, lorsque l'on sait que jusqu'à présent ni Hanna ni sa fille n'ont été en mesure d'agir comme elles le voulaient. Chacune de leurs

---

<sup>1035</sup> *Ibid.* p. 91 : « Et puis ljour, après l'avoir vue dans-le-couloir-dehors avec sa-boustiffaille-roulée-dans-le-journal, le chèffe a trouvé dans ma corbeille à papier cette feuille avec toutes ses taches de graisse – [...] :Le-chèffe, il a fait qu'me !regarder..... Alors je me suis dit : maintenant C!foutu ? ça s'trouve, au bout=du compte, celle-là même avec le chèffe, comme-laronsenfoire – :ça m'a fichu une de ces trouilles, vous pouvez me croire. Va !falloir que je fasse Quelque Chose pour cette réfugiée. » Le destinataire de cette explication est inconnu.

<sup>1036</sup> *Ibid.* p. 91.

<sup>1037</sup> *Ibid.* pp. 92-93 : « Car là aussi, pesant dans les angles et dans les recoins, cette tristesse grasse faite de zèle de craie & de transpiration de petits animaux en ébats [...] »

<sup>1038</sup> *Ibid.* p. 93.

<sup>1039</sup> *Ibid.* p. 93.

actions avait été dictée par l'obligation : obligation de fuir Komotau, obligation de retrouver sa mère/sa fille, obligation de reprendre pied dans une Allemagne inconnue. La directrice reprend ensuite la parole et affirme aux deux femmes qu'Anna ne parviendra jamais à passer le baccalauréat, puisqu'elle n'a pas été au lycée depuis deux ans. Elle lui laisse toutefois une chance, au motif que « personne ne doit [lui] reprocher de ne pas avoir donné une chance à une réfu – une chance à un être jeune. »<sup>1040</sup> Le mot « réfugiée » lui écorche la bouche, comme s'il s'agissait là d'une insulte et non d'un état de fait. Une fois encore, à l'image de l'employé des chemins de fer, l'aide proposée à Anna – ou plutôt l'aide qu'Hanna arrache à la directrice – n'est que le résultat d'une réflexion auto-centrée de la directrice : personne ne pourra la blâmer, sa tranquillité d'esprit est sauve.

Anna devra alors faire le trajet depuis Schieben jusqu'à Birkheim chaque jour afin de passer son baccalauréat, ce qui constitue non seulement une dépense considérable mais aussi une perte de temps pour la jeune fille qui doit à présent mettre toute son énergie dans ses études. Alors que la directrice, après avoir insisté sur le fait qu'Anna ne parviendra « jamais »<sup>1041</sup> à rattraper son retard, refuse de les saluer lorsque les deux femmes quittent son bureau, Hanna, pour la seule et unique fois, exprime sa révolte : « – Ça n'a sûrement !pas été la faute à ma fille – [...] – et ce n'est pas non plus notre faute, si pour finir, l'accès à l'école a été interdit à l'enfant Cheznous. »<sup>1042</sup> De fait, dès 1946, les décrets Beneš interdirent l'accès aux écoles pour les enfants allemands. Puis, dans la rue, Hanna, tenant toujours sa fille par la main<sup>1043</sup> : « Pourriture de !BéDéM. Et même qu'j'en aurais jamais vue : c'en était une de ces .....= !celle-là. A chopé le virage de l'Ère-Nouvelle & se la joue comme – (Hanna cherchait en vain une comparaison injurieuse). – !Quel ramassis de salopards : ils commencent par bouffer au râtelier d'un maître et quand il s'est tiré, eh bien, ils bouffent au râtelier d'un autre – : les gens ne savent plus ce que c'est le savoir-vivre, ils n'ont plus aucun amour-propre. »<sup>1044</sup> Ici encore, les personnes qui détiennent l'autorité, ou du moins un pouvoir certain, sont rattachées au Troisième Reich et décrites comme de véritables suiveurs de toutes les autorités possibles : si la directrice a fait autrefois partie du Bund deutscher Mädel comme

---

<sup>1040</sup> *Ibid.* p. 96.

<sup>1041</sup> *Ibid.* p. 108 : « Soudain, la voix de la Directrice ne chuchota plus mais éclata haut & fort dans la pièce : -Et je vous le dis en !toute vérité : !Impossible de rattraper autant de matières jusqu'au baccalauréat avec tout-ce-qui s'y –rajoute. !Jamais personne n'y est arrivé, é :celle-là n'y arrivera !pas non plus. »

<sup>1042</sup> *Ibid.* p. 108.

<sup>1043</sup> *Ibid.* p. 109 : « Des pas énergiques lui firent descendre la Braunschweigerstrasse vers la ville, traînant derrière elle la fille adulte, tout en continuant à marmonner. [...] Anna, que la mère continuait de tenir fermement par la main, évoqua une conversation au village quelque temps auparavant. » Notons que mère et fille restent inconnues l'une à l'autre et qu'aucune relation d'appartenance familiale ne se crée entre les deux femmes : elles restent « la » mère et « la » fille. D'autre part, Hanna ne maîtrise plus son corps, puisque ce sont ses pas qui la font descendre, comme si elle était entraînée malgré elle à travers la ville, et partant, à travers l'Allemagne qui devient sa nouvelle patrie.

<sup>1044</sup> *Ibid.* p. 109.

le prétend Hanna, elle est sans doute aujourd'hui fervente partisane du SED, parti antifasciste d'un État antifasciste et permet à la famille Rosenbach de se placer une fois de plus au-dessus de la masse, en tant que représentante des dernières valeurs : l'amour-propre et la savoir-vivre. La réaction de la directrice pousse Hanna à livrer une autre guerre, celle pour la reconnaissance de ses valeurs éculées. Anna sera sa première arme et sa première victoire puisqu'elle devra réussir ses études. Elle devra vivre seule, à Birkheim, chez un couple âgé qui, paradoxalement craint « la réquisition de leur logement par l'État pour les réfugiés »<sup>1045</sup>, même si cela coûte beaucoup d'argent à sa mère. Celle-ci, dont la détermination ne fait que croître au fil des confrontations avec les fonctionnaires, est prête « à casser des pierres le restant de [sa] vie pour ça. »<sup>1046</sup> Pour la seule et unique fois, les deux femmes pensent à l'unisson, ce qu'elles se gardent bien de s'avouer toutefois: « C'est ce qu'on verra. Cette petite phrase était sans doute la 1<sup>ère</sup> que mère et fille prononçaient simultanément en pensées depuis longtemps. »<sup>1047</sup> La narration achevée laisse apercevoir à la fois le cheminement d'Hanna à Magdebourg et son parcours à Birkheim avec Anna. Le personnage d'Hanna, en plus d'être omniprésent dans le roman, se démultiplie. La narration décrit ses actions à la fois à Birkheim et à Magdebourg en même temps selon le modèle suivant :

#### « Goethestrasse

Une lumière jaune coulait sans interruption du plafond du bureau le long des hauts murs sans décoration et se répandait sur les chaises pivotantes [...] elles reportaient des colonnes de chiffres sur d'épais registres

#### Passage vers Wollweberstrasse

-Vous pouvez essayer, naturellement. – Ajouta Madame la Directrice [...]

#### Pont piétonnier au-dessus de la Jeeze

dans des tableaux préimprimés [...] »<sup>1048</sup>

Cet enchaînement dans la narration entraîne le lecteur à la suite d'Hanna. À côté d'elle, Anna est muette. De même, la passivité de Maria a déjà été démontrée plus haut par le même procédé. Hanna est donc le personnage principal mais d'autres voix se feront entendre qui laisser apparaître toute la polyphonie de cet exil. Hanna reste celle qui agit, elle est le véritable artisan de la reconstruction matérielle des Rosenbach. Lorsqu'elle commence à travailler au service de la paie à Magdebourg, le hasard veut qu'elle soit logée chez la même

---

<sup>1045</sup> *Ibid.* p. 110.

<sup>1046</sup> *Ibid.* p. 109.

<sup>1047</sup> *Ibid.* pp. 108-109.

<sup>1048</sup> *Ibid.* p. 96 : la narration se poursuit selon ce même modèle au fil du deuxième chapitre, mettant l'accent principalement sur Hanna et sa fille mais aussi sur Johanna et Maria, dans leur chambre sous les toits. Les points sont toujours absents.

veuve « grincheuse »<sup>1049</sup> que lors de son premier séjour, en 1946 : « Et parce que les hasard-du-destin sont souvent stupides, toujours sans fantaisie, l'attribution du logement par la Reichsbahn mena Hanna à !cette adresse : Mme Bolckrath, 32 Ernst-Thälmann-Strasse. [...] Elle [la veuve] ne se poussa qu'à contrecœur pour la laisser entrer en grommelant : – Les réfugiés, c'est comme la chiasse : ça ne se retient pas. »<sup>1050</sup> Tout cela lui est égal car Hanna ne pense qu'à son travail et à l'argent qu'elle peut mettre de côté pour le retour à Komotau<sup>1051</sup>, si bien qu'elle ignore les signaux autour d'elle : « Une neige fraîche venait de tomber – [...] – un froid humide se faufilait en-elle par les pieds ; elle ne le remarqua pas..... »<sup>1052</sup> Hanna s'est oubliée. Alors qu'une stabilité incertaine s'installe dans son existence, sa résistance faiblit et Hanna tombe, en proie à une forte fièvre. Après avoir lutté, elle perd connaissance et se retrouve à l'hôpital<sup>1053</sup>, où les médecins lui diagnostiquent une pneumonie. Pour eux, le fait qu'elle soit encore en vie tient « du miracle »<sup>1054</sup>. Son corps l'a trahie et elle reste immobilisée pendant un certain temps. Elle ne peut plus se rendre à Schieben, comme elle l'avait fait les semaines précédentes (« Les samedis de ces deux semaines [...] elle était à chaque fois retournée au village auprès de sa mère é de sa sœur par le train de l'après-midi après son labeur [...] »<sup>1055</sup>). Non seulement elle est immobilisée, mais elle est aussi complètement seule. Alors que Maria se prépare pour le voyage afin de lui rendre visite, Johanna remet son masque de tragédienne, comme elle l'avait fait devant la porte de la cave, et assène à sa plus jeune fille : « Abandonne-moi un peu, moi, vieille femme seule au monde [...] Il reste toujours le choix de la vieille Fermière. Et ce choix sera aussi le mien. »<sup>1056</sup> Johanna a « défait sa tresse », ses cheveux brillent et retombent sur son dos comme « un éventail argenté » tandis

---

<sup>1049</sup> *Ibid.* p. 94 : « Rien de profondément marquant et de différent de la 1<sup>ère</sup> fois où Hanna avait fait étape ici avec sa mère é sa sœur *durant-le-convoi*, & avait pu rester pendant l'hiver 46 dans le logement chez cette veuve grincheuse. »

<sup>1050</sup> *Ibid.* p. 95.

<sup>1051</sup> *Ibid.* p. 95 : « Une seule chose comptait cependant pour Hanna : début du service demain à 7 heures, Administration centrale de la Reichsbahn, bureau de la paie. » (Reich est écrit Reisch dans le texte en français.)

<sup>1052</sup> *Ibid.* p. 95.

<sup>1053</sup> *Ibid.* p. 98 : Hanna commence tout d'abord à avoir des maux de tête, puis voit régulièrement apparaître « une boule de lumière » sous ses yeux. Elle craint que les papiers autour d'elle ne brûlent mais ne parvient pas à se lever de sa chaise : « Hanna luttait de toutes ses forces contre la pesanteur soudaine de son corps qu'une puissance phénoménale écrasait contre le tabouret [...] » En police italique, ses pensées, ou plutôt le délire provoqué par la fièvre : « *!del'airdel'air, mais !ne pas s'endormir : !faire attention, ne pas faire de faute, !additionner correctement – surtout ne pas se tromper..... – le total doit tomber !juste, avant l'incendie – ça coûtera qu'ça – Chaque caissier est responsable de sa caisse [...]* » Puis elle s'écroule : « Hanna parvint finalement à se lever, elle se redressa comme à l'heure de la victoire, 1 bras bien tendu – et regarde, la pièce semble lui vouloir du bien – les murs les rangées de tables les grandes armoires blindées aux parois épaisses, tout éclaboussés par la chaude lumière jaune, se refermèrent sur le corps de Hanna comme une grande main tendue é remplie d'une douce bonté –, et les planches du parquet ciré noires de graisse avec leur veinures profondes tout près de son visage devinrent des sommets semblables aux chaînes de montagne *du Pays-Natal* [...] »

<sup>1054</sup> *Ibid.* p. 100 : « Plus tard à l'hôpital les docteurs avaient dit que cette femme souffrait depuis plus d'une semaine d'une pneumonie é était en proie à une fièvre élevée – ; se demandaient comment elle avait réussi à venir-au-travail durant-tout-ce-temps : 1 énigme ; qu'elle n'en fût pas morte : un miracle. »

<sup>1055</sup> *Ibid.* p. 100.

<sup>1056</sup> *Ibid.* p. 100.

qu'elle « s'adress[e] théâtralement à la fenêtre les mains jointes et le regard tourné vers la croisée [...] »<sup>1057</sup> Elle prend la pose, détache ses cheveux qui ne forment plus alors un casque protecteur autour de sa tête afin de paraître plus vulnérable et hurle : « Et maintenant, tu t'en vas !toi aussi. »<sup>1058</sup> Ce chantage fonctionne, il n'en fallait pas plus pour que Maria ne fasse pas le voyage « ni cette fois, ni aucune autre fois. »<sup>1059</sup> Maria ne sera jamais parvenue à s'opposer ni à sa mère ni à Hanna et sa personnalité semble stagner : elle revit sans cesse les mêmes épisodes (sa mère congédie son fiancé, Hanna met fin à sa relation avec le dirigeant de la chorale), elle ne retrouve pas de travail et reste auprès de sa mère, et enfin, elle ne sort plus d'un village qui ne devait être qu'une halte passagère. La guerre puis l'expulsion ont empêché Maria de grandir, de s'émanciper en opposant ses propres choix à ceux de sa mère et de sa sœur. À l'inverse, Johanna exerce une influence malsaine sur sa fille, qu'elle sait fragile, soit en l'insultant de façon directe, soit en la menaçant d'être la cause de son suicide si elle part. Nous pourrions dire que Johanna commet ici un meurtre d'âme sur sa fille. En effet, elle ne la tue pas physiquement, mais la laisse psychiquement pour morte puisque Maria est incapable d'agir, elle ne vit ni ne meurt mais reste prisonnière de son entourage<sup>1060</sup>. Johanna, la survivante, ne maîtrise plus rien, ni les conditions de l'expulsion, ni la reconstruction. Sa seule arme est le chantage qu'elle exerce à plusieurs reprises sur ses filles<sup>1061</sup> : il s'agit là d'exister par tous les moyens, le plus simple pour elle étant l'emprise qu'elle exerce sur Maria, qui, ne connaissant d'autre type de relation à autrui, se laisse enfermer.

À l'hôpital, Hanna reçoit la visite de ses collègues, une véritable « délégation » de mines « embarrassé[es] »<sup>1062</sup> et silencieuses qui se tiennent autour de son lit. Les interrogations des collègues tournent autour de son statut de réfugiée, qu'ils n'ont découvert que quelques semaines auparavant : « [...] pourquoi Hanna avant sa maladie avait-elle cherché à dissimuler par tous les moyens – »<sup>1063</sup>, une fois de plus, le mot « réfugié » n'est pas prononcé mais sous-entendu, comme si cette réalité ne devait pas être mise en mot, sous peine alors d'exister vraiment. Les collègues apprennent alors qu'Hanna vit dans une chambre plus que vétuste – « un-trou-à-rats »<sup>1064</sup> – et en déduisent que celle-ci souhaitait se faire la plus discrète possible afin d'éviter une inspection de son logement, duquel elle aurait alors été

<sup>1057</sup> *Ibid.* p. 100.

<sup>1058</sup> *Ibid.* p. 100.

<sup>1059</sup> *Ibid.* p. 100.

<sup>1060</sup> Chiantaretto, Jean-François, *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, op.cit., p. 12.

<sup>1061</sup> *Les Inachevés*, op. cit., p. 16 : « Laissez-moi donc ici & continuez !votre chemin. Laissez-moi=vieille femme ici, je vais mourir bientôt de toute façon. »

<sup>1062</sup> *Ibid.* p. 100.

<sup>1063</sup> *Ibid.* p. 99 : Lorsqu'Hanna perdit connaissance, l'une de ses collègues s'écria : « ?Quelqu'un sait au juste quelque chose sur elle – où elle habite, si elle a des proches ici=dans-la-ville – on devrait les prév – ?comment – ?réfugiée ?des Sudètes – Ah !Dieuduciel : !ça en plus –»

<sup>1064</sup> *Ibid.* p. 101.

renvoyée<sup>1065</sup>. Un homme se risque également à une explication : « Avec les réfugiés, ça marche comme ça : tant qu'y sont danl'convoi, y tiennent mieux la fatigue que dix bourrins ; comme si rien pouvait les tuer. Mais dès qu'y sont peinars, avec un toit sur la tête et un chez-eux tout neuf : alors c'est cuit. Y supportent !pas ça. Une nouvelle patrie..... ça les achève, ça. —»<sup>1066</sup>. Cet homme ignore visiblement les deux millions de réfugiés qui ont perdu la vie suite aux expulsions sauvages et organisées. Il transforme Hanna en représentante de ces mêmes réfugiés, un peuple à part entière, à l'écart des Allemands établis sur le territoire et n'ayant pas été déplacés. Ce n'est pas la nouvelle patrie qui est la cause de la maladie d'Hanna, puisque l'Allemagne n'est qu'un lieu de transit pour elle, mais bien la course qu'elle mène pour retourner en République tchèque. De plus, n'importe quelle personne, qui, dans l'Allemagne d'après-guerre, tente de se reconstruire, pourrait être sujette à une maladie semblable. Son statut de réfugié n'a rien à voir avec sa maladie mais à partir de maintenant, il en sera toujours ainsi : tous ces actes seront ramenés à sa condition de réfugiée. Après cette visite de politesse – Hanna n'a pas dit un mot mais « les observait sous une congère de douleur », les collègues rentrent chez eux « en silence »<sup>1067</sup> – seul le chef de service, « un réfugié de Silésie »<sup>1068</sup> vient régulièrement lui rendre visite et finit par lui faire la cour. Après sa sortie de l'hôpital (ou était-ce ne nouvelle fuite ? Le lecteur n'en saura pas plus, seule une phrase vient attiser sa curiosité qui ne sera jamais satisfaite : « Pour Hanna, ces heures étaient les toutes premières à l'air libre – une profonde inspiration – après sa longue maladie, quand elle s'était sauvée de la modeste cellule de l'hôpital, couverte de fièvre et de sueur jaune. »<sup>1069</sup>) Hanna et le chef de service se promènent au bord de l'Elbe. C'est le moment qu'il choisit pour lui proposer de commencer une relation amoureuse. Hanna, sans le lui dire, refuse de l'écouter<sup>1070</sup>, et se laisse entraîner dans ses souvenirs. Pour la première fois elle pense à Václav, son mari, qu'elle associe tout d'abord à un souvenir heureux : « *Václav, le dimanche, à la cueillette des champignons chez-Nous, l'odeur piquante des feuillages de l'automne dans la futaie, é les rayons paisibles et impassibles du soleil tendus en biais entre les troncs débonnaires* –. »<sup>1071</sup> puis lui vient un souvenir morbide : « à cette époque, lorsque les eaux célestes au cours d'une pluie interminable décapèrent & charrièrent la terre sur la

---

<sup>1065</sup> *Ibid.* p. 101 : « Elle aurait alors perdu sa place, car pas de logement=pas de travail ; pas de travail=pas de logement. »

<sup>1066</sup> *Ibid.* p. 101.

<sup>1067</sup> *Ibid.* p. 101.

<sup>1068</sup> *Ibid.* p. 101 : le chef de service est veuf : « (*la femme était morte durant-le-convoi.*) »

<sup>1069</sup> *Ibid.* p. 102.

<sup>1070</sup> *Ibid.* p. 103 : « Une exubérance enfantine se refusait rigoureusement à relever & à chercher à comprendre les paroles que l'homme lui adressait, à elle=Hanna, avec gravité & insistance, tout autant que leur sens des réalités. »

<sup>1071</sup> *Ibid.* p. 103.

colline, où reposaient la chapelle é les sépultures qui l’entouraient, démolirent finalement le mur d’enceinte du cimetière, et toutes les tombes qu’il abritait – y compris celle de Václav, le défunt mari d’Hanna – s’entrouvrirent soudainement comme une gueule noire d’enfer –. »<sup>1072</sup> Le paysage de Komotau, idyllique dans son souvenir se réduit ici à celui d’un cimetière, d’une tombe béante dans laquelle gît le cadavre de son mari. C’est précisément là-bas qu’Hanna souhaite se terrer, se faire oublier de sa famille et des hommes : « !oui, c’est là qu’elle pourrait cacher le nombre incertain des années qui lui restaient à vivre, et finir enfin ses-jours dans la paix=dernière au fond d’une étroite cabine en ruine désertée par les hommes. »<sup>1073</sup> La détermination emblématique du personnage se fissure, ses efforts pour réunir sa famille auront été vains, puisque personne, ni Maria ni Anna ne sera venu la soutenir ni la chercher à l’hôpital. À partir de cet instant, Hanna éprouve une étonnante sensation de légèreté et les paroles du chef de service résonnent à ses oreilles comme une chanson : « *aucun droit aucun droit [...] harcèlerai !jamais harcèlerai !jamais [...] inclinaison inclinaison [...] me porte vers vous me porte vers vous [...]* »<sup>1074</sup> Dans son discours, les expulsions sont une fois de plus tronquées et se transforment en « transfert »<sup>1075</sup>, mot neutre, qui rapproche toutefois les deux personnages. Il est étonnant de voir que ce qui les rapproche est aussi ce qui ne peut pas être dit. Jamais aucun des deux personnages ne parlera à l’autre des expulsions. De fait, elles seront tues tout au long du récit, après avoir été mises en scène dès les premières pages. Les expulsions sont le fantôme qui murmure à l’oreille des expulsés et des Allemands que quelque chose est différent chez « ces gens-là ». Lorsque le chef de service parle de « transfert », il se cache et à lui-même et à son interlocutrice la réalité des choses, que pourtant tous deux connaissent. Même caché du voile stylistique de la métonymie, le mot « transfert » évoque tout d’abord la guerre, puisque les expulsions qui en découlent, puis la fuite, puis l’expulsion par les Tchèques et enfin les expulsions dites organisées. À ces concepts viennent s’en ajouter d’autres, tels que expropriation, évacuation, camp de travail, séparation, dépossession, internement, reconstruction par exemple. Tout cela s’entend dans le non-dit, comme nous l’explique le neuropsychiatre Boris Cyrulnik. Le 10 janvier 1944, ses parents disparaissent lors de la rafle à Bordeaux. Le petit garçon se retrouve alors seul au monde mais parvient à se créer une réalité, il parle de sa mère et de son père, qui sont en réalité des parents d’accueil, et écrit : « Puis il [Max, son ami lorsqu’ils étaient

---

<sup>1072</sup> *Ibid.* p. 104.

<sup>1073</sup> *Ibid.* p. 105.

<sup>1074</sup> *Ibid.* p. 103.

<sup>1075</sup> *Ibid.* p. 104 : « [...] malgré la guerre & les expul - :

*École Heinrich Heine*

- Je voulais dire que : malgré le !transfert de Silésie, j’ai réussi à remettre unpetit=quelquechose de-côté au cours des dernières années. »

enfants] posait beaucoup de questions sur ma famille. Je répondais en enjolivant ma famille d'accueil : " Mon père (d'accueil) organise des fêtes de quartier. Ma mère (d'accueil) est très élégante et parle plusieurs langues. " Je ne mentais pas, mais quand je disais « mon père », Max devait entendre « d'accueil » comme un murmure associé. Et quand je précisais que ma mère parlait plusieurs langues, cette vérité me permettait de ne pas dire qu'elle parlait le français avec un accent, un peu de polonais et le yiddish parfaitement. »<sup>1076</sup> Le fantôme est alors ce que les personnes traumatisées ne disent pas. Leurs interlocuteurs, conscients de leurs blessures, les font ressurgir à leur insu. Ici, les fantômes qui pourtant rapprochent Hanna du chef de service sont aussi ceux qui vont les éloigner l'un de l'autre. Chaque fantôme est unique et cette unicité du souvenir ne peut être partagée, elle en perdrait en idéal. Le fantôme d'Hanna, en plus de sa patrie, prend la forme de Václav, à qui elle a juré une fidélité éternelle, tout comme elle continue à vivre sous les commandements du Führer : « Je ne suis pas seule » déclare-t-elle à l'homme à côté d'elle, « Même si Vác-, même si mon=mari est décédé depuis bientôt huit ans, je n'ai pas oublié le serment de fidélité que je lui ai fait. Je Lui ai !juré une dernière fois sur la tombe ouverte, que jamais plus aucun homme ne me – [...] », avant de lui asséner sa maxime suprême : « Qui tourne le dos à sa famille ne vaut rien. »<sup>1077</sup> Václav n'existe plus, son prénom même est atrophié, mais la relation d'appartenance entre Hanna et son mari perdure, signifiée ici par le signe d'égalité entre le déterminant possessif « mon » et le substantif « mari ». D'autre part, le « L » majuscule de « Lui » rapproche Václav de la figure d'une divinité, la majuscule étant en général usitée pour mentionner Dieu. Hanna, malgré les apparences, ne s'appartient pas. Elle appartient à un monde qui n'existe plus et reste prisonnière de son passé. Sa fuite n'est pas tournée vers l'avenir, mais vers un passé qu'elle aimerait reconstruire, qui se manifeste dans ses gestes et ses valeurs : « Tout ce que l'on possède peut être pris. Mais les bonnes manières é la fièrté !personne ne pourra les confisquer. »<sup>1078</sup> Ainsi, ces valeurs ancrées dans la pierre qu'Hanna porte en bandoulière depuis le début du récit sont une affirmation de son identité sudète. Elles sont aussi immuables que l'idée qu'elle se fait de la patrie. En mettant en avant ses principes à la moindre occasion, elle les rend éternels, au même titre que sa patrie Komotau. En affirmant au chef de service : « !Non. Je ne suis !pas libre é ne le serai !jamais »<sup>1079</sup>, elle confirme être

---

<sup>1076</sup> Cyrulnik, Boris, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 55 : Boris Cyrulnik s'imagine la réaction de ses camarades à son silence sur les événements qu'il a vécus à Bordeaux de la façon suivante : « Pendant qu'il parle clairement, on entend comme en écho, le murmure de ses fantômes. » Les termes placés entre parenthèses l'ont été par l'auteur.

<sup>1077</sup> *Les Inachevés*, *op.cit.*, p. 105.

<sup>1078</sup> *Ibid.* p. 105.

<sup>1079</sup> *Ibid.* pp. 105-106 : les paroles d'Hanna sont le fruit d'une transmission transgénérationnelle, elle agit comme sa mère, qui agissait sans aucun doute comme sa propre mère. Voici comment réagit le chef de service à ses

prisonnière de son passé, qu'elle voudrait futur. Peut-être aimerait-elle agir autrement, mais elle ne se l'autorise pas. Cette rectitude exagérée agace le lecteur, car Hanna fait preuve non seulement d'un altruisme fier mais aussi d'un oubli d'elle-même total, obsédée par le possible retour. Jamais rien ne vient pourtant récompenser ses actes. Lorsqu'elle rentre dans la chambre qu'elle loue à la veuve, Hanna entend une plainte (« [...] elle entendit un larmoiement derrière la porte des pièces qu'occupait la veuve grincheuse ainsi qu'un grattement léger et sec, comme si des ongles raclaient un mur en craie. »<sup>1080</sup>) Alors qu'elle venait de traverser le froid la menant à sa chambre<sup>1081</sup>, elle entre à présent chez la veuve « dans la chaleur du poêle »<sup>1082</sup>. Celle-ci est allongée, le visage tourmenté par la douleur : « Hanna nota : la peau rouge vif par endroits – des cloques remplies d'eau, autour du tronc une bande ouverte de la largeur d'une main – ; pas de doute : zona.... »<sup>1083</sup>. Immobilisée par cette inflammation très douloureuse qui n'a visiblement pas été soignée à temps, la veuve, après avoir rechigné à accueillir Hanna et sa famille, voit en elle son salut (« [...] les mains avides de vivre se cramponnaient fermement à son corps comme à 1 poteau sur la berge. ») et supplie Hanna de ne pas l'abandonner<sup>1084</sup>. Celle-ci va alors se dévouer et la soigner jusqu'à son rétablissement complet. Elle n'exprimera cependant aucune compassion mais répondra à une obligation, celle d'obéir à ses valeurs et à sa fierté<sup>1085</sup>. Tout comme Johanna avait veillé la vieille fermière, Hanna reste à présent au chevet de la veuve, tout en poursuivant son travail à la gare et en retournant auprès des siens à Schieben. Elle va tour à tour panser les plaies de la veuve, lui procurer des médicaments au marché noir, lui acheter de la nourriture sur ses propres cartes de rationnement et aller chercher du charbon afin de chauffer sa chambre<sup>1086</sup>. Tout cela sans dire un mot, poussée à la fois par ses principes mais aussi par la certitude

---

paroles : « (il ne percevait pas la forme resserrée qui revenait comme une suite de mots dans une prière très ancienne transmise de génération-en-génération et tissée dans le Gris&-noir des vêtements de famille) [...] »

<sup>1080</sup> *Ibid.* p. 107.

<sup>1081</sup> *Ibid.* p. 106 : « Dès le corridor qui la menait vers la porte de sa chambre, le froid aussi poussiéreux que glacial qui tombait des murs chercha un refuge en s'emparant de son maigre corps [...] »

<sup>1082</sup> *Ibid.* p. 107 : au froid qui envahit Hanna lorsqu'elle rentre chez la veuve s'oppose la chaleur de la chambre de cette dernière : « [...]il flottait dans la chaleur du poêle de la pièce un relent jaunâtre d'onguents de fruits pourris, un bonheur-du-jour & une penderie en noyer aux teintes chaudes se serraient devant la tapisserie à fleurs, le lampadaire répandait une douce lueur poisseuse qui estompait les contours au-dessus des oreillers&dufouillisdes draps-. »

<sup>1083</sup> *Ibid.* p. 107.

<sup>1084</sup> *Ibid.* p. 107 : « !S'il vous plaît !pas à l'hôpital - !Vous avez pu Y aller & en sortir vivante - !Vous, vous êtes encore jeune – je suis trop vieille – pour les vieux qui quittent l'hôpital il n'y a qu'1 issue : le cimetière. JE NE VEUX PAS MOURIR. S'il vous plaît – faites quelque chose – mais !pas de médecin – !pas à l'hôpital– »

<sup>1085</sup> *Ibid.* p. 107 : « – Je vais m'occuper de vous. – La voix coupante de Hanna trancha en 2 les plaintes & les hauts cris de la vieille. »

<sup>1086</sup> *Ibid.* pp. 107-108: « Et Hanna soigna la malade ; enduisit de pommade le dos endolori – posa de nouvelles bandes – fit bouillir les vieilles gazes – se procura des médicaments à ses frais. [...] Très tôt le matin, avant de prendre son service, elle remontait de charbon de la cave (elle ne préleva pas une seule briquette pour son petit poêle), elle alimentait le gros poêle de faïence marron dans la chambre de la veuve [...] ; le dernier geste accompli, Hanna quitta à chaque fois la chambre de l'étrangère sans dire un mot comme 1 domestique. À midi, elle sacrifiait sa pause, courait chez la veuve, rajoutant du charbon dans le poêle. »

qu'elle ne connaîtra pas le même sort que cette veuve : « Hanna ne craignait pas la contagion, aussi elle ne fut pas atteinte. »<sup>1087</sup> Cette contagion physique ici fait écho à la contagion psychique qu'Hanna ne craint pas non plus lorsqu'elle arrive pour la première fois à Magdebourg. Devant l'accueil glacial de la veuve et la perte des valeurs morales qu'elle constate autour elle, Hanna fait « des réserves de caractères » et manifeste une « absence de crainte contre la contagion »<sup>1088</sup>. Au fil du roman, Hanna est toutefois de plus en plus seule. Tout d'abord parce que sa famille ne vient pas lui rendre visite à l'hôpital, ensuite par qu'elle refuse de lier son destin à autrui – en refusant catégoriquement de fréquenter le chef de service – puis en se détachant volontairement du reste des personnes qui l'entourent. Elle s'enferme peu à peu dans un tombeau de silence, représenté par son désir de rejoindre son mari disparu au cimetière de Komotau. Son passé perdu la hante au point de devenir une prison. Accepter les compliments du chef de service et apprendre à le connaître ; rester auprès de la veuve lorsque celle-ci, une fois rétablie, le lui proposera<sup>1089</sup>, mèneraient Hanna d'une part à envisager sa vie avec des gens inconnus, elle qui ne connaît que Johanna, Maria et Anna, et d'autre part, lui permettrait d'entrevoir un avenir à Magdebourg, en Allemagne. Komotau serait alors élevé au rang de souvenir, et c'est précisément ce qu'elle se refuse à faire. L'attitude d'Hanna pourrait être résumée par le slogan de certains Heimatgruppen : « Verzicht ist Verrat ». En effet, lorsque fut levée l'interdiction de former des groupements à revendication politique pour les réfugiés, certains d'entre eux rejetèrent l'impossibilité d'un retour. L'Allemagne ne serait qu'un pays de passage, avant le retour dans la véritable patrie. Dans un premier temps, certains réfugiés refusèrent de laisser leur patrie dans l'oubli et d'admettre que leur nouvelle vie aurait lieu sur le sol allemand. Andreas Kossert cite en exemple une rencontre de réfugiés ayant eu lieu en 1949 et rassemblant 12 000 réfugiés des territoires de l'est devant une carte de l'Allemagne aux nouvelles frontières barrées d'un « Niemals ! » en lettres majuscules<sup>1090</sup>. Ces revendications territoriales laissaient à penser que les réfugiés avaient des intentions revanchistes et souhaitaient un retour un arrière, ce qui a été contredit par la Charte des réfugiés, publiée en 1955, dans laquelle les réfugiés s'engagent à

---

<sup>1087</sup> *Ibid.* p. 107.

<sup>1088</sup> *Ibid.* p. 15.

<sup>1089</sup> *Ibid.* p. 110 : « 1 soir (l'hiver tardif avait une fois de plus jeté son givre sur la ville), le veuve, installée dans un fauteuil près de la table, s'adressa d'une voix mi-implorante mi-déconcertée à Hanna qui venait de remplir le poêle de charbon & qui allait une-fois-de-plus-comme-à-chaque-fois retourner sur le champ dans l'atmosphère glaciale de sa petite chambre : – Ne vous sauvez donc pas toujours aussi vite. !Restez donc encore un peu ici=au chaud près de moi. Il fait si froid chez vous. !Vous n' imaginez pas les !reproches que je me fais, parce que vous n'avez pas de poêle correct dans votre chambre. Venez, asseyez-vous et bavardons un peu. Vous avez tant fait pour moi ces dernièresemaines – [...] »

<sup>1090</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op. cit.*, p. 142: l'historien légende la photo de la façon suivante : « Alors qu'ils vivaient encore dans des abris de fortune, des baraques et des cabanes, les réfugiés refusèrent de considérer la perte de leur patrie comme une perte définitive. Ils souhaitaient instamment pouvoir retourner en Poméranie, en Silésie ou en Bohême. »

reconstruire l'Allemagne et l'Europe aux côtés des Allemands. La question du retour reste toutefois problématique. Lors d'un voyage en République tchèque, nous avons rencontré les représentants des Allemands de la petite ville de Komotau et de la région des Monts Métallifères<sup>1091</sup>. Dans le cas d'Ema Laubrová, toute sa famille, mis à part ses parents et elle-même a été expulsée. Pour elle, pas question de rejoindre les expulsés en Allemagne car sa place est à Komotau, là où elle a grandi. Alice Hlaváčková elle, passe tous les jours devant la maison de sa famille dont ils ont été dépossédés. Cette maison est maintenant vide mais la jeune femme ne peut la racheter, faute de moyen. Elle nous confie qu'elle le ferait immédiatement si elle le pouvait. Après avoir étudié à Munich, elle est revenue à Komotau, un choix logique pour elle puisque « c'est ici qu'est enterrée [s]a famille, c'est ici qu'[elle se sent chez elle] même si [elle a] envisagé un temps vivre à Munich. » La question du retour ne s'est pas posée pour nos témoins, puisqu'ils n'ont pas été victimes des expulsions mais ils auraient pu choisir de retrouver leur famille en Allemagne. Leur attachement à la Bohême, à la terre où ils sont nés, les poussent à faire reconnaître la double culture de cette région frontalière. Lorsque nous les interrogeons : « Êtes-vous Allemands ? Tchèques ? », tous répondent la même chose : « Nous sommes de Bohême, c'est-à-dire que même si nos origines sont allemandes, nous portons en nous les deux cultures. » Il n'y aurait donc pas de choix à faire. Cependant, la culture allemande présente sur le territoire de Bohême depuis le XII<sup>e</sup> siècle a été niée et refoulée par le gouvernement tchèque après la Seconde Guerre mondiale. Le groupe de Komotau ne revendique rien d'autre qu'un droit à l'expression de sa culture et une reconnaissance politique. Pas question de revangisme ou de retour en arrière, les activités proposées par le bureau de Komotau visent à promouvoir la culture allemande, à travers une large bibliothèque, destinée aussi bien aux Tchèques qu'aux Allemands. Une tâche qui s'avère moins aisée qu'il n'y paraît. En 2014, 70 ans après les expulsions, la blessure n'est pourtant pas close, comme en témoigne le combat d'Alice pour récupérer sa maison familiale ou un incident survenu quelques temps avant notre entretien. Un journal tchèque, venu interroger Ema et Karin sur les expulsions, fit paraître sur deux pages un article relatant l'entretien, accompagné d'une photo de ces femmes. Quelques jours plus tard leur parvint une lettre d'insultes, dans laquelle elles étaient entre autres taxées de « Hitlerhuren ». La violence de la missive fut douloureuse et Ema décida alors de ne plus raconter quoi que soit à personne. Lors de notre visite, elle restera silencieuse. Longtemps après les faits, malgré les

---

<sup>1091</sup> Après plusieurs échanges par mail, nous avons pu rencontrer cinq représentants de la communauté germanophone à Komotau, le 11 novembre 2014. Il s'agit d'Ema Laubrová et de Karin Štefanová, qui dirigent le centre de rencontre, d'Alice Hlaváčková, dont la famille a en partie été expulsée, leurs biens leur étant en même temps confisqués, de Martin, un jeune lycéen de 19 ans qui porte en lui les deux cultures, puis de Walter Piverka, membre actif de la communauté allemande, ancien membre du parlement tchèque.

ouvrages scientifiques, les romans, les téléfilms, documentaires et reportages, malgré la déclaration signée en 1997 entre l'Allemagne et la République tchèque pour une réconciliation des deux nations, les blessures restent béantes. Au musée de Komotau, qui revient uniquement sur la période du Troisième Reich, pas un seul panneau sur les expulsions et une phrase laconique de notre accompagnateur : « Wir reden nicht gerne darüber ». Paradoxalement, la bibliothèque du musée est truffée d'ouvrages sur les expulsions.

Notre personnage, Hanna, se refuse volontairement à refermer la plaie, ou même à tenter de la soigner en œuvrant pour un nouvel avenir : elle la contemple avec plaisir puisque c'est elle qui la constitue, qui la pousse à travailler et à maintenir son honneur sauf. Tout ce qu'elle est, elle le doit à sa patrie. Hanna travaille pour un retour un arrière impossible puisque son Komotau n'existe plus. Sa maison est vraisemblablement habitée par une autre famille, ou elle est vide, comme celle de la famille d'Alice, peut-être même a-t-elle été détruite, à coup sûr pillée. Toutefois elle ne renonce pas et poursuit son combat personnel qui finira par l'isoler complètement. Lorsque la veuve la remercie et la compare à un ange, Hanna rétorque : « C'est ça : un ange, qui comme la chiasse ne se retient pas. – »<sup>1092</sup>, laissant derrière elle la vieille femme sanglotante. Si Hanna avait besoin de raisons pour vouloir retourner à Komotau, la veuve en ferait assurément partie, tout comme la directrice d'école qui refuse de croire au potentiel d'Anna, ou encore le fonctionnaire des chemins de fer qui accepte tous ses pots-de-vin. La société de l'après-guerre dépeinte par Reinhard Jirgl est une société dans laquelle prime le quant à soi. De même, le seul qui semble vouloir tendre la main à Hanna – le chef de gare – présente à sa requête des raisons pour le moins questionnables. Après sa longue déclaration, il se heurte au visage froid d'Hanna et le narrateur de commenter : « Mais cet homme à la fin des 50 n'avait lui aussi plus le choix depuis longtemps, s'il voulait ne pas demeurer tout seul sur-le-chemin dans les Champs-Riverains hérissés de tous les tourments de l'existence [...] »<sup>1093</sup>, plus loin, sa demande est même comparée au besoin d'un « manteau chaud »<sup>1094</sup>. L'inclinaison qu'il portait à Hanna était-elle sincère ou voyait-il en cette femme, réfugiée tout comme lui, une compagne de circonstance, avec laquelle il comblerait sa solitude depuis la mort de son épouse ? Après le refus d'Hanna d'aller plus loin avec lui, il la convoque dans son bureau pour lui proposer un nouveau poste à Birkheim, ce qui la rapprocherait de la frontière et de Komotau. Cette mutation cache bien

---

<sup>1092</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, p. 111 : « ?! qu'est-ce que je serais devenue sans vous – peut-être, non !:assurément je ne serais plus de ce monde – (la femme sanglota.) – Vous êtes un !ange – oui : le Destin m'a envoyé un véritable !ange ici sous mon toit.

- C'est ça : un ange, qui comme la chiasse ne se retient pas. »

<sup>1093</sup> *Ibid.* p. 106.

<sup>1094</sup> *Ibid.* p. 111 : « Avec l'âge, la flamme de l'espoir diminue aussi vite que la demande augmente – la demande d'un manteau chaud. »

entendu sa souffrance et son humiliation personnelle devant la froide détermination d'Hanna à rester seule<sup>1095</sup>. Hanna, silencieuse, se réfugie dans son obsession : « Je ne veux pas de remerciement. – lâcha vivement Hanna (qui avait sursauté avec douleur au mot *Sudètes*). Puis elle coupa court à ses propres mots. L'évocation de *son Pays* lui avait fait oublier 1 instant l'endroit où elle se trouvait. »<sup>1096</sup> Elle refuse que quelqu'un d'autre prononce le mot « *Sudètes* » et ne partage ses souvenirs avec personne, de peur de les altérer. Sa mémoire est individuelle, pire, son obsession muette la rend égoïste. De plus, elle perçoit ce retour à Birkheim comme une récompense pour son attitude droite et inflexible depuis la fin de la guerre et pour sa fidélité envers Václav, personnification d'un passé qui devrait être enterré mais qu'elle se plaît à garder vivant. Dans le train, la nuit tombée, elle pense : « (*Ces mots !m'étaient destinés – comme un homme les dit à une femme – La femme doit servir son mari – lui avais promis sur sa tombe - !plus jamais un autre – et ne l'aurais – je ne l'aurais – Oui : !lui-*) »<sup>1097</sup>, puis elle se laisse emporter par une excitation fébrile (« !me voilà, j'arrive, !me voilà, j'arrive [...] ») avant d'être saisie par une angoisse profonde (« [...] une peur oppressante jusque-là inconnue fit soudain frissonner la femme »<sup>1098</sup>) : son excitation disparaît au moment précis où elle va retrouver sa mère et sa sœur et leur faire part de son projet de retour, qui lui semble désormais presque acquis. Ne sent-elle pas au fond d'elle que ce retour est une chimère ? Prise entre utopie du retour et déni du présent, Hanna se trouve dans une zone hybride de la vie : elle ne vit que pour la patrie, qui *de facto* n'existe plus et refuse de se reconstruire en Allemagne. Toutes ses démarches pour aller de l'avant sont dirigées vers un retour en arrière. Avant de quitter Magdebourg, il lui faut encore s'acquitter du loyer pour la chambre chez la veuve qu'elle a soignée. Depuis qu'Hanna a refusé la réconciliation, les deux femmes ne s'adressent plus la parole, et Hanna se sent « supérieure »<sup>1099</sup>. Elle pense donc maîtriser la situation mais va au-devant d'une humiliation publique. Leur première dispute, construite comme une pièce de théâtre, fait partie des rares dialogues en discours direct du roman :

---

<sup>1095</sup> *Ibid.* p. 113 : « Le véritable motif, pourquoi cet homme voulait quant à lui désormais complètement éviter le contact quotidien avec Hanna, était la douloureuse mise à nu dont il souffrait depuis le jour où il lui avait fait sa proposition é qu'elle lui avait signifié son refus ; une nudité à laquelle il pouvait enfin remédier en installant une distance définitive entre lui et cette femme. »

<sup>1096</sup> *Ibid.* p. 113 : ce rapprochement de la frontière germano-tchèque remplit Hanna d'un nouvel espoir : « Sans doute parce que gare et trains l'avaient un jour entraînée loin de *chez-elle*, é que selon le principe des homéopathes, le similaire se guérit par le similaire, qu'elle se promettait finalement de revenir chez elle en demeurant à proximité des gares et des trains : Hanna croyait avoir fait un grand pas vers le retour *au-Pays* après l'entrevue avec son Chef » (Notons qu'il n'y a pas de point dans le texte à cet endroit. L'absence de point peut remplacer ici l'expression « Il y a/eut une suite »)

<sup>1097</sup> *Ibid.* p. 115.

<sup>1098</sup> *Ibid.* p. 115 : pas de point non plus à la fin de cette phrase.

<sup>1099</sup> *Ibid.* p. 115 : « Les relations entre les deux femmes étaient devenues glaciales – et se limitaient au strict nécessaire depuis cet épisode à la fin de la période des soins, lorsque Hanna avait répété d'une façon si inopinée à la veuve remise sur pieds la remarque vulgaire d'autrefois sur les réfugiés-é-la-chiasse, repoussant de fait une possible réconciliation. »

« La veuve : – votre préavis est de 3 mois. Si vous désirez donner votre congé dès la semaine prochaine & déménager du-jour-au-lendemain, vous devez me verser le loyer pour ces 3 mois. [...]

Hanna, lui disant son fait : – vous n’allez pas me faire ?! avaler ça, que vous ne ?relouerez pas le logement sur-le-champ. J’serai pas encore partie que vous aurez déjà

- !Épargnez-vous siouplé vos suspicions - ?!oui. [...] »

Ce dialogue se poursuit sept pages durant<sup>1100</sup> : les deux femmes se font face et lorsqu’Hanna fait remarquer que sans sa présence, la veuve serait sans doute décédée, celle-ci, d’une mauvaise foi confondante, lui lance : « – si vous me fournissez une facture, je vous rembourserai !bien entendu l’argent et les cartes pour les médicaments et la nourriture <sup>rubis</sup><sub>ongle</sub> J’aurais pu vous régler depuis longtemps, !pourquoi n’avez-vous jamais rien ?dit. »<sup>1101</sup> Puis elle réclame à Hanna les trois mois de loyer lorsque Johanna, Maria et elle avaient occupé cette même chambre misérable en 1945 ainsi que les intérêts pour la période entre l’automne 1945 et l’hiver 1948. Devant tant de fiel, Hanna perd son sentiment initial de supériorité et se réfugie dans sa fierté : ses yeux se ferment, son visage devient un « casque », prêt à entrer dans la bataille<sup>1102</sup>. L’assurance affichée de la vieille femme, doublée d’une ironie tranchante<sup>1103</sup>, mettent Hanna hors d’elle, qui pour la première fois depuis le début du roman, laisse éclater sa colère au visage d’autrui. Lors de la confrontation avec la directrice d’école, Hanna s’était contenue pour le bien de sa fille ; elle n’avait pas non plus perdu son sang-froid face au fonctionnaire des chemins de fer, afin de ne pas saborder ses chances d’obtenir un emploi. À ce moment précis, elle n’a plus rien à perdre et toute la colère accumulée depuis les convois éclate : « – !Vous : vous n’êtes rien qu’une saloperie=de vieille punaise minable. Pas lundi non : !dès demain, !dès demain matin, je !quitte cet endroit. Je ne veux pas être obligée de passer 1 nuit de plus sous 1-toit avec une raclure comme vous. Qu’il vous fasse !crever d’étouffement, votre fric - : !Vieille usurière. »<sup>1104</sup> Le lendemain, Hanna se présente au domicile de la vieille femme accompagnée d’un collègue venu l’aider à porter ses maigres bagages. Cette dernière lui réclame alors 1, 20 mark pour les lettres qu’elle a envoyées aux autorités alors qu’Hanna n’avait pas encore réglé le loyer des trois mois de l’hiver 1945. Une

---

<sup>1100</sup> *Ibid.* pp. 116-122.

<sup>1101</sup> *Ibid.* p. 117.

<sup>1102</sup> *Ibid.* p. 117 : « Les yeux de Hanna se plissèrent au point de n’être plus qu’une fente, une visière dans un casque. Remplie d’une aversion ostensible elle revint vers la table de la cuisine & vers la femme comme si elle allait au-devant d’une bête puante. »

<sup>1103</sup> *Ibid.* p. 117 : Lorsqu’Hanna demande un reçu à la veuve pour le loyer de l’année 1945, la veuve, telle une fonctionnaire obéissante, lui répond : « Maistrèscertainement » ou encore p. 118, lorsqu’Hanna lui fait remarquer qu’il n’existe pas de factures au marché noir : « Donc pas facture. – Constata la veuve sur un ton laconique. – Eh biennn – (et haussa les épaules avec un regret feint, les doigts vides en éventail). »

<sup>1104</sup> *Ibid.* p. 118.

somme dérisoire, que la veuve prend plaisir à réclamer devant un étranger, dans le but de la rabaisser et de l'humilier. La veuve insiste sur son droit et fait passer Hanna pour une femme sans principe, alors que celle-ci lui signale que les loyers de l'époque devaient être réglés par le Commissariat aux réfugiés. De fait, les réfugiés arrivèrent souvent sans bien ni argent, dans l'impossibilité de payer quoi que ce soit. Pris en charge par la Croix-Rouge, une aide substantielle leur fut versée afin de les aider à trouver un logement et un emploi, il s'agit là du Soforthilfegesetz et du Lastenausgleich à l'Ouest, et du Umsiedlerunterstützung à l'Est. Ces sommes ne suffisaient toutefois pas à trouver un logement décent et nombreux furent les réfugiés à devoir accepter une chambre ou une place dans un baraquement ou dans un camp provisoire. Beaucoup relatent être arrivés en Allemagne sans rien : « La misère, la faim et la détresse faisaient partie de notre lot quotidien. Nous avons été dirigés d'un endroit à un autre, jusqu'à ce que nous obtenions un toit le 22.8.1945. Mon mari, avait été libéré de captivité car il était blessé de guerre en juin 46 et nous devions alors, totalement sans moyen, vivre dans la plus grande misère tout en ayant peur pour notre vie. Nos économies et autres biens laissés chez nous s'élevaient à 112 000 RM. »<sup>1105</sup> Johanna a eu la chance de pouvoir cacher quelque argent dans une housse de coussin, Hanna, grâce à son travail, permet à la famille et surtout à Anna de mener une vie décente. Elle donne toutefois une bonne partie de son dernier salaire à la veuve, qui, lorsque le collègue d'Hanna lui tend les 1,20 marks, ne manque pas de faire remarquer qu'elle attend l'argent d'Hanna et non pas de quelqu'un d'autre : « !Celle-là – [...] – me doit de l'argent & !elle me le paiera. »<sup>1106</sup> Hanna est ramenée à son statut d'étrangère, elle n'a plus ni prénom ni identité (« Celle-là ») alors que la veuve est une « bête puante »<sup>1107</sup>. Plus de trace d'humanité dans cette société dépeinte comme un environnement hostile, avare et avide à la fois. L'homme se tient alors à distance, témoin malencontreux de la colère d'Hanna, qui éprouve une grande honte devant cet étranger<sup>1108</sup> mais qui s'obstine à refuser elle aussi son argent. Elle reviendra le lendemain avec l'appoint. Cette dispute marque un tournant pour le personnage d'Hanna. Sa carapace semble se fissurer un peu plus: elle éprouve de la honte, elle est « décontenancée » devant la méchanceté de la veuve, proche du « désespoir », ses gestes sont incertains (« [elle] cherchait en vain de la menue monnaie dans 1 vieux porte-monnaie en cuir. »<sup>1109</sup>) D'autre part, nous avons ici un inventaire très précis de

---

<sup>1105</sup> Harasko, Alois, *Die Vertreibung der Sudetendeutschen. Sechs Erlebnisberichte*. In: Benz, Wolfgang (éd), *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op. cit. pp. 132-147.

<sup>1106</sup> *Les Inachevés*, op. cit., p. 120.

<sup>1107</sup> *Ibid.* pp. 120-121 : son épaule est « décharnée », son œil « froid et cornu ».

<sup>1108</sup> *Ibid.* p. 119 : « Hanna rougit de honte, touchée au plus profond d'elle-même par cette accusation qu'elle trouvait non seulement injustifiée mais de surcroît lancée en présence d'un étranger. »

<sup>1109</sup> *Ibid.* p. 120.

ce qu'elle possède : une « vieille valise en carton bouilli [...] qui s'écaillait de partout »<sup>1110</sup>, « des paquetages » qu'elle porte en plus de cette valise puis une « caisse en bois mal équarrie »<sup>1111</sup>. Hanna refuse l'argent de son collègue, porte à elle seule valise et paquets « d'un pas énergique »<sup>1112</sup>. L'homme quant à lui s'interpose mollement lors de la dispute entre les deux femmes<sup>1113</sup> et ne porte que la petite caisse en bois. Alors qu'Hanna s'en va, il reste en arrière, pose la caisse et allume une cigarette. L'opposition entre l'homme et la femme nous donne ici à voir une société féminisée, dans laquelle l'homme est en retrait. Il ne joue pas de rôle particulier, si ce n'est celui de fantôme comme Václav. La famille Rosenbach est uniquement composée de femmes jusqu'à l'arrivée de Reiner. Aux oppositions réfugiés/autochtones, catholiques/protestants s'ajoute celle entre hommes et femmes. La société est clivée de part en part, faite d'individus qui ne se comprennent pas. L'homme résume la situation ainsi : « *Nonnon : rien que des victoires qu'en sont pas.* »<sup>1114</sup> De son point de vue, le combat d'Hanna est vain. Pire, il lui complique outre mesure son intégration en Allemagne. Ce dernier ne sait pas qu'elle rêve à chaque instant de sa patrie perdue et pense même l'inviter à passer la nuit chez lui<sup>1115</sup>. L'éloignement d'Hanna répond alors à sa question non posée puisque cette dernière est déjà loin, valise et paquetages sous le bras. Tout comme lors de sa conversation avec le chef de service, Hanna n'a pas besoin de mots pour exprimer son refus de mêler son destin à un autre. Nous l'imaginons de dos, chargée de toutes sortes de paquets, une silhouette filiforme portant une valise rectangulaire, un baluchon bien rond, comme une peinture représentant son statut de réfugié : elle avance, habituée à partir, ne se battant de fait dans l'unique but de repartir.

Le soir même, elle rejoint sa mère et sa sœur dans la chambre sous les toits de la ferme. Son angoisse la reprend lorsqu'elle contemple leur visage. Il s'agit de leurs premières retrouvailles depuis la sortie de l'hôpital d'Hanna. Elle a derrière elle la maladie, l'épuisement d'avoir soigné la veuve et la violence de leur dispute. Elle n'a pas revu sa famille « depuis six

---

<sup>1110</sup> *Ibid.* p. 118 : c'est avec cette valise qu'Hanna est venue à Magdebourg pour travailler , p. 95 : « Le vent avait fini par labourer le ciel tard dans l'après-midi [...] lorsqu'Hanna sortit du bâtiment administratif – pour regagner la place de la gare, à la main la vieille petite valise dont le simili-cuir marron s'écaillait en dizaines d'îlots ridés, les parties en cartons bouilli maintenues par des ficelles. »

<sup>1111</sup> *Ibid.* p. 121.

<sup>1112</sup> *Ibid.* p. 121.

<sup>1113</sup> *Ibid.* p. 120 : cet homme ne fait preuve d'aucune fermeté et tente d'apaiser la situation par les expressions toutes faites. Il ne se rend pas compte du caractère personnel de la dispute : « !Allonsallons. Faut pas pousser mémé dans les orties. [...] –r'gardez, v'là la picaille. Emballé c'est pesé.–»

<sup>1114</sup> *Ibid.* p. 122.

<sup>1115</sup> *Ibid.* p. 121 : « – Si vous savez pas où allez cette nuit : chez moi vous – l'homme aurait bien aimé faire cette proposition à Hanna. Mais Hanna s'était déjà éloignée d'un pas énergique malgré sa lourde valise & d'autres paquetages (trop loin déjà pour une telle phrase, l'homme le ressentit ainsi). »

mois »<sup>1116</sup>, et ne sait pas quand elle reverra Anna. Elle entre alors dans la ferme avec des sentiments partagés. Elle craint les retrouvailles, puis semble apaisée par l'atmosphère vespérale du domaine avant d'être saisie par une nouvelle certitude : « *bientôt=dans très peu de temps même, !le retour. Vers Komotau.* »<sup>1117</sup> Cette conviction intime lui est soufflée par l'odeur qui se dégage de la chambre à cet instant : « !Pas de doute, le fumet de viande de porc rôtie é de choucroute mitonnée s'échappait de la maison des Patrons, de la chambre sous le toit, dans l'heure hivernale et sombre -. »<sup>1118</sup> Ce parfum représente pour elle la vie quotidienne à Komotau, et bien qu'elle soit debout dans la cour de la ferme, elle se retrouve projetée dans « un autre monde », « loin dans l'espace & le temps »<sup>1119</sup>, défiant le réel, elle revit mentalement tout ce à quoi elle aspire : une famille unie, devant une table garnie, un jour de repos chez elle, à Komotau. Sortie de son rêve éveillée, elle agit à nouveau et expose à sa famille la deuxième partie de son plan : « *Maman Maria l'enfant, nous !devons quitter le village & nous rendre à Birkheim aussi-vite-que-possible. Les trains ne partiront que de !cet endroit.* »<sup>1120</sup> Elle qui avait laissé entrapercevoir un moment de faiblesse lors de sa dernière rencontre avec la veuve, se ressaisit et c'est « la tête haute » et « d'un pas énergique »<sup>1121</sup> qu'elle monte les escaliers pour retrouver Maria et Johanna.

« – Grand-mère Tegge nous a fait cadeau de tous les meubles & du reste. » : voici comment Johanna accueille sa fille après six mois d'absence, cette « fille=venue-du-dehors »<sup>1122</sup>. Cette expression exclut Hanna de la chambre et marque une première séparation entre les femmes Rosenbach. Pendant six mois, Johanna et Maria sont restées confinées dans la chambre du domaine, travaillant dans les champs, remplissant leur logis des meubles et du « reste », mangeant à leur faim. Un tableau qui offre un contraste saisissant avec les quelques biens qu'Hanna a emportés de Magdebourg, elle qui logeait dans une chambre froide, se privant de nourriture pour soigner la veuve. Ce qui attire Hanna dans la chambre est précisément ce qui va séparer les trois membres de la famille. Si pour Hanna le fumet du repas représente Komotau<sup>1123</sup>, pour Johanna et Maria, il représente le présent, une vie qu'elles

---

<sup>1116</sup> *Ibid.* p. 122 : « Ce soir-là, lorsqu'Hanna regagna la chambre sous les toits dans l'ancienne demeure des Patrons – hormis les quelques heures où elle avait été tenue d'y coucher 1 nuit à cause des 1 mark 20, elle n'avait pas revu sa mère é sa sœur depuis six mois. »

<sup>1117</sup> *Ibid.* p. 123.

<sup>1118</sup> *Ibid.* p. 123.

<sup>1119</sup> *Ibid.* p. 123 : « -Hanna s'arrêta un instant et huma dans l'atmosphère fraîchie d'un autre monde cette ambiance du dimanche loin dans l'espace & le temps – et ce qui lui apparaissait encore comme une vague intuition étrange après l'entretien qu'elle avait eu avec son ancien Chef dans le bureau à Magdeburg – : vira dans l'instant même en une certitude : *!bientôt=dans très peu de temps même, !leretour. Vers Komotau.* »

<sup>1120</sup> *Ibid.* p. 123.

<sup>1121</sup> *Ibid.* p. 123.

<sup>1122</sup> *Ibid.* p. 123.

<sup>1123</sup> *Ibid.* p. 123 : « [...] Hanna, qui (ne voyant que la viande) avalait des semmelknödel & de la choucroute après avoir pris place à table. Dans l'assiette de Hanna, la tranche de kassler luisait d'un beau rose croustillant, à côté

ont reconstruite peu à peu et qu'elles ne veulent plus quitter. Hanna, qui « ne v[oit] que la viande », avale, engloutit, dévore son pays afin de mieux l'intérioriser, de ne pas avoir à le partager ni avec sa mère ni avec sa sœur. Le contenu de son assiette est décrit en détail, ses mâchoires « bro[ient] et croqu[ent] », elle ne semble pas relever la tête, plongée dans sa réflexion intérieure sur l'éventuel retour. Elle « s'alimente » pendant que Maria et Johanna mangent « avec prudence »<sup>1124</sup> : elles n'ont pas la même faim ni les mêmes envies. D'un côté, la mère et la sœur, unies dans cette chambre de bonne, le même regard « voilé » porté sur Hanna, qui dîne seule quelques instants. Cette réunion asymétrique autour de la table fait office de retrouvailles. Les femmes ne se sont pas véritablement échangées de paroles, si ce n'est les explications de Johanna quant aux meubles qui emplissent la pièce. Pas une inquiétude pour l'état de santé d'Hanna ne sera exprimée, celle-ci ne questionne pas non plus les deux femmes sur leur vie dans la ferme depuis six mois. Un silence absolu les entoure, qui les réunit, tout comme le silence avait été le témoin des retrouvailles entre Hanna et sa fille : « Un silence sans paroles é le son identique des bruits de repas de trois êtres autour d'1 table, enveloppés dans la chaleur physique de l'odeur de la pièce – cela voulait dire joiedeserevoir, reconnaissance – pour ce moment. Comme si ces 3-là venaient de se serrer dans les bras. »<sup>1125</sup> Les trois femmes présentes dans cette pièces sont ici « des êtres », elles sont asexuées, dépourvue de l'usage de la parole et vides de sentiments. À elles-seules elles forment un tout, « ces 3-là », qui pourtant se délite lorsque Maria prend la parole, pour la première fois de façon directe et spontanée depuis le début du récit. Elle contemple la viande de façon théâtrale et s'exclame : « La viande, ce !beau morceau fumé – [...] – et tous ces ingrédients !délicieux=bénis : les petit pains, la farine, la graisse – : nous n'aurions !rien eu de tout ça à-la-ville ; encore moins contre nos misérables marks. Ça ne se trouve !qu'ici : chez les paysans, au village. »<sup>1126</sup>, puis c'est au tour de Johanna de prendre la parole, « d'une voix plus forte que nécessaire »<sup>1127</sup>, tout en déposant ostensiblement le dernier morceau de kassler sur l'assiette d'Hanna. Elle écarte de l'assiette de sa fille « les objets » qui pourraient gêner ses mouvements, l'assiette sur laquelle elle dépose la viande est propre, comme si Johanna et

---

d'une charretée de choucroute acide aux filaments emmêlées de laurier amer et d'oignon frit, et sur la porcelaine s'écoulait dans des veinures brûlantes la graisse d'un jaune translucide que Hanna raclait de l'assiette à coups de fourchetée de quenelles blondes – les os de la mâchoire avides=affamés broyant&croquant ! le goût de la viande du dimanche de son Pays –. »

<sup>1124</sup> *Ibid.* p. 124 : « Maria, les coudes dressés sur la table, le menton callé sur ses mains jointes, le regard voilé tout comme sa mère, contemplait elle aussi la sœur en train de s'alimenter. Puis toutes les deux se mirent à manger avec prudence. »

<sup>1125</sup> *Ibid.* p. 124.

<sup>1126</sup> *Ibid.* p. 124.

<sup>1127</sup> *Ibid.* p. 124 : « -On voit que les jours rallongent. Les pluies de mars arriveront bientôt. S'exclama Johanna d'une voix plus forte que nécessaire et déposa pour sa fille Hanna le dernier et meilleur morceau de kassler non débité dans une assiette propre. Puis elle écarta encore les objets près de Hanna qui risquaient éventuellement de la gêner. – À chasser son chien sous la pluie, son pelage finit par puer. »

Maria avaient mis en scène ce repas afin de montrer à Hanna tout ce qu’elles possèdent dans cette ferme, dans une tentative muette de la faire rester à Schieben. Tout d’abord Hanna ne comprend pas, elle est agacée par les larmes de sa sœur (« ?*pourquoiqu !elle pleurniche maintenant* – [...] »), puis comprend que son angoisse était justifiée (« les doutes d’Hanna étaient enfin levés [...] »<sup>1128</sup>) Ce n’est que plusieurs heures plus tard qu’elle a droit à des explications<sup>1129</sup> : Maria, en allant chanter à la chorale des chansons de son pays (« *Heimatlieder* »), avait entamé une relation platonique avec le chef de la chorale<sup>1130</sup>. Johanna critique ouvertement cette relation naissante devant sa fille en la racontant « avec suffisance »<sup>1131</sup>, et Maria sait ce que cet homme représente pour Hanna : un obstacle au retour. Cette dernière est alors la victime de la colère de sa sœur, qui pour une fois, ne se contient plus. Elle lance alors à Hanna : « – et toi : tu ferais mieux de surveiller !ta !fille – qu’on veuille !bien me fiche !la paix. »<sup>1132</sup> Nous n’en saurons pas plus sur les sentiments de Maria à l’égard du chef de la chorale. Elle sort alors de la maison, laissant place à la tragédienne Johanna : « Je ne partirai plus. J’ai été traquée & ballottée toutemavie=durant – à présent je suis vieille é fatiguée, je resterai ici au village où je pourrai !enfin mourir=enpaix. »<sup>1133</sup>, elle reprend sa vieille rengaine, et prononce les mêmes menaces que lorsque les femmes devaient être dirigées vers la zone américaine ou lorsque Maria souhaitait rendre visite à Hanna à l’hôpital<sup>1134</sup>, car elle sait qu’Hanna ne laissera jamais un membre de sa famille derrière elle. Johanna fait une fois de plus du chantage à l’une de ses filles et pour ne pas manquer son effet, elle a répété ces paroles des centaines de fois : « Assise sur 1 banc, Johanna répétait ces phrases en les marmonnant devant elle (& de préférence en haussant le ton dès que d’autres villageois se montraient) le temps qu’il lui fallait pour que sa propre voix trouvât le degré d’émotion juste selon elle. »<sup>1135</sup> Depuis la table parfaitement dressée jusqu’à la scène finale la montrant « effondrée sur sa chaise devant la table »<sup>1136</sup>, Johanna avait tout prévu. Elle savait que ses paroles allaient blesser Maria, ce qui la mènerait à réagir en

---

<sup>1128</sup> *Ibid.* p. 124.

<sup>1129</sup> *Ibid.* p. 124 : « Hanna fut obligée d’attendre de longues heures, étirée sans cesse dans le silence, jusqu’à la nuit, pour obtenir une réponse. Alors tout fut dit, de ce qui était arrivé durant sa maladie. »

<sup>1130</sup> Cet épisode la vie terne de Maria a fait l’objet d’une analyse p. 228, lorsque cette dernière fait face à un officier russe.

<sup>1131</sup> *Ibid.* p. 125.

<sup>1132</sup> *Ibid.* p. 125 : « Maria bondit, les larmes troublèrent sa voix – puis elle s’enflamma d’une dure colère contre les épiements de la mère –, et jeta en hurlant ces mots à la figure de sa sœur ahurie : - et toi : tu ferais mieux de surveiller !ta !fille – qu’on veuille !bien me fiche !la paix. – Avec son visage enflammé » Pas de point ici non plus, la colère de Maria n’aura pourtant pas de suite.

<sup>1133</sup> *Ibid.* p. 125.

<sup>1134</sup> *Ibid.* p. 16 : « « *Laissez-moi donc ici & continuez !votre chemin. Laissez-moi=vieille femme ici, je vais mourir bientôt de toute façon.* », ou encore p. 100 : « Abandonne-moi un peu, moi, vieille femme seule au monde [...] Il reste toujours le choix de la vieille Fermière. Et ce choix sera aussi le mien. »

<sup>1135</sup> *Ibid.* pp. 125-126.

<sup>1136</sup> *Ibid.* p. 125.

agressant Hanna sur son propre rôle de mère. Une fois seule, elle use de ses talents de comédienne pour faire comprendre à Hanna qu'un nouveau départ représenterait la mort de sa mère. Les mots tout comme les attitudes ne sont pas laissés au hasard et Johanna termine sa représentation par les paroles suivantes : « – !Jamais plus nous ne rentrerons au Pays. !Jamais plus. »<sup>1137</sup> C'est là son erreur, car si elle avait réussi à perturber Hanna dans un premier temps, elle ne fait que renforcer sa détermination en mettant en doute le retour à Komotau. Alors que Johanna reste seule à table, drapée dans sa « tristesse glorieuse »<sup>1138</sup>, elle ne se doute pas qu'une lutte silencieuse a lieu dehors, entre les deux sœurs. Une lutte gagnée d'avance pour Hanna puisque Maria affiche « le teint blafard de la parfaite résignation des vieilles filles. »<sup>1139</sup> Pas un mot ne sera échangé entre les deux femmes, le regard d'Hanna fera comprendre à l'« œil voilé » de Maria qu'elle doit abandonner ses envies de vie normale pour rester avec elle avant de retourner à Komotau : « Les deux femmes à touche-touche, prunelle contre prunelle. Leur respiration pesante ne lâcha pas 1 traître mot [...] – Avec un profond gémissement entrecoupé de frissons, Maria baissa finalement les yeux devant la froideur sèche et blanche dans le regard de Hanna. Elle tourna les talons avec résignation, ses pas tristes la menèrent vers la maison [...] »<sup>1140</sup>, le corps de Maria frissonne, elle est glacée par la détermination sans faille de sa sœur et ne trouve pas le courage de se défendre. Le silence remplace les mots, la mise en scène et les propos détournés l'explication franche qui pourrait évacuer le malaise dans lequel vit cette famille. Car si Hanna veut les voir réunies, elle se retrouve toujours seule. Anna est à Birkheim, Maria prend l'initiative de sortir de la mansarde-prison qu'elle partage avec sa mère et Johanna se perd dans des monologues mélodramatiques. Il n'existe pas de volonté commune entre ces quatre femmes. De plus, Maria et Johanna savent vraisemblablement quelque chose sur Anna que sa propre mère ignore. Cette dernière a en effet profité de l'absence de l'autorité maternelle pour se fiancer, mettant un autre homme sur la route d'Hanna et de Komotau<sup>1141</sup>. Maria et Johanna, parfaitement au courant des agissements de leur nièce et petite-fille, n'ont pourtant absolument rien fait : elles n'ont pas tenté d'en savoir plus sur le fiancé d'Anna, ne l'ont pas dissuadée de s'engager et n'ont pas non plus prévenu Hanna à Magdebourg. En d'autres termes, elles se sont complètement désengagées de la vie familiale. Johanna et Maria vivent

---

<sup>1137</sup> *Ibid.* p. 126.

<sup>1138</sup> *Ibid.* p. 126 : « Johanna demeura seule à table dans la mansarde dans une tristesse glorieuse, sa chevelure lisse de novembre défaite. »

<sup>1139</sup> *Ibid.* p. 126.

<sup>1140</sup> *Ibid.* p. 126.

<sup>1141</sup> *Ibid.* p. 130 : « Hanna avait découvert ceci en peu de temps :

1. Anna s'était fiancée en catimini. Avec 1 lycéen ; la famille, de Prusse orientale, serait !aisée, disait-on – »

dans leur propre monde, sans contact extérieur et attendent. La fuite les a menées à Schieben, elles ont un toit et de quoi manger, ainsi, elles resteront dans la chambre sous les toits. Hanna, quant à elle, s'efforce de regagner un statut social dans l'Allemagne de l'après-guerre. Nous savons que la famille Rosenbach vient d'une grande famille<sup>1142</sup> dont ces femmes sont les dernières représentantes et nous connaissons l'attachement d'Hanna à l'honneur de sa famille. Sans doute pense-t-elle cet honneur souillé par l'arrivée d'un inconnu, de « Prusse orientale », une autre région dont sont originaires des réfugiés, chassés dès la fin du conflit mondial. Des réfugiés « aisés » et qui ramènent Hanna à son combat quotidien. Il vient se dresser un obstacle après l'autre à son retour. De même, les épisodes s'enchaînent : après l'emménagement à Magdebourg, la maladie, puis le zona de la veuve, leur dispute violente, vient ensuite le retour à Schieben et le drame autour de Maria et enfin le secret d'Anna. Hanna ne connaît pas de répit. Immédiatement après sa dispute silencieuse avec Maria, elle pense : « [...] *avant qu'il ne soit= trop tard : à !Birkheim.* »<sup>1143</sup> Elle emménage donc « rapidement »<sup>1144</sup> dans l'appartement qu'elle partagera désormais avec un veuf et sa fille, expulsés des Sudètes eux aussi. Les chambres sont « aussi nues qu'un cachot » et l'homme et sa fille ne vivent pas mais « squatt[ent] l'autre pièce de l'appartement »<sup>1145</sup>. Cet homme se plaint sans cesse de sa nouvelle condition : « *tout=seul j'arrivepu à mensortir avec la p'tite ma femme l'a u surletard !Ahmondieu ah !mondieu si seulement elle était encorenvie ma !chèrchèrfemme.* »<sup>1146</sup> Or, il se trouve dans la même situation qu'Hanna : il a une quarantaine d'année, travaille pour les chemins de fer et doit assurer seul l'éducation de sa fille car il a perdu son épouse pendant les expulsions<sup>1147</sup>. Une fois de plus est mis en avant le contraste entre les hommes et les femmes dans la société d'après-guerre par Reinhard Jirgl. Si la société allemande d'après 1945 était une société essentiellement dominée par les femmes, celles que l'on appelle les « femmes des ruines » (Trümmerfrauen), Jirgl pousse le constat plus loin et pose les hommes en incapables, faibles victimes des événements alors que les femmes se battent, sans se soucier de leur santé, à l'image d'Hanna. Hanna est-elle une femme parfaite, capable d'exploits pour réunir sa famille ? Ou plutôt : ferait-elle preuve de la

---

<sup>1142</sup> *Ibid.* p. 11 : « [...] les trois dernières survivantes d'une grande famille ici=dans la commune [...] »

<sup>1143</sup> *Ibid.* p. 126 : Ses pas viennent juste de la porter triomphalement à Schieben (« !me voilà, j'arrive !me voilà, j'arrive » p. 155), qu'Hanna repart déjà. Son corps et son esprit restent toujours en mouvement, offrant un contraste saisissant à l'immobilisme revendiqué de Johanna et à l'apathie de Maria.

<sup>1144</sup> *Ibid.* p. 128 : « Hanna emménagea rapidement dans l'ancien appartement de la MISPAG, Ebertstrasse à Birkheim. Des rangées de maisons en brique vernissée construites dans les années vingt, épargnées par la guerre, toutes hautes de trois étages, les pièces aussi nues qu'un cachot ; l'ensemble conforme à la description faite par l'ancien chef à Magdebourg. »

<sup>1145</sup> *Ibid.* p. 128.

<sup>1146</sup> *Ibid.* p. 128.

<sup>1147</sup> *Ibid.* p. 128 : « – Monsieur Kirsch, un fonctionnaire de la Reichbahn (fin 40aine), venu des Sudètes, dont la femme était morte durant-le-convoi.»

même force de caractère si elle n'était poussée par le désir du retour ? À Birkheim, elle est en tout cas poussée par une force nouvelle, qui tranche avec les « jérémiades »<sup>1148</sup> de Monsieur Kirsch. La fille de ce dernier offre à Hanna une image de la féminité qu'elle abhorre : « La fille, qui avait déjà ses règles, se faufilait en affectant des airs de reine outragée avec ses yeux de martre honteusement vicieuse, le soir elle regagnait de plus=enplustard le logement [...] »<sup>1149</sup> Cette jeune fille n'est plus une enfant, elle « a déjà ses règles » donc pourrait devenir mère, son regard « vicieux » et ses sorties tard le soir ne laissent rien envisager de bon. La fille et le père se disputent sans cesse « dans le dialecte familial »<sup>1150</sup>. La langue de la patrie perdue sert ici aux disputes d'un père désorienté avec sa fille. Hanna souffre d'entendre ce dialecte malmené, utilisé à des fins basses, ne représentant de fait pas le meilleur de ce qu'il reste des Sudètes dans son esprit. Pour elle, ces deux personnages jouent une « parodie de son=Pays=à=elle=Hanna. »<sup>1151</sup> La redondance dans l'expression « son=Pays=à=elle=Hanna » ainsi que les quatre signes d'égalité venant lier le tout donnent à voir la relation fusionnelle et exclusive qu'Hanna entretient avec les Sudètes et Komotau. Cette région est à elle, elle n'existe pour personne d'autre, même pour ceux qui ont vécu le même destin que la famille Rosenbach. Nous entendons son obsession enfantine résonner : « c'est mon pays à moi ! ». Une fois encore, elle se coupe du reste du monde afin de préserver l'image qu'elle a de Komotau : partager ses souvenirs signifierait partager ses points de vue, accepter de recevoir le témoignage d'une expérience différente de la sienne, elle qui n'écoute pas même sa propre sœur. Son isolement la mène à haïr Monsieur Kirsch, car il représente tout ce qu'elle ne souhaite pas devenir<sup>1152</sup>. Pire, sa fille représente tout ce qu'elle craint pour Anna : l'éveil des « feux de la chair [...] sans retenue »<sup>1153</sup>. Cet éveil constituerait un drame sans précédent pour Hanna, qui plongerait son monde dans un nouveau chaos. Aussi met-elle au point un nouveau plan et envisage de se rendre à l'école afin d'en savoir plus sur l'attitude et les résultats scolaires de sa fille<sup>1154</sup>. Avant une nouvelle confrontation avec la directrice,

---

<sup>1148</sup> *Ibid.* p. 128 : « [...] et les plaintes dans la bouche de Monsieur Kirsch (larmoyantes comme la voix du manchot qui jouait de l'orgue de Barbarie dans la ville, un petit singe et sa mine ratatinée dans son tricot rose à ses côtés, attaché au bout d'une laisse grasseuse et assis sur l'orgue)[...] »

<sup>1149</sup> *Ibid.* p. 128

<sup>1150</sup> *Ibid.* p. 128

<sup>1151</sup> *Ibid.* p.128 : « / Dès que les voix querelleuses crevaient les murs dans le dialecte familial, Hanna vivait une mystification perfide : comme si quelqu'un jouait derrière le motif éculé de la tapisserie, & uniquement=pour l'enquiquiner, l parodie de son=Pays=à=elle=Hanna. »

<sup>1152</sup> *Ibid.* p. 128 : « Peut-être Hanna ne voulait-elle pas percevoir que son antipathie furieuse contre Monsieur Kirsch et son effrontée-de-fille sourdait en réalité de l'inquiétude profonde pour sa propre enfant – Anna – [...] »

<sup>1153</sup> *Ibid.* p. 128-129 : « [...] et les plaintes dans la bouche de Monsieur Kirsch [...] lui apparaissaient comme un malheur exprimé à voix haute qui s'abattait brusquement sur tousleshommes à n'importequelère comme une punition de Dieu [...] : allumer les feux de la chair, stupidement sans échappatoire, sans retenue, y compris chez sa fille. »

<sup>1154</sup> *Ibid.* p. 131 : Hanna fait le point sur ce qu'elle a découvert concernant Anna :

Hanna prépare ses arguments : « *Certes, j'ai été absente longtemps, mais peut-être pas encore !trop longtemps. Me voici !de retour et tout sera différent.* »<sup>1155</sup> Au début du récit, lorsqu'elle va chercher Anna à la frontière, Hanna énonce encore à voix haute ses intentions<sup>1156</sup>, puis la parole disparaît mais Hanna pense encore au retour avec détermination<sup>1157</sup>. Ici, elle censure même ses pensées : « (Hanna ne pensait évidemment pas ces paroles, même pas en secret ; ne lui serait !jamais venu à l'idée de s'y autoriser, que de simples pensées..... puissent tourner en paroles [...]) »<sup>1158</sup> Ne lui reste que son « regard anthracite », « deux yeux immobiles »<sup>1159</sup>. Après avoir réussi à retrouver une certaine stabilité, un épuisement semble se faire jour chez Hanna. Son énergie la quitte tel le reflux d'une marée : « Cela [ses pensées] se devinait bien plus à la trace de noirceur dans l'un de ses regards anthracite, avec lesquels elle regardait parfois fixement en écarquillant les yeux – comme frappée par un sort, comme si toute la fureur du temps l'avait quittée et laissé derrière elle juste ces deux yeux immobiles. »<sup>1160</sup> Hanna est vide et va au-devant d'une nouvelle humiliation lors de sa rencontre avec la directrice du lycée d'Anna.

Elle entre dans le bureau de la directrice en réprimant un haut-le-cœur. L'atmosphère de cette pièce la rend malade et lui rappelle la « putréfaction », une odeur de « pourriture amère » et une « haleine de dents gâtées »<sup>1161</sup>, autrement dit la décomposition, la fin d'un corps. Focalisée sur son sentiment de malaise, Hanna, malgré ses résolutions précédentes, subit d'emblée la situation : « elle plaqua très vite une main devant sa bouche, quand elle sentit qu'on s'emparait de sa dextre, qu'on la pressait & la secouait – : la tête sèche et grise de la directrice avec ses cheveux permanentés au lait de chaud remplit le champ visuel de Hanna [...] »<sup>1162</sup> La situation lui échappe dès les premières minutes : Hanna ne regarde pas la

---

« disait-on – 1. Anna s'était fiancée en catimini. Avec 1 lycéen ; la famille, de Prusse orientale, serait !aisée,

2. *!Famille aisée. Tientien. Des réfugiés comme nous certes, mais toujours-bien-mis.[...]*

3. *!Grandeuh-dameuh : elle se tape tous les villages, trafique – œufs café cigarettes huile graisse schnaps – passe pour respectable & n'hésite pas à griller l'un ou l'autre petit maquignon auprès des-Autorités. [...]*

4. *Ma fille é :l'école :?qu'est-ce qu'il ?en est. Maria é Maman restent au village é se la coulent douce. !Incroyable. Il faut que j'y aille moi-même au lycée ; vérifier & écouter, voir comment va la petite. [...]* »

<sup>1155</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>1156</sup> *Ibid.* p. 64 : « !Le Seigneur nous envoie ce message vraiment=au bon moment. – Hanna prononça ces paroles d'une voix forte pour couvrir ses sombres pensées. Car à partir=de maintenant les choses doivent !changer pour nous aussi. »

<sup>1157</sup> *Ibid.* p. 123 : « [...] *bientôt=dans très peu de temps même, !le retour. Vers Komotau.* »

<sup>1158</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>1159</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>1160</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>1161</sup> *Ibid.* p. 146.

<sup>1162</sup> *Ibid.* p. 146.

directrice, mais celle-ci apparaît dans son champ de vision, c'est presque involontairement qu'Hanna pose les yeux sur le visage de cette femme qui vient lui saisir la main. Cette dernière prend aussitôt la parole pour vanter ses propres mérites de pédagogue : « – En ce qui concerne votre fille, une chose est à mettre à mon actif [...] »<sup>1163</sup>, soulignant par la même l'absence d'Hanna dans la vie de sa fille. Elle poursuit alors sa charge contre cette mère qu'elle juge défaillante : « [...] je ne me mêle pas de votre éducation, tant que la morale de mes élèves n'en subit pas les conséquences néfastes [...] »<sup>1164</sup>, puis « Trèchèr madame, en tant que pédagogue, je vous donne un bon conseil : discutez avec votre fille. Nous n'en sommes plus aux temps des convois de réfugiés : une mère peut à nouveau se consacrer à l'éducation de ses enfants comme il se doit. Vous semblez avoir du mal avec cela. »<sup>1165</sup> Or, nous ne sommes qu'en 1948. Après avoir passé trois mois à Magdebourg, puis avoir emménagé chez les fermiers à Schieben, être retournée à Magdebourg où elle a dû être hospitalisée pendant quelques mois puis avoir accepté un poste à Birkheim, Hanna n'a pas vraiment eu le temps de recréer un lien familial avec sa fille. La directrice ignore tout de cette réalité, tout au plus sait-elle que les Rosenbach ont été expulsés, mais elle doit penser que leur reconstruction en Allemagne s'est faite de façon immédiate : elles seraient arrivées, auraient trouvé un foyer et un travail, tout en dominant la peine que leur cause la perte de la patrie et les difficultés du déracinement. Hanna reste muette. Elle laisse la directrice l'accabler, sans dire un mot, sans même tenter d'expliquer son parcours et sa souffrance. Cette souffrance semble dorénavant être si intime qu'elle n'est plus capable de la dire. Les mots l'ont quittée peu à peu. De plus, elle ne peut dire à qui ne veut entendre. La directrice, cette femme établie et sûre d'elle lorsqu'elle sermonne Hanna, croit savoir. Elle n'est donc pas disponible pour accueillir le témoignage d'Hanna, qui pourrait tout à fait récuser ses accusations en expliquant simplement sa maladie et son travail acharné en vue d'un possible retour. L'expérience traumatique de l'expulsion restera en elle, faute de mots à partager. Ceux de la directrice sont d'ailleurs dirigés pour blesser : elle « plia les mots en les déversant en petits éclats de verre..... », « [...] les mots n'étaient que des tessons de verre..... »<sup>1166</sup>. Au cours de ce monologue, une mise à mort d'Hanna en tant que mère, celle-ci apprend presque par hasard – la directrice fait précéder cette annonce par un « au fait », qui rend l'information presque banale et toutefois irrévocable<sup>1167</sup> – que sa fille a réussi le concours d'entrée à l'école

---

<sup>1163</sup> *Ibid.* p. 146.

<sup>1164</sup> *Ibid.* p. 146.

<sup>1165</sup> *Ibid.* p. 147.

<sup>1166</sup> *Ibid.* p. 146.

<sup>1167</sup> *Ibid.* p. 147 : « – Au fait, toutes les deux [Anna et son amie Hilde] ont déjà réussi l'examen d'entrée, & votre fille é Hilde s'inscriront dans quelques semaines à l'école d'interprètes de Leipzig. »

d'interprètes de Leipzig et qu'elle partira dès la rentrée y suivre des cours. Leipzig sépare la mère de la fille mais aussi Hanna de son désir de rester unies pour rentrer ensemble à Komotau<sup>1168</sup>. Pour elle, il s'agit là d'un affront personnel de la part de sa fille : « [...] : cette fois, cela s'adressait exclusivement à !Hanna é à elle=seule : pour !toi, plus de patrie. »<sup>1169</sup> À cet instant, elle semble réaliser qu'elle vit dans un leurre et que son retour est impossible. Une voix vient s'immiscer en elle, qui lui répète : « [...] *meurs une longue vie.* »<sup>1170</sup> Pour survivre, Hanna va alors se dédoubler. Elle refuse d'écouter cette voix et de reconnaître que son projet est un échec. Alors qu'elle se faufile dans la foule oppressante, une brise balaie les rues : « [...] une brise goulue de travail souleva le mince vêtement pelé de Hanna avec des airs de chèffe sur la terre=comme au ciel & entraîna avec violence derrière-elle celle=qui se sentait=coupable : au !boulot au !boulot. »<sup>1171</sup> Peut-être Hanna se sent-elle coupable de ne pas connaître sa fille, de ne rien savoir de ses projets. Elle choisit d'ignorer cette culpabilité et de se concentrer de façon exacerbée sur le travail qu'elle a à accomplir avant le retour. Ses injonctions internes, qui lui avaient déjà ordonné de rentrer à Schieben, puis de se rendre au lycée à Birkheim, où elle ne retrouve d'ailleurs pas sa fille, lui enjoignent de se remettre au travail. Cette stratégie de survie l'empêche de réfléchir à l'éventuelle impossibilité d'un retour. Toutefois, un événement important viendra se mettre en travers de sa route vers l'est : Anna est enceinte d'Erich, un réfugié qu'elle a rencontré avant de retrouver sa mère<sup>1172</sup>. Elle poursuivra toutefois ses études à Berlin. Sa mère s'y rend alors chaque fin de semaine pour s'occuper de Reiner, le dernier-né<sup>1173</sup>. Ce dévouement est poussé par l'intérêt : « Elle avait un plan précis »<sup>1174</sup>. En effet, Hanna souhaite récupérer cet enfant, afin de l'intégrer dans son monde. Alors que Reiner souffre d'une forte fièvre, l'infirmière travaillant à la crèche lui assène : « – *Pneumonie sans doute. [...] Zavéka le laisser là, i pass'ra pas la nuit de toute façon. Ici, il aura au moins encore une soirée pépère.* »<sup>1175</sup> C'était sans compter sur le caractère d'Hanna, qui s'empare immédiatement du nourrisson pour l'emmenner avec elle à

---

<sup>1168</sup> *Ibid.* p. 147 : « Sans doute Hanna ne réalisa-t-elle qu'une fois retournée à l'air libre qu'elle venait d'une certaine manière de se faire jeter une fois encore *du-Pays* tandis qu'elle se hâtait le long des maisons tassées dans des rues toujours inconnues. »

<sup>1169</sup> *Ibid.* p. 147.

<sup>1170</sup> *Ibid.* p. 147-148.

<sup>1171</sup> *Ibid.* p. 148.

<sup>1172</sup> *Ibid.* pp. 153-154 : le lecteur apprend au cours d'une conversation entre les deux jeunes gens qu'Anna est enceinte de trois mois : « – Il [Erich] s'arrêta devant la porte. – ?C'est pour quand.

– Je croyais que tu n'allais même pas me le demander. – Anna replia la toile cirée que sa logeuse avait étendue avec démonstration sur le sofa peluché après la dernière visite d'Erich. – Dans six mois. »

<sup>1173</sup> *Ibid.* p. 155 : « Hanna se rendait à Berlin chaque week-end depuis que sa fille avait mis l'enfant au monde. *Qui tourne le dos à sa famille ne vaut rien.* »

<sup>1174</sup> *Ibid.* p. 155.

<sup>1175</sup> *Ibid.* p. 155.

Birkheim<sup>1176</sup>. Hanna, Maria et Johanna (qui vivent à présent à Birkheim) se relaient alors afin de soigner le nourisson. Cet enfant, allemand, qui ne connaît rien de Komotau ni du destin des membres de sa famille, fera prendre conscience aux femmes et en particulier à Hanna que, malgré elles, leur vie s'est ancrée en Allemagne. Même si ses parents sont des réfugiés, Reiner relie physiquement les Rosenbach à l'Allemagne, puisqu'il y est né. Or, le monde d'Hanna n'est pas allemand, c'est précisément ce qu'elle refuse : son monde est sudète et a pour centre Komotau ou la patrie perdue. Laisser cet enfant dans une crèche entouré d'Allemands le séparerait des origines de sa grand-mère. En le récupérant, Hanna le fait entrer dans la patrie perdue : « [...] le Pays est plus éloigné que la mort. Donc le Pays s'incarnera dans quelques m<sup>2</sup>, sur un territoire étranger à la gare des marchandises de Birkheim, au 9 de la Bahnhofstrasse. »<sup>1177</sup> Puisqu'Anna ne peut plus quitter Berlin<sup>1178</sup>, les trois femmes, sous l'impulsion d'Hanna, ne peuvent plus quitter Birkheim pour Komotau. La condition du retour est brisée, inaccessible, donc la patrie devra trouver un nouveau mode d'existence dans l'appartement des trois femmes. L'appartement, substitut de patrie, sera modelé à l'image de ce qu'Hanna garde de sa vie à Komotau. Ainsi, elle ne devra partager ses souvenirs qu'avec les siens, sans crainte de devoir les confronter à d'autres – comme les souvenirs de Monsieur Kirsch par exemple – et elle pourra transmettre à Reiner son idéal de la patrie, loin d'Anna, pour qui un retour n'a jamais été envisagé, bien au contraire. Dans son obsession égoïste, Hanna deviendra maîtresse de son récit de mémoire. Ainsi se clôt le deuxième chapitre : les trois femmes vivent sous le même toit à Birkheim<sup>1179</sup>, Johanna a donc accepté de quitter la ferme. Maria a suivi sa sœur comme elle a coutume de le faire – elle trouve même un emploi à la gare<sup>1180</sup>. Hanna, quant à elle, reste fidèle à elle-même et agit pour la préservation de sa patrie en liant à elle Reiner. Anna est seule, abasourdie de travail, à Berlin. Le monde physique de la famille Rosenbach est restreint : leur appartement ne comporte qu'une pièce, de plus, il se situe jusqu'à côté de la gare : « Pas plus de 5 minutes de marche à pied pour

---

<sup>1176</sup> *Ibid.* p. 156 : « Le lendemain Hanna était à bord du train pour Birkheim avec le paquet. Des soldats russes dans le compartiment ; quand ils virent l'enfant malade, ils éteignirent leur *Machorka*. »

<sup>1177</sup> *Ibid.* p. 156.

<sup>1178</sup> *Ibid.* p. 155 : « Le fait qu'Anna devait mettre l'enfant à la crèche tandis qu'elle travaillait comme interprète toute la sainte journée, qu'elle était souvent la première à déposer le petit tôt le matin, au milieu de la troupe des femmes, la figure maigrichonne et caillée au saut du lit, les yeux pleins de lambeaux de sommeil & qu'elle était souvent la dernière à le récupérer le soir, les traits défaits par la hâte & les mains agitées par la fatigue, ça, Hanna ne pouvait pas le supporter. »

<sup>1179</sup> *Ibid.* p. 155 : « La gare de marchandise abritait également des logements de fonction à côté des bureaux administratifs aux 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> étage. Hanna avait réussi à emménager dans un appartement une pièce cuisine avec la mère é Maria [...] »

<sup>1180</sup> *Ibid.* p. 155 : une seule phrase suffit au narrateur pour raconter le destin de Maria : « La sœur trouva du travail dans le secrétariat du Chef de Service de la gare. »

Hanna jusqu'à la Caisse centrale ; 5 minutes aussi jusqu'aux trains -. »<sup>1181</sup> Leur monde imaginaire en revanche est bien plus grand, puisqu'il s'étend jusqu'en République tchèque.

Ici s'achève la narration omnisciente pour laisser place au témoignage de Reiner. Son récit sera le produit de la transmission faite par sa grand-mère, sa grand-tante et son arrière-grand-mère. Sa mère, avec laquelle il n'aura que peu de contact, ne reviendra jamais sur les expulsions et « le Pays ». Les deux premiers chapitres mettent en avant un personnage emblématique des réfugiés des Sudètes en la figure d'Hanna. Cette femme, victime directe des expulsions, nous donne à voir le combat quotidien, presque trivial, pour la reconstruction. Sa force de caractère permettra aux trois femmes de rester ensemble, son travail leur offrira de quoi se nourrir et un appartement dans la petite ville de Birkheim, loin de Schieben, village sans perspective. La mère, Johanna, se complaît dans son rôle de victime de l'Histoire, sans chercher à accélérer la reconstruction ou à jouer un rôle quelconque dans l'éducation d'Anna. Elle reste une femme meurtrie, qui exerce son pouvoir uniquement sur ses filles, car c'est tout ce qu'elle peut maîtriser. Elle les suit toutefois jusqu'à Birkheim, elle qui avait pourtant décréter vouloir rester à la ferme. Maria est une femme en retrait, sans pouvoir de décision, puisqu'elle est sans cesse écrasée soit par sa mère, soit par sa sœur. C'est sans surprise que le lecteur apprend qu'elle travaille à la gare, comme Hanna. Elle a renoncé à donner une direction à sa vie après deux tentatives avortées de s'émanciper du foyer familial. Sa transparence donne à l'exil une autre expression, celle du silence. Il n'est jamais question de sa souffrance face au déracinement. Les sentiments qu'elle éprouve à l'égard des hommes sont rapidement réprimés et Maria semble anesthésiée, absente. Elle est présentée dans l'ombre de sa sœur, ce qui met au jour le décalage entre Hanna, toujours en mouvement, et Maria, immobile dans l'ombre. Que reste-t-il de leur vie dans l'esprit des plus jeunes ? Anna, se débat contre les tentatives de sa mère de la faire revenir dans cette prison qu'est la patrie idéalisée. Elle se reconstruit seule, mais à quel prix ? Reiner, pris entre les récits et les querelles d'adultes, devient malgré lui le porte-parole des expulsions et tente de démêler les liens entre ces femmes. Revenons alors tout d'abord sur les personnages d'Anna et d'Erich. Si Anna avait déjà dix-sept ans lorsqu'elle a quitté Komotau, elle vit également dans l'ombre des récits de sa mère. Comment cette jeune femme s'est-elle reconstruite et quelle mémoire conserve-t-elle de ce que sa mère nommera toujours la patrie ?

---

<sup>1181</sup> *Ibid.* p. 155.

## II.4. Anna et Erich, deux histoires allemandes

À la différence du souvenir, qui est un événement dont nous nous souvenons involontairement ou en cherchant dans les méandres de notre esprit, la mémoire est ce que nous entretenons du passé, c'est-à-dire des événements dont nous souhaitons conserver une trace et dont nous maintenons l'existence en vie<sup>1182</sup>. Ces sont ces mêmes événements qui seront ensuite transmis à qui veut bien les recevoir, enfants, petits-enfants, témoins. Au sein d'une famille, la transmission se fait par la parole mais aussi par le silence. Un long silence transmet chez l'enfant un sentiment de secret, de tabou, d'incompréhension et l'amène à s'interroger sur ce qui est tu. La transmission d'un témoignage est toujours une transmission subjective : le témoin, qui n'est pas historien, raconte ce qu'il a vécu sans s'appuyer sur un travail d'archives. Il raconte sa part de l'Histoire. Les deux premiers chapitres du roman de Reinhard Jirgl reviennent sur le présent du récit : la famille Rosenbach est réunie en Allemagne, Anna entreprend des études alors que sa mère se débat pour pouvoir retourner au pays, projet qui échouera. La narration auctoriale donnait à voir les personnages dans leur quotidien, chacun leur tour, dans une imbrication de la narration. L'œil de la caméra narrative s'attardait par exemple tour à tour sur Hanna et Maria, mettant en relief les différences entre les deux sœurs, entre l'hyperactivité de la première et l'immobilité de la seconde. Au troisième chapitre, le mode de narration change : le narrateur n'est plus omniscient puisqu'il fait partie du récit, il s'agit d'une focalisation à perspective interne. Nous traversons le récit à travers le personnage de Reiner, dernier-né de la famille Rosenbach, héritier de la transmission de sa grand-mère, de son arrière-grand-mère et de sa grand-tante. Toutefois, ce que nous considérons comme la première partie du récit (les chapitres un et deux) est en partie entrecoupé par de long récit d'Anna, qui revient sur la fuite, la reconstruction et sur sa mère, nuancant ainsi la vision de ce personnage omniprésent, faisant figure de patronne des réfugiés en Allemagne. Le mouvement de la narration permet alors au lecteur d'entrevoir un personnage sous plusieurs perspectives : le narrateur auctorial nous raconte la lutte quotidienne d'Hanna, cette dernière, grâce à de nombreux monologues intérieurs, le laisse entrer dans sa psyché et enfin Anna lui donne à voir l'autre facette de cette femme qui se

---

<sup>1182</sup> Sillamy, Norbert, *Dictionnaire usuel de psychologie*, Paris, Bordas, 1983, p. 420 : Mémoire: Conservation des informations du passé avec capacité de les rappeler ou de les utiliser ; p. 644 : Souvenir: retour à l'esprit d'un événement du passé, reconstruction du passé à partir d'événements du présent.

définit comme une « HONNÊTE FEMME MÈRE & VEUVE »<sup>1183</sup>. La narration auctoriale ne l'était donc pas complètement et laissait déjà à certains endroits la parole aux personnages.

Intéressons-nous tout d'abord à la plus jeune des réfugiées, qui nous paraît être une jeune fille indépendante et déterminée. En effet, dès le début du récit, Anna est seule. Sa famille a été expulsée alors qu'elle se trouvait en chemin entre le camp de travail de Zuscha et Komotau, soit à huit kilomètres de chez elle. Elle a dix-huit ans et est le fruit d'un mariage mixte germano-tchèque<sup>1184</sup>. Sur le chemin qui la mène à Komotau, elle passe devant l'école: « Dès la fin de la guerre des pancartes portant l'inscription Entrée strictement interdite aux Allemands ! dans les gares, bâtiments publics & écoles avaient pareillement interdit l'accès de cette école à Anna. »<sup>1185</sup> En effet, les traces de la présence allemande en République tchèque devaient être effacées, comme nous le rapporte Walter Piverka, né à Komotau en 1931. Après avoir suivi sa scolarité en Allemagne, il rejoint sa famille à Komotau à l'âge de quatorze ans, soit en 1945. Ses grands-parents, parfaitement bilingues, sont établis à Komotau. Son père, au chômage, part pour Linz puis pour Berlin. Walter Piverka nous raconte avoir été à l'école en Allemagne puis être rentré en 1945, alors qu'il ne parlait pas un mot de tchèque. Étant considéré comme un Allemand, il n'avait donc pas le droit d'étudier ni d'entrer en apprentissage. Dans le chaos de l'après-guerre, un ami de son père le prit sous son aile, lui proposant un apprentissage dans une école tchèque. La première année fut la plus difficile et Walter nous raconte non sans humour qu'il ne savait rien dire, ni rien faire. Toutefois, une fois la barrière de la langue surmontée, il réussit à terminer son apprentissage et à se construire une vie en République tchèque. Il représente aujourd'hui la minorité allemande et se définit comme « Böhmer », ni allemand ni tchèque, mais toujours un peu des deux. Deux choses ressortent de son témoignage : la situation n'était pas figée en deux camps : Tchèques contre Allemands. Elle était en réalité bien plus complexe et nuancée. Ensuite, le choix qui lui a été imposé (« Es-tu tchèque ou allemand ? ») est un choix impossible à faire pour nombre de personnes considérées comme allemandes en République tchèque. D'après Walter Piverka, il existerait une identité rassemblant des éléments à la fois germaniques et slaves, une identité bohème, qui dans son syncrétisme, permettrait alors de mieux vivre ensemble<sup>1186</sup>. Cette affirmation peut nous paraître paradoxale, puisque lui-même représente bien la minorité

---

<sup>1183</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 30.

<sup>1184</sup> *Ibid.* p. 15 : « Car la fille de Hanna, Anna, âgée de 18 ans (également baptisée du prénom de Johanna comme elle et sa mère), il leur avait fallu la laisser là-bas, dans le Territoire des Sudètes, le jour où l'ordre fut donné dans la petite ville de Komotau de monter dans-le-convoy. (Le mari d'Hanna, un tchèque é l'aîné de près de vingt ans de sa femme, était mort dès 1940). » La constellation familiale de la jeune Anna ainsi que sa situation sont décrites en quelques lignes par le narrateur auctorial.

<sup>1185</sup> *Ibid.* p. 19.

<sup>1186</sup> Le témoignage de Walter Piverka ainsi que ceux des représentants de la minorité allemande à Komotau est retranscrit en annexe.

allemande. Or, il représente l'identité allemande au sein de l'identité tchèque, l'une n'excluant pas l'autre. Nous avons vu que les deux identités se marient dès le XII<sup>e</sup> siècle. Pour Walter Piverka, la clé de la compréhension entre ces deux nations serait alors une nouvelle union entre Allemands et Tchèques, après des années de séparation dans la douleur. Pour Anna au contraire, la libération viendra de l'abandon de cette identité tchèque.

Sur le chemin de Komotau, la jeune fille prend brutalement conscience que les deux nations ne pourront plus vivre ensemble. Pour rejoindre Komotau, elle passe devant un terrain de sport. Elle traverse jusque-là « des jardinets tranquilles », emplis de « délicats arômes fruités de pommes mûres prunes poires »<sup>1187</sup>. Elle ne remarque pas que si le jardin est aussi sauvage, c'est parce que les propriétaires sont partis, ou comme le raconte le narrateur : « Les propriétaires avaient été absents longtemps, les jardins mûrissaient sans eux. »<sup>1188</sup> Allemands ou Tchèques, les propriétaires ont délaissé leur maison pour se mettre à l'abri ailleurs, ou ont été victimes de la guerre : internés ou morts sur le front. Le lecteur voit leur absence à travers les yeux de la jeune fille, qui ne sait rien de leur départ. Elle traverse une nature luxuriante et ne semble penser à rien, jusqu'à ce qu'elle soit obligée de modifier son trajet habituel<sup>1189</sup>. En effet, elle ne peut plus passer à côté du stade : « Là, dans le stade, un autre convoi était arrivé le matin même : d'anciens SS & collaborateurs, supposés ou authentiques, en transit entre deux camps de prisonniers, rassemblés ici comme du bétail sur la pelouse du terrain de football. »<sup>1190</sup> Ce stade est le lieu d'arrivée des prisonniers allemands ayant effectué une marche forcée (« Komotauer Todesmarsch ») de plus de 20 kilomètres<sup>1191</sup>. Ils y seront ensuite rassemblés pour être battus et humiliés devant la population tchèque présente. Un compte-rendu publié dans l'ouvrage *Die Vertreibung der deutschen Bevölkerung aus der Tschechoslowakei*<sup>1192</sup> sous le titre « Austreibung der männlichen Bevölkerung aus Komotau am 9. Juni 1945 » avance le chiffre de 8000 Allemands rassemblés ce jour-là. Tous devaient enlever leur chemise et lever les bras afin de vérifier leur appartenance éventuelle à la SS. Quinze d'entre eux purent être identifiés comme tel, mais tous furent victimes d'exactions : « Il n'y avait pas de pitié, même pour des membres du parti [communiste] qui avaient combattu au côté de l'armée tchèque en 1938, qui étaient prêts à risquer leur vie pour la République tchèque, puis qui avait ensuite passé du temps en prison sous le régime nazi. »

---

<sup>1187</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 19.

<sup>1188</sup> *Ibid.* p. 19.

<sup>1189</sup> *Ibid.* p. 19 : « À l'arrière des jardins, Anna aurait ensuite pu longer le terrain de sport. »

<sup>1190</sup> *Ibid.* p. 19.

<sup>1191</sup> *Komotauer Jahrbuch n° 10, op.cit.* Ce numéro revient essentiellement sur cette marche et sur le mémorial dédié aux victimes en compilant des témoignages.

<sup>1192</sup> *Dokumente der Vertreibung, Die Vertreibung der deutschen Bevölkerung aus der Tschechoslowakei, op.cit.*, p. 412-415. Les extraits choisis seront traduits par nos soins.

Beaucoup d'hommes perdirent la vie sous les coups ce jour-là, ceux qui survécurent furent transférés dans d'autres prisons avant d'être expulsés vers l'Allemagne. Le témoin raconte que les cadavres devaient être enterrés sur place, par les Allemands encore valides<sup>1193</sup>. Anna pourtant ne perçoit rien de cette violence, elle voit une « masse humaine [...] rassemblée tout autour du cercle central tracé à la craie [...] »<sup>1194</sup>, puis peine à voir les actes qui s'y déroulent<sup>1195</sup>. Elle est « fascinée » et observe la scène dans un « étrange silence »<sup>1196</sup>. Elle ne semble pas comprendre qui sont les victimes, qui sont les bourreaux : les hommes ne sont qu'une « pelote inextricable » et la jeune fille se demande pourquoi personne ne se défend<sup>1197</sup>. Elle reste isolée devant un événement qu'elle ne comprend pas : « La jeune fille n'entendit Rien, comme si elle avait plongé dans les profondeurs aquatiques d'un monde sous-marin, d'où elle émergeait pour jeter un coup d'œil dans un monde=étranger..... »<sup>1198</sup> Anna est tellement coupée du monde qui l'entoure qu'elle ne remarque pas que « les rassemblés », anonymes pour elle, sont des Allemands et qu'elle risque sa vie en restant près du stade. Un garde tchèque va la sauver en l'obligeant à fuir et à faire un détour<sup>1199</sup>. C'est ce détour qui va la séparer du reste de sa famille. Lorsqu'elle arrive enfin à Komotau, elle entend les appels des haut-parleurs et voit les Allemands rassemblés en longues colonnes – « Quand elle aperçut plus loin dans les rues les groupes d'hommesfemmesenfants – tous avec des brassards blancs [...] traînant des baluchons des valises des sacs [...] elle reconnut des voisins parmi des gens=là, mais leurs traits paraissaient altérés d'une étrange façon. »<sup>1200</sup> Les expulsions ont commencé et la jeune fille assiste aux scènes de vengeance spontanée qui éclatent dans les rues : « [...] tout près d'Anna une femme bondit subitement dans la rue & arracha avec un hurlement de rage les boucles d'oreille d'1 autre femme – : Anna vit encore le mince filet de sang, comme s'il avait été la chaînette rompue de la boucle d'oreille, se détendre tel un ressort vers le poing de la femme vociférante dans la haie en bordure de la rue. »<sup>1201</sup> Cette scène

---

<sup>1193</sup> *Ibid.* p. 413 : « Ils durent être enterrés sur place, là où ils étaient tombés, par des habitants allemands du village le plus proche. [...] J'ai moi-même dû enterrer deux allemands fusillés dans un abri creusé derrière la gare. »

<sup>1194</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 19.

<sup>1195</sup> *Ibid.* p. 19 : « Les habitants et les miliciens étaient en train de lapider les prisonniers SS et collaborateurs et de les frapper avec des barres de fer. Cela les occupait certainement depuis un moment et les prisonniers étaient nombreux. »

<sup>1196</sup> *Ibid.* p. 20

<sup>1197</sup> *Ibid.* p. 20 : « Et fait bizarre : il n'y avait personne parmi les regroupés=là-bas, pour se défendre sérieusement contre les coups ou même faire mine de prendre la fuite. »

<sup>1198</sup> *Ibid.* p. 20

<sup>1199</sup> *Ibid.* p.20 : « - !Wek Doitsche !wek [...] L'homme regarda le brassard blanc &, bien qu'il fût tout seul, il chuchota encore une fois d'une voix énervée et rugueuse - !Wek ici Doitsche Ici !pas continuer Toi !Heim !Rasch !Toi !Dépêcher !Rentrer – tout en agitant puissamment et nerveusement ses avant-bras & ses mains devant la jeune fille comme s'il voulait chasser les poules. »

<sup>1200</sup> *Ibid.* p. 21.

<sup>1201</sup> *Ibid.* pp. 21-22 : Dans les rues de Komotau, la violence va crescendo. Elle s'exprime tout d'abord par des « coups de pieds », des applaudissement, des « vagues de hurlements enflées de colère de mépris de raillerie »,

rappelle la scène de vengeance du premier roman étudié, *L'Heure étoilée du meurtrier*<sup>1202</sup>. En effet, ces deux scènes sont symétriques, la violence prend le même visage à chaque fois : celui d'une femme qui se venge sur une autre femme, lui arrachant ses boucles d'oreilles ou lui griffant le visage jusqu'au sang. Non seulement les boucles d'oreille ont de la valeur mais leur absence dépersonnalise cette femme, lui enlève ses attributs féminins de sorte qu'elle fera partie ni des hommes ni des femmes mais des réfugiés, un « troupeau de gens parqués », « destinés au-convoi », des « refoulés »<sup>1203</sup>. La jeune fille observe les Allemands, des « ombres de chaux blême sans voix, les visages fermés et durs »<sup>1204</sup>, tout en se détachant de la masse pour fuir. Or, les rues sont barrées et elle ne peut pas rejoindre la maison familiale sans se faire arrêter et devenir à son tour la victime de vengeance populaire. La maison des Rosenbach résume à elle-seule le conflit inextricable qui oppose Tchèques et Allemands depuis 1938 : « Lorsque des années-auparavant les occupants allemands arrivèrent dans les Sudètes, ILS voulurent exproprier la famille à cause du mari de Hanna qui était tchèque. Les titres de propriété prouvaient cependant que la maison appartenait à Hanna é Hanna était allemande. [...] Maintenant les-Tchèques étaient revenus & ils virent d'après les titres que la maison était un bien allemand. Les Nouvelles Autorités confisquèrent la maison. »<sup>1205</sup> Anna est à la fois tchèque et allemande, ne pourrait-elle pas récupérer cette maison ? Václav disparu, il ne reste plus de Tchèque dans la famille Rosenbach et Anna est considérée comme une allemande. Lors de notre visite à Komotau, Alice Hlaváčková nous a confié souffrir du même imbriglio : née à Komotau en 1978, elle se bat avec les autorités pour que la maison familiale lui soit restituée. Chaque jour, elle passe devant une maison vide, achetée par un anonyme dans les années 1990. D'après ses propres recherches, sa famille est implantée à Komotau depuis 1862-1863. Dès 1945, des membres de sa famille ont été expulsés vers l'Allemagne, son grand-père décède en 1946 et sa mère partage alors un appartement avec sa grand-mère, toujours à Komotau. Pour des raisons inconnues, elles n'ont pas été expulsées mais leur maison et même leur caveau au cimetière de la ville leur ont été confisqués. Aujourd'hui, Alice ne peut racheter cette maison faute de moyens et tente de faire reconnaître

---

des « sifflements stridents », des « hurlements » puis prend un tour physique : « – Très vite, On ne se contenta plus des cris & des applaudissements pendant la distribution des coups ; très vite On lança des pierres depuis les haies ou On tira une valise ou un baluchon de vêtements des mains d'1 expulsé [...] »

<sup>1202</sup> Kohout, Pavel, *L'Heure étoilée du meurtrier*, op.cit., p. 496 : « « Comme si elle voulait éliminer tout un peuple en s'en prenant à l'Allemande, la Tchèque lui planta ses ongles dans le visage et lui déchira la peau. La femme agressée se mit à hurler de douleur. Elle laissa tomber son gros sac et protégea ses joues de ses deux mains. Les deux petites filles à côté d'elle se mirent à pleurnicher. [...] Les Allemands reçurent des jets de salive par-dessus la tête de l'escorte. Morava vit de l'irresponsabilité dans de nombreux regards. [...] Un massacre général semblait imminent. Morava le comprit à temps [...] Libérez le chemin ! Je vous le demande au nom de la loi ! Les coupables seront punis. Faites place à la loi ! Libérez le chemin ! »

<sup>1203</sup> *Les Inachevés*, op.cit., pp. 23-24.

<sup>1204</sup> *Ibid.* p. 24.

<sup>1205</sup> *Ibid.* pp. 24-25.

le fait qu'elle appartient à sa famille depuis des siècles. Anna ne reverra jamais sa maison et laisse derrière elle un long patrimoine, aussi bien pécuniaire que spirituel. Pour le moment, elle doit fuir pour survivre et choisit de retourner à Zuscha, en empruntant à nouveau le chemin à travers les jardins. Son engourdissement a cessé, elle perçoit maintenant l'horreur qui a eu lieu dans le stade, comme si ses sens s'étaient réveillés : « Et parce que le vent avait tourné, il lui fallut traverser une puanteur douceâtre mêlée à une odeur de brûlé qui commençait à s'étendre en un nuage poisseux au-dessus de la contrée et étouffait le parfum des fruits trop mûrs dans les jardins abandonnés sous un relent de graisse humaine se consumant lentement ; dans le stade, on brûlait les cadavres des tués. »<sup>1206</sup> Afin de survivre aux événements dont elle vient d'être témoin, Anna s'enferme dans sa course vers Zuscha. Si elle sent l'odeur des cadavres du stade, elle n'entend ni ne pense plus rien, « [...] comme si en l'espace d'1 heure les sons et les paroles l'avaient quittée, elle aussi, sous le ciel effondré. »<sup>1207</sup> La locution « elle aussi » la rapproche des victimes allemandes ayant perdu la vie dans le stade ou des Allemands blêmes qui traversent la ville. Quelque chose vient de quitter Anna, qui comprend que son enfance est bel et bien terminée. Nous pourrions même dire que c'est à cet instant que prend sens pour elle la menace qui accompagne Hanna « *Meurs une longue vie.* »<sup>1208</sup>

Anna se répand alors en invectives contre sa mère, dans un long monologue intérieur: « – Et ?!moi. ?!Pourquoi ne m'aviez-vous pas attendue ce jour-là : justement ce jour-là, où vous saviez précisément que je quittais le camp pour rentrer à la maison. »<sup>1209</sup> La jeune femme se sent abandonnée, elle semble avoir l'impression que sa famille l'a volontairement laissée en arrière alors qu'il leur aurait suffi d'attendre quelques heures. Elle ignore que sa mère, sa tante et sa grand-mère n'avaient pas le choix. Lorsque les haut-parleurs hurlent : « VOUS AVEZ 30 MINUTES – BAGAGES 8 KILOS MAXIMUM PAR PERSONNE → »<sup>1210</sup>, l'évacuation est immédiate. Certains ont préparé des bagages avec l'essentiel de leurs biens car les expulsions sont précédées par la rumeur, puis par les réfugiés de Silésie, qui font étape dans les Sudètes, comme le rappelle Alfred de Zayas<sup>1211</sup>. Au sujet des expulsions sauvages en elles-mêmes, ce dernier précise : « Dans les premiers mois après la guerre, les Allemands étaient sans défense face aux crimes et aux humiliations. »<sup>1212</sup>, ce que viennent confirmer de nombreux témoignages relatant des pillages, des actes de violence et des viols à l'encontre de la

---

<sup>1206</sup> *Ibid.* p. 25.

<sup>1207</sup> *Ibid.* p. 25.

<sup>1208</sup> *Ibid.* p. 147-148.

<sup>1209</sup> *Ibid.* p. 25.

<sup>1210</sup> *Ibid.* p. 11.

<sup>1211</sup> De Zayas, Alfred, *Anmerkungen zur Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op. cit., p. 130.

<sup>1212</sup> *Ibid.* p. 133.

population allemande. Lorsqu'ordre est donné d'évacuer, les familles doivent partir sans tarder. Ils ne garderont pas jusqu'en Allemagne le peu de biens rassemblés qui leur sera pris lors des nombreuses fouilles par les autorités tchèques et russes. Anna, aveuglée par sa colère et un sentiment d'abandon, reproche à sa mère de s'être livrée sans protestation et sans avoir fait valoir la nationalité tchèque de son défunt mari. Selon elle, les Tchèques auraient laissé sa famille vivre à Komotau si seulement Hanna avait eu le courage de prouver qu'elle était mariée à un Tchèque, ce qui faisait d'elle «  $\frac{1}{2}$  Tchèque »<sup>1213</sup>. Pour Anna, sa mère est coupable de n'avoir rien dit et de ne pas avoir cherché de l'aide auprès de la famille pragoise de son mari, malgré leur opposition à cette union<sup>1214</sup>: « Ça, Maman, ça ne pouvait pas être une raison à ce moment-là pour te laisser jeter à la rue sans-plus-de-façons. » Pour sa fille, Hanna est faible, elle s'est laissée faire alors qu'elle aurait dû ruser et demander de l'aide. Seule sa grand-mère, Johanna, mariée à un Allemand aurait dû être expulsée selon elle. Pour se protéger, Anna aurait été prête à se séparer de Johanna, à la laisser partir. Le précepte selon lequel vit sa mère (« *Qui tourne le dos à sa famille ne vaut rien* »<sup>1215</sup>) est vide de sens pour la jeune fille, car il ne s'applique pas à elle. Dans son discours, elle révèle également une douloureuse réalité : le viol en camp de travail. C'est la seule fois qu'Anna évoquera cette situation de façon aussi directe, même si ce monologue adressé à sa mère restera un monologue intérieur : « Ces nuits : j'entendais se déchirer mes sous-vêtements, les seules choses encore intactes. Sentais dans l'obscurité les corps massifs des hommes imprégnés de sueur & leur salive amère dans ma bouche. »<sup>1216</sup> Ce viol répété, un tabou de l'histoire, semble être pour Hanna « un déshonneur »<sup>1217</sup>, un péché de chair, ce qui signifierait qu'Anna n'a pas été violée mais se serait prostituée. La mère n'est pas sans méconnaître les dangers qu'encourt une femme seule dans le chaos de la guerre et de l'après-guerre. Elle sait sa fille sans défense et il semblerait qu'Anna ait essayé de parler avec elle (« Tu le voulais Rien savoir » ; « tu Le savais é : tu m'as !méprisée »). Pour la jeune fille, le viol est quotidien, il est une souffrance que sa mère refuse de voir. Elle considère qu'Hanna est partie sans se retourner, tout en sachant que sa fille reviendrait bientôt (« Et tu savais aussi que je ne resterais plus longtemps

<sup>1213</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 25 : « Parce que Papa était tchèque – il était pourtant déjà mort à l'époque – tu passais toi, Maman, malgré tout, pour une  $\frac{1}{2}$  Tchèque aux yeux des Autorités, & on en tenait compte même dans ces *expulsions sauvages*. »

<sup>1214</sup> *Ibid.* p. 25-26 : « Et même si dans la maison des proches de Papa à Prague, on avait interdit de parler allemand durant-toutes-ces-années é : même s'ils n'avaient jamais pu pardonner sa décision, !épouser une Allemande=toi, Maman : peut-être que les proches, de-ce-temps-là, n'auraient malgré tout pas absolument tenu à nous voir livrées aussi nuement à la-populace..... »

<sup>1215</sup> *Ibid.* p. 26.

<sup>1216</sup> *Ibid.* p. 26 : « (À chaque fois je plissais très fort les yeux, attendais la fin). Mais chaque nuit signifiait survivre, peut-être seulement jusqu'à la nuit suivante..... »

<sup>1217</sup> *Ibid.* p. 26 : « Tu ne voulais Rien savoir du vrai prix à verser pour que vive un corps fait de chair de femme & de la chance..... de se voir réclamer ce prix pour la vie d'l nuit à l'autre. !Oui : tu Le savais é : tu m'as !méprisée à cause de Cela, car pour toi, vivre-dans-le-déshonneur est pire que nepasvivedutout. »

là-bas=aucamp, le travail dans les champs tirait à sa fin. »)<sup>1218</sup> Anna souffre d'un double abandon, à la fois physique, puisqu'elle ne sait pas où est sa famille, mais aussi moral puisqu'elle pense que sa mère l'a laissée à Zuscha de son plein gré, peut-être même pour la punir des viols qu'elle a subis. Anna ne sait pas que sa mère l'a confiée à des voisins. Se creuse alors le fossé entre les deux femmes, qui ne se comprendront jamais. Dans un ouvrage pédagogique, Elisabeth Pfeil, sociologue, revient sur le rôle de la mère au sein d'une famille ayant vécu la fuite. Selon elle, c'est à la mère de préserver l'enfant des douleurs de la fuite, en « l'enveloppant de son manteau », tout en se dressant entre l'enfant et le « chaos »<sup>1219</sup>. Toutefois, la mère ne serait pas capable de mettre le doigt sur les souffrances psychiques de son enfant. Obnubilée par la santé de ces derniers (Mange-t-il suffisamment ? N'ont-ils pas froid ?), elle pense qu'ils n'ont pas vraiment saisi ce qu'il se passait autour d'eux (« Ach, sie haben das nicht so bemerkt » écrit-elle en citant les mères observées<sup>1220</sup>). L'enfant de son côté se comporterait d'une façon « anormalement sage » pendant le voyage, avant de retomber en enfance à l'arrivée et de se comporter de façon « deux fois plus turbulente ». Après cette phase, il retrouverait un comportement adapté à son âge. Les enfants les plus grands, âgés de plus de 10 ans, deviennent selon la sociologue, les « compagnons »<sup>1221</sup> de leur mère – dans la plupart des familles, le père était absent – et se rapprocheraient d'elle, les mettant ainsi sur un pied d'égalité. Contrairement aux familles vivant dans l'Allemagne d'après-guerre et dont Christoph Klessman<sup>1222</sup> explique qu'elles se délitent, les familles de réfugiés verraient leurs liens renforcés par la fuite ou l'expulsion puis par les difficultés de la reconstruction : « Plus l'accueil des familles de réfugiés par les autochtones se faisait de façon hostile, plus la petite communauté familiale se rapprochait. [...] Elle [la famille] est la seule chose que le réfugié ait pu sauver des pertes, la seule chose qui pouvait le porter et non le tromper. »<sup>1223</sup> Les familles de réfugiés auraient vécu le mouvement inverse que les familles implantées en Allemagne, ce que confirme Christoph Klessmann : « Chez les évacués tout comme chez les réfugiés, il existait de grands problèmes d'adaptation au nouvel environnement, qui menèrent à un repli accentué sur la famille. De plus, l'ébranlement social qui venait d'être vécu plaçait la nécessité d'éviter un

---

<sup>1218</sup> *Ibid.* p. 26.

<sup>1219</sup> Pfeil, Elisabeth, *Flüchtlingskinder in neuer Heimat*, Stuttgart, Klett, 1951, p. 14. Les extraits cités seront traduits par nos soins.

<sup>1220</sup> *Ibid.* p. 19.

<sup>1221</sup> *Ibid.* p.16 : « Les enfants les plus grands sont devenus des camarades, elle les consulte dans chaque situation difficile, comme elle l'aurait fait avec le père auparavant. Tout cela lie les enfants à la mère dans une intimité particulière. »

<sup>1222</sup> Klessman, Christoph, *Die doppelte Staatsgründung*, *op. cit.*, pp. 56-57, voir page 224 du présent travail.

<sup>1223</sup> Pfeil, Elisabeth, *Füchtlingskinder in neuer Heimat*, *op.cit.*, p. 17.

futur danger au premier plan.»<sup>1224</sup> Le lecteur reconnaît ici le personnage d'Hanna, qui fait tout ce qui est en son pouvoir – et même au-delà, puisqu'elle en tombe gravement malade – pour maintenir la cellule familiale intacte. Cependant, Anna, n'est pas devenue le « compagnon » de sa mère, celle qui pourrait la conseiller dans la reconstruction. Bien au contraire, l'adolescente se sent seule et livrée à elle-même bien qu'elle n'émette pas le souhait de retrouver Hanna, Maria et Johanna. Elle semble coupée du reste de la famille Rosenbach. Si elle éprouve un sentiment compréhensible d'abandon – de fait, lorsqu'elle arrive à Komotau, sa famille n'est plus là et elle ne sait pas où elle est – sa réaction violente à l'égard d'Hanna trahit un manque de confiance entre la mère et la fille. Si leur relation avait été forte et saine, Anna aurait peut-être compris que sa mère n'avait pu l'attendre mais qu'elle ne l'avait pas abandonnée. Hanna de son côté avait confié sa fille à des voisins<sup>1225</sup>, mais sa fille l'ignore, pire, elle n'envisage pas que sa mère ait pu prendre des mesures pour la protéger. Ces voisins tiennent leur promesse et emmènent Anna avec eux, dans un convoi qui s'arrête à la frontière tchèque. En effet, ces expulsions sauvages durent prendre fin avant la signature d'accords officiels, les accords de Potsdam le 2 août 1945. L'Allemagne allait alors être partagée et la question des réfugiés devait être discutée afin de mettre en place les meilleures conditions d'accueil possibles. Dans l'attente d'un accord officiel, les autorités alliées et soviétiques mirent fin aux expulsions sauvages et refusèrent d'accueillir des réfugiés sur leur territoire. Anna est contrainte de faire halte dans cette ville frontière où les Allemands travaillent dans les champs. Elle doit dormir dans une grange, avec les autres réfugiés : « On les logea dans des granges, la paille y était humide é sentait le moisi, avec la multitude des rats & punaises y pullulant ici comme ailleurs [...] »<sup>1226</sup> Les réfugiés sont livrés à eux-mêmes, utilisés comme des animaux pour effectuer le travail dans les champs<sup>1227</sup> et semblent, sous les yeux d'Anna, tomber dans un état animal : « Et comme les-bêtes, les hommes étaient soumis aux trois besoins fondamentaux : manger, déféquer et entre les deux, la-chose entre mâle&femelle [...] »<sup>1228</sup> « La-chose entre mâle&femelle », dont on ne sait pas s'il s'agit de viol, de prostitution ou de rapport consenti, fait tellement partie du quotidien de la jeune Anna, que lorsqu'un jeune Tchèque s'approche d'elle, elle pense, résignée : « *Bon encore !ça.* », puis

---

<sup>1224</sup> Klessmann, Christoph, *Die doppelte Staatsgründung, op. cit.*, p. 58. Traduction faite par nos soins.

<sup>1225</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, p. 33 : « Hanna avait pris ses dispositions en-vue-de-l'évacuation depuis longtemps, elle avait passé quelques semaines-auparavant un accord avec des voisins à Komotau (Anna, la fille, qui se trouvait à ce moment-là dans le camp à Zuscha, L'ignorait) : des voisins devaient recueillir Anna chez-eux la prochaine fois qu'elle quitterait le camp de travail pour rentrer à Komotau. »

<sup>1226</sup> *Ibid.* p. 34 : plus loin : « Les granges empestaient l'humidité, les relents de sueur é de vomissures, une vieille odeur aigre mêlée de honte d'humiliation & d'affront qui asphyxiait révolte, rancune et endurcissement sous un rouleau compresseur, les réduisant à la puanteur des bêtes humaines. »

<sup>1227</sup> *Ibid.* p. 34 : « [...] on attela les réfugiés aux araires pour le labour du printemps. »

<sup>1228</sup> *Ibid.* p. 34.

« *Donc encore !ça* » et enfin « *s'il fallait !remettre ça* »<sup>1229</sup> Pour la jeune fille, il n'existe pas d'autre rapport possible entre un homme et une femme. Alors qu'à l'adolescence, garçons et filles découvrent leur corps pour mieux se l'approprier, dans une « subjectivisation forcée », comme l'écrit Olivier Douville, psychanalyste<sup>1230</sup>, Anna ne devient pas son propre sujet mais reste un objet : elle ne vit pas sa sexualité naissante mais la subit, de même, elle subit la fuite, l'exil et plus tard les exigences de sa mère, dont elle arrivera tout de même à se détacher. En réalité, la période de transition que constitue l'adolescence ne peut avoir lieu pour ce personnage. Cette jeune fille de dix-huit ans n'a plus le droit d'aller à l'école, elle n'a donc plus d'amis ni de vie sociale, elle n'a, à cet instant du récit, plus de famille et doit travailler soit en camp, soit chez des fermiers, tout en étant victime de viols répétés. Rien ne lui appartient, et lorsqu'elle fait part de cette expérience à sa mère, celle-ci semble la rejeter. Le processus de construction de l'identité mis en place avant 1945 est brutalement interrompu pour laisser place au chaos. Anna flotte dans le temps et ne se construit pas, mais survit. Son seul désir est de fuir cette grange<sup>1231</sup>, mais elle n'agit pas, puisque le jeune Tchèque lui apporte en fait des nouvelles de sa mère : « L'homme retira prudemment sa main, comme s'il craignait de voir le visage d'Anna voler en éclats, il fouilla avec fébrilité dans sa veste, en tira papier & feuillets qu'il lui fit voir de tout près. [...] Anna mit du temps à reconnaître dans les ténèbres crépusculaires, là, dans un camp d'internement, sur 1 photographie [...] ses propres traits. »<sup>1232</sup> Au dos de cette photographie, Hanna explique à sa fille qu'elle doit se rendre à la ville frontalière de Reitzenhain puis de là, lui faire parvenir un message pour qu'elle vienne la chercher. Elle conclut : « *Pour que nous soyons enfin à nouveau ensemble. [...] Maman.* »<sup>1233</sup> La jeune fille doit alors fuir vers cette ville moitié allemande, moitié tchèque, où sa mère viendra la chercher. Elle n'a pas été victime d'un viol et il est intéressant de voir qu'à cet instant, elle s'identifie au jeune Tchèque venu lui apporter la nouvelle. Alors qu'il lui explique à voix basse pourquoi il est dans cette grange, dans « le quartier des réfugiés »<sup>1234</sup>, elle peut sentir son haleine « fétide », qui pourtant, ne la dégoûte pas : « ce n'était pas particulièrement dégoûtant, cette haleine sentait comme sa propre haleine é comme celle de tous les survivants en-ce-temps-là : la faim, la haine & la colère é la peur constamment. »<sup>1235</sup> Les deux jeunes gens ont faim, puisque les denrées alimentaires, tout comme l'argent,

---

<sup>1229</sup> *Ibid.* p. 35.

<sup>1230</sup> Douville, Olivier, *Des filiations désarrimées, adolescence et exil parental*, op. cit., p. 39.

<sup>1231</sup> *Les Inachevés*, op. cit., p. 35 : « Anna guettait nuit-après-nuit, immobile, à l'affût, trouvant rarement le sommeil. Depuis qu'elle avait été entassée là avec les horde d'expulsés, elle n'avait plus qu'un désir violent : s'échapper & s'en aller. »

<sup>1232</sup> *Ibid.* p. 36.

<sup>1233</sup> *Ibid.* p. 37.

<sup>1234</sup> *Ibid.* p. 36.

<sup>1235</sup> *Ibid.* pp. 35-36.

viennent à manquer. Ils éprouvent de la colère face à la situation dans laquelle ils se trouvent: qu'a donc fait Anna pour mériter d'être chassée et exclue de sa ville natale ? Ils ont peur car ils ne savent pas ce qu'il adviendra demain, ils ressentent enfin un sentiment plus complexe et plus violent: la haine. Haïr quelqu'un ou quelque chose signifie le rejeter de toutes ces forces, non pas dans l'indifférence mais en nourrissant à son encontre des sentiments violents pouvant mener à la vengeance. Dans la République tchèque tout comme dans l'Allemagne d'après-guerre, les rancœurs sont nombreuses qui mènent à la haine. Ici, Anna et le jeune Tchèque éprouvent tous deux de la haine, mais nous ne savons pas quel est l'objet de leur haine. Ce Tchèque, « ancien partisan »<sup>1236</sup>, a donc défendu une cause nationale, celle de l'État Tchèque. Il ne fait plus partie de ce groupe nationaliste mais « aid[e] de temps à autre&parfois les réfugiés retenus de ce côté-ci à passer illégalement la frontière [...] »<sup>1237</sup>, nous pourrions dire qu'il a changé de camp. Il effectue en effet une mission dangereuse car aider un ressortissant allemand était puni par les décrets. En retrouvant Anna jusque dans la grange, il risque sa vie. Peut-être éprouve-t-il de la haine contre le nouveau système mis en place et l'expulsion des Allemands, tout comme Anna en éprouve pour les expulseurs mais aussi pour sa mère. En mettant en parallèle et sur un pied d'égalité deux personnages, l'un tchèque l'autre allemand, Reinhard Jirgl nuance la vision de la fuite et ne raconte pas seulement les souffrances de la famille Rosenbach, symptomatiques des souffrances des réfugiés, mais aussi le malaise de certains Tchèques devant ces expulsions sauvages, qui les séparent *de facto* de leurs voisins et amis. Cet homme est en réalité issu de la famille des nouveaux propriétaires<sup>1238</sup> de la ferme et semble apaiser son sentiment de culpabilité en aidant régulièrement des réfugiés.

Anna, les papiers dans la main – c'est-à-dire sa photographie, la lettre de sa mère mais aussi un certificat d'évacuation ainsi qu'une page du livret d'épargne de sa mère–, ne sait que faire. C'est la voisine qui la convaincra de partir le plus tôt possible car elle-même ne sait pas ce qui attend les Allemands ici. Elle lui prépare un baluchon, lui noue un fichu sur la tête puis la recouvre d'une pèlerine avant de l'exhorter : « N'enlève jamais ta pèlerine ?! t'entends. Sous !aucun prétexte. Garde le baluchon sous la cape é laisse aussi ton fichu noué !Dieuteprotège et salue ta mère pour nous tous. Vous vous en sortiez peut-être. On s'en

---

<sup>1236</sup> *Ibid.* p. 36 : « L'homme (un ancien partisan tchèque, comme il le laissa entendre très vite et en passant dans son chuchotement enroué) [...] »

<sup>1237</sup> *Ibid.* p. 36 : « [...] beaucoup de ces *réfugiés* avaient été obligés d'abandonner des objets de valeur, enterrés dans les caves & dans les jardins, il [...] se chargeait de chercher l'une-ou-l'autre chose dans les caves & les jardins pour les rapporter à l'1-ou-l'autre des *réfugiés=de l'autre-côté-de-la-frontière* ; c'est ainsi ( et il agita la photographie, comme pour produire une preuve d'authenticité) qu'il avait rencontré la mère d'Anna à Reitzenhain. »

<sup>1238</sup> *Ibid.* p. 38 : Le voisin confie à Anna : « J'ai entendu ce que l'homme t'a raconté cètenuit – tu n'as rien à craindre, je l'ai vu à plusieurs reprises : l'homme-de-cète-nuit fait partie de la famille à qui on a donné la ferme=ici [...] »

sortira peut-être tous. »<sup>1239</sup> Ainsi accoutrée, Anna ressemble à une grand-mère et ne court le risque ni de se faire remarquer ni de se faire agresser une nouvelle fois. Alors que la voisine lui conseille de passer par la forêt pour rejoindre Komotau et aller chercher le livret d'épargne de sa mère, Anna décide de prendre le train, usant de son atout majeur : sa parfaite maîtrise de la langue tchèque<sup>1240</sup>. D'après les témoignages que nous avons recueillis à Komotau, la maîtrise de la langue tchèque fut une bouée de secours pour beaucoup d'Allemands des Sudètes. Ainsi, la mère de Walter Piwerka, tout comme celle d'Emma Laumbrova, purent échapper au pire – viol et expropriation dans les deux cas – parce qu'elles parlaient tchèque. Ceci ne constitue toutefois pas une généralité : les parents d'Alice ont été expropriés malgré leur double-culture et leur maîtrise à la fois de l'allemand et du tchèque. C'est leur grande maison sur la place du marché de Komotau qui attisa les convoitises et mena à leur expulsion du domicile familial. Le personnage d'Anna pourra se débrouiller jusqu'à Reitzenhain en se faisant passer pour une vieille femme tchèque. En chemin, elle rencontrera toute sorte de fonctionnaires soucieux de participer à la dégermanisation du territoire des Sudètes. Le fonctionnaire chargé de vendre les billets de train soupçonne immédiatement Anna d'être une Allemande. Les expressions « L'homme-en-uniforme », « l'homme derrière le guichet »<sup>1241</sup> rappellent la rencontre entre Hanna et le fonctionnaire des chemins de fer à Birkheim, lorsque celle-ci venait jour après jour demander du travail. C'est un personnage anonyme, établi dans une situation confortable, qui s'oppose au mouvement incessant des réfugiés et des personnes déplacées par son immobilité. Il observe Anna et pense : « *Elle veut aller à Reitzenhain [...] Reitzenhain – voilà des mois que l'endroit est coupé en deux, moitié tchèque, moitié allemande : ? Celle-ci là devant, c'est p'têtre ! quand même une ? ! Allemande, qui sans le brassard enfreint effrontément l'interdiction & demande un billet [...]* »<sup>1242</sup> Anna ne dit rien, son regard « terne » est rempli d'une expression indéfinissable, « quelque chose comme de la

---

<sup>1239</sup> *Ibid.* p. 38.

<sup>1240</sup> *Ibid.* p. 39 : « Anna ne suivit pas les conseils de la voisine. Elle ne prit pas le chemin de la forêt, mais bifurqua à un croisement et se dirigea vers la gare de la ville. Son camouflage serait aussi efficace ici, pensait-elle ; en outre, elle parlait couramment le tchèque, elle n'aurait donc pratiquement pas à craindre d'être reconnue comme étant Allemande, ni de se faire prendre..... & arrêter en passant outre le !STRICTEMENT !INTERDIT aux Allemands d'emprunter les transports en commun. »

<sup>1241</sup> *Ibid.* p. 41.

<sup>1242</sup> *Ibid.* p. 41 : s'ensuit une description de cet homme, qui tranche avec la description d'Anna quelques lignes plus haut : « Avec sa mise soignée, sa moustache finement taillée & ses ongles propres et limés en demi-lune, cet homme dans son uniforme strict semblait avoir passé toute la guerre ici, dans son bureau=coupé du monde, derrière une vitre=dans un autre univers sans perturbation. », p. 40, voici comment le narrateur décrit Anna alors qu'elle se dirige d'un pas lent vers la gare : « [...] la sueur perlait en minces filets le long du dos d'Anna, absorbée par le tissu grossier des vêtements, la sueur nouvelle se mêlant à la sueur ancienne, la flanelle détrempée éraillée à la fois, la peau s'écorchant à nouveau dans le cou & sur les jambes. [...] La transpiration avait inondé son corps, mais elle ne quitta ni sa pèlerine, ni son fichu malgré la chaleur soudaine lourde et étouffante [...] » L'homme est assis à l'abri de son bureau, il est propre et ses vêtements sont lavés, Anna est debout, portant un baluchon sous sa cape, ses vêtements détrempés ne la protégeant ni du froid ni de la chaleur. Entre les deux personnages, la méfiance s'installe, comme si la guerre faisait encore rage.

endre, de la poussière sous une herbe brûlée »<sup>1243</sup>, qui rappelle le regard vide de sa mère. En effet, il existe un parallélisme certain entre les expériences que vivent les deux femmes dans la fuite. Hanna passe des heures dans le train dans l'espoir de retrouver Anna et se trouve coincée dans un compartiment empli de « fumée d[e] tabac é [d'] empuantissement acide et étouffant de gens malades [...] »<sup>1244</sup> Quelques semaines plus tard, Anna prend le train en sa direction, mêlée à « des gens crasseux », à l' « acidité de l'urine é des produits désinfectants, é autre chose aussi, qu'on pourrait nommer faim maladies infectieuses désarroi & colère ravalée, déception aigre [...] »<sup>1245</sup> Un double mouvement se construit entre les deux femmes : un parallèle qui pourtant va finir par les séparer.

Une fois arrivée à Komotau/Chomutov, Anna fait tamponner son certificat d'évacuation<sup>1246</sup> avant de reprendre le train pour Reitzenhain. Dans le wagon, un douanier revient sans cesse vers la jeune fille et finit par lui lancer : « !OBJETS DE VALEUR »<sup>1247</sup> Terrifiée, Anna secoue la tête avant de se souvenir du feuillet de livret d'épargne que sa mère lui avait confié. Le vieil homme, qui perçoit la lueur d'incertitude dans les yeux de la jeune fille, rattrape alors Anna sur-le-champ pour la conduire au bureau des douanes. Sa rage n'en finit plus : il insulte la jeune femme (« Traînée, misérable=moins que rien !Garce ») tout en lui faisant un geste « obscène du poing »<sup>1248</sup>. Anna ne comprend cette rage que lorsqu'elle sort de la gare pour entrer dans la ville de Reitzenhain. Le chaos qu'elle découvre la saisit : « [...] celles qui [...] se donnaient déjà dans le chiotte de la gare [...] & dans les recoins tous ces endroits pour culbuter la chair. »<sup>1249</sup> Aux yeux du douanier, Anna viendrait dans la ville frontière afin de faire commerce de son corps, pour gagner de l'argent ou obtenir une protection des forces russes. Par manque de temps, le vieil homme ne pourra toutefois la surveiller ni l'accompagner dans le bureau des douanes<sup>1250</sup>. Cette dernière en profite alors pour déchirer le feuillet du livret d'épargne et avaler le morceau de papier sur lequel était

---

<sup>1243</sup> *Ibid.* p. 41.

<sup>1244</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>1245</sup> *Ibid.* p. 42.

<sup>1246</sup> *Ibid.* p. 44 : « Elle signala à la commune son retour – sous son vrai nom de famille – en arguant que les travaux de printemps dans les champs étaient terminés, que le fermier l'avait renvoyée, à cause de l'évacuation, ajouta-t-elle & présenta le certificat (espérant secrètement que le fonctionnaire ne décrocherait pas le téléphone..... & n'appellerait pas la ferme. 1 appel, et toute la lumière serait im-mé-dia-te-ment faite sur la combine, y compris celle d'avant, la prétendue nièce). Et eut cète-fois encore !de la chance, les lignes restèrent en dérangement, & le fonctionnaire des services administratifs municipaux n'avait pas de temps pour des investigations plus poussées. »

<sup>1247</sup> *Ibid.* p. 46 : « Et une fois de plus, il se dressa devant elle, et une fois de plus, elle le dévisagea, remarqua la salive sur la lèvre inférieure du vieillard, et la bouche cracha chaque mot tchègue pour dire !OBJETS DE VALEUR en direction de la jeune fille assise au sol et dont les bras entouraient le sac à dos. Et encore une fois : – !OBJETS DE VALEUR. ?Avez-vous des !OBJETS DE VALEUR à déclarer. »

<sup>1248</sup> *Ibid.* p. 47.

<sup>1249</sup> *Ibid.* p. 47.

<sup>1250</sup> *Ibid.* p. 48 : « Le vieux douanier comprit qu'il était grand temps pour lui de remonter à bord, il ne pourrait surveiller Anna plus longtemps. Il lâcha son bras, ajusta le lorgnon sur son nez & gémit. Et encore 1 fois, tout en s'éloignant, il la menaça de châtements & brandit son vieux poing desséché comme 1 zéléateur religieux [...] »

inscrit le numéro de compte. La famille Rosenbach doit alors définitivement renoncer à l'argent qu'elle avait mis de côté. Anna est seule, sans ressource, dans une ville inconnue et ignore quand sa mère viendra la chercher. Deux ans après les expulsions<sup>1251</sup>, elle est toujours coupée de sa famille. De cette expérience et de ce voyage, Anna se forge sa propre opinion sur cette patrie que sa mère chérit tant : « [...] Le Pays : ce n'est rien d'autre qu'un talon écorché. »<sup>1252</sup> De fait, alors qu'Hanna vit entre Schieben et Birkheim, Anna voit ce qu'il est advenu de sa patrie deux ans après les expulsions, lorsqu'elle traverse Komotau pour se rendre à la gare : « En traversant la ville, Anna passa devant de adresses connues, des camarades de classe avaient habité là, des voisins, des amis, des parents, – des portes d'entrée & des fenêtres étaient parfois ouvertes & des visages inconnus s'y montraient, des gens avec une allure différente s'affairaient allant&venant, disparaissaient dans la pénombre des demeures, des portes claquaient. »<sup>1253</sup> Tout ce qu'elle voit lui est inconnu, les maisons sont habitées par d'autres, ses amis ont disparu. Pour Anna, la patrie n'a plus de raison d'être, car elle prend conscience de sa disparition. Komotau est redevenue Chomutov. Seule demeure pour elle une douleur physique, un talon qui la fait souffrir à cause de cette longue marche à pas lents. Une douleur physique qui pourra guérir et disparaître une fois qu'elle aura retrouvé sa mère et une certaine stabilité. Rien ne la retient en pensée à Komotau : « Anna poursuivait son chemin, ne se retourna plus..... »<sup>1254</sup> Peut-être son travail de résilience a-t-il déjà commencé : en ne se retournant pas, elle n'emporte avec elle aucune image de la gare qui l'a menée jusqu'ici. Elle ne se retourne ni physiquement, ni mentalement sur la perte de sa vie à Komotau et ne mentionnera plus le nom de cette ville pour le reste du récit. Afin d'expliquer ce phénomène, Boris Cyrulnik utilise l'exemple de Madame Loth, qui, devant Sodome et Gommohre en proie à la destruction, ne peut s'empêcher de se retourner. Elle est alors changée en statue de sel, figée dans son passé. Le jeune Boris Cyrulnik, pour mieux vivre son présent, pense alors qu'il suffit de ne pas se retourner sur son passé : « "Tu pourras vivre si tu le souhaites, à condition de ne pas te retourner sur ton passé. " Facile ! »<sup>1255</sup> Or, cette stratégie d'évitement mise en place par le jeune garçon âgé alors d'une dizaine d'années, ne lui permet pas de se faire une représentation complète des événements et l'isole du reste de ses proches qui ne le comprennent pas. En faisant de même, Anna se coupera encore plus du reste de la famille Rosenbach et d'une partie d'elle-même, à savoir de son enfance et son adolescence. Pourtant cette vie à Komotau est aussi constitutive de son identité en devenir. La rejeter

---

<sup>1251</sup> *Ibid.* p. 30 : « – À part qu'en ce printemps 1947, rien n'était plus inaccessible que les cosmétiques [...] »

<sup>1252</sup> *Ibid.* p. 43.

<sup>1253</sup> *Ibid.* p. 43.

<sup>1254</sup> *Ibid.* p. 50.

<sup>1255</sup> Cyrulnik, Boris, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, op.cit., pp. 79-83.

revient à se rejeter un peu. La résilience consiste à faire un travail sur le traumatisme vécu, afin de le digérer pour l'intégrer dans une vie dite normale qui reprendra son cours après le traumatisme en question : « On ne peut parler de résilience que s'il y a eu un traumatisme suivi de la reprise d'un type de développement normal, puisque le traumatisme inscrit dans la mémoire fait désormais partie de l'histoire du sujet comme un fantôme qui l'accompagne. »<sup>1256</sup> Autrement dit, pour mener une vie normale après la guerre et les expulsions, Anna devra accepter que cette partie de sa vie fait bien partie de son identité, même après les expulsions. Ce n'est pas parce que les expulsions ont cessé qu'elles n'existent plus. Elles existent encore dans sa mémoire, et il lui faudra les intégrer du mieux possible dans sa psyché d'adulte en devenir afin d'atteindre un équilibre et d'être capable de vivre avec et non contre. C'est précisément ce qu'elle ne fera pas. Dès qu'elle tourne le dos à la gare de Reitzenhain, Komotau reste définitivement derrière elle. Ses tentatives de parler des viols qu'elle a subis à sa mère ayant échoué, Anna se tait. Autour d'elle, les êtres humains n'existent plus (les relations entre hommes et femmes se limitent à des relations sexuelles par toujours consenties, les fonctionnaires semblent la traquer), et elle-même se doit de retrouver une forme humaine en se débarrassant tout d'abord de cette cape qui la déforme physiquement, puis en se construisant un avenir. Les valeurs ont disparu ([...] « solidarité, amitié, ça ne figure plus que dans le Brockhaus [...] »<sup>1257</sup>) et c'est tout un monde qu'Anna doit reconstruire.

Un épisode va toutefois lui permettre de refaire son entrée dans une vie de jeune adulte normale, loin de la violence de l'après-guerre : « Anna avait croisé le gamin à plusieurs reprises au cours de ses raids-nourriture dans les environs de Reitzenhain [...] »<sup>1258</sup> Le gamin dont il est question ici est Erich, un jeune réfugié, qui comme Anna tente de survivre en essayant par tous les moyens de se procurer de la nourriture, ce que les deux jeunes gens font lors de ce qu'ils appellent « un raid-nourriture »<sup>1259</sup>. Un soir – le lecteur ne sait pas comment – le jeune garçon et Anna se retrouvent dans la chambre qu'occupe cette dernière. Une chambre vétuste<sup>1260</sup> pour laquelle Anna doit payer trois fois le loyer prévu, puisque d'après

---

<sup>1256</sup> Cyrulnik, Boris, *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 17. L'auteur ajoute : « Le blessé de l'âme pourra reprendre un développement, dorénavant infléchi par l'effraction dans la personnalité antérieure. »

<sup>1257</sup> *Les Inachevés, op. cit.*, p. 67.

<sup>1258</sup> *Ibid.* p. 67.

<sup>1259</sup> *Ibid.* p. 67 : « Anna avait croisé le gamin à plusieurs reprises au cours de ses raids-nourriture dans les environs loin de Reitzenhain (où chaque bouchée, à l'exception des louches occasionnelles de la Croix-Rouge, atteignait un prix exorbitant). »

<sup>1260</sup> *Ibid.* p. 68 : « Ici sous le toit 1 reflet de sa lueur [la lune] froide et terne arracha à la nuit sans électricité les contours des meubles la table le lit l'armoire, fit miroiter l'émail mat et écaillé du lavabo dans la chambre étroite que l'hôtelier avait cédée à Anna. »

l'hôtelier, elle pourrait accueillir « 3 fillettes »<sup>1261</sup>. De plus, cet homme tente d'approcher Anna sous tous les prétextes – en lui montant un plateau garni d' « une tasse en fer blanc, une assiette, un couteau, une fourchette, une cuillère, un couvert en métal, puis 1 marmite [...] » – et cache dans son regard « un désir rampant [...] dans son œil d'ivrogne. »<sup>1262</sup> Ainsi, le séjour d'Anna dans cette ville frontière n'est pas sans danger et sa rencontre avec Erich va lui permettre de trouver un compagnon avec lequel elle pourra se procurer plus facilement de la nourriture, des vêtements et d'autres objets du quotidien<sup>1263</sup>. Plus que cela, c'est Erich qui va lui permettre d'envisager les relations entre hommes et femmes sous un autre jour : « Le gamin rit bruyamment, Anna bondit avec terreur et lui ferma la bouche, ils se touchèrent ainsi pour la 1<sup>ère</sup> fois : Et ils continuèrent, comme si 1 enchantement liait fermement leurs deux corps. »<sup>1264</sup> Le mot « enchantement » surprend le lecteur qui était jusque-là plongé dans un quotidien sombre et violent. Cette nuit sous les toits avec Erich constitue le point lumineux dans la vie d'Anna : elle est une jeune fille de vingt ans qui vit une première expérience sexuelle consentie. Loin des viols en camp, elle pense : « c'est donc-ça hors la nuit du camp..... », puis « *j'ai donc connu ça ! autrement aussi – .* »<sup>1265</sup>, comme si elle avait douté un jour pouvoir connaître autre chose que la violence. D'autre part, son expérience avec Erich individualise Anna : alors qu'elle a été expulsée comme trois millions d'Allemands des Sudètes et qu'elle doit se débattre dans la masse des réfugiés et des personnes déplacées, elle vit une chose unique, « une chose qui n'arrivait qu'à elle=à cet-instant. »<sup>1266</sup> Cette expérience lui permet de reprendre le fil d'une vie à peu près normale, de raccrocher le passé d'avant les expulsions, à un après, lorsqu'elle se reconnaît en un autre<sup>1267</sup> qui lui témoigne son

---

<sup>1261</sup> *Ibid.* p. 68 : « [...] !en fait faut payer pour 3 fillettes, avait annoncé l'hôtelier d'une langue grasse. – Une si !belle carrée, rien que parce que c'est !toi. Si le chef du bureau des personnes déplacées=à la mairie !l'apprend : que je loue 1 logement prévu pour 3 rien qu'à 1 seule – :&mima la conspiration, &tendit ses pattes de navet, encaissa à l'avance le loyer pour 3 qu'Anna lui versa. »

<sup>1262</sup> *Ibid.* pp. 68-69 : l'hôtelier descend les escaliers, « (rejet[ant] dans la pièce étroite des nuées de transpiration à travers les déchirures de sa veste & par sa braguette ouverte.....) », plus loin, une autre scène décrit l'attitude étrange de l'hôtelier : « Parfois, les marches qui menaient à la chambre d'Anna craquaient, le plancher, puis des pas lourds & solides de golem s'attardaient devant la porte en fines planches ; et : des couinements, comme si des rats geignaient là=dehors ; l'ombre des crampons d'épais souliers écrasait le rai de lumière clair sous la porte [...] Puis les pas s'éloignèrent en faisant craquer les marches en descendant. »

<sup>1263</sup> *Ibid.* p. 72 : « – Ils avaient fini par s'associer depuis-le-temps qu'ils se rencontraient régulièrement & ils échangeaient, ou volaient parfois en un tour de main, de la nourriture contre d'autres marchandises & inversement dans les petites bourgades et fermes éloignées ; ils avaient marchandé les biens des réfugiés contre de la nourriture, qu'ils échangeaient contre d'autres-produits-sur-le-marché-noir installé immédiatement derrière la gare. »

<sup>1264</sup> *Ibid.* p. 69.

<sup>1265</sup> *Ibid.* pp. 70-71 : plus loin, alors qu'Erich lui demande : « ?Tu as déjà de l'expérience – », elle pense, mais ne répond pas : « *mon expérience s'appelle nuits dans le camp de travail.* », puis « *Mm...oui, ah oui, c'est comme ça – [...]* »

<sup>1266</sup> *Ibid.* p. 70.

<sup>1267</sup> *Ibid.* p. 70 : « Il se trouvèrent et leurs bras&doigts coururent frénétiquement sur leur peau – 2 bouches murmuraient et mordaient des paires=de lèvres tendues pour un baiser – , *Pauvre malheureux* songèrent les doigts d'Anna quand ses phalanges s'égarèrent sur les épaules étroites – le long des côtes – de la colonne vertébrale en dents de scie – é comprirent qu'ils étaient semblables, elle et lui, aussi dans !cette faim-là. »

attachement en déclarant : « Nous devrions rester ensemble. »<sup>1268</sup> À l'image de Jan Morava, Anna est éveillée aux sentiments lors de cette nuit avec Erich. Même s'il ne s'agit pas de sentiments d'amour pour la jeune femme, un attachement profond naît entre les deux réfugiés qui travaillent ensemble à leur survie. Ils éprouvent « une même faim », celle physique mais aussi celle de rencontrer l'autre, de se nourrir de son attachement et de son expérience. Les deux jeunes gens vont passer de longues heures dans la chambre sous les toits puisque lors de leur dernière nuit ensemble, « l'été s'en revint enfin »<sup>1269</sup>. Quelques mois se sont alors écoulés car leur rencontre avait eu lieu en hiver<sup>1270</sup>. Alors qu'Anna annonce à Erich qu'elle partira bientôt, lorsque sa mère viendra la chercher, le jeune homme s'écrie : « ?T'as encore une ?!VRAIE-FAMILLE [...] Vous êtes encore ?en vie [...] »<sup>1271</sup> Les deux jeunes gens n'ont jamais échangé au sujet de leur famille. Ils semblent seuls au monde, Anna et Erich, sans nom de famille, sans appartenance. Lorsque le jeune homme s'écrie « Vous êtes encore ?en vie », il associe la vie de famille non seulement à l'existence de parents mais aussi au sentiment de se sentir vivre. Comme si, seul, cette vie n'avait que peu d'importance. C'est à cet instant que les deux compagnons vont se livrer sur leurs expériences passées. Anna raconte alors son enfance, et en creux, elle raconte également Hanna, nous offrant une mise en perspective de l'un des personnages centraux du roman. À propos du couple Hanna/Václav, elle rapporte : « L'homme avait près de vingt-cinq ans de plus, elle Lui était totalement soumise. Ma mère l'appelait son Göte, cette ordure, rien que parce qu'à Noël, il lisait des poèmes dans un bouquin [...] La femme doit servir son mari – Pour ma mère, c'était aussi solide que Les-10-Commandements. »<sup>1272</sup> Hanna, cette femme forte et indépendante en apparence, était selon sa fille une femme soumise à son mari, ce qui vient rejoindre sa soumission paradoxale au Führer. Ces deux hommes disparus, elle se soumet à une autodiscipline rigoureuse, afin de sauver son honneur. Le portrait de cette mère qui fait tout pour retrouver sa fille est ici nuancé par Anna, lorsqu'elle raconte qu'un jour, son père l'enferma dans un sac en toile de jute pour faire mine de la noyer « *comme les chats* »<sup>1273</sup>. Anna, âgée de cinq ans, est terrorisée et finit par être malade. Elle entend ses parents rire : « J'entendais aussi la voix de ma mère, un rire

---

<sup>1268</sup> *Ibid.* p. 72 et plus loin p.76 : « Je veux dire : c'est la 1<sup>ère</sup> fois que quelqu'un a surtout Tout partagé avec moi !de son plein gré –. »

<sup>1269</sup> *Ibid.* p. 72.

<sup>1270</sup> *Ibid.* p. 70 : « Bien nichés dans cette pièce minuscule sous les chevrons, les guenilles encore alourdies et engourdies par l'humidité de l'hiver, mais à côté du réveil sur la table, dans le tic-tac sombre é doux les palpitations des cœurs en émoi. »

<sup>1271</sup> *Ibid.* p. 73 : les parents d'Erich ont disparu, vraisemblablement pendant les bombardements : « [...] mes vieux sont morts. À Dresde..... »

<sup>1272</sup> *Ibid.* p. 73.

<sup>1273</sup> *Ibid.* p. 75.

aigu qui dépassa à la fin celui de mon père. »<sup>1274</sup> Ce rire du complice qui dépasse celui du bourreau scelle l'isolement d'Anna. Sa mère, pour plaire au père, ne la défend pas. Il n'y a aucun signe de solidarité entre la mère et la fille. Hanna abandonne sa fille aux mains du père, si bien que cette dernière la croit également capable de l'abandonner à Komotau. Tel est le traumatisme originel qui caractérise les relations entre Anna et sa mère. Les sentiments maternels n'existent pas, ceux de la fille envers la mère sont remplis de colère. À travers le regard d'Anna, nous apprenons qu'Hanna est une femme meurtrie par un mari volage (« C'était lui, le vieux bouc=le houspilleur qui couchait à gauche à droite & quand bon lui semblait. »<sup>1275</sup>), soumise à ses ordres (« [...] dès lors, ma mère fut obligée de le trimballer dans sa chaise à travers la région. [...] Ma mère s'y est abîmée la colonne vertébrale é les hanches. Mais pas une plainte. »<sup>1276</sup>) et victime de ses moqueries devant ses collègues (« S'il restait à manger, il le faisait glisser dans son assiette à elle : *voilà pour notre petit cochon domestique*, disait-il à la ronde et savourait le rire gras de ses copains. »<sup>1277</sup>) Anna ne semble éprouver aucun respect envers cette femme et mère soumise. Son corps même vient lui rappeler ce qu'elle aimerait rejeter : « Anna remua les orteils, fixa ses pieds miroitant dans l'obscurité – J'les tiens de ma mère. De vraies péniches. »<sup>1278</sup> Elle n'éprouve aucune fierté à l'idée de ressembler à sa mère mais rejette déjà cet héritage, ces pieds-là ne sont ni jolis ni féminins mais démesurément grands. Si ce récit permet d'éclairer d'une nouvelle lumière la relation qui unit Anna à sa mère puis la personnalité de cette dernière, il s'arrête de façon abrupte, par la conclusion laconique : « Après, ce fut la guerre, é finie l'enfance. »<sup>1279</sup> La jeune femme ne peut raconter que ce qui est loin dans le temps. Les événements de la guerre et des expulsions ne sont pas encore racontables, car ils viennent d'avoir lieu et les deux jeunes gens vivent encore dans les échos de la guerre. Le simple mot « CHERCHER », que prononce Erich lorsqu'il demande à Anna quand elle devra partir, les plonge dans des réminiscences du conflit : « [...] le mot éclata à leurs oreilles comme un bruit de fer & de bottes..... surgi du cœur de toute horreur –»<sup>1280</sup> Peut-être Erich et Anna ont-ils entendu parler des camps et des persécutions contre les Juifs. Il est toutefois plus probable que ce verbe les ramène à leur propre destin : les Tchèques et les Russes sont venus chercher la famille

---

<sup>1274</sup> *Ibid.* p. 75 : « Tous=les deux, ils s'amusaient royalement quand je me mis à brailler de peur à gigoter à me débattre, mais j'arrivais plus à sortir du sac – !-»

<sup>1275</sup> *Ibid.* p. 74.

<sup>1276</sup> *Ibid.* pp. 73-74.

<sup>1277</sup> *Ibid.* p. 74.

<sup>1278</sup> *Ibid.* p. 71.

<sup>1279</sup> *Ibid.* p. 75.

<sup>1280</sup> *Ibid.* pp. 75-76 : « -- ?Combien de temps ça durera. – Demanda sa voix à lui à travers la pluie. -- ?Quoi. – Qu'elle vienne te chercher : ta mère. – Il avait marqué 1 infime pause entre *viens te chercher* et *ta mère*, é cette brèche minuscule avait suffi pour les faire frissonner tous les deux ; un froid issu du mot CHERCHER avec sa résonance funèbre [...] »

d'Anna, et Erich lui, portait les bottes qui viennent chercher, comme va le comprendre Anna: « – C'est à ce moment qu'elle découvrit le tatouage bleu pâle au creux de son aisselle..... »<sup>1281</sup> Ce tatouage, qui trahit l'appartenance d'Erich aux rangs SS, est le point de départ de son récit : il raconte avoir été enrôlé en décembre 1944, « Sixmois avant-la-fin »<sup>1282</sup>, pour être envoyé sur le front russe. Deux expériences marqueront à jamais le jeune homme. C'est une fois arrivé qu'il se rend tout d'abord compte que le front n'existe plus. Lui qui croyait encore aux récits de propagande remet en question cette croyance et s'en détache définitivement lorsqu'il voit les soldats fuir<sup>1283</sup>. Puis Erich dut surveiller un « convoi de prisonniers »<sup>1284</sup> et raconte : « – Ai d'jà entendu parler de ces prisonniers avant. Ai entendu ce que chacun a entendu : grands criminels dans le camp d'concentra. Mais : j'les !voyais, de mes !propres yeux, pour la première fois : des cadavres boitillants avec des faces de rapaces affamés – [...] »<sup>1285</sup> Erich ne peut croire que ces « prisonniers », qui sont en réalité des Juifs, des opposants ou des tziganes, soient des criminels et il ne peut croire non plus que les nationaux-socialistes et les SS dont il fait maintenant partie, aient transformé ces criminels supposés en « épouvantail » : « Ce à quoi y r'semblent aujourd'hui c'était sûrement ce à quoi y'r'semblaient hier – car les gens !ne peuvent pas tomber !aussi bas..... Me disais-je. »<sup>1286</sup> De plus, la révélation de l'existence même des camps de concentration ébranle toutes ses certitudes, au point qu'il ne peut encore prononcer le mot dans son intégralité. Le monde du jeune homme s'écroule: le front russe n'existe plus, le courage des soldats non plus et les prisonniers de guerre sont en fait les victimes d'un régime totalitaire fasciste. Pendant qu'il surveille le convoi, les soldats SS redoublent de cruauté envers les prisonniers, en abattant un homme à bout de force, ou en lâchant un chien sur un autre<sup>1287</sup>. Erich parvient à s'enfuir, mais, marqué à jamais sous le bras gauche, il ne peut obtenir aucune aide des autorités et doit

---

<sup>1281</sup> *Ibid.* p. 76.

<sup>1282</sup> *Ibid.* p. 76.

<sup>1283</sup> *Ibid.* p. 77 : « Croyais jusque=là tout ce que j'avais entendu dire&redire à l'école, la volonté déterminée & le courage inflexible de l'Homme Allemand suffisent à eux seuls, et que Ivan le Fourbe (que je m'imaginai comme une masse grise et rampante s'écoulant vers nos vaillantes tranchées pareille à de la glaire –) devrait se consumer devant not'e Front rougeoyant d'enthousiasme et les chars d'acier de not'e bravoure –. »

<sup>1284</sup> *Ibid.* p. 77.

<sup>1285</sup> *Ibid.* p.77 : Erich poursuit son récit : « [...] des squelettes drapés dans des loques, qu'c'était – comme si on chassait les épouvantails de tous les champs sur cette !nique route. Mais ça n'avait rien à voir avec des poupées en bois, des assemblages de branches sèches – :ça devait être !des hommes. !Non : !Pasdeshommes : c'étaient DES GRANDS CRIMINELS. ?!Mais qui oserait nommer CRIMINELS ces tas d'os ambulants, !?!GRANDS par-dessus le marché. »

<sup>1286</sup> *Ibid.* p. 77.

<sup>1287</sup> *Ibid.* p. 78 : « Et, quand, au même moment, 1 quelque-chose-en-loques dans la colonne des détenus s'effondra devant les bottes du chef, il le bourra de coups, encore et encore, lui cracha dessus, puis tira son pistolet et explosa la tête du prisonnier-à-terre. », puis p. 79 : « Un des dobermans, la bête la plus puissante, s'excitait particulièrement. [...] Un dernier coup sur la laisse et la bête s'était libérée – : les pattes brutales projetées vers l'avant, les dents grimaçantes elle plongea sur ce détenu, qui esquiva au dernier moment et les crocs de l'animal ne trouvèrent que quelques lambeaux de droguet. » Le détenu s'empare alors d'une pierre pour « éclater le crâne du cerbère », provoquant une fusillade au cours de laquelle Erich parvient à s'enfuir.

se débrouiller seul jusqu'à sa rencontre avec Anna. Sa réaction lors de la fuite est semblable à celle de la jeune fille lorsqu'elle passe pour la première fois devant le stade en se rendant à Komotau. Les deux jeunes gens se sentent coupés du monde terrestre, prisonniers d'une bulle aquatique<sup>1288</sup>. Erich raconte : « Dans mes oreilles un glougloutement bouillonnant, des bruits comme sous-l'eau. »<sup>1289</sup> Devant des scènes d'une violence insoutenable, les deux adolescents se sont pour un instant réfugiés dans un abri intérieur, coupant leurs sens pour ne plus entendre les cris ou les coups de mitraillette, pensant qu'ainsi ils n'en emporteraient pas le souvenir.

Lorsque la jeune fille sera partie, Erich ne saura plus où aller. Il prévoit d'entrer en contact avec des Russes, afin de revendre des armes<sup>1290</sup>, mais n'a pas de plan précis. Pour Anna, il reste « *le gamin* » ou « *un grand gosse qui joue aux Indiens.* »<sup>1291</sup> C'est lorsqu'il quitte la chambre sous les toits que son attachement se révèle à elle, contrastant avec l'absence de sentiment venant caractériser son récit d'une enfance en manque d'amour. Lorsqu'elle raconte à Erich que sa mère doit venir la chercher, elle précise : « Je suis obligée de revenir. »<sup>1292</sup>, alors que lorsqu'elle ferme la porte de sa chambre derrière lui, elle prend conscience du vide de son absence : « Pour la première fois, Anna comprit que quelqu'un pouvait lui manquer –. »<sup>1293</sup> Cet épisode réveille alors la jeune fille engourdie par la fuite, poussée par une colère contre sa mère, à laquelle elle se sent pourtant étrangère. Il lui permet de renouer avec un peu de vie normale, ou de voir tout simplement qu'elle existe aussi pour elle. Alors qu'Hanna la retrouve enfin, les mots se sont taris et les deux femmes font le voyage dans le silence, contrainte de rester côte à côte<sup>1294</sup>.

Une symétrie s'installe toutefois entre les personnages de la mère et Anna, notamment lorsqu'Hanna accompagne sa fille à l'école de Birkheim. Les deux femmes deviennent presque siamoises : « Hanna é la fille »<sup>1295</sup>, « la-mère-et-la-fille », la « femme=mère-avec-son-enfant » puis « mère é fille »<sup>1296</sup>. Anna est « maigrichonne », porte des « vêtements

---

<sup>1288</sup> *Ibid.* p. 20, voir p. 274 du présent travail.

<sup>1289</sup> *Ibid.* p. 80.

<sup>1290</sup> *Ibid.* p. 81 : « Tant que je f'rai des affaires avec eux, ils ne me coinceront pas. Quand l'offre est bonne, personne ne veut savoir d'où elle vient. Qui plus est : y aura pas un Ivan pour me chercher dans sa-propre-antre. Mais je ne resterai qu'avec !toi. »

<sup>1291</sup> *Ibid.* p. 81.

<sup>1292</sup> *Ibid.* p. 75.

<sup>1293</sup> *Ibid.* p. 81.

<sup>1294</sup> *Ibid.* p. 82 : « Les deux femmes ne soupirèrent discrètement et plusieurs fois que lorsqu'elles furent coincées l'icontrel'autre dans des compartiments toujours identiques, assises, accroupies, debout, scellées comme des fossiles inertes dans les volutes de tabac de sueur d'hommes de carbure&d'ail au milieu du bloc mariné=fumant de voyageurs. » Voir p. 237 du présent travail.

<sup>1295</sup> *Ibid.* p. 92.

<sup>1296</sup> *Ibid.* p. 93.

élimés provenant de la vieille Fermière »<sup>1297</sup> et se tient aux côtés de sa mère, comme « une quémanteuse, dans des frusques de vieilles filles qui tombaient de leurs corps en pans et en plis [...] »<sup>1298</sup> Lorsqu'elle se rapproche de sa mère, Anne ne s'exprime plus et se laisse entraîner. Nous ne saurons rien de cette conversation avec la directrice, seule la phrase de conclusion tombe comme un couperet : « Bien. Comme vous voudrez. »<sup>1299</sup> De fait, cette femme autoritaire n'est pas enthousiaste à l'idée d'accueillir Anna dans son établissement. Cette dernière n'ayant pas été scolarisée depuis deux ans<sup>1300</sup>, elle estime que ses lacunes sont impossibles à combler. Dans un monologue à charge contre ce qu'elle considère comme un manque d'égard pour Anna de la part de sa mère (« [...] une mère avait grossièrement failli à son devoir de surveillance [...] »<sup>1301</sup>), le directrice lance subitement à Anna la consigne suivante : « Mademoiselle, traduisez : " *À l'impossible nul n'est tenu.* " »<sup>1302</sup>. Cette dernière, « profondément effrayée »<sup>1303</sup>, ne peut prononcer un mot. Cette entrevue au lycée laisse entrapercevoir la vision que garde la jeune fille de l'école, en faisant remonter en elle des souvenirs du lycée de Komotau, dans lequel elle était scolarisée jusqu'en 1945. Lorsqu'elle entre dans le lycée de Birkheim, lui reviennent des images de « tristesse grasse », « de transpiration de petits animaux en ébats » ou encore de « cloître »<sup>1304</sup>. La directrice elle-même n'est qu'une apparition grise, dont chaque pas semble « soulev[er] des nuées de poussière déclenchant une quinte de toux. »<sup>1305</sup> Après avoir goûté à la liberté et à la lumière avec Erich, Anna retombe dans un emprisonnement terne. Son quotidien est fait d'allers-retours entre Schieben et Birkheim et la faim la tenaille la journée entière<sup>1306</sup>. La directrice lui accorde une chance à contrecœur, prenant soin de mettre mère et fille en garde : « !Impossible de rattraper autant de matières jusqu'au baccalauréat avec tout-ce-qui-s'y-rajoute. ! Jamais personne n'y

---

<sup>1297</sup> *Ibid.* p. 92.

<sup>1298</sup> *Ibid.* p. 93 : plus loin, alors que la narration se tourne vers Hanna qui attend devant le bureau du personnel du service des chemins de fer de Birkheim, elle est également qualifiée de « quémanteuse [...] enserrée dans son tailleur étroit. »

<sup>1299</sup> *Ibid.* p. 93.

<sup>1300</sup> *Ibid.* p. 92 : « Le portail ouvert par la poignée en fonte mal équarrie, la mère et elle-même passant difficilement – (la porte retomba lourdement dans la serrure) – et, ce fut comme si les deux dernières années – depuis qu'Anna avait fréquenté les cours pour la dernière fois (le lycée de Komotau) – se comprimèrent en un condensé de tout ce qui signifiait l'école [...] »

<sup>1301</sup> *Ibid.* p. 96.

<sup>1302</sup> *Ibid.* p. 96.

<sup>1303</sup> *Ibid.* p. 96.

<sup>1304</sup> *Ibid.* p. 92.

<sup>1305</sup> *Ibid.* p. 93.

<sup>1306</sup> *Ibid.* p. 92 : « Braunschweigerstrasse [rue dans laquelle se situe le lycée]. Elle associait à ce nom l'odeur de la saucisse fumée finement étalée sur les tartines ; des tartines d'écolières, qu'elle transportait du village chaque jour dans son sac. Là-bas la chambre sous le toit – tous les matins la morsure de la lampe au plafond, les fumerolles d'un ersatz de café, la demi-heure glaciale é venteuse du trajet aller&retour en train – quai de banlieue, le gravier crissant sous les pieds – Braunschweigerstrasse – saucisse fumée – les cours é avoir faim sans arrêt.... »

est arrivé, é celle-là n'y arrivera !pas non plus. »<sup>1307</sup> Pour les deux femmes, cet entretien avec la directrice constitue une énième confrontation à la bureaucratie et aux fonctionnaires (la directrice est une « Méduse=fonctionnarisée »<sup>1308</sup>) et ne fait que renforcer leur détermination. Si tout leur a été pris, l'instruction sera alors une sorte de revanche, quelque chose d'acquis dont personne ne pourra les déposséder. Andreas Kossert insiste sur ce phénomène de compensation par l'instruction et parle de « Überanpassung », c'est-à-dire d'une adaptation ou d'une intégration exagérée : « Beaucoup de réfugiés montrent une tendance à s'adapter de façon exagérée, tout particulièrement en se démarquant des excès des autres par la discipline. De cette manière, on souhaitait établir la preuve d'un plus haut niveau de civilisation chez les Allemands de l'Est et aller à l'encontre des préjugés. »<sup>1309</sup> C'est ce que fait Hanna lorsqu'elle s'occupe de la veuve, et c'est ce que devra faire Anna en montrant qu'elle peut étudier tout aussi bien sinon mieux que ses camarades originaires de Birkheim. Pour cela, elle devra prendre une chambre à Birkheim, afin de ne plus perdre de temps dans les transports. Hanna vit comme un affront personnel l'entrevue avec la directrice et redouble de détermination. Sa fille doit devenir le symbole de leur supériorité : « Il te faut 1 chambre, ici à Birkheim, & tu l'auras : je te la paierai, même si je dois casser des pierres le restant de mes jours pour ça. »<sup>1310</sup> La chambre qu'Anna va occuper était en réalité prévue pour sa mère, afin qu'elle se rapproche de la gare de Birkheim, ce qui lui offrirait plus de chance d'accéder à un emploi. Hanna continuera alors à faire des allers-retours, tandis qu'Anna retrouvera sa liberté perdue. La jeune fille n'a pas prononcé un mot dans le bureau de la directrice. Elle recouvre l'usage de la parole lorsque sa mère propose de lui trouver une chambre à Birkheim, mais n'exprime pas sa détermination à faire mentir la directrice du lycée. Les deux femmes pourtant se rejoignent une dernière fois en pensées lorsque la directrice leur affirme que la réussite scolaire d'Anna est impossible: « – C'est ce qu'on verra. Cette petite phrase était sans doute la 1<sup>ère</sup> que mère é fille prononçaient simultanément en pensées depuis longtemps. »<sup>1311</sup> La parole est rare entre la mère et la fille, et lorsqu'elle intervient, elle est faible : Anna « évoque » seulement la chambre qu'elle pourrait louer à Birkheim, comme si sa voix, pourtant sûre d'elle devant Erich, se brisait face aux injonctions de sa mère : « *Tu ne peux pas continuer à faire la navette [...]. Tu !dois apprendre [...]* Et pour ça, *il faut* que tu te rapproches=de l'école. »<sup>1312</sup> De plus, Hanna enserre sa fille en lui tenant la main sans

---

<sup>1307</sup> *Ibid.* p. 108.

<sup>1308</sup> *Ibid.* p. 108.

<sup>1309</sup> Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, op.cit.*, p. 133.

<sup>1310</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 109.

<sup>1311</sup> *Ibid.* pp. 108-109.

<sup>1312</sup> *Ibid.* p. 109, mis en relief par nos soins.

cesse<sup>1313</sup>. Non seulement elle l'empêche de parler, mais elle l'empêche aussi de bouger. Anna, la jeune fille débrouillarde qui avait passé plusieurs mois seule à Reitzenhain, est paralysée par la présence de sa mère. Les mots n'existent pas entre elles, alors qu'ils étaient bel et bien présents avec Erich, loin du giron familial. De même, la narration focalisée sur le personnage d'Hanna vient écraser le récit autour de la jeune fille, dont le lecteur perd la trace pendant plusieurs pages. Hanna est partout, à la fois à Schieben avec Maria et Johanna et à Birkheim avec Anna.

Ce n'est que page 125 que nous retrouvons la jeune femme, sans savoir où ni quand : « Anna, effrayée, demeurait encore sceptique quand le frottement de l'allumette arracha à la nuit sans électricité ses traits sous la lueur de la flamme : – !E ?rich – ?!toi. – Sa propre voix, très lointaine. La flamme se consuma en 1 débris de soufre, qui se dissipa – »<sup>1314</sup> Après ces quelques lignes mystérieuses, la narration reprend et se concentre sur la dispute entre Hanna, Maria et Johanna dans la mansarde de la ferme<sup>1315</sup> pour revenir ensuite mettre en lumière cette deuxième rencontre entre Erich et Anna. L'accent est tout d'abord mis sur l'apparence des deux jeunes gens : Anna porte une « robe en toile » qui « scintill[e] telle une lumière blême et faible », alors qu'Erich adopte une voix étrange, « un son nasillard » emprunté aux héros des films des années 1930 et est vêtu d'un costume pour le moins coloré<sup>1316</sup>, dans lequel Anna ne le reconnaît pas : « T'as l'air d'1 boîte de couleurs sur deux guiboles. »<sup>1317</sup> lui assène-t-elle. De plus, elle lui fait remarquer que son accoutrement voyant pourrait lui coûter des ennuis, car il tranche avec le « gris chagrin courant dans la EsBéZed. »<sup>1318</sup> Quant au jeune homme, il ne manque pas de détailler la robe d'Anna : « Et ?toi=t'as l'air !de quoi : une danseuse en toile un peu zinzob. La Belle-Hélène chez les cul-terreuses (et renifla :) –Parfum de Greluche. »<sup>1319</sup> Les deux jeunes adultes ne ressemblent plus à ceux qu'ils étaient lorsqu'ils se sont rencontrés car ils entrent dans une nouvelle phase de leur vie. Leurs vêtements semblent témoigner d'une recherche identitaire, comme en vivent les adolescents. Ils sont dans une

---

<sup>1313</sup> *Ibid.* p. 108 : « [...] elle serrait la main d'Anna fermement – et elle la serra encore plus fortement lorsqu'elle la tira par le bras tendu et raidi vers le centre de la pièce, se servant de sa fille comme d'un bouclier [...] », p. 109 : « Des pas énergiques lui firent descendre la Braunschweigerstrasse vers la ville, traînant derrière elle la fille adulte, tout en continuant à marmonner. [...] Anna, que la mère continuait de tenir fermement par la main, évoqua une conversation au village quelques temps auparavant. », puis p. 112 : « Tenue par la main maternelle déjà chaude de fièvre, le regard d'Anna balaya la place de l'Hôtel-de-Ville [...] »

<sup>1314</sup> *Ibid.* p. 125.

<sup>1315</sup> Voir p. 228 du présent travail.

<sup>1316</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 127: « Ban zwouin re. Une voix, un son nasillard de gomme-laque venu tout droit d'un film de l'UFA des années trente [...] », puis plus loin, « Anna avait fait la grimace devant son élégance – un panama beige, un manteau en laine cardée claire, le veston couleur brique, la cravate comme un point d'exclamation rose, le pantalon à carreaux bruns et jaunes repassé dans les plis à la pointe du fer, dont les revers reposaient sur des chaussures en cuir jaune primevère [...] »

<sup>1317</sup> *Ibid.* p. 127.

<sup>1318</sup> *Ibid.* p. 127.

<sup>1319</sup> *Ibid.* p. 127.

phase transitoire de reconstruction, ni adolescents ni adultes. Leurs retrouvailles réveillent leur complicité, ils ne se vexent pas des remarques de l'autre, mais ils semblent toutefois s'être éloignés, par la force des choses. Leurs corps qui se trouvaient sans avoir à se chercher dans la chambre de Reitzenhain, peinent ici à se toucher. À plusieurs reprises, Anna manque le bras ou le visage du jeune homme<sup>1320</sup>, et l'expression du visage d'Erich est cachée dans l'obscurité de la chambre<sup>1321</sup>. Leurs retrouvailles n'ont pas lieu en face à face, mais sont biaisées par l'obscurité qui entoure non seulement leurs corps mais aussi leurs paroles. Plusieurs fois, Anna ne répond pas aux questions d'Erich<sup>1322</sup>. Leur rapprochement physique échoue, car dans sa maladresse, Erich vient s'asseoir sur un pan de la robe d'Anna : « Il fit un bon en l'air, effrayé, et se laissa retomber à l'autre bout du sofa en gardant un peu de distance entre lui et Anna. »<sup>1323</sup> La complicité se brise peu à peu, un silence s'installe, « rempli d'irritation »<sup>1324</sup>, avant qu'Anna ne mentionne son fiancé, ou plutôt son « fianc »<sup>1325</sup>. À l'image du mot « expulsé », « réfugié »<sup>1326</sup>, qui est atrophié à plusieurs reprises, ici le mot « fiancé » est interrompu car il fait mal à Erich. Anna raconte alors à la fois sa relation avec Joseph mais aussi quels rapports elle entretient avec sa mère, dans un récit confus qui vient interrompre la narration auctoriale, se terminant par la conclusion suivante : « – Et aujourd'hui, douze ans après sa mort – »<sup>1327</sup> Le lecteur ne sait alors plus quand Anna raconte ni à qui elle raconte puisque la narration reprend ensuite la rencontre entre Anna et Erich à Birkheim<sup>1328</sup>. Ce monologue ne vient alors pas succéder aux confessions d'Anna à

<sup>1320</sup> *Ibid.* p. 129 : « (Anna voulut attirer le gamin à elle sur le sofa mais elle manqua son bras dans l'obscurité.) », « (Répondit Anna en direction de la pénombre, vers l'endroit où elle croyait trouver le visage du gamin.) »

<sup>1321</sup> *Ibid.* p. 129 : « (Demanda-t-il en ricanant surnoisement, mais personne ne pouvait le voir dans le noir. [...] »)

<sup>1322</sup> *Ibid.* p. 129 : « –Et : ?T'y arrives – – À quoi. – Apprendre. Pour !le bac. (Dans sa voix une lueur d'ironie désobligeante. Anna ne répondit pas. [...] – Et :?qu'est-ce que tu fabriques. (Demanda-t-il en ricanant surnoisement [...] Anna ne répondit à sa question. [...]) »

<sup>1323</sup> *Ibid.* p. 130.

<sup>1324</sup> *Ibid.* p. 130.

<sup>1325</sup> *Ibid.* p. 130 : « – – Cette robe a été taillée dans de la toile de parachute, Maman me l'a cousue pour la fête du bal. (Annonça Anna avec fierté et passa la main sur le tissu lisse.) – Mais je l'ai déjà portée plusieurs fois en cachette, parce que le samedi=avec mon fianc » L'absence de point indique au lecteur que cette conversation n'est pas terminée. La narration s'arrête ici brutalement pour revenir au personnage d'Hanna, qui découvre en même temps qu'Erich que sa fille est fiancée : « Hanna avait découvert ceci en peu de temps :

1. Anna s'était fiancée en catimini. »

<sup>1326</sup> *Ibid.* p. 104 : lors de la conversation entre le chef de service et Hanna, celui-ci explique : « [...] et tenais à vous dire que malgré la guerre et les expul - :

***École Heinrich Heine***

- Je voulais vous dire que : malgré le !transfert de Silésie [...] » Le mot est même coupé par une indication de lieu, qui nous laisse penser que c'est un mot que nous laissons en arrière. Puis, p.96, lors de l'entrevue avec la directrice du lycée de Birkheim, cette dernière déclare : « - Personne ne doit me reprocher de ne pas avoir donné une chance à une réfu – une chance à une être jeune. »

<sup>1327</sup> *Ibid.* p. 134.

<sup>1328</sup> *Ibid.* p. 134 : « Anna arrêta sa jacasserie=légère, tâtonna à la recherche de bougies et d'allumettes – la flamme jaillit du bois en sifflant et une lumière jaune qui sentait la cire s'éleva de la mèche. Anna leva des yeux interrogateurs vers le gamin. » Les processus narratifs dans ce roman, tout comme chez Reinhard Jirgl en général, pourront être l'objet d'un travail ultérieur.

Reitzenhain, mais les complètent en éclairant de son récit, interne au récit-cadre que constitue la reconstruction en Allemagne, les relations familiales entre les femmes de la famille Rosenbach.

« Ma mère avait toujours pensé qu'on pouvait me traiter comme 1 fille-robot qu'on pose, enclenche, arrête & réenclenche. Parce *qu'il en est ainsi*, parce que c'est *correct* et parce que *çatoujoursétéainsi*. »<sup>1329</sup> Ainsi Anna résume-t-elle leurs rapports. Hanna se bat non seulement pour se reconstruire et rentrer au pays, mais surtout pour que le temps ne bouge pas. Si elle veut garder Anna, Johanna et Maria auprès d'elle, c'est aussi pour éviter que ces femmes ne s'aventurent dans un ailleurs qui ferait disparaître l'avant. Si Maria venait à se marier, elle serait obligée de mêler sa vie à celle d'un autre, qui lui ouvrirait d'autres horizons tout en faisant *de facto* disparaître un peu de la patrie. D'autre part, tout doit toujours être « correct », dans une rectitude exagérée, afin de prouver au reste des Allemands leur supériorité prétendue. Hanna est le double parfait de Johanna et elle attend d'Anna qu'il en soit de même. Or, Anna, dès son enfance, rejette cette mère qu'elle trouve faible. Les mois en camp de travail n'ont fait que creuser le fossé intergénérationnel entre les deux femmes. Anna brise avec la continuité familiale en se comportant de façon incorrecte : elle se fiance sans en parler à personne, ne consulte pas sa mère quant à ses études, et a des relations intimes avec Erich sans qu'ils ne soient mariés. Les deux mots d'ordre inculqués par sa mère – « [...] *obéir*. Faire *ce qui est convenable*. »<sup>1330</sup> – Anna les ignore volontairement et privilégie sa liberté. Au contraire de Maria, elle ne se laisse pas happer par l'autorité maternelle outrancière d'Hanna, qui racontera des années plus tard avoir résisté « à la tentation » lorsque le chef de service de Magdebourg lui avait fait une demande en mariage<sup>1331</sup>. Un jour en effet, Maria, en rentrant de son travail à la gare pour déjeuner, attaque perfidement sa sœur : « *!Saitu au fait ?qui est mort – . – [...] !Ton ex=chêffe à Magdeburg*. » Puis elle insiste sur les conditions de sa mort, jusqu'à se mettre à pleurer: « *Lashélas, il vécut tout=seul après la mort de sa femme, le pauvre. S'était peut-être languie, qui sait, après quelqund'autre à ses côtés, pour lui dire 1 mot gentil – mais il n'y avait personne. Tout le monde l'avait toujours rejeté.* »

---

<sup>1329</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>1330</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>1331</sup> *Ibid.* p. 132 : « Ma mère était assaillie en ce temps-là par une terrible angoisse : que nous pourrions nous établir là-bas à Birkheim ; que l'une d'entre nous s'y créerait des attaches é : alors, le jour où il nous faudrait *rentrer au Pays*, comme elle le disait toujours, un mari, peut-être même une famille constituerait un obstacle au retour. C'est pour ça qu'elle a tout mis en œuvre pour que Maria ne puisse pas s'acoquiner avec le chef de la chorale du village. Elle aussi avait été soumise 1 fois à *la tentation*, comme elle disait : à l'époque à Magdeburg la demande en mariage de son Chef. Mais elle ne nous l'avait raconté que bien des années plus tard, quand nous logions déjà toutes à la gare. Elle n'avait lâché que quelques mots sur cette histoire. »

<sup>1332</sup> Maria insiste sur la solitude de cet homme de façon pathétique afin de provoquer une réaction chez sa sœur – peut-être veut-elle la renvoyer à sa leur propre solitude ? – mais Hanna ne réagit pas : « assise, raide comme un pieu, les yeux-droit-devant-elle », elle demande « – Pourquoi n’y a-t-il pas de pain sur la table aujourd’hui. »<sup>1333</sup> Une froideur difficile à interpréter : est-elle insensible ? Sa conviction d’avoir bien fait prend-elle le dessus sur ses sentiments ? En se focalisant sur le pain, met-elle l’accent sur la reconstruction matérielle qu’elle a menée seule dans les premières années d’exil ? Le mystère de cette personnalité double perdure et perturbe le lecteur qui ne sait que penser. Le personnage de Reiner, son petit-fils, lui livrera d’autres clés. L’enjeu de la scolarité d’Anna est également remis en cause lors de ce monologue. Il lui fallait réussir sa scolarité avant de revenir « au pays » avec un diplôme, une preuve de sa réussite malgré tout. Hanna emploie l’expression « bien armée »<sup>1334</sup>, car elle reste en guerre malgré tout. Sa guerre est toute personnelle, et son arme est sa fille, qui montrera aux autres – aux fonctionnaires, à la directrice, à ceux « du Pays » – que les expulsions n’auront pas empêché la réussite de la famille Rosenbach. Elle paraît vouloir nier le fait que les expulsions aient brisé sa famille, que la reconstruction soit lente et difficile en faisant en sorte que rien ne change. Elle refoule pour ainsi dire les expulsions, veut les faire disparaître de son parcours et reprendre là où s’est arrêté la vie à Komotau en 1945, ce qui constitue l’exact inverse de la démarche de sa fille, qui, elle, voit l’avenir comme seule échappatoire à un passé qu’elle rejette. Les deux femmes font le chemin inverse, leur seul point commun est de vouloir effacer les expulsions. Les expulsions sauvages sont le point de croisement entre elles : l’une veut passer outre, l’autre arrêter le temps avant. C’est cet événement qui conditionnera le reste de leur vie. Anna sait que le Komotau d’avant 1945 n’existe plus, c’est la raison pour laquelle elle l’efface de sa mémoire. Hanna quant à elle continue à vivre dans l’illusion d’une patrie qui l’attend, comme son défunt mari à qui elle avait « Juré sur son !honneur sur !la tombe. »<sup>1335</sup> Son attachement maladif au passé la fait passer aux yeux de la fille pour « 1 outsider »<sup>1336</sup>, c’est-à-dire une personne qui vit en dehors d’un groupe ou d’une société, parce qu’elle ne veut pas s’intégrer ou parce que les autres ne veulent pas l’intégrer. Il faut dire qu’Hanna ne fait pas d’efforts

---

<sup>1332</sup> *Ibid.* p. 132 : « *Et c’est pourquoi il n’avait personne pour l’assister dans son heure la plus difficile..... Maria ne s’arrêta pas jusqu’à ce que les larmes lui vinsent : – Il lui a fallu mourir tout seul. Il ne souffre plus maintenant –* »

<sup>1333</sup> *Ibid.* p. 132.

<sup>1334</sup> *Ibid.* p. 133 : « Il importait !beaucoup à ma mère que je sois *cultivée*, afin que je puisse un jour revenir *au Pays* avec elle & les autres, *bien armée*, comme elle le disait. »

<sup>1335</sup> *Ibid.* p. 133 : Anna quant à elle est parfaitement consciente que la ville dans laquelle elle a vu le jour n’existe plus : « À chaque fois que je lui posais la question !pourquoi bon dieu pour toutaumonde elle voulait ?retourner à Komotau, là-bas=tout avait changé : plus de proches ou d’amis, rien que des étrangers, qui ne nous voulait certainement pas du bien – : alors elle répondait, qu’elle le *Lui* avait juré. »

<sup>1336</sup> *Ibid.* p. 133.

particuliers pour s'intégrer autrement que matériellement dans l'Allemagne d'après-guerre. Elle se bat véritablement contre cette société qui prend la forme de la directrice d'école, pour se venger de son expulsion : « [...] je crois que pour la 1<sup>ère</sup> fois dans sa vie ma mère avait reconnu l'ennemi : avait trouvé en cette vieille nazille la coupable pour tout, en particulier pour l'expulsion de *son-Pays*. Et depuis ma mère était entrée en guerre. »<sup>1337</sup> Une attitude qu'Anna ne comprend pas puisqu'elle défendra même cette femme « très bonne professeur »<sup>1338</sup> La fille ne partage pas la guerre de sa mère mais elle en est l'instrument malgré elle. De fait, Anna ne partage rien avec sa mère : ni la nostalgie, ni le présent qu'elle vit comme un combat, ni les principes de vie. Comme pour échapper à la condition des femmes Rosenbach, la plus jeune s'éloigne physiquement toujours un peu plus de sa famille : Birkheim, Leipzig, puis Berlin, où elle exercera le métier d'interprète qui l'amènera à voyager de par le monde. À ses yeux, sa mère, après le combat pour le retour échoué et la reconstruction en Allemagne, ne vivra plus, se contentant de rester assise dans son fauteuil. Puisque la bataille est terminée, Hanna se retirera du monde<sup>1339</sup>. C'est sur la fin de vie de sa mère que s'achève le récit d'Anna, car son propre combat prend alors fin. Cet intermède, qui éclaire le premier chapitre du roman, interpelle, car il ne s'intègre pas dans le deuxième chapitre. Tout au plus éveille-t-il en même temps la curiosité du lecteur, qui apprend qu'Hanna va disparaître, mais il le perturbe plus qu'il ne l'informe, car il ne sait pas quand ce monologue a lieu. Peut-être même est-ce un dialogue dont nous ignorons l'interlocuteur.

La narration reprend alors son cours et le lecteur retrouve Anna et Erich dans la chambre à Birkheim. Ce dernier, incrédule, l'interroge : « T'as un fi !an » puis poursuit : « ?*Comment peux-tu – :pu !tain, y a qu'les mauvaises blagues qui finissent toujours par être vraies.....* »<sup>1340</sup> Le jeune homme s'étonne du sérieux de cette nouvelle situation mais il est également interloqué, car il ne comprend pas pourquoi hommes et femmes s'unissent pour l'éternité : « D'un côté, il ne pouvait que s'étonner à part lui que ces paroles et ces histoires naissent pourtant d'un motif qui pousse les hommes malgré tout à vivre ensemble ou :à s'affronter, à s'unir et à pouvoir passer des années et des dizaines d'années les laveclesautres ou :contrelasautres. »<sup>1341</sup> En réalité, Erich s'interroge sur le fait que les hommes aient toujours besoin les uns des autres, soit pour s'accompagner, soit pour s'affronter – deux notions que

---

<sup>1337</sup> *Ibid.* p. 133 : d'après Anna, Hanna a tout fait pour que sa fille obtienne le baccalauréat afin de vaincre la directrice : « cettefemme=son-ennemie. »

<sup>1338</sup> *Ibid.* p. 133.

<sup>1339</sup> *Ibid.* p. 134 : « Eh bien, elle aurait eu presque quatre-vingt-dix ans, elle avait passé les dernières années dans l'appartement clouée sur le fauteuil, ça faisait longtemps qu'elle ne sortait plus de la maison ; même quand le thermomètre affichait trente degrés, elle ne faisait que répéter *oui, mais le fond de l'air est frais.....* Ce n'était plus une vie, ces longues années – : – Et aujourd'hui, douze ans après sa mort – »

<sup>1340</sup> *Ibid.* p. 134.

<sup>1341</sup> *Ibid.* p. 135.

traduit le collage à double-sens « contrelesautres ». Lui qui a fait l'expérience de l'horreur ne comprend pas que la communauté existe encore, car les hommes nuisent les uns aux autres. Erich est toujours seul, nous ne savons pas d'où il vient exactement ni où il va. Mises à part ses activités frauduleuses, son personnage nous reste inconnu<sup>1342</sup>. Anna de son côté prend plaisir à raconter sa rencontre avec Joseph, tourmentant un Erich innocent qui pensait revivre les heures de Reitzenhain avec Anna. Leur conversation est en fait un duel, au cours duquel Anna déploie son arme principale qu'est la féminité : « [...] elle l'entraînait plutôt par ce ton badin et sororal à suivre un code secret élaboré spécialement pour les filles & visiblement calculé pour impressionner à la manière des femmes [...] »<sup>1343</sup> Anna a toujours été une femme, ce que venaient cruellement lui rappeler l'attitude de son père et les viols répétés en camp de travail. Une étape a été marquée par sa relation avec Erich, lui montrant qu'un autre lien entre hommes et femmes était possible, une relation faite d'attachement réciproque. Ici, la jeune fille s'est transformée non seulement physiquement – elle porte une robe et du parfum comme le lui fait remarquer Erich – mais aussi dans son attitude. Elle devient maîtresse de sa féminité et en joue, en séduisant un jeune garçon de l'école voisine et en torturant Erich avec le récit de cette nouvelle relation. Lorsqu'elle se rend aux « bals-du-club dans la salle des fêtes »<sup>1344</sup>, Anna est tout d'abord mal à l'aise face aux jeunes issus des classes privilégiées. Puis elle met en place une technique pour en tirer profit : « J'avais vite trouvé la combine & me faisais toujours invitée pour commencer par celui qui occupait une fonction inférieure et me comportais comme si je ne voyais pas du tout les autres. Ça piquait évidemment la curiosité des mieux-sapés, qui avaient le sentiment d'être mis sur la touche. [...] Oui, les garçons se surpassaient carrément, ils m'invitaient et me payaient tout [...] !ô je n'ai rien laissé passer, tu peux me croire, j'ai pris ce que je pouvais. C'était une chouette époque. »<sup>1345</sup> À l'opposé de sa mère, Anna sait tirer profit des autres tout en faisant mine de ne pas accepter d'aide. Cette technique lui sert à financer ses sorties, car elle l'avoue, elle n'a plus rien<sup>1346</sup>. Hanna quant à elle avait même refusé les 1,20 mark proposés par son collègue lors de sa dispute avec la veuve, avant de lui tourner le dos pour poursuivre son chemin<sup>1347</sup>. Les deux femmes ne pourraient être plus différentes. Anna ne s'éloigne pas seulement de sa mère pour se construire, mais elle se construit consciemment à l'encontre de tous les principes de sa

---

<sup>1342</sup> Nous savons que ses parents sont morts à Dresde, qu'il a 23 ans (p. 134 : « Et, malgré ses 23 ans, bien qu'il ne fût sans doute pas souvent confronté à ce genre de situation, sa répugnance é son dégoût s'adressaient moins à la fille qu'aux mots=eux-mêmes [...] ») et qu'il vit de trafics. Il a raconté une fois son histoire à Anna et ne reviendra jamais sur les événements de la guerre.

<sup>1343</sup> *Ibid.* p. 135.

<sup>1344</sup> *Ibid.* p. 135.

<sup>1345</sup> *Ibid.* p. 136.

<sup>1346</sup> *Ibid.* p. 136 : « [...] (il ne me restait pas le moindre pfennig) [...] »

<sup>1347</sup> Voir p. 258 du présent travail.

mère. Après avoir raconté à Erich combien son fiancé était un garçon idéal<sup>1348</sup>, elle l'entraîne à travers la pièce vers le lit. Le jeune homme ne comprend pas : il ne saisit ni la nouvelle situation d'Anna, ni son attitude adultère : « *je croyais, !nous resterions ensemble – rien que nous=deux –* »<sup>1349</sup> lui déclare-t-il, alors qu'elle lui répond : « – Tu !sens. La !cocotte. »<sup>1350</sup> Le jeune homme est « estomaqué »<sup>1351</sup> et fait un mouvement de recul avant de songer à partir. C'est alors qu'Anna le retient et prend les initiatives<sup>1352</sup>. Erich n'est plus le jeune garçon qui sentait le « jeune chiot », comme lors de leur première nuit à Reitzenhain et laisse éclater sa colère contre Anna, mais aussi contre Joseph, qui possède tout ce qu'Erich a perdu : une famille, un foyer et Anna. Il se venge de cette trahison en brutalisant la jeune femme mais lui promet tout de même de venir la chercher plus tard<sup>1353</sup>. Anna ne sait que penser, et la même scène se déroule qui avait déjà eu lieu quelques mois auparavant à Reitzenhain : « Puis Anna se leva & s'accroupit au-dessus de la cuvette en émail remplie d'eau. Elle lava lentement & avec soin son entrejambe. »<sup>1354</sup> Nous observons ici une symétrie entre la première nuit qu'Erich et Anna passent ensemble à Reitzenhain et cette nuit à Birkheim : les deux jeunes gens se retrouvent à la nuit tombée dans une chambre sous les toits, puis Anna fait sa toilette. La violence qui a surgi pendant l'acte sexuel montre que le temps n'est pas passé de la même manière pour les deux jeunes adultes : Erich croyait en une union avec Anna, tandis qu'elle se joue des garçons et pense épouser Joseph, fils de bonne famille. Les fiançailles seront en fait rompues et Anna tombera enceinte d'Erich, son double, un garçon sans patrie, qu'elle ne

<sup>1348</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, pp. 136-137 : « !C'était le plus drôle de tous. Mais il sait aussi être sérieux, il est charmant et me soule de philo, il est !très cultivé, parle couramment trois langues étrangères : l'anglais le français l'italien. Ses parents ont beaucoup voyagé en Europe avanlaguerre ; Papah&mamanh, voyageaient souvent autrefois en Glandbretagne et en Génitalie, avait dit Jo et tout le monde avait éclaté de rire. [ ... ] Le Jo, c'est de !loin le plus char- !me-neur é le pluzinstruit de toute la bande-du-bal, et il me fait l'impression qu'avec moi c'est vraiment du sérieux, dès la 1<sup>ère</sup> minute, & qu'ça ne joue pas pour lui, qu'on soit pauvre-ou-riche.[...] aahhh, il est vraiment !l'homme dont toutefille rêv – »

<sup>1349</sup> *Ibid.* pp. 137-138, puis : « *suis venu spécialement de Munich – pas vraiment la porte d'à côté, pour rappliquer dans ce patelindezonepaumé=dansleculdumonde – Tout=ça, c'est rien qu'à cause !de toi – c'est rien que pour !toi que je l'ai f- croyais qu'on pourrait- qu'on pourrait toujours rest –* »

<sup>1350</sup> *Ibid.* p. 138.

<sup>1351</sup> *Ibid.* p. 138, puis p. 139 « toujours estomaqué ».

<sup>1352</sup> *Ibid.* p. 139 : « - Approche. –Dit-elle. Elle tendait les deux bras vers le gamin hors de la pénombre jaune et noire :

-Vienaulit.

Lui toujours estomaqué, effrayé, une question l'empêchait encore ?Mais tu asdonc un fi ?!an - : - Allez. Amèntoi. – Insista Anna, & ses mains s'activèrent énergiquement avec le maniement professionnel et déterminant des femmes qui ordonnent aux enfants rétifs et traînardes d'alléraulit [...] Le pantalon glissa le long des jambes dans un froissement d'étoffe lascif. – Voilà. Et amènetai. »

<sup>1353</sup> *Ibid.* p. 139 : « Ses bourrades comme des coups de poings dans son sexe, elle avait mal, elle pressa 1 avant-bras sur sa bouche, le mordit –, une plainte douloureuse et broyée échappée par lambeau de sa bouche – le lit grinçait terriblement – (Anna ne savait pas é voulait ignorer en vérité que les coups é la haine ne s'adressaient pas à elle, pas à elle toute seule ; en ces instants elle n'existait même pas pour le gamin qui sentait la sueur aigre de cabot – : il ne la baisait pas vraiment : il ne baisait pas vraiment une femme, pas un corps, pas son sexe, il baisait ici&maintenant contre cet inconnu, contre *le fianc-* d'Anna [...] » puis p. 145 « *Je reviendrai te chercher, dès que je – Je reviendrai te chercher, dès que je –* »

<sup>1354</sup> *Ibid.* pp. 145-146, voir aussi p. 71 : « Anna, nue, gratta l'émail du petit lavabo, l'eau froide de la cuvette éclaboussa de partout et retomba en clapotis [...], ventre & cuisses arquées elle lava le feu des hiéroglyphes pâles, debout dans l'encornure étroite, face à la paroi sombre de la mansarde. »

revera qu'une fois. Cette dernière rencontre intervient de façon abrupte dans le récit, intercalée entre la course perpétuelle d'Hanna entre le lycée, la gare et l'appartement. La jeune fille reprend la parole pour raconter son expérience à Leipzig, à l'école de traduction. Puisque les trains ne circulent pas encore de façon régulière, Anna, son amie Hilde et une troisième écolière voyagent dans un camion. La troisième jeune fille, « une autre », est malade pendant le trajet : « [...] elle arrêtait pas de vomir. Bête comme j'étais, je croyais que ça venait des routes – à l'arrière du camion, on roulait comme des sacs de patates à gauche&àdroite. Ben oui, aujourd'hui je sais mieux Ce qu'elle avait..... »<sup>1355</sup> Anna, qui a été confrontée au sexe depuis son adolescence, n'en connaît pas les conséquences. Elle ne sait pas qu'elle peut contracter une maladie ou tomber enceinte jusqu'à ce qu'elle-même attende un enfant. Erich, lui, est en fuite. Il a dû quitter son emploi de concierge à Munich après avoir été dénoncé et suppose que quelqu'un a vu son tatouage alors qu'il prenait sa douche<sup>1356</sup>. Le jeune homme est toujours en mouvement et son seul point d'attache est Anna. Après chaque visite, il promet de venir la chercher. Ici encore, alors qu'il est déjà sur la pas de la porte, il lui déclare : « Je viendrai te chercher – [...] Je viendrai te chercher dès que je me serai établi à Munich. »<sup>1357</sup> Une fois de plus, la scène se déroule la nuit, dans la chambre d'Anna, et une fois encore, Erich partira au petit matin. Lors de leur dernière rencontre, les jeunes amants avaient eu du mal à se reconnaître puis à se toucher. Ici, un autre sens vient leur faire défaut : ils ne s'entendent plus. Anna raconte en effet ses études à Leipzig puis son travail à Birkheim et enfin son projet d'étudier l'anglais à Berlin, où elle occupe désormais un emploi au Ministère des affaires étrangères<sup>1358</sup>. Elle termine son récit en résumant : « – Mais tout ça, tu le sais déjà. »<sup>1359</sup>, ce qui laisse à penser que les deux jeunes gens se sont revus, tout comme le fait qu'Anna ait trouvé la place de concierge à Erich<sup>1360</sup>. Les mots ne sont même plus prononcés à moitié comme le « fiancé » de leur dernière rencontre, ils viennent à manquer pour disparaître complètement : « – Et tu t'en vas à chaque fois avant le jour (rétorqua-t-elle) – comme un – (et n'ajouta rien)– – Je !suis un (murmura-t-il.) »<sup>1361</sup> Les pensées d'Anna sont

---

<sup>1355</sup> *Ibid.* p. 149.

<sup>1356</sup> *Ibid.* p. 152 : « Ça s'est peut-être passé pendant la douche : quelqu'un a vu mon tatouage sous l'épaule & m'a dénoncé..... On m'a chuchoté : *faut que tu te !tires, !tout de suite.* »

<sup>1357</sup> *Ibid.* p. 154.

<sup>1358</sup> *Ibid.* pp. 149- 152 : Anna raconte sans s'interrompre et ne dialogue pas avec Erich, qui, muet, regarde par la fenêtre : «Érich s'approcha de la fenêtre, épia le dehors avec prudence à travers l fente entre les rideaux. L'heure allait basculer vers un autre jour, l'obscurité vint enfin s'abattre sans bruit. »

<sup>1359</sup> *Ibid.* p. 152.

<sup>1360</sup> *Ibid.* p. 152 : « Peut-être que le boulot que tu m'as dégoté comme concierge au Ministère des Affaires étrangères était effectivement !trop rapproché : la fourmi ne s'aventure pas impunément entre les dents du lion. »

<sup>1361</sup> *Ibid.* p. 152.

déchirées<sup>1362</sup>, elle ne peut « plus les mener à bout » et enfin elle se tait, alors qu'elle aimerait encore parler : « Elle voulait encore lui dire qu'elle continuerait d'étudier [...] »<sup>1363</sup> Au fil du récit, nous observons une gradation dans le silence présent entre tous ces personnages, sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre III. Erich interroge alors Anna sur Joseph, et nous apprenons que les fiançailles rompues l'ont été en partie à cause du manque de tolérance des parents du jeune garçon mais aussi à cause de Hilde, qui deviendra son épouse. Anna devait en effet affronter toutes sortes de vexations de la part de la mère de Joseph, telles que : « *Que voulez-vous, elle reste toujours un peu démodée* » ou alors « *Elle n'apprendra jamais.* »<sup>1364</sup> Elle refuse alors que Joseph reste sous la coupe de ses parents et raconte à Erich avoir rompu, en ajoutant : « [...] j'avais tout de même ma fierté. »<sup>1365</sup> Mais le jeune homme ne l'écoute pas : en surveillant la rue, il s'aperçoit que le jour se lève et décide de partir. En lui promettant de venir la chercher, lui aussi tait son sentiment profond : « – Et n'avait plus à ajouter *nous=deux=faisons=corps. Pour=toujours.* Donc il ne le dit pas. »<sup>1366</sup> Anna, qui s'était répétée les paroles du jeunes en boucle après sa dernière visite, ne l'entend plus : « Cette fois-ci, Anna n'entendit plus l'écho de ses paroles résonner en-elle ; ni cette fois ni jamais plus par la suite »<sup>1367</sup>

Leur histoire se termine donc ici. Le lecteur n'en aura pas saisi la durée ni l'intensité, tant leurs sentiments sont tus et leur avenir incertain. À Reitzenhain, les deux jeunes gens vivaient hors de la société, se battant pour manger et survivre. Leur relation apparaissait alors comme une bulle protectrice autour de ces jeunes adultes : leurs corps se cherchaient et se trouvaient sans cesse et paradoxalement, ils semblaient vivre dans une certaine insouciance, éprouvant pour la première fois un attachement à autrui. Anna, avant de devoir rejoindre sa mère, s'avoua même « que quelqu'un pouvait lui manquer »<sup>1368</sup>. La deuxième rencontre qui nous est racontée est empreinte de gêne et de violence : Anna se moque de l'accoutrement d'Erich et lui de sa robe et de son parfum. Plusieurs fois, Anna essaie de le toucher et n'y parvient pas. Pourtant les jeunes gens se parlent sans retenue et leurs moqueries témoignent

<sup>1362</sup> *Ibid.* p. 152 : « Il guetta encore 1 fois à travers le rideau – , et de plus en plus de pneus crissaient. Déchiraient la pluie comme une soie noire – .

Déchiraient les pensées d'Anna. »

<sup>1363</sup> *Ibid.* p. 152.

<sup>1364</sup> *Ibid.* p. 153 : « [...] – Clair : ils cherchaient un-parti- !utile pour leur fils, pas une réfugiée avec rên de plus qu'une ch'mise sur l'cul. Ils ont fini par le trouver, le parti : !Hilde..... ma meilleure amie. »

<sup>1365</sup> *Ibid.* p. 153.

<sup>1366</sup> *Ibid.* p. 154.

<sup>1367</sup> *Ibid.* p. 154 : l'absence de point ici annonce la suite de la vie d'Anna et la naissance de Reiner, mais en aucun cas la suite de la relation entre Anna et Erich. À la page 145, après son départ, Anna ne peut se détacher des paroles d'Erich : « Anna, ne pouvant trouver le sommeil dans l'atmosphère de la chambre à l'odeur de mèche brûlée, répétait sans cesse dans sa tête comme un enfant qui joue avec l'écho le début de sa dernière phrase, qu'elle connaissait déjà, qu'elle avait déjà entendu 1 fois dans sa bouche il y a des années é dans une situation identique à celle-ci : *Je reviendrai te chercher, dès que je – Je reviendrai te chercher, dès que je –* »

<sup>1368</sup> *Ibid.* p. 81.

d'une complicité retrouvée. Toutefois, Erich est déstabilisé par le récit d'Anna et par son comportement lorsqu'elle l'attire vers le lit. Il est également déçu qu'elle se soit fiancée, lui qui pensait qu'ils s'appartenaient. Leur relation se fait asymétrique, car lui avait espéré alors qu'elle l'avait trompé en s'engageant avec Joseph. Anna trouve une certaine stabilité, un début de place dans la société alors qu'Erich est toujours en mouvement, à la recherche de nouvelles combines pour survivre. Leur dernière rencontre enfin est froide : Anna raconte, ou plutôt elle répète certaines choses et en tait d'autres alors qu'Erich ne l'écoute pas, sans cesse tourné vers la fenêtre. Puis les deux personnages taisent leurs pensées et se séparent pour ne plus se retrouver. Pendant cette dernière nuit, ils ne se touchent, ne s'écoutent ni ne s'entendent. Leurs sens ignorent la présence de l'autre et le détachement entamé lors de leur nuit à Birkheim, alors qu'ils ne se voyaient plus dans l'obscurité, est consommé puisqu'ils disparaissent de leur monde sensoriel respectif. Erich restera cependant toujours présent dans la vie d'Anna, puisque c'est à la fin de ce chapitre que naît Reiner, leur fils.

Anna, la jeune fille fuyant le camp de travail et Komotau pour rejoindre sa mère s'est construite à l'encontre de tous les principes et de l'autorité exacerbée de cette dernière. Devant sa mère, elle est muette, mais une fois seule, elle prend des décisions et fait des choix qui modèleront son avenir. Elle décide de se fiancer et d'étudier à Leipzig sans en avertir Hanna. Elle reçoit Erich dans sa chambre et a des relations avec lui hors mariage. Toutes ses actions sont destinées à aller contre la volonté d'Hanna, et contre un retour à Komotau. Pour la jeune fille, cette ville de République tchèque fait partie d'un passé sur lequel elle ne veut pas revenir. Elle raconte son enfance à Erich, et c'est tout ce que le lecteur apprendra de sa vie avant les expulsions. Cette enfance semble loin d'être heureuse et Anna porte un regard très critique sur sa mère, qu'elle juge faible : dominée par son mari de son vivant, elle vit dorénavant enfermée dans une promesse à un mort, dans une fidélité absolue qui lui permettra de « résister à la tentation »<sup>1369</sup> lorsque son chef de service souhaitera l'épouser. Au cours du premier chapitre, Hanna apparaît comme une femme forte, celle qui porte sur ses épaules la reconstruction de la famille Rosenbach. Au fil du récit d'Anna, elle se dévoile sous un autre jour : elle serait en fait une femme égoïste, qui, obsédée par son retour éventuel, mettrait tout en œuvre pour garder les siens auprès d'elle, non pas dans un souci de solidarité, mais dans le but de prouver aux autres que la famille Rosenbach a réussi à maintenir sa vie d'avant. Dans cette bataille, Anna est une arme, puisqu'elle doit être la preuve ultime de cette réussite. La jeune fille se concentre sur l'avenir, alors que sa mère est tournée toute entière vers le passé. Les deux femmes ne communiquent pas, Hanna décide alors qu'Anna contredit. Entre elles,

---

<sup>1369</sup> *Ibid.* p. 132.

aucun lien maternel. Peut-être Hanna représente-t-elle un passé qu'Anna souhaite oublier pour aller de l'avant. Cette fuite en avant ne va toutefois pas guérir les blessures de l'expulsion, puisque malgré le silence, elles resteront ancrées en elle. Nous pouvons même dire que ce sont précisément ces blessures qui constituent l'identité et la recherche d'Anna, puisque c'est contre elle qu'elle se bat. Elle pense qu'en les laissant loin derrière, elles n'existent plus, mais c'est Reiner qui va les mettre en lumière et tenter de les panser. Ce dernier-né éclaire de son récit la vie de sa mère, tout comme elle-même a éclairé de ses monologues la vie d'Hanna. La narration est spiralaire, car chaque chapitre vient remettre en question le précédent, en livrant de nouveaux éléments sur les personnages et leurs actes et enrichit par là-même le portrait polyphonique qui nous est dressé de cette famille. Le premier chapitre relate la bataille d'Hanna, la narration est auctoriale et revient alternativement sur la reconstruction d'Hanna, de Maria et de Johanna, tout en introduisant le personnage d'Anna, que le lecteur va découvrir plus en profondeur dans le deuxième chapitre. Anna a cependant déjà une voix propre, puisque dans un monologue intérieur, elle exprime sa colère contre sa mère<sup>1370</sup>. Le deuxième chapitre reprend cette voix et les récits de la jeune fille vont venir mettre en avant le malaise entre la mère et la fille, sans toutefois faire disparaître Hanna du récit, puisqu'elle poursuit sa course à Birkheim. Mais le portrait esquissé va gagner en relief et en épaisseur grâce à la narration en perspective interne d'Anna. De la même manière, Reiner deviendra le narrateur de la dernière partie du récit, « Traquer-Traquer »<sup>1371</sup>, enrichissant de sa réflexion les deux premiers chapitres.

---

<sup>1370</sup> *Ibid.* p. 25-26.

<sup>1371</sup> *Ibid.* p. 159.

## II.5. Reiner, transmission et polyphonie

« Un matin de janvier 1953 vers 9 heures à l'hôpital de Berlin-Friederichshain, 1 naissance parmi tant d'autres (sans complications). Le nouveau-né couvert de sang, horrible à regarder, ne voulant pas crier ; muet, il pendait entre les mains de la sage-femme, la tête en bas. La claque. Il cria, son jet d'urine aspergea la femme. C'était un début : ?le mien..... fils-de-personne, dès=l'origine tenace & coriace comme la vieille carne & les vieilles histoires..... »<sup>1372</sup> Déjà la parole du personnage est empêchée, son premier cri se fait attendre. Dans la description de cette naissance, le regard est tout d'abord repoussé par cet enfant « horrible à regarder ». Puis vient l'anonymat d'une naissance parmi tant d'autres, renforcée par l'absence du père que Reiner ne connaîtra jamais. Sa mère Anna le confie à la crèche chaque jour, du matin jusqu'au soir<sup>1373</sup>, comme si cet enfant était en fait orphelin. Reiner se décrit lui-même comme « tenace & coriace » – il survivra en effet à une pneumonie grâce aux soins d'Hanna – et se compare à des « vieilles histoires », telles que celles qu'il entendra sans cesse pendant son enfance à Birkheim. En l'espace de quelques lignes, le regard en arrière de ce troisième personnage principal, qui représente la génération + 3 ; c'est-à-dire celle qui n'a pas vécu les expulsions mais qui en est le dernier témoin ; livre ses blessures.

Malgré ses questionnements et ses recherches, il ne peut parler d'un passé qui ne lui appartient pas car il est pour ainsi dire seul au monde au milieu d'adultes qui l'ignorent – Anna – ou qui le gavent de récits sur un pays imaginaire. Reiner est sauvé par sa grand-mère, qui l'emporte avec elle à Birkheim pour le soigner, mais aussi pour recréer avec lui une partie de Komotau dans le petit appartement de la gare<sup>1374</sup>. Il n'est qu'un « paquet », une « boule » et n'a pas encore été investi par un regard aimant, celui d'Hanna, de Maria et de Johanna en l'occurrence, qui mettront tout en œuvre pour qu'il guérisse. Le personnage de Reiner a donc pris la parole pour raconter sa naissance. Il poursuit ensuite son récit en effectuant une

---

<sup>1372</sup> *Ibid.* p. 154.

<sup>1373</sup> *Ibid.* p. 155 : « Le fait qu'Anna devait mettre l'enfant à la crèche tandis qu'elle travaillait comme interprète toute la sainte journée, qu'elle était souvent la première à déposer le petit tôt le matin, au milieu de la troupe de femmes, la figure maigrichonne et caillée au saut du lit, les yeux pleins de lambeaux de sommeil & qu'elle était souvent la dernière à le récupérer le soir, les traits défaits par la hâte & les mains agitées par la fatigue, ça, Hanna ne pouvait pas le supporter. »

<sup>1374</sup> *Ibid.* pp. 155-156 : « *Pneumonie sans doute.* Fit remarquer une des infirmières d'une voix flemmarde et désigna la boule ardente de fièvre qu'Hanna tenait dans les bras. [...] Le lendemain, Hanna était à bord du train pour Birkheim avec le paquet. [...] Donc le pays s'incarnerait dans quelques m<sup>2</sup> sur un territoire étranger à la gare de marchandises de Birkheim, au 9 de la Bahnhofstrasse. »

transition entre le deuxième et le troisième chapitre du roman. Les paroles de Johanna résonnent en lui : « *!Garde-toi des-hommes, car l-homme est sale.* »<sup>1375</sup>, lui a-t-elle appris. D'emblée, le lecteur sait que Reiner sera élevé dans la méfiance envers autrui, dans un repli identitaire autour des femmes Rosenbach et de la patrie perdue. Pour Johanna, qui reprend la parole à travers son arrière-petit-fils, la conclusion de cet exil et de cette migration forcée à travers l'Allemagne est noire et elle transmet cette fatalité à Reiner. « – *L'Homme est fait de boue. Mais chaque homme dispose de son temps pour que la boue n'envahisse pas son âme. [ ...] Aussi !garde-toi de la boue des-hommes.....* »<sup>1376</sup>, lance-t-elle au jeune garçon, comme un avertissement pour l'avenir. Johanna sera en effet celle qui protégera le jeune garçon de cette boue, de ce qui vient pervertir les hommes, et Reiner commencera le récit de son enfance par la mort de cette femme<sup>1377</sup>. Ce n'est qu'au troisième chapitre que le lecteur peut compléter la description de Johanna, qui lui apparaissait uniquement sous la forme d'une silhouette aux cheveux noués ou défaits. Cette description vient toutefois renforcer la sensation d'anonymat de la famille Rosenbach, une famille qui subit le destin prototypique d'autres familles de réfugiés parmi les trois millions d'expulsés de Tchécoslovaquie. Il s'agit d'une femme « sans âge », « comme toutes les autres dans des vêtements sombres », le visage « sous [un] foulard pareillement sombre », « ayant apparemment toujours été ainsi »<sup>1378</sup>. Reiner l'élève au statut de matriarche, tel un symbole de dignité et d'humanité, une femme « qui barrai[t] à chaque fois la marche-des-événements, dès que de minables=sadiques créatures de fonctionnaires contrevenaient à Une Chose que ces portraits-de-femmes monumentaux portaient en elles comme une évaluation naturelle de la dignité humaine, é offrait ainsi l'aura de leur protection maternelle terrestre à tous ceux qui étaient tombés sous la visière de l'1=de ces lémures fonctionnarisés & de leurs règlements tordus. »<sup>1379</sup> Une ode au genre de femme qu'était Johanna, patronne et protectrice des plus faibles, des démunis face à l'injustice, une mère dans l'âme d'après lui. Or, aucun des agissements du personnage au cours des deux chapitres précédents ne vient confirmer cette image tronquée par l'amour d'un arrière-petit-fils : Johanna ne cesse de se plaindre depuis le début du convoi tout en menaçant ses filles de se donner la mort si elles venaient à l'abandonner ; elle refuse que Maria rende visite à Hanna, ne s'occupe pas d'Anna qui est seule à Birkheim, annule les fiançailles de Maria et ne veut pas suivre Hanna à Birkheim, seule chose qu'elle fera malgré elle. Jamais

---

<sup>1375</sup> *Ibid.* p. 157.

<sup>1376</sup> *Ibid.* p. 157.

<sup>1377</sup> *Ibid.* p. 171 : « À 8 ans, l'adieu à l'arrière-grand-mère Johanna, un épisode dont je me souvenais tardivement maintenant à des heures tardives dans le récit. »

<sup>1378</sup> *Ibid.* p. 171-172.

<sup>1379</sup> *Ibid.* p. 172.

Johanna n'a remercié ses filles, ni ne les a félicitées pour le chemin parcouru depuis les expulsions, lui permettant d'avoir un toit et de quoi se nourrir, sans avoir à vivre en camp ou dans des baraquements. Anna, dans ses monologues et récits, ne prononcera pas un mot sur cette femme qui semble inexistante pour elle. Pourtant, Reiner l'idolâtre. Absente pour une génération, héroïne pour l'autre. Ici commence le décalage entre la mère et le fils. Ce que l'une a rejeté pour tenter de se construire, l'autre souhaite le récupérer coûte que coûte. Lors d'un entretien avec Rachel Drezdner, doctorante à l'université de Nantes<sup>1380</sup>, celle-ci nous révélait que la génération la plus proche de celle ayant vécu un traumatisme (dans le cadre de ses recherches, il s'agit de la déportation et/ou de l'holocauste) avait tendance à ne pas questionner ses parents, car leurs souffrances lui était trop proche, voire même indécente, comme s'il s'agissait de les voir nus. La génération des petits-enfants quant à elle, grâce à la distance des années, chercherait à connaître et comprendre le trauma des aînés. Ici, la situation est quelque peu différente, car Anna a vécu ce trauma. Si elle n'a pas été expulsée, elle a fui et a dû survivre seule. Elle semble toutefois avoir effacé ces événements de sa mémoire, et Reiner n'y a de fait pas accès. De même, elle rejette loin d'elle le souhait de sa mère de retourner à Komotau. Pour comprendre alors le noyau autour duquel gravite ces femmes, le jeune garçon se rapproche de Johanna, Hanna et Maria, les observe, les écoute et s'interroge sans cesse. Un événement en particulier fait de Johanna une héroïne à ses yeux : au début de la mise en place de la politique nationale-socialiste, elle avait falsifié l'arbre généalogique des Rosenbach afin de cacher aux autorités qu'Hanna était la fille d'un négociant juif, née d'« un écart » de Johanna<sup>1381</sup>. Un acte courageux, suivi par une déclaration plus absurde, qui fait dire à Reiner que cette femme est libre et non « un spectre=de soumission »<sup>1382</sup>. Un jour en effet, Maria lui annonce que le Pape aurait eu une nouvelle apparition de la Sainte-Vierge, ce à quoi Johanna répond : « *Un homme de !son !âge devrait avoir !honte.* »<sup>1383</sup> Une réplique qui n'a pas vraiment de sens, sauf à démontrer l'esprit cartésien de cette femme qui vit pourtant dans la foi et même dans « la crainte de Dieu »<sup>1384</sup>, mais qui la fait apparaître dans l'esprit de Reiner comme une femme sachant allier tradition, croyance et modernité ; une femme au-dessus des autres, des esprits simples comme Maria, à qui pourtant elle n'offre pas la

---

<sup>1380</sup> Drezdner, Rachel, *À propos de la transmission du trauma de la shoah aux deuxième et troisième générations. Écriture et résilience*, sous la direction de Martine Lani-Bayle et Boris Cyrulnik.

<sup>1381</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 172 : « C'est ainsi que mon arrière-grand-mère Johanna avait falsifié L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE en des temps, où pour une question de survie, il était indispensable de prouver que seule l'espèce de sang officiellement autorisée coulait dans le corps-de-la-famille. [...] Elle avait sans hésité coupé au préalable les pages et les branches collatérales de L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE (la preuve administrative de la naissance hors mariage de Hanna, l'écart de Johanna avec un négociant juif de Hollande), radié du papier ce qui n'était que de l'encre, mais qui pouvait faire verser le sang. »

<sup>1382</sup> *Ibid.* p. 172.

<sup>1383</sup> *Ibid.* p. 173.

<sup>1384</sup> *Ibid.* p. 173.

protection maternelle louée par son arrière-petit-fils. Johanna est si cartésienne qu'elle sait même quand elle va mourir et se prépare à partir le moment venu: « [...] cette femme armée [...] enfila soudain sa chemise de nuit – une chemise claire qui tombait jusqu'aux pieds – et se mit au lit de bonne heure 1 après-midi en hiver. »<sup>1385</sup> Reiner vit la mort de cette femme – une « statue »<sup>1386</sup> pour lui – caché derrière une armoire, dans une souffrance atroce<sup>1387</sup>. Hanna et Maria se transforment en « ombres » et laissent l'enfant à sa douleur, le pensant trop jeune pour comprendre : « [...] la mort, c'est rien pour un enfant de 8 ans ». <sup>1388</sup> Reiner commence alors sa métamorphose et se fait passer pour la mort, dans le but de l'éloigner<sup>1389</sup>. Cette transformation se poursuit par la suite, lorsque le jeune garçon devient la pierre qui vient venger les plus faibles. Mais alors qu'il essaye d'éloigner l'inéluctable, Hanna le prend par la main afin qu'il puisse dire adieu à son arrière-grand-mère. Apparaît alors dans sa vie le « sombre O » qui ne cessera de le tourmenter : « Alors, je sens la main d'Hanna à l'arrière de ma tête, elle pousse avec énergie mon visage vers le visage de l'Inconnue – la bouche ouverte s'approchant-de-moi, grande comme la lettre *O* DANS LE SOMBRE MOT MORT – : et la main sur ma nuque force mon visage à se baisser vers ce front, mes lèvres effleurent la peau froide et sans vie dans un baiser. »<sup>1390</sup> Ce n'est que quelques jours plus tard que le jeune garçon exprime sa douleur et sa colère, lors de l'enterrement de Johanna (« Et commence à hurler à pleurer à me frapper de colère devant-tout-le-monde – . »<sup>1391</sup>), rompant ainsi le silence autour de la tombe. Pour Reiner, la disparition de Johanna signe le début de la déconstruction de la société dans laquelle il vit. Puisqu'elle n'est plus là pour faire régner l'ordre et la logique, le monde court à sa perte. C'est plus particulièrement la famille Rosenbach qui est menacée, elle qui entame son lent cheminement vers la fin<sup>1392</sup>.

Les fuites se succèdent pour le jeune Reiner. En effet, lorsque la famille emménage dans l'appartement sous les toits près de la gare, un spectacle de décomposition s'offre à elle : « À l'époque, quand nous avons pénétré pour la 1<sup>ère</sup> fois dans les pièces – toutes fenêtres & portes fermées – de la nourriture s'étalait éparse dans la cuisine sur le buffet, la table, la

---

<sup>1385</sup> *Ibid.* p. 173.

<sup>1386</sup> *Ibid.* p. 173.

<sup>1387</sup> *Ibid.* p. 173 : « Le soir de la mort de Johanna, à une heure avancée, je m'étais caché derrière l'armoire dans le couloir, grimaçant é m'étranglant de larmes. »

<sup>1388</sup> *Ibid.* p. 173.

<sup>1389</sup> *Ibid.* pp. 173-174 : « Les doigts crispés é murmurant jusqu'à en avoir mal à la gorge, voilà comment je me tenais dans le coin sombre. !Je suis Lamort. Et je viens ltechercher. – !Je croyais que ça ferait peur à Lamort et qu'elle se tirerait d'ici. Mais mes conjurations me rapprochaient tout près d'Elle – Elle, qui (je le sais Aujourd'hui) est=en moi –, et je m'effrayais devant la possibilité de devoir La voir – – »

<sup>1390</sup> *Ibid.* p.174.

<sup>1391</sup> *Ibid.* p. 175.

<sup>1392</sup> *Ibid.* pp. 175-176 : « Ainsi disparut cette femme et, me semblait-il des années-plus-tard, avaient disparu avec elle dans une irrésistible succession tous les autres individus de cette trempe. Depuis les-Rats gagnaient..... du terrain dans ce déboisement aride de la Dés-humanité programmée. »

gazinière : des bouts de fromage jaunegrise comme de la vieille gomme [...] la puanteur du lait caillé poissait l'air étouffant et l'odeur de pain humide étranglait le souffle comme un poing. »<sup>1393</sup> Les anciens occupants sont partis précipitamment, ils semblent même s'être mystérieusement évaporés. En réalité, ils ont fui et ont commis ce que le langage de la RDA appelle « Republikflucht », c'est-à-dire qu'ils sont partis à l'Ouest de façon illégale. Nous sommes en 1961 et le 13 août, un mur séparera définitivement les deux Allemagnes<sup>1394</sup>. La famille de réfugiées Rosenbach succède alors à une autre famille de réfugiés, partie se reconstruire à l'Ouest. L'histoire de l'Allemagne est représentée sous l'angle d'un mouvement perpétuel : les uns arrivent, les autres fuient, les places se libèrent et les êtres humains semblent interchangeable. Ce qui frappe Reiner, c'est le sentiment d'instantanéité de la fuite, l'atmosphère d'un appartement vide et pourtant témoin de la vie d'une famille, comme « soustrait à tout le monde par une violence invisible, à la suite de plans obscurs –. »<sup>1395</sup> Un tableau qui doit pourtant être familier aux femmes qui l'accompagnent, puisqu'elles n'avaient que trente minutes pour quitter leur maison. De nombreux récits relatent la précipitation des expulsions des territoires anciennement occupés, comme une anticipation de cette nouvelle fuite vers un nouvel Ouest. Alfred de Zayas par exemple, recueille des témoignages, dont le suivant : « Les Russes occupèrent Römerstadt le 4 mai 1945. Quelques jours après leur entrée dans la ville arriva l'armée tchèque Svoboda et elle prit le pouvoir. Pendant trois jours, tous les soldats tchèques avaient droit de pillage. Et ils prenaient tout ce qui leur plaisait. [...] En août 1945, les premiers Allemands furent chassés de leur patrie comme des chiens. On prenait des membres d'une famille et les entraînait jusqu'à la gare, où

---

<sup>1393</sup> *Ibid.* p. 173.

<sup>1394</sup> Hubert, Michel, « La question des frontières allemandes. », in : Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich, *Allemagne 45-61, op. cit.*, pp 83-84: Selon des études statistiques, 3 450 000 Allemands de l'Est auraient fui pour l'Ouest entre 1950 et 1961, soit 1/5 de la population d'origine. Michel Hubert précise : « Parmi les 3 850 000 personnes qui quittent la RDA entre sa fondation en octobre 1949 et la construction du Mur en août 1961, 1 200 000 environ sont des expulsés de l'Est qui poursuivent leur migration ou encore des personnes dont la famille a été dispersée par la guerre et qui se regroupent à l'Ouest. Cependant, la plupart de ces migrants, soit 2,6 millions, peuvent être considérés comme de véritables réfugiés, la terminologie en usage en RFA les désignant d'abord sous l'appellation de " Flüchtlinge " (" réfugiés "), puis plus tard de " Übersiedler " (" migrants Est-Ouest "). »

Buffet, Cyril, « La construction du Mur de Berlin. », in: Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich, *Allemagne 61-74, op. cit.*, pp. 31-45 : dans cet article, Cyril Buffet revient non seulement sur la construction du Mur en elle-même, mais aussi sur les conditions de vie et de fuite des habitants de RDA. Il parle d'une « hémorragie mortelle » entre 1949 et 1961, alors que la moitié des 2,6 millions de personnes passant à l'Ouest à moins de 25 ans. Berlin devint un point de passage, une « porte de sortie, susceptible d'être franchie aisément en empruntant le métro ou en traversant la rue [...] » Fermer la ville et la couper de la RFA est donc le meilleur moyen de mettre fin à cette hémorragie, ce qui ne signifie pas que les habitants resteront en RDA. Fuir la République (Republikflucht begehren) devient un acte criminel dès 1957, mais nombreux seront ceux qui tenteront leur chance, au point que 133 personnes perdront la vie en essayant de passer à l'Ouest. Le site internet berliner-mauer-gedenkstaette.de reçoit et publie des témoignages d'Allemands de l'Est qui sont passés à l'Ouest. Si certaines tentatives de fuite étaient organisées et planifiées – comme la construction d'un tunnel entre la Bernauer Strasse à l'Est et la Brunnenstrasse à l'Ouest – d'autres témoignent de la rapidité d'une décision toutefois réfléchie, l'occasion provoquant la fuite. La mère de Dagmar Böttcher, par exemple, ne reviendra pas d'une visite à son mari, détenu pour avoir franchi la frontière. Ce n'est que six semaines plus tard que Dagmar apprendra que sa mère aussi a été détenue, et cinq mois plus tard qu'elle pourra la rejoindre à l'Ouest. La précipitation de la fuite peut expliquer l'état de l'appartement de Birkheim.

<sup>1395</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 173.

des wagons à marchandises les attendaient. »<sup>1396</sup> Les maisons étaient alors laissées en l'état, ouvertes et accessibles à d'autres familles qui vinrent s'y installer.

Reiner poursuit la fuite des membres de sa famille en adoptant tout d'abord une attitude protectrice envers ces femmes mais aussi envers tous les êtres faibles et sans défense. S'il essaye dans un premier temps d'éloigner la mort de Johanna, il va ensuite poursuivre sa métamorphose et devenir une pierre, un objet qui sauve des vies et en brise d'autres. Alors qu'il observe des paysans en train de décharger du bétail d'un wagon, le jeune garçon est révolté par la maltraitance infligée à ces bêtes sans défense<sup>1397</sup>. Les wagons à bestiaux font résonner en la mémoire du lecteur le récit d'expulsion mentionné plus haut, lorsque ces mêmes wagons transportaient femmes, enfants et hommes affaiblis. Reiner, le descendant des réfugiés, embrasse la cause des bêtes et se réjouit de les voir s'échapper : « Et ma joie atteint à chaque fois des sommets gigantesques dès qu'une bête réussit à !s'échapper. »<sup>1398</sup> Seulement, il ne se contentera pas d'assister passif à cette scène violente. Lorsque le paysan s'en prend avec plus de rage encore à un bœuf rétif<sup>1399</sup>, il saisit une pierre et la lui lance au visage : « *Moi : le morceau de pierre aiguisé qui se loge entre le pouce et l'index de ma main droite. Moi : l'élan de mon bras qui jette la pierre. Moi : l'air qui accompagne le lancer de cette pierre. Et moi : l'arrêt de la pierre qui crève l'œil de l'homme à la salopette éclaboussée de purin.* »<sup>1400</sup> Non seulement il lance la pierre, mais il devient cette pierre et tout ce qui l'entoure, comme l'air par exemple, comme s'il vengeait le bœuf de ses propres mains et de

---

<sup>1396</sup> De Zayas, Alfred, *Anmerkungen zur Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, op. cit., pp. 137-140. Traduction faite par nos soins.

<sup>1397</sup> *Les Inachevés*, op.cit., p. 204 : « Très tôt le matin, [...] montant de la rampe de chargement avec ses wagons de marchandises positionnées & leurs barres de guidage partant des boxes & des wagons à bestiaux, le rugissement brutal & égorgeur des paysans&bouvier résonne le long de la voie, éclabousse la gare comme un débord d'eau immonde. Des bœufs & des cochons, isolés & engourdis par le transport des heures ou :des jours durant à bord de sombres wagons, à présent aveuglés par la lumière, trébuchant sur des pattes vacillantes, apeurés par les cris & les coups de bâton – y compris électriques, et les bêtes sursautent alors sous l'électrochoc comme sous les piqûres de gros insectes – poussés le long des barres par des coups de pied coups sur la tête dans le ventre & sur les flancs, traqués vers les étables & ensuite charriés à bord de bétailières, à destination de l'abattoir de la Schillerstrasse..... »

<sup>1398</sup> *Ibid.* p. 204.

<sup>1399</sup> *Ibid.* pp. 204-205 : « C'est ce qui arrive Cejourlà à un bœuf – le bovin pie noire s'est échappé d'un parc – a dévalé la rampe –, les hommes m'ont gueulé !*Dégage mouflet le !boeuf s'est tiré* – (je m'éloigne furtivement, m'arrête cependant à quelque distance, je suis de tout cœur du côté de l'animal). [...]Le gourdin siffle sur le museau, l'animal-qui-souffre lâche un cri sourd, veut s'échapper, l'étable trop étroite ne se prête pas à la fuite, nulle part où se protéger des coups de bâtons assénés par l'individu (ma gorge se serre, un voile d'eau devant mes yeux) : soudain, é plus retentissant que les hurlements & les cris à tue-tête, ce bruit unique : comme si un solide morceau de bois sec venait de se fendre : un coup de gourdin a fracassé la mâchoire du bœuf – un filet rouge jaillit de la bouche, dans lesang&lepurin, l'animal s'affaisse lentement sur ses pattes de devant brisées sous le poids de son propre corps –. Les sabots tressaillant dans l'air, un rayon jaune entre les deux pattes de derrière, la peau de l'animal sursautant comme sous des décharges électriques–. Le bastonneur se dresse près du corps, appuie un pied sur le ventre, comme s'il venait de tuer le Minotaure ; on lui passe la bouteille de schnaps. »

<sup>1400</sup> *Ibid.* p. 205.

tout son corps. Atteint à l'œil, le paysan-bourreau décédera du tétanos<sup>1401</sup>. Cette aventure traumatisante pour le jeune garçon aura alors deux conséquences sur sa façon de vivre. Dans un premier temps, il pense être un criminel recherché, puisque le journal consacre un article à cette affaire. De plus, Maria et Hanna lui font avouer son geste « sous la lumière vive de la pièce devant le sapin de Noël éteint », dans une parodie d'enquête policière ; il pense donc être un « meurtrier »<sup>1402</sup>. Ensuite, dans les jours suivants, il doit partir rejoindre sa mère et son nouveau compagnon à Berlin. Dans son esprit, tous ces événements sont liés, et s'il doit partir, c'est pour échapper à la police et à la prison pour avoir tué un homme : « Berlin, c'est loin é suffisamment éloigné pour que les gros titres de la presse locale relatant la mort d'1 vache=depaysan n'y parviennent pas. »<sup>1403</sup> pense-t-il alors. Le silence de Maria et Hanna lui donne à comprendre qu'elles soutiennent peut-être ce geste – « ( ?Peut-être que, dans le fond, Hanna & Maria avaient éprouvé !exactement !la même chose que ?moi.....) »<sup>1404</sup> –, ce qui ancre définitivement le jeune Reiner dans la même communauté de souffrance que sa grand-mère et sa grand-tante. De fait, alors qu'il passe ses journées dans le bureau d'Hanna, il dessine ce qu'il a entendu sur « *Le-Pays – Komotau-les Nazis & l'-expulsion –* » à l'aide de trois crayons de couleurs rouge, vert et bleu. Plusieurs choses s'entremêlent ici. Les couleurs dont Reiner dispose rappellent les couleurs emblématiques de Maria. En effet, celle-ci est décrite comme une femme blanche voire blême, portant des chaussettes trop grandes, « vertrougepâle sur fond gris »<sup>1405</sup>. D'autre part, Reiner dessine des choses qu'il ne connaît pas, qu'il n'a pas vécues mais qu'il retravaille dans ses dessins à cause des récits de ces femmes qui inondent son quotidien, à tel point qu'il se pense protagoniste de la fuite et des expulsions. Plus que cela, il transforme les événements pour devenir un héros, le sauveur des réfugiés en détresse : « [...] je ressentais des-heures-durant l'esthétique née d'une énorme !libération. Un homme devait éprouver cela (je le pensais encore bien des années plus tard), ayant enfin réussi à !tuer son Grand Supplicateur –. »<sup>1406</sup> Qui est alors ce « Grand Supplicateur » ? S'agit-il des soldats russes ou tchèques ayant obligé la famille Rosenbach à fuir ou alors les récits de cette fuite qui torturent le jeune enfant impuissant devant la souffrance des siens ? Est-ce lui, le supplicié ? Ou devient-il le pourfendeur des

---

<sup>1401</sup> *Ibid.* pp. 205-206 : « Sous la douleur, les pognes dégueulasses de l'homme labourent la plaie ; du fumier au bout de ses doigts, qui brûle comme du carbure l'œil éclaté – il pousse des cris sibilants-stridents –, il meurt à l'hôpital quelques jours-plus tard, le tétanos, c'est écrit dans Le Journal. »

<sup>1402</sup> *Ibid.* p. 204 : « Dois rendre compte de l'événement survenu des mois plus tôt sur la voie un jour où l'on chargeait des bestiaux. [...] En racontant cela à Grand-mère & à Maria, La Peur s'empara à nouveau de moi – moi – Un !Meurtrier –, dans mes yeux des larmes. »

<sup>1403</sup> *Ibid.* p. 206.

<sup>1404</sup> *Ibid.* p. 206.

<sup>1405</sup> *Ibid.* p. 175 ou encore p. 208.

<sup>1406</sup> *Ibid.* p. 178.

supplicateurs ? Sa souffrance est double : il souffre pour Hanna, Johanna et Maria, mais il souffre également pour lui-même, d'une souffrance sur laquelle il ne peut poser de mots puisqu'elle lui a été transmise sans qu'il ne s'en rende compte. Reiner est victime de ce que Janine Altounian, essayiste et traductrice de Freud, nomme le « télescopage des générations »<sup>1407</sup>. Cela signifie que le traumatisme de la génération précédente prend une telle place dans la psyché du traumatisé qu'il en vient à envahir celle de la génération suivante, pour peu qu'elle y prête une oreille attentive. Ainsi, le psychisme de Reiner est à la fois « vide mais en même temps trop plein »<sup>1408</sup> : il est vide d'une identité propre et plein de faux souvenirs sur les expulsions, dont il pense qu'ils le caractérisent aussi et le poussent à devenir à la fois un homme en fuite, un défenseur des opprimés et un prisonnier du passé au même titre qu'Hanna. Cet intérêt qu'il porte à l'histoire de sa grand-mère est également ce qui le sépare de sa mère, puisqu'Anna vit dans une négation totale de cet héritage sudète et donc dans une « identité négative »<sup>1409</sup>. Est-ce à dire que malgré ses efforts d'opposition et de construction, l'identité d'Anna n'existe pas ? Nous reviendrons sur cette inexistence plus loin, mais Reiner livre ici une première clé à l'interprétation du titre du roman.

Plein d'une identité qui n'est pas la sienne, Reiner poursuit son chemin de pierre à plusieurs reprises : la pierre qui empêche le car de se jeter dans le ravin, la pierre qui lui entaille la jambe et provoque l'infection, et enfin, la pierre qui détourne un éclat d'obus de son œil<sup>1410</sup>. Cette pierre défend le bœuf et sauve les enfants, mais elle met également Reiner en danger de mort par deux fois. Le jeune garçon en déduit qu'il a un pouvoir, celui de décider de la vie et s'affirme alors comme celui qui détruit : « Je suis la pierre qui veut tuer – – »<sup>1411</sup> ou encore « Je regrette de ne pas avoir été une pierre ! plus souvent. »<sup>1412</sup> S'il ne détruit pas physiquement, son repli sur le passé de ses aïeux va le pousser à détruire sa vie intime et professionnelle.

En effet, depuis le commencement du troisième et ultime chapitre, les paragraphes sont entrecoupés par des indications de temps. Le lecteur lit le temps qui s'écoule et le récit de Reiner commence un « Jeudi, 22 heures 3 »<sup>1413</sup> pour se terminer un mardi, à 7 heures 30, « 30

---

<sup>1407</sup> Altounian, Janine, « Le télescopage des générations. », in : Kaës, René, Faimberg, Haydée (éds), *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunot, 1993, pp. 63-81.

<sup>1408</sup> *Ibid.* p. 65.

<sup>1409</sup> *Ibid.* pp. 79-80 : « Une identité qui se place sous le signe de la négation mérite le nom d'identité négative. »

<sup>1410</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, pp. 206-207 : « [...] et moi : la pierre qui vole à travers mes âges : la pierre qui retient le bus avec le groupe d'enfants pour l'empêcher de tomber dans le ravin. [...] moi : la pierre dans la boue, contre laquelle mon pied bute tandis que je joue au bord de la Jeetze et qui déclenche une lymphangite [...] et moi : l'éclat métallique de la grenade explosée, que nous trouvons en jouant & et que nous avons dégoupillée sans le savoir ; l'éclat est destiné à mon œil é : moi : la pierre qui dévie cet éclat [...] En ce temps-là, par 3x j'avais fait-la-nique=à-la-mort en l'espace d'1 année. »

<sup>1411</sup> *Ibid.* p. 207.

<sup>1412</sup> *Ibid.* p. 206.

<sup>1413</sup> *Ibid.* p. 159.

minutes avant 8 »<sup>1414</sup>, reprenant ainsi les trente minutes allouées aux Allemands avant les expulsions et donnant à penser que lui aussi serait sur le point de partir. Le point de départ de son récit est une réflexion confuse autour de la guillotine, instrument de mise à mort par excellence<sup>1415</sup>. Puis le lecteur apprend que si Reiner souffre lui aussi d'insomnie, c'est parce qu'il est en convalescence à l'hôpital de la Charité à Berlin : « service 29b, oncologie, le patient K. : mon adresse depuis-des-semaines. »<sup>1416</sup> Ce « K » mystérieux n'a pas de signification particulière et ne correspond à aucun des noms ou prénoms du texte. Peut-être par extension peut-il faire penser au K de Kafka, et plus particulièrement à Joseph K., héros du roman *Le Procès*, dans lequel il se voit accuser d'un crime qu'il n'a pas commis puis placé au centre d'un procès absurde qui se terminera pas son exécution injuste<sup>1417</sup>. Ce personnage est désœuvré face à l'absurdité du monde qui l'entoure et dans sa quête de justice, il devra faire face à nombre de fonctionnaires zélés et aveugles à la fois. « Vous appartenez à la société que je dois combattre »<sup>1418</sup>, leur déclare-t-il, à la manière de Reiner qui prend la forme d'une pierre pour combattre et qui, en refusant de se plier au conformisme de la société de RDA, combat pour sa liberté personnelle. Ainsi les deux personnages, Joseph K. et Reiner, devenu « le patient K. », refusent-ils de se laisser enfermer tout en ne pouvant se libérer de la prison qui les entoure. Le « K. » majuscule laisse également penser que Reiner souffre d'être le dépositaire d'une ville perdue, Komotau. La patrie serait alors devenue sa maladie. Pour le « patient K. » il n'y a plus d'espoir<sup>1419</sup>. Aussi se livre-t-il à une longue confession dans une lettre à son épouse. Il revient alors aussi bien sur la vie de sa famille que sur la sienne, bâtissant avec des pierres branlantes l'édifice de son histoire. Apparaît un « tu », puis un « nous », laissant imaginer que la construction personnelle est achevée, ou en marche. Or, ce pluriel révèle l'échec de la vie du personnage. « Tu avais promis de venir me chercher [...] »<sup>1420</sup> écrit-il, comme si l'imparfait trahissait déjà un manquement à cette promesse. De même le nous n'est-il que l'addition de deux volontés contraires, « notre librairie »<sup>1421</sup> n'est en réalité que la réalisation partielle du rêve d'enfance de Reiner. En effet, avant d'avoir le

---

<sup>1414</sup> *Ibid.* p. 253.

<sup>1415</sup> *Ibid.* p. 159 : « L'inventeur de la guillotine a dû souffrir d'insomnie : glisser nuit=après=nuit du marchepied du sommeil et tomber dans la nuit blanche aux côtés de rêves décapités –, c'est ainsi qu'on invente des machines qui promettent la délivrance de soi é le sommeil éternel –. »

<sup>1416</sup> *Ibid.* pp. 159-160.

<sup>1417</sup> Kafka, Franz, *Der Prozess*, in: *Gesammelte Werke*, UE, Eurobuch, pp. 315-509.

<sup>1418</sup> *Ibid.* p. 360.

<sup>1419</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 160 : « Je pourrai sortir=d'ici mardi. *Ouvert & aussitôt recousu*. La chimiothérapie prendra à présent la relève après l'intervention sur l'estomac trop tardive=inefficace [...] – donc j'ai accepté la chimiothérapie ; tout chemin connaît un jour ou l'autre sa fin, même à travers les fourrés. »

<sup>1420</sup> *Ibid.* p. 160.

<sup>1421</sup> *Ibid.* p. 160 : « À pas las j'ai titubé dans le bourbier plat des rêves : j'étais assis dans notre petite librairie, Senefeldstrasse, comme il y a des semaines, dans l'1 des angles entre les rayons sous l'éclairage brun et jaune, entouré par l'odeur des livres, à lire é à rester silencieux. »

courage d'ouvrir une librairie, Reiner exerçait le métier de dentiste. Son épouse, assistante dentaire, ramène avec elle chaque soir « les lambeaux d'un mauvais souvenir »<sup>1422</sup>. Ce métier auquel il a tourné le dos, Reiner ne l'a jamais aimé. Il l'a même choisi par nécessité, parce qu'il fallait choisir quelque chose, « dans [s]on hésitation à vivre pleinement, dans [s]on aversion pour l'avenir »<sup>1423</sup>. La façon dont il exerce, tout comme les raisons pour lesquelles il a choisi un métier stable, renferment en elles les restes du passé des femmes Rosenbach. Il choisit tout d'abord un métier sûr, pour ne manquer de rien. Puis, puisque ce métier le dégoûte, il l'exerce « dans une grande hâte, avec ce réflexe de fuite chez l'animal dont [il] descend[] »<sup>1424</sup>. Il revendique ici une façon de vivre et de gérer son temps similaires à celle d'Hanna, Maria ou encore Johanna. Lorsqu'il était jeune par exemple, le départ en vacances prenait pour le jeune garçon des airs de fuite et tout dans le voyage rappelait à ces femmes l'expulsion et la perte du foyer. Alors qu'ils habitent à cinq minutes de la voie des trains, Hanna et Maria réveillent Reiner bien avant le lever du jour (« entre trois et quatre heures du matin »<sup>1425</sup>). Le choix de la destination rappelle les paysages des Sudètes : chaque année, Hanna, Maria et le petit Reiner se rendent en train soit dans le Harz, dans la forêt de Thuringe ou encore dans l'Erzgebirge. Tout est organisé comme pour un départ définitif : les bagages pour la semaine sont des « gros paquetages de sacs é valises »<sup>1426</sup> prêts depuis la veille et les deux femmes ne cessent de s'activer depuis le milieu de la nuit. Le jeune garçon ressent cette excitation qu'il ne comprend pas, car elle ne ressemble en rien à une joie de partir en vacances et il n'est pas rare qu'il en soit malade<sup>1427</sup>. De fait, les deux femmes rejouent les expulsions à leur façon, comme si un départ en vacances réussi et organisé pouvait effacer les souvenirs du voyage chaotique et sans but de 1945 ; comme si, depuis, il leur fallait maîtriser n'importe quelle situation pour effacer l'arbitraire des expulsions sauvages. Ce que Reiner appelle des « réflexes de réfugiés » se mettent en place : elles atteignent le quai bien trop tôt (« [...] avec cette habitude typique à tous les réfugiés d'arriver sur place bien avant l'heure [...] »), sont obsédées par la possibilité que pour une fois les horaires ou la circulation du train aient pu changer (« (après tout, le train pourrait circuler différemment de ce qui est indiqué sur l'horaire, l'horaire-lui-même peut-être déjà plus qu'une maculature [...] ) ») et enfin, le lieu et

---

<sup>1422</sup> *Ibid.* p. 161 : « [...] car tu transportais en même temps ici dans l'espace réduit de la boutique les odeurs du cabinet médical (parfois un éclat de métal dans l'1 des pores de ta joue, gris clair & scintillant) – les lambeaux d'un mauvais souvenir, d'une époque où je travaillais encore moi aussi comme dentiste, à la clinique de stomatologie de Lichtenberg, Balatonstrasse 20 [...] »

<sup>1423</sup> *Ibid.* p. 161.

<sup>1424</sup> *Ibid.* p. 161.

<sup>1425</sup> *Ibid.* p. 180.

<sup>1426</sup> *Ibid.* p. 180.

<sup>1427</sup> *Ibid.* p. 180 : « Hanna s'active nerveusement à pas décidés, allant&venant dans la cuisine (les deux femmes sont prêtes et habillées pour le voyage depuis longtemps), les planches grincent ; leur agitation me gagne, et souvent je vomis à des heures aussi matinales ; le froid pénètre ensuite plus profondément sous ma peau –. »

le temps se transforment et la famille effectue un retour en arrière lorsque le train devient un « convoi », puis « Le dernier Train »<sup>1428</sup>, la majuscule exprimant ici l'importance capitale de ce train, le dernier, celui qui les aurait sauvées de l'humiliation des expulsions. Après cette angoisse vient la victoire : enfin, Hanna, Maria et Reiner montent dans le train, et les deux femmes, épuisées, pensent « ( :!Ce train nous emporterait, nous pourrions nous !échapper – ) »<sup>1429</sup> Ainsi leur revanche est prise, et c'est à « 5 heures 40 » qu'ils atteignent « *Halber Stad* », leur lieu de vacances<sup>1430</sup>. À l'image de ces femmes grises, les vacances sont incolores et les images qu'en garde Reiner sont « brunâtres », « gris[e]s et ridé[e]s », les photos « noir[es] et blanc[hes] » représentent deux femmes « minuscule[s] et résigné[és] »<sup>1431</sup> qui peinent à cacher leur mal-être selon l'interprétation du petit-fils : « Timide, l'esquisse d'un sourire dans les visages menus, comme si elles cherchaient à dissimuler l'envie secrète de vouloir se perdre dans les criques é les cavités d'une nature de feuilles. »<sup>1432</sup> Reiner pense pénétrer les pensées d'Hanna et Maria et deviner leur malaise. Il aurait tellement intériorisé les récits et ressenti l'angoisse de ces deux femmes qu'il serait capable de voir leur dégoût de la vie. Une fois de plus, son souvenir est empli des sentiments de sa grand-mère et de sa grand-tante et vide des siens, au point qu'il garde les photos les représentant mais déchire celles où il apparaît<sup>1433</sup>.

Ces départs en vacances ne sont que l'une des expressions de ce que nous pourrions appeler les « sédiments » de la fuite. Alors que les deux femmes sont à la retraite, il leur faut quitter l'appartement de fonction sous les toits. Seules, elles ne peuvent déménager sans l'aide d'« étrangers »<sup>1434</sup> et vont devoir accepter de ne pas maîtriser le cours des événements une fois de plus. Leurs économies vont tout d'abord être investies dans un système de caution particulier : les deux femmes vont en fait devenir propriétaires de ce nouvel appartement. Les autres occupants devront effectuer des travaux pour la compagnie de construction (« Nationales Aufbau Werk ») pour financer leur appartement. Comme elles sont trop âgées,

---

<sup>1428</sup> *Ibid.* p. 181.

<sup>1429</sup> *Ibid.* p. 181.

<sup>1430</sup> *Ibid.* p. 181.

<sup>1431</sup> *Ibid.* p. 182.

<sup>1432</sup> *Ibid.* p. 182.

<sup>1433</sup> *Ibid.* p. 182 : « J'ai cherché à détruire de bonne heure toutes les photographies qui me représentaient. Je ne les brûlais pas ; je déchirais le papier en mille morceaux. Une fois, la déchirure fissura mon œil droit – l'arête dentelée blanche comme 1 lame de scie, é je gardai la découpe dans ma main, il ne subsistait de l'œil déchiré que l'angle externe, la pupille divisée qui me surveillait – » Reiner précise qu'il ne brûle pas les photos, mais préfère les déchirer, ce qui est plus long et lui permet d'observer le processus de destruction, comme il observe la destruction de sa propre existence. La pupille est divisée, tout comme lui-même, dont une moitié vit la vie de ses aïeux à partir de 1945 et l'autre sa vie propre, dans les années 2000.

<sup>1434</sup> *Ibid.* p. 227 : « Mais un jour & POUR=TOUJOURS, Hanna fut obligée de quitter le logement mansardé, elle eut besoin de l'aide d'étrangers. La Reichsbahn revendiquait les pièces sous le toit de la gare pour en faire des hébergements pour les apprentis ; congé fut donné aux deux vieilles femmes à la date de disponibilité d'appartements neufs issus d'un projet de construction du N-A-W, sur un terrain vague prêt du château d'eau, au Friedensring. »

elles doivent verser, en plus d'une caution, 3000 marks par personne, « non remboursables en cas d'un éventuel départ. »<sup>1435</sup> Le plus grand problème pour les deux sœurs est en réalité le déménagement en lui-même, puisqu'elles n'ont pas de moyen de transport ou personne qui pourrait les aider à Birkheim. Elles envisagent tout d'abord d'engager une compagnie de déménagement, mais font finalement confiance à leurs anciens collègues : « *!Ça va coûter les yeux d'latête avec un déménageur. [...] !Ici=on a des zélévateurs-- avec-remorque & même une balladeuse pour le gros ménage. Padeproblème Mam'sellrosenbach. [...] ?C'est pour quand. [...] !Àlabonheure. !Padeproblème, tout marchera comme !surdéroulettes. Vous verrez –* »<sup>1436</sup> Sa tirade est entrecoupée par les réactions de Maria, telles des didascalies aidant le lecteur à comprendre l'action. Non seulement la plus jeune des sœurs ne parle pas et ne répond pas au chef de service, mais en plus, tous ses gestes et paroles sont entre parenthèses, comme si elle n'avait pas d'importance. Nous avons déjà vu que le personnage de Maria ne s'exprime que très peu et qu'elle semble paralysée par le dialogue avec un inconnu<sup>1437</sup>. Ici encore, elle est transparente et ne sait se faire entendre. Malgré ses efforts pour que son interlocuteur tienne sa promesse (« (– Pour les hommes. – Maria fourgua de l'argent & une bouteille de cognac au chef d'équipe : il les fit disparaître sous son bureau.) »<sup>1438</sup>), les deux femmes se retrouveront seules le jour prévu : « À la date convenue, le 6 juillet 1980 à 9 heures du matin, Hanna & Maria ne virent rien venir – personne. »<sup>1439</sup> Elles attendent alors plusieurs heures avant de s'enquérir auprès du chef d'équipe ; Maria ne se décide à aller le voir qu'à 13 heures. C'est « timidement » qu'elle frappe à la porte pour apprendre que le rendez-vous avait été « oublié ». Entre parenthèses, sa réaction face à la mauvaise foi évidente de cet homme – « (Maria, en pleurs) » –, qui lui promet de lui venir en aide un autre jour, « *jeudi-matin* »<sup>1440</sup>. Les deux femmes ne peuvent attendre et décident alors de déménager par leurs propres moyens, soit en réutilisant « une vieille charrette à bras »<sup>1441</sup>. Elles effectuent alors des allers-retours incessants, sous la tempête, entre le logement de la gare et le nouvel

<sup>1435</sup> *Ibid.* p. 228 : Reiner précise : « Presque toutes les économies des deux femmes Y furent englouties. »

<sup>1436</sup> *Ibid.* p. 228.

<sup>1437</sup> Voir la rencontre avec le soldat russe, p. 228 du présent travail.

<sup>1438</sup> *Ibid.* p. 228 : « (Le chef d'équipe agita sa main dans un geste de dénégation quand Maria se renseigne pour trouver un transporteur adapté.) », « (Maria indiqua le jour & l'heure.) »

<sup>1439</sup> *Ibid.* p. 228.

<sup>1440</sup> *Ibid.* p. 229 : « ?Àsteurci. !Impossible. Suidésolé Mam'sellerosenbach. (L'homme se comportait comme si l'oubli était de la faute de Maria.) – Vouzauriez dû le dire plutôt. !C'est qu'on va avoir un transport de machandises d'un-momentàl'autre, j'ai b'soin de tousmesgars=ici. (Maria, en pleurs – ) – Allon !allon Mam'sellrosenbach. Voyondonvoir – (l'homme feuilleta gravement un registre) – Ch'peux m'passer d'I, 2 bonhommes jeudi-matin. Alorpadpanikpavrai Chèrema'me. Padzouci, tout ira comme !surdéroulettes – »

<sup>1441</sup> *Ibid.* p. 230 : « Le ciel enflait depuis-des-jours et des vents violents s'abattaient sur la contrée – déracinant des arbres, arrachant des toitures. Hanna & Maria attrapèrent dans la cave la vieille charrette à bras qui avait servi en son temps au déménagement de Schieben vers Birkheim, elle la chargèrent comme-alors de caisses, paniers, sacs et trimballèrent ainsi vaisselle, vêtements, quelques ustensiles de cuisine vers le nouvelappartement. »

appartement, que séparent six kilomètres, le tout sous le regard indifférent de leurs anciens collègues – « (les anciens collègues les regardaient passer depuis leurs fenêtres dans la gare). »<sup>1442</sup> Le lecteur a l'impression que les deux femmes n'ont rien appris des événements passés, comme la dispute avec la veuve par exemple, ou la confrontation incessante aux fonctionnaires des chemins de fer ou à la directrice de l'école. Leur naïveté n'a pas de limite, car elles semblent toujours porter en elles l'espoir que l'autre est bon et qu'il ne va pas les décevoir. Pour rajouter au pathétique de cette situation, les deux sœurs avaient préparé de quoi manger pour les hommes et Maria avait même parcouru des kilomètres pour se procurer du bon café : « [...] les deux femmes avaient préparé de grandes assiettes garnies de toasts, des thermos remplies de café se tenaient prêtes. [Maria] désirait tant proposer aux hommes quelque-chose- !hors-du-commun, le jour du déménagement. »<sup>1443</sup> Non seulement Hanna et Maria font cet effort de courtoisie une première fois, mais elle le réitère une seconde fois lorsque les hommes viennent enfin les aider, quelques jours plus tard. Elles leur donneront même pourboires sur pourboires<sup>1444</sup>. Et c'est en rechignant que les employés des chemins de fer se mettent à la tâche, refusant d'effectuer un troisième voyage, ce qui contraint les deux femmes à laisser nombre de choses utiles dans l'ancien appartement : « Hanna et Maria laissèrent donc quelques meubles et beaucoup d'ustensiles de ménage dans le logement mansardé, *qu'ça serve aux apprentis*. »<sup>1445</sup> La dernière partie de cette phrase est à attribuer aux deux femmes, qui se consolent de leur perte matérielle en faisant mine de les offrir aux apprentis qui vivront dorénavant sous les toits. Elle contraste également avec l'attitude avide et égoïste des employés de la gare et divise une fois de plus la société de cette Allemagne d'après-guerre, déjà scindée géographiquement. Les deux femmes sont seules contre tous, réfugiés contre autochtones, hommes contre femmes, hommes contre bêtes, enfants contre adultes. Pour elles, l'histoire semble se répéter inlassablement, si bien que nous pourrions en déduire la linéarité suivante :

- expulsion → pillage de la ferme → dispute avec la veuve, extorsion des économies d'Hanna → déménagement Schieben-Birkheim /charrette à bras → déménagement vers le nouvel appartement/charrette à bras → pillage de l'appartement de la gare → mort → pillage du nouvel appartement.

---

<sup>1442</sup> *Ibid.* p. 230.

<sup>1443</sup> *Ibid.* p. 229 : « Elle obtint quelques paquets [de café] dans diverses filiales de KONSUM (car personne ne voulait lui vendre plus de 2 paquets à la fois ; Maria fut obligée de parcourir des kilomètres à travers la ville – de Perver à Südbockhorn et remonter vers le lotissement Thälmann où personne ne la connaissait) [...] »

<sup>1444</sup> *Ibid.* p. 231 : « [Ils] bouffèrent d'abord les toasts, labinèrent un bon moment ; et finirent par se mettre au travail à contrecœur & seulement après que Hanna leur eut fourgué quelques billets supplémentaires. [...] Le bois de lit, le sofa, les tables & le grand coffre à vêtements nécessitèrent un 2<sup>nd</sup> tour, que les deux hommes exécutèrent en faisant la gueule ( & seulement après un nouveau pourboire). Rien ni personne ne put les décider à un troisième voyage ; on approchait de la pause déjeuner. »

<sup>1445</sup> *Ibid.* p. 232.

Soit plus simplement :

- expulsions → dépossession → déménagement → dépossession → mort → dépossession.

Nous avons affaire à une répétition inexorable des mêmes événements, quarante ans après les expulsions. Les nuits dans des chambres vides et poussiéreuses se suivent malgré les années qui passent : lors de leur arrivée à Magdebourg, les trois femmes avaient passé la nuit chez la veuve, puis Hanna avait à nouveau logé chez elle, dans une chambre vétuste. De son côté, Anna, partie à Leipzig, passe ses nuits dans une chambre mal chauffée, logée chez une vieille femme averse<sup>1446</sup>. Enfin, leurs dernières nuits dans l'appartement sous les combles, les deux sœurs les passeront dans une pièce vide et froide : « Elles passèrent les nuits dans l'1 des pièces débarrassées de ses meubles, dans l'odeur de poussière froide du vieux logement ; le souvenir de maintes nuits au temps de leur expulsion..... lacéra le sommeil des deux femmes. »<sup>1447</sup> Puis, une fois l'appartement libéré, des ombres anonymes viennent récupérer ce que les deux femmes ne purent emmener avec elle<sup>1448</sup>. Des années plus tard, après la mort d'Hanna puis de Maria, Reiner laissera les personnes présentes à l'enterrement – voisins et vagues connaissances – s'emparer des meubles de sa grand-tante et de sa grand-mère : « [...] des gens, des inconnus surgis on ne sait d'où avaient entre-temps engorgé les pièces. Quisait combien de fois j'ai juste acquiescé d'un hochement de la tête à leur questionnement cupide & fait cadeau des choses, mes propres mots assourdis dans les oreilles. »<sup>1449</sup> Ainsi, meubles et vaisselles disparaissent, l'héritage matériel est bradé, la transmission générationnelle terminée, bien qu'inachevée.

De cet épisode du déménagement, Reiner retient la colère qu'il éprouve envers sa grand-mère et sa grand-tante (« !triple putain de modestie », « votre gêne=imbécile, !surtout !ne !pas !sefaireremarquer. »<sup>1450</sup>) mais, surtout, la colère qu'il éprouve contre lui-même, car il sait qu'il a hérité de ce trait de caractère et qu'il porte en lui

---

<sup>1446</sup> *Ibid.* pp. 149-150 : « La vieille était en fait avare & goinfre par-dessus le marché. Comme !par hasard elle se trouvait toujours dans la pièce quand nous recevions un colis-de-la-maison. [...] Je les [les colis avec du charbon] ai récupérés à la Poste avec un vieux landau (il était !strictement interdit d'envoyer du charbon, c'était considéré comme du trafic ; mais pour nous, il n'y avait pas de contingent). Ça nous procurait un peu de chaleur durant quelques heures. Mais nous étions quand même toutes continuellement enrhumées. »

<sup>1447</sup> *Ibid.* p. 231.

<sup>1448</sup> *Ibid.* p. 232 : « On vit encore ce même soir de la lumière briller jusqu'à=tard dans les pièces sous le toit ; maint ustensile & meuble abandonné – parmi eux des gros pots en grès, des ballons à vin, des bocaux de fruits en conserve trouvèrent àcêtheure de nouveaux propriétaires..... »

<sup>1449</sup> *Ibid.* p. 247 : « Il y a six chaises dans la salle de séjour de Madame votre Grand-mère. – (Me chuchota un petit homme tout en sueur, comme s'il voulait enfouir quelque article obscène.) – ?En avez-vous l'utilité. – Non. (Tout m'était égal, en particulier de brader les meubles & autres affaires.) Prenez les chaises. Pour rien. – L'homme se retira, satisfait. Ces paroles bien qu'échangées à voix basse étaient pourtant tombées dans l'oreille des autres et avaient résonné comme le signal du départ. [...] !Ô ces merveilleux tableaux – Ahh mais le téléviseur est !très vieux, y vaut plus tripette en fait, mais nous pourrions le mettre dans not'e tonnelle – !Quelle vaisselle !de bonne qualité – !A ces verres à vin – !Méregardédonc : ces !magnifiques=vieux meubles – [...] »

<sup>1450</sup> *Ibid.* p. 228.

les mêmes réflexes que ceux de ces femmes : « Dans-le-fond, je m'emportais contre moi-même, contre ce que je savais tapi=enmoi de *cette putain de modestie*..... que ces réfugiées m'avaient léguée comme une bosse morale. »<sup>1451</sup> Cette « bosse » est un défaut pour lui, dont il reconnaît l'existence tout en étant incapable de s'en débarrasser. Au cours de son existence, il a laissé maintes fois les choses se faire à son insu, dans l'incapacité de prendre une décision. Reiner ne s'est pas construit dans l'opposition, comme l'a fait Anna, il s'est paradoxalement construit dans le néant. Le passé des Rosenbach est tellement ancré en lui que son présent lui est inaccessible. Il devient dentiste entraîné par un camarade de classe qui finalement ne put obtenir une place et se laisse alors porter dans cette voie, sans émettre ni résistance ni implication particulière, jusqu'à ouvrir son propre cabinet, par la force des choses, puisque l'État avant le Tournant – la chute du mur et la réunification – offrit des subventions : « [...] je fus l'1 de ceux qui purent rester & ouvrir un nouveau cabinet dans le vieux bâtiment. »<sup>1452</sup>, raconte-t-il laconiquement. Les bouches sur lesquelles il se penche provoquent en lui le dégoût et l'envie de hurler son désarroi, comme un enfant qui ferait un caprice. Il ne pense qu'à « balancer brusquement miroir buccal sonde pincette – [s]e jeter à terre sous-leurs-yeux-à-tous, les bras croisés sur la poitrine, et [s]e rouler sans 1 mot é vite d'un bout-à-l'autre sur le linoléum du cabinet médical [...] si cette blouse de médecin qui enveloppait le corps formait enfin un nœud autour du cou et t'étranglait – ce serait une fois pour toutes ce qui pourrait t'arriver de mieux –. »<sup>1453</sup>, autrement dit, il souhaite disparaître, mourir par hasard, puisqu'il n'a pas le courage de quitter ce cabinet, ni de se donner la mort. Sa colère l'étrangle alors qu'il dit exercer son métier « scrupuleusement » et fournir un « effort intérieur de plus en plus violent »<sup>1454</sup> pour ne pas laisser libre cours à la pulsion de mort qui l'habite. Nous le savions empli d'une contradiction puisqu'il porte en lui la vie de sa grand-mère tout en restant vide de la sienne, nous le retrouvons ici dédoublé, entre un calme apparent et une brutale envie de devenir fou et de disparaître. Plus loin, il évoque « l'1 de [ses] moi »<sup>1455</sup>. Reiner est-il pathologiquement malade ? Peut-être souffre-t-il d'un dédoublement de sa personnalité, l'une venant écraser l'autre ? Au lieu de lier le destin de ses aïeux au sien, il laisse son destin en suspens pour reprendre le fil des expulsions et devenir lui-même un expulsé, un homme à part dans la société qui l'entoure. La transmission a été brutale et partielle, car le jeune homme ne sait des événements uniquement ce que Maria, Johanna et Hanna lui ont raconté. Il n'a pas

---

<sup>1451</sup> *Ibid.* p. 229.

<sup>1452</sup> *Ibid.* p. 167.

<sup>1453</sup> *Ibid.* pp. 162-163.

<sup>1454</sup> *Ibid.* p. 161.

<sup>1455</sup> *Ibid.* p. 168 : « Toi, déjà *Mafemme* au moment du-Tournant, le patrimoine de ton père t'a servi à prouver aux banquiers qu'on pouvait me faire crédit, alors que moi-même je n'offrais rien de digne à mes propres yeux. En-ce-temps-là, 1 de mes moi était comme ça. »

consulté d'ouvrages scientifiques ni même de témoignages, qui pourtant ont été publiés dès 1950, mais à l'ouest uniquement<sup>1456</sup>. Dans sa thèse de doctorat, Claire Trojan revient sur le discours officiel de la RDA au sujet des expulsions. Les réfugiés, tout comme les Allemands revenus après la guerre (les « Heimkehrer »), sont priés d'être discrets voire invisibles aux yeux de la population de l'Allemagne de l'Est. Elle cite alors une lettre des autorités dans laquelle Heimkehrer et réfugiés sont accusés d'aggraver volontairement leur situation pour mieux être pris en charge : « [...] d'autres ne se soignent pas de manière volontaire et restent sales afin de provoquer la compassion de la population et recevoir des aides supplémentaires. »<sup>1457</sup> Les réfugiés se doivent de s'intégrer au plus vite, de se fondre même dans la population autochtone afin d'afficher l'image d'un pays nouveau, fait d'hommes nouveaux et tous égaux, tel que se prétendait la RDA. De ce fait, la transmission n'existe pas, sauf à titre individuel ou familial. Reinhard Jirgl, dans une série d'essais publiés sous le titre de *Land und Beute*<sup>1458</sup> parle quant à lui de deux stratégies différentes mises en place dans les deux États allemands au sortir de la guerre pour transmettre l'Histoire : l'Allemagne de l'Ouest aurait préféré se taire au sujet de la Shoah, imposant un silence total, ce qu'il appelle une « forme obsolète du silence », l'Allemagne de l'Est aurait elle aussi tu certains aspects de la Shoah pour centrer son discours sur la résistance prolétaire-communiste<sup>1459</sup>, ce qui lui permettait de se présenter comme un État antifasciste. Dans les deux cas, le silence l'emportait sur la transmission, empêchant les jeunes générations de connaître et de comprendre, les menant à n'avoir qu'une vision distordue et partielle de l'histoire de leur pays. Seule une volonté personnelle pouvait permettre d'aller au-delà des choses tuées. Ce même silence s'est instauré suite à l'arrivée des réfugiés de l'Est, rapidement rebaptisé « Umsiedler », afin d'évacuer l'accusation – le pays frère ne devait pas être tenu responsable de la souffrance de ces gens – ou « Neubürger », afin de mettre en avant le succès de leur intégration. Reiner n'étant pas le genre d'homme à prendre des initiatives pour mieux se

---

<sup>1456</sup> On peut se référer ici aux *Dokumente der Vertreibung*, témoignages recueillis dès 1954 et publiés en 1961, aux *Dokumente der Menschlichkeit*, publiées en 1953, tout comme aux études sociologiques d'Elisabeth Pfeil : *Der Flüchtling, Gestalt einer Zeitenwende* (1948), *Flüchtlingskinder in neuer Heimat* (1951), ou encore à l'ouvrage collectif *Europa und die deutschen Flüchtlinge*, regroupant des contributions d'Elisabeth Pfeil, Eugen Lemberg, Gabriele Wülker, Friedrich Edding et Gerhard Weisser, paru en 1952.

<sup>1457</sup> Trojan, Claire, *L'identité interdite. Les expulsés allemands en RDA (1945-1953)*, op.cit., p. 296-298.

<sup>1458</sup> Jirgl, Reinhard, *Die Diktatur der Oberfläche, Über Traum und Trauma des 20. Jahrhunderts*. In: *Land und Beute*, Carl Hanser, 2008, pp. 33-53.

<sup>1459</sup> *Ibid.* p. 39 : « Alors que dans l'ancienne République fédérale régna pendant des années ce que l'on appelait souvent un "certain silence" – cette forme obsolète du silence eut alors le temps de s'établir (tout au plus fut-il question de la résistance de la bourgeoisie par des militaires de haut-rang) –, la propagande de la RDA se servit quant à elle de la forme répétitive du silence, plus efficace et aujourd'hui habituelle, en revenant sans cesse sur une seule et même vision des faits: la surestimation et la distorsion du rôle de la résistance prolétaire-communiste, tout en commentant de façon relativement neutre le génocide envers les Juifs. » Traduction faite par nos soins.

comprendre lui-même, il stagne entre deux époques et se laisse dériver jusqu'à en tomber malade.

La répétition joue un rôle capital dans la transmission au jeune garçon de l'image de la patrie perdue et de la souffrance des femmes qui l'entourent. Il s'agit d'une transmission de grands-parents, voire arrière-grands-parents à petit-enfant, qui n'inclut pas Anna, soit une transmission de génération 1 à + 3, la génération + 2 en étant exclue. Si Rachele Drezdner nous confirme que c'est souvent le cas, ici, l'exclusion d'Anna est totale et volontaire puisque Komotau et les expulsions n'ont pas de place dans sa mémoire d'adulte, raison pour laquelle elle rejette les souvenirs de sa famille. Nous pourrions dire que contrairement à Reiner, elle ne s'embarrasse pas d'un bagage qui pourtant est le sien, alors que le jeune garçon porte volontairement celui de plusieurs générations. Il baigne dans la patrie dès son arrivée à Birkheim, puisqu'elle a été reconstruite autour de lui à ce moment-là. Sa vie est donc marquée de récits, puis de chants et de fêtes organisées par Hanna pour son anniversaire. Le narrateur revient alors pendant un long chapitre sur les rapports d'Hanna et de sa sœur cadette aux autres, aux « étrangers », c'est-à-dire à ceux qui ne font pas partie des Rosenbach ou qui n'ont pas été expulsés. Dans le chapitre consacré à ses femmes et plus particulièrement à Hanna, nous avons souligné sa fierté et son rejet des autres : par exemple, elle soigne la veuve tout en rejetant ensuite son amitié. Son sacrifice physique et financier lui permet de se sentir supérieure, inaccessible autant pour la veuve que pour le chef de service qui souhaite l'épouser. Elle se complaît dans la solitude qu'elle s'impose, ne voulant trahir ni son défunt mari, ni sa patrie perdue. Ce faisant, Hanna s'enfermait dans une réalité qui n'existe plus. Or, d'après les récits de Reiner, il semblerait qu'une ouverture se soit opérée au cours de ses années à Birkheim. Le quotidien s'est stabilisé et organisé. Peut-on tout de même parler d'intégration ?

« [...] deux fois par an – tant qu'elles travaillèrent toutes=les deux à la Reichsbahn – en un rien, elles devenaient le fameux point de mire de tous leurs collègues. Car on !appréciait beaucoup les fêtes d'anniversaires de Hanna et Maria [...] »<sup>1460</sup> Ces fêtes d'anniversaire sont une source de joie pour les deux femmes, mais aussi d'épuisement, car dans leur souci de perfection, elles les préparent des jours à l'avance et n'hésitent pas à dépenser leurs économies pour obtenir « des produits-de-courbette »<sup>1461</sup>, c'est-à-dire des produits interdits en RDA mais que les deux femmes peuvent trouver grâce à des relations, à l'Ouest par exemple. De fait, la consommation en RDA était très restreinte et les cartes de rationnement perdurèrent

---

<sup>1460</sup> *Les Inachevés*, *op.cit.*, p. 219.

<sup>1461</sup> *Ibid.* p. 219 : « Toutes=deux s'y étaient déjà prises des jours plutôt, avaient cuisiné & fait de la pâtisserie, s'étaient procurées la boisson & de quoi grignoter (des sticks salés, des gâteaux apéritifs, des cacahouètes soufflées) ; souvent de ces *produits-de-courbette* & qu'on obtenait que *par-relation*. »

jusqu'en 1958, alors qu'elles avaient disparu de RFA dès 1950. Il était alors totalement interdit de faire passer des produits de l'Ouest à l'Est. Malgré des menaces drastiques, nombre de citoyens est-allemands faisaient régulièrement passer soit des produits de première nécessité, soit des produits « de luxe », comme c'est le cas pour Hanna et Maria. Si elles n'ont pas fait passer ces produits elles-mêmes, peut-être les ont-elles trouvés au marché noir<sup>1462</sup>. Toujours est-il que la confection des pâtisseries et l'approvisionnement en produit de luxe devenait rapidement une guerre des nerfs qui se terminait souvent par de violentes disputes entre les deux sœurs, et c'est épuisées qu'elles accueillaient leurs invités<sup>1463</sup>. L'arrivée des convives est de nouveau l'occasion d'un affrontement entre les deux mondes : ils arrivent « bien avant la fin du service », « s'engouffrent », sont « bruyants »<sup>1464</sup> et surtout, ils ne sont là que pour une soirée, puisqu'il ne rendront plus visite aux deux femmes avant le prochain anniversaire, voire jamais plus après leur départ à la retraite<sup>1465</sup>. Ces hommes et femmes sont perçus dans les yeux de Reiner comme des gens affamés et irrespectueux des efforts de sa grand-mère et de sa grand-tante : « ( : l'un ou l'autre se dépêchait encore de s'en=fournir peu avant & vite-fait la fourchette de viande embrochée & la cuillère garnie de salade de pommes de terre – des lèvres grasses maculaient en hâte le bord des verres devin&deschnaps) », ou plus loin, lorsque les convives chantent : « parfois encore dans les bouches béantes les reliefs visibles du repas surnageant pareilles à des ordures dans des gros baquets. »<sup>1466</sup> Leur visage ne sont pas décrits, ces invités n'ont pas de nom ; point de dialogues ni de conversations lors de ces fêtes, seulement les chants du seul personnage incarné, « Otti »<sup>1467</sup>, le chef de service qui entame chaque année un tour de chant. Maria mêle alors sa voix à la sienne lorsque vient le tour des « Heimatlieder ». Hanna quant à elle profite

---

<sup>1462</sup> Kaminsky, Annette, « " Dépasser sans rattraper ". L'évolution de la consommation en RFA et RDA. », in : Cahn, Jean-Paul, Pfeil Ulrich, *Allemagne 1945-1961, op.cit.*, pp. 113-131 : « Dans le cas d'introduction de biens ouest-allemands en RDA, elle [la « Loi sur la protection du commerce intérieur » de 1950] ne prévoyait pas de "peines de prison inférieures à trois ans ". Si le délit – qui, dans de nombreux cas, consistait à importer des biens rares sur le marché intérieur destinés aux hôtels ou pensions – avait été commis dans un but lucratif, elle prévoyait même des peines de réclusion d' "au moins cinq ans avec saisie des biens". [ ... ] » En dépit de lourdes peines et des menaces encourues, les citoyens ne craignaient pas de s'exposer aux dangers d'un passage de la frontière de « transports de marchandises illégales », afin d'avoir accès à des produits rares en RDA. Kaminsky revient également sur les rations attribuées par habitants en RDA dans les années 1950, alors que le salaire moyen était de 300 mark : « Une demi-livre de beurre coûtait 30 Mark, un kilo de sucre 35 Mark, un petit pain 80 Pfenninge. Pour une paire de bas, il fallait compter 30 Mark. » Ces données nous donnent une idée du sacrifice financier que représentaient les fêtes d'anniversaire des deux sœurs.

<sup>1463</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 219 : « Ensuite, les disputes lacéraient les heures précédant l'apparition des invités, car aucune des deux ne voulait satisfaire les exigences de l'autre. Lessivées par la cuisine pâtisserie & querelle, complètement exténuées, elles s'affaissaient dans le fauteuil de la salle de séjour juste pour-1-bref-instant. »

<sup>1464</sup> *Ibid.* p. 219.

<sup>1465</sup> *Ibid.* p. 220 : « [...] ils ne reviendraient plus ici avant le prochain anniversaire de Hanna et Maria. Les cercles des fêtes d'anniversaire rétrécirent comme une peau de chagrin après le départ à la retraite de Hanna et plus tard celui de Maria. »

<sup>1466</sup> *Ibid.* p. 220 : de même, en partant, les invités laissent derrière eux « (une lueur trouble detabac&desueur [...] sur les restes refroidis dans les assiettes & sur la nappe.) »

<sup>1467</sup> *Ibid.* p. 220 : « L'homme athlétique, de haute taille, avec des lunettes cerclées d'or & des tempes dégarnies, se cognait la tête contre le mur en pente, faisait vivement 1 pas de côté, réajustait ses bras de chemises & cravate et entamait *le chant* d'une voix claire et aigüe é bien trop forte pour la petite pièce mansardée. »

de cette occasion pour raconter, puis ressasser, la vie à Komotau et non pour la partager avec les convives. D'une part, les invités ne sont pas des réfugiés, d'autre part, année après année, elle raconte les mêmes histoires, provoquant chez eux un « ton artificiel [de] gaîté »<sup>1468</sup>. Ainsi la fête se transforme-t-elle pour Hanna en une commémoration de la patrie perdue, qu'elle effectue seule, au milieu de collègues indifférents et intéressés par un repas gratuit. Puis plus personne ne vint, « la sonnette restaient silencieuse », alors que les deux femmes, apprêtée, attendaient devant la table dressée. Le petit-fils livre alors un portrait pathétique des deux sœurs, qui avaient « revêtu leurs plus beaux habits, après un tour chez le coiffeur dans l'après-midi, [...] ressemblant à de vieilles poupées [...] »<sup>1469</sup>, attendant en silence des visiteurs inexistantes.

Intéressés, les employés de la Reichsbahn le sont également lorsqu'il manque du personnel et que seule Hanna peut les dépanner. En réalité, bien qu'à la retraite, elle travaille « chaque mois, au moment de payer les salaires & les traitements »<sup>1470</sup>, sans recevoir de traitement d'appoint ni même de remerciement, au point que ses collègues décident de ne plus la solliciter lorsqu'elle faillit s'évanouir derrière le guichet<sup>1471</sup>. Le récit de Reiner, tout comme celui d'Anna, révèle au lecteur l'autre part de la personnalité d'Hanna. Cette femme forte, qui maîtrise la reconstruction, tire un trait sur ses émotions et gère la vie de famille d'une main de fer, est en réalité une femme seule à plusieurs égards : elle est tout d'abord physiquement seule lorsqu'elle se rend à Magdebourg pour y travailler par exemple, ensuite, elle est seule dans son désir de retourner à Komotau et enfin elle est seule au milieu de ses invités qui ne l'écoutent pas. Sa solitude résulte de son entêtement acharné à prouver qu'elle a des valeurs et qu'elle est supérieure aux autres. Toutefois, ses efforts, comme les repas d'anniversaire, ne parviennent pas à l'intégrer au cercle de ses collègues qui ne voient en elle qu'une vieille femme radotant des histoires sur une ville qu'ils ne connaissent probablement pas. Ainsi, son besoin de prouver sa supériorité, qui passe aussi par l'achat de denrées rares en RDA, se retourne contre elle et éveille soit avidité – les bouches remplies des convives – soit intérêt teinté de mauvaise foi – cette femme n'a rien, nous lui rendons service en lui demandant de l'aide. Le récit de Reiner permet d'approfondir la personnalité de personnage et de mettre en lumière sa dualité : forte mais faible, déterminée puis exploitée, active puis immobile. C'est

---

<sup>1468</sup> *Ibid.* p. 219.

<sup>1469</sup> *Ibid.* p. 221-222.

<sup>1470</sup> *Ibid.* p. 221.

<sup>1471</sup> *Ibid.* p. 221 : ses collègues pensent : « *la pauvre vieille n'a de toute façon Rien à faire & elle est contente de se retrouver-parmi-les-gens* » et ne préfèrent pas la recontacter lorsque sa santé se dégrade : « On craignit des embêtements lorsqu'elle perdit une fois connaissance derrière le guichet, à la fin d'une journée de paie, après le départ du chef de caisse ; On s'abstint désormais de lui demander de l'aide..... »

lorsqu'elle n'effectue plus de remplacement à la Reichsbahn que sa vie s'arrête : « [...] *je ne suis vraiment plus bonne à-Rien autant descendre tout de suite au tombeau.* »<sup>1472</sup>

Ce petit-fils donne également une voix, voire une vie, à Maria. Cette femme innocente et muette n'a pris aucune décision au cours des deux premiers chapitres, elle s'est sans cesse soumise aux ordres de sa mère ou de sa sœur. Dans le troisième et dernier chapitre, son petit-neveu éclaire de son récit une existence que le lecteur pensait éteinte.

C'est tout d'abord elle qui est en charge du déménagement. Même si cette tentative est un échec, notons que les rôles semblent s'être inversés, car Hanna laisse la place à sa cadette. Puis, cette inversion des rôles se confirme lorsque les deux femmes emménagent dans leur nouveau logement. Maria s'occupe alors de « faire les courses, la cuisine, la lessive, se-rendre-auprès-des-Autorités, le dimanche au cimetière sur la tombe de Maman. »<sup>1473</sup> alors qu'Hanna ne bouge plus, restant assise dans son fauteuil<sup>1474</sup>. L'action de « se-rendre-auprès-des- Autorités » était auparavant réservée à Hanna ; le lecteur se rappelle de ses longs trajets en train, de son attente interminable dans les couloirs du service du personnel et de son éternel tailleur gris, au moment même où Maria était pétrifiée devant un soldat russe. Avec l'âge, Hanna a perdu l'usage du mouvement et son handicap libère Maria, qui peut enfin agir à sa guise. Elle profite de cette liberté pour effectuer un voyage à Komotau, dont elle revient silencieuse. Un silence qui cache sa déception, puisque de fait, Komotau n'existe plus, mais est redevenue la ville tchèque de Chomutov. Les souvenirs idéalisés et fantasmés pendant tant d'années n'ont pas trouvé réalité lors de ce voyage. Cette déception éloigne les deux femmes encore plus de la patrie et marque un tournant dans leur façon d'appréhender leur vie en Allemagne, puisqu'elles renoncent à entretenir le souvenir de cette vie d'avant. « *Le=Pays* » devient la « *Vieille Patrie* »<sup>1475</sup>, annonçant qu'elles ont à présent trouvé une nouvelle patrie, qui pourtant, d'après les souvenirs de Reiner, ne les a pas accueillies à bras ouverts.

Maria s'aventure également parfois à l'Ouest, où vit une cousine elle aussi expulsée, qui s'est reconstruite en zone américaine. Hanna ne fait le voyage que deux fois, alors que Maria s'y rend plus souvent. Lorsque le mur est érigé, l'aînée en profite pour s'y soustraire alors que la cadette voyage avec plaisir, prenant soin d'elle, sous les yeux de Reiner qui a alors cinq

---

<sup>1472</sup> *Ibid.* p. 221.

<sup>1473</sup> *Ibid.* p. 232.

<sup>1474</sup> *Ibid.* p. 232 : « Hanna=quant-à-elle parut *définitivement=être-arrivée-à-destination* le jour-du-déménagement. : elle ne quitta effectivement plus le logement. 2 pièces, cuisine, salle de bain – le fauteuil d'Hanna dans la petite salle de séjour, 1 table, 1 coup d'œil à l'extérieur, par la porte du balcon, par-dessus une cour, vers une pelouse qui s'étend à perte de vue, où du linge claque au vent [...] »

<sup>1475</sup> *Ibid.* p. 222 : « Elles évoquaient de moins en moins souvent la *Vieille Patrie* ( c'est ainsi qu'elles désignaient Komotau depuis) ; dans l'intervalle, celle-ci avait glissé chez les deux femmes vers une inaccessibilité dépourvue de nostalgie, d'autant plus éloignée depuis ce jour où Maria Y avait fait un voyage en compagnie d'une autre expulsée de-Là-bas, déportée elle-aussi à Schieben (avec sagesse é ne pressant rien de bon, Hanna avait refusé de les accompagner). Maria é la connaissance de-Là-bas étaient..... rentrées horrifiées é déçues, bien avant la date initialement prévue. (À son retour, Maria ne lâcha que quelques bribes sur Ce qu'elle avait vu). »

ans<sup>1476</sup>. Le jeune garçon voit dans ces deux existences antagonistes deux façons différentes de surmonter le traumatisme des expulsions mais il observe toujours le même silence : celui de Maria sur son voyage à Komotau, celui des invités qui n'écoutent pas les histoires d'Hanna, celui de sa mère qui n'en parle tout simplement pas. De même, Hanna raconte toujours les mêmes histoires, de son point de vue sublimé par le manque. Ainsi l'adulte qu'il est devenu parle-t-il à leur place, lui qui les a observées, pour ne pas dire analysées, durant toute son enfance. Il endosse ici une fonction excavatrice, c'est-à-dire qu'il est allé chercher le trauma chez ses femmes et se raconte leur existence autour de cet événement fondateur de leur identité d'après 1945. Une recherche quasi archéologique qui l'empêche de voir les lumières du présent. Toute son existence est rattachée aux souvenirs d'Hanna ou de Maria, c'est la raison pour laquelle il passe à côté de la sienne. Sa vie se délite, jusqu'à ce que son corps-même en souffre.

Au travers de cette recherche, il y a une femme qu'il souhaite comprendre car il ne la connaît pas : sa mère Anna. En effet, après le récit sans émotion de sa naissance, Reiner a été placé en crèche avant de vivre avec Hanna, Maria et Johanna. Puis, après avoir terminé ses études, Anna se marie avec Günter, au grand désespoir de sa mère. Les deux femmes ne communiquent plus de vive voix : Anna envoie une carte postale pour annoncer ses fiançailles<sup>1477</sup>, à laquelle Hanna répond par une lettre, laissant exploser sa colère. Cette carte, Reiner n'en connaît pas le contenu exact, et personne ne lui explique les changements que cette union pourrait impliquer dans sa vie de jeune adolescent<sup>1478</sup>. Car il va devoir quitter le foyer de Birkheim pour rejoindre sa mère à Berlin, qui vit déjà avec son nouveau mari. Günter souhaite dans un premier temps adopter Reiner et en retour, ce dernier doit l'appeler « Papa ». À douze ans, le narrateur se rend bien compte de la mascarade qui ne vise en fait qu'à sauver les apparences. « – UNE FAMILLE COMME IL FAUT devait laver la tâche d'un plaisir jadis illégal et faire une croix sur la divulgation que cet homme (que je devais appeler Papa) n'était pas le père biologique. »<sup>1479</sup> raconte-t-il. Ainsi Erich, de toute façon anonyme aux yeux de son fils, disparaît-il pour de bon et Anna, en réapparaissant dans la vie de son fils, ne fait que s'en éloigner. Il n'y a entre ces êtres aucune relation d'appartenance : Anna est « la mère », et non

---

<sup>1476</sup> *Ibid.* p. 224 : « Hanna resta donc chez elle. Alors que Maria se déplaçait à l'Ouest une fois par an (se=mettant toujours un chouïa : Tosca Atrix 47 11 – les arômes de la tante délayés dans l'air, tissés dans les mailles de ses blouses châles foulards en soie & chapeau que, moi=le gamin de 5 ans, j'essayais devant le miroir dans l'entrée). »

<sup>1477</sup> *Ibid.* p. 183 : « Puis, à l'âge de 12 ans, je partis pour la 1<sup>ère</sup> fois en vacances avec la mère & son mari Günter. Ils s'étaient connus à Berlin pendant les études et mariés quelques mois auparavant. Hanna l'avait évidemment vu venir, dès la 1<sup>ère</sup> carte envoyée par sa fille, qui terminait par ce post-scriptum : – me suis fiancée, mais nous ne devons pas nous marier – néanmoins elle avait gardé le silence et attendu la-suite. »

<sup>1478</sup> *Ibid.* p. 183 : « (On se garda..... de me dire dans le détail la signification des mots brefs qu'Anna avait écrits ainsi que leurs conséquences.) »

<sup>1479</sup> *Ibid.* p. 183.

« ma mère », c'est-à-dire une génitrice, une femme qui lui a donné la vie par hasard, sans pour autant faire partie de son existence. Hanna s'insurge contre cette union, non seulement parce qu'elle fera perdre à Reiner le patronyme familial, dernier arrimage à Komotau, mais aussi parce qu'elle ne voit en cet homme qu'un profiteur qui ne souhaite se marier uniquement pour vivre à Berlin. D'autre part, Günter Nosse – soit G. Nosse, soit « Genosse », à savoir camarade dans le langage du parti – adhère de façon inconditionnelle aux idées extrêmes du SED. Cet extrémisme dans l'engagement politique fait peur à Hanna, qui y voit une réminiscence des extrêmes de la Seconde Guerre mondiale<sup>1480</sup>, ayant conduit à son expulsion. C'est donc avec fermeté qu'elle interdit à Anna se s'unir à cet homme, qui ne doit en aucun cas adopter Reiner : « *Ça finira mal pour toi et pour ce pingouin dont je ne veux même plus prononcer le nom. Un jour tu te souviendras de mes paroles ! J'espère seulement qu'il ne sera pas trop tard ni pour toi ni pour ton enfant. Mais je sais qu'il est vain aujourd'hui de chercher à te persuader, car tu ne m'écoutes plus depuis longtemps* – »<sup>1481</sup> De fait, si Anna a suivi sa mère à Birkheim, elle s'en est ensuite éloignée le plus possible et n'a jamais cherché ses conseils. Il n'est donc pas étonnant pour le lecteur que la jeune femme persévère en épousant Günter. Toutefois, grâce à Reiner, une fêlure se fait jour dans la personnalité d'Anna. Le fils poursuit son travail de fouille à travers le passé et va jusqu'à rechercher cette lettre dans la poubelle. Anna, assise à la table de la cuisine, ne le voit pas alors que lui l'observe : « Je voyais alors pour la première fois Anna, ma mère, verser des larmes –. »<sup>1482</sup> Ici, Anna redevient « sa » mère pour un court instant, comme si cette souffrance inattendue les rapprochait sans le savoir. Toutefois le silence est toujours là, qui entoure le jeune garçon, puisque non seulement Hanna et Maria lui taisent les enjeux d'un tel mariage, mais Anna de son côté ne l'informe pas du contenu de cette lettre<sup>1483</sup>. Cette correspondance, qui illustre le mode de communication non verbale entre les femmes de la famille<sup>1484</sup>, scelle une séparation entre Anna, son mari et Berlin d'un côté et Hanna, Maria et Birkheim de l'autre. Le jeune

<sup>1480</sup> *Ibid.* p. 184 : « Car ce Günter était, comme le faisait remarquer Hanna tout bas, un de ces mille-pourcent.... qui préféraient retenir leur respiration quand le vent soufflait de l'Ouest, car ce vent vient de l'ENNEMI DE CLASSE – . » Hanna avait déjà imputé son expulsion à la politique nationale-socialiste lors de sa rencontre avec la directrice du lycée de Birkheim, p. 134 : « [...] je crois que pour la 1<sup>ère</sup> fois dans sa vie ma mère avait reconnu l'ennemi : avait trouvé en cette vieille nazille la coupable pour tout, en particulier pour l'expulsion de *son-Pays*. Et depuis ma mère était entrée en guerre. », puis elle avait interdit à Reiner de participer au rassemblement des Jeunes Pionniers : « (Des années=plus tôt, avec la même détermination, elle m'avait interdit de fréquenter les groupes de Jeunes Pionniers dans l'organisation militaire soviétique à Birkheim : – Tu n'y mettras pas les pieds.) »

<sup>1481</sup> *Ibid.* p. 185.

<sup>1482</sup> *Ibid.* p. 185 : « Immobile, elle était assise sur l'escabeau sous la lumière froide de la cuisine, les feuilles du papier à lettres sur ses genoux, elles glissèrent par terre. Elle se baissa vivement, les ramassa, comme si elle craignait de voir les mots s'incruster de manière indélébile sur le linoléum. Puis elle froissa la lettre, la jeta à la poubelle et n'en souffla mot à son mari. (En cachette, j'avais retiré les feuillets des ordures et les avait conservés.) »

<sup>1483</sup> *Ibid.* p. 185 : « Jamais la mère ne me parla de cette lettre. »

<sup>1484</sup> Rappelons-nous les soupirs poussés par Hanna et sa fille lors de leurs retrouvailles, ou encore des disputes muettes entre les deux sœurs Rosenbach.

garçon n'a de cesse de faire les allers-retours, seul<sup>1485</sup>, jusqu'à ce que Günter et Anna divorcent, provoquant le retour d'Hanna dans la vie de sa fille. Pour Reiner, témoin de cette union chaotique, Anna n'avait persévéré dans sa relation avec Günter uniquement s'opposer une fois de plus à sa mère. Elle qui avait tout fait pour s'éloigner d'un potentiel retour vers la patrie perdue ne sait plus contre quoi se battre lorsque sa mère décide de reconstruire la patrie à Birkheim, faisant une croix sur Komotau. Reiner explique alors à son épouse : « [...] plus Hanna & Maria acceptèrent de devoir vivre *leur vie* à Birkheim é que le rêve *de retourner un jour au-Pays* s'amenuisait, et plus Anna, ma mère, tomba sous la dépendance de cet homme. »<sup>1486</sup> Ainsi Anna n'est-elle pas une femme indépendante et libre, comme pouvait le croire le lecteur au fil des deux premiers chapitres, mais elle est atrocement emprisonnée dans les désirs de sa mère. Elle les connaît par cœur et fait tout pour les contrecarrer et donner ainsi un sens à sa vie. Elle ne vit donc pas pour elle, mais paradoxalement pour sa mère. En effet, afin de lui prouver son autosuffisance de manière exagérée, elle prend systématiquement le contre-pied d'Hanna, ce qui ne veut pas dire qu'elle suit son propre chemin. Les opportunités qui se sont offertes à elle ont été les bienvenues, mais elles ne correspondaient pas aux souhaits profonds d'Anna, seulement à son besoin de contredire. Les deux femmes sont ainsi plus liées que ne le pensait le lecteur. Lorsqu'Hanna disparaît, l'absence sera si violente pour sa fille qu'elle perdra pied et sombrera peu à peu dans la folie, jusqu'à ne plus exister.

Pour Reiner, malgré le rejet de sa mère envers tout ce qui pouvait représenter la patrie, un « trait slave » s'est marqué en elle, insidieusement, lorsqu'il s'agit de son rapport avec l'autorité : « soumise jusqu'à l'abandon de soi, é: rebelle ; obéissante quelque que soit l'Autorité aussi longtemps que cette autorité détient le pouvoir, é: cruelle et sans pitié quand celle-ci le perd :? un trait slave venu de son enfance, serti dans le caractère cyrillique –. »<sup>1487</sup> Plusieurs choses découlent de cette conclusion. Ici, le fils relie tout d'abord la fille à la mère. Lorsqu'Anna raconte son enfance à Erich, une maxime vient caractériser l'attitude de sa mère envers un père adultère et mauvais : « La femme doit servir son mari. »<sup>1488</sup> De plus, Hanna voue un tel culte à la fidélité qu'elle ne s'autorise plus à vivre une histoire d'amour ni même d'amitié après la mort de son mari. Enfin, elle estime que l'Autorité incarnée par Hitler, même disparue, doit toujours prévaloir sous forme individuelle<sup>1489</sup>. Anna, de son côté, se soumet totalement à toute forme d'autorité masculine, sans la remettre en question. Puis, elle

---

<sup>1485</sup> *Ibid.* p. 186 : « Car dans les 5 années qui restèrent à courir pour cette union, je fis seul le voyage pour me rendre à Birkheim chez Hanna & Maria durant les vacances scolaires d'été (parfois aussi pour Noël). »

<sup>1486</sup> *Ibid.* p. 187.

<sup>1487</sup> *Ibid.* p. 188.

<sup>1488</sup> *Ibid.* p. 73.

<sup>1489</sup> *Ibid.* p. 15 : « Dès que l'Autorité disparaît, aimait à se dire Hanna, je dois moi-même & au moins pour-moi=seule préserver les valeurs de l'Autorité. »

essaye de former avec Günter une famille « comme il faut »<sup>1490</sup> en se soumettant à ses idéologies ou en l'intégrant de façon exagérée dans l'éducation de Reiner. « Aussi longtemps que tu ne te plieras pas à notre volonté, nous serons Deux contre 1 contre !toi ici=sous ce toit. »<sup>1491</sup> lui assène-t-elle lors d'une dispute. Un « deux contre un » qui ressemble à l'union de ses propres parents lorsque son père l'enferma dans un sac en toile de jute<sup>1492</sup>. Enfin, Anna ne s'occupe pas de son fils, mais à la différence d'Hanna (qui met tout en œuvre pour la réussite de sa fille même si ses raisons sont en réalité bien plus personnelles qu'altruistes), elle ne noue pas avec lui de relation particulière, comme si ces deux êtres vivaient côte à côte, sans se voir ni se parler. Cette constatation de Reiner fait également écho à la « capitulation » des Tchèques dans le roman *L'Heure étoilée du meurtrier*. En effet, le jeune Morava, à l'aune de la libération, constate non seulement que la résistance existe bel et bien mais aussi que les collaborateurs se hâtent de changer de camp afin de se réhabiliter aux yeux d'une nouvelle autorité, à laquelle ils se soumettront avec plus d'obéissance encore<sup>1493</sup>. Ce court passage revient de façon implicite sur la Seconde Guerre mondiale et l'occupation de l'actuelle République Tchèque. Le narrateur, une fois de plus, nous donne à repenser l'implication de la famille Rosenbach au sein du régime national-socialiste, sans toutefois livrer la réponse à notre questionnement<sup>1494</sup>. Nous ne saurons jamais si les Rosenbach ont été membres actifs du parti, s'ils ont été enthousiasmés par le retour de leur territoire au sein du Reich, à l'image de Buback<sup>1495</sup>, qui renie ensuite la politique nazie. Dans ce roman, rien n'est acquis et les personnages font plus qu'évoluer au fil du récit, ils se dédoublent sous le regard du dernier-né. Le lecteur doit accepter de ne pas savoir, tout comme il doit accepter de participer au récit. Sans recherche de sa part, il ne pourra en effet comprendre l'imbroglio identitaire dans lequel se trouve le jeune Reiner. De même, le contexte historique des expulsions n'est jamais complètement expliqué. Le lecteur doit se transformer lui-même en chercheur pour connaître les enjeux de l'expulsion des Allemands dits de l'Est à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

---

<sup>1490</sup> *Ibid.* p. 188 : « Tant que la FAMILLE-COMME-IL-FAUT eut une existence, Anna voulut aussi être le porte-voix&laservante de son mari pour-tout&sans-exception. »

<sup>1491</sup> *Ibid.* p. 188.

<sup>1492</sup> *Ibid.* p. 75, voir p. 288 du présent travail.

<sup>1493</sup> *HM, op. cit.*, p. 351 : « Prague s'efforçait d'effacer les traces de sa culpabilité. Comme si l'on pouvait éliminer de cette manière ou du moins recouvrir du manteau de l'oubli les six années de lâche résignation, qui s'était trop souvent métamorphosée en une collaboration empressée. » Voir p. 112 du présent travail.

<sup>1494</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 99 : avant de s'écrouler en proie à la fièvre, Hanna « se redress[e] comme à l'heure de la victoire, 1 bras bien tendu [...] ». La veuve esquisse le même geste, p. 188 : « La veuve avait bondi du tabouret, un bras tendu et au bout l'index décoché comme une flèche en direction d'Hanna [...] » Cette allusion, en plus de sa fidélité posthume au Führer, peut nous laisser croire qu'Hanna avait salué avec ferveur l'annexion des Sudètes au Reich. Son implication au sein du parti reste en suspens.

<sup>1495</sup> *HM, op.cit.*, p. 107 : « Erwin fut profondément heureux de voir sa Bohême revenir dans le giron du Reich. Il vécut une nuit aux flambeaux enivrante dans Karlsbad libéré. Ému, il sentit les larmes lui monter aux yeux lorsque le drapeau de la nouvelle Allemagne flotta au-dessus de Prague, sa ville natale. » Voir p. 163 du présent travail.

En venant remettre toutes nos certitudes en cause (Hanna est une femme forte et indépendante dans la première partie du récit, puis une femme soumise et faible dans la dernière, par exemple), le personnage de Reiner donne une nouvelle épaisseur au roman, nous pourrions même dire qu'il vient écrire une seconde histoire de la reconstruction en plus de son histoire personnelle, qui est véritablement imbriquée à l'histoire de sa famille. La narration elle-même passe d'une époque à une autre – Reiner revient au présent puis retourne dans le passé pour mieux se raconter à son épouse – puis la personnalité même de l'héritier effectue sans cesse des va-et-vient entre hier et aujourd'hui, entre ce qu'il aurait aimé être – la pierre – et ce qu'il est vraiment – un homme malade, en échec.

Car si Anna est malgré elle inexorablement liée à Hanna, Reiner est quant à lui emprisonné dans ce huis-clos entre femmes, qu'il cherche vainement à démêler. Son départ de Birkheim le blesse, nous pourrions dire qu'il le vit comme une dépossession de la part d'Hanna et Maria, qui lui prennent ce qu'il a « de plus précieux : Birkheim= !mon-chez-moi. »<sup>1496</sup> Ce déménagement éveille en lui la même nostalgie que celle que nourrissait Hanna envers Komotau et fait de lui un être « grincheusement-sentimental », ayant grandi trop vite et affichant un ton « précocement impertinent »<sup>1497</sup>. Reiner est nourri de toutes ces absences : absence de communication, absence de père, absence d'attache géographique, à l'image de sa grand-mère qui se reconstruit dans le fantasme d'une patrie disparue. De plus, selon le schéma de sa mère, il s'oppose à toute autorité parentale et fait de cette opposition sa façon d'être au monde : « l'olibrius en train de grandir, opposant insolemment=sottement au mondentier son obstination boutonneuse [...] ». <sup>1498</sup> Ce qui le différencie de ces femmes, en dehors de son acharnement à les comprendre, c'est son besoin inextinguible de raconter. Nous savons qu'il écrit une longue lettre à son épouse. Dans cette lettre, il revient sur des soirées, ou des dîners au cours desquelles sa parole prit le dessus, car Reiner ne communique pas vraiment, mais il raconte sans cesse. Son épouse ne répond pas et semble dans un premier temps privée de l'usage de la parole, si bien que Reiner lui-même se considère comme « un moulin à parole de la peur »<sup>1499</sup>.

---

<sup>1496</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 209.

<sup>1497</sup> *Ibid.* p. 239.

<sup>1498</sup> *Ibid.* p. 239.

<sup>1499</sup> *Ibid.* p. 171 : à plusieurs reprises Reiner revient sur le silence de sa femme et sur son obstination à raconter : « Et n'ayant que nos voix pour Nos-propres-histoires et, hormis la chair & le désir de nos corps, peu d'autres richesses non consommables à offrir dans l'échange de l'un=à=l'autre, je m'étais mis à raconter. Une accumulation de vie, ouverte par des mots – –, ou encore p. 176 : « Oublié=enmoi-même dans mes propos, je fixais l coin retourné de la nappe [...]. Et continuais de parler encore et encore – le moulin à paroles de la peur –, ton silence m'apparaissait comme le convi=vialité dont j'avais perdu l'habitude depuis des lustres. (Je n'aperçus pas alors Ton bâillement en cachette – ignorai les signaux que tu émettais quand tes jambes virent plusieurs fois frôler les miennes comme par hasard, quand tu bus quelques gorgées à mon verre car la dernière bouteille de vin était presque vide. Mes histoires, ou plutôt ma façon de les relater, Te paraissaient autant comiques que niaises sauf que l'intonation était trop grave. »

Cette femme à qui il adresse son ultime lettre est le « Tu » qui l'accompagnera tout au long de son récit, une femme qui tente de lui donner une existence propre. Alors qu'il est hospitalisé, elle lui apparaît en rêve telle « une lumière vivante, jaillissante du-Dehors »<sup>1500</sup>, opposée à son monde intérieur sombre. Lui-même ne fait plus partie du dehors, car il est enfermé dans cet hôpital, sans volonté, sans pouvoir contrôler quoi que ce soit de son existence ou de sa maladie, qu'il considère comme « une catastrophe technique à l'intérieur du corps »<sup>1501</sup>. Il n'habite déjà plus son corps, qu'il sait voué à la destruction, tel un corps-machine. Son rêve le mène à travers la librairie qu'il a ouverte avec sa femme. Cette librairie est un rêve d'enfant qu'il réalise tardivement après avoir abandonné sa carrière de dentiste. Ce n'est qu'après l'ouverture qu'il se rend compte qu'il est piégé dans une autre réalité. La niche qu'il s'était constituée pour supporter son quotidien est devenue réalité ; il ne sait plus où fuir. Ce rêve, confronté à la réalité, perd de sa valeur à ses yeux et se résume à « agir, ranger, trouver des clients, vendre »<sup>1502</sup>. Non seulement il ne peut pas vendre les œuvres qu'il souhaite, car elles ne rapportent pas d'argent, mais en plus, il doit s'impliquer concrètement, pour ne pas dire tribalement, dans son fonctionnement. Or, Reiner reste dans un coin de sa boutique, tout comme l'enfant qu'il était restait dans un coin du bureau d'Hanna à dessiner sur de vieux formulaires. Le temps a passé, les figures féminines ont changé, mais Reiner reste physiquement et même psychiquement toujours à la même place car il octroie à son épouse le rôle qui incombait à sa grand-mère : « [...] je sais que malgré la hâte, tu veilles sur moi du coin de l'œil. » lui écrit-il<sup>1503</sup>. Cette bienveillance féminine constante apaise le jeune homme et le conforte dans son inactivité, alors qu'autour de lui s'activent vendeuse et épouse<sup>1504</sup>. Il prolonge ainsi l'opposition homme /femme observée lors du chapitre consacré à Hanna. Reiner est incapable d'engagement, aussi bien dans sa vie professionnelle que personnelle. Un avertissement vient clore son rêve : « !TU N'AS ENCORE RIEN DONNÉ DE TA CHAIR »<sup>1505</sup>. En effet, Reiner n'est pas devenu père, tout comme il n'a jamais eu de père. Erich a disparu et le mariage de sa mère avec Günter s'est terminé par un désastre. Cette phrase, en lettres majuscules, semble être un reproche, peut-être un non-dit de la part de son épouse, qui attend de lui un acte d'engagement, car elle est prononcée par une voix

---

<sup>1500</sup> *Ibid.* p. 160.

<sup>1501</sup> *Ibid.* p. 160 : « LE CANCER est une catastrophe technique à l'intérieur du corps – le bâtiment détruit livrera des morts é des disparus : *les introuvables*, comme dans le naufrage d'un navire ou le crash d'un avion. »

<sup>1502</sup> *Ibid.* p. 162.

<sup>1503</sup> *Ibid.* p. 164.

<sup>1504</sup> *Ibid.* p. 160 : « [...] j'étais assis dans notre petite librairie, Senefeldstrasse, comme il y a des semaines, dans l'1 des angles entre les rayons sous l'éclairage brun et jaune, entouré par l'odeur des livres, à lire é à rester silencieux. L'heure n'était pas encore arrivée où tu viendrais à la boutique comme tous les soirs après ton travail au cabinet dentaire, pour donner un coup de main jusqu'à la fermeture de la librairie après le départ de la vendeuse. »

<sup>1505</sup> *Ibid.* p. 164.

« profondément=indignée »<sup>1506</sup> et précède une rapide prise de conscience de Reiner : « Le coup avait porté comme la pierre. »<sup>1507</sup> Il n'est alors plus la pierre qui vient frapper, mais la victime de cette pierre, qui l'atteint dans son sommeil pour le mettre face à son échec : son rêve de librairie ne connaît qu'un simulacre d'existence, car au lieu de s'être réalisé, il s'est « mué en rouille dévorante »<sup>1508</sup>. Son immobilisme a laissé sa librairie prendre une autre direction que celle qu'il voulait initialement lui donner et une fois de plus, son quotidien s'est figé dans une existence qu'il ne reconnaît pas comme étant la sienne. L'ouverture de sa boutique est faite par des bras anonymes, qui transportent des « cargaisons de cartons remplis de livres »<sup>1509</sup>, sous le regard de son épouse, qui l'observe une fois de plus « du coin de l'œil »<sup>1510</sup>. Lui est pétrifié et se décrit comme un « apprenti-sorcier [ayant] oublié la formule magique »<sup>1511</sup>. Le lecteur l'imagine alors aisément debout, hébété au milieu des piles de cartons, immobile, et de l'autre côté de la pile, son épouse, qui malgré son métier d'assistante dentaire le soutient, matin et soir, dans son entreprise. Elle l'enjoint alors régulièrement à l'action, comme ici : « [...] *tu as ce que !tu voulais. Aie maintenant !de la volonté, !ressais-toi & donne-toi !du mal.* – »<sup>1512</sup> Pourtant, rien n'empêche cet homme d'ouvrir la librairie dont il rêve, à savoir une librairie alternative, qui proposerait des œuvres de qualité et non de consommation<sup>1513</sup>. Nous sommes en effet après le Tournant, soit après la chute du Mur et la censure n'a plus lieu dans la vie culturelle allemande. Le lecteur ne prend pas immédiatement conscience de cette information, qui vient le surprendre après la description de l'ouverture du magasin. Il pense alors que Reiner fait face à des difficultés car il souhaite proposer aux lecteurs des livres interdits pour l'époque. La narration confuse de cette troisième partie, faite d'allers-retours à la fois dans le passé des Rosenbach, dans celui de Reiner et dans celui de l'histoire récente de l'Allemagne, enferme le lecteur dans un brouillard épais qui l'empêche de suivre le fil du temps et l'induit systématiquement en erreur avant de lui révéler la vérité. Il pense par exemple que l'action a lieu avant 1989, puis, en une ligne, le narrateur vient déconstruire le temps (« Après le Tournant, abandonnant le dégoûtant métier de dentiste, je

---

<sup>1506</sup> *Ibid.* p. 164.

<sup>1507</sup> *Ibid.* p. 164.

<sup>1508</sup> *Ibid.* p. 164 : « Mon rêve comme réalité..... s'est mué en rouille dévorante pour le masque de la TRANQUILITÉ DE FER. »

<sup>1509</sup> *Ibid.* pp. 164-165 : « Dans les jours précédant l'ouverture, des cargaisons de cartons remplis de livres, inlassablement trébuchées à l'intérieur de la librairie par des livreurs, entassés les uns sur les autres pour former des parallélépipèdes de moellons bruns évoluant en labyrinthe, la lumière paraissait faiblir de plus en plus & les pièces rétrécir dans l'atmosphère gorgée de l'odeur du carton – [...] »

<sup>1510</sup> *Ibid.* p. 165.

<sup>1511</sup> *Ibid.* p. 165.

<sup>1512</sup> *Ibid.* p. 165.

<sup>1513</sup> *Ibid.* p. 165 : « Monrêve : je recherchais le-lecteur pour ces livres qu'on lui refusait jusque-là, parce que ces livres – lils sont le !véritable *mainstream* – ne se distinguent que par leur non-participation au gribouillis saponifié par lefric&lesmédiás. »

m'étais brutalement installé dans le rêve que je nourrissais depuis longtemps [...] »<sup>1514</sup>). Ainsi la seule difficulté qui empêche Reiner de se réaliser est lui-même.

La vie de Reiner tourne autour deux pôles : les adieux et le devoir<sup>1515</sup>. Il fuit le devoir par tous les moyens et passe son temps à faire ses adieux, à Birkheim, à son enfance, à Johanna, puis à Hanna et Maria, à son cabinet dentaire et à la fin du récit, à son épouse et à sa vie. Prendre en main cette librairie fait partie de son devoir d'homme responsable. Le devoir toutefois est constitué des mêmes choses auxquelles il lui faut faire ses adieux : il a pour devoir de rendre visite à sa grand-mère et à sa grand-tante, tout comme il a pour devoir de travailler au cabinet dentaire, afin de gagner sa vie. De même, il doit comprendre son passé et celui de sa famille pour espérer pouvoir lui dire adieu. Il est attiré par des choses qu'il repousse ensuite et effectue un mouvement incessant entre ces deux pôles qui caractérisent son existence. Cette dernière n'est pas linéaire ou constructive. Elle n'a de cesse de regarder en arrière pour mieux détruire. Au nom du malheur qui a un jour frappé les siens, Reiner ne s'autorise pas à s'établir dans la vie. Son parcours est entrecoupé d'échecs et de nouveaux départs, comme s'il cherchait à transposer la fuite et la reconstruction des Rosenbach dans les années 2000. Il quitte par exemple l'appartement d'Anna le plus tôt possible pour vivre seul dans un taudis, seul refuge lui étant accessible, « près d'un carrefour atrocement=bruyant, 1 peu de calme la nuit juste entre 2 et 4 heures [...] »<sup>1516</sup> ; puis il ferme son cabinet dentaire pour ouvrir une librairie, non pas pour réaliser mais pour gâcher son rêve ; enfin, il trompe son épouse avec une écrivaine. Cette mise en danger perpétuelle, accompagnée de ces retours dans le temps, n'ancrent le personnage ni dans le présent ni dans l'avenir mais en font un être vide, hybride, entre les femmes qu'il représente et l'homme qu'il ne peut être. Ainsi les événements les plus anodins prennent-ils la teinte du passé dans ses yeux. En 1985, lorsqu'il rencontre sa future épouse, les jeunes gens s'attardent dans un café puis dans la rue. Reiner observe les lieux et les compare à « un baraquement de malades – ou de prisonniers »<sup>1517</sup>. Puis, son obsession se mêle à l'intime : la première nuit de Reiner chez son épouse ramène à lui une réflexion autour de la phrase « *La femme !doit servir Son mari.* »<sup>1518</sup> et met en lumière la façon dont Reiner s'est purgé de son propre désir. Les récits des femmes qui l'ont entouré dans sa prime jeunesse ont également marqué son rapport à la féminité et aux relations

---

<sup>1514</sup> *Ibid.* p. 166.

<sup>1515</sup> *Ibid.* p. 159 : ce troisième chapitre commence par le court texte suivant : « LES ADIEUX & LE-DEVOIR – , ET PRIS EN ÉTAU ENTRE EUX PAR LA PEUR É L'AVIDITÉ, POUSSÉ PLUS EN AVANT À TRAVERS LE COURS D'1 VIE : ?MOI..... ET ÇA AVAIT DÉMARRÉ AVEC LE BATTEMENT CARDIAQUE DE L'EXISTENCE – A'DIEU-DE'VOIR -, - A'DIEU-DE'VOIR –, - A'DIEU-DE'VOIR-, »

<sup>1516</sup> *Ibid.* p. 242.

<sup>1517</sup> *Ibid.* p. 169 : « Ensuite à nouveau dehors dans la rue devant la porte de la taverne comme un baraquement de malades – ou de prisonniers, auquel on aurait ordonné de se tenir à l'ombre. »

<sup>1518</sup> *Ibid.* p. 170.

sexuelles. Pour lui, elles signifient quelque chose de « détestable & obligatoire » pour la femme et une « raison de plus de se sentir coupable » pour l'homme<sup>1519</sup>. Ainsi ne souhaite-t-il pas vivre et faire vivre cette expérience pour ne pas heurter les femmes qu'il rencontre et dit baisser « [s]es regards et [s]on désir devant les filles et les femmes qui [lui] plaisent » jusqu'à ce qu'il ne désire plus « Rien »<sup>1520</sup>. Il se vide ainsi volontairement de son désir, devenant pour un temps un être asexué (comme l'ont été Hanna, Johanna et Maria un temps sous les toits), ni homme ni femme, heureux de son inexistence. Par deux fois encore, Reiner sera confronté à la nudité des femmes. Après une lecture dans sa librairie, il accompagne une auteure dans un bar puis la retrouve le soir suivant. Après une prolepse chère au narrateur, un « Plus tard » qui signifie l'acte sexuel entre les deux protagonistes, Reiner décrit le corps de cette femme comme « un morceaux de bois maigrichon brûlé par le soleil, les yeux sombres, immenses comme la lettre O, é les mèches de ses cheveux foncés glissant entre [s]es doigts comme de petits serpents. »<sup>1521</sup> Cette femme est tout d'abord un objet inanimé, voire mort, qui gît sur les draps. Puis ses yeux ramènent Reiner à la mort de Johanna, jour où il a découvert « le sombre O ». Enfin, ses cheveux, comparés à des reptiles froids, n'éveillent en lui aucune sensualité. Cet adultère semble être le fruit du hasard ou de la volonté de cette inconnue, mais laisse Reiner insensible : il quitte la Maison de la littérature « sans un mot », « enveloppé dans un désir non rassasié »<sup>1522</sup>. La lettre qu'il écrit à son épouse des années plus tard est l'occasion de lui avouer cette aventure. La fin de son récit est marquée par leur dernier rapport intime. Alors qu'ils sont seuls dans la librairie, cette dernière s'approche de lui avec deux coupes de champagne et prend les initiatives devant un homme dont la main reste « étonnée aussi bête que celle d'un écolier »<sup>1523</sup>. Il a donc réussi à redevenir un enfant. Lorsque le désir s'empare à nouveau de lui, Reiner se dédouble et son souvenir de la scène est ponctué de réminiscences du passé de sa mère, qui se distinguent par une police différente que celle du récit : « COUPS DE MARTEAUX », « Anakonda », « SOMBRE O », « tresse blond cendré sévèrement nouée Anna Konda – Anna é Erich (Mon-père : disparu POUR=TOUJOURS [...] »<sup>1524</sup>. Anna, Johanna, la mort, son père disparu, tout se mélange et se confond en cet instant du présent qui n'en est pas un, comme dans une apothéose de souvenirs. Après cet ultime souvenir, Reiner fera ses adieux à son épouse. De lui ses voisins pourront dire : « *ouvert-&-aussitôt-recousu. Le barjo Sansdésir, sans !ses livres, il s'est retiré dans l'ombre, sans réconciliation possible,*

---

<sup>1519</sup> *Ibid.* p. 170.

<sup>1520</sup> *Ibid.* p. 170.

<sup>1521</sup> *Ibid.* p. 199.

<sup>1522</sup> *Ibid.* p. 200.

<sup>1523</sup> *Ibid.* p. 250.

<sup>1524</sup> *Ibid.* p. 250.

*comme une bête.* »<sup>1525</sup>, rejoignant par là-même Hanna et Maria, dont la mort lui avait été annoncée par les voisins soit des inconnus.

---

<sup>1525</sup> *Ibid.* p. 252.

## II.6. Disparitions à la chaîne

La première des femmes Rosenbach à disparaître est Johanna. Sa mort fait naître en Reiner un sentiment d'impuissance et le souhait de se transformer en la mort elle-même, puis en la pierre qui détruirait ou sauverait des vies. Il commence par ailleurs le récit de sa vie en racontant cette mort, survenue lorsqu'il était âgé de huit ans. C'est avec hâte que le jeune homme raconte cet événement à son épouse, car il ne souhaite pas être interrompu<sup>1526</sup>. Toutefois, si cette disparition est sa première confrontation à la mort, elle ne semble pas changer le cours de la vie d'Hanna et Maria. Elle nous révèle en creux une autre Maria, que Reiner appelle « la Hurlante »<sup>1527</sup>. Malgré cela, le quotidien se poursuit, avec départs en vacances, travail à la gare et fêtes d'anniversaire. Ce n'est qu'à la disparition d'Hanna que la famille va véritablement entamer sa lente déconstruction.

Depuis leur déménagement chaotique, Hanna ne quitte plus son fauteuil et laisse Maria s'occuper de l'appartement et des problèmes administratifs. Les deux femmes se sont croisées et ont échangé leur rôle. La présence d'Hanna s'est tarie au point même que les voisins ne remarquent pas immédiatement son existence<sup>1528</sup>. Celle qui a porté la reconstruction à bout de bras est devenue « 1 minuscule vieille femme, ratatinée dans un fauteuil », « la-femme-dans-le-fauteuil », ses doigts « froids comme le verre »<sup>1529</sup>. Reiner leur rend visite pour « La Dernière Fois »<sup>1530</sup> en 1988 et malgré la vieillesse de sa grand-mère et de sa grand-tante, il constate chez elles la même modestie qu'il méprise, lorsqu'un matin, des voisins particulièrement bruyants rentrent de vacances sans égard pour Hanna et Maria. Furieux, Reiner se décide à aller les voir, lorsque Maria l'implore, révélant pour la première fois l'étendue de la solitude des deux femmes : « Dans quelques jours !tu repartiras-d'ici. Mais

---

<sup>1526</sup> *Ibid.* p. 172 : « Je parlais très vite, avec précipitation – , voulais que le souffle de la première phrase continue de porter également toutes les phrases restantes comme si la menace planait d'être interrompu dans l'instant suivant, et qu'il n'y aurait plus jamais ensuite la possibilité de prononcer 1 parole. – Tu ne m'interrompais pas (le reflet de la lampe reposait en mèches jaunes sur ta chevelure). –»

<sup>1527</sup> *Ibid.* p. 175 : « – Grand-mère ne bouge plus, me plaque contre la porte, sa main agrippe fermement mon épaule, – mais Maria fonce devant nous en criant, dévalant les marches, et devant le cercueil ouvert se tordant les mains, les doigts crochetés dans les joues comme si elle voulait creuser la chair à la recherche de larmes supplémentaires, hurlant à gorge déployée !*maman !mamm Man*, elle saute à pieds joints et retombe plusieurs fois sur les dalles jaunes [...] ses pleurs stridents se brisent dans l'écho de la cage d'escalier. On reconduit finalement la Hurlante dans l'appartement, tandis que les *COUPSDEMARTEAUX* qui clouent le cercueil remplissent toute la maison. »

<sup>1528</sup> *Ibid.* p. 233 : « (Les voisins ne s'aperçurent de la présence de Hanna que le jour où Maria les invita à leur rendre visite chez elles.) »

<sup>1529</sup> *Ibid.* pp. 236-237.

<sup>1530</sup> *Ibid.* p. 236 : « En hiver 1988, sans savoir que ce serait La Dernière Fois, je revins à Birkheim pour deux semaines de vacances. »

nous, nous devons rester & nous sommes tributaires de l'aide-des-voisins pour le meilleur & pour le pire..... Nous sommes de vieilles-gens, Hanna ne sort plus de la maison, je n'arrive pas à tout faire = à moi-toute-seule ; toi ta mère ta femme : vous êtes tous loin à Berlin é : vous ne pouvez pas nous aider. »<sup>1531</sup> Quarante-trois ans après avoir quitté Komotau pour l'Allemagne de l'Est, les deux femmes sont plus seules que jamais. Elles ne se sont liées d'amitié avec personne et les membres de la famille sur lesquelles elles pourraient compter sont à Berlin, bien loin de leur petit appartement de Birkheim. La redondance du pronom personnel « nous » met en avant la solitude qu'elles vivent à deux, contre le reste du monde. Maria avoue à Reiner qu'elle ne peut compter que sur des inconnus si jamais il leur arrivait quelque chose et trahit par là-même l'échec de la cohésion familiale tant redoutée par Hanna. La maxime qui portait le début du récit, « *Qui tourne le dos à sa famille ne vaut rien* », n'a plus de valeur. Hanna l'a remplacée par des phrases simplistes qui l'aident à comprendre les intrigues qu'elle regarde à la télévision, comme si elle observait encore le monde depuis son fauteuil : « *qui se tait à raison ; qui crie est mauvais ; qui a une belle apparence est bon ; qui tue est un criminel.* »<sup>1532</sup> Reiner ne remarque pas que son absence participe à cette solitude, sa colère se tourne vers ces femmes qui acceptent beaucoup des autres sans toutefois recevoir, et vers la société est-allemande, qu'il exécère. Les amis ou connaissances des deux femmes vivant à l'Ouest leur ont même « donné congé de leur amitié »<sup>1533</sup> depuis leur dernière visite, dans une lettre – et non pas de vive voix – qui met en cause l'attitude par trop nostalgique d'Hanna, vêtue de ses éternels vêtements gris : « On vous envoie donc toutes les fois du savon, elle [Hanna] peut pas se laver correctement une fois ? Et elle s'est baladée toujours fagotée comme une de l'exode ! On sait bien que par chez vous dans la Zone des vêtements corrects, on n'en trouve pas et que vous z'y êtes pour rien bien sûr. [...] Mais que toi, tu ne faces pas plusses gaffe à ta sœur ! On na u honteux pour vous ! »<sup>1534</sup> Des années après l'exode, leur amie Ilse renvoie Hanna à sa condition de réfugiée, et non Maria, du simple fait que celle-ci porte toujours des vêtements gris, élimés et attirerait les regards des « voisins » à l'Ouest. Cette lettre provoque une dispute frontale et verbale cette fois-ci entre les deux femmes, pour la première fois du récit. Maria s'emporte et tire de

---

<sup>1531</sup> *Ibid.* p. 236 : « ?!Qui peut bien nous soutenir Ici, sinon les-voisins. Et toi : tu veux te plaindre auprès de Ces-Gens. ?Tu n'arrives pas à ?!imaginer dans !quels beaux draps tu nous ??mettrais..... Hanna é Maria n'avaient rien à LEUR offrir, donc elles se voyaient obligées de tout accepter venant d'EUX- : – Cette-époque & ses-avortons, Ressortissants : pays madrécupide, Nationalité : pick matos – Aujourd'hui, ce sont EUX, les résignés-laissés-pour-compte remis en liberté..... ». Page 88 : en 1947, les habitants de Birkheim étaient des « pick-charbon ». Au fil des ans, seule la marchandise volée change de nature.

<sup>1532</sup> *Ibid.* p. 236.

<sup>1533</sup> *Ibid.* p. 226.

<sup>1534</sup> *Ibid.* pp. 225-226 : et de conclure cette lettre défiant les règles de l'orthographe : « Je suis opligée le dire clairement, pour des gens qui sont aussi stubide que vous. » En archiviste de la famille, Reiner aura récupéré cette lettre.

l'armoire tous les vêtements que sa sœur pourrait porter : « !Là & !Là - !Re !garde : du !flambant neuf !du jamais porté. !cépourtantpacomme si on avait Rien. [...] – Mais !toi bonan-malan il faut que tu portes des machins rapiécé des milliers é des milliers de fois. [...] Voilà comment tu nous couvres de honte devant-les-gens – parfaitement !tu nous fais honte. »<sup>1535</sup> Coup sur coup, Hanna reçoit la même insulte : elle fait honte à ceux qui l'entourent. Cette lettre et cette dispute feront naître en elle une décision à laquelle elle se tiendra : plus jamais elle ne sortira de son appartement<sup>1536</sup>. Ainsi ces événements la confortent-elle dans son sentiment de supériorité et c'est en pleine conscience qu'elle se coupe du monde, sans regret.

Maria de son côté poursuit une troisième tentative amoureuse, avec un homme qu'elle a rencontré à la fête de Noël des retraités des chemins de fer. Leur relation semble sérieuse, puisque selon la rumeur, il semblerait qu'ils « désiraient vivre ensemble »<sup>1537</sup>. Seulement, Maria ne peut abandonner sa sœur, incapable désormais de vivre seule. Le dilemme se répète : sa mère a fait échouer sa première relation avec un garçon, Hanna la deuxième. Maria, depuis que sa sœur est immobilisée, a pris les commandes de l'appartement. Parviendra-t-elle aussi à diriger sa vie affective dans la direction qu'elle souhaite ? Après une dispute muette, toujours la même<sup>1538</sup>, elle renonce et reste finalement auprès de sa sœur. Elle est toutefois contrainte de la placer en maison de soins, sans le dire ni à Reiner ni à Anna. C'est une voisine qui appelle un jour cette dernière pour lui dire : « *si vous voulez revoir votre mère en vie une dernière fois, alors venez vite.* »<sup>1539</sup> Hanna, qui ne voulait déjà plus bouger, refuse de se nourrir puis perd l'usage de la parole, jusqu'à finalement ne plus avoir conscience de l'endroit où elle se trouve<sup>1540</sup>. La vieille femme disparaît progressivement, paisiblement, et enclenche le processus de disparition du reste de la famille.

<sup>1535</sup> *Ibid.* pp. 226-227.

<sup>1536</sup> *Ibid.* p. 227 : « Et t'auras plus à avoir honte de moi : que le !diable m'emporte si je fous encore 1 fois 1 pied-dans-le-monde – »

<sup>1537</sup> *Ibid.* p. 237 : « Maria s'absentait souvent de l'appartement depuis quelques temps é rentrait de plus en plus tard le soir. À la dernière fête de Noël des-retraités-des-Chemins-de-Fer, elle avait fait la connaissance d'l homme (dont la femme était morte il-y-a-des-lustres) ; bientôt le bruit courut que Maria & lui désiraient vivre ensemble. ?Où mettre Hanna : seule, elle était incapable de se tirer d'affaire. ?Qu'allait-il advenir d'elle – »

<sup>1538</sup> *Ibid.* p. 238 : cette dispute, déjà mentionnée page 262 est paradigmatique de la communication entre les deux sœurs. La volonté d'Hanna n'a pas besoin de mots pour soumettre Maria : « Les deux femmes prunelle contre prunelle. Leur respiration pesante ne lâchait pas un traître mot. Et ne bougeaient pas. Avec un profond gémissement parcouru de frissons, Maria baissa finalement les yeux devant la froideur sèche et blanche dans le regard de Hanna. Elle tourna les talons avec résignation, ses pas tristes la menèrent à travers l'appartement vers la cuisine [...] »

<sup>1539</sup> *Ibid.* p. 244.

<sup>1540</sup> *Ibid.* p. 238 : « [...] plus tard, le repas du soir, auquel Hanna, aujourd'hui aussi, voulut à peine toucher. », puis p. 244 : « À son retour, la mère [Anna] me dit que Hanna ne parlait puis depuis-longtemps, qu'elle n'avait même plus remarqué son admission à la maison de soins. » puis « [...] elle s'endormit=vers l'autre rive – si calmement, si imperceptiblement, que le médecin fut obligé à plusieurs reprises avant la fin de chercher après ce souffle aussi mince qu'un fakir –. »

Sa perte progressive du mouvement, de l'appétit, de la parole, de ce que Reiner appelle « la tonalité vitale »<sup>1541</sup>, va de pair avec la descente vers la folie d'Anna. Cette dernière, après son divorce, s'est réfugiée dans le travail, mais ne sait comment gérer sa relation avec Reiner, jeune adolescent difficile. Aux yeux de notre narrateur, Anna n'a jamais su être mère et ne lui a offert que « souffrance & blessure »<sup>1542</sup>. Son seul effort aura été sa volonté de reconstituer une famille avec Günter, arrachant par là-même Reiner à son foyer de Birkheim. Trois ans après la fin de son mariage, Anna doit subir une ablation de l'utérus<sup>1543</sup>. Elle ne sera donc plus jamais mère. De même, elle ne vivra plus jamais avec un autre homme, et Reiner quittera l'appartement maternel le plus tôt possible afin de se détacher définitivement d'elle. Ainsi, Anna se retrouve complètement seule : elle n'est plus ni femme, ni mère, ni fille. Si son travail lui permet de remplir son esprit dans un premier temps, l'arrivée d'un nouveau responsable va remettre en cause sa brillante carrière de traductrice-interprète. Il n'est pas anodin qu'Anna ait choisi cette voix. Elle-même est aux confins de plusieurs cultures et de plusieurs langues – le tchèque, l'allemand, constitutifs de son identité première, puis le russe – et si elle rejette la culture tchèque qu'elle a intériorisée à Komotau, elle se doit tout de même de la connaître pour comprendre Hanna et ainsi aller à l'encontre de ses désirs. Anna a en réalité toujours traduit au mieux les souhaits de sa mère afin de les contrecarrer de la façon la plus efficace possible. Il lui fallait alors une connaissance parfaite de la culture d'Hanna. C'est sans doute pour cette raison que ce personnage semble se glisser sans problème dans son métier de traducteur-interprète, qu'elle n'a toutefois pas choisi de son plein gré<sup>1544</sup>, rejoignant ici son fils, dentiste malgré lui. Sa brillante carrière est le point lumineux de sa vie, la seule chose qu'elle maîtrise et qui lui permet d'échapper à l'échec de sa vie personnelle<sup>1545</sup>. Elle va toutefois être à nouveau la victime de son supérieur puisque cet homme, sans raison apparente, va s'efforcer de mettre Anna sur la touche. Ce statut de victime la rapproche d'Hanna, mutée par son chef de service après avoir refusé de l'épouser, ou rabaissée par la

---

<sup>1541</sup> *Ibid.* p. 238 : « La tonalité vitale qui avait résonné 1 jour dans cette famille allait en diminuant et cet amenuisement finit aussi par atteindre Anna après le divorce-désunion. »

<sup>1542</sup> *Ibid.* p. 239 : « !Jamais la mère ne voulut admettre que son talent à-être-mère ne suffisait pas, é :tout comme le musicien médiocre, elle ne prit pas garde aux conséquences, que son jeu-de-mère appliqué avec tant de zèle ne serait que souffrance & blessure pour ceux qui devaient le recevoir en cadeau. »

<sup>1543</sup> *Ibid.* p. 239 : « Un jeu définitivement sans avenir, puisque 3 ans après le-divorce, Anna dut subir une intervention à l'utérus (on lui soupçonnait une tumeur maligne à l'ovaire) ; elle ne pourrait plus avoir d'enfants. Après l'opération, elle ne bénéficia d'aucune aide psychologique ou autre soutien, l sollicitude courante de nos jours : On livra Anna tout bonnement à son quotidien..... »

<sup>1544</sup> *Ibid.* p. 187 : « Car tout ce qu'Anna avait entrepris depuis qu'elle avait quitté Birkheim pour Leipzig, [...], tout cela, elle l'avait fait en sachant que chaque jour gagné était un jour=de-plus-qui-l'éloignait de ce-Pays..... Pour cela, Anna avait pris son parti de bien des choses. »

<sup>1545</sup> *Ibid.* pp. 239-240 : « À toutes les conférences, les participants appréciaient la présence d'Anna – son travail, souvent supérieur à seizeheures-par-jour, passait pour !exemplaire et on la couvrait de louanges. [...] Par ailleurs, elle réussissait à maintenir le niveau de concentration à une surface équipotentielle=constante, si bien que des réminiscences soudaines ayant trait à sa vie privée n'arrivaient pas à rompre l'équilibre dans ces temps vides de concentration & d'occupation qu'on pouvait redouter. »

directrice du lycée, mais aussi de Maria, humiliée par les promesses du chef de service de la gare lors du déménagement. Elle qui participait à tous les voyages et conférences, tombera dans un véritable guet-apens visant à démontrer sa prétendue incompétence : « Au cours d'un déplacement professionnel en Mongolie [...] On l'obligea à consommer quantité de viande de mouton dégoulinante de graisse & à descendre-de-la-vodka toute=la nuit [...] Anna souffrit de colique hépatothoracique. Un hélicoptère de la Croix-Rouge l'évacua vers l'hôpital de Ulan Bator »<sup>1546</sup>. De cet incident voulu, le chef de service tire la conclusion qu'Anna n'est plus dans la capacité de l'accompagner (« *en raison d'une santé déficiente : après tout vous n'êtes plus toute jeune.* »<sup>1547</sup>) et la cantonne à des tâches administratives. En creux apparaît ici la politique de la RDA, car Anna n'est pas membre du parti, ce que son travail particulièrement efficace parvenait à compenser jusque-là. Ainsi est-elle victime du système est-allemand, elle qui refuse de se plier et d'entrer en politique. Elle n'est donc plus ni épouse, ni mère, ni fille, ni interprète et plonge peu à peu dans une folie douce. Elle vit seule, entourée de plantes et d'un chat qui, très vite, régit le quotidien de cette femme : « lever de bonne heure à 7 – nourrir le chat – nettoyer la litière – nourrir le chat – faire des courses pour le chat & pour elle – se coucher ; regarder la télé dans l'intervalle. »<sup>1548</sup> Puisqu'elle n'a plus personne à qui s'opposer, Anna se soumet à la volonté d'un animal. Seuls quelques appels téléphoniques lui permettent encore d'exister pour autrui et pour elle, des appels qui lui donnent l'occasion de tester sa capacité d'opposition et donc de vie, mais aucun regard ne se pose plus sur elle<sup>1549</sup>. Elle semble être devenue invisible aux yeux de tous, si bien que lorsqu'elle tombe dans la rue, personne ne vient l'aider. Ces chutes, nombreuses, répétées et sans doute volontaires, crient « regardez-moi », un appel vain : « Les accidents déli-cas commencèrent dans les années précédant le départ à la retraite d'Anna : chute au milieu de la rue, affalement devant les voitures, un jour, dans une gare, elle glissa entre le quai et les roues d'acier du wagon. Elle devait toujours se relever toute seule, personne pour lui venir en aide [...] »<sup>1550</sup> Pour son fils, Anna mène une « guerre civile interne »<sup>1551</sup>. Il ne semble pourtant pas y avoir de cause dans la vie d'Anna qui vaille la peine qu'elle se batte. Ce n'est pas une femme engagée, mais une femme seule qui se bat pour se faire remarquer et montrer aux autres qu'elle existe. Sa mère Hanna a mené une guerre bien après la guerre pour pouvoir retourner à Komotau, puis son

---

<sup>1546</sup> *Ibid.* p. 241.

<sup>1547</sup> *Ibid.* p. 241.

<sup>1548</sup> *Ibid.* p. 243.

<sup>1549</sup> *Ibid.* p. 243 : « Dès que quelqu'un tente dans ces-moments-là de la joindre par téléphone pour lui faire la causette, elle se tient à l'affût de toute parole irritante, comme les lunatiques et les ivrognes, et des bouts de phrases de renfrognés de mauvais poil parce que dérangé éclatent en guise de réponse aux oreilles près de l'écouteur. »

<sup>1550</sup> *Ibid.* p. 243.

<sup>1551</sup> *Ibid.* p. 243.

combat s'est transformé, elle a maintenu la mémoire de son passé en vie, avant de se résigner et de disparaître. Anna ne meurt pas, elle disparaît du récit tout comme elle disparaît de la vie de sa mère et de son fils. Sa déconstruction a été progressive et insidieuse. Après avoir réussi à obtenir un diplôme, sa vie semblait pouvoir suivre un cours « normal », mais l'échec de son mariage puis la longue mort de sa mère vont faire resurgir sa faiblesse et elle se laissera aller vers la fin, dans une existence pleine de solitude. Reiner ne la comprend pas, il ne sait pas si elle a mené une « existence à contrecœur » ou « une retraite confortable »<sup>1552</sup>. En effet, Anna s'est retirée des souvenirs de Komotau qui formaient une bulle autour de sa mère, elle s'est également retirée de la famille Rosenbach, puisqu'il aura fallu attendre le coup de fil d'une voisine pour qu'elle vienne voir Hanna en maison de soins. Mais cette retraite n'est en rien confortable, elle s'est faite au prix d'une opposition constante – des études, un travail « à contrecœur » - et lorsqu'Hanna décline, sa fille suit le même chemin. Ainsi les femmes disparaissent-elles de façon quasi simultanée, même si Anna ne décède pas, entraînant Maria dans leur sillage.

Cette femme muette, qui suit Hanna depuis plus de quarante ans, a donc pris l'initiative de placer sa sœur en maison de soins trois semaines avant son décès. Puis elle meurt tout aussi discrètement qu'elle aura vécu. Une fois de plus, c'est la voisine, qui appelle Reiner : « 3 jours-plus-tard, le coup de fil de la voisine, si ma mère m'avait déjà ?dit qu'elle était !morte ? Oui, bien sûr, je savais pour le décès de Grand-mère – Non, pas votre grand-mère-. »<sup>1553</sup> Ainsi apprenons-nous de façon indirecte que la communication entre mère et fils est définitivement coupée. Ils seront tout de même obligés de se retrouver une dernière fois, lorsqu'il faudra vider l'appartement de Birkheim. À cette occasion, Reiner découvre une lettre écrite par Maria à l'intention d'Anna, dans laquelle il est question de l'enterrement d'Hanna mais aussi de détails du quotidien qui mettent en exergue la solitude de la vieille femme : « *Même si elle ne faisait plus que dormir la plupart du temps, mais il y avait toujours quelque chose de vivant dans l'appartement. Je suis toujours seule. Cela ne sert à rien, je dois le surmonter. Demain, j'essaierai de me procurer une paire de chaussures noires, celles que j'ai, elles me font mal aux pieds.* » Cette lettre est la dernière tentative de communication de Maria, une tentative avortée puisqu'elle ne sera jamais postée ni même lue par Anna. Enfin, Maria souhaite se faire incinérer, ce qui est contraire aux coutumes catholiques, mais de cette manière, elle prendra le moins de place possible<sup>1554</sup> et reposera aux côtés de l'urne de sa sœur. Elle suit donc Hanna jusque dans la mort. Son décès est inattendu, discret, à son

---

<sup>1552</sup> *Ibid.* p. 243.

<sup>1553</sup> *Ibid.* p. 244.

<sup>1554</sup> *Ibid.* p. 246 : « [...] je ne revendique pas !plus de place que celle qui me reviendra après ma mort. »

image (« la voisine avait entendu la voix de Maria à travers la porte de l'appartement, puis un bruit, comme si un corps tombait par terre ; ils forcèrent la porte..... »<sup>1555</sup>) Anna, pourtant présente aux funérailles<sup>1556</sup>, disparaît du récit en une phrase entre parenthèses<sup>1557</sup>, et c'est Reiner, seul, qui laisse les voisins piller l'appartement de Birkheim. Le narrateur ne revient pas sur la réaction de sa mère qui rentre à Berlin alors que lui passe encore la nuit à Birkheim. C'est l'occasion pour cet homme entravé par le passé de la famille Rosenbach de se livrer à une réflexion sur la transmission. Les femmes dont les histoires et blessures ont bercé son enfance et son adolescence ne sont plus et Komotau a *de facto* disparu de sa vie. Après avoir noyé son chagrin dans l'alcool après la mort d'Hanna<sup>1558</sup>, plus de trace de sentiment dans son discours, sinon un anéantissement qui le pousse à donner tout ce possédaient les deux femmes à des voisins cupides. Alors qu'il se promène, deux enfants jouent autour de lui, faisant mine de le poursuivre. Reiner est alors pris d'un accès de rage – qu'il ne réprime plus, comme ce fut autrefois le cas dans son cabinet dentaire – au point de songer à piétiner l'un d'eux<sup>1559</sup>. De cette rencontre, il tire la conclusion suivante : « *Cette engeance de lâches est déjà pourrie dans le noyau [...] LA FAMILLE, le sein d'où sort toute saloperie.* »<sup>1560</sup> Quelques pages plus en amont déjà, il pensait : « LES ENFANTS DOIVENT OUBLIER LEURS MÈRES. »<sup>1561</sup> Le pluriel utilisé ici nous montre que Reiner ne souhaite pas seulement oublier sa mère biologique, sa génitrice, mais aussi ses tuteurs, Johanna, Hanna ou encore Maria, qui ont fait office de figures maternelles au fil de son existence. Parviendra-t-il alors à laisser derrière lui un passé qui n'est pas le sien pour se construire sa propre histoire ? La disparition physique d'Hanna et Maria peut-elle le libérer de la prison de la patrie perdue ? Sa dernière nuit à Birkheim est une nuit cathartique. Il se vide de ce passé de la façon la plus tribale (« *j'avais dégueulé des heures durant à l'hôtel.* »<sup>1562</sup>) et le lendemain lui apporte « *pluie et rafraîchissement* », un « *ciel clair* » et un « *air suave* »<sup>1563</sup>. Son corps se détache de Birkheim et des réflexes hérités de ces femmes, chose qu'il ne pouvait faire jusqu'à présent. Pour lui,

---

<sup>1555</sup> *Ibid.* p. 245.

<sup>1556</sup> *Ibid.* p. 247 : « Nous étions encore au cimetière, à la sortie de la chapelle, que d'anciens collègues de Hanna é Maria ainsi que des voisins s'approchèrent de moi & de ma mère. »

<sup>1557</sup> *Ibid.* p. 248 : « (la mère rentra néanmoins à Berlin). »

<sup>1558</sup> *Ibid.* p. 244 : « (Fou de rage, je me saoulai deux jours d'affilée car je ne voulais pas accepter la mort de Hanna.) »

<sup>1559</sup> *Ibid.* p. 248 : « *Puis l'I me barra le chemin, me colla le pneu de son vélo contre le mollet. 1 coup le fit tomber de la bicyclette – le garnement s'étala tout droit à mes pieds. (Comme j'aurais aimé le piétiner.) – Le prochain qui me charrie, je lui fous mon poing sur la gueule.* »

<sup>1560</sup> *Ibid.* p. 248.

<sup>1561</sup> *Ibid.* p. 244.

<sup>1562</sup> *Ibid.* p. 248.

<sup>1563</sup> *Ibid.* pp. 248-249.

l'« amputation est accomplie »<sup>1564</sup> et il envisage un présent immédiat, et non englué dans le passé. Toutefois, cette libération est de courte durée. Cette histoire de l'exil est l'addiction de Reiner, une chose sans laquelle il ne peut pas vivre. Il annonce à sa femme qu'il doit la quitter, non pas parce qu'il est gravement malade et que la vie va bientôt l'abandonner, mais « pour un retour »<sup>1565</sup>. « La concession de la tombe de l'arrière-grand-mère à Birkheim s'éteint dans 3 ans. [...] Tu sais donc où me trouver. Ne me trouve !pas. »<sup>1566</sup> lui écrit-il. Il rejoindra donc la femme qui lui a appris à se méfier des autres<sup>1567</sup>, celle dont la mort a aiguisé son envie d'être une pierre, la plus ancienne des Rosenbach, celle qui a vécu le plus longtemps ailleurs, dans un autre lieu et un autre temps. Reiner rejoint donc son passé le plus lointain. Mais auparavant, il prend soin de redevenir la pierre. Si sa femme ne vient pas le chercher comme prévu, alors elle périra dans l'explosion de leur librairie car Reiner y a volontairement ouvert le gaz<sup>1568</sup>. Ce faisant, il détruirait la vie de la dernière femme qui l'aime mais aussi une famille, puisque sa femme a une fille d'un premier mariage<sup>1569</sup>. Tout cela n'a que peu de valeur à ses yeux, et c'est par cette menace qu'il termine la lettre à son épouse avant de disparaître « POUR=TOUJOURS »<sup>1570</sup>.

La disparition de chaque protagonistes semble liée à la disparition précédente. Hanna perd peu à peu le goût de vivre et chemine lentement vers la mort, délaissant son rôle de matriarche pour déléguer les affaires du foyer à Maria. Cette perte de repères provoque chez Anna un mal-être, qui, couplé à des problèmes de santé et à la perte de son travail, la laisse sombrer dans la solitude et la folie, jusqu'à disparition complète du personnage. La mort d'Hanna est suivie dix jours plus tard de celle de Maria, qui se plaignait dans une lettre de sa douloureuse solitude. Tout comme elle n'a jamais su vivre pour elle-même, Maria meurt avec sa sœur. Avec ces femmes, figures de la patrie perdue, Reiner semble avoir perdu lui aussi une patrie. Il erre dans la ville, ne sait que faire et laisse les voisins piller ses souvenirs, les

---

<sup>1564</sup> *Ibid.* pp. 248-249 : « Jusque-là, je ne ressentais aucune séparation physique entre moi et cet endroit ; ce corps familial est écartelé, corrompu en une chair pourrissante. [...] 1988, des ciseaux brûlants de juin taillant les-adioux & le-Devoir – , – je m'en allais POUR=TOUJOURS, et l'amputation est accomplie. Après douzans, la bouche vide de promesses, un présent à Cètheure. »

<sup>1565</sup> *Ibid.* p. 251 : « [...] des-années-plus-tôt un homme T'a délaissé pour – l'Ouest ; aujourd'hui, c'est moi – pour un retour. »

<sup>1566</sup> *Ibid.* p. 251.

<sup>1567</sup> *Ibid.* p. 247 : les urnes d'Hanna et Maria ont été transportées à Berlin après leur mort : « Un an et demi avant la chute-du-Mur, Hanna et Maria étaient finalement parvenues à destination : Berlin-Friedrichsfelde, sur quelques cm<sup>2</sup> en terre étrangère dans l'U. ABT N IV, N°. 158. »

<sup>1568</sup> *Ibid.* p. 250 : « J'ai accouché de ces lignes tirées pour Toi seule, lorsque je m'étais=secrètement faufilé hors de l'hôpital et dans notre librairie, pour m'asseoir à ma place là-bas (elle va me manquer) [...] J'éteignis ensuite la lumière et m'éloignai, le crachotement du gaz comme ultime rumeur – » puis, p. 252 : « Si Tu ne tenais pas ta promesse et si tu ne venais pas Cematin vers 8 heures à la Charité et ne lisais pas cette lettre ; mais si, te pliant à la contrainte qui s'est immiscée dans notre vie par l'habitude & la routine, tu allais plutôt aujourd'hui aussi dans la librairie & comme-toujours étais..... encore la première avant la vendeuse à allumer la lumière – – [...] »

<sup>1569</sup> *Ibid.* p. 252 : « Si Tu ne tenais pas ta promesse, Ta fille devrait s'en aller-d'ici, pour vivre auprès des grands-parents à Dresde jusqu'à l'âge adulte – . »

<sup>1570</sup> *Ibid.* p. 252.

meubles qui l'ont entouré enfant. Sa seule et ultime destination est le caveau familial, dans lequel est enterrée Johanna, son arrière-grand-mère adorée. Pour le jeune garçon, sa mort avait marqué l'entrée dans une ère complexe, lui qui se fait tour à tour défenseur des plus faibles, pierre meurtrière, fuyard, réfugié et apatride. Il endosse alors tous les rôles : il protège tout comme Johanna a protégé sa famille en falsifiant l'arbre généalogique des Rosenbach, il fuit son présent et son crime lorsqu'il blesse mortellement le paysan à l'œil tout comme Anna fuira Komotau pour Reitzenhain, il se sent ensuite expulsé de Birkheim lorsque sa mère souhaite l'accueillir à Berlin, puis il se réfugie dans le travail dans une fuite en avant lui permettant de survivre, comme Hanna lors de la reconstruction ou Anna à Berlin. Enfin, seul à Birkheim, il se fait apatride lorsqu'il déclare que sa prochaine destination sera le caveau de Johanna. Son identité est multiple et il porte en lui tous les exils, au point de laisser le présent défiler à côté de lui, en la personne de son épouse, qui se bat contre l'héritage immatériel des récits d'exils qui ont englouti sa personnalité. Reiner n'est pas une personne à part entière mais une « réincarnation » de son histoire familiale, avec laquelle son épouse ne peut plus vivre. À plusieurs reprises, cette dernière tente de lui faire comprendre qu'il n'est pas Hanna ou Johanna : « les grands-parents se réincarnent en leurs petits-enfants », « ta grand-mère et sa patrie-Komotau et toi avec ta Patrie-les-livres, c'est du pareil au même. »<sup>1571</sup> lui assène-t-elle, mettant en lumière le cœur du problème de la famille Rosenbach. La transmission qui a été faite au jeune Reiner est une transmission que nous pourrions qualifier de verticale, c'est-à-dire qu'elle a uniquement eu lieu à travers la bouche de sa grand-mère, de sa grand-tante voire de son arrière-grand-mère et indirectement par le silence de sa mère. Elle est donc restée purement familiale, du haut vers le bas, de celui/celle qui a vécu et raconte un souvenir à celui qui ne l'a pas vécu dans la famille, le dernier-né. Reiner a été un témoin particulièrement avide de recevoir à tel point qu'il est lui-même devenu un réfugié. Or, la transmission, pour être complète, aurait aussi dû être horizontale, c'est-à-dire, qu'à son niveau et pour lui-même, Reiner aurait dû chercher des sources scientifiques sur l'histoire de ces expulsions. Mais elles ne l'intéressent pas. Tout ce qui importe à ses yeux, c'est l'histoire des femmes Rosenbach, la micro-histoire des expulsions comme elle s'est jouée dans sa famille. Les histoires des femmes auraient pu lui donner une impulsion, une envie de chercher d'autres témoins, d'autres petits-fils. Au lieu de cela, elles se sont renfermées sur elles-mêmes au point de ne plus faire sens et d'empoisonner mortellement le quotidien de cet héritier involontaire.

---

<sup>1571</sup> *Ibid.* p. 197.

# III. Chapitre III : Paradigmes

Les deux romans que nous avons étudiés dans ce travail sont différents par leur genre, leur sujet premier et leur écriture. Toutefois, ils présentent des similitudes qui ne sont pas sans faire écho à d'autres romans contemporains dont nous ferons état ici. Existe-t-il alors une littérature de la transmission des expulsions et quels en sont les expressions paradigmatiques ? Notre analyse nous a amené à établir une série de concepts, présents à la fois dans *L'Heure étoilée du meurtrier*, roman tchèque traitant la fin du conflit mondial et dans *Les Inachevés*, roman allemand centré sur la reconstruction après les expulsions.

## III.1. Une communication détournée

La présente étude, centrée sur les personnages, a tout d'abord mis en lumière une difficulté à communiquer. Jan Morava, Erwin Buback, tout comme l'ensemble de la famille Rosenbach ne sont pas dénués de parole. Ils ne vivent pas non plus dans un environnement stérile où il n'y aurait rien à dire. Cependant, leur parole semble empêchée car elle a rarement lieu de façon directe, c'est-à-dire que les personnages se font rarement face lorsqu'ils dialoguent. Dans les deux récits, des stratégies différentes sont adoptées afin de contourner la parole directe, impossible car douloureuse ou tout simplement interdite.

Jan Morava est d'une timidité excessive lorsqu'il s'agit de parler à la jeune Jitka. Sa sphère personnelle n'existe pas : le jeune inspecteur travaille dans le but de satisfaire son supérieur mais aussi parce qu'il aime son travail. En dehors de sa mission à la police criminelle de Prague, le lecteur ne sait rien de son mode de vie, son appartement par exemple ne nous est pas décrit. Il semble avoir mis sa vie personnelle et sentimentale entre parenthèses, le temps de l'occupation. En effet, les accords de Munich représentent à ses yeux une trahison, une « capitulation » de sa nation qu'il observe d'un œil critique, comme en témoignent sa rencontre avec deux collaborateurs lors de son voyage à Brno en compagnie de Buback ou alors ses observations lorsque les Pragoï repeignent enseignes et panneaux en

tchèque à l'aune de la libération<sup>1572</sup>. Aux premiers, Morava répond par le mensonge en affirmant sans toutefois le savoir avec certitude que les troupes russes entrèrent bientôt en République tchèque, se jouant de leur peur. Aux seconds, il ne dit rien. Il observe la ville en train de se nettoyer de six années d'occupation « en silence »<sup>1573</sup>. La libération de Prague est proche, mais le jeune inspecteur reste englué dans son silence, d'une part parce que cette fois-ci, sa vie personnelle a pris le dessus sur son engagement professionnel – sa compagne est décédée sous les coups du tueur de veuves – mais aussi parce que ce silence, cette colère rentrée était son mode de survie aux années d'occupation et de violence. Le lecteur sait que Morava ne supporte pas l'attitude des nazis implantés sur son territoire. Il les compare à des « porcs à l'engrais »<sup>1574</sup> ne pouvant s'exprimer sans hurler. Afin de supporter les cris des SS présents sur la première scène de crime, Morava se replie sur lui-même. Il imagine le nazi dénudé et se représente le corps de la Baronne morte sous les coups tel « un simple objet »<sup>1575</sup> afin de s'en distancier et de ne plus percevoir la réalité des choses. De même, lorsqu'il vivra avec Jitka, leur appartement leur servira de refuge à la guerre qui les entoure. Morava est attaché à sa terre, qu'il observe avec nostalgie lorsqu'il rend visite à sa mère. Il ne la fuit donc pas mais effectue une fuite intérieure, comme un exil intérieur qui le pousse à vivre dans la République tchèque d'avant 1938, la reproduisant tout d'abord pour lui seul puis ensuite pour son couple. L'appartement est hors du temps, il n'est pas touché par la capitulation de Munich et devient le décor de cet exil intérieur que les deux protagonistes moraves partagent pour un temps<sup>1576</sup>. Leur accord est « tacite », c'est-à-dire sans mot, il n'a pas été exprimé entre Jan et Jitka, mais est ressenti comme un besoin. À leur manière, les deux jeunes gens sont des réfugiés. Si nombre de Tchèques ont fui la République au début de l'occupation, cherchant refuge en Angleterre ou dans d'autres pays d'Europe épargnés à cet instant<sup>1577</sup>, Jan Morava et Jitka Modra éprouvent une grande difficulté à quitter leur terre. Ils recréent l'innocence de

<sup>1572</sup> *HM., op.cit.*, p. 100 : Morava compare ces hommes à des animaux : « Matulka et son lèche-bottes Vatsa bêlèrent à qui mieux mieux qu'ils ne décevraient pas cette confiance. »

<sup>1573</sup> *Ibid.* pp. 350-351 : « Ils [Beran et Morava] traversèrent la ville en silence. Ils observèrent l'intensité avec laquelle elle se métamorphosait en une ville purement tchèque. En faisant preuve d'une hâte hystérique, pensait Morava en s'efforçant de ne pas songer au triste but de ce trajet, Prague s'efforçait d'effacer les traces de sa culpabilité. »

<sup>1574</sup> *Ibid.* p. 28 : « À l'époque où Morava souffrait encore lorsqu'on hurlait devant lui, il essayait toujours de se représenter l'individu en train de hurler sans vêtements. Cela marcha cette fois encore. Il avait devant lui un porc à l'engrais qui ne lui faisait pas peur. »

<sup>1575</sup> *Ibid.* p. 28 : « Morava regarda de nouveau le cadavre. L'entraînement agissait : il était capable de ne voir en elle qu'un simple objet d'enquête judiciaire. »

<sup>1576</sup> *Ibid.* p. 202 « Leur accord tacite avait toujours eu cours : une fois passé le seuil de leur modeste et précaire refuge [...] ils n'avaient plus le droit de parler des horreurs et des atrocités de leur profession. »

<sup>1577</sup> Beiträge 11, Kleine Reihe des Institutum Bohemicum, *Deutsch-tschechische Geschichte von „München“ bis „Potsdam“*. Eine folgenschwere Zäsur, sechs zeitgeschichtliche Berichte, Munich, Institutum Bohemicum, 1989, p. 18: d'après Volkmar Gabert, alors représentant de la Seliger-Gemeinde, ce sont surtout les sociaux-démocrates qui choisirent l'exil au début de l'occupation, en partie parce qu'ils furent les premières victimes de la politique nationale-socialiste. D'après lui, 5000 d'entre eux quittèrent la Tchécoslovaquie, alors que 30 000 furent emprisonnés ou envoyés en camps de concentration.

leur enfance en s'enfermant dans l'appartement de Jitka et poursuivent par là-même un mode de vie qui leur est commun sans avoir à mettre de mots sur leurs besoins : « Tous deux avaient grandi dans des familles qui constituaient un univers en soi »<sup>1578</sup>, écrit le narrateur. Cet univers tchèque et plus particulièrement morave est préservé dans l'appartement de la jeune femme et assure la continuité de leur identité, mise à mal par l'occupation. De plus, ils gardent volontairement le silence sur le conflit, puisqu'ils n'ont « plus le droit » d'en parler une fois rentrés chez eux. Si la parole n'est pas empêchée, elle est ici interdite, pour leur bien.

Leur relation illustre très bien cette non-communication propre au roman. Tout d'abord, Jan Morava est incapable d'adresser la parole à Jitka pendant deux ans. Puis, c'est grâce à Beran qu'il ramènera la jeune femme chez elle après une journée de travail. Ensuite, c'est elle qui lui « ordonne »<sup>1579</sup> de se mettre à l'abri en vue d'une nouvelle attaque aérienne et qui l'invite à boire un thé chez elle. Lorsqu'il prend enfin la parole, celle-ci est entrecoupée d'hésitations et d'excuses<sup>1580</sup>, lui coûtant un effort incroyable. Sa rencontre avec Buback est marquée par ce même silence : Morava se racle à nouveau la gorge et ne prend la parole qu'une seule fois, par obligation. Lors de leur long trajet jusqu'à Brno, le silence s'installe une fois de plus dans la voiture. Pourtant, Morava se pose mille questions sur Buback mais la guerre l'empêche de les lui poser. Ici, le contexte empêche la parole d'être libre car la méfiance est ancrée entre Allemands et Tchèques, ce qui est exacerbé par le fait que Buback travaille pour la Gestapo, donc pour l'occupant. Il représente donc l'ennemi. Jan Morava reste alors assis en silence, comme « une bûche » et se racle une nouvelle fois la gorge « à sa manière étrange »<sup>1581</sup> avant de demander à Buback s'il veut rejoindre l'hôtel. Avant de lui adresser la parole, Morava pèse ses mots et répond toujours de façon prudente<sup>1582</sup>. Notons que la communication est biaisée depuis le départ entre les deux hommes puisque Buback parle parfaitement le tchèque. Il le cache toutefois, non seulement parce qu'il est allemand et que la République tchèque est occupée mais aussi afin de mieux entrer dans son rôle d'espion au compte de la Gestapo. À plusieurs reprises, il regrette pourtant la perte de sa langue maternelle<sup>1583</sup>. Il ment ici à son entourage, et même s'il se trahit presque<sup>1584</sup>, il parviendra à

---

<sup>1578</sup> *HM., op.cit.*, p. 202.

<sup>1579</sup> *Ibid.* pp. 54-55.

<sup>1580</sup> *Ibid.* p. 55 : « Pardonnez-moi... – il dut se racle la gorge pour pouvoir continuer à parler – ... pardonnez-moi la manière avec laquelle je vous pose cette question, mais je manque d'expérience... pensez-vous... croyez-vous que je vous... que vous me... que nous nous... que nous pourrions peut-être mieux faire connaissance ?... »

<sup>1581</sup> *Ibid.* p. 98.

<sup>1582</sup> *Ibid.* p. 122 : « Certes, Morava continuait à réfléchir à ses questions les plus innocentes avant d'y répondre. »

<sup>1583</sup> *Ibid.* p. 33 : « Il regretta de ne pouvoir l'engueuler dans son ancienne langue maternelle. En allemand, tout cela semblait parfaitement incolore. », ou encore p. 60 : « *Bude to fuška !* dirait-il s'il était tchèque – « ce sera un sacré travail ! »

<sup>1584</sup> *Ibid.* p. 138 : « Bien après minuit, il entendit le chauffeur annoncer qu'ils étaient à Prague et demander où il devait les déposer. Il s'en fallut de peu que Buback réponde en tchèque. »

garder le secret jusqu'à la fin du récit, lorsqu'il décidera d'informer les Tchèques des avancées allemandes, préférant son identité tchèque à la partie allemande de lui-même. À l'inverse, les collaborateurs de Morava ne manquent pas d'exprimer leur colère envers les Allemands : « Profitant de ce que l'Allemand ne le comprenait pas, le privilégié [Matlak, un policier tchèque] fit une remarque fielleuse : "Ils ont fini par comprendre que c'était fini les crâneries." »<sup>1585</sup>

Le trajet retour entre Brno et Prague est l'occasion pour les deux hommes d'avoir une première conversation, en discours indirect toutefois : « Il s'assit à côté de l'Allemand et lui demanda s'il y avait un itinéraire qu'il préférait. [...] Comme Buback faisait signe que oui, il s'enhardit à lui proposer un lieu. »<sup>1586</sup> Buback lui répond dans un premier temps par un signe de tête, puis dans un « style télégraphique » qui n'appelle pas de réplique de Morava<sup>1587</sup>. C'est une ébauche de conversation qui va en amener une autre, toujours en style indirect puis déboucher enfin sur une troisième tentative de dialogue, lors de la fin du voyage. Le style reste toutefois concis, les phrases rares et entrecoupées de discours indirect. Leur parole plus ou moins libérée étonne les deux hommes qui s'échangent alors un regard perplexe pendant de « longues secondes »<sup>1588</sup>. Malgré la confiance qui s'installe entre eux, les conversations resteront rares et exprimées de façon indirecte. Chaque personnage pourtant est en proie à de nombreux monologues intérieurs, à une réflexion perpétuelle sur le sort de la République tchèque ou des civils allemands. Ces réflexions ne prendront jamais la forme de mots, sauf une fois, lorsque Jan Morava avouera deux choses importantes à Buback : il pense non seulement que la défaite des Allemands est proche mais aussi que Buback mériterait de rester en vie, une sympathie qu'il avait tue jusqu'à présent : « Il semble en l'occurrence que la catastrophe menace surtout les Allemands. Vous êtes le seul que je connaisse un peu, mais je crois que vous êtes une exception. J'espère que les Allemands comme vous éviteront le pire. »<sup>1589</sup> lui déclare-t-il. Encouragée par la fin de la guerre, sa parole s'est libérée avant de retomber dans le silence. La personne avec laquelle Morava échange le plus est son supérieur, Beran. Pour des raisons professionnelles, il doit sans cesse lui rendre des comptes. Toutefois, des raisons personnelles voire intimes modifient sa parole. Il ne parle pas uniquement pour établir des rapports sur l'état de l'enquête, mais afin de s'attirer l'affection paternelle de cet homme qu'il admire. À l'inverse, la parole de Beran va être la cause de sa satisfaction ou de son désarroi, ce qui nous laisse à voir un Morava fragile, sans cesse pris entre deux sentiments

---

<sup>1585</sup> *Ibid.* p. 336.

<sup>1586</sup> *Ibid.* pp. 114-115.

<sup>1587</sup> *Ibid.* pp. 114-115.

<sup>1588</sup> *Ibid.* p. 137.

<sup>1589</sup> *Ibid.* p. 278.

antagonistes. La parole de l'autre devient un élément constitutif de l'identité de Morava, personnage en formation vivant dans la culpabilité de ne pas avoir repris la forge familiale. La parole de son père l'a également marqué à jamais. En le traitant de « trouillard »<sup>1590</sup>, il a fait naître chez son fils un sentiment d'insécurité qui le poussera jusqu'à la fin du récit à chercher dans les yeux d'autres hommes une expression de reconnaissance. Dans la première conversation qui nous est relatée entre Morava et Beran, le jeune inspecteur passe d'un sentiment à un autre. Il est tout d'abord concentré afin de répondre le mieux possible à toutes les questions de son supérieur (« Pendant toute la longue période qu'il avait passée dans cette maison, il avait eu pour ambition de répondre à tout correctement. Jusqu'à maintenant, il n'y était pas arrivé. »), il se sent alors confiant (« Aujourd'hui, il se sentait proche de son but. ») mais vacille (« Morava comprit que ce n'était pas encore aujourd'hui qu'il atteindrait son but. ») avant de remonter à nouveau la pente (« Beran sourit d'un air approbateur et Morava reprit de l'assurance [...] et de chuter à nouveau, lorsque Beran lui demande des précisions sur la nationalité du tueur : « Je ne sais pas... dit-il dans un souffle, humilié. »<sup>1591</sup> Cette conversation, qu'il vit comme un échec très personnel, voire même intime puisqu'il se sent « humilié », c'est-à-dire blessé dans son âme profonde, semble remettre en cause toute son existence, puisqu'il renonce à se déclarer à Jitka et s'interroge même : « Beran avait-il l'habitude de lui dire qu'il était une gourde ? »<sup>1592</sup> Puisque le jeune Jan ne s'est pas construit dans les paroles rassurantes de son père, il boit les paroles des autres comme des jugements sur lui-même. Ainsi n'est-il pas capable d'avoir une conversation avec Beran qui soit vide de sentiments, car mêmes les rapports quotidiens sur l'enquête deviennent l'enjeu d'une construction identitaire. S'il ne sait pas répondre à une question, c'est donc qu'il est une « gourde ». Si au contraire, son supérieur semble satisfait, alors Jan Morava devient un homme digne d'être respecté. La fin du roman signe l'adoption de Morava par Beran, puisque ce dernier lui dévoile les coulisses de la Résistance, l'appelle par son prénom et le tutoie<sup>1593</sup>. Ainsi, toute son évolution identitaire est liée à la parole de Beran, si bien qu'il devient celui qui ramène Morava à la vie, de façon imagée d'abord<sup>1594</sup>, puis lors de la mort de Jitka, en l'enjoignant à poursuivre son combat contre le tueur d'une part et sa vie d'autre part : « Vivez

---

<sup>1590</sup> *Ibid.* p. 27 : « Morava avait toujours eu un problème avec les gens qui élèvent la voix. Jusqu'à sa mort, son père qui parlait très fort l'avait considéré comme un trouillard et cette réputation avait suivi Morava à Prague. »

<sup>1591</sup> *Ibid.* pp. 37- 40.

<sup>1592</sup> *Ibid.* p. 40.

<sup>1593</sup> *Ibid.* p. 360 : Lorsque Beran entraîne Jan dans les souterrains où est installée la résistance tchèque, son ton change avec ses collaborateurs. Il devient familier, ce qui perturbe fortement le jeune inspecteur : « "Toi, Josef, attends ici." dit familièrement celui-ci [Beran] à Litéra. Morava ne reconnaissait pas le monde qu'il croyait familier. "Et vous, suivez-moi, Jan !" dit le commissaire principal, changeant aussi de ton avec lui. »

<sup>1594</sup> *Ibid.* p. 228 : Beran retire l'enquête à Morava pour que ce dernier ne soit pas victime d'intimidation et de menace de la part de la Gestapo. Officieusement toutefois il en garde toujours les rênes. Morava vit cette conversation comme une « chute officielle » et une « résurrection secrète ». En d'autres termes, Beran le réhabilite à ses propres yeux, plus que cela, il lui rend la vie en le gratifiant de sa confiance.

en regardant vers l'avant, cher ami, dit Beran. Vous êtes au début de votre vie, même si vous avez l'impression qu'elle est derrière vous. Savez-vous vous servir de cela ? »<sup>1595</sup> et Beran de lui tendre un pistolet. Les paroles du supérieur de Jan Morava sont franches mais restent entrecoupées par la nécessité de la guerre et de l'enquête. Ainsi passe-t-il sans transition du deuil à la bataille. Le conflit empêche la parole des personnages de s'achever comme il a empêché les sentiments de Jan Morava de se déclarer, mais un personnage souffre plus que tous les autres du silence qu'il se voit imposer.

Le roman retrace en effet la lente prise de conscience d'Erwin Buback, qui, après avoir accueilli l'annexion de l'Autriche puis l'occupation des Sudètes avec la plus grande ferveur, commence par s'interroger sur les actions du régime qu'il représente, puis sur l'image de l'Allemagne qu'il renvoie aux Tchèques qui l'entourent, et enfin, sur sa culpabilité personnelle et l'avenir de son pays. Sa parole est plus qu'empêchée, elle est cadencée par le Troisième Reich et par le serment qu'il a un jour prêté au Führer. Toutes ses interrogations vont rester intimes et Buback va devoir se dédoubler s'il ne veut pas se trahir. Il n'est toutefois pas le seul à douter en cet instant, mais la stratégie adoptée par les autres Allemands membres de la Gestapo consiste à recouvrir par des mots les doutes qu'ils éprouvent. Ainsi, lorsqu'il se rend au bar « Am Graben », Buback redoute de croiser l'un de ses collègues : « Ces types avaient la manie de noyer leur peur dans des tirades sur la victoire finale. »<sup>1596</sup> La parole est alors inversée, elle exprime le contraire de ce que ressentent les personnages. De la même manière que le système de justice est inversée, puisque les criminels sont les garants de la loi, la parole est inversée par les circonstances. Elle masque les sentiments réels et sert le mensonge. À ce stade du récit, Buback s'efforce encore de croire en la possibilité d'une victoire de l'Allemagne nazie, ce qui va à l'encontre de ses doutes naissants. Les paroles de ses collègues, leurs « tirades » et autres discours d'auto-conviction provoqueraient en plus l'inverse de l'effet souhaité. Au lieu de convaincre, ils dissuaderaient et révéleraient en creux la peur de ceux qui l'expriment. En effet, si Buback ne veut pas entendre ses collègues, c'est parce qu'il craint que leurs paroles, fausses, ne fassent vaciller ce qu'il lui reste de conviction<sup>1597</sup>. La communication est faussée par le mensonge, à l'image des mensonges de Grete, qui raconte une autre vie que la sienne, pour masquer son sentiment d'échec et de culpabilité. Elle considère en effet qu'en ayant dansé pour les troupes allemandes et chercher la protection de pontes du parti, elle a participé à la naissance de la Seconde Guerre

---

<sup>1595</sup> *Ibid.* p. 355.

<sup>1596</sup> *Ibid.* p. 51.

<sup>1597</sup> *Ibid.* p. 51 : « En un clin d'œil, ils le feraient douter de ce en quoi il essayait à nouveau de croire. »

mondiale<sup>1598</sup>. Ce n'est qu'à la fin du roman qu'elle avoue la vérité à Buback. La réaction de son amant est interrompue par un coup de sonnette, qui ramène l'action vers l'enquête policière puisque c'est le tueur qui se trouve devant la porte<sup>1599</sup>. Nous sommes à la fin du récit et Buback va expier sa culpabilité dans la mort, puisqu'il sera la dernière victime du tueur de veuves. Ses doutes prennent la forme de salves de questions, en plusieurs endroits du récit, et rejoignent les interrogations du jeune Morava sur le conflit ou le sort des Allemands. Cette réflexion muette rapproche les deux protagonistes. Le questionnement de Buback ouvre une interrogation sur la culpabilité des Allemands : est-elle collective ? Quelle est sa part ? Comment peut-il agir pour entamer une réconciliation avec les Tchèques ?<sup>1600</sup> Morava quant à lui se pose des questions sur son engagement dans la police criminelle – doit-il aller plus loin ou privilégier sa nouvelle vie de famille ? – puis sur le sort des civils allemands et une éventuelle cohabitation future<sup>1601</sup>. À travers ces flots d'interrogations, le roman de Pavel Kohout prend une dimension politique, ce qu'il nous avoue dans l'entretien qu'il nous a accordé : « *L'Heure étoilée du meurtrier* a été traduit par Karl-Heinz Jähn et qualifié de thriller, afin que ce livre politique puisse atteindre un plus grand nombre de lecteurs – selon l'avis de la maison d'édition. »<sup>1602</sup> Les deux personnages mettent l'accent sur les questions fondamentales qui ont traversé l'Europe au sortir de la Seconde Guerre mondiale : Existe-t-il une culpabilité collective allemande ? Les Allemands doivent-ils être expulsés des territoires occupés pour maintenir la paix ? Toutefois, le roman n'y répond pas totalement, car ces pensées restent à l'état de questionnement. Le personnage de Buback, en cherchant par tous les moyens à expier sa culpabilité personnelle, laisse à penser que chacun est responsable est

---

<sup>1598</sup> *Ibid.* p. 528 : « Et je suis malheureusement une des nombreuses femmes allemandes qui ont contribué à transformer les Allemands en sauvages ; par comparaison, votre tueur de veuves est un incapable ! [...] Car des millions de femmes allemandes tremblaient d'impatience à l'idée que leur petit homme allait leur envoyer un parfum français ou une fourrure russe et des millions d'autres, comme moi, essayaient de se persuader qu'elles ne vivaient que pour l'amour et qu'elles n'avaient rien à voir avec la haine, oui ! Moi aussi je suis responsable de l'effondrement de notre monde [...] »

<sup>1599</sup> *Ibid.* pp. 529-530 : « "Tu n'as plus d'estime pour moi, n'est-ce pas ?... dit-elle, abattue, mais je devais te le dire..." En un clin d'œil, il sut ce qu'il allait lui dire, mais avant qu'il ait pu parler, la sonnette en bas retentit. »

<sup>1600</sup> *Ibid.* p. 110 : Le passage suivant nous semble illustrer avec pertinence les doutes qui envahissent Buback : « Qui était-il donc si, après des années de foi, il pouvait tout à coup être pris d'un soupçon qui allait bien au-delà de la question posée par Hilde l'année précédente ? Était-il un infâme traître ? Un lâche capitulard ? Une victime de la propagande ennemie ? Ou... ou venait-il seulement de reconnaître la faute historique à laquelle il avait contribué et tremblait-il maintenant pour son sort et celui de son peuple ? »

<sup>1601</sup> *Ibid.* p. 122 : Pour Jan Morava, nous choisissons la tirade suivante : « Après Munich, celui-ci [le territoire des Sudètes] était revenu au Reich en attendant que l'Allemagne s'empare du reste du pays. Il aurait aimé savoir à quoi ressemblerait cette région après la guerre. S'ils n'étaient pas morts, reverrait-il ici ses camarades d'école, qui criaient « Heil » autrefois en classe et hurlaient « Retournons au Reich ! » dans le gymnase ? Serait-il encore possible de vivre ici les uns à côté des autres ? » Cette réflexion se poursuit au fil du récit, notamment avec la conversation entre Jan et Jitka lorsque ce dernier invite Buback et Grete à dîner, puis est complétée à la fin du roman, alors que Morava assiste à des scènes de vengeance, p. 495 : « Qu'est-ce que je ressens pour eux ? Cette question émut Morava et sa réponse le surprit : rien. » Il ne ressent rien de général, mais éprouve bel et bien des sentiments d'amitié pour Buback. Ce « rien » n'est pas l'expression de son mépris, mais son refus de la culpabilité collective.

<sup>1602</sup> Réponse reçue le 1<sup>er</sup> juillet 2014, lorsque nous faisons remarquer à l'auteur que la qualification de « thriller » empêchait une réelle réception de l'ouvrage.

de ces actes, tout comme Morava, en prenant la défense de civils allemands, permet d'apporter la nuance nécessaire à l'opposition Allemands/Tchèques. Les questions qui les hantent sont autant de questions pour le lecteur, auquel il lui faut répondre par son propre raisonnement. Ces interrogations ne s'échangent pas entre Jan Morava, représentant de la République tchèque, et Erwin Buback, représentant de l'Allemagne nazie, tout simplement parce qu'elles ne le peuvent pas. Au fil du récit, nous pourrions dire que les deux personnages échangent et partagent leurs réflexions sans même le savoir, et ce qui les réunit, c'est alors un « étonnement » de se découvrir des affinités<sup>1603</sup>. De fait, ce sont les événements vécus qui vont rapprocher les deux personnages plus que les rares paroles qu'ils s'échangeront, puisqu'au fil du roman, leurs positions vont s'échanger. Le jeune Morava innocent vivra un double deuil, identique à celui d'Erwin Buback qui a perdu sa femme et sa fille dans un bombardement. De son côté, l'agent de la Gestapo vivra une seconde jeunesse en trouvant en la personne de Grete une compagne qui saura éveiller ses sentiments éteints. Leur attirance commune pour Jitka les rapproche dans un premier temps, la première nuit qu'ils vivront ensuite avec leur nouvelle compagne bouleversera leur comportement. Enfin, Morava le tchèque se placera à côté des civils allemands afin de les protéger, et Buback réunira les deux morceaux de sa personnalité en parlant à nouveau le tchèque, sa langue maternelle tue depuis l'adolescence. Il (re)deviendra Ervín Bubák, complétant ainsi son identité tchèque perdue avant de mourir au nom des Allemands. En vivant le même destin personnel, les deux hommes se comprennent donc au-delà de la parole, qui devient superflue.

Les personnages du roman de Reinhard Jirgl ne parlent que très peu. Le dernier-né, Reiner, monopolise la parole lors du troisième et dernier chapitre, mais il ne communique pas. Il écrit une longue lettre à son épouse dans laquelle il répète tout ce qu'il lui a déjà inlassablement raconté sur sa famille, leur fuite et leur reconstruction. Son épouse ne prend jamais la parole, le laissant seul avec son flot de souvenirs. La lettre constitue un moyen privilégié dans cette famille pour éviter la parole : Anna envoie une carte postale pour

---

<sup>1603</sup> À plusieurs reprises, les deux protagonistes font part de leur étonnement ou de leur surprise face à l'autre, pp. 132-133 : « Morava allait lui aussi d'étonnement en étonnement. Durant tout le temps de leur collaboration inégale où l'un faisait le travail tandis que l'autre se contentait de le surveiller, il n'avait vu en l'Allemand qu'un patron pas très bavard. [...] Ce même homme avait tant changé au cours des dernières heures qu'il le reconnaissait à peine. ». Les termes « lui aussi » montre que Buback vit de son côté la même confusion de sentiments envers Morava, ce qui est confirmé p. 277 : « Buback s'étonna. C'était incroyable ! L'Apocalypse pouvait éclater ici d'un moment à l'autre et ces deux-là se collaient en plus un enfant sur les bras ? Et la jeune femme participait dans son état à la chasse à l'assassin ? Il regarda le jeune visage tendu et s'étonna d'être touché par une histoire à laquelle il était étranger. », puis vient la réflexion de Beran à propos de la razzia dans ses bureaux, p. 298 : « Buback vous salue. Un homme étrange. Au téléphone il s'est excusé au nom des Allemands. Il ne savait rien de cette opération. » Notons qu'en s'excusant pour une opération de police, Buback entame son processus de demande de pardon pour les crimes du Troisième Reich. À la page 120, un geste de courtoisie provoque un changement chez Buback : « Il songea qu'il se pouvait qu'à leurs yeux aussi Hitler incarnât tous les Allemands. Il n'avait soudain plus envie de les entretenir dans cette fausse impression. C'est pourquoi, à son propre étonnement, il accepta le cadeau qu'ils lui apportaient, un sandwich au beurre et au lard enveloppé dans une serviette blanche comme neige. »

annoncer son mariage, Hanna lui écrit une lettre, Maria écrit une ultime missive avant de disparaître et Ilse répudie pour ainsi dire Hanna et Maria par voie postale. Reiner, le dernier à pouvoir transmettre, choisit de reprendre ce moyen de communication à son compte pour dérouler le fil du passé.

L'exemple le plus poignant de non-communication reste toutefois les disputes silencieuses entre Hanna et Maria, qui ont lieu à deux reprises : « Les deux femmes à touche-touche, prunelle contre prunelle. Leur respiration pesante ne lâcha pas 1 traître mot [...] – Avec un profond gémissement entrecoupé de frissons, Maria baissa finalement les yeux devant la froideur sèche et blanche dans le regard de Hanna. Elle tourna les talons avec résignation, ses pas tristes la menèrent vers la maison [...]»<sup>1604</sup> Les femmes se touchent physiquement tant elles sont proches, leur respiration trahit un état d'énervement et de désespoir – elles gémissent – mais aucune parole ne sera prononcée. Le regard d'Hanna suffit à intimider sa sœur, qui abdique. Cette scène rappelle les froides retrouvailles entre mère et fille, côte à côte dans le train, sans un mot l'une pour l'autre : « Les deux femmes ne soupirèrent discrètement et plusieurs fois que lorsqu'elles furent coincées l'icontrel'autre dans des compartiments toujours identiques [...] »<sup>1605</sup> Non seulement elles n'échangent pas un mot, mais leurs soupirs sont discrets, presque inaudibles. Jamais au fil du récit, Anna et sa mère ne communiqueront de vive voix. Pourtant Anna s'adresse à sa mère, dans un long passage, sous forme de monologue intérieur, afin de lui demander des explications ; « ?!Pourquoi ne m'aviez-vous !pas ?attendue ce jour-là [...] »<sup>1606</sup> ; et lui reprocher de ne pas avoir su entendre sa douleur. En effet, la jeune fille a été victime de viols répétés, et le lecteur devine par cette tirade qu'elle s'est confiée à sa mère, en laquelle elle n'a pourtant pas trouvé d'écoute : « Tu ne voulus Rien savoir du vrai prix à verser pour que vive un corps fait de chair de femme & de la chance. »<sup>1607</sup> Le refus d'écouter sa fille et de prendre en considération ses souffrances est sans appel chez Hanna, puisqu'il se traduit par un « Rien » majuscule. De même, la mère transforme cette agression en un « déshonneur »<sup>1608</sup>. Le silence ne jette pas un voile sur les événements pour les faire disparaître, mais les transforme en une toute autre réalité. Le narrateur, omniscient dans ce premier chapitre, ne raconte pas les viols d'Anna, qui sont uniquement mentionnés par le personnage puis par d'autres de ses réactions face aux hommes. La réalité crue ne nous est pas dévoilée, elle est cachée dans les mots de la fille à la

---

<sup>1604</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 126 puis p. 238, se terminant de la façon suivante : « ses pas tristes la menèrent à travers l'appartement vers la cuisine. »

<sup>1605</sup> *Ibid.* p. 82.

<sup>1606</sup> *Ibid.* p. 25.

<sup>1607</sup> *Ibid.* p. 26.

<sup>1608</sup> *Ibid.* p. 26 : « !Oui : tu Le savais é : tu m'as !méprisée à cause de mon déshonneur. Et voulus m'abandonner à cause de Cela, car pour toi, vivre-dans-le-déshonneur est pire que nepasvivredu tout. »

mère puis dans le silence de cette dernière. À défaut de communiquer avec sa mère, Anna la raconte à plusieurs reprises à Erich, puis une dernière fois à un interlocuteur inconnu<sup>1609</sup>. En contrepartie à ce premier récit, Erich raconte son enrôlement forcé chez les SS. Les deux histoires sont racontées l'une après l'autre, d'un trait. Il n'y a aucune imbrication de l'un des personnages dans le récit de l'autre. Aucune question ne suit l'histoire racontée. La guerre est racontée depuis deux perspectives différentes : une fois dans l'ancien Protectorat, une autre sur le front de l'Est, de l'intérieur. Toutefois, elle n'est pas encore questionnée par les jeunes personnages en reconstruction qui prennent acte d'une autre réalité que la leur à cet instant. Par deux fois, un récit attribué à Anna viendra briser le récit-cadre du narrateur omniscient et perturber le lecteur. Lorsqu'Erich retrouve Anna à Birkheim, alors qu'elle fréquente un certain Jo, la jeune fille semble reprendre le fil de l'histoire qu'elle avait commencée à raconter dans sa chambre de Reitzenhain : « Ma mère avait toujours pensé qu'on pouvait me traiter comme 1 fille-robot qu'on pose, enclenche & réenclenche. »<sup>1610</sup> serait alors la suite de son récit terminé par les mots « Après, ce fut la guerre et finie l'enfance. »<sup>1611</sup>, commencé quelques années plus tôt. Après son enfance, Anna raconte alors sa reconstruction et celle de sa famille. Elle a alors effectué un bon dans le temps, et c'est le narrateur omniscient puis le monologue intérieur d'Anna qui viennent raconter la guerre, non pas à Erich mais au lecteur. La linéarité n'existe pas, c'est au lecteur de remettre les événements dans l'ordre chronologique. Toutefois, la jeune fille termine en mentionnant la mort d'Hanna : « Et aujourd'hui, douze ans après sa mort – », laissant le lecteur interloqué. D'autant que la reprise du récit fait écho à son histoire : « Anna arrêta sa jacasserie légère, tâtonna à la recherche de bougies é d'allumettes [...] »<sup>1612</sup> Nous sommes donc bien dans sa chambre de Birkheim, en présence d'Erich qu'elle cherche dans l'obscurité, soit en 1948<sup>1613</sup>. Puisqu'Anna et Erich ne sont pas amenés à se revoir – ce que le narrateur cette fois annonce clairement – à qui Anna s'adresse-t-elle lorsqu'elle raconte cette partie de sa vie ? Parle-t-elle à Reiner ? Est-il envisageable que Reiner soit en réalité le narrateur du récit dans son ensemble, sans se découvrir comme tel lors des deux premières parties du roman ? Il semble peu probable que le jeune homme ait acquis tellement de connaissances sur le passé de sa mère, de sa grand-mère,

---

<sup>1609</sup> Anna raconte son enfance à Erich pp. 73-75, ses fiançailles pp. 135-137. Aux pp. 131-134 dans un récit dont le destinataire n'est pas identifié, elle revient sur ses années à Birkheim et les efforts de sa mère. Ce récit est inclus à la fois dans les retrouvailles d'Erich et Anna puis se termine par une assertion mystérieuse : « Et aujourd'hui, douze ans après sa mort – », nous sommes alors en 2000, puisqu'Hanna est décédée en 1988, et rien dans le récit ne nous a permis de croire qu'Anna avait un jour recroisé le chemin d'Erich.

<sup>1610</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>1611</sup> *Ibid.* p. 75.

<sup>1612</sup> *Ibid.* p. 134.

<sup>1613</sup> *Ibid.* p. 117 : En parallèle de ces retrouvailles à lieu la dispute entre Hanna et la veuve, qui veut lui soutirer les intérêts pour son premier séjour à Magdebourg : « Vous avez omis de payer les ! intérêts, Chèremadame. Nous disons donc hiver 48 – de l'automne 45 jusqu'à aujourd'hui cela se monte à – & inscrivit la somme sur 1 des formulaires vierges. »

sa grand-tante et son arrière-grand-tante qu'il puisse reconstituer des scènes de l'intime avec précision. De même, il n'intervient sous la forme de « je » qu'à la fin du deuxième chapitre, en racontant sa naissance. Ce faisant, il laisse pourtant à penser qu'il a toujours été là.

Ce destinataire inconnu, ou non-identifiable, est paradoxalement présent une autre fois dans le récit, lorsqu'Hanna raconte les expulsions au début du premier chapitre. Visuellement, son récit prend la même forme que ceux d'Anna, c'est-à-dire que le texte est décalé vers la droite par rapport au récit du narrateur auctorial : « et les gares é les salles d'attente !remplies-de-monde il fallait enjamber les gens tant c'était plein et à l'intérieur l'air épais à couper au couteau [...] »<sup>1614</sup> Le style rappelle également les récits de sa fille : il s'agit d'une écriture visuelle, qui sollicite aussi bien les yeux que l'ouïe puisqu'elle reproduit la façon de parler de chacun des personnages. L'urgence et la panique d'Hanna dans le train est reproduite dans un récit en bloc, au début duquel les points sont remplacés par des tirets qui ne séparent pas les phrases mais les lient entre elles. Ensuite, les phrases se font plus courtes. Apparaissent alors les points, marquant l'enchaînement rapide de son phrasé : « Alors j'ai pensé !C'est fini. Tout s'arrête là. Il n'y aura pas de suite. Mais peu après on ordonna !RETOUR DANS LES WAGONS ! VITEVITE. »<sup>1615</sup> Dans le récit d'Anna, ce sont les questions qui s'enchaînent<sup>1616</sup> et l'orthographe est déformée par son langage<sup>1617</sup>. Alors qu'elle fuit Komotau, qu'elle a atteint juste au moment où avaient lieu les expulsions, elle se souvient d'un soir, où tous avaient trouvé refuge dans l'abri anti-aérien, sauf une femme, dont la chevelure prit feu. Le récit jusqu'alors raconté par le narrateur, prend une nouvelle dimension lorsqu'Anna décrit les gens « autour-de-moi » et fait ainsi entrer sa voix dans le récit pendant un long paragraphe. Elle raconte alors son épouvante lorsque ses voisins dans l'abri refusèrent de laisser entrer cette femme puis la repoussèrent avec violence afin qu'elle ne bloque pas l'accès à l'air libre et se souvient : « [...] mais moi, je n'entendis plus rien sentis brusquement un tissu sec et étouffant car Maman m'avait enfoncé un mouchoir dans la bouche parce que je ne voulais plus m'arrêter de crier. »<sup>1618</sup> Après cette réminiscence, le récit reprend son cours (« Les gardes frappèrent la femme volée qui voulut se défendre [...] »<sup>1619</sup>) et le texte sa place initiale. Pas de communication ici mais un récit isolé, tout comme celui d'Hanna quelques pages plus en amont. Ce procédé permet d'inclure le vécu de ces femmes à la narration qui rapporterait la

---

<sup>1614</sup> *Ibid.* pp. 12-14.

<sup>1615</sup> *Ibid.* p. 13.

<sup>1616</sup> *Ibid.* p. 26 : « Et !qu'allait-il ensuite ?advenir de moi ; ?où aurais-je pu aller, quand vous=tous étiez partis. !Maman : ?! Pourquoi ne m'as-tu !pas ?attendue ce jour-là. »

<sup>1617</sup> *Ibid.* p. 136 : son fiancé parle « l'anglais le français l'italien. », et plus loin : « é j'avais padutout com !pris d'abord c'qui yavait de si drôle à ça –. »

<sup>1618</sup> *Ibid.* p. 23.

<sup>1619</sup> *Ibid.* p. 23.

grande histoire des expulsions. Il mêle ainsi l'intime et le général et donne la parole aux protagonistes du récit. Une parole qui est adressée au lecteur et à personne d'autre, car personne n'y répond, personne ne l'écoute, puisque ces femmes sont seules lorsqu'elles la prononcent. Hanna ne raconte pas l'expulsion à Anna ni à Reiner, de même, Anna ne raconte ses souvenirs à personne, tout comme nous ne savons pas à qui elle raconte sa reconstruction à la page 134. Ces monologues renforcent la solitude de chacun des personnages. En effet, toute parole demande à être écoutée et pose en creux la question : « es-tu-là ? M'écoutes-tu ? Reçois-tu mon message ? » La parole est là mais la transmission n'y est pas. Lorsqu'un public est prêt à recevoir cette parole alors c'est la parole qui vient à manquer. Les fêtes d'anniversaire par exemple sont pour Hanna l'endroit idéal pour raconter sa patrie perdue. Pourtant, Reiner, qui est alors le narrateur, ne nous dévoile pas ses récits et occulte ainsi la transmission qu'elle essaye de faire de son passé. Nous savons que Reiner est baigné de récits sur Komotau, au point de les dessiner, mais nous ne savons pas ce que disent ces femmes. De plus, Hanna répète sans cesse les mêmes histoires, ce qui provoque le désintérêt de ses invités, qui *de facto*, ne l'écoutent plus : « [...] tandis que Hanna racontait à nouveau des histoires-du-Pays, évoquait sa famille, son enfance, la guerre. Retentissants les rires de l'assemblée (quoiqu'avec-le-temps, je pus me rendre compte du ton artificiel de cette gaîté, car Hanna ne savait raconter que les mêmes sempiternelles histoires année-après-année.....) »<sup>1620</sup>

Hanna est un personnage dans l'action, qui préfère agir plutôt que de parler. Elle fait des allers-retours permanents entre Schieben et Reitzenhain pour retrouver Anna, puis entre Birkheim et Berlin pour s'occuper de Reiner avant de retourner une dernière fois à Berlin pour pousser Günter à quitter l'appartement d'Anna après leur divorce. Elle avait déjà exprimé son désaccord face à cette union dans une lettre, mais devant la détresse de sa fille et de son petit-fils, elle effectue un dernier voyage : « [...] ce fut le signal pour Hanna, qui avait eu vent de la chose, de prendre l'initiative. Elle fit le voyage depuis Birkheim, établit ses quartiers dans ma chambre sur 1 étroit sofa – sa guerre dura une semaine puis tout fut terminé. »<sup>1621</sup> Sans une parole, Hanna met fin à cette relation toxique, tout comme elle avait déjà mis fin à la relation entre Maria et le chef de la chorale, et plus tard, entre Maria et un retraité des Chemins de fer.

Les paroles ne sont pas superflues ici, elles permettraient au jeune Reiner de vivre dans une transmission saine, mais elles n'existent pas entre les membres de la famille Rosenbach alors que paradoxalement, le roman nous donne à voir la polyphonie de l'exil et de la reconstruction. Il semblerait que les personnages se méfient des paroles, car celles qui sont

---

<sup>1620</sup> *Ibid.* p. 219.

<sup>1621</sup> *Ibid.* pp.190-191.

échangées visent pour l'essentiel à faire mal, comme en témoignent les nombreuses confrontations d'Hanna aux fonctionnaires. Leur parole est mécanique et ne fait plus sens, car elle ne s'adresse pas à Hanna en tant qu'individu mais aux réfugiés en général, et par extension à tous ceux qui cherchent un emploi dans l'Allemagne d'après-guerre. « *Nous nous occupons de vous pas de souci Chèremadame repassez nous voir à l'occasion de nos jours celui qui veut travailler aura du travail.* », lui assène régulièrement le fonctionnaire du service du personnel, d'une façon monocorde et froide, avant d'être obligé de lui trouver un poste s'il ne veut pas perdre le sien. La directrice du lycée de Birkheim prend un plaisir particulier à blesser Hanna. Ses paroles sont comparées à des « tessons de verre »<sup>1622</sup>, elles sont d'un « tranchant ironique »<sup>1623</sup> et renvoient sans cesse Hanna à son échec en tant que mère, non sans satisfaction personnelle : « Trèchèrmadame, en tant que pédagogue, je vous donne un bon conseil : discutez avec votre fille. Nous n'en sommes plus au temps des convois de réfugiés [...] Vous semblez avoir du mal avec cela. »<sup>1624</sup> Alors qu'Anna réussit brillamment ses études, la directrice met l'accent sur l'ignorance de la mère quant aux projets de sa fille, choisissant ses paroles avec soin afin d'humilier Hanna, qui prend alors conscience que son retour à Komotau est compromis une fois de plus. Cet échec personnel, renforcé par les critiques acerbes de la directrice, annonce sa fin puisque naît en elle l'adage « *Meurs une longue vie.* »<sup>1625</sup> Günter est lui aussi le représentant du mensonge dans le récit, puisqu'il a menti à Anna sur ses sentiments afin de pouvoir s'installer à Berlin. La fin de leur mariage lui donne l'occasion de blesser son ex-épouse. Cette dispute, succincte et au cours de laquelle nous n'entendrons pas Anna, constitue la seule prise de parole de Günter dans le récit : « *Tu !crois vraiment qu'nous-deux ç'aurait été ?pour-l' éternité. [...] !Regarde-toi. !Là : !Qu'est-ce que tu ?vois : ! vieille grosse dondon.* (J'entendis un bruit de crachat tandis que la mère se précipitait en criant dans la cuisine.) »<sup>1626</sup> Cette tirade fait comprendre au lecteur que les paroles échangées avant le mariage, dont nous n'avons pas connaissance, n'étaient que mensonges, et la véritable prise de parole a pour unique objectif de rabaisser et de blesser l'autre.

Certains mots restent toutefois atrophiés par les personnages tout au long du récit. Jamais l'un des interlocuteurs de ces femmes ne prononcera le mot « réfugié » ou « expulsion » dans son intégralité. Le chef de service d'Hanna atrophie le mot « expulsion »

---

<sup>1622</sup> *Ibid.* p. 146.

<sup>1623</sup> *Ibid.* p. 93.

<sup>1624</sup> *Ibid.* p. 146.

<sup>1625</sup> *Ibid.* pp. 147-148.

<sup>1626</sup> *Ibid.* p. 189.

pour le remplacer par « transfert »<sup>1627</sup>, la directrice remplace « réfugié » par « un être jeune »<sup>1628</sup>. Ainsi la réalité est-elle occultée par l'utilisation d'un autre mot, un substitut qui permet de cacher ce que sont réellement Anna et sa mère, ce qui n'est pas répréhensible, car de fait, elles sont des réfugiés. La directrice reste dans l'ignorance de leur passé et représente ainsi le silence qui a recouvert de son voile le destin des expulsés dans la société d'après-guerre et plus particulièrement en RDA. Lorsque le mot « réfugié » sera prononcé dans son intégralité, il sera accolé à des sentences blessantes de la part de l'autre, l'autochtone ou le fonctionnaire : « Les réfugiés c'est comme la chiasse, ça ne se retient pas »<sup>1629</sup>, martèle la veuve. La mère de Joseph, quant à elle, qualifie Anna de « réfugiée avec rien de plus qu'une ch'mise sur l'cul »<sup>1630</sup> et fait de son statut de réfugié une excuse pour son prétendu manque de finesse : « *Que voulez-vous, elle reste toujours un peu démodée. [...] Elle n'apprendra jamais.* »<sup>1631</sup> raconte-t-elle à son entourage. Ainsi le mot réfugié n'est-il jamais utilisé pour ce qu'il signifie vraiment, à savoir des personnes ayant été obligées de quitter leur foyer afin de trouver refuge ailleurs. Il se charge de valeurs négatives : ces gens ne savent ni s'habiller ni se tenir, envahissent l'Allemagne avec leurs revendications et ne savent pas éduquer leurs enfants.

Si les personnages ne s'expriment que très peu et communiquent encore moins, ils sont également incapables d'écoute. Lorsque le chef de service déclare ses sentiments à Hanna, cette dernière prend un plaisir certain à ne pas l'écouter et transforme ses paroles en une mélodie qui la berce dans son ignorance de l'autre : « [...] sais, je n'ai aucun droit – venait-elle de l'entendre dire ; *aucun droit aucun droit*, nasillaient les lèvres du gramophone, – et je ne vous harcèlerai !jamais – *harcèlerai !jamais harcèlerai !jamais* - ; mais il ne vous aura pas échappé qu'une profonde inclinaison –, *inclinaison inclinaison* – ; me porte vers vous – *me porte vers vous me porte vers vous* – [...] »<sup>1632</sup> Cette mélodie la berce jusqu'à ce qu'elle n'entende plus cet homme mais replonge dans ses souvenirs de Komotau. Elle passe ainsi à côté de la déclaration du chef de service, qu'elle n'a de toute façon pas besoin d'écouter puisqu'elle sait qu'elle va refuser ses sentiments. Elle lui répond de façon « soudaine et brutale » et lorsque celui-ci insiste, il ne se heurte pas à des mots, mais à un visage, fermé,

---

<sup>1627</sup> *Ibid.* p. 104 : « 1 homme simple 1 homme simple – ; qui tenais aussi à vous dire que, malgré la guerre & les expulsés :

– Je voulais dire que : malgré le !transfert de Silésie [...] »

<sup>1628</sup> *Ibid.* p. 96 : « Personne ne doit me reprocher de ne pas avoir donné une chance une réfu – une chance à un être jeune. »

<sup>1629</sup> *Ibid.* p. 14 puis p. 95 et enfin, p. 111, Hanna reprendra cette phrase qu'elle n'a jamais oubliée lors d'une conversation avec la veuve.

<sup>1630</sup> *Ibid.* p. 136 puis 153.

<sup>1631</sup> *Ibid.* p. 153.

<sup>1632</sup> *Ibid.* pp. 103-104.

inaccessible. Il s'agit de la seule et unique description du visage d'Hanna, du visage de ces femmes en général, qui resteront des silhouettes : ses traits sont « blêmes », d'une « transparence vitreuse », « durs ». Son visage manque étrangement d'unité: « [...] des lignes verticales burinant profondément la peau du visage autour des yeux, du nez, de la bouche, du menton – délimitant sévèrement la figure en districts, lesquels, é chacun=pour soi, semblaient vieillir plus ou moins vite et donnaient désormais à la peau une expression tendue, sans cesse pressée, comme si cette femme était tenue de traîner derrière elle des charges trop lourdes dans un temps de plus en plus ténu. »<sup>1633</sup> Son visage est séparé en « districts », comme son âme, qui est à la fois à Komotau et à Birkheim. Son apparente jeunesse est marquée par « des rides puissamment incrustées »<sup>1634</sup>, qui ne viennent toutefois pas altérer ses traits. Ainsi son visage reflète-t-il sa dualité, sa force et à la fois sa faiblesse mais aussi sa détermination à rester fidèle à tout ce qui représente la patrie perdue. Ce visage suffit à « le mettre en garde contre une trop grande proximité »<sup>1635</sup>, les mots sont inutiles. Hanna ne répond donc pas à cet homme, qui la raccompagne chez elle, éconduit. De la même manière, elle restera sourde aux plaintes de l'homme avec qui elle partage un petit appartement pour un temps. Son appel à l'aide implicite restera sans réponse, pire, il provoquera chez Hanna un repli sur elle-même et une réaction de mépris face à sa faiblesse<sup>1636</sup>. Si elle refuse de l'écouter, c'est aussi parce qu'il exprime à haute voix ses inquiétudes concernant Anna. Ce qu'elle n'entend pas ne peut donc pas l'atteindre. De même, la proposition de la veuve de passer du temps avec elle dans sa chambre chauffée rencontrera la même fin de non-recevoir cinglante<sup>1637</sup>.

Enfin, Reiner, qui déverse son histoire familiale dans une longue lettre à son épouse, ne remarque pas qu'il mène en réalité un long monologue, qui étouffe cette dernière depuis des années. Il ignore les signaux qu'elle lui envoie lorsqu'ils sont au restaurant par exemple et fait de la lecture de son ultime lettre la condition à son maintien en vie. Si elle ne lit pas sa missive et se rend à leur librairie au lieu de venir le chercher, elle perdra la vie dans une explosion. La communication est devenue si vitale à Reiner qu'il l'associe à la douleur et ne remarque pas qu'il ne communique pas. Son épouse ne répond pas à son histoire, ne le questionne pas sur les expulsions, tout au plus essaye-t-elle de lui faire comprendre que la vie d'Hanna n'est pas la sienne et qu'il doit s'engager dans le présent pour surmonter un passé

---

<sup>1633</sup> *Ibid.* p. 106.

<sup>1634</sup> *Ibid.* p. 106.

<sup>1635</sup> *Ibid.* p. 106.

<sup>1636</sup> *Ibid.* p. 128 : Monsieur Kirsch se plaint sans cesse, « des jérémiades dans la bouche de l'homme », ce qui éveille en Hanna une « antipathie furieuse. »

<sup>1637</sup> *Ibid.* p. 110 : « !Restez donc encore un peu ici=au chaud près de moi. Il fait si froid chez vous.[...] Vous êtes un !ange – oui : le Destin m'a envoyé un véritable !ange ici sous mon toit. – C'est ça : un ange, qui comme la chiasse ne se retient pas. »

qui n'est pas le sien. Or, l'histoire des Rosenbach est devenue son trauma et le manque de communication l'enferme dans un ressassement permanent. Afin d'évacuer un trauma, il faut non seulement en parler, mais il faut également trouver la bonne écoute, le bon témoin. Dans *Les Inachevés*, il n'y a ni volonté de transmettre – Hanna est enfermée dans ses souvenirs – ni écoute. Or, les deux sont indispensables à une transmission équilibrée. Boris Cyrulnik nous le rappelle dans son ouvrage autobiographique *Sauve-toi, la vie t'appelle*. Longtemps, il n'a pas su raconter aux bonnes personnes et a transmis une impression d'étrangeté ou d'absurdité à ceux qui prétendaient l'écouter : « Quand rien de ce qu'on dit n'est entendu, quand tous les mots sont déformés, comment voulez-vous ne pas vous taire ? »<sup>1638</sup> Les mots atrophiés, les « tessons de verre » de la directrice, les préjugés des fonctionnaires ont poussé Hanna dans un retranchement intime. Son acharnement à retrouver la patrie l'a éloignée d'Anna et la transmission biaisée qu'elle a donnée à Reiner en a fait un être en échec, inachevé car dépossédé de son passé, étouffé par des histoires sur « *Le-Pays – Komotau-les Nazis & l'expulsion* »<sup>1639</sup>. Il est pris dans la même loyauté envers sa famille – c'est-à-dire Johanna, Hanna et Maria – qu'Hanna envers Komotau. Il rejette sa mère car c'est la seule qui ne reviendra jamais sur sa fuite et sur sa vie à Komotau, à l'exception de son premier récit à Erich. La communauté de souffrance que forment ces quatre personnages les retient dans le passé. Afin de légitimer son entrée dans cette communauté, Reiner fait de lui-même un autre, fondant son identité sur celle de ces femmes et négligeant la sienne. Régine Waintrater, psychologue et psychanalyste, s'est penchée sur les liens qui unissent témoins et témoins, plus particulièrement au sein d'une famille. Les familles dont les membres ont vécu la déportation « fonctionnent alors comme des systèmes fusionnels, rétrécis, qui entravent le processus normal de différenciation psychique de chacun des membres qui le compose. »<sup>1640</sup> Chaque nouvelle étape de la vie peut devenir une menace pour cette cohésion extrême. La menace la plus grande pour Hanna est sa fille, qui suit son propre chemin, allant volontairement à l'encontre des désirs de sa mère. C'est la raison pour laquelle elle est exclue de la transmission et que la communication entre mère et fille est inexistante. La transmission est reportée sur Reiner, qui est investi non pas du regard maternel, mais du regard grand-maternel, qui lui donne pour mission de maintenir la mémoire de Komotau. Cette

---

<sup>1638</sup> Cyrulnik, Boris, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, op. cit., p. 150 : le neuropsychiatre raconte à plusieurs reprises comment ses récits mettaient les adultes mal à l'aise : « Il fallait se taire pour ne plus vivre dans la honte et l'effroi, pour ne pas gâcher la fête du pays renaissant et pour ne pas transmettre notre monstruosité à ceux qu'on aimait. » Il y a ici un rapprochement à faire avec le silence imposé aux réfugiés en Allemagne de l'Est, qui ne devaient pas transmettre aux autres Allemands les horreurs d'une expulsion organisée aussi par l'Union Soviétique, le pays ami, et venir remettre en cause le mythe de l'homme nouveau purement antifasciste.

<sup>1639</sup> *Les Inachevés*, op. cit., p.178.

<sup>1640</sup> Waintrater, Régine, « Le pacte testimonial. », in : Chiantaretto Jean-François (éd), *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, op. cit., p. 69.

transmission n'est pas saine mais « pathogène »<sup>1641</sup>, en ce sens qu'elle enferme Reiner dans un monde qui n'est pas le sien.

Les mots n'ont pas su dire les souffrances pour les guérir ou du moins les accepter, ils ont la plupart du temps été tus ou alors utilisés à mauvais escient, afin de blesser ou rabaisser. Ainsi ne vont-ils pas dans le sens d'une reconstruction mais d'une déconstruction : la famille Rosenbach disparaît sans rien laisser derrière elle, Morava se laisse manipuler par d'autres mots, courant à sa perte. Ce silence, qui toutefois fait partie de la transmission mais aussi de l'héritage en lui-même (Qu'est-ce que la patrie ? Qui suis-je ?) doit être déterré par ces héritiers s'il veulent le déchiffrer, ne serait-ce que d'une façon atrophiée. Entre alors en jeu le personnage qui va mettre à jour les rapports entre patrie perdue et difficulté de la transmission.

## **III.2. Prisonnier mutique et excavation**

Nombre de personnages sont donc prisonniers du silence qui leur est imposé ou qu'ils se sont imposés : Reiner est victime du silence de sa mère et de la parole incomplète de sa grand-mère, Jan Morava a de lui-même enfermé ses sentiments dans le silence, Erwin Buback est contraint de cacher ses doutes quant à l'hypothétique victoire finale de son pays. Grete est quant à elle prisonnière d'une fausse parole, puisqu'elle ment en permanence. Toutefois, ce silence n'est pas définitif. Puisqu'il est imposé aux protagonistes, ces derniers vont tenter de le dépasser, de le contourner ou même de le faire disparaître. Ils vont chercher en eux-mêmes, ou dans l'histoire des autres, les origines de ce silence et de l'incompréhension afin de mieux se construire.

Le personnage d'Erwin Buback, qui représente non seulement l'Allemagne mais surtout l'Allemagne nazie, est tout d'abord pris dans un imbroglio de sentiments qu'il ne parvient pas à démêler. Lui qui avait accueilli avec enthousiasme l'arrivée d'Hitler au pouvoir voit poindre le doute : et si l'Allemagne était vaincue, et si Hitler était un criminel ? Il reste malgré tout

---

<sup>1641</sup> *Ibid.* p. 68 : « À sa naissance, chaque individu est investi par son groupe familial d'une mission, qui donne un sens à son existence et l'inscrit comme un maillon de la chaîne générationnelle. La délégation parentale, marquée au sceau du désir, est indispensable à l'inscription ultérieure du sujet, en ce qu'elle lui garantit une place dans l'ensemble familial et social; c'est donc elle qui va guider ses choix, dans une fidélité parfois inconsciente au programme des aînés. Mais ce processus, à l'origine indispensable et normal, peut devenir pathogène, en maintenant le sujet prisonnier d'obligations dont il ne peut d'autant moins se dégager qu'elles opèrent à son insu. [Certains] renoncent à toute vie psychique, incapables de trouver un compromis viable entre des exigences devenues inconciliables. » C'est exactement ce qui arrive à Reiner, vide d'une psyché individuelle.

attaché au serment qu'il lui a juré, dans l'incapacité de renoncer à l'idéal qu'il a un jour porté<sup>1642</sup>. Cette parole prononcée une fois le retient dans le passé. Peu à peu, au contact de Jan Morava, Erwin Buback va opérer une transformation qui laissera même les Tchèques autour de lui stupéfaits<sup>1643</sup>. Mais il ira plus loin. Dans son questionnement perpétuel sur sa propre culpabilité et sur celle de son pays, lui apparaît alors un premier moyen d'expiation. En effet, l'inspecteur veut se faire le témoin des exactions perpétrées par les Allemands à l'encontre des Tchèques en cette fin de conflit, afin de dénoncer la violence arbitraire de son régime. Ce faisant, il espère libérer sa parole, se réhabiliter à ses propres yeux et participer au renouveau de l'Allemagne. Il déclare à l'un des collaborateurs de Morava : « Si vous croyez que je fais partie des autres Allemands, de ceux qui voudraient restaurer la dignité de leur peuple, je vous prie de dire à Monsieur Morava dès que possible que je l'attendrai à un endroit bien connu de lui. »<sup>1644</sup> Pour lui, l'Allemagne n'existe plus en tant qu'entité, il la scinde en deux parties : les partisans du régime national-socialiste et les « autres ». Il ne dit pas qui sont ces « autres », ils sont pour le moment seulement ceux qui n'ont pas soutenu la politique nazie. Or, lui l'a activement soutenue avant de se retourner contre elle. Il va véritablement devenir l'« autre » lorsqu'il sera lui-même victime des SS encore présents sur le territoire. En effet, après cette conversation avec Matlak, Buback s'empresse de rejoindre la maisonnette de Jitka. C'est à cet instant qu'il est arrêté par des SS et contraint de les suivre au milieu de citoyens tchèques<sup>1645</sup>. Il devient alors « anonyme ». Ni Allemand ni Tchèque, il se laisse emporter au milieu de la foule pour rejoindre la gare de Prague. Sur le chemin, il se fait observateur, dans l'espoir de raconter : « Par ailleurs, son témoignage personnel sur la manière dont les Allemands se comportaient avec les Tchèques à ce moment critique pouvait avoir une grande importance pour sa conversation avec Meckerle. »<sup>1646</sup> Il décide tout d'abord d'utiliser ses observations à des fins personnelles, afin de faire du chantage à Meckerle, qui pourra ensuite mettre Grete en sécurité. Mais au fil des événements, sa résolution va changer de destinataire. Il va d'abord choisir un camp, celui des coupables. Sa longue réflexion sur son rôle en tant qu'Allemand de

---

<sup>1642</sup> *HM, op.cit.*, p. 332 : « Dans toutes les langues du monde, cela s'appelle de la trahison Grete.

-Ah, ah...Et tu trahiras-qui ?

- Et bien... - il s'interrompt.

-Peut-être veux-tu parler de notre patrie ? Ce cinglé et ses bouviers l'ont trahie depuis longtemps. Excuse-moi, mais la guerre est de la merde. Combien de temps encore veux-tu la poursuivre, Buback ?"

Il sentit que ce serait douloureux, mais il ne put s'empêcher de dire à haute voix :

"- J'ai juré !...

-Fidélité au Führer et au Reich, c'est ça ?" »

<sup>1643</sup> Au fil du roman, Erwin Buback parvient à s'intégrer dans la sphère tchèque de la police criminelle. Par exemple p. 486 : « Lui-même [Matlak] faisait partie de ceux qui avaient appris à apprécier Buback. »

<sup>1644</sup> *Ibid.* p. 486.

<sup>1645</sup> *Ibid.* p. 487 : « Avant qu'il ait pu dire un mot, deux SS l'attrapèrent comme un boucher un morceau de viande et le jetèrent avec un tas de Tchèques qu'on avait dû arrêter avant lui. »

<sup>1646</sup> *Ibid.* p. 488.

la Gestapo trouve ici son dénouement: « Lui, au contraire, avait été depuis le début un petit rouage enthousiaste, puis à tout le moins obéissant, dans l'engrenage du Führer et du maître horloger du Reich. »<sup>1647</sup> Buback est allé déterrer la vérité : il est coupable de l'effondrement de l'Europe en cet instant. Fort de cette conclusion, il s'efforce alors d'aller chercher les preuves de la barbarie, non pas pour se faire innocent, mais pour montrer qu'il rejette son ancien mode de pensée. Il pense alors à la mort, qui vengerait en quelque sorte celle des civils tchèques : « Il prit une décision : seule sa propre vie pourrait compenser l'idée monstrueuse de ses compatriotes qui exécutaient encore des gens pour rien à l'orée de la paix. »<sup>1648</sup> Notons qu'il se joint ici aux meurtriers, puis les SS deviennent pour la première fois du récit « ses compatriotes ». Ainsi son témoignage ne suffirait plus, il devrait payer sa culpabilité de sa vie. C'est donc par un acte, et non grâce à des mots, que Buback soulage la culpabilité qu'il ressent et participe à la réhabilitation de son peuple. En effet, lorsque le tueur se présente devant la porte de la maisonnette, Erwin Buback se sent étrangement soulagé de savoir que la fin est proche : il éprouve de la « surprise », son sang bat « agréablement », de même, l'odeur de la terre est « agréable » et Buback fait preuve d'une certaine « curiosité »<sup>1649</sup>. À cet instant il est un « assassin nazi »<sup>1650</sup> aux yeux du tueur, mais lui-même n'existe plus. Il ne se souvient de rien ni de personne<sup>1651</sup>. Erwin Buback n'aura donc pas eu l'occasion de dénoncer les crimes nazis. Lui qui a vécu une plongée dans la réalité du système nazi lorsqu'il a été arrêté en compagnie d'autres Tchèques n'aura pu libérer sa parole puisqu'il est la dernière victime du tueur. Sa mort est pour lui un moment agréable, attendu même ; elle constitue sa façon d'expié la culpabilité. En effet, après avoir cherché une réponse à son engagement au sein de la police nationale-socialiste tout au long du récit, il est parvenu à la conclusion qu'il était coupable, au même titre que tous les autres fonctionnaires ayant servi le Reich. Son introspection intime le mène alors à cette douloureuse conclusion, qu'il accepte. Son autre introspection dans le système criminel ne lui permet toutefois pas de jouer son rôle de témoin car sa quête n'aura été qu'intérieure, sans destinataire.

Reiner Rosenbach est, quant à lui, le témoin par excellence. Grâce à la longue lettre qu'il écrit à son épouse, il transmet le témoignage de l'échec de la transmission familiale. Avant cela, il lui aura fallu être le chercheur, celui qui observe les femmes de sa famille, leurs actes et leurs paroles, mais aussi celui qui va chercher à les comprendre. Dès l'enfance, il sait se faire tout petit pour observer celles qui l'entourent. Lors de la mort de Johanna, il est caché

---

<sup>1647</sup> *Ibid.* p. 488.

<sup>1648</sup> *Ibid.* p. 489.

<sup>1649</sup> *Ibid.* pp. 533-534.

<sup>1650</sup> *Ibid.* p. 533 : « Il fit ligoter l'assassin nazi avec les lanières qu'il déroula une dernière fois de son corps. »

<sup>1651</sup> *Ibid.* p. 534 : « Mais il était incapable de se souvenir ne serait-ce que d'un nom ou d'un visage... »

derrière une armoire, afin de cacher sa souffrance, mais aussi d'observer la scène. Maria et Hanna deviennent « des ombres » pour ce jeune enfant qui ne comprend pas ce qui se passe<sup>1652</sup>. À plusieurs reprises, ces « ombres » vont cacher la réalité au jeune Reiner. Ainsi ne lui expliquent-elles pas leur colère lorsqu'Anna décide de se marier, elles ne mettent pas de mots sur son déménagement à Berlin l'année de ses douze ans et taisent aussi leur solitude jusqu'à la fin du récit. Reiner fera le chemin inverse en analysant tous les épisodes de leur vie avec précision, dans une position anthropologique. Il déterre les malentendus et donne à voir au lecteur une autre face de chacun des personnages. Anna, qui semblait insensible, verse pour la première fois des larmes à la lecture de la lettre d'Hanna lui interdisant de s'unir à Günter ; Hanna, forte pendant la reconstruction, nous apparaît à travers les yeux de Reiner comme une vieille femme résignée et enfin, Maria prend la parole grâce au récit de son petit-neveu. D'autre part, Reiner se fait le garant physique de la vie de ces femmes puisque c'est lui qui conserve des photographies, comme celles de leurs vacances par exemple<sup>1653</sup>. Il va jusqu'à chercher dans les poubelles les lettres que s'envoient ou reçoivent les différents protagonistes<sup>1654</sup>. En observant les membres de sa famille, il interprète également leur comportement et leurs décisions a posteriori. Selon lui, le sourire des deux femmes sur les photographies de vacances trahit un mal-être et leur envie de disparaître<sup>1655</sup>. Reiner fouille dans les yeux de ses aïeux, observe et décrit cette photographie avec précision tout comme il observe sa mère, sa grand-mère et le monde qui l'entoure, au point de s'oublier. La troisième partie du roman, dont il est clairement le narrateur, met en lumière un autre versant de la reconstruction. En effet, si les deux premières parties ne passaient pas sous silence les incompréhensions entre les membres de la famille Rosenbach, Reiner lui affirme que cette reconstruction est en effet un trauma psychique, dont il est également la victime. Les séquelles des expulsions, de la perte de la patrie tout comme le racisme dont ont été victimes ces femmes à leur arrivée en Allemagne ont traversé les générations jusqu'à atteindre le petit-

---

<sup>1652</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 173 : « La petite ampoule qui éclairait le couloir resta éteinte, Grand-mère et Maria glissaient comme des ombres dans l'appartement (elles me laissèrent dans ma cache ; la mort c'est rien pour un enfant de 8 ans. [...]) »

<sup>1653</sup> *Ibid.* p. 182 : « Plus tard, les photographies 6x6 en noir et blanc enjolivées par un cadre de papier : on y voit les deux femmes, Hanna & Maria, bras-dessus-bras-dessous, devant une couronne d'arbres écumeuse telle une vague sombre en arrière-plan, avec ses milliers de feuilles comme autant de mains raides tendues et prêtes à s'emparer de ces deux-là à l'apparence minuscule é résignée, comparables à des copeaux de bois clair pris dans les mailles de leurs propres vestes en tricot. »

<sup>1654</sup> *Ibid.* p. 225 : lorsque les deux sœurs reçoivent la lettre d'Ilse, réfugiée à l'Ouest : « (Je m'amusais des fautes d'orthographe dans ce tissu de dénigrement rédigé par cette bécasse grimpée sur l'échelle sociale grâce à un mariage juteux. Et je pensais involontairement au ridicule sinistro-comique des lettres d'adieu bourrées de fautes qu'écrivent les candidats au suicide. ) » ou, exemple le plus flagrant de son rôle de garant de la mémoire, lorsqu'Anna lit la lettre de sa mère, p. 185 : « Puis, elle froissa la lettre, la jeta à la poubelle et n'en souffla mot à son mari. (En cachette, j'avais retiré les feuillettes des ordures et je les avais conservés.) Jamais la mère ne me parla de cette lettre. »

<sup>1655</sup> *Ibid.* p. 182 : « Timide, l'esquisse d'un sourire dans les visages menus, comme si elles cherchaient à dissimuler l'envie secrète de vouloir se perdre dans les criques é les cavités d'une nature armée de feuilles. »

fil, celui qui est né en Allemagne bien après la fuite de la République tchèque. Reiner n'a d'ailleurs jamais traversé la frontière, il reste prisonnier de cet héritage purement familial et non historique. Jamais il n'échange à ce sujet avec Hanna, Anna reste muette puisqu'elle se construit à l'encontre de cet héritage tchèque. Reiner lui-même n'a pas d'enfant et laisse véritablement exploser sa parole lorsqu'il rencontre son épouse. Ce personnage anonyme met en avant l'incapacité de cet homme à vivre un engagement présent, tant le passé des Rosenbach est devenu le sien. Son rôle d'anthropologue l'éloigne de la réalité, il est lui-même enfoui sous les décombres de ce qu'il cherche à comprendre.

*Les Inachevés* de Reinhard Jirgl présente de nombreuses similitudes avec le roman de Günter Grass, *En Crabe*, paru en France en 2002<sup>1656</sup>. Ce roman met en scène un homme qui doit vivre avec l'obsession de sa mère pour sa patrie perdue, ici la Prusse orientale. Un événement vient la hanter tout particulièrement. Il s'agit du naufrage du navire Gustloff transportant des milliers de réfugiés<sup>1657</sup>. Le personnage principal, Paul, plonge malgré lui dans le passé de sa mère et se demande sans cesse ce que lui-même aurait fait. Dès l'incipit, nous remarquons que sa parole est bloquée, sans connaître la cause de ce blocage : « " Pourquoi si tard ?" dit quelqu'un qui n'est pas moi. Parce que sans arrêt Mère me... Parce que comme à l'époque, quand le cri planait sur les eaux, je voulais crier, mais je ne pouvais pas... Parce qu'en vérité à peine plus de trois lignes... Parce que c'est maintenant que... »<sup>1658</sup> Ce silence est lié à la figure de la mère, puis au passé (« à l'époque ») qui s'oppose à un « maintenant », au présent qui devrait permettre au narrateur de raconter. Il poursuit : « Les mots ont encore des difficultés avec moi. »<sup>1659</sup> Or, ce narrateur est journaliste indépendant<sup>1660</sup>. Il sait donc manier les mots, mais paradoxalement, ne parvient pas à les choisir lorsqu'il s'agit de sa propre vie et de l'histoire de sa mère, rescapée du Gustloff. Lui-même est né lors du naufrage du navire. Sa mère en fait l'héritier du Gustloff et souhaiterait qu'il raconte encore et encore cette histoire qu'il ne considère pourtant pas comme la sienne, puisqu'il n'était qu'un nouveau-né. Sa mère Ursula, dite Tulla, étend alors son emprise sur son petit-fils, Konrad, dit Konny, qui se passionne pour le Gustloff au point d'animer un forum sur le sujet avec la participation d'un certain Wolfgang qui se fait appeler David. Les deux jeunes gens revivent une Seconde Guerre mondiale virtuelle, jusqu'au jour où leur rencontre réelle mène au drame,

---

<sup>1656</sup> Grass, Günter, *En Crabe*, Paris, Seuil, 2002.

<sup>1657</sup> De nombreux témoignages ont été publiés sur ce naufrage. Un téléfilm en deux parties a même vu le jour en 2008 sous le titre « Der Untergang der Gustloff ».

<sup>1658</sup> Grass, Günter, *En Crabe*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>1659</sup> *Ibid.* p. 9.

<sup>1660</sup> *Ibid.* p. 9: « Jeune blanc-bec déjà, a-t-il dit, avec mes facilités de langage, j'ai été stagiaire dans un journal de la presse Springer, j'ai vite su y faire, vite pris le coup, plus tard j'ai tiré à la ligne contre Springer, pour le taz, puis fait du concentré à la solde des agences de presse, et longtemps, en *free lance*, ramassé dans mes articles tout ce qui pouvait tomber tout frais de la moulinette : chaque jour du nouveau. »

puisque Konrad tire sur Wolfgang. Ils rejouent là l'assassinat de Wilhelm Gustloff, fervent membre du parti national-socialiste, par David Frankfurter, sauf que Konrad fait feu sur Wolfgang parce qu'il a offensé la mémoire de Wilhelm Gustloff. Il défend donc une mémoire déviante de l'Allemagne de 1933 à 1945 en vouant un culte au militant nazi assassiné et non aux victimes du naufrage, aux réfugiés de Prusse orientale. Les mots de sa grand-mère ont été pervertis dans son esprit, car celle-ci entretient la mémoire du naufrage, et non de l'homme ayant donné son nom au bateau. Tout comme dans *Les Inachevés*, les trois générations se mélangent, se « télescopent » pour reprendre les mots de Janine Altounian. La mère inonde le fils d'histoires qui ne l'intéressent pas vraiment, et c'est le petit-fils qui va reprendre à son compte son obsession. Nous retrouvons le triptyque Hanna-Anna-Reiner et le schéma éclairé par Rachel Drezdner : les enfants se détachent de ce que les petits-enfants récupèrent par la suite. Paul comme Konrad sont prisonniers de l'histoire familiale, chacun à leur manière : Paul la rejette comme il peut alors que Konrad la distord. Dans la réalité, ils restent muets pour mieux s'exprimer sur Internet. Nous pourrions dire qu'Internet prend ici la place de la foule anonyme présente à la fois dans *L'Heure étoilée du meurtrier*<sup>1661</sup>, lors de la scène de vengeance par exemple, ou dans *Les Inachevés*, sous la forme d'un « On »<sup>1662</sup> qui revient régulièrement dans la vie des Rosenbach. De même, tout comme dans *Les Inachevés*, la transmission est un échec puisqu'elle mène le plus jeune à la prison. Son rôle de personnage excavateur le mène à la destruction de sa famille. Paul quant à lui regrette d'avoir donné la vie – à l'image de Reiner qui ne le fera jamais<sup>1663</sup> – car c'est lui qui sans le vouloir a lié le petit-fils à la grand-mère. Tulla se réfugie dans ses souvenirs, qui lui restent intimes. À l'inverse de son entourage, qui expose ses bibelots et autres affiches, les siens restent « à l'intérieur », tout comme Hanna garde jalousement la mémoire de Komotau<sup>1664</sup>.

Héritier des histoires de sa mère, Paul ne les aura pas transmises à son fils, qui déformera à outrance par la suite la mémoire de sa grand-mère tout en faisant le reproche à

---

<sup>1661</sup> *HM, op.cit.*, pp. 496-497 : « Mais la haine à l'était brut s'était déjà déchaînée tout autour. Une forêt de poings menaçants, d'injures et de menaces surgit. Les Allemands reçurent des jets de salive par-dessus la tête de l'escorte. Morava vit de l'irresponsabilité dans de nombreux regards. »

<sup>1662</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 221 par exemple, lorsque ce « On » évoque les collègues qui profitent d'Hanna alors que celle-ci est la retraite : « On craignit des embêtements lorsqu'elle perdit une fois connaissance derrière le guichet, à la fin d'une journée de paie, après le départ du chef de caisse ; On s'abstint désormais de lui demander de l'aide.... ». Ce « On » ponctue le récit et cet exemple illustre à la fois le manque d'égard dont souffrent Hanna et Maria et l'opposition entre les Rosenbach et une société anonyme, ou plutôt une société qui leur reste anonyme puisqu'elles ne sont finalement pas intégrées dans l'Allemagne de l'après-guerre.

<sup>1663</sup> Grass, Günter, *En Crabe, op. cit.*, p. 210 : « Ah, si j'avais pu, moi qui n'ai pas de père, ne le devenir jamais ! »

<sup>1664</sup> *Ibid.* p. 236 : « Depuis l'époque où j'habitais, au début des années soixante, une petite chambre dans l'appartement mansardé de Schmargendorf, pas un meuble n'avait bougé. Tout ce qui traîne là de bibelots, sans pour autant avoir pris la poussière, a l'air comme d'avant-hier. Et de même que chez Tante Jenny, tous les murs, même les murs en pente, sont tapissés de photos de ballet – elle, qui devint connue sous le nom d' « Angustri », en Giselle, dans le Lac des cygnes et Coppélia, en solo, toute menue, ou à côté de son maître de ballet tout aussi fin-, de même, Mère est tapissée de souvenirs, à l'extérieur comme à l'intérieur. »

son père de ne pas lui avoir parlé<sup>1665</sup>. Ainsi est remise en question la transmission familiale mais aussi la transmission faite par l'État allemand, qui n'aura pas su empêcher le jeune homme de s'engager dans un groupement d'extrême-droite. Le silence de son père aura provoqué chez lui un repli dans un passé qui ne lui appartient pas, nourri des mots de sa grand-mère, déformés à leur tour par un jeune esprit fragile et « entièrement tourné vers le passé »<sup>1666</sup>. Les mots de sa mère seront toujours les mêmes, si bien que Paul connaît par cœur l'histoire du naufrage et peut la résumer en trois points : « Je connais depuis l'enfance la phrase de ma mère : "Je m'suis réveillée toutd'suite quand ça a pétié la première fois, et puis encore une et encore une..." » puis, « De la même manière, la phrase de Mère qui venait tout de suite après m'est restée gravée dans la mémoire : "Au deuxième pétard chuis tombée du lit, tellement qu'c'était affreux..." » et enfin : « Et Mère disait ensuite que, "au troisième pétard seulement", le Dr Richter était venu auprès des accouchées et des femmes enceintes. "Tout était déjà sens d'ssus d'ssous !" s'écriait-elle à chaque fois, dès que son histoire sans fin arrivait au " numéro trois " »<sup>1667</sup>. Tulla a tellement raconté la même histoire que Paul peut la raconter à sa place. Cette mémoire rappelle les sempiternelles histoires de Hanna lors de ses goûters d'anniversaire, sauf qu'ici, le lecteur sait ce que Tulla raconte. De même, à l'inverse de Reiner, Paul va chercher par lui-même à s'informer sur le torpillage du Gustloff. La transmission semble plus saine, puisqu'elle est double, familiale et historique à la fois. Paul ne sera donc pas prisonnier des mots de Tulla, contrairement à Konny, qui sera également la victime du silence de son père. Ainsi, son histoire familiale, à défaut d'être inachevée, est déformée.

Si *Les Inachevés* ou *En Crabe* sont des romans de la déconstruction, qui mettent en avant l'échec de la transmission lié à l'incapacité personnelle des protagonistes à vivre dans le présent, d'autres romans se saisissent des expulsions et du passé perdu afin de mettre en lumière la richesse d'une double culture. C'est le cas du roman autobiographique de Petra Reski, *Ein Land so weit*<sup>1668</sup>, dans lequel elle met en scène son propre voyage sur les terres de son père. Le mouvement du récit est même antagoniste aux deux romans précédents. En effet,

---

<sup>1665</sup> *Ibid.* p. 237: Paul rend visite à son fils en prison, qui lui exhibe une maquette du Gustloff, offerte justement par Tulla: « À Konny, majeur entre-temps, je dis : "Très joli. Mais tu devrais avoir dépassé l'âge de ces jouets-là, non ?" Et il me donna même raison : " Je sais. Mais si tu m'avais offert le Gustloff pour mon anniversaire quand j'avais treize ou quatorze ans, je ne serais pas obligé de rattraper ces enfantillages. Mais ça m'a amusé. J'ai tout mon temps, non ?" Le reproche porta. Et tandis que je le remâchais encore en me demandant si peut-être s'occuper à temps du navire maudit comme simple maquette, qui plus est sous direction paternelle, n'aurait pas évité le pire à mon fils, il dit : « J'ai demandé ça à Mamie Tulla. Je voulais voir plastiquement de quoi il avait l'air, ce bateau. Il est cool, non ? »

<sup>1666</sup> *Ibid.* pp. 78-79: La mère de Konny décrit son fils de la façon suivante: « C'est un typique outsider, difficile à socialiser. Certains de mes collègues disent que la pensée de Konny est exclusivement attachée au passé, quel que soit l'intérêt qu'il porte extérieurement aux innovations techniques, aux ordinateurs et à la communication moderne par exemple. »

<sup>1667</sup> *Ibid.* pp. 151-152.

<sup>1668</sup> Reski, Petra, *Ein Land so weit*, *op.cit.*

il débute par l'enterrement de la grand-mère de Petra<sup>1669</sup>, une femme qui avait fui la Prusse orientale en 1945 avec ses enfants pour venir se reconstruire dans la Ruhr. Cet enterrement est l'occasion pour la narratrice d'observer sa famille unie dans la peine et de se rendre compte du fort sentiment d'appartenance qui les unit : « La famille, c'était notre Renate, notre Leni, notre Oskar, notre Ursel, notre Roland, notre Heiko, notre Olaf. Notre Astrid, notre Thorsten, notre Andreas. Notre Silvia, notre Ralf. On faisait partie des „notre“ par la naissance, jamais par alliance.»<sup>1670</sup> Pas de déchirure interne visible – lisible – chez les Reski donc. Toutefois, les interrogations de la jeune Petra vont dévoiler des incompréhensions, des silences et des malaises liés à la fuite. Dans un premier temps, cette fuite ne sera pas racontée. Seuls les contours en seront esquissés, provoquant chez la jeune fille une haine envers les Russes. Elle raconte en effet : « La fuite, la fuite et encore la fuite. L'histoire de la fuite était racontée à chaque fois que deux adultes se retrouvaient. Elle commençait par LORSQUE LE RUSSE ARRIVA et se terminait par des pleurs. Elle eut pour effet de me faire considérer « le Russe » comme l'incarnation du mal par excellence. »<sup>1671</sup> Les récits des adultes excluent la petite fille, qui développe alors une peur des Russes, puisque personne ne lui explique le contexte de la Seconde Guerre mondiale, ni la propagande des deux côtés de la frontière. Les grandes personnes autour d'elle répètent toujours la même histoire, avec la même introduction et la même conclusion : les pleurs. Ces pleurs montrent à la jeune Petra qu'il s'est passé quelque chose de terrible mais elle ne sait pas quoi. La répétition des mêmes histoires lui donne à penser qu'elle et sa famille sont des êtres humains spéciaux, à part : « "Mais nous étions des réfugiés", disait-on toujours, et cela sonnait à mes oreilles comme s'il s'était agi là d'une catégorie particulière d'êtres humains. »<sup>1672</sup> Le « doch », dans la version originale « Wie waren doch Flüchtlinge », traduit ici par un « mais », apporte une nuance qui semble dire à Petra: « Mais tu sais bien ! ». Or, elle ne sait pas et s'imagine toutes sortes de choses<sup>1673</sup>. Sa connaissance de la fuite n'est pas innée, même si elle est le fruit de l'union entre un père réfugié de Prusse orientale et une mère réfugiée de Silésie.

---

<sup>1669</sup> *Ibid.* pp. 9-10 : « Ma famille célébrait toujours les plus beaux enterrements. [...] Lorsque ma grand-mère disparut, ce fut encore une fois comme dans mon enfance. Une dernière fois. Tous étaient réunis et lui rendirent un dernier hommage, à elle, la matriarche, qui avait régi avec cœur à l'intérieur, et sans pitié en dehors de la famille. »

<sup>1670</sup> *Ibid.* p. 13.

<sup>1671</sup> *Ibid.* p. 149: « Elle eut pour effet de me faire considérer „le Russe“ comme l'incarnation du mal par excellence. Lorsque j'avais six ans, ma mère m'acheta une veste coupée comme un tablier cosaque. J'ai détesté cette veste. »

<sup>1672</sup> *Ibid.* p. 149.

<sup>1673</sup> *Ibid.* p. 149 : Petra pense que les réfugiés sont des êtres à part, tels que « les roux, les gauchers, les Westphalien », mais aussi que l'on naît réfugié : « Lorsque je n'étais encore qu'une toute petite fille, j'étais convaincue que l'on venait au monde en étant déjà réfugié. On grandit, et au bout d'un moment ça y est : on doit fuir, que l'on veuille ou non. [...] Heureusement, ce n'était pas héréditaire. »

Ce double héritage de la fuite est d'ailleurs l'occasion de mettre en parallèle les deux manières d'entretenir la mémoire et d'exprimer la souffrance. Alors que la famille de son père, venue de Prusse orientale, exprime sa douleur dans les larmes et dans les chants (« Heimatlieder »), la famille de sa mère, réfugiée de Silésie, reste dans la retenue. La sœur de sa mère prend régulièrement part aux réunions des réfugiés, au cours desquelles elle discute du passé autour d'un café, alors que pour la mère de son père, la patrie se limite à la famille, réunie chaque dimanche dans le salon. Les uns se reconnaissent et discutent inlassablement de l'ancienne patrie<sup>1674</sup>, alors que les autres chantent leurs souvenirs et pleurent ensemble. Ses deux expressions de la mémoire s'opposent, car la grand-mère maternelle ne manque jamais une occasion de se moquer des réunions des réfugiés de Silésie<sup>1675</sup>. Petra, entre deux exils, n'ose jamais poser de questions, ni aux uns ni aux autres<sup>1676</sup>. Prisonnière des récits de sa mère, de ses tantes et de ses grands-parents, elle s'enferme dans un monde à elle, qui lui permet de se distinguer de ses amis qui ne sont « que » des Allemandes. Elle s'invente par exemple un arrière-grand-père russe, afin de rendre son amie Gabi jalouse, elle dont l'arrière-grand-père vient tout banalement de Westphalie<sup>1677</sup>. Jeune adolescente, Petra ne dispose pas de repères fixes qui lui permettraient de clarifier son identité : elle ne sait pas si elle est Allemande ou Polonaise. Elle est née en Allemagne, mais l'héritage de ces deux exils soulève en elle bien des questions d'appartenance qui lui donnent envie d'être autre chose mais aussi d'affirmer la double culture qu'elle porte en elle. Après un long cheminement, elle décide qu'elle est polonaise, car « les Polonais au moins n'avaient pas commencé la guerre [...] »<sup>1678</sup>. À plusieurs reprises dans le récit, la jeune fille fait part de son malaise et se questionne sur la culpabilité allemande, sur celle de sa famille et la sienne en particulier. Lors des nombreuses réunions de famille, il est de coutume de chanter des chansons qui rappellent

---

<sup>1674</sup> *Ibid.* p. 254 : « Une fois, j'eus le droit d'aller à une rencontre entre Silésiens. [...] Nous étions installés dans une salle nue éclairée au néon, à de longues tables sur lesquelles il y avait du café, des toasts, du gâteau au pavot avec lequel je faillis m'étouffer et je n'avais jamais vu ma tante Ruth, d'ordinaire si réservée, aussi détendue. [...] Elle se disputait pour savoir quel était le chemin le plus court pour arriver au lac de Ottamach, elle s'emportait à la question de savoir si Ziegenhals était déjà une station climatique renommée avant la guerre [...] »

<sup>1675</sup> *Ibid.* p. 254 : « Elle [sa grand-mère] était méfiante envers tout ce qui venait des associations de réfugiés et trouvait cela absurde de rencontrer des étrangers, juste parce qu'on venait du même village. Elle avait sa propre journée dédiée à la Prusse orientale, chaque dimanche, lorsque sa famille était réunie dans le salon. La Prusse orientale était là où était elle était avec sa famille, et des Prussiens, avec lesquels elle n'était pas liée par le sang ne l'intéressaient pas plus qu'un passant croisant par hasard son chemin. »

<sup>1676</sup> *Ibid.* p. 152 : « Ma mère me racontait toujours à quel point elle avait été enthousiaste lorsque sa famille dut fuir la Silésie. Elle était la plus jeune, elle avait douze ans vers la fin de la guerre, comme mon père. Enfin ! pensa-t-elle, car pour elle, c'était la première fois qu'elle partait en voyage. [...] Ma mère racontait comment ils avaient traversé la frontière verte de nuit, depuis la zone de l'est. La zone de l'est, je savais à peu près ce que c'était [...] Ce qu'était la frontière verte en revanche restait mystérieux pour moi. Ma mère en parlait comme si cela coulait de source, si bien que je n'osais pas avouer mes lacunes. Je m'imaginai donc la frontière verte comme le gazon fraîchement tondu devant chez nous, celui sur lequel nous n'avions pas le droit de marcher, parce que sinon le gardien viendrait à nouveau en courant et en criant comme un possédé. »

<sup>1677</sup> *Ibid.* p. 256 : « [...] je profitai de l'occasion pour m'ajouter un arrière-grand-père russe, qui avait été hussard et contre lequel ma copine Gabi Evers avec son arrière-grand-père de Westphalie n'avait aucune chance. »

<sup>1678</sup> *Ibid.* p. 256

la patrie et Petra aime particulièrement « Schwarzbraun ist die Haselnuß », qu'elle chante avec allant, avant de penser qu'il s'agit peut-être d'une chanson nationale-socialiste. Elle décide alors d'interroger sa grand-mère, qui ne répond pas tout à fait à ses angoisses en lui répondant, irritée : « Comment ça un chant nazi ? dit-elle vexée. Elle et ses sœurs chantaient cette chanson alors qu'Hitler ne savait même pas encore où se trouvait la Prusse orientale. Je dus me contenter de cette réponse. Et je continuai donc à chanter, bien qu'avec moins d'assurance. »<sup>1679</sup> Avant d'obtenir cette ébauche d'explication de la part de sa grand-mère, Petra s'était construit un scénario dans lequel ses aïeux auraient été des partisans nazis, s'étonnant de ne pas l'avoir remarqué avant : « Pourtant chaque écolier savait qu'avant ils [les Prussiens] étaient tous des nazis, fervents chrétiens ou pas. Sur les photos, j'avais vu des paquets d'hommes avec des petites barbes à la Hitler. Mon père, mes tantes et oncles étaient certes trop jeunes, mais pas mes grands-parents, grands-oncles et grands-tantes. [...] Le brun était la couleur des nazis par excellence, c'était bien connu, et ça aurait dû me faire réfléchir. »<sup>1680</sup> La réponse de sa grand-mère la rassure quelque peu, mais elle ne peut toutefois pas compter sur elle pour lui expliquer de façon détaillée la fuite et qui étaient ses arrière-grands-parents. De même, lorsque Petra lui demande s'ils sont allemands ou polonais, celle-ci lui répond : « Parfois comme çï, parfois comme ça, répondait ma grand-mère et achevait de me perturber, de Prusse orientale quoi ! »<sup>1681</sup> Les paroles de sa grand-mère ne lui suffisent donc pas : elles enferment Petra dans une vision faussée de sa famille, de la fuite et de leur identité actuelle. La réponse de la grand-mère, qui se dit à la fois allemande et polonaise, rappelle les réponses unanimes des témoins que nous avons rencontrés à Komotau. À la question « Vous sentez-vous Allemands ou Tchèques ? », tous avaient répondu « Böhmer », expliquant que cette identité bohème rassemblait en réalité des traits à la fois allemands et tchèques, germaniques et slaves. Il en va de même pour les grands-parents de Petra, à la fois allemands et polonais. La jeune fille se sent obligée de choisir, ne serait-ce que pour affirmer son identité d'adolescente auprès de ses amis, qui ne vivent pas dans un environnement pluriculturel. Sa différence la gêne aussi parce qu'elle ne peut pas l'expliquer. Les récits autour d'elle ne font que renforcer son incompréhension, si bien qu'elle préfère s'inventer une lignée russo-polonaise, excluant l'Allemagne de son héritage<sup>1682</sup>.

---

<sup>1679</sup> *Ibid.* p. 93.

<sup>1680</sup> *Ibid.* p. 93.

<sup>1681</sup> *Ibid.* p. 256.

<sup>1682</sup> *Ibid.* p. 117 : de la même manière que les réponses de sa grand-mère de Prusse orientale ne lui suffisent pas, les récits de ses tantes de Silésie restent flous pour la jeune femme : « Je l'avais entendu arriver si souvent [le Russe], que je pensais connaître ces histoires par cœur, et pourtant je ne les comprenais jamais, parce que mes tantes de Silésie se coupaient toujours la parole aux passages décisifs. »

Elle reçoit également en héritage les récits de la reconstruction, qui lui montre sa famille sous un autre jour : des gens pauvres, victimes d'expulsions arbitraires, qui arrivent par hasard dans la Ruhr. : « Ma mère m'avait raconté comme les Westphaliens s'étaient montrés supérieurs à l'égard des réfugiés après la guerre. Elle me raconta comment ils se moquaient de leur façon de parler, comment ils riaient de leur amour pour les Klößen et gâteaux au pavot, ou du fait que certaines femmes réfugiées portaient un foulard sur la tête. »<sup>1683</sup> Elle considère alors tous les enfants de travailleurs immigrés comme des réfugiés ou enfants de réfugiés et entreprend de les protéger des moqueries subies par les siens, rappelant ainsi l'attitude de Reiner, personnage des *Inachevés*, envers le bétail. Elle glisse dans le rôle du protecteur des plus faibles afin de leur éviter le même destin qu'aux membres de sa famille, qui avaient été accueillis avec méfiance dans l'Allemagne d'après-guerre. Ainsi veut-elle prendre sous son aile Maria, une nouvelle élève venue du Portugal. Ce parallèle que la jeune fille établit non sans humour<sup>1684</sup> avec les enfants de réfugiés et les enfants de travailleurs immigrés met en lumière, pendant un court instant du récit, les amalgames avec lesquels sont confrontés les nouveaux arrivants dans un pays étranger : « Un jour, la maîtresse nous présenta une jeune fille pâle aux cheveux noirs. Elle s'appelait Maria et venait du Portugal. Son père était travailleur immigré, dit la maîtresse, et cela sonnait comme si elle avait dit : son père a volé une voiture, mais elle n'y peut rien. »<sup>1685</sup> Petra souhaite à tout prix l'aider à s'intégrer, à l'image de l'intégration des Allemands de l'Est (« Je voulais être Willy Brandt »<sup>1686</sup>) et va même jusqu'à sacrifier son ultime privilège – nettoyer le tableau – pour elle. Son aide est systématiquement refusée par Maria qui finira par jouer avec Norbert Beckmann, un jeune garçon qui a toujours un préjugé à la bouche<sup>1687</sup>, laissant Petra une fois de plus dans l'incompréhension.

Toutes ces expériences diverses lui laisse penser que la patrie n'est pas un lieu, mais une « idéologie »<sup>1688</sup> dont certaines personnes se revendiquent, et ce n'est qu'une fois adulte qu'elle va volontairement retrouver les traces de ses aïeux et dénouer le fil de ses origines

---

<sup>1683</sup> *Ibid.* p. 186 : « Bien qu'eux-mêmes s'appelaient Kaminski, Gemballa ou Czichon, ils se comportaient comme s'ils étaient les seuls et uniques, les véritables Allemands de premier choix alors que les réfugiés n'étaient que des Allemands de troisième choix, comme pour les champignons. »

<sup>1684</sup> *Ibid.* p. 187 : « Pendant la récréation, nous jouions à l'élastique, et Maria se baladait dans la cour avec un air gêné. Avait-elle le mal du pays ? Je l'observai de plus près et pus constater qu'elle avait des avant-bras extrêmement poilus et une légère moustache, ce qui m'effraya un peu, j'aurais préféré sauvé un enfant d'immigré plus joli, mais je n'avais pas d'autre choix, Maria était le seul enfant d'immigré dans notre classe. »

<sup>1685</sup> *Ibid.* p. 185.

<sup>1686</sup> *Ibid.* p. 186.

<sup>1687</sup> *Ibid.* p. 186 : « Je la protégerai des diffamations des autres élèves, en particulier de Norbert Beckmann, qui insultait toujours les Italiens en les traitant de bouffeurs de spaghettis ou de Ritals, les Yougoslaves en les traitant de bouffeurs d'ail et qui aurait sûrement bientôt des insultes en réserve pour les Portugais. »

<sup>1688</sup> *Ibid.* p. 251 : « Pour ma famille, c'était la patrie, pour moi une idéologie [...] une pelote inextricable faite de concepts dangereux tels que national-socialisme, revangisme et révisionnisme. »

paternelles. Petra devient journaliste et doit alors mener un entretien avec Lech Walesa, président de la Pologne entre 1990 et 1995. Jusqu'alors, le territoire de ses parents et grands-parents ne l'avait pas particulièrement attiré, malgré son questionnement sur ses origines<sup>1689</sup>. Elle est même mal à l'aise lorsqu'un employé de l'hôtel lui demande si elle a des origines polonaises et lui répond, gênée : « Mes parents viennent de... oui... de Pologne. »<sup>1690</sup> Son malaise se poursuit lorsqu'elle demande à Hanna, sa traductrice, de faire un détour. Elle minimise l'importance de ce retour aux sources et semble même en avoir honte. Les histoires de sa famille l'ont enfermée dans une bulle qu'elle pense être la seule à connaître, mais qu'elle pense également inventée par ses grands-parents : « La Suisse de Prusse orientale<sup>1691</sup>. Seigneur ! Je demande pardon à mon grand-père qui est au ciel. Moi qui ai toujours cru que la Suisse de Prusse orientale était une invention d'un Prussien qui a le mal du pays. »<sup>1692</sup> La patrie s'était transformée en une fantasmagorie. C'est la rencontre avec une Allemande restée dans le village qui va mettre Petra face à la réalité de la vie de ses grands-parents avant l'exil. La jeune femme commence alors à pleurer, à la fois saisie par l'émotion à l'évocation de ses grands-parents disparus, mais aussi parce qu'elle n'a jamais vraiment voulu croire en l'existence de ce village pourtant décrit tant de fois par ses aïeux. Ses larmes la rapprochent alors de sa famille de Prusse orientale, puisqu'elles coulent de ses « yeux et de son nez »<sup>1693</sup> sans qu'elle ne puisse les contenir. Elle pleure de la même façon dont pleurent les membres de sa famille lors des enterrements ou des réunions du dimanche après-midi. Ces larmes sont également l'expression d'un soulagement, car cette patrie existe bel et bien. Elles représentent une réconciliation avec elle-même, puisqu'elle n'a alors plus besoin de s'inventer une vie comme lors de son adolescence. La rencontre avec Frau Piateck va donner lieu à une transmission frontale, c'est-à-dire que cette dernière va raconter de façon directe à Petra comment se sont passées les années d'après-guerre. Les deux femmes se feront face à face

---

<sup>1689</sup> *Ibid.* p. 21 : « La Pologne était pour moi à l'époque un pays encore plus éloigné que la lune. »

<sup>1690</sup> *Ibid.* p. 26 : Petra raconte comment elle résume ses origines à Hanna, sa traductrice, à l'aide d'une phrase toute-prête : « Ma-mère-vient-de-Silésie-à-côté-de-Breslau-et-mon-père-de-Prusse-orientale-à-côté-de-Allenstein. »

<sup>1691</sup> *Ibid.* p. 44 : il s'agit d'une auberge.

<sup>1692</sup> *Ibid.* p. 44. De la même manière, Petra avait toujours cru que sa grand-mère se faisait appeler Ania et non Anna uniquement pour être à la mode. Lorsqu'elle rencontre Frau Piateck pour la première fois, elle lui demande si elle se souvient de son grand-mère Aloysius. Cette dernière lui demande en retour des nouvelles de sa grand-mère : « "Et sa femme alors, Ania ? Comment va-t-elle ?" Elle prononce les prénoms de mes grands-parents comme s'ils avaient quitté Reußen hier. Ania – dit-elle avec douceur, et non pas Anna. Et nous qui nous étions toujours moqué de ma grand-mère. Nous pensions qu'elle se faisait appeler Ania pour être à la mode. » Frau Piateck parle le même dialecte que les grands-parents Reski : « Nu aber sejine Frau, die Ania ? Was macht sie ? » ou plus loin : « Nu wejinense, Froilain, wejinense ruhich [...] »

<sup>1693</sup> *Ibid.* p. 45 : « Allons, pleurez Mademoiselle, pleurez, dit la vieille femme, puis elle prend ma main dans la sienne, et moi je pleure encore et encore, et les larmes coulent de mes yeux, de mon nez, et je ne peux plus m'arrêter de pleurer. » Lors de l'enterrement de sa grand-mère, Petra décrit ses proches qui pleurent, p. 9 : « Ils ne séchaient pas leurs larmes discrètement dans un mouchoir, mais pleuraient à haute voix, ils soupiraient et geignaient et tout le monde avait le nez qui coulait. Ma grand-mère était secouée par les sanglots, les larmes coulaient le long du menton de mon grand-père, mes tantes soufflaient, les poitrines mouillées de larmes, et nous, les enfants, nous chialions jusqu'à en avoir le hoquet. »

autour de la table de la cuisine, alors que dans la jeunesse de Petra, la patrie n'était qu'un imbroglio d'histoires qu'elle ne pouvait démêler. Frau Piatek lui raconte sa fuite puis son retour et lui présente d'autres femmes allemandes restées à Reußen. Petra sent alors se développer en elle un sentiment d'appartenance, comme si un destin commun les rapprochait. En écoutant les histoires de ces femmes, elle rend justice à la fuite de ses grands-parents et complète ainsi son identité qui était à la fois allemande et polonaise mais aussi faite d'une part de fantasmes et de rêves qui l'aidaient à assumer ce qu'elle considérait comme une différence. Les discours sur la partie qui l'enfermait dans une image tronquée de la Prusse orientale prennent la forme du réel lorsque Petra prend la peine d'écouter ces femmes, de chercher les lieux du passé de ses grands-parents. Elle ne se construit pas lors de son court séjour à Reußen mais complète son identité du récit de ces Allemandes représentants son grand-père et sa grand-mère<sup>1694</sup>.

---

<sup>1694</sup> Le récit de Petra Reski se poursuit dans un autre ouvrage paru en 2004, *Meine Mutter und ich*, *op.cit.*, dans lequel Petra est correspondante à l'étranger établie à Venise. Sa famille vient lui rendre visite pour son anniversaire et il est parfois question de la patrie entre sa mère et ses sœurs, ces dernières demandant à Petra si sa patrie était l'Italie ou l'Allemagne : « "La patrie, c'est là où je suis née !" s'écrie tante Irma choquée. Je me cramponne à mes anémones et me tais. Mon père venait de Prusse Orientale, ma Mère de Silésie, je suis née en Westphalie et vis à Venise. Où donc est ma patrie ? "Sûrement Venise", répond ma mère. "Non, la Ruhr", dit ma tante avec détermination. Et moi : "oui bon." »

Ce roman est l'occasion pour l'auteure de revenir sur l'exil de la famille de sa mère et sur ses relations avec celle-ci. La fuite et la patrie ne jouent toutefois pas un rôle si important que dans son roman *Ein Land so weit*, qui peut être lu comme une véritable réflexion sur ses origines et la vie de ses grands-parents paternels.

### III.3. Identité atrophiée

L'incapacité à communiquer et l'absence de transmission mettent à mal la construction identitaire des personnages. Les deux romans étudiés mettent en effet en scène des personnages en évolution, qui se trouvent à un croisement de leur vie : Jan Morava entre involontairement dans la résistance puis s'engage avec le parti communiste pour la reconstruction de la Tchécoslovaquie. Erwin Buback reconnaît sa culpabilité et décide d'expié. Hanna Rosenbach organise une nouvelle vie en Allemagne et doit renoncer au retour à Komotau, sa fille Anna se détache du reste de sa famille et enfin Reiner, condamné par la maladie, décide de disparaître. Ils sont donc tous en proie à une réflexion constante sur leur avenir. Aucun de ces personnages n'est ancré dans le présent, c'est-à-dire qu'ils subissent tous une évolution constante dans un monde dédoublé. En effet, ils évoluent dans une culture à la fois tchèque et allemande mais aussi dans un monde scindé en deux par la guerre. Ainsi l'évolution de leur identité ne peut-elle se faire sans les contraintes liées au conflit mondial. Des contraintes matérielles tout d'abord, comme le rationnement ou la fermeture des écoles pour les enfants et adolescents tchèques et ensuite allemands, couplées de contraintes psychiques. Nous l'avons vu, le silence qui s'impose à eux sert aussi parfois leur protection. Les mots et les paroles pervertis du Troisième Reich ont vidé la parole de son sens. Le mensonge s'impose alors comme une norme et le non-dit est de mise au sein des familles.

Pour les personnages les plus jeunes, cette césure violente que représente la Seconde Guerre mondiale met un terme à une construction identitaire linéaire. Jan Morava met une partie de sa vie de côté en attendant la fin du conflit. Il s'interdit d'avouer ses sentiments à Jitka et nous est au départ présenté uniquement comme un enquêteur au service de la police criminelle pragoise. Son identité professionnelle l'emporte sur son identité intime. Au début du récit, l'accent est mis sur son zèle et sa volonté d'être performant dans son travail<sup>1695</sup>. Toute son énergie et tout son temps sont consacrés à son métier<sup>1696</sup>. Nous savons également qu'il est très affecté par l'occupation de Prague et l'instauration du Protectorat de Bohême-

---

<sup>1695</sup> *HM, op.cit.* : Morava a pour habitude de prendre des notes consciencieusement dans un petit carnet, de faire des rapports très détaillés et d'appliquer les techniques qu'il a apprises lorsqu'il s'agit d'observer un cadavre ou d'interroger un suspect. P. 27 : « Morava répondit de manière concise, comme on le lui avait appris. », ou encore p. 28 : « Morava regarda de nouveau le cadavre. L'entraînement agissait : il était capable de ne voir en elle qu'un simple objet d'enquête judiciaire. », ou encore p. 135 : « Morava est bien trop l'élève de Beran pour se fier à ses sentiments. »

<sup>1696</sup> *Ibid.* p. 19 : « Morava savait qu'il devait utiliser le temps dont il disposait pour traiter des affaires en suspens. »

Moravie<sup>1697</sup>. Il n'est toutefois engagé dans aucun mouvement de résistance et n'exprime pas d'opinion politique. Sa déception est intime et il souffre en silence de la violence qui s'abat sur son pays, en particulier sur la région frontalière qui l'a vu naître<sup>1698</sup>. Les nombreuses conversations entre Beran et Morava ne font jamais mention de leur déception ni de leurs opinions politiques et c'est uniquement à la fin du récit que le jeune inspecteur découvrira avec stupéfaction que son supérieur fait partie de la résistance tchèque<sup>1699</sup>.

L'accent est ainsi mis sur son identité professionnelle, nous pourrions dire sur son identité extérieure, celle qui est visible et connue de tous ; jusqu'à ce que naisse une histoire d'amour entre Jitka et lui. Jan autorise alors ses sentiments à refaire surface et complète ainsi sa personnalité. Il exprime son amour à Jitka<sup>1700</sup>, s'engage avec elle à fonder un foyer et met sa mère dans la confiance<sup>1701</sup>. Ses espoirs sont brisés lorsque la jeune femme décède sous les coups du tueur de veuves. Anesthésié par le deuil, il refoule la douleur et met de côté ses sentiments afin de se concentrer sur l'enquête, ce qui surprend et choque ses collègues qui le pensent alors sans-cœur<sup>1702</sup>. La réflexion des femmes (« Ce jeune homme était-il à ce point insensible ? ») montre que ses collègues ignorent toute une partie de la vie de Morava. Il fait preuve d'une conscience professionnelle sans faille, mais ne laisse pas les autres avoir accès à ses sentiments, puisqu'il est en réalité très sensible. Si ces femmes le trouvent insensible à ce moment-là, c'est parce qu'il a à nouveau adopté la stratégie de survie qu'il avait mise en place durant la guerre, à savoir enfouir ses sentiments profonds afin de moins souffrir, de supporter l'occupation dans un premier temps et la perte par la suite. Car au plus profond de lui, le jeune homme est dévasté et fait des efforts incroyables afin de ne pas perdre sa contenance. Il s'impose un « silence de l'âme »<sup>1703</sup>, c'est-à-dire que ses émotions n'ont plus le droit d'exister. Jan Morava va poursuivre sa mission tel un robot, déterminé à retrouver le tueur. Ce

---

<sup>1697</sup> *Ibid.* p. 18 : « Morava ne reconnaissait plus Prague. Il lui semblait que la ville se réveillait six ans après le traumatisme de la capitulation de Munich. », puis p. 64 : « Il y avait eu une époque où l'infamie subie par sa nation le faisait tant souffrir qu'il aurait été capable d'aller jusqu'à mourir pour sa liberté. »

<sup>1698</sup> *Ibid.* p. 122 : « Il aurait aimé savoir à quoi ressemblerait cette région après la guerre. S'ils n'étaient pas tous morts, reverrait-il ici ses camarades d'école, qui criaient « Heil ! » autrefois en classe et hurlaient « Retournons au Reich ! » dans le gymnase ? Serait-il encore possible de vivre ici les uns à côté des autres ? »

<sup>1699</sup> *Ibid.* p. 360 : « À la surprise de Morava, ils n'étaient pas retournés à la direction de la police. [...] Morava était de plus en plus étonné. Y avait-il une seconde Prague, une seconde police et un second Beran dont il ne savait rien ? »

<sup>1700</sup> *Ibid.* p. 77 : « Mon amour, lui chuchota-t-il en pensée, que ferais-je si je te perdais ? Il sentit les larmes lui monter aux yeux, ce qui ne lui était plus arrivé depuis la mort de son père. »

<sup>1701</sup> *Ibid.* p. 121 : « La conversation avec sa mère tranquillisa Morava. Pendant des années, il s'en était voulu d'avoir détruit son rêve en ne reprenant pas le métier familial. [...] Pressé par le temps, il lui raconta à toute vitesse tout ce qu'il savait de Jitka. Il fut d'abord effrayé de la voir pleurer. Serait-elle en plus jalouse ? Mais elle l'enlaça aussitôt et dit qu'il l'avait rendue heureuse au-delà de toute expression. »

<sup>1702</sup> *Ibid.* p. 319 : « Ses autres collègues de la police criminelle virent un homme qui semblait le même que celui qu'il avait toujours été et qui se comportait comme s'il ne s'était rien passé. Il serra des mains compatissantes comme s'il n'y avait rien de plus extraordinaire. Ceux qui se risquèrent à lui présenter leurs condoléances n'eurent droit qu'à un signe de tête. Ce furent surtout les femmes de la Bartolomejska qui, voyant justifiée leur opposition à l'opération appât, se montrèrent consternées. Ce jeune homme était-il à ce point insensible ? »

<sup>1703</sup> *Ibid.* p. 354.

qui ne signifie pas que ses souffrances n'existent pas. Elles sont bel et bien présentes, mais le jeune homme lutte afin de les garder enfouies : « Pendant une seconde, le silence impassible de l'âme qu'il s'était imposé faillit l'anéantir. Il fut sur le point de tomber à genoux et de pleurer sans retenue, voire de sauter dans la tombe et de s'accroupir sur le couvercle en bois du cercueil. »<sup>1704</sup> Il refoule son deuil, un trauma dans sa vie d'homme avec lequel il ne peut pas vivre. Dès lors, l'enquête prendra le pas dans sa vie.

La traque et la guerre terminées, il trouvera un nouveau refuge en s'engageant auprès des communistes dans le nouveau régime tchèque. Le narrateur commente son nouvel engagement de la façon suivante : « Il ne se doutait pas qu'il allait au devant de sa plus grande erreur. »<sup>1705</sup> Malgré la guerre et les épreuves qu'il a traversées, Morava ne peut s'empêcher de retomber dans l'un de ses travers en répétant avec le dirigeant communiste Svoboda le schéma maître/élève qu'il avait mis en place avec Beran puis en partie avec Buback. En effet, depuis l'apparition de ce personnage, Jan est séduit : « Mon nouveau Beran ! pensa Morava reconnaissant. Pour la seconde fois de sa vie, quelqu'un avait fait sa conquête en quelques minutes. »<sup>1706</sup> Ainsi le jeune homme n'est-il pas parvenu à s'accomplir par lui-même. Il a sans cesse besoin d'un appui, d'un modèle qu'il pourrait suivre et ne devient à l'inverse un modèle pour personne. Il est promu à la fin roman<sup>1707</sup>, signe que ses qualités professionnelles sont reconnues par ses pairs. Toutefois, il ne semble pas s'être débarrassé de la naïveté qui le caractérisait déjà au début du récit. Son identité a stagné. Il semble être le même Jan Morava qu'au début : il est seul, met toute son énergie dans sa carrière et suit son nouveau mentor. La blessure qui le caractérise est la douleur de la perte de Jitka. La fin du roman ne nous livrera aucune indication quant à sa vie privée, comme si celle-ci se trouvait dans le même état de flottement qu'au départ. La douleur de la guerre empêchait alors Jan d'avouer ses sentiments à Jitka. La douleur de sa mort l'empêche dorénavant de vivre une nouvelle histoire d'amour. Ainsi son identité professionnelle a-t-elle été enrichie un court instant par son amour pour Jitka, faisant de lui un être complet. Cette part intime de lui s'est toutefois à nouveau effondrée à la mort de sa compagne et Jan Morava ne devient pas chef de famille comme il l'a si ardemment souhaité, il ne devient même pas chef de ses propres actions puisqu'il suit Svobada, ce qui le mènera vers l'échec de son engagement politique. Son évolution reste linéaire, après avoir culminé lors de sa relation avec Jitka. Il ne s'est pas enrichi des expériences de la Seconde Guerre mondiale, puisque son engagement avec les forces

---

<sup>1704</sup> *Ibid.* p. 354.

<sup>1705</sup> *Ibid.* p. 541.

<sup>1706</sup> *Ibid.* p. 519.

<sup>1707</sup> *Ibid.* p. 541 : « Le nouveau commissaire principal de la police criminelle de Prague, Jan Morava, se leva du banc où il venait de s'asseoir en silence soir après soir. »

communistes mènera son pays vers un nouvel extrémisme. Il reste donc incomplet puisque Jitka lui a été enlevée alors qu'ils ne formaient qu'une « âme dans un seul corps », mais aussi parce qu'il n'est pas capable de suivre son propre chemin. Son identité est donc atrophiée par deux fois. La Seconde Guerre mondiale l'empêche tout d'abord de s'ouvrir aux sentiments et la part intime de sa personnalité est enfouie sous une résistance passive. Puis, le risque qu'il avait pris en s'engageant dans une relation amoureuse avec la jeune Jitka se solde par un échec lorsque celle-ci disparaît. Durant la première partie du roman – depuis le premier meurtre jusqu'à la fin de sa relation avec Jitka – Jan Morava avance et se construit. Il souhaite être un inspecteur exemplaire et un père de famille. La mort de Jitka marque une césure qui l'oblige à subir le mouvement inverse. Il redevient celui qu'il était au départ, vide de sentiments mais couronné de succès dans son travail. Il adopte un nouveau mentor, qui vient chasser Beran dont le lecteur ne sait rien, si ce n'est qu'il est hospitalisé<sup>1708</sup>. Il disparaît de la vie du jeune Morava, non pas pour laisser place à un Morava autonome, mais pour être remplacé par Svoboda.

Morava ne s'est donc pas forgé une personnalité au fil du roman. Les événements de la guerre et ceux qui sont venus marquer sa vie personnelle font partie de lui mais ne l'aident pas encore à aller de l'avant. Cela signifie qu'il ne les a pas encore intégrés pour en faire une force. Selon plusieurs psychologues, il existe des critères permettant de savoir si un sujet a surmonté un traumatisme au point d'en faire une différence, une force constitutive de son identité. Se posent alors plusieurs questions : le sujet fait-il preuve d'autonomie ? Est-il conscient de ce qu'il peut accomplir par lui-même ? A-t-il une bonne estime de lui-même ? Sait-il anticiper ses projets ? A-t-il de bonnes relations avec son entourage ?<sup>1709</sup> En d'autres termes : Morava est-il résilient ? À la fin du roman, il est assis près de la tombe de Jitka et semble lui demander des réponses : « [...] je me demande ce qui empêcherait des gens comme Svoboda d'appeler camarade un Jan Morava. »<sup>1710</sup> Par-là même, il se place en-dessous de cet homme qu'il a choisi comme modèle et démontre à la fois sa faible estime de lui-même et son incapacité à agir seul. Le commentaire du narrateur laisse entendre qu'il

---

<sup>1708</sup> *Ibid.* p. 539 : « [...] ce qui a fait pencher la balance en ma faveur, c'est Beran lui-même ; crois-en toi, Jan, m'a-t-il dit ce matin à l'hôpital, c'est toi que j'aurais choisi moi aussi si j'avais encore le pouvoir ; seulement fais attention, m'a-t-il encore dit [...] » Les paroles de l'ancien supérieur de Morava sonnent comme un adieu, qui, s'il n'est pas physique, puisque nous ne savons pas s'il va vivre ou mourir, est un adieu moral. Il ne sera plus le père de substitution de Jan Morava. Il ne peut s'empêcher pourtant de le mettre en garde, rappelant au lecteur la fragilité du jeune homme.

<sup>1709</sup> Anaut, Marie, *La résilience. Surmonter les traumatismes*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 46 et suivantes. Marie Anaut, professeur des universités en psychologie clinique et sciences de l'éducation à Lyon 2, s'appuie sur plusieurs critères référenciés afin d'analyser la résilience chez des sujets ayant vécu un traumatisme. Wolin et Wolin, couple de psychologues américains, dénombrent les critères suivants : perspicacité, indépendance, aptitudes aux relations, initiatives, créativité, humour, moralité. Boris Cyrulnik reprend des concepts similaires tout en y ajoutant : QI élevé, sentiment de sa propre valeur, empathie, capacité d'anticipation.

<sup>1710</sup> *HM, op.cit.*, p. 541.

n'anticipe pas le danger d'un régime communiste. Il est donc en échec, s'est construit et déconstruit.

Erwin Buback est un être à la fois double et atrophié dès son adolescence. En effet, le remariage de son père avec une Allemande l'oblige à mettre de côté la langue tchèque qu'il avait héritée de sa mère. Cette langue et donc cette partie de lui-même lui ont été amputées et lui manquent terriblement. De fait, le tchèque est présent dans son esprit comme un fantôme, et à plusieurs reprises, il regrette de ne pouvoir s'exprimer dans cette langue véritablement maternelle, qu'il préfère à l'allemand : « Il regretta de ne pouvoir l'engueuler [Jan Morava] dans son ancienne langue maternelle. En allemand, tout cela semblait parfaitement incolore. »<sup>1711</sup> La langue allemande ne fait pas résonner en lui de sentiments, comme le ferait le tchèque qu'il retrouve à la fin du roman. En avouant à Beran et Morava qu'il maîtrise leur langue, il se libère une première fois. Puis, il décide de leur livrer toutes les informations qu'il possède sur les décisions de la Gestapo de Prague. Après cet aveu, il se sent libre mais une partie de lui souffre toujours de la culpabilité qu'il porte en ayant servi le Reich. Celle-ci prend fin lorsqu'il trouve la mort entre les mains du meurtrier. Si son identité est atrophiée à un moment du récit, elle est ensuite enrichie par l'acceptation de la culpabilité. Au moment de sa mort brutale, nous pourrions dire qu'Erwin Buback est un homme complet, puisqu'il a retrouvé l'amour en la personne de Grete et a su réconcilier son identité allemande avec son identité tchèque tout en faisant face à son rôle actif dans la mise en place du régime nazi. Cette réconciliation soulève le paradoxe du roman. Si le personnage tchèque est celui auquel le lecteur s'identifiera – il réunit uniquement des qualités positives et se trouve du côté des opprimés – Erwin Buback est celui qui triomphera de sa lutte intérieure à la fin du récit, dévoilant le message politique de l'œuvre : la culpabilité collective n'existe pas. Il s'agit de se réconcilier avec soi-même avant de faire un pas vers l'autre et de réparer. C'est un message politique et humaniste que Pavel Kohout défend, car lui-même porte en lui une culpabilité forte. En effet, après avoir soutenu le parti communiste, il s'y est opposé, ne supportant pas le tournant dictatorial que prenait le gouvernement de la République tchèque. Menacé, assigné à résidence, interrogé à plusieurs reprises, emprisonné parfois, il est finalement déchu de sa nationalité tchèque et trouve refuge en Autriche. Non seulement il se sent coupable d'avoir placé les communistes au pouvoir, mais il culpabilise également d'avoir dû malgré lui abandonner son ami Václav Havel, emprisonné, alors que lui vivait libre en Autriche. S'il écrit des romans, c'est alors pour « témoigner, tant qu'il est encore temps. »<sup>1712</sup> Son acte de parole dépasse toutefois le témoignage, il s'exprime dans le but de réparer les torts qu'il a

---

<sup>1711</sup> *Ibid.* p. 33.

<sup>1712</sup> Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel*, op. cit., p. 188

contribué à causer en s'engageant, comme Jan Morava, auprès du parti communiste dans sa jeunesse. L'auteur écrit alors : « Lui-même [Pavel Kohout écrit son autobiographie à la troisième personne] voit le sens de la vie de la façon suivante : il n'a jamais cessé de déterrer et de préserver ses ambitions d'autrefois des ruines qu'il a lui-même contribué à provoquer, aussi longtemps que la démocratie, relevée parmi les morts, n'en prendra pas la charge. »<sup>1713</sup> En d'autres termes, il continuera à prendre la parole sans toutefois s'engager politiquement, tant que le régime communiste sera en place dans son pays. Pavel Kohout parle d'un « regret civil pour une erreur de jugement de jeunesse. »<sup>1714</sup> Sans aller jusqu'à identifier Pavel Kohout au personnage d'Erwin Buback, nous pourrions toutefois dire que l'auteur est à la fois Buback et Morava : il se présente volontiers comme un homme naïf à l'image du jeune héros tchèque, s'engage dans la même voie politique que lui avant de le regretter et cherche ensuite à expier ce qu'il considère comme une faute, à l'image de Buback. Il n'oppose en rien les deux nations l'une à l'autre mais les réunit dans une quête semblable pour un avenir meilleur. L'identité tchèque qui a été réduite au silence par le régime nazi entre 1938 et 1945 et l'identité allemande qui a ensuite été chassée par le gouvernement tchèque dès 1945 se complètent ici, nous livrant un message rare sur la nécessité de vivre ensemble et saluant par là-même le courage de Václav Havel, alors candidat à l'élection présidentielle, lorsque celui-ci s'excusa auprès des Allemands pour les conditions des expulsions<sup>1715</sup>.

La famille Rosenbach quant à elle souffre toute entière d'une perte identitaire. À l'image de trois millions d'Allemands en Tchécoslovaquie et de douze millions d'Allemands au total, elle a été chassée de sa maison, expulsée de son pays et doit se reconstruire en zone d'occupation soviétique. Les personnages qui portent en eux cet exil de la façon la plus extrême sont Hanna, Anna sa fille, et Reiner, son petit-fils. Ils constituent ainsi une chaîne générationnelle qui s'étend de 1945 à aujourd'hui, de la région des Sudètes à Berlin en passant par Birkheim. Ce qui les lie est à la fois ce qui les sépare. À quel point l'identité d'Hanna a-t-elle été modifiée par l'expérience des expulsions ? De quel poids la transmission ou l'absence de transmission pèseront-elles sur Reiner, héritier d'une patrie fantasmée ?

Le personnage d'Hanna, dont nous savons qu'il porte la douleur de l'exil mais aussi et surtout la reconstruction sur ses épaules, ne semble pas souffrir d'une crise identitaire puisque son être entier est tourné vers Komotau. Ses valeurs, ses principes et les maximes qui l'accompagnent sont autant de réminiscences de la petite ville tchèque. Ses sentences lui

---

<sup>1713</sup> *Ibid.* p. 189.

<sup>1714</sup> *Ibid.* p. 320.

<sup>1715</sup> *Ibid.* p. 500 : « Et il [Václav Havel] eut le courage que n'avaient pas eu tous les hommes politiques tchèques avant lui, lorsqu'il s'excusa – sans remettre en question la légitimité des expulsions des Allemands après la guerre – pour l'injustice qui les accompagna. »

servent de ligne de démarcation entre elle, Hanna Rosenbach « HONNÊTE FEMME MÈRE & VEUVE »<sup>1716</sup> et tous les autres, du chef de service à la veuve grincheuse mais également à l'intégralité de l'Allemagne en reconstruction, représentée par des « femmes des ruines » lorsqu'Hanna arrive à Magdebourg pour travailler au service de la paye à la gare. Alors que ces femmes déblayent, nettoient, construisent, Hanna court vers sa nouvelle habitation, ses chaussures « écras[ent] des éclats de mortiers pareils aux cuirasses en chitine de contingents d'insectes morts. »<sup>1717</sup> Elle n'a pas un regard pour la foule de femmes anonymes, de même, elle ne partage ses souvenirs avec personne. Lorsqu'elle loge chez un réfugié des Sudètes, elle n'y voit pas l'occasion d'échanger des souvenirs sur Komotau et la vie avant les expulsions, mais au contraire, elle le rejette<sup>1718</sup>. Lorsqu'elle évoque le régime national-socialiste et Adolf Hitler, elle ne pense qu'aux expulsions qui résultent de la guerre menée par la dictature, mais en aucun cas aux autres victimes. Elle exclut de la Seconde Guerre mondiale les Juifs, les Allemands bombardés, les communistes et toutes les autres victimes de la dictature brune. Seules comptent sa souffrance et sa patrie. Cette dernière devient une chose intime, qu'elle garde précieusement en elle. Son identité ne s'enrichit en rien de sa nouvelle vie en Allemagne, elle semble même s'efforcer de maintenir sa vie dans le passé. La fidélité qu'elle a jurée à son mari disparu est plus forte que tout, tout comme l'autorité du Führer qu'elle maintient en elle et pour elle-même. Ses vêtements trahissent son ancrage dans le passé et affirme son refus d'avancer. Lorsqu'elle comprend qu'elle ne pourra retourner physiquement à Komotau, elle recrée la patrie dans son appartement. En intégrant Reiner dans son fantasme, elle empêche la culture est-allemande d'entrer dans son territoire imaginaire. Hanna est seule, elle n'a volontairement pas d'amis et prend le risque de se couper de sa famille, puisque Maria et Johanna ne souhaitent pas faire le voyage retour à Komotau. Elle ne s'est pas intégrée, malgré une reconstruction matérielle réussie. Heike von Hoorn reprend des concepts de Marion Frantzioche afin de caractériser les différentes phases de l'intégration des réfugiés : le commerce avec autrui (« Kommerzium »), dans le sens économique mais aussi relationnel ; le partage de la table (« Kommensalität »), à savoir les relations amicales entre réfugiés et autochtones ; et enfin le mariage (« Konnubium ») entre réfugiés et Allemands dits de l'Ouest<sup>1719</sup>. Ce sont précisément les trois pas qu'Hanna se refuse à franchir. Elle rejette l'amitié que lui offre la veuve, puis, si elle partage sa table d'anniversaire avec des collègues, c'est uniquement dans l'espoir de trouver un public, elle qui raconte sans cesse les mêmes

---

<sup>1716</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 30.

<sup>1717</sup> *Ibid.* p. 94.

<sup>1718</sup> *Ibid.* p. 128 : elle éprouve pour cet homme une « antipathie furieuse ».

<sup>1719</sup> Von Hoorn, Heike, *Neue Heimat im Sozialismus. Die Umsiedlung und Integration sudetendeutscher Antifa-Umsiedler in die SBZ-DDR*, Essen, Klartext, 2004, p. 15.

histoires. De plus, ses collègues intéressés désertent l'appartement des Rosenbach au fil des années. Enfin, elle ne souhaite pas se marier avec le chef de service. Leur conversation est même pour elle l'occasion de replonger dans ses souvenirs de Komotau et de faire revivre son mari. Dès que le présent la frôle, elle se replie sur le passé. Le mariage de sa fille avec Günter est inacceptable, tout comme le fait que cet homme veuille adopter Reiner. Leur patronyme disparaîtrait alors pour toujours<sup>1720</sup>. Elle qualifie le nom de famille de Günter de maladie. En effet, pour Hanna, il s'agit de traverser le temps qu'elle doit passer en Allemagne sans se laisser contaminer ni par les mœurs qu'elle considère comme dépravées<sup>1721</sup>, ni par une culture qui n'est pas la sienne<sup>1722</sup>. Hanna est une figure anachronique, c'est-à-dire qu'elle ne correspond pas au temps dans lequel elle vit. Volontairement, elle reste enfermée dans le passé, si bien que même les voisins tardent à remarquer son existence. Elle n'existe que dans les yeux de Maria et Reiner. Anna sa fille se sépare d'elle dans un besoin d'autonomie. Son identité présente n'existe pas. Sa patrie lui manque terriblement, elle est amputée de ce territoire. Mais nous ne pouvons pas dire que son identité soit atrophiée, puisqu'elle reste farouchement la même du début à la fin du roman, malgré quelques périodes de doutes. Elle est donc repliée sur elle-même, auto-suffisante, vivant dans l'autarcie d'un passé qu'elle-seule sait entretenir.

Sa fille quant à elle se trouve dans une période charnière de son évolution puisqu'elle est adolescente. Elle a dix-huit ans lorsque les expulsions débutent<sup>1723</sup>. Dès le départ, elle est séparée des siens : elle est internée dans un camp de travail et n'intervient que plus tard dans la narration qui se focalise dans un premier temps sur l'expulsion de Johanna, Hanna et Maria<sup>1724</sup>. Ces femmes forment un tout – « les-trois-dernières-survivantes », dont Anna est exclue. Elle est contrainte de fuir seule et d'apprendre à survivre seule. Ce n'est que lors de son retour à Schieben qu'elle intégrera le processus de reconstruction enclenché par sa mère en suivant tout d'abord ses ordres – elle passe le baccalauréat à Birkheim – puis en se détachant peu à peu du foyer artificiel que cette dernière s'efforce de maintenir en vie. Sa solitude est brisée par l'arrivée d'Erich dans sa vie, avec lequel elle semble vivre une vraie histoire sentimentale. Son mariage avec Günter en revanche sera un mariage sans amour, qui se terminera dans la violence. En effet, si Anna choisit d'épouser cet homme, c'est aussi parce

---

<sup>1720</sup> *Les Inachevés, op.cit.*, p. 184 : « [...] je ne permettrai pas que tu prives aussi l'enfant de notre patronyme honnête pour ce « Nosse » qui sonne comme celui d'une maladie ! » écrit-elle à sa fille.

<sup>1721</sup> *Ibid.* p. 15 : « [...] et ce qui lui faisait toutefois encore fréquenter les humains, c'était son absence de crainte devant la contagion. »

<sup>1722</sup> C'est ce qu'elle tente d'éviter en retirant Reiner de la crèche.

<sup>1723</sup> *Ibid.* p. 19 : « Le camp se situait à huit kilomètres au sud de Komotau dans le petit village de Zuscha- le chemin que la jeune fille de dix-huit ans devait faire à pied depuis-là-bas jusqu'à son domicile [...] »

<sup>1724</sup> *Ibid.* p. 11 : « Pour elle [Hanna] é Maria, avec leur vieille mère âgée de quasi soixante-dix ans, les-trois-dernières-survivantes d'une grande famille ici=dans la commune, commença [...] l'exode..... »

que sa mère s'y oppose. Nous l'avons vu, tous les choix que fait la jeune fille sont dictés par son besoin de s'opposer à cette mère obsédée par la patrie<sup>1725</sup>. Au fil du roman, jamais les deux personnages n'auront une conversation de vive voix, il ne sera jamais question de leurs sentiments, et même, Anna ne ressent pas le moindre manque lorsqu'elle doit vivre seule à Reitzenhain<sup>1726</sup>. Se pose alors la question : une jeune fille qui se construit dans l'opposition se construit-elle vraiment ? En effet, malgré les apparences, jamais Anna ne va suivre ses propres désirs et nous ne savons rien de ses projets d'adolescente. Le conflit, en venant briser la linéarité de son enfance et de son adolescence, lui vole la possibilité de faire des erreurs et de recommencer. Tout doit avoir lieu dans l'instant : la fuite, le marché noir, les retrouvailles. Le temps n'a plus sa place et empêche pour ainsi dire la maturation d'Anna. Ne se comporte-t-elle pas comme une jeune fille immature lorsqu'elle décide d'épouser Günter ? En mettant Reiner à la crèche du matin au soir, elle ne se laisse pas le temps de devenir mère et organise sa vie uniquement autour de sa personne, dans une boulimie de travail qui, d'après son fils, l'aiderait à ne pas penser<sup>1727</sup>. Cette obstination est le seul trait de caractère distinctif d'Anna. Sa personnalité est embryonnaire, c'est-à-dire qu'elle n'existe pas encore dans son intégralité, dans sa forme définitive. Seulement, elle ne se développera jamais, puisqu'Hanna disparaît. Et comme la jeune fille s'est construite en creux de sa mère, elle est à cet instant face à son propre vide intérieur.

Il est intéressant d'observer que malgré tous ses efforts pour ne pas rentrer au pays, puis *de facto* pour ne pas ressembler à sa mère, Anna présente les mêmes traits de caractère que cette dernière. Leur obstination en premier lieu en fait des femmes similaires, même si elles ne sont d'accord qu'une seule fois dans leur vie – lorsqu'il s'agit de démontrer à la directrice qu'Anna est à même de rattraper son retard<sup>1728</sup>. Chacune est capable d'agir et de prendre des décisions seule. Hanna choisit de travailler à Magdebourg, choisit de rentrer au Pays, choisit de briser les histoires d'amour de Maria. Anna de son côté entreprend des études, se fiance, part pour Berlin, sans jamais consulter qui que ce soit. La patrie est le nœud de leur conflit puisqu'Hanna l'idolâtre alors que sa fille la laisse derrière elle sans regret<sup>1729</sup>. Anna considère

---

<sup>1725</sup> *Ibid.* p. 187 : « Comme si jusque-là, Anna avait essentiellement mené sa vie contre son plus grand ennemi : le désir profond de sa mère : *retourner au-Pays*. Car tout ce qu'Anna avait entrepris depuis qu'elle avait quitté Birkheim pour Leipzig, [...], tout cela, elle l'avait fait en sachant que chaque jour gagné était un jour=de-plus-qui-l'éloignait de ce-Pays..... Pour cela, Anna avait pris son parti de bien des choses. »

<sup>1726</sup> *Ibid.* p. 81 : c'est en effet Erich qui fera naître chez elle la sensation de manque : « Pour la première fois, Anna comprit que quelqu'un pouvait lui manquer. »

<sup>1727</sup> *Ibid.* p. 240 : « Par ailleurs, elle réussissait à maintenir le niveau de concentration à une surface équipotentielle=constante, si bien que des réminiscences soudaines ayant trait à sa vie privée n'arrivaient pas à rompre l'équilibre dans ces temps vides de concentration & d'occupation qu'on pouvait redouter. »

<sup>1728</sup> *Ibid.* p. 108-109 : « C'est ce qu'on verra. Cette petite phrase était sans doute la 1<sup>ère</sup> que mère et fille prononçaient simultanément en pensées depuis longtemps. »

<sup>1729</sup> *Ibid.* p. 133 : « Et c'était ?quoi tout ce chichi de revenir-au-Pays ?en réalité. »

sa mère comme un « outsider »<sup>1730</sup>, à savoir quelqu'un qui ne s'intégrera jamais, mais elle-même termine sa vie dans une solitude profonde, mâtinée de douce folie. Elle n'a pas d'amis, son amie d'adolescence l'a par ailleurs trahie en épousant Joseph. Les relations qu'elle entretient avec son fils sont teintées de violence. Anna n'est ni mère ni fille et disparaît du récit comme de la vie de son fils, sans que le lecteur ne sache ce qu'il adviendra de cette femme.

Reiner est donc le fils d'Anna, mais il est surtout le petit-fils d'Hanna et l'arrière-petit-fils de Johanna, la matriarche qu'il idéalise depuis son plus jeune âge. Il a huit ans lorsqu'elle disparaît. Sa mort provoque un changement immense dans la vie du jeune Reiner puisque c'est à ce moment-là qu'il entraperçoit le « sombre O » de la mort et qu'il commence sa transformation en pierre. Avant sa mort, Johanna lui aura transmis la méfiance envers autrui, envers les hommes « faits de boue »<sup>1731</sup>. Toutefois, pour cette femme, l'homme est lui-même responsable de ses actions, puisqu'il « dispose de son temps pour que la boue n'envahisse pas son âme. », c'est-à-dire qu'il doit être à même de se protéger afin de conserver pour lui-même ses valeurs. Elle poursuit en lui confiant : « *!Garde-toi des-hommes, car l-homme est sale.* »<sup>1732</sup> L'homme a donc échoué, puisqu'il a laissé la boue le recouvrir. L'idéologie nationale-socialiste a recouvert de son antisémitisme l'Allemagne puis les autres pays d'Europe, menant l'humanité à la catastrophe, à ce que Norbert Elias appelle un « recul de civilisation ». Johanna semble avoir eu confiance en les hommes, mais la Seconde Guerre mondiale, tout comme les exactions qui ont accompagné les expulsions dont elle est victime, lui ont fait perdre sa foi en l'humanité, et c'est cette déception profonde qu'elle transmet à son arrière-petit-fils. De cette façon, elle le fait entrer dans un monde qui n'est pas le sien et intègre la guerre dans son identité de jeune garçon. Lui qui va devenir un homme devra alors se méfier sans cesse de la boue qui l'entoure, des autres, à l'image d'Hanna qui scinde son monde entre les Rosenbach et les autres.

Sa grand-mère va être sa première source historique concernant les expulsions. Petit déjà, il dessine « *Le-Pays – Komotau-les Nazis & l'-expulsion –* »<sup>1733</sup>, soit les trois phases de la vie de ses aïeux : la paix avant la guerre, la guerre et les suites de la guerre. En liant ces trois périodes les unes aux autres, Hanna fait de la politique nazie la responsable des expulsions et place la famille Rosenbach dans le cercle des victimes. Nous l'avons toutefois remarqué plus haut, leur engagement auprès de la politique nationale-socialiste reste flou,

---

<sup>1730</sup> *Ibid.* p. 133 : « C'est pourquoi elle est restée seule tout le reste de sa vie ; 1 outsider. »

<sup>1731</sup> *Ibid.* p. 157 : « – *L'homme est fait de boue. Mais chaque homme dispose de son temps pour que la boue n'envahisse pas son âme. Et à-la-fin, quand Notre Seigneur ouvre son grand Livre & crie son nom, l'homme retourne à la boue à partir de laquelle il a été créé. Voilà sa vie. Aussi !garde-toi de la boue des-hommes.....* »

<sup>1732</sup> *Ibid.* p. 157.

<sup>1733</sup> *Ibid.* p. 179.

puisqu' Hanna reconnaît encore en Hitler une autorité supérieure bien après sa mort. Ces trois phases sont également les seules choses qu' Hanna raconte de son expulsion. Hormis l'incipit et le récit du convoi, nous ne saurons rien des événements liés aux expulsions, comme par exemple le transit en camps, les formalités administratives. En récupérant Reiner, elle le fait entrer dans son monde, celui des victimes. Il compose alors son identité de plusieurs éléments, tels que la guerre et les expulsions, qu'il sait mettre en image. Il ne côtoie pas d'autres enfants, mis à part un jeune garçon qui partage ses jeux sans toutefois jouer de rôle important dans son enfance. Son identité est riche de silence : il ne sait pas vraiment ce qu'est la guerre, la Seconde Guerre mondiale en particulier. Il ne connaît pas non plus les détails des expulsions, puisqu' Hanna raconte toujours la même chose. Elle le raconte aux invités qu'elle reçoit, mais pas à son petit-fils. Il n'est donc pas l'objet direct du témoignage mais subit ce qu'il appelle des « réflexes de réfugiés » qu'il intègre lui-même à sa vie quotidienne une fois adulte<sup>1734</sup>.

Son identité, pleine des souvenirs de sa grand-mère et des conseils de son arrière-grand-mère est toutefois amputée dès le départ, puisqu'il ne connaît pas son père. Il ne sait rien d'Erich, et personne ne lui livrera quelque information que ce soit. Il se décrit lui-même comme le « fils-de-personne »<sup>1735</sup>, et exclut par là-même Anna de son arbre généalogique. Il serait né sans avoir de parents. Le futur mari d'Anna ne jouera jamais pour lui le rôle d'une figure paternelle de substitution, et le jeune adolescent sait très bien que Günter n'aura aucune influence sur la construction de son identité. Non seulement cet homme qui doit l'adopter ne le fera pas, sous la pression d'Hanna, mais il contribuera à creuser le fossé entre la mère et le fils. Il met tout d'abord en lumière la différence entre Reiner et les autres enfants, qui ont eux leurs deux parents<sup>1736</sup> et ne doivent pas supporter les efforts constants d'une mère s'efforçant de recréer une « FAMILLE-COMME-IL-FAUT »<sup>1737</sup>. Lorsque Günter finit par quitter l'appartement, Reiner conclut : « LES PERES NE SONT MÊME PAS DIGNES DU MÉPRIS DE LEURS ENFANTS. »<sup>1738</sup> Pour lui, la famille en tant que telle ; au sens classique du terme, c'est-à-dire père, mère et enfant(s) ; n'existe tout simplement pas. Il n'est pas imprégné par un sentiment d'appartenance ou d'amour envers sa mère, qui n'est qu'une génitrice à ses yeux. Sa famille est constituée par Johanna, Hanna et Maria. Il s'ancre dans le passé et atrophie son identité du présent. Sa relation avec Anna est ponctuée de disputes qui se font de

---

<sup>1734</sup> *Ibid.* p. 161 : « Je soignais scrupuleusement les patients mais dans une grande hâte, avec ce réflexe de fuite chez l'animal dont je descends [...] »

<sup>1735</sup> *Ibid.* p. 154.

<sup>1736</sup> *Ibid.* p. 188 : « Combien de fois n'ai-je !envié ces camarades de classe qui s'en prenaient une de leurs vieux quand ils avaient une mauvaise note, & la-chose était-réglée. »

<sup>1737</sup> *Ibid.* p. 188.

<sup>1738</sup> *Ibid.* p. 191. Günter est pour lui un « homme qui avait disparu [...] dès-le-commencement. »

plus en violentes<sup>1739</sup>. Lui se présente comme la victime des gestes d’humeur de sa mère. C’est par elle que leur semblant de relation sera détruit : « Elle se conduisit dès lors comme 1 entrepreneur de démolition avec les restes de la vie-familiale, & ce qui ne pouvait s’obtenir de ses propres mains devait au moins..... périr par elles. »<sup>1740</sup> Reiner n’y serait donc pour rien dans leurs disputes, il va même jusqu’à devenir un réfugié, ou plutôt un expulsé de l’appartement d’Anna, puisque dès dix-huit ans, il la quitte pour s’installer dans un taudis. Ce faisant, il reproduit un schéma familial classique pour les Rosenbach. Hanna est expulsée des Sudètes et doit dormir dans des chambres sales et froides. Anna doit fuir Reitzenhain et est logée dans des chambres spartiates. Reiner fuit alors volontairement sa mère pour trouver refuge dans un logement « près d’un carrefour atrocement=bruyant »<sup>1741</sup>, pire il aurait même été prêt à emménagé « dans !n’importequeltrouàrat : rien que pour !fuir ces champs de destruction d’1 chez-soi..... »<sup>1742</sup> Puisque Reiner n’a pas vécu la guerre, il s’en invente une. Il est en guerre contre sa mère, contre la société qui le force à devenir dentiste, contre son épouse qu’il menace de tuer si elle ne vient pas le chercher, et finalement contre lui-même, qui est incapable de vivre dans le présent. Son identité prend de multiples formes au fil du roman : il est un anonyme, un vengeur, un réfugié, un homme en fuite, puis se projette finalement dans la mort. Puisque Johanna, Maria et Hanna sont mortes, il ne voit pas d’autre issue. Fort de ces multiples strates, Reiner ne saura jamais vivre sa vie dans le présent. Il n’est ni un fils, ni un époux exemplaire, ni un père. Son projet de librairie lui échappe et il redevient le fils-de-personne, un être lambda. Ses voisins garderont en mémoire « un barjo », « ouvert&aussitôt recousu »<sup>1743</sup>. Ce qui restera de Reiner pour les autres sera en premier lieu sa maladie, celle qu’il porte physiquement en lui et pour laquelle il refuse de se laisser soigner, mais aussi sa névrose. Il est obsédé par le passé des Rosenbach, au point de laisser la nostalgie de sa grand-mère l’envahir. Son monde devient factice lorsqu’il compare un restaurant avec un baraquement ou lorsque l’hôpital dans lequel il séjourne devient une « unité d’enfermement »<sup>1744</sup> dont il parvient à s’échapper parce qu’il connaît les moyens de contourner l’interdit, comme s’il était rompu à ce genre de situation<sup>1745</sup>. Il reproduit la fuite

---

<sup>1739</sup> *Ibid.* p. 242 : « Les discussions entre moi é: la mère viraient ensujet=dequerelle de plus en plus fréquemment & de plus en plus vite, même l’aide la plus insignifiante, ou le simple fait d’être-là muet ; les derniers points communs aussi volèrent petit-à-petit en éclats avec une précision destructrice. »

<sup>1740</sup> *Ibid.* p. 242.

<sup>1741</sup> *Ibid.* p. 242.

<sup>1742</sup> *Ibid.* p. 243.

<sup>1743</sup> *Ibid.* p. 252.

<sup>1744</sup> *Ibid.* p. 216.

<sup>1745</sup> *Ibid.* p. 216 : « La première rumeur à circuler dans des unités d’enfermement a trait aux possibilités de s’échapper discrètement de cet enfermement. En empruntant les accès réservés auxfournisseurs&aupersonnel, par la chaufferie au sous-sol – ce sont là, depuis toujours, des chemins pour quitter en secret ces établissements & y revenir de manière tout aussi discrète, é : plus l’interdit est strict, plus la simplicité d’1 tel acte doit s’avérer d’autant plus incroyable. »

d'Anna lorsqu'il se glisse discrètement hors de l'hôpital, répétant le geste d'Hanna qui avait elle aussi fui l'hôpital. Ce qui pourrait constituer une richesse, à savoir l'apport de deux cultures différentes, l'accès à deux langues, est chez Reiner une source d'appauvrissement. Puisque rien ne lui a été transmis directement, il fantasme les expulsions comme il fantasme sa vie. Son identité n'existe pas, il est vide de tout trait de caractère propre. Sa personnalité s'est véritablement déconstruite au fil du roman pour finir par ne plus exister, écrasée sous le poids d'un héritage incomplet. Ce jeune homme qui était dentiste pouvait espérer une situation sociale confortable. Son épouse lui offre une stabilité émotionnelle. Il finit par trouver le courage d'ouvrir une librairie. Or, tous ces actes, que nous pourrions qualifier de prime abord de réussite sociale et personnelle, ne sont que les étapes de sa déconstruction : il se rend malade en exerçant un métier qu'il déteste, il échoue à concrétiser son rêve, il trompe son épouse et va même jusqu'à la menacer de mort. Gravement malade, il se laisse mourir. Le trauma des expulsions s'est transmis de génération en génération, ne lui laissant d'autre choix que de devenir lui-même un expulsé au sein de la société contemporaine, un homme qui ne s'intègre pas, en opposition constante aux autres que sont sa mère, son épouse, les médecins. Tobie Nathan, dans la préface de l'ouvrage de Nathalie Zadjé *Enfants de survivants*<sup>1746</sup>, explique que la parole des rescapés de la Shoah, tout comme celle de leurs enfants et petits-enfants est le seul médium qui permettrait à ces héritiers de « reprendre leur place parmi les vivants »<sup>1747</sup>. Or nous l'avons vu, chez les Rosenbach, la parole n'existe pas : Anna est muette, Hanna ressasse. Reiner transforme alors le passé, ce qui l'empêche de percevoir le présent. Nathalie Zadjé explique plus loin que les héritiers souffrent de ne pouvoir se construire puisqu'ils ne possèdent pas de sol stable sur lequel ériger les fondations d'une identité : « Les enfants de survivants luttent à leur manière pour comprendre et remettre du sens. [Ils sont une] génération spontanée issue du chaos, nette de tout héritage. Aujourd'hui, ils tentent de renouer avec le monde des origines, ils « bricolent ». Ils souffrent de ne pouvoir continuer à vivre sur du néant. Ils ont l'intuition de ne pouvoir créer de toutes pièces un ensemble de significations. Ils ont, dès lors, recours à l'univers traditionnel qu'habitaient leurs ancêtres. »<sup>1748</sup> Reiner se « bricole » alors une identité, faite des bribes d'événements dont il a hérité. Dans le roman de Petra Reski, *Ein Land so weit*, la jeune adolescente est troublée par tous les vieux meubles que son amie peut récupérer dans le grenier pour les mettre dans sa chambre. Tous les meubles qui l'entourent, que ce soit chez sa mère ou chez sa grand-mère, sont neufs. Elle y voit une rupture, comme si elle n'avait pas d'héritage ni de passé familial

---

<sup>1746</sup> Zadjé, Nathalie, *Enfants de survivants*, Paris, Odile Jacob, 2013.

<sup>1747</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>1748</sup> *Ibid.* p. 196.

hormis la fuite : « Mon amie Ingrid avait un grenier, dans lequel était rassemblés des meubles de trois générations. Moi, j'avais l'histoire de la fuite. [...] Dans ma famille, il n'y avait même pas un abat-jour qui était plus vieux que moi. Avaient-ils tout jeté à la fin ? Ne savaient-ils pas apprécier la beauté des vieux meubles ? Il devait bien y avoir quelque chose aussi chez nous. Au moins une petite table. Quelque part. Peut-être qu'il leur faudrait chercher mieux, dans le grenier et dans cave. Ma mère me regarda comme si j'étais un peu idiot. Et répéta la phrase que je connaissais déjà par cœur : " Mais nous avons tout perdu pendant la fuite ! " »<sup>1749</sup> Si Petra se réconcilie avec cette patrie qu'elle rejette tout d'abord en effectuant un voyage cathartique en Pologne, Reiner n'a de cesse de faire des allers-retours entre Berlin et Birkheim. Ce jeune homme ne pose pas de questions sur les expulsions, il est un réceptacle passif des récits ou du silence de sa famille. Le trauma lui a été transmis, mais il n'a pas su le surmonter afin de l'intégrer à son existence. En effet, si nous reprenons les critères de résilience énoncés plus en amont, nous remarquons que Reiner n'entre dans aucune des catégories : il ne fait preuve d'aucune indépendance, puisqu'il a sans cesse besoin d'un regard, que ce soit celui d'Hanna ou celui de son épouse. Il ne sait pas vivre avec les autres et rejette la société qui l'entoure, ses initiatives échouent car il ne sait anticiper les difficultés, il n'est pas créatif mais destructeur et ne fait preuve d'aucune moralité lorsqu'il menace d'attenter à la vie de son épouse<sup>1750</sup>. Loin d'être résilient, Reiner semble même éprouver un certain plaisir à cultiver le trauma jusqu'à atteindre son objectif final : rejoindre Johanna dans la mort, achevant par là-même la disparition de sa famille.

---

<sup>1749</sup> Reski, Petra, *Ein Land so weit*, *op.cit.*, p. 148.

<sup>1750</sup> Anaut, Marie, *La résilience, Surmonter les traumatismes*, *op. cit.*, p. 46 : Les critères énoncés par Wolin et Wolin sont les suivants : « perspicacité, indépendance, aptitudes aux relations, initiative, créativité, humour, moralité ». Boris Cyrunik y ajoute l'estime de soi, absente également chez Reiner.

## IV. Conclusion

Les romans que nous avons étudiés dans ce travail de recherche nous permettent de voyager dans le temps et dans l'espace. Ainsi, nous avons pu visiter Prague et ses ruelles lors de la révolte de 1945 et mettre en lumière le questionnement né de cette fin de conflit : que faire des Allemands ? Une cohabitation entre Allemands et Tchèques est-elle encore envisageable ? L'occupation de l'Allemagne nazie et la politique violente mise en place dans ce qui était devenu le Protectorat de Bohême-Moravie ont creusé le fossé entre les deux nations, un fossé que Pavel Kohout qualifiait d'« infranchissable ». Les expulsions, tout d'abord « sauvages » puis ensuite « organisées », semblent entériner la séparation entre Allemands et Tchèques. Les rancœurs ont laissé place à la vengeance, libre de s'exprimer dans une période de transition aux frontières floues. Même si certains historiens ne sont pas d'accord sur le sujet (à l'image de R.M Douglas qui minimise les expressions de violence civile au sortir de la guerre), de nombreux témoignages font état d'humiliations, de coups, de massacres. Afin de comprendre, et non d'excuser, cette explosion de colère, il est impératif de la lier aux affres de la Seconde Guerre mondiale. La première République tchèque a été dépossédée de sa jeune identité lorsqu'Hitler décida d'annexer tout d'abord les territoires frontaliers. Puis la politique de germanisation a réduit à néant toute tentative de résistance, en employant une violence sans limite à l'égard d'innocents, comme lors du massacre de Lidice et Lezaky par exemple. Souvent, les historiens mentionnent l'attitude attentiste des Tchèques, leur accommodation aux conditions de vie du protectorat. La révolte de Prague vient contredire cette accusation, puisque pas moins de 100 000 civils montèrent des barricades, 30 000 à 40 000 d'entre eux prirent part aux combats et 3 700 perdirent la vie. Cette forme de résistance passive est représentée par le personnage de Jan Morava qui, bien que profondément déçu et écœuré par les accords de Munich, n'exprime pas son amertume et ne s'engage dans aucun mouvement de résistance. Son supérieur, Beran, est quant à lui à la tête de l'un de ces groupes, et Morava le rejoindra malgré lui à la fin du récit.

Aujourd'hui encore, si le sujet des expulsions n'est plus tabou, c'est-à-dire que la parole s'est libérée et que le silence n'est plus de mise – en témoignent les nombreuses recherches, téléfilms et documentaires destinés aussi bien à un public académique qu'à un grand public – il reste toutefois problématique. En effet, il n'est pas rare que les Allemands expulsés soient taxés de « revanchistes » ou pire encore comme nous avons pu le constater à Komotau. Si la

recherche se penche sur le sujet, il semble que la population ne soit pas toujours prête à s'y confronter. La petite communauté d'Allemands de Bohême vivant encore à Komotau nous donne l'occasion de saisir ce qu'est la patrie. Elle est le lieu où sont enterrés les ancêtres, le paysage d'une enfance lointaine, un endroit dont on ne peut s'éloigner sans ressentir une nostalgie douloureuse. Aucuns de ces Allemands n'a fait preuve de revangisme ou de révisionnisme lors de notre visite, mais une profonde tristesse est encore présente lorsqu'ils évoquent cette patrie perdue. Car s'ils vivent encore à Komotau, leurs proches ne sont plus là et ils ont parfois été dépossédés de leurs biens familiaux. Les Allemands que nous avons rencontrés œuvrent pour la mémoire de leurs familles et pour un vivre-ensemble apaisé entre Allemands et Tchèques. Ils ne sont d'ailleurs ni Allemands, ni Tchèques, mais de Bohême, rassemblant en eux deux identités complémentaires. La réconciliation entre les deux nations est un objet de recherche constant. Des deux côtés de la frontière, des groupes de recherches se sont constitués afin de poser les bases d'une cohabitation paisible, comme l'Ackermann-Gemeinde à Munich ou Antikomplex à Prague.

Pavel Kohout considère aujourd'hui que beaucoup de pas ont été franchis en vue d'un rapprochement. Ne se fait-il d'ailleurs pas l'artisan de la réconciliation en mettant en scène l'amitié entre un Allemand représentant la Gestapo et un jeune Tchèque meurtri par l'occupation de sa patrie ? Ses personnages, réunis autour de la traque d'un tueur, présentent de nombreuses similitudes qui les rapprochent dans leur identité-même et dans leur quête de justice. Jan Morava s'ouvre à une relation amicale avec un Allemand ; Erwin Buback accepte cette amitié et tente de réhabiliter les Allemands aux yeux des Tchèques. De même, les deux personnages portent en eux des blessures profondes qui entravent une identité autrefois enrichie de l'autre avant d'être obligée de s'en séparer. Morava souffre de ne plus pouvoir côtoyer ses anciens camarades allemands, Buback regrette d'avoir perdu son identité maternelle tchèque. S'il paie de sa vie son engagement au sein du régime nazi à la fin du récit, il sera toutefois parvenu à réconcilier ses deux identités en (re)devenant « Ervín Bubák »<sup>1751</sup>. Le jeune Jan quant à lui échouera à devenir un homme autonome, et c'est seul qu'il ira au devant d'une nouvelle erreur. Sa naïveté aura toutefois ouvert le chemin à une amitié entre un Allemand et un Tchèque, faisant de lui l'acteur d'une potentielle réconciliation, comme en témoigne la réflexion qu'il mène avec Jitka : « Mais si ces gens avaient compris, s'ils essayaient réellement de faire pénitence ? »<sup>1752</sup> En effet, la question est problématique, puisque Buback n'est pas un allemand lambda, il est au service de la Gestapo et reconnaît avoir accueilli avec enthousiasme l'annexion des Sudètes au Reich. En se définissant lui-

---

<sup>1751</sup> *HM., op.cit.*, p. 457.

<sup>1752</sup> *Ibid.* p. 264.

même comme coupable, il expie sa faute et demande à être réhabilité. Ainsi, les deux personnages font-ils un pas vers la réconciliation, à leur échelle. Ce roman pose la question des frontières et du sentiment d'appartenance, telle qu'elle se pose également entre Français et Algériens déracinés en 1962 ou entre ethnies au Rwanda, lorsque voisins prirent les armes pour s'entretuer. Aujourd'hui, les survivants vivent côte à côte et semblent avoir trouvé l'équilibre dans un travail commun de reconstruction des villages et du pays, en attestent le nouveau drapeau né fin 2001 ou des initiatives afin de prévenir le génocide, comme des publications pour enfants<sup>1753</sup>. La guerre d'Algérie et ses séquelles identitaires sont aujourd'hui encore sujets à controverses. En 2005, l'historien Benjamin Stora estimait que la guerre d'Algérie était encore « à demi-taboue » malgré les travaux, publications et documentaires abondants<sup>1754</sup>. Et Catherine Brun de préciser au sujet de la multiplication des mémoires, citant l'historien Erich Savarese : « Parmi les enfants, ce sont ceux auxquels les parents n'ont rien transmis ou évoqué de leur souffrance qui revendiquent le statut de Pied-Noir sans avoir subi la douleur de l'exil, endossant par-là la tristesse de leurs aïeux [...] »<sup>1755</sup> Puisque le roman familial n'a pas été écrit par les parents, ce sont alors les enfants ou petits-enfants qui s'en saisissent pour mieux se comprendre.

Les personnages de Reinhard Jirgl font face à la même crise identitaire, eux qui ont été déracinés des Sudètes. Hanna Rosenbach revendique son identité sudète et ne se laisse pas envahir par la culture du pays qui l'accueille. Elle la rejette même afin de préserver en elle-même sa patrie Komotau. Elle n'est pas victime d'une crise identitaire, mais d'un repli identitaire, dans une affirmation exagérée de son identité sudète. Ses principes qui la suivent sont autant de témoignages d'une époque révolue. Sa fille, Anna, fera le chemin inverse en repoussant loin d'elle Komotau et la République tchèque. C'est Reiner, son petit-fils, qui sera la dernière victime de cette transmission faussée, puisqu'il préfère rejoindre Johanna, l'arrière-grand-mère, dans le caveau familial plutôt que de se battre contre la maladie. Le présent ne l'intéresse pas, à plus forte raison lorsqu'il est dépeuplé d'Hanna et Maria, dernières représentantes d'une patrie qu'il ne connaît pas. À travers son travail d'explorateur du passé, il reconstitue la vie de ses ancêtres tout en excluant sa mère, Anna, avec laquelle il ne communique pas. Tout occupé à comprendre la souffrance silencieuse d'Hanna et Maria, il ne vit plus un présent fade à ses yeux et se laisse dépérir. En revêtant les habits du réfugié, il passe à côté de sa propre vie. La transmission s'est faite par la répétition, sous la forme des récits d'Hanna, dont le lecteur ne découvrira jamais le contenu, mais aussi par le silence de

---

<sup>1753</sup> <http://www.un.org>, consulté pour la dernière fois le 19 mars 2014.

<sup>1754</sup> Brun, Catherine, « Histoire, ignorance, mémoire(s) – Quel(s) savoir(s) pour quelle(s) mémoire(s) de la guerre d'Algérie. », in : *Témoigner. Entre Histoire et mémoire.*, n°117, mars 2014, pp. 67-74.

<sup>1755</sup> *Ibid.* p. 70.

Maria et d'Anna. Komotau devient un idéal, un pays fantasmé dont il ne parvient pas à se détacher.

La transmission est centrale dans les deux romans. Nous voyons qu'elle n'est pas seulement familiale puisque Buback transmet son sentiment de culpabilité à Morava, qui en retour semble lui offrir son pardon, à l'image de Beran et Brunat. Entre ces hommes, la réconciliation a donc déjà eu lieu, marquant le premier pas vers une réconciliation entre les deux nations. Cette thématique sera mise en scène lors de deux passages cruciaux, aux cours desquelles les deux personnages principaux découvriront de façon quasiment simultanée les exactions dont sont victimes les Tchèques mais aussi les Allemands. En assistant à une scène de lynchage des Allemands par les Tchèques, Jan Morava voit les prémices des expulsions sauvages, et même si sa réflexion à ce sujet reste en suspens, il condamne la violence en rappelant que « les coupables » seront punis<sup>1756</sup>. Erwin Buback est quant à lui prêt à sacrifier sa vie lorsqu'il est pris dans une colonne de civils tchèques victimes des SS. Une fois encore, les deux personnages se croisent pour mieux se comprendre.

Pas de réconciliation pour les personnages des Inachevés, qui restent tous en guerre bien après la fin du conflit mondial. En effet, ils s'opposent sans cesse aux Allemands de RDA, représentants de leur nouvelle terre d'accueil. Hanna les rejette et se protège de leur influence, Reiner suit le même chemin dans une entreprise de déconstruction de son existence. La transmission a été atrophiée, car les paroles d'Hanna ou de Johanna n'ont pas été complétées par des recherches de la part du petit-fils. De même, elle a seulement été verticale, c'est-à-dire qu'une figure familiale faisant autorité raconte ce que le témoin, ici, le petit-fils, va tenir pour vrai. De plus, le silence lourd de non-dits viendra achever une transmission de la souffrance, du trauma qui hantera les générations suivantes. Reinhard Jirgl se penche à nouveau sur cette transmission de l'Histoire et par les familles et par l'État dans un roman publié en 2010 en France, *Renégat, roman du temps nerveux*<sup>1757</sup>. Dans ce roman, un homme doit vivre avec le récit de son oncle, qui lui avoue avoir tué un prisonnier, plus précisément un homme s'étant évadé d'un train l'emmenant d'un camp à un autre. Ce faisant, il oblige son neveu à vivre avec cette culpabilité, jusqu'à ce que le dernier tue à son tour. La transmission semble effectuer une boucle pouvant être négative ou positive: l'héritier du tueur tue, l'héritier des expulsions devient un réfugié, incapable de vivre dans le présent. *A contrario*, l'héritier de la culture tchèque perdue se réconcilie avec elle pour se compléter enfin. Les nombreuses études consacrées aux héritiers des survivants de la Shoah reprennent ce schéma

---

<sup>1756</sup> HM, *op.cit.*, p. 496.

<sup>1757</sup> Jirgl, Reinhard, *Renégat, roman du temps nerveux*, Meudon, Quidam Éditeurs, 2010. Publié en 2005 en Allemagne sous le titre *Abtrünnig, Roman aus der nervösen Zeit*, Munich, Karl Hanser.

et éclaire le processus de transmission de la souffrance. Les enfants se détournent de l'histoire parentale, trop douloureuse, et ce sont les petits-enfants qui cherchent à comprendre. En entreprenant une quête qui n'est pas directement la leur, il n'est pas rare qu'ils souffrent des mêmes maux que leurs aïeux en s'identifiant à outrance et en revivant un passé qui n'est pas le leur, se « réincarnant » en leurs grands-parents, à l'image de Reiner Rosenbach.<sup>1758</sup>

L'histoire des expulsions est le sujet de nombreux travaux, ce depuis les années 1950. Des témoignages ont été recueillis et publiés, des historiens, des psychologues se sont penchés sur les souffrances des expulsés, des écrivains les ont mis en mots. Le sujet reste toutefois polémique, comme a pu l'être l'ouverture du Centre contre les expulsions de Berlin. Les expulsés, ou ceux qui sont restés ou revenus sur les terres de leurs ancêtres, sont encore souvent taxés de revanchistes. La souffrance est alors ravivée de façon brutale, en témoigne le silence soudain d'Ema Laumbrova. C'est précisément ce silence qui est l'origine de la souffrance, car il apporte avec lui incompréhension et fantasmes. La littérature d'aujourd'hui, qui nous permet de voyager dans ce silence, s'enrichit d'une réflexion sur le présent, car ce ne sont plus les témoins qui racontent, mais les descendants qui prennent la plume. Le silence des familles est alors exprimé dans la littérature. Les auteurs témoignent d'un mal-être, d'un questionnement perpétuel qui vient contrecarrer le silence imposé par l'État, par les aînés ou par une barrière intime qui vient empêcher la parole. Cette littérature de la transmission participe dans tous les cas d'une volonté de dire, même lorsque l'écriture est voilée, comme chez Reinhard Jirgl, ou que les autobiographies s'écrivent à la troisième personne, ce qui est le cas de Pavel Kohout. Nous pourrions alors poser plusieurs bornes afin de délimiter le territoire de la littérature des expulsions : dans un premier temps interviennent les œuvres écrites par les témoins, les observateurs directs des événements ou par des auteurs situant le temps du récit dans la période de l'après-guerre, soit à partir des expulsions sauvages en mai 1945 jusqu'à aujourd'hui. Ces œuvres, qui traitent des expulsions et de la reconstruction représentent alors la littérature des expulsions à proprement dite. La nouvelle d'Anna Seghers, *Die Umsiedlerin*, la pièce de théâtre d'Heiner Müller, *Die Umsiedlerin oder das Leben auf dem Land*<sup>1759</sup>, appartiennent à cette catégorie. Puis viennent les œuvres des descendants, des enfants ou petits-enfants n'ayant pas vécu les expulsions ni la reconstruction mais relatant les suites de ce déracinement dans une Allemagne contemporaine tels que *Les Inachevés*, *En Crabe* de Günter Grass, *Ein Land so weit* de Petra Reski ou encore *Kindheitsmuster* de

---

<sup>1758</sup> *Les Inachevés*, *op.cit.*, p.197 : par deux fois, l'épouse de Reiner lui fait remarquer ce phénomène : « les grands-parents se réincarnent en leurs petits-enfants », « ta grand-mère et sa patrie-Komotau et toi avec ta Patrie-les-livres, c'est du pareil au même. »

<sup>1759</sup> Müller, Heiner, *Der Lohndrucker und Die Umsiedlerin oder das Leben auf dem Land*, Leipzig, Faber & Faber, 1995.

Müller, Heiner, *La déplacée*, Paris, Éditions de minuit, 2007.

Christa Wolf<sup>1760</sup>. Ainsi, ces œuvres, dont le spectre s'étend jusqu'à aujourd'hui, se différencient-elles des premières non pas par le temps du récit – puisque les expulsions peuvent y être racontées – mais par la génération de l'auteur. Leur sujet ne se limite pas aux événements entre mai 1945 et 1948 – fin officielle des expulsions en République tchèque – mais prend en compte les souffrances psychiques des descendants. *L'Heure étoilée du meurtrier* entrerait alors dans la première catégorie, rejoint immédiatement par *Les Inachevés*. Toutefois, dans ces deux romans, les événements sont présentifiés. Jan Morava s'engouffre dans le communisme et remet par-là même en cause la société tchèque entre 1948 et 1989 et son avenir alors que Reiner Rosenbach met en lumière les lacunes d'une transmission saine de l'histoire par la RDA puis l'Allemagne réunifiée. Il conviendrait alors d'élargir au maximum l'éventail des œuvres entrant dans la catégorie de la littérature de la transmission des expulsions, afin de mettre en avant les conséquences d'une transmission par trop silencieuse. De même, nous pourrions élargir notre champ géographique et disciplinaire, qui nous mènerait à étudier les séquelles psychologiques chez les héritiers dans la littérature, de part et d'autres des frontières en général. Ce faisant, nous posons alors une question qui, en des temps où les frontières tendent à disparaître au profit de l'europanisation voire de la mondialisation, semble enfouie : quelle place aujourd'hui pour les héritiers du silence ?

---

<sup>1760</sup> Wolf, Christa, *Kindheitsmuster*, Francfort sur le main, Suhrkamp, 2007.

Wolf, Christa, *Trame d'enfance*, Paris, Stock, 2010.

# V. Bibliographie

## Littérature

Borchert, Wolfgang, *Dehors devant la porte*, Nîmes, Chambon, 1997.

Borchert, Wolfgang, *Draußen vor der Tür*, Hambourg, Rowohlt, 1987.

Grass, Günter, *En Crabe*, Paris, Seuil, 2002.

Grass Günter, *Im Krebsgang*, Göttingen, Steidl, 2002.

Jirgl, Reinhard, *Les Inachevés*, Meudon, Quidam Éditeur, 2007.

Jirgl, Reinhard, *Die Unvollendeten*, Munich, Karl Hanser, 2003.

Jirgl, Reinhard, *Renégat, roman du temps nerveux*, Meudon, Quidam Éditeurs, 2010.

Jirgl, Reinhard, *Abtrünnig, Roman aus der nervösen Zeit*, Munich, Carl Hanser, 2003.

Jirgl, Reinhard, *Land und Beute*, Carl Hanser, 2008:

- «Die Diktatur der Oberfläche, Über Traum und Trauma des 20. Jahrhunderts.», pp.33-53.

Kafka, Franz, *Der Prozess*, in: *Gesammelte Werke*, UE, Eurobuch, pp. 315-509.

Kohout, Pavel, *L'Heure étoilée du meurtrier*, Paris, Éditions de Fallois, 2000.

Kohout, Pavel, *Sternstunde der Mörder*, Munich, Albrecht Knaus, 1995.

Kohout, Pavel, *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel : Erlebnisse – Erkenntnisse*, Berlin, Osburg, deuxième édition, 2013.

Müller, Heiner, *Der Lohndrucker und Die Umsiedlerin oder das Leben auf dem Land*, Leipzig, Faber & Faber, 1995.

Müller, Heiner, *La déplacée*, Paris, Éditions de minuit, 2007.

Reski, Petra, *Ein Land so weit*, Munich, List, 2000.

Reski, Petra, *Meine Mutter und ich*, Munich, List, 2004.

Seghers, Anna, *Die Umsiedlerin*, in: Anna Seghers, *Der Bienenstock. Ausgewählte Erzählungen in zwei Bänden*, Berlin, Aufbau Verlag, 1953, Livre II, p. 171-180.

Wolf, Christa, *Kindheitsmuster*, Francfort sur le main, Suhrkamp, 2007.

Wolf, Christa, *Trame d'enfance*, Paris, Stock, 2010.

## **Journaux et témoignages**

Auteurs Anonymes, *Dokumente der Vertreibung, Die Vertreibung der deutschen Bevölkerung aus der Tschechoslowakei*, Band II, Ministère fédéral en charge des Expulsés et des Réfugiés, Munich, dtv, 2004.

Auteurs Anonymes, *Témoignages 1945-1946*, Éditions Akribeia, Saint-Genis-Laval, 2005.

Lanzmann, Claude, *Un vivant qui passe. Auschwitz 1943 – Theresienstadt 1944*, Paris, Arte, 1997.

Le journal d'Helga Weissová, Paris, Belfond, 2013.

Le journal de Petr Ginz, Paris, Le Seuil, 2010.

Wetzel, Juliane (éd), Hübler, Ursula, *Meine Vertreibung aus Prag. Erinnerung an den Prager Aufstand 1945 und seine Folgen*, Munich, Oldenburg, 1991.

## **Littérature secondaire**

Bénac, Henri, *Guide des idées littéraires*, Hachette, Paris, 1988.

Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

Gengembre, Gérard, *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, 2006.

Lits, Marc, *Le roman policier. Introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*, Liège, Éditions du Céfal, 1999.

Lukacs, Georg, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965.

Müller, Elfriede, Ruoff, Alexander, *Le polar français. Crime et histoire*, Paris, La Fabrique Éditions, 2002.

v. Wilpert, Gero, *Sachwörterbuch der Literatur*, Stuttgart, Alfred Körner Verlag, 1969.

## **Thèses universitaires**

Jacques, Christian, *De l'invention de la "germanité sudète" : la revue Witiko (1928-1931)*, sous la direction de Geneviève Humbert, Strasbourg 2, 2004.

Macner, Darco, *Le problème des Allemands des Sudètes vu du côté tchèque et du côté allemand : étude comparative*, sous la direction de Pierre Béhar, Paris 8, 2007.

Picard, Lionel, *Les engagements politiques de la presse des expulsés de Silésie : l'exemple du Graftschafter Bote*, sous la direction de Jean-Luc Gerrer, Dijon, 2012.

Plyer Ségolène, *Les Allemands des Sudètes et l'Allemagne : mutations de l'identité de groupe : l'exemple de Braunau en Bohême*, sous la direction de Robert Frank, Paris 1, 2007.

Trojan, Claire, *L'identité interdite. Les expulsés allemands en RDA 1945-1953*, Presses universitaires de Rennes, 2014.

Volkwein, Alice, *(Dis)cours mémoriel de la fuite et expulsion dans l'Allemagne unifiée (1989-2005). Complexe mémoriel et identitaire dans les sphères privée et publique*, sous la direction d'Anne Saint-Sauveur-Henn et Horst Möller, Paris 3, 2012.

## **Histoire allemande**

### **1938-1945**

*Akten zur deutschen auswärtigen Politik, 1918-1945. Serie D, Band II, Deutschland und die Tschechoslowakei, 1937-1938*, Baden-Baden, Imprimerie nationale, 1950.

*Akten zur deutschen auswärtigen Politik, 1918-1945. Serie D, Band IV, Die Nachwirkungen von München, Oktober 1938-März 1939*, Baden-Baden, Imprimerie Nationale, 1951.

Besson, André, *Les 30 jours de Berlin*, Paris, Éditions France-Empire, 2005.

Fest, Joachim, *Hitler, Le Führer*, Paris, Gallimard, 1973.

Kershaw, Ian, *La Fin. Allemagne 1944-1945*, Paris, Editions du Seuil, 2012.

Kolko, Gabriel, *Un siècle de guerre*, Les Presses universitaires de Laval, L'harmattan, 2000.

Longerich, Peter, *"Nous ne savions pas." Les Allemands et la Solution finale 1933-1945*, Paris, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008.

Longerich, Peter, *"Davon haben wir nichts gewusst". Die Deutschen und die Judenverfolgung 1933-1945*, Munich, Siedler, 2006.

Overy, Richard, *Atlas du IIIème Reich, 1933-1945. La société allemande et l'Europe face au système nazi*. Paris, Collection Atlas/Mémoires, Éditions Autrement, 1999.

Tournier Michel, *Les archives secrètes de la Wilhemstrasse, II, L'Allemagne et la Tchecoslovaquie (1937-1938)*, Paris, Plon, 1951.

Smith, Bradley F., Peterson, Agnes F., (éds), *Heinrich Himmler, Discours secrets*, Paris, Gallimard, 1978.

### **1945-aujourd'hui**

Antoni, Michael, *Das Potsdamer Abkommen – Trauma oder Chance? Geltung, Inhalt und staatsrechtliche Bedeutung für Deutschland*, Arno Spitz, Berlin, 1985.

Arendt, Hanna, *Besuch in Deutschland*, Berlin, Rotbuch, 1993.

Arendt, Hannah, *Eichmann à Jerusalem*, Paris, Gallimard, 2002.

Arendt, Hanna, *Eichmann in Jerusalem*, Munich, Piper, 2013.

Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich (éds), *Allemagne, 1945-1961, de la « catastrophe » à la construction du Mur*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, 2008 :

- Faulenbach, Bernd, « Les deux Allemagnes face à l'héritage national-socialiste. », pp. 159-171.
- Görtemaker, Manfred, « L'Allemagne pendant la guerre froide. », pp. 29-39.
- Hubert, Michel, « La population allemande : ruptures et continuités. », pp. 73-95.

- Kaminsky, Annette, « " Dépasser sans rattraper ". L'évolution de la consommation en RFA et RDA. », pp.113-131.
- Ménudier, Henri, « Partis politiques, élections et gouvernement dans les deux Allemagne. », pp. 113- 148.

Cahn, Jean-Paul, Pfeil, Ulrich, *Allemagne 61-74. De la construction du Mur à l'Ostpolitik*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, 2009 :

- Buffet, Cyril, « La construction du Mur de Berlin. », pp.31-45.

Elias, Norbert, *Studien über die Deutschen, Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. Und 20. Jahrhundert*, Sinzheim, Suhrkamp, 1992.

Klessman, Christoph, *Die doppelte Staatsgründung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1982.

Ludz, Ursula (éd), *Eichmann war von empörender Dummheit*, Briefe und Gespräche, Hanna Arendt Joachim Fest, Munich, Piper, 2011.

Zeitoun Sabine, Foucher Dominique, (éds), *Le masque de la Barbarie. Le ghetto de Theresienstadt 1941-1945*, Editions de la ville de Lyon, Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, 1998.

## **Histoire tchèque**

Beiträge 11, Kleine Reihe des Institutum Bohemicum, *Deutsch-tschechische Geschichte von "München" bis "Potsdam"*. Eine folgenschwere Zäsur, sechs zeitgeschichtliche Berichte, Munich, Institutum Bohemicum, 1989:

- Hajek, Hanus, « Die Tschechen unter deutschem Protektorat und im Krieg », pp. 66-78.

Belina Pavel, Cornej Petr, Pokorny, Jiri, *Histoire des Pays tchèques*, Paris, Editions du Seuil, 1995.

Beneš, Edouard, *Munich*, Paris, Éditions du Stock, 1969.

Beneš, Edouard, *La Tchécoslovaquie, 1938-1941. Chute et rétablissement d'une nation*, Paris, Institut d'Études slaves, 2008.

Brandes, Detlef, *Die Tschechen unter deutschem Protektorat Teil 2, Besatzungspolitik, Kollaboration und Widerstand im Protektorat Böhmen und Mähren bis Heydrichs Tod bis zum Prager Aufstand : 1942-1945*, Munich, Vienne, Oldenbourg, 1975.

Doležal, Jiří, Křen, Jan (éds), *La Tchécoslovaquie en lutte. Documents sur la résistance du peuple tchécoslovaque de 1938 à 1945*, Prague, Académie tchécoslovaque des sciences, 1961.

Marès, Antoine, *Histoire des Pays tchèques et Slovaques*, Nations d'Europe, Paris, Hatier, 1995.

Michel, Bernard, *Histoire de Prague*, Fayard, Paris, 1998.

Raschhofer, Hermann, Kimminich, Otto, *Die Sudetendeutsche Frage*, Munich, Olzog, 1988.

Rezpka, Walter, *Verständigen, verstehen, versöhnen. Basis gelebter Nachbarschaft*, Munich, Ackermann-Gemeinde, 2008.

*Shromáždění Němců, Zůstali tu s námi – Bei uns Verblieben*, Prague, Antikomplex, 2013.

### **Histoire des expulsions**

Benz, Wolfgang, (éd), *Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten Ursachen, Ereignisse, Folgen*, Berlin, Fischer, 1985, nouvelle édition, 1995.

Brandes, Detlef (éd), *Erzwungene Trennung Vertreibungen und Aussiedlungen in und aus der Tschechoslowakei, 1938-1947 : im Vergleich mit Polen, Ungarn und Jugoslawien*, Essen, Klartext, 1999.

Brumlik, Micha, *Wer Sturm sät. Die Vertreibung der Deutschen*, Berlin, Aufbau, 2005.

De Zayas, Alfred-Maurice, *Anmerkungen zur Vertreibung der Deutschen aus dem Osten*, Stuttgart, Kohlhammer, 1986.

Franzen, K. Erich, *Die Vertriebenen, Hitlers letzte Opfer*, Munich, Ullstein, 2001.

Knopp, Guido, *Die grosse Flucht. Das Schicksal der Vertriebenen*, Munich, Ullstein, 2002.

*Komotauer Jahrbuch n° 10*, Nuremberg, Helmut Preußler, 2005.

*Kulturstiftung der deutschen Vertriebenen (éd), Vertreibung und Vertriebensverbrechen 1945-1948. Compte-rendu des archives fédérales du 28. Mai 1974.* Bonn, 1989.

Von Arburg, Adrian; Borodziej, Wlodzimierz; Kostjaschow Jurij, *Als die Deutschen weg waren. Was nach der Vertreibung geschah: Ostpreußen, Schlesien, Sudetenland, Rohwolht*, Berlin 2005, deuxième édition, 2006.

### **Histoire de la reconstruction**

Bade, Klaus J, *Deutsche im Ausland, Fremde in Deutschland*, Munich, Beck, 1992:

- Benz, Wolfgang, « Fremde in der Heimat: Flucht – Vertreibung – Integration », pp. 374-386.

Kossert, Andreas, *Kalte Heimat, Die Geschichte der deutschen Vertriebenen nach 1945*, Munich, Siedler, 2008.

Lehmann, Albrecht, *Im Fremden ungewollt zuhaus*, München, C.H Beck, 1991.

Von Hoorn, Heike, *Neue Heimat im Sozialismus. Die Umsiedlung und Integration sudetendeutscher Antifa-Umsiedler in die SBZ-DDR*, Essen, Klartext, 2004.

## Études psychanalytiques

Anaut, Marie, *La résilience. Surmonter les traumatismes*, Paris, Armand Colin, 2008.

Chiantaretto, Jean-François, *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Collection Inconscient et Culture, Paris, Dunot, 2004 :

- Waintrater, Régine, « Le pacte testimonial. », pp. 65-90.

Cyrulnik, Boris, *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2005.

Cyrulnik, Boris, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Paris, Odile Jacob, 2014

Gruszow, Sylvie, *L'identité : qui suis-je ?* Paris, Le collège de la cité, Le pommier, Cité des Sciences et de l'Industrie, 2008 :

- Kaufmann Jean-Claude, « L'identité, une nouvelle religion ? », pp. 18-32.
- Nathan, Tobie, « À qui j'appartiens ? », pp.30-42.

Kaës, René, Faimberg, Haydée (éds), *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunot, 1993 :

- Altounian, Janine, « Le télescopage des générations », pp.63-81.

*L'enfant et la transmission culturelle*, Cahiers de l'infantile 1, L'Harmattan, Paris, 2002 :

- Douville, Olivier, « Des filiations désarrimés, adolescence et exil parental. », pp. 36-45.

Pfeil, Elisabeth, *Flüchtlingskinder in neuer Heimat*, Stuttgart, Klett, 1951.

Sillamy, Norbert, *Dictionnaire usuel de psychologie*, Paris, Bordas, 1983.

Zadje, Nathalie, *Enfants de survivants*, Paris, Odile Jacob, 2013.

## Articles

- Révolte de Prague :

Bartosek, Karel, « L'insurrection/libération de Prague 1945, Problèmes d'interprétations dans l'historiographie tchécoslovaque. », in : *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 149 Sur l'Europe Centrale (1944-1945), janvier, 1988, pp 41-53.

- Expulsions :

Sens Anne-Laure, « Aussi humainement que possible », *Relations internationales* 2/ 2005, n° 122, pp. 63-85.

Bazin, Anne, « Tchèques et Allemands aujourd'hui. Bon voisinage sur fond de réconciliation difficile », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, n° 40, 2009, p. 99-120.

Volkwein, Alice, « " Flucht und Vertreibung " dans la mémoire collective officielle », *La clé des langues*, 2009.

- Guerre d'Algérie :

Brun, Catherine, « Histoire, ignorance, mémoire(s) – Quel(s) savoir(s) pour quelle(s) mémoire(s) de la guerre d'Algérie », in : Témoigner. Entre Histoire et mémoire., n°117, mars 2014, pp. 67-74.

### **Documentaire**

Vondracek, David, « Töten auf Tschechisch. Die verschwiegenen Massaker an den Sudetendeutschen », Rotenbourg, Kopp media, 2011.

### **Webographie**

- Seconde Guerre mondiale :

[icp.ge.ch.dhm.de/lemo](http://icp.ge.ch.dhm.de/lemo)

- Expulsions et mémoire :

[erzwungenewege.z-g-v.de/ausstellung/reden/gauck.htm](http://erzwungenewege.z-g-v.de/ausstellung/reden/gauck.htm)

[komotau.de](http://komotau.de)

[sozialministerium.bayern.de/vertriebene/kulturerbe/index.php](http://sozialministerium.bayern.de/vertriebene/kulturerbe/index.php)

[z-g-v.de/aktuelles](http://z-g-v.de/aktuelles)

- RDA :

[berliner-mauer-gedenkstaette.de](http://berliner-mauer-gedenkstaette.de)

- Génocide et reconstruction au Rwanda :

[un.org](http://un.org)

- Psychanalyse :

[tobienathan.wordpress.com](http://tobienathan.wordpress.com)

### **Sources orales**

Alice Hlaváčková

Ema Laumbrova

Helmut Mürling

Walter Piverka

Reinhard Schuster

Karin Stefanova

Martin

# VI. Annexes

## Annexe 1 : Entretien avec Pavel Kohout

*Le titre de votre roman a été traduit en français par « L'Heure étoilée du meurtrier », il me semble pourtant que cette traduction ne correspond pas à l'action. Il en va du tueur de veuves mais aussi de tous les autres qui ont ou vont tuer. À quels meurtriers pensiez-vous ici ?*

L'expression « Sternstunde » s'emploie en allemand comme en tchèque pour exprimer « le meilleur moment » – dans notre cas, il s'agit du meilleur moment pour les meurtriers, peu importe qu'ils soient des pervers tuant des veuves, fait pour lequel ils devraient normalement être punis, ou alors des « patriotes » qui tuent des Allemands, fait pour lequel ils sont parfois considérés comme des « héros »... Le titre ne peut être traduit dans certaines langues, c'est la raison pour laquelle il a été traduit en anglais par « Widowkiller », ce qui conduit pourtant à considérer ce livre comme un roman policier, ce qu'il n'est pas.

*Le personnage de Morava est particulièrement naïf, et pourtant vous en avez fait une qualité. Peut-on dire qu'il représente un espoir pour une nouvelle Tchécoslovaquie ?*

Morava est un idéaliste, tout comme je l'ai été. C'est pourquoi, tout comme lui, je suis devenu communiste après la guerre, avant de constater qu'il s'agissait là d'une faute historique, que j'ai ensuite essayé de réparer jusqu'en 1989.

*Dans votre entretien avec Siegfried Lenz, vous insistez sur le fait que la fantaisie est particulièrement importante pour écrire mais aussi tout simplement pour vivre. Où se trouve la fantaisie dans un roman ancré dans le réel de la Seconde Guerre mondiale comme l'est L'Heure étoilée du meurtrier ?*

C'est avant tout le tueur de veuves qui fait office de figure romanesque. J'ai choisi un lieu et un thème, dans lequel, juste avant la fin de la guerre, alors que le fossé entre Tchèques et Allemands était déjà infranchissable si l'on ne voulait pas être considéré comme un traître, un criminaliste tchèque et criminaliste nazi pouvaient se rapprocher par le truchement du travail policier.

*La révolte de Prague est-elle selon vous un épisode oublié de l'Histoire de la fin de la Seconde Guerre mondiale ?*

La révolte de Prague n'est qu'un épisode de l'Histoire parmi tant d'autres, mais elle a été suffisamment documentée.

*Le premier ministre tchèque à récemment prononcé un discours devant le parlement en Bavière, pensez-vous qu'il reste encore beaucoup à faire pour arriver à une réconciliation entre Tchèques et Allemands ?*

Je suis convaincu que la déclaration commune d'amitié germano-tchèque a été un pas décisif pour un avenir commun.

*Dans votre autobiographie *Mein tolles Leben mit Hitler, Stalin und Havel*, vous citez l'une de vos lettres datant de 1946 : « Le monde entier doit avoir conscience que le national-socialisme est toujours vivant et que l'on doit le combattre avec tous les moyens mis à notre disposition. » Pensez-vous que ce travail a été bien fait ?*

Je pense que l'Allemagne a surmonté son passé national-socialiste de façon exemplaire, mieux que la République Tchèque son histoire communiste. Mais il existe des extrémistes dans toutes les sociétés.

# Annexe 2 : Entretien avec Reinhard Jirgl

(Nous respectons la police de l'auteur.)

*Pourquoi avez-vous choisi d'écrire sur les Sudètes ? Souhaitez-vous réhabiliter ces événements historiques ?*

Tout d'abord, le thème de l'expulsion est une partie de mon histoire familiale ; mes ancêtres ont été expulsés du territoire des Sudètes à la fin de la Seconde Guerre mondiale (victimes de ce que l'on appelait les expulsions sauvages, qui étaient contraires à tous les accords des forces alliées – les expulsés étaient considérés comme « hors-la-loi », tous ceux qui le désiraient pouvaient assouvir leur envie de vengeance sur eux. Pendant des mois, ces réfugiés étaient menacés de mort à chaque instant). J'ai grandi au milieu de ces récits les dix premières années de ma vie et, grâce à cela, j'ai pu constituer un dossier d'archives avec beaucoup de récits. Je trouvais intéressant de voir de quelle manière, après quelques années, les expériences et traitement ou non-traitement des événements avaient de l'effet sur ceux qui avaient vécu ces expulsions, sur leurs descendants, donc ici sur moi, qui n'a pas vraiment vécu ces choses. Pourtant j'ai pu reconnaître chez moi des manières d'être ou de réfléchir qui se laissent expliquer par cette expérience : Comment l'héritage de l'expérience des réfugiés est-il transmis aux générations suivantes ? – Ceci est l'élément personnel qui m'a poussé à écrire ce livre. Cela a aussi déterminé le livre à partir de la troisième partie mais également rétroactivement, à travers les 8 groupes de mots : KOMM – WEIHRAUCH U STAUB – DAVONGEGANGEN FÜR =IMMER – AUSGEBLICHENE SOCKEN – HAMMERSCHLÄGE – KRÜMEL ERDE IN MEINEN FINGERN – ERDLOCH – DAS SHWARZE O.–

De plus, l'ouverture de beaucoup d'archives est un signe des temps très positif après la guerre froide. On y retrouve énormément de documents sur les expulsions qui avaient été ignorées ou utilisées à des fins de propagande dans le conflit Est:Ouest. Une observation réaliste et appropriée des ces événements historiques ne pouvaient donc avoir lieu dans aucune des deux parties de l'Allemagne. Cela a changé au cours des dernières années, bien que jusqu'à aujourd'hui, il faille surmonter beaucoup de résistance. Car cette nouvelle vision sur sa propre histoire implique une vision différente sur les forces alliées, ce qui ne convient pas à tout le monde.

Peut-être retrouve t-on cette problématique dans l'histoire française, comme par exemple lors des retraits des troupes françaises en Algérie (1962), puis dans l'histoire des civils restés en Algérie qui avaient sympathisé avec la France et avaient pour la plupart la nationalité française et qui ont été déplacés par les forces victorieuses algériennes.

*Le personnage de Reiner vous ressemble par bien des aspects : dans quelle mesure pourrait-on dire que Les Inachevés est un œuvre autobiographique ?*

Je voudrais tout d'abord insister sur le fait que *Les Inachevés* n'est pas une biographie, ni une historiographie, ni un compte-rendu, ni une description absolue des faits mais bien un roman : cela signifie que les faits rencontrent la fiction. Contrairement aux genres cités plus haut, par ce mélange entre réalité et fiction, le roman cherche à redonner « l'esprit d'une époque donnée », le monde plein de sentiments et d'actions de ceux qui vivaient à cette époque. Que les descriptions se rapprochent beaucoup de la réalité est inévitable, car un écrivain ne devrait écrire que sur ce qu'il connaît le mieux (y compris le jeu sur mon nom).

*Vous avez été électricien au théâtre de Berlin. Quel événement vous a amené à tout laisser de côté pour vous consacrer à l'écriture ?*

Tout d'abord, conformément aux normes d'éducation en vigueur en RDA, nous étions obligés de choisir un travail pour le reste de notre vie à 14 ans. Je ne voulais pas étudier, je me suis alors décidé pour un « 10-klassigen Schulabschluss » avec une formation de mécanicien spécialisé en électronique. Je me suis rapidement rendu compte que cela ne correspondait pas à mes attentes – donc « fuite vers l'avant » : passer le baccalauréat en suivant des cours du soir, puis finalement commencer à étudier : technologie électronique. Mais ici aussi je dus faire la constatation déprimante que ce travail ne correspondait à mes intérêts. Pourtant il était impératif et indispensable de réussir cet examen. C'est à cette période que les premiers écrits virent le jour, entre d'autres tentatives dans des orientations artistiques différentes. Puis cela devint sérieux.

Le début de mon travail d'écrivain résulte donc du constat d'une erreur. Car comme je l'ai dit, déjà pendant mes études de mécanique électronique, j'avais constaté que cette orientation était difficile à quitter une fois choisie selon les normes de la société de RDA et qu'elle était une mauvaise décision. Deux possibilités s'offraient donc à moi : d'un côté, le retour dans ce que j'avais appris mais que je n'aimais pas, mon travail en tant qu'électromécanicien, de l'autre, réussir mes examens et devenir ingénieur le reste de ma vie, travail pour lequel je n'avais ni talent ni intérêt – J'ai donc suivi une troisième voie, car personne ne peut s'accommoder d'une activité déprimante sa vie entière.

Après mes examens en 1975, j'ai commencé à travailler en tant qu'ingénieur de service à l'académie des sciences de Berlin. Mes premiers travaux en prose virent le jour à cette époque. Dans cette envie et cette capacité d'écrire, j'aperçus pour moi une réelle chance de mener une « deuxième vie » à l'encontre du travail académique, une double existence en tant qu'écrivain et ingénieur.

Comme je devais bientôt le constater, écrire de manière vraiment concentrée et efficace requiert une grande disponibilité, ce qui n'est pas réalisable à côté du travail. La priorité revint pourtant à l'écriture, c'est ainsi que je quittai mon travail d'ingénieur en 1978. Dès lors, j'ai exercé en tant qu'électricien puis également ingénieur de service pour le dispositif technique de la Berliner Volksbühne, bien que, ce qui était plutôt réjouissant, ce travail n'ait pas eu beaucoup en commun avec mon travail à l'académie. Ce travail, à côté des rentrées d'argent nécessaires, me protégeait à la fois des accusations (mot-clé : « manière de vivre non socialiste ») et me laissait, comme compromis, assez de temps pour écrire.

*Vous considérez-vous comme un auteur postmoderne ou préférez-vous ne pas être associé à une courant littéraire particulier ?*

On m'a posé une question similaire dans *Land und Beute*, je vous recopie ma réponse : « Il y a environ quinze ans, lorsque mon travail d'écrivain a été reconnu par le public, les critiques n'ont oublié aucuns noms d'auteurs modernes avec lesquels mon écriture possédait soi-disant des analogies ou des affiliations. En d'autres termes, le désarroi face à l'étiquette à attribuer à mon travail afin de m'y mesurer et de m'y peser est si grand que la recherche d'une étiquette apparaît être plus importante que la reconnaissance de mon travail en tant que tel. Je n'écris pas afin de rentrer dans un ordre pré-établi, ce serait plutôt le contraire, inventer mon propre ordre textuel (dans l'orthographe et la ponctuation) à partir des réalités du moi et de l'extérieur, de ce champ de conflits et de tensions de l'homme. Cela m'est égal que ces résultats soient classés par les critiques, et que je me reconnaisse dans ce classement. L'animal dans la forêt ne se soucie guère de Linné.

## **Annexe 3 : Témoignage d'Helmut Mürling, né en 1937 à Komotau.**

« Enfant j'ai dû vivre les expulsions et leurs effets secondaires. Papa était au front et c'est ma mère adorée qui a été obligée de tout affronter avec moi et mon frère aîné, de dix ans plus âgé. Ce dernier a dû faire face à la marche de Komotau, tristement célèbre, ainsi qu'à un camp de concentration à Maltheuern. Ceux que l'on appelle les « vengeurs » (« Rächer ») venaient tous de l'ancien Protectorat. Ils se faisaient appeler l' « armée Svoboda ». Chez nous à Komotau, il n'y avait que très peu de Tchèques. Ces vengeurs étaient envoyés par Prague pour nous expulser de force. C'est plus tard que les accords des Alliées furent mis en place. Ma mère et moi ne sommes pas passés par un camp. Maman dût toutefois travailler dans les champs. Elle devait supporter les humeurs du propriétaire des terres. Au lieu d'un salaire, elle recevait des coups. Pendant son travail, je restais chez des parents qui vivaient dans la même maison que nous. Avant l'expulsion, nous avons été rassemblés dans des salles de classe. Avant le transport, on nous vola encore une fois le peu de choses que nous possédions. Il ne nous restait que le strict nécessaire. L'évacuation eut lieu de façon terrible, à l'extérieur de la gare. Il y avait là des wagons à bestiaux, avec de la paille. Cela sentait le fumier, nous étions environ trente personnes par wagon. Nous ne pouvions connaître notre destination qu'en regardant à travers les fentes des wagons. D'après les noms des gares, il était sûr que nous roulions vers l'ouest. Vers la Bavière donc. Pourtant, à la frontière allemande, à Eger, le train tourna vers le nord et nous nous sommes retrouvés en zone d'occupation soviétique. À la frontière avec l'Allemagne du Reich, nous avons remarqué des tonnes de brassards blancs, ceux que nous étions obligés de porter pour que l'on nous reconnaisse en tant qu'Allemand. À Ölsnitz nous avons pu monter dans un train normal, qui nous emmena dans un centre de quarantaine en Saxe-Anhalt. Un mois après nous avons retrouvé notre « liberté ». Nous avons donc été expulsés en direction du Land de Saxe-Anhalt. Pendant près d'un an, nous avons dû vivre dans une pièce sous les toits, avec un sol en pierre, jusqu'à ce que Papa vienne nous chercher pour nous emmener en Bavière. Nous n'avons pas vraiment été accueillis à bras ouverts, ce qui est compréhensible. Les villes avaient été bombardées, il n'y avait pas assez de logements. Nous nous serrions à quatre dans neuf mètres carrés (nous dormions, cuisinions, mangions dans une seule pièce), mais avec le temps, tout est rentré dans l'ordre. Mon frère et moi avons épousé des Franconiennes et nous nous sommes rapidement sentis à la maison.

Je n'ai vraiment repris contact avec l'ancienne patrie qu'après la chute du Mur. Tout était dans un état pitoyable après quarante ans de communisme. Des quartiers entiers avaient été rasés, même notre maison dans la Badgasse.

Les deux groupes locaux qui existent aujourd'hui à Komotau s'efforcent de préserver l'identité allemande. D'après les dernières estimations, et sans prendre en compte les descendants, il y aurait encore 500 Allemands vivant aujourd'hui à Komotau. Dans la rue « Na Belidle » se trouve le centre germano-tchèque, géré par le « Bund der Deutschen ». Dans le musée municipal se trouvent également des trésors du patrimoine des Allemands ayant vécu à Komotau. Chaque année, nous allons de Komotau à Gerbirgsneudorf afin de garder en mémoire la marche de Komotau. Au même moment a lieu le pèlerinage à Quinau, dans la vallée des Monts Métallifères. Tous les deux ans, nous retrouvons notre ville partenaire, Erlangen près de Nüremberg. Pour ces occasions, nous portons des costumes typiques de notre patrie.

Les hommes politiques ont déjà dit beaucoup de choses pour mieux reculer après. Mais lorsque des élections approchent, on n'entend plus rien sur le sujet, de peur de perdre les élections. Le peuple a compris depuis longtemps que les expulsions avaient été injustes. Malheureusement, la majorité y est encore favorable. Cela nous fait toutefois moins de mal que les attaques auxquelles nous sommes sujets dans notre propre pays. Le silence et les représentations éronnées de l'histoire en font partie. »

## **Annexe 4 : Témoignage d'Alice Hlaváčková, née en 1978 à Komotau.**

« D'après mes recherches, ma famille vit à Komotau depuis plus de 200 ans, soit depuis 1862-1863. L'existence du caveau familial en est une preuve supplémentaire. Mon grand-père est né en 1905 à Komotau, il était serrurier et réparait aussi les voitures. Tout comme ma grand-mère, ils étaient à la fois allemands et tchèques. Mon père avait seize ans en 1945, lorsqu'il a été expulsé avec ma grand-mère. Ils ont transité dans différents camps, à Augsbourg puis Wurzburg. Le frère de ma mère est mort au front, en Normandie, en 1944. Ma mère et sa famille n'ont pas été expulsés, mais tout leur a été confisqué, jusqu'au caveau familial. Ils ont alors vécu avec mes arrière-grands-parents, dans leur appartement de Komotau. Mon arrière-grand-père est mort en 1946, sans doute à cause des expulsions et de cette expropriation. Ils avaient une très belle maison sur la place du marché. Elle est maintenant vide. Quelqu'un l'a achetée dans les années 1990. Je l'aurais fait sans hésiter si j'avais eu l'argent. Aujourd'hui, je me bats avec l'administration pour faire reconnaître la maison et le caveau comme des biens de ma famille. J'ai pensé m'installer en Allemagne, car j'ai fait mes études à Munich, mais c'est ici chez moi. Mes chances de trouver un emploi était plus grande en Allemagne, mais l'important c'est que je me sente bien, c'est quelque chose que je ressens de plus en plus avec l'âge. C'est un thème qui n'est pas encore mort. Je n'ai pas encore d'enfants, mais je leur raconterai tout cela. La patrie, c'est là où sont nés les ancêtres, où ils sont enterrés. C'est là où on se sent à la maison, on s'y sent bien.»

## **Annexe 5 : Témoignage de Walter Piverka, né en 1931 à Komotau**

« Mon grand-père était de Bohême, donc à la fois allemand et tchèque, il parlait parfaitement les deux langues. Il avait six filles. Deux d'entre elles partirent en Autriche, à Vienne, puis s'y marièrent, deux autres épousèrent des Tchèques et deux des Allemands. Il s'agit de ma mère et de ma tante. Mon père, quant à lui, était au chômage et décida en 1938 de partir pour ce qui était déjà la Grande Allemagne, à Linz en Autriche. En 1943, il est parti pour Berlin, peut-être y a-t-il déjà construit un Bunker, je ne sais pas. J'avais 14 ans lorsque je suis revenu en République tchèque, chez ma mère. Nous étions pauvres et vivions dans une sorte de cave. Mon grand-père et ma mère parlaient parfaitement le tchèque, si bien que lorsque quelqu'un venait voir s'il n'y avait pas quelque chose à voler, ils leur demandaient en tchèque ce qu'il voulait et la personne s'en allait sans rien dire. Des parents, vivant également dans des unions mixtes, ont dû faire en sorte que ma mère ne soit pas expulsée. Seulement, les Allemands n'avaient pas le droit d'exercer un métier ou d'aller à l'école. Un Tchèque m'a aidé, il m'a inscrit dans une école professionnelle à Budweis. Personne là-bas ne s'est demandé pourquoi un Allemand venait à l'école ici. Je ne parlais pas un mot de tchèque, la première année a été catastrophique. Je ne savais dire qu'une chose : lorsque j'entendais mon nom, je me levais. Puis on me demandait « Tu sais faire quelque chose ? », je répondais « Non, je ne sais rien faire », et je me raseyais. Un an plus tard, ça allait déjà mieux et j'ai pu apprendre un métier. Dès 1948, les expulsions ont été stoppées. Les Allemands étaient travailleurs et les communistes au pouvoir en avaient besoin. Pendant la guerre froide, le monde n'était plus scindé en Tchèques contre Allemands mais entre capitalistes et socialistes. La culture allemande retrouva timidement sa place, grâce à des journaux par exemple. Mais dès les années 1960, il a fallu tout refouler à nouveau. Une nouvelle constitution affirmait que le « problème » allemand était réglé, c'est-à-dire que la République tchèque était composée de Tchèques, de Slovaques puis de minorités hongroises, ukrainiennes et polonaises. Les groupes de musique allemands n'avaient plus le droit de chanter des chansons allemandes. Alors, ils ont chanté des chansons russes. En 1968, lors du printemps de Prague, une nouvelle loi nous donna le droit d'avoir des écoles par exemple, mais pas grand-chose ne fut fait. Je le sais très bien car c'est à cette époque que je suis entré au parlement, en tant qu'allemand, le seul ! Beaucoup de maisons appartenant à des Allemands avaient été réquisitionnées, elles étaient vides [« ausgewohnt » en allemand, soit « vidées de leurs habitants »]. À chaque

gouvernement, nous avons demandé des dédommagements. Mareš a alors proposé une enveloppe de 60 millions de couronnes, mais il n'a pas osé présenter ce projet au parlement. Un autre est arrivé qui a fait don de 20 millions pour l'établissement d'un centre dédié à l'histoire antifasciste. Je ne sais pas où est passé le reste !

Ma famille entière, en dehors de ma mère et de mon grand-père, a été expulsée. Ce n'est que des années plus tard que j'ai pu à nouveau entrer en contact avec eux. En 1990, alors que j'étais à une rencontre entre gens de Bohême à Passau, j'ai tenu un court discours, et à la fin, un homme est venu vers moi. Il m'a dit : « Vous êtes Piverka ? », j'ai répondu que oui, et il m'a dit « Moi aussi, je suis Piverka ! », et les personnes autour de lui : « Moi aussi je suis Piverka ! » Ils m'avaient retrouvé. J'avais cherché de mon côté mais je ne les avais pas trouvés. En 1945, mon frère, qui faisait partie de l'armée allemande, a dû se réfugier en Allemagne ou en Autriche, avant que mon oncle ne le trouve et ne l'accueille. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas vraiment où se trouvent tous mes parents. Je sais que certains n'ont pas été accueillis à bras ouverts, cela peut se comprendre, les Allemands n'avaient pas grand-chose non plus. Puis ils devaient se dire : « Ces gens-là ont du commettre un crime, sinon on ne les expulserait pas. » Cette histoire est encore un peu taboue, revenez dans dix ans ! Imaginez tout de même, lorsque nous avons commencé, il y a 25 ans ! En 1990, nous avons lancé un appel à la télévision : que tous ceux qui se sentent allemand ou qui ont vécu de près ou de loin les expulsions veuillent bien se manifester, par courrier. Comme nous n'avions pas de bureau, nous avons donné nos adresses personnelles. Dans la première lettre que nous avons reçue, il était écrit : « Un bon Allemand est un Allemand qui repose trois mètres sous terre. » Mais dans beaucoup d'autres lettres, les gens disaient se sentir allemand. Toutefois, ils écrivaient en tchèque, car ils avaient oublié la langue allemande. Lorsque la même année, j'ai tenu un discours en allemand à Troppau, les gens n'en revenaient pas : « Il ose parler allemand ! »

Aujourd'hui, beaucoup de choses ont changé. Nous le devons à la jeunesse et à des associations telles qu'Antikomplex, qui travaille à une bonne transmission du passé. Bien sûr la littérature peut aider. La première exposition d'Antikomplex consistait à afficher côte à côte des photographies des paysages de Bohême avant 1945 et aujourd'hui. Là où avant il y avait une maison, il n'y avait plus que des ruines par exemple. Puis, en 1997, la déclaration d'amitié et de réconciliation entre Allemands et Tchèques a fait beaucoup. Des maires qui avaient peur d'entrer en contact avec des Allemands purent participer à des échanges avec des villes ou villages allemands. Les films et les documentaires peuvent aussi aider à la réconciliation, mais ils ne disent pas toujours la vérité. Un jour, une équipe de la télévision bavaroise est venue ici, elle voulait faire un documentaire sur les Allemands qui étaient

revenus. Ils ont filmé un homme, un artisan qui avait pris soin de sa maison, qui l'avait bien rénovée. Puis à côté, il y a avait une maison délabrée, dans laquelle vivait encore quelqu'un. Puis, par hasard, ils sont tombés sur un autre homme, ivre, qui chantait une chanson en allemand. Alors, ils ont montré cet homme au début de leur film, puis la maison délabrée, et ils ont terminé en disant : « Ainsi finit la minorité allemande en Bohème. » Si j'avais pu les attraper ! »

## **Annexe 6 : Témoignage de Reinhard Schuster, né en 1952 en Bavière**

« Je suis un enfant de l'après-guerre, né en 1952 en Bavière sur le territoire allemand, et descendant de parents expulsés de leur terre natale en Tchécoslovaquie. J'ai encore une sœur qui a un an de moins que moi et qui vit en Allemagne dans la région de la Franconie. La vie de mes parents dans la région des Sudètes, leur expropriation et leur expulsion forcée ont été mises sous silence par eux. Mes parents se sont probablement rencontrés dans un camp de transit en Bavière. Ils m'ont transmis le « Sudetenland » comme un pays féérique, menacé par les mauvais Tchèques. Leurs non-dits, motivés par leur volonté d'oublier leurs blessures, sont devenus un cauchemard psychique pour moi, l'aîné. Fragilisé par leur comportement névrotique, cet environnement malsain a conduit à des troubles psychiques qui m'ont amené à l'isolement et à des difficultés d'intégration dans ma vie privée et professionnelle. J'ai entrepris mille tentatives psychothérapeutiques. En 1996, suite à des échecs professionnels et privés, j'ai pris la décision de changer de pays et de langue pour pouvoir m'en sortir. J'ai émigré à Toulouse en France où je vis depuis cette époque un flottement et des difficultés d'insertion. À Toulouse, je continue la psychothérapie, ce qui m'a permis d'y voir plus clair dans la nébuleuse du Sudetenland. Finalement, la France représente pour moi l'asile psychique, me permettant une reconstruction identitaire. Entre-temps, mes parents sont décédés.

Je suis donc l'enfant aîné de Franz (maçon) et Erna Schuster (aide-ménagère), né en 1952 en Bavière. Je suis un descendant de parents expropriés et expulsés de force de leur terre natale, le « Sudetenland » en Tchécoslovaquie. Ma mère comme mon père ont vécu, dans des lieux différents, dans le district de l'« Egerland », un de trois districts que le régime nazi a établi dans le Sudetenland après l'annexion. Quand j'étais enfant, j'ai souvent demandé à ma mère « Où vous êtes-vous rencontrés ? » Ma mère poussait alors des cris d'émotion : « Ooooh, je n'en sais plus rien. » Ensuite elle se mettait en colère : « Laisse-moi tranquille avec cette vieille histoire ! » À chaque fois, elle m'a répondu dans cette façon. Honte ? Mensonge ? Réaction enfantine ? Bêtise ? Secret ? Avec des réactions comme ça, je me suis senti perturbé ; pas entendu. J'ai ressenti de la colère devant l'absence de réponse. Ma mère a rejeté ma question. Alors je me suis senti rejeté moi-même. Ma mère ne me répondait pas et à

mon père je n'osais plus demander car il m'a toujours renvoyé à mon ignorance. Mes parents ne savaient pas depuis quand leur famille respective était installée dans la région des Sudètes. Tabou ? Ignorance ? Je ne le sais pas. Le contexte émotionnel et communicationnel était paralysé dans une ambiance elle-même paralysée.

Dans sa tête, elle était en permanence occupée par quelque chose, probablement par un secret familial et l'expulsion de sa terre natale. Quand j'étais enfant, je lui ai demandé : « Maman, qui était ton père ? » Elle est devenue rouge au visage et elle a crié « Cela ne te regarde pas ! » Secret ? Honte ? Je me suis senti perturbé. Je ne comprenais pas sa colère. Ma mère a rejeté ma question. Alors, je me suis aussi senti rejeté. Je suis devenu très agressif avec ma mère car je ne comprenais pas son comportement bizarre. J'ai rejeté ma mère et j'ai développé de la haine à son encontre. Il a fallu changer de pays pour découvrir le secret autour de son origine paternelle et faire s'estomper ma colère et la haine contre elle. Pendant des années de psychothérapie et de recherches généalogiques en France, j'ai découvert qu'elle est la deuxième fille, un enfant adultérin, de mon grand-père maternel Ernst-Max Meinel, fabricant d'accordéons. Mon grand-père maternel était marié avec Bertha née Höfer et installé dans la ville de Klingenthal sur le territoire allemand, une ville saxonne, frontalière avec la Tchécoslovaquie. Sa fille légitime Martha avait déjà 24 ans quand mon grand-père maternel avait pour maîtresse ma grand-mère maternelle Rosa Meinlová. Ma mère Erna est le seul enfant de Rosa Meinlová, célibataire et ouvrière dans une filature à soie à Klingenthal. Ma grand-mère maternelle Rosa était installée à Markhausen, un village de la région de Sudètes, frontalier avec la petite ville de Klingenthal sur le territoire allemand. En 1925, à la naissance de ma mère, mon grand-père maternel Ernst-Max Meinel a abandonné sa maîtresse Rosa Meinlová et son enfant adultérin Erna. La famille allemande Meinel de mon grand-père Max-Ernst et la famille tchécoslovaque Meinel de ma grand-mère Rosa restent liés par un secret familial, particulièrement honteux à cette époque. La généalogie était brisée entre les deux familles à cause de l'absence de la reconnaissance paternelle pour ma mère Erna. La vie de ma mère s'est construite autour du secret de son origine paternelle, autour d'un sentiment d'abandon. L'absence du père et le secret familial a entraîné des troubles comportementaux chez elle. Elle n'était pas disponible pour acquérir des connaissances. Avec cette problématique familiale, elle avait des difficultés à construire le langage. Elle m'a toujours parlé dans un patois allemand difficilement compréhensible pour moi car c'était surtout un langage allemand en bribes. Son rapport à la langue était très rigide. Il lui manquait du vocabulaire. Il en résulte l'incapacité de jouer avec les mots accentuée par une forte émotivité. Elle a développé des mécanismes stérilisants. À l'école, certainement à cause de l'absence du père et de sa fragilité émotive, elle était exposée aux harcèlements des autres enfants. En

2000, après la découverte de son secret familial, elle s'est livrée davantage à travers des entretiens téléphoniques que j'ai menés avec elle pendant 5 ans. Elle a disparu en 2005 à l'âge de 80 ans.

Je ne sais pas grand chose sur mon père. Avec mon père, je n'ai plus osé poser des questions car il m'a inlassablement renvoyé à mon ignorance. Très souvent il s'est défoulé sur moi en criant : « Tu es un enfant handicapé ! » Je me suis senti perturbé. Je ne comprenais pas sa colère. J'ai ressenti de la colère devant une telle agression qui m'a coupé l'herbe sous les pieds. Ces messages très violents et destructeurs de mon père m'ont déstabilisé et ont fixé d'avance mon destin. J'ai refoulé et rejeté mon père car c'était trop douloureux pour moi. Mon père est né en 1924 dans la ferme parentale à Lohm bei Mies sur le territoire des Sudètes. Il y a probablement vécu jusqu'à l'âge de 16 ans. Il a grandi avec sa sœur Frieda et son frère Karl. En 1940 il a probablement été incorporé dans le Wehrmacht. À travers une recherche, étalée sur plusieurs années, j'ai reconstitué son parcours militaire. Mon père n'a jamais mentionné son parcours militaire en tant que soldat de la Wehrmacht, sauf deux éléments. D'un côté, il a mentionné ses blessures physiques de guerre. D'un autre côté, mon père a répété toute sa vie, comme s'il était traumatisé, une belle anecdote autour de sa captivité en France. Il ne parlait que des paysans français extraordinairement gentils à Cherbourg avec lesquels il a échangé des vêtements contre de la nourriture car il avait faim. Pendant ses vagues discours sur ces paysans français extraordinairement gentil, ses yeux brillaient et il m'a donné l'impression qu'il était désorienté. Je me rappelle également que ses yeux ont brillé quand il a ajouté qu'il avait appris à dire en français : « Bonjour Madame, bonjour Monsieur ». Fierté ?

Il existe un napperon avec une broderie de sa propre fabrication qu'il avait fait pendant la captivité en France. Il a mémorisé sur ce napperon les phrases suivantes : « Oh ma chère ville de Cherbourg. Les larmes me viennent quand je pense à toi. En souvenir à la captivité de guerre à Cherbourg, 20.03.1945-07.11.1948. » Je suis étonné que mon père, endurci par 5 ans de guerre, puisse exprimer des sentiments. Il a vraisemblablement été détenu dans un camp d'internement dans la campagne dans le voisinage de Cherbourg. La situation géographique du camp lui a probablement permis d'être en contact avec des paysans français. Libéré en 1948, il ne peut pas rentrer dans sa terre natale, car la région des Sudètes, annexée au Reich en 1938, a été complètement restituée à la Tchécoslovaquie en 1945. Vaincu, déchu de sa nationalité tchécoslovaque, dépossédé de la ferme, il devient un réfugié politique et est obligé de rester sur le territoire allemand. Il est probablement accueilli dans un camp de transit dans la ville de Laufen en Haute Bavière. Comment vit-il le chaos qui accompagne la défaite ?

Mon père était un homme qui s'est muré dans un silence violent, psychorigide et un ardent révisionniste. Il a bégayé. Je n'ai aucun détail sur sa vie sociale, sur les conditions de vie dans cette ferme pendant sa jeunesse dans son pays féérique, le Sudetenland. Il ne m'a rien raconté, ni sur son père, ni sur sa mère. Il existe une photo où l'on me voit, à l'âge de quatre ans, avec ma sœur Christa et mon père devant la tombe de sa mère Margaretha, décédée d'un cancer. Il ne m'a rien raconté sur sa sœur Frieda et son frère Karl avec qui il était tout le temps fâché. Il ne m'a rien raconté sur sa formation de maçon. Pas un mot sur ses activités, sa participation dans des associations, religion, sport. Il a disparu en 1992 à l'âge de 68 ans. J'ai essayé de reconstruire la vie familiale de mes aïeux Schuster par des photos, des rapprochements historiques et des rapprochements psychanalytiques :

La famille Schuster vit dans un environnement hostile, produit par le réveil du nationalisme tchécoslovaque. Elle vit sur le territoire tchécoslovaque, est soumise aux autorités tchécoslovaques mais n'est pas intégrée à la population tchécoslovaque. Les tensions quotidiennes de l'extérieur, le rejet, ont certainement des conséquences indirectes, des répercussions, sur la vie familiale. Pour se protéger de l'agressivité quotidienne des Tchécoslovaques, la famille développe une carapace. La pression par les autorités tchécoslovaques et l'inimitié quotidienne des Tchécoslovaques sont mal vécus mais on n'ose pas en parler. La famille refoule la douleur du rejet. Mon histoire douloureuse, conséquence des situations émotionnelles inachevées de mes aïeux, commence donc dans la région de l'Egerland, dans les Sudètes, dans un environnement hostile, à la naissance de mon père. Il est fils de sa famille mais également fils de l'histoire de son pays, les Sudètes. Il ne m'a jamais parlé de sa famille ni de l'histoire de son pays. Muré dans un silence violent, il a vécu dans un refoulement total de son passé. Ce refoulement du passé peut être expliqué par la situation psychologique de sa vie familiale. Le fait que mon père est très froid et ne montre aucune affection, le fait qu'il bégaye et ne maîtrise pas bien le langage réel, laisse supposer que mon père avait un père castrateur ou une mère castratrice. Mon père était toujours très obéissant, soumis à l'autorité. Mon père a grandi finalement dans une situation défavorisée dans sa famille d'origine et il y avait de la jalousie entre lui et son frère. On pourrait imaginer que mon père se sentait maltraité et rejeté par sa mère castratrice car son frère Karl était l'enfant préféré. Le sentiment que mon père a de sa propre valeur est donc gravement blessé. Dans sa souffrance psychique, il développe un comportement insolite et se mure dans un silence violent en projetant une haine profonde contre son frère Karl. La haine profonde contre son frère reste non résolue et mon père reproduit sa situation défavorisée avec son propre fils. Pour mon père, j'étais un vaurien. Il m'a infantilisé, a inversé les rôles et faisait semblant d'être la pauvre victime de son propre fils.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1938, ma mère avait à peine 13 ans, quand le territoire a été annexé au Reich. Les souvenirs que j'ai de ma mère peuvent donner une idée de son état d'esprit très favorable au régime nazi. Elle avait un langage très mutilé. Le caquètement de ma mère était ridicule et pitoyable au même temps. Elle parlait sans arrêt et de choses sans intérêt. Elle était très obéissante vis-à-vis de mon père. Ce n'était pas uniquement son époux mais également son père de substitution car elle avait été abandonnée par son père biologique à la naissance. Elle comme moi, on craignait toujours les bouffées de colère du « Père tout puissant ». Je suis marqué par ses courtes phrases. Celles-ci étaient des phrases d'impasse avec lesquelles j'étais toujours coincé car il n'y avait plus rien à dire. Je suis désagréablement touché par ses remontrances, par ses interdictions et souvent elle faisait référence à mon père, son père de substitution. Pendant un entretien téléphonique que j'ai mené avec elle, on a parlé d'Hitler qui a traversé, étant debout dans un véhicule, le village de Markhausen après l'annexion du territoire. Je lui ai dit que j'avais vu une photo de cet événement avec une femme éclatant en sanglots d'allégresse au passage du Führer. On dirait que la femme sur la photo se trouve comme transportée hors de la réalité par l'intensité d'un sentiment mystique. Sur la photo, on voit uniquement la moitié de son visage car elle cache ses yeux et ses pleurs avec la main gauche, la tête penchée. Le bras droit se redresse, d'une manière rigide, pour saluer Hitler. D'abord, ma mère m'a répondu qu'elle n'avait pas vu Hitler. Tout un coup, elle s'est fâchée : « Pourquoi tu me poses toujours des questions? Je n'ai rien fait ! » Sentiments de culpabilité ? Ensuite, elle a changé sa version des faits en disant qu'elle avait vu Hitler. Elle a ajouté : « Nous, on n'était pas si fou, mais la commerçante à côté de moi, elle a crié à haute voix "Heil Hitler !" » Mensonge ? Honte ? Refoulement ? Dénier ? En 1938 Hitler lui a donné un père. Pourquoi ? Après l'annexion du territoire au Reich, le régime nazi a demandé à chaque Allemand sudète de fournir un certificat prouvant son origine aryenne. Rosa, ma grand-mère maternelle, avait passé sous silence l'origine paternelle de sa fille Erna. Avec l'appartenance de la région des Sudètes au Reich, Rosa était obligée d'apporter la preuve qu'elle n'est pas juive et de déclarer également le nom du père de sa fille. À ce sujet, ma mère a dit, en parlant de Rosa : « c'est à cet instant elle a tout dit. » J'ai aussi demandé à mère son opinion sur le génocide des Juifs commis par le régime nazi. Ma mère m'a répondu: « C'était un péché ce qu'il a fait, mais il était comme ça. » Ma mère parlait d'Hitler comme si c'était hier et comme si c'était un bon ami. Ma mère, était-elle bouleversée par Hitler et son origine aryenne ? Était-elle vraiment en mesure de saisir, dans un état psychiquement perturbé, la monstruosité de l'extermination des Juifs ? En écrivant sur cet événement de surexcitation affective envers le chef Hitler, je suis fasciné par ce moment fort d'émotions ; fasciné par la grandiloquence du décorum. J'avoue que cela me donne des frissons. Je suis déchiré entre la fascination aveugle

par rapport à l'identification au Führer et une voix plus raisonnable qui condamne fermement la folie collective et aveugle de mes ancêtres. En vue de mon sentiment déchiré, je reconnais la transmission inconsciente par mes parents, je l'accepte mais je ne cède pas à l'aveuglement. »